HAL
open science

Big Sky, une géographie critique. Capital environnemental et recompositions sociales dans l'Ouest du Montana.

Gabrielle Saumon

To cite this version:

Gabrielle Saumon. Big Sky, une géographie critique. Capital environnemental et recompositions sociales dans l'Ouest du Montana.. Géographie. Université de Limoges, 2019. Français. NNT : . tel-02098048

HAL Id: tel-02098048

https://hal.science/tel-02098048v1

Submitted on 12 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thèse de doctorat

Université de Limoges

Université de Limoges

ED 613 - Sciences de la Société, Territoires, Sciences Économiques et de Gestion (SSTSEG)

GEOLAB UMR 6042 CNRS

Thèse pour obtenir le grade de
Docteure de l'Université de Limoges
en Géographie

Présentée et soutenue par

Gabrielle Saumon

Le 11 mars 2019

Big Sky, une géographie critique

Capital environnemental et recompositions sociales dans l'Ouest du Montana

JURY

Nathalie BERNARDIE-TAHIR,PR, GEOLAB UMR 6042, Université de Limoges	Directrice
Philippe BOURDEAU, PR, PACTE UMR 5194 CNRS, Université Grenoble-Alpes	Rapporteur
Laurent CAILLY, MCF, CITERES UMR 7324 CNRS, Université de Tours	Examinateur
Sylvain GUYOT, PR, PASSAGES UMR 5319 CNRS, Université Bordeaux Montaigne	Directeur
Sonia LEHMAN-FRISCH, PR, LAVUE UMR 7218 CNRS, Université de Nanterre	Rapporteure
Frédéric RICHARD, MCF HDR, GEOLAB UMR 6042, Université de Limoges	Directeur

Remerciements

Mes remerciements s'adressent d'abord aux professeur.e.s Sonia Lehman-Frisch et Philippe Bourdeau qui ont accepté de juger ce travail en tant que rapporteur.e.s, ainsi que Laurent Cailly qui a consenti à participer au jury en tant qu'examinateur.

Je tiens ensuite à remercier toutes les personnes qui m'ont soutenue, stimulée, distraite pendant ces cinq années de thèse.

Je pense en premier lieu à Nathalie Bernardie-Tahir, Sylvain Guyot et Frédéric Richard, mes directeurs. Je vous remercie, de la manière la plus sincère, pour votre accompagnement, votre bienveillance et votre expertise. J'ai vécu une belle expérience à vos côtés, et je suis heureuse aujourd'hui de pouvoir conclure cette thèse assurée de n'en garder que de bons souvenirs.

Au-delà de ce cercle intime, je remercie mes collègues de GEOLAB et du Département de géographie, pour leur support et convivialité dans notre Bento. J'ai également eu la chance de bénéficier de conditions idéales pour faire aboutir mon projet de recherche, de financements, de services aménagés, et je remercie à ce titre l'Université de Limoges pour ce soutien.

Un grand merci ensuite à toutes ces voix recueillies sur le terrain, et notamment aux chercheurs de Missoula, Bozeman et Butte qui ont joué un rôle déterminant dans l'évolution de ma recherche. J'ai une pensée particulière pour Dan Spencer de l'*Environmental Studies Program* et son enthousiasme contagieux, Ryan et Jenny du *Five Valleys Land Trust* qui m'ont ouvert les portes des ranchs du *New West*, et enfin Andrea Peacock et Gayla Benefield, qui m'ont pris par la main pour me faire découvrir l'autre visage du Montana.

Je tiens à remercier ensuite ma famille et mes amis, qui m'ont toujours chaleureusement entourée pendant ces cinq années : ma mère, mes sœurs, belle-sœur et beaux-frères, mes beaux-parents, mes détonants petit.e.s nièces et neveux d'Ambazac, Saint-Armel et Toulouse ; toutes les amies de longue date et leurs familles en devenir, Claire, Juliette, Marie-Charlotte, Marion ; Florence et Charline, pour notre trinôme infaillible ; et bien sûr COP, ses GIFs et ses 76 messages non lus. Un merci tout particulier à ma mère et ma sœur Caroline, mon beau-frère Simon, pour ces dernières journées de relecture intensives, et à Julien pour sa capacité à convertir mes esquisses en croquis...

Enfin, ces cinq années de thèse ont été faites de purs émerveillements et de grands chagrins. Un immense merci à Chloé et Nina, qui en ont été les rayons de soleil, à Julien pour notre bonheur quotidien. Je dédie cette thèse à mon père qui aurait tant aimé vivre cet aboutissement à nos côtés, et au petit trésor en mon ventre, et à la vie qui vient.

Droits d’auteurs

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :
« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »
disponible en ligne : *http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/*

Illustrations de couverture

2nd St, Livingston / vue depuis Going-to-the-sun road, Parc National de Glacier / Headframes, Butte

Julien Dellier - 2018

Sommaire

Introduction générale **11**

Première partie - De l'Ouest au New West : objets, notions et positionnements **19**

Introduction de la première partie 21

Chapitre I. L'Ouest et le mythe de la wilderness **23**
1. La production d'une grande Histoire de la wilderness américaine 24
1.1. Des mots d'Europe aux Origines 26
1.2. Le regard romantique sur la wilderness : les prémices d'une nouvelle appréciation 28
1.3. Le Wild et le West, ciments de l'identité américaine 30
1.4. Le long chemin de la préservation 33
2. La petite histoire de la grande Histoire de l'Ouest : poids historiographique et inscription de la wilderness et de la frontier dans les imaginaires collectifs 44
2.1. La frontier, ligne structurante des imaginaires collectifs américains 44
2.2. Une Histoire de la wilderness devenue mode de pensée dominant 49

Chapitre II. Migrations d'aménités, gentrification rurale et New West : lecture critique des champs de recherche **57**
1. Migrations d'aménités et gentrification rurale : deux champs de recherche autonomes ? 58
1.1. Du constat d'un renouveau des campagnes à la formalisation de deux champs de recherche autonomes 59
1.2. Trois hypothèses 66
1.3. Deux champs de recherche peu à peu pensés ensemble dans la littérature américaine 73
2. L'environnement, fil rouge des migrations d'aménités et de la gentrification rurale 77
2.1. Les aménités environnementales au coeur des nouvelles dynamiques du monde rural 77
2.2. L'environnement en amont de l'installation 80
2.3. L'environnement en aval de l'installation 84
3. L'Ouest américain, un territoire scientifique emblématique ? 90
3.1. Le Wild West, territoire emblématique de la gentrification rurale et des migrations d'aménités 91
3.2. Le New West, ou l'expression territoriale de nouvelles dynamiques socio-économiques 97
3.3. Interroger la fabrique d'un objet scientifique 106

Chapitre III. Positionnements et méthodes : la fabrique de la thèse **109**
1. De l'espace du territoire d'étude à la fabrique du terrain 111
1.1. Le terrain comme espace d'interactions 112
1.2. Le terrain comme espace de révélations 119
2. Une oreille attentive aux récits 121
2.1. Des récits médiatiques aux origines des dynamiques migratoires ? 122

2.2. Des récits biographiques qui entérinent les dynamiques migratoires..... 125

3. Faire « bouger les lignes de l'autorité narrative »..... 132
3.1. Ecrire selon mes règles du « je »..... 132
3.2. La thèse, un autre récit ?..... 133

Conclusion de la première partie 137

Deuxième partie : Trajectoires, récits et recompositions sociales : l'environnement au cœur de processus distinctifs.....139

Introduction de la deuxième partie..... 141

Chapitre IV. Des dynamiques migratoires nourries par des relations plurielles à l'environnement 143
1. Des mobilités pour l'environnement..... 143
1.1. L'Ouest du Montana, une région attractive 144
1.2. Profil des individus rencontrés : des néo-arrivants gentrifieurs ? 151
1.3. L'environnement moteur des mobilités vers l'Ouest du Montana 158
1.4. Venir dans le Montana pour pêcher : une trajectoire migratoire emblématique 164
2. L'environnement dans les représentations partagées : une approche multiscalaire des territorialités..... 169
2.1. La place de l'environnement dans les appartenances territoriales 170
2.2. Habiter un paysage..... 190
2.3. Des interactions quotidiennes avec l'environnement..... 198
3. Environnement, récits et mobilités : une structure en boucle 208
3.1. L'environnement dans les récits littéraires 209
3.2. Une articulation subtile entre récits et mobilités 212
3.3. Des récits d'environnement aux récits de soi : réappropriation des schémas narratifs littéraires dans la mise en récits des trajectoires migratoires 219

Chapitre V. Des dynamiques migratoires distinctives 221
1. Des dynamiques migratoires distinctives socialement : les dotations en capital au fondement des positionnements et trajectoires 221
1.1. Déconstruire les catégorisations, repenser le jeu social 222
1.2. Trois idéal-types de néo-arrivants..... 227
1.3. L'enjeu de la narration 239
2. Des dynamiques migratoires sélectives spatialement : une géographie de la distinction 243
2.1. De la sélectivité spatiale des dynamiques migratoires à la proposition d'une géographie archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana..... 243
2.2. Relever les empreintes de la gentrification : de la transformation des paysages aux nouvelles fragmentations urbaines..... 277

Conclusion de la deuxième partie 299

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Troisième partie : Le capital environnemental, clef de lecture critique des dynamiques socio-environnementales de l'Ouest du Montana 301

Introduction de la troisième partie 303

Chapitre VI. Une nouvelle grille pour relire la gentrification du New West ? 305

1. Le capital environnemental, nouvel actif social de la domination dans l'Ouest du Montana 306
   1.1. Un autre capital ? 306
   1.2. Des récits littéraires au cœur de la fabrique de valeurs environnementales légitimes dans l'Ouest du Montana : vers la formalisation d'un nouveau champ 309
   1.3. Des gentrifieurs qui investissent dans l'environnement 315
   1.4. La convertibilité du capital environnemental au cœur du jeu social dans l'Ouest du Montana : les mécanismes de la domination 320
2. Capital environnemental, gentrification rurale et New West 329
   2.1. Des investissements dans les composantes productives et post-productives de l'environnement au cœur de la mutation de l'Ouest du Montana 330
   2.2. Penser la gentrification du New West comme un nouvelle stratégie d'investissement du capital 337

Chapitre VII. Une nouvelle grille pour révéler les inégalités : les oubliés du New West à la lumière du capital environnemental 345

1. Des inégalités environnementales légitimes dans le New West ? Récits et production d'une géographie fragmentaire 346
   1.1. Aménités et disaménités environnementales aux Origines d'une mythologie territoriale légitimante 346
   1.2. Des systèmes territoriaux fondés sur l'inégalité d'accès à l'environnement 351
   1.3. Quelles mises en scène dans les villes de l'Old West ? 356
2. #Opportunity : de la nécessité du capital environnemental pour vivre dans un environnement sain 368
   2.1. La décontamination de Milltown Dam, Missoula : une success story environnementale ? 368
   2.2. La re-contamination d'Opportunity, une tragédie loin de l'Happy end 372
3. #Libby : accepter ou taire la nuisance environnementale ? De la manipulation d'une entreprise à l'imposition d'une définition de l'environnement 378
   3.1. Une contamination silencieuse et légitime ? 379
   3.2. Définir l'environnement à Libby, une autre forme de domination socio-environnementale ? 385

Chapitre VIII. Des crispations au consensus, une perspective critique : l'environnement au cœur des rapports de force 395

1. Des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale à l'origine de crispations sociales : l'imposition de valeurs environnementales dominantes dans l'Ouest du Montana .. 396
   1.1. L'investissement des gentrifieurs dans le capital environnemental : un renversement des valeurs ? 397

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.2. Pêcheurs à la mouche et amenity ranchers, des personnages de l'Old West métamorphosés par les valeurs du New West ? 404
2. Outils de médiation et démarches collaboratives autour de l'environnement : une domination déguisée en consensus ? 411
2.1. Des land trusts à l'art in situ : réconcilier l'Old et le New West 412
2.2. Lecture critique du rural post-productif et de l'environnementalisme « mainstream » : de l'imposition de valeurs environnementales aux stratégies d'accumulation du capital 422
3. Retour à la littérature : la fiction, expression cathartique des rapports de force dans l'Ouest du Montana 429

Conclusion de la troisième partie 433

Conclusion générale 435

Références bibliographiques 441

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Introduction générale

Incipit : la force motrice des mots

Big Sky est un paysage fait d'un ciel infini et de montagnes à perte de vue, et offre aux amateurs de nature sauvage un écrin propice à la réinvention de soi. S'y aventurer, le temps d'un séjour touristique ou à l'inverse chaque fin de journée, canne à pêche à la main, skis aux pieds ou jumelles en bandoulière, garantit une confrontation avec une *wilderness* restée au coeur de l'imaginaire collectif américain à un point difficilement appréhendable avec un regard étranger : répondre à l'appel des bois aux Etats-Unis, c'est pourtant emporter avec soi ces représentations construites sur le temps long, inscrire sa trajectoire dans les pas des premiers colons fascinés par une nature indomptée. Depuis les années 1990, l'Ouest des Etats-Unis, et spécifiquement sa partie septentrionale, le *Pacific Northwest*, est le territoire de prédilection de ces formes de « retour à la nature » nourries par cet imaginaire partagé : elles sont étudiées en géographie par le prisme des migrations d'aménités, ces mobilités étant déterminées avant tout par des motivations d'ordre environnemental (Bourdeau et al., 2012; Cognard, 2010; Glorioso and Moss, 2011; Martin, 2013; Moss, 1987, 2006; Tommasi, 2014). J'ai été sensibilisée à ces dynamiques par mes propres lectures de *Nature Writings*, publiées en France aux éditions Gallmeister, qui s'attachent à mettre en mots ces trajectoires migratoires devenues parcours initiatiques et quêtes d'un recommencement dans la nature sauvage. Ces récits faisaient alors écho au travail que j'avais entrepris les années précédentes, alors que j'étais étudiante en Master et que, m'appuyant sur ma formation en Lettres Modernes et en Géographie, j'interrogeais la relation entre textes fictionnels et mobilités touristiques (Saumon, 2010, 2011) à travers le succès mondial rencontré par la trilogie *Millénium* de Stieg Larsson (Larsson, 2015a, 2015b, 2015c) et la série des Wallander d'Henning Mankell (Mankell, 1994, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005b, 2005a, 2010). Intimement convaincue de la capacité des récits à susciter des mobilités, mon projet de thèse s'est alors initialement inscrit dans cette perspective : je voulais saisir le rôle des représentations de la nature, et notamment telles qu'elles sont dessinées par la littérature, dans les mobilités touristiques et résidentielles vers le *Pacific Northwest*. Territoire déjà identifié dans les productions scientifiques (Bryson and Wyckoff, 2010; Ghose, 2004; Hines, 2007, 2010a, 2010b, 2012; Thompson, 2006; Travis, 2007; Wiltsie and Wyckoff, 2003), haut-lieu des montagnes Rocheuses et de la *wilderness* dans l'imaginaire collectif américain, le Montana, lorsque j'ai préparé mon premier terrain d'étude, m'a alors semblé constituer un territoire préliminaire pertinent à circonscrire au sein du *Pacific Northwest* pour tester mes hypothèses, bien consciente de l'engouement pour les récits de *Nature Writings* publiés dans cet Etat - spécifiquement *A River Runs Through It* de Norman Maclean (*La rivière du sixième jour* pour la traduction française) (Maclean, 1997), paru en 1976, et son adaptation au cinéma par Robert Redford en 1992 (*Et au milieu coule une rivière*) (Redford, 1992) : la nature, au coeur des imaginaires partagés, et mise en scène dans des récits largement diffusés, constituerait un puissant moteur des mobilités dans le *Pacific Northwest*. Par ailleurs, les récits littéraires pourraient en retour modeler les récits biographiques de néo-arrivants ayant, dans les pas de ces écrivains, expérimenté ces formes de migrations d'aménités. Intégrée alors au projet de recherche *iRGENT - International Rural Gentrification -,* dans le cadre du programme international Ora+, j'ai également été encouragée, dès l'origine de mon projet, à me saisir de la grille de lecture que propose l'entrée par la gentrification rurale, associant à la question

du renouveau démographique des campagnes des pays développés des considérations sur la mutation socio-territoriale qu'il engendre - l'arrivée de nouvelles classes sociales et leur impact sur les structures paysagères et socio-économiques (Nelson et al., 2010; Phillips, 1993; Phillips et al., 2008; Pistre, 2012; Richard, 2017). Les représentations de la nature, telles qu'elles sont notamment diffusées par les *Nature writings*, peuvent-elles être à l'origine de tels bouleversements dans le *Pacific Northwest* ?

La place que j'ai souhaité accorder à la littérature, à l'aube de mon projet, se manifeste encore aujourd'hui par les espaces qui lui sont réservés dans l'architecture de ma thèse : les chapitres 4, 6 et 8 se nourrissent pour partie de ces extraits de romans, réunis pour en faciliter la lecture croisée en un petit livret. Ce tissage quasi géométrique n'était pas prémédité : peut-être cela vient-il encore davantage révéler la manière dont les récits littéraires et les récits biographiques s'entrelacent dans ces dynamiques de retour à la nature. Par ailleurs, si l'évolution de ma thèse m'a conduite un temps donné à délaisser la littérature, prêtant davantage attention aux nouveaux enjeux que le terrain m'a révélés, mon recours à des extraits de romans à la toute fin du chapitre 8 constitue un point d'orgue ultime, venant signifier la manière dont la littérature cristallise l'ensemble des dynamiques étudiées - et esquissant un dernier pas de côté, quasi spontané, pour clore mon travail tel que je l'avais amorcé.

Une géographie critique de l'Ouest du Montana

A mon arrivée sur le terrain, début mai 2014, l'intensité du rapport à la *wilderness* manifesté par les individus rencontrés, témoignant de pratiques régulières de sports de pleine nature, décrivant spontanément les paysages qui les ont encouragés à migrer et devant lesquels ils s'émerveillent quotidiennement, a rapidement conforté mes premières hypothèses. Mais j'ai également découvert un tout autre Montana, aux côtés des yourtes et des petites stations de ski des gentrifieurs, fait de poussières d'amiante, de tragédies familiales et de silences coupables. Je suis rentrée en France convaincue de la nécessité de penser ma thèse à une autre échelle : j'avais déjà, sans même y prêter plus d'attention, limité mon premier séjour à quelques villes de l'Ouest du Montana, les sites les plus emblématiques des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale. Tout l'enjeu me semblait dorénavant résider dans les interstices de ce que les chercheurs américains appellent l'archipel du *New West*. J'ai ainsi pris conscience de l'existence d'une littérature scientifique déjà conséquente sur la mutation socio-territoriale de l'Ouest américain, reposant sur la manière dont l'environnement est réinvesti aujourd'hui, de ressource naturelle à extraire à paysage à valoriser, et à l'origine d'une transformation de l'*Old West* du ranching en *New West* des migrations d'aménités (Power, 1996; Power and Barrett, 2001; Rasker, 2008; Travis, 2007). Je me suis alors saisie de ce champ de recherche en même temps que je le désavouais : cette perspective totalisante envisageant un Ouest américain en pleine mutation masque en réalité de profondes inégalités socio-territoriales - marquées par la juxtaposition de quelques hauts-lieux de la célébration de la *wilderness* et de sites défigurés par des activités extractives, peuplés de gentrifieurs pêcheurs à la mouche pour les premiers, de familles sacrifiées pour les seconds. Privilégiant dorénavant une approche multiscalaire, j'ai fait le pari de contourner tout autant la grande échelle dont la littérature sur le *New West* invite à se saisir, que la micro échelle d'un travail minutieux de relevé des manifestations territoriales de la gentrification, rue par rue, ou quartier par quartier, pour proposer une géographie des îlots et des

Licence CC BY-NC-ND 3.0

interstices de l'archipel, attentive aux disparités et lignes de fractures d'un terrain pensé au départ homogène.

C'est en ce sens que ma thèse est avant tout une géographie de l'Ouest du Montana. Ce territoire n'est pas seulement le cadre géographique dans lequel j'ai inscrit mes réflexions sur les migrations d'aménités ou la gentrification rurale : il est l'objet même de mon travail. Il faut tout d'abord souligner à quel point ma première expérience de terrain en mai-juin 2014 a profondément réorienté mon approche des dynamiques socio-environnementales dans le Montana, approfondie par un séjour l'année suivante plus attentif à saisir les inégalités qui les caractérisent. Les notions et grilles de lecture qui sont au coeur de mon travail ont également été modelées par les particularités de ce terrain, quand elles n'ont pas été simplement conçues de manière empirique. Ainsi, si l'entrée par les migrations d'aménités fait référence au renouveau démographique partagé par de nombreuses campagnes des pays développés, le fondement culturel que constitue la *wilderness* dans l'Ouest américain est particulièrement structurant dans le rapport qu'entretiennent les habitants à l'environnement, qu'ils soient néo-arrivants ou originaires du Montana, exacerbé par la présence attractive des montagnes Rocheuses et la confrontation potentielle avec l'animal sauvage. La manière dont ces dynamiques migratoires s'inscrivent ensuite localement est par ailleurs propre à ce contexte territorial précis, puisqu'elles prennent majoritairement la forme de paysages résidentiels neufs, en construction - ce qui est singulier au regard de la rénovation des bâtis qui semble caractériser les manifestations territoriales et paysagères de la gentrification des autres territoires ruraux analysés dans la littérature scientifique (Laferté, 2016; Perrenoud, 2008; Phillips, 2002; Richard et al., 2014; Solana, 2006) - tout en étant cristallisées par de petites centralités attractives qui concentrent commerces et services à même de satisfaire les attentes des nouveaux arrivants, dans la logique héritée des villes pionnières des fronts de conquête de l'Ouest américain. Mon territoire d'étude m'a ainsi incitée à me saisir tout autant qu'à croiser et à réinterroger les notions de migrations d'aménités et de gentrification rurale, tout en abordant la littérature scientifique produite sur le *New West* avec un regard critique.

C'est en ce sens que ma thèse tend aussi à proposer une géographie critique de l'Ouest du Montana. Dans l'article introductif du numéro spécial des *Carnets de géographes* consacré aux « Géographies critiques » (Morange and Calberac, 2012), Yann Calbérac et Marianne Morange soulignent l'existence d'une géographie française soucieuse de « son rôle social et politique » (Morange and Calberac, 2012, p.3), proposant une « grille de lecture du monde » critique dans toute la diversité que suppose l'usage d'un tel adjectif (Morange and Calberac, 2012, p.3–4) : « en tant que science sociale, la géographie dispose[rait] de (ou est à même d'élaborer) l'appareil théorique permettant de rendre intelligibles les formes de domination et d'exploitation liées à l'espace et au territoire, ainsi que les injustices spatiales » (Morange and Calberac, 2012, p.8). Dans cette perspective, je me suis engagée aux côtés de quelques collègues de mon équipe de recherche « Capital environnemental » pour approfondir ensemble les potentialités de la grille de lecture éponyme, convaincue de sa pertinence pour éclairer sous un nouvel angle les dynamiques socio-environnementales que j'avais dès lors constatées dans l'Ouest du Montana, et spécifiquement l'inégale capacité des individus et des groupes sociaux, au regard de leur dotation initiale en capital, à investir dans l'environnement (Richard et al., 2015a, 2015b, 2017, 2018a, 2018b; Tommasi et al., 2017). Se saisir du concept bourdieusien de « capital » (Bourdieu, 1979a, 1979b, 1980, 1989) ne va pas de soi pour des géographes : il s'agissait de s'inscrire collectivement dans une démarche constructiviste et critique de géographie sociale de l'environnement, en affirmant l'existence d'un

Licence CC BY-NC-ND 3.0

champ environnemental, soit d'un espace social structuré autour de l'environnement, et au sein duquel les positionnements des uns et des autres déterminent profondément les rapports de force, voire les processus de domination et d'exclusion. J'ai eu la chance de pouvoir participer à la fabrique de cette grille de lecture « capital environnemental », qui en même temps que nous la construisions collectivement - de manière très empirique, à partir de nos matériaux de recherche - me donnait l'outil le plus pertinent pour traduire ce que j'observais sur le terrain. Transversale, elle m'a aussi permis de proposer une nouvelle interprétation des dynamiques de migration d'aménités et de gentrification rurale du *New West*, et par là m'a donné les moyens d'aborder avec plus de distance les enjeux qu'avait soulevés ma première approche du terrain : par là aussi ma thèse s'est révélée critique, dans son évolution, sa chronologie et la réflexivité que cela a pu me demander. Par ailleurs, dans le sillon des pensées postmodernes tendant à déconstruire les discours dominants (Gintrac, 2012), et par là celui du chercheur lui-même, Yann Calbérac et Marianne Morange affirment la « nécessité pour la pensée critique d'émaner du terrain [...] et de se construire par rapport aux situations sociales, politiques et culturelles concrètes qu'elle rencontre plus qu'en fonction de lectures théoriques à priori et closes émanant de chercheurs en situation de « monopole » intellectuel » (Morange and Calberac, 2012, p.11). L'empirisme dans lequel s'inscrit ma thèse fait alors écho à ces réflexions sur le positionnement - et au-delà l'éthique - dans la recherche en géographie : la place que j'ai souhaité laisser aux récits biographiques - aux voix des uns et des autres - répond à cette tentative d'échapper aux « dangers d'une interprétation surplombante » (Morange and Calberac, 2012, p.11) en essayant de restituer au mieux les situations d'interaction qui ont donné son sens à mon travail. J'ai ainsi pris conscience, au fil de la fabrique de ma thèse, de ce que, peut-être, je suis comme géographe : je me croyais plus conceptuelle - j'ai en réalité été bien davantage attachée à traduire les observations et émotions nées de mes terrains d'étude. Cela vient probablement expliquer l'approche très empirique des injustices environnementales que j'ai pour le moment privilégiée, champ d'étude dont je n'ai pas encore exploré toutes les potentialités théoriques.

La forme que j'ai en conséquence voulu donner à une thèse attentive aux différents récits qui l'ont nourris fait écho à leur importance dans mon approche critique des dynamiques socio-environnementales de l'Ouest du Montana. J'ai adapté son plan à la manière dont elle s'est construite dans le temps, et ce déroulé chronologique a répondu à mon envie de proposer à mon tour un récit dont je m'approprierais les ressorts narratifs, et notamment les effets de suspens : en faisant revivre le temps de la lecture le choc produit par certaines révélations, je ne pouvais que mieux souligner non seulement l'évolution significative de mon projet de recherche, mais aussi la violence des injustices environnementales que j'ai pu découvrir sur le terrain, inattendues. Cette forme traduit aussi le manque de légitimité que j'ai pu éprouver à construire *a posteriori* un texte savamment démonstratif à partir d'expériences humaines complexes et sensibles. En dissimulant certains éléments explicatifs pour les faire surgir au moment opportun, je souhaitais ainsi rendre compte de manière peut-être plus transparente de la construction intellectuelle de mon projet. En résulte un état de l'art en première partie qui volontairement n'aborde pas l'ensemble des champs théoriques sollicités dans la dernière partie : alors que les premiers chapitres tendent à inscrire mon approche dans le cadre scientifique général qui l'a nourrie, les derniers reposent sur la réinterprétation des dynamiques analysées jusqu'alors au prisme de la grille de lecture « capital environnemental », nouvelle perspective critique dont l'élaboration a suivi l'évolution même de ma thèse. Mon déroulé argumentaire, devenu quasi chronologique, consiste ainsi à proposer successivement des éléments significatifs, en en respectant l'histoire, et ce alors même qu'ils

Licence CC BY-NC-ND 3.0

viennent composer une analyse systémique des dynamiques socio-environnementales de l'Ouest du Montana : les nombreuses notes de bas de page des deux premières parties, annonçant qu'un niveau supplémentaire d'interprétation sera proposé dans la dernière partie, sont le résultat de cette écriture « en strates ». Celle-ci soulève alors des interrogations sur la relation entre l'objet de la recherche et sa formalisation scientifique : une thèse sur des trajectoires migratoires est-elle nécessairement elle-même structurée par de nombreux allers-retours ? Interrogeant les processus de migration d'aménités et de gentrification rurale dans toute leur ampleur temporelle et spatiale, prêtant tout autant attention aux moteurs des mobilités, en amont, qu'à leurs implications socio-territoriales et spécifiquement aux rapports de pouvoir qu'ils mettent au jour, la forme même de mon travail semble finalement traduire le caractère profondément dynamique des objets étudiés. La géographie critique de Big Sky que j'ai ainsi proposée s'est finalement nourrie de ces nombreuses interrogations - au point que pour être dans la capacité de lui donner forme par l'écriture, j'ai dû accepter que mes doutes, scientifiques et éthiques, deviennent force motrice, et initient un schéma narratif évolutif, critique dans son déroulé même, et très empirique.

Interroger l'environnement comme instrument des rapports de force

Trois ensembles de questionnements ont émergé de ces différents éléments de réflexion, et ont guidé mon analyse.

Le premier ensemble gravite autour d'un enjeu définitionnel : qu'est-ce que l'environnement dans l'Ouest du Montana ? Les processus de migration d'aménités et de gentrification rurale sont entretenus par un fantasme de *wilderness* inscrit sur le temps long, mais quel environnement est mis en scène dans les textes de *Nature writings* lus par les potentiels néo-arrivants ? Quel environnement figure sur les cartes mentales des habitants, quel environnement pratiquent-ils, protègent-ils, aménagent-ils ? L'environnement, dans leur quotidien, est-il un beau paysage, un écosystème à préserver, la garantie de conditions de vie préservées de toute pollution ? Y accède-t-on par la pratique de sports de pleine nature, par des modes de consommation alternatifs, par l'achat d'une résidence à flanc de colline, par une immersion contemplative dans la nature sauvage ?

Il va de soi que la notion d'environnement dans ma thèse est entendue ici dans une acception large : je la conçois, suite à la définition que nous avons proposée collectivement dans le cadre de la conceptualisation de la grille de lecture « capital environnemental », comme « la combinaison de réalités naturelles (topographiques, bio-topiques, éco-systémiques, etc.), des perceptions et projections individuelles ou collectives de ces mêmes réalités, ainsi que des influences mutuelles que réalités et perceptions/projections exercent les unes vis-à-vis des autres » : dans ce sens, l'environnement est à envisager comme une « construction sociale et politique née de l'interaction entre une matérialité biophysique et les représentations dont elle fait l'objet, mais dont elle est également la projection » (Richard et al., 2018a). Mais au-delà de cette définition académique, l'enjeu définitionnel qui traverse ma thèse consiste à saisir la manière dont les différents individus et groupes sociaux conçoivent cette « pluralité d'environnements socialisés » qui est au coeur des dynamiques contemporaines de l'Ouest du Montana (Blanchon et al., 2012, p.9).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Par ailleurs, la capacité des uns et des autres à diffuser voire imposer sa définition de l'environnement est inégale, elle repose sur des stratégies propres et plus ou moins conscientisées, répond à des intérêts parfois antagonistes, révèle des rapports de force : qui sur mon territoire d'étude a le pouvoir de définir l'environnement ? Sur quelles formes de légitimité ce pouvoir repose-t-il ? Et dans quelle mesure ce pouvoir définitionnel structure-t-il les relations sociales, et au-delà, détermine-t-il la mutation socio-territoriale de l'*Old West* en *New West* ?

Ce point m'amène à aborder le deuxième ensemble de questionnements qui a nourri mon travail. La littérature scientifique portant sur les migrations d'aménités, la gentrification rurale et la mutation de l'*Old West* en *New West*, déjà conséquente, constitue le cadre théorique dans lequel ma thèse s'inscrit. Or, les champs de recherches sur les migrations d'aménités et la gentrification se sont développés de manière très autonome, ce qui m'a amené à soulever plusieurs questions : le cloisonnement des travaux portant sur la gentrification rurale d'une part et sur la gentrification urbaine d'autre part a-t-il du sens sur mon territoire d'étude ? Les aménités environnementales sont-elles vraiment le seul moteur des migrations d'aménités ? Quelles sont les inscriptions territoriales et les formes paysagères spécifiques qu'engagent ces processus sur ces grands espaces ? De manière générale, peu de ponts théoriques sont établis entre les dynamiques caractéristiques du *New West*, celles des migrations d'aménités et celles de la gentrification rurale dans l'Ouest américain : face à ces champs de recherche étonnement cloisonnés, une de mes pistes de réflexion a alors consisté à envisager une approche plus syncrétique de ces processus. Que peut-on gagner à croiser ces trois champs de recherche dans l'étude des dynamiques socio-environnementales contemporaines dans l'Ouest américain ?

Ma thèse s'est alors construite sur l'hypothèse selon laquelle la grille de lecture « capital environnemental » permettrait de penser ensemble et de manière critique les processus de migrations d'aménités, de gentrification rurale et de mutation de l'*Old West* en *New West*. Cela m'a amenée à interroger la fabrique de l'objet scientifique « New West » : si l'Ouest américain est certes un territoire d'étude emblématique dans les travaux portant sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale, la formalisation d'un champ de recherche sur le « New West » peut pour autant être considérée comme une forme d'accaparement d'un processus partagé dans de nombreux pays d'économie post-industrielle. Pourquoi a-t-on créé ce nouvel objet scientifique ? Est-ce parce que ces dynamiques, ici plus qu'ailleurs, participent à la fabrique du territoire, au point d'en avoir entraîné sa complète mutation ? Or, ce terme homogénéisant invisibilise les oubliés du *New West* - territoires et groupes sociaux exclus des stratégies d'accumulation du capital environnemental - en tendant à effacer les aspérités de sa configuration archipelagique (Hines, 2010b, 2012).

Le dernier ensemble de questionnements tend alors à interroger l'existence d'élus et d'exclus des dynamiques du *New West*, et plus généralement à soulever l'enjeu des inégalités socio-environnementales dans l'Ouest du Montana. Les dynamiques migratoires contemporaines ne sont partagées en effet ni socialement ni spatialement sur mon territoire d'étude : mais comment expliquer la nature fragmentaire de cet archipel du *New West* ? Quels profils de gentrifieurs sont attirés dans les lieux emblématiques des migrations d'aménités ? Qu'est-ce qui différencie ces derniers des territoires en crise dans l'Ouest du Montana ? Le changement d'échelle nécessaire pour penser cette géographie de la distinction m'a conduite à déconstruire les catégorisations rigides

Licence CC BY-NC-ND 3.0

locaux/néo-arrivants et à repenser le jeu social en considérant l'importance des dotations des uns et des autres en capital dans les relations à l'environnement, les positionnements et les trajectoires, mais également dans les rapports de force à l'œuvre sur mon territoire d'étude. Cela est manifeste d'ailleurs dès les premiers temps de la conquête de l'Ouest, dans l'élaboration même d'une pensée sur la *wilderness* : comment la fascination première d'une élite pour une nature sauvage dont elle se tient à distance s'inscrit-elle dans le rapport des Américains à l'environnement dès le récit des Origines ? Et aujourd'hui encore, comment cet élitisme et cette distanciation se manifestent-ils ? Comment la littérature produite dans l'Ouest du Montana aujourd'hui prend-elle acte de ces dynamiques distinctives ?

En analysant ces enjeux au prisme de la grille de lecture « capital environnemental », ma thèse tend alors à proposer une géographie sociale de l'environnement, et plus spécifiquement une géographie attentive aux inégalités socio-environnementales d'un territoire considéré comme emblématique des migrations d'aménités et de la gentrification rurale. En quoi l'environnement constitue-t-il dans l'Ouest du Montana un nouveau paradigme puissant au point de pouvoir être considéré comme constitutif d'un nouveau champ social ? Qui crée, diffuse voire impose les valeurs environnementales dominantes de ce champ aujourd'hui ? En quoi l'inégale capacité des individus à investir dans l'environnement constitue-t-elle un puissant déterminant des positionnements des uns et des autres dans l'espace social et géographique ? Quels groupes sociaux et quels territoires sont alors exclus des dynamiques du *New West* ? Et surtout par quels processus ces groupes sont-ils amenés à accepter l'exclusion dont ils sont l'objet ?

L'enjeu de ma thèse consiste alors à saisir le rôle de l'environnement, pensé dans toutes ses dimensions, dans la fabrique socio-territoriale d'un Ouest du Montana en mutation et à interroger la manière dont il génère et/ou entretient de profondes inégalités et injustices. En quoi la grille de lecture « capital environnemental » vient-elle révéler la manière dont l'environnement, dans un contexte de fortes recompositions socio-territoriales, est au coeur de nouveaux investissements stratégiques qui déterminent les rapports de force dans l'Ouest du Montana?

Plan général

La première partie consiste à inscrire ma thèse dans le cadre épistémologique et réflexif qui l'a nourrie et à prendre position en faveur d'une approche à la fois syncrétique - à partir de plusieurs champs de recherche autonomes - et résolument empirique, attentive aux aléas d'un terrain et aux différents récits qu'il m'a permis de recueillir. Je tends ainsi dans cette partie à inscrire les dynamiques migratoires contemporaines vers l'Ouest américain sur le temps long en analysant les premiers récits produits sur la *wilderness* et la *Frontier*, déterminants aujourd'hui encore dans le rapport des Américains à l'environnement, et à interroger de manière critique les champs de recherche portant sur les migrations d'aménités, la gentrification rurale et le *New West* et notamment leur cloisonnement, considérant que l'environnement constitue la pierre angulaire de tous ces processus. Il s'agit également de présenter mes méthodes de recherche et surtout les choix qui en ont guidé les différentes étapes, de la délimitation du sujet à l'écriture même, en soulignant le rôle fondamental du terrain dans son évolution et la place accordée aux différentes formes de récits.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Après avoir posé ce cadre général, j'analyse dans la deuxième partie les dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana et les recompositions socio-territoriales qu'elles engendrent, pour montrer la manière dont l'environnement, magnifié dans les récits littéraires, est au coeur des processus de migration d'aménités et de gentrification rurale, et de manière générale souligner la place qu'il occupe, sous toutes ses formes, dans les modes de vie. Changer d'échelle me permet cependant de constater le caractère distinctif, socialement et spatialement, de ces processus qui se concentrent dans quelques territoires très attractifs en raison des aménités environnementales et urbaines qui les caractérisent, et élus par des gentrifieurs bien dotés en différentes espèces de capitaux.

En présentant la grille de lecture « capital environnemental » dans la dernière partie, je propose finalement de réinterpréter les processus décrits précédemment au prisme d'une nouvelle approche à même de révéler les profondes inégalités socio-environnementales qui les caractérisent. La gentrification du *New West* peut en effet être considérée comme une nouvelle stratégie d'investissement du capital, dans un contexte où les valeurs environnementales portées par les gentrifieurs sont devenues des valeurs légitimes et dominantes : ces investissements, nécessairement inégaux en fonction de la dotation des uns et des autres en capital, alimentent une mécanique complexe dans les rapports de force, dans des situations de crispations sociales mais aussi de consensus, entraînent de profondes injustices environnementales, et permettent finalement de comprendre la configuration archipelagique du *New West*.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Première partie -
De l'Ouest au *New West* :
objets, notions et positionnements

Introduction de la première partie

Dans la littérature scientifique sur l'Ouest américain, les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification sont justifiées par l'attrait que suscite une *wilderness* inscrite dans l'imaginaire collectif par des récits de nature produits sur le temps long. L'Ouest, les migrations d'aménités et la gentrification rurale, la *wilderness*, sont des objets de recherche souvent considérés comme autonomes, mais dont les relations mériteraient pourtant d'être étudiées de manière systémique et pluridimensionnelle. A cet égard, la première partie de cette thèse, à vocation introspective, a constitué un temps réflexif propice à cette ambition tout en me permettant de faire acte de géographie en prenant position.

L'écriture des deux premiers chapitres a ainsi été l'occasion d'envisager et de formaliser l'ancrage épistémologique de ma thèse au sein de champs de recherches déjà bien établis.

Le premier chapitre propose de parcourir l'Histoire de l'Ouest américain telle qu'elle a été mise en scène notamment par Roderick Frazier Nash (Nash, 2001) : parce qu'il a rendu lisible et populaire ce grand récit, il a inscrit de manière pérenne dans les représentations collectives une imagerie de la *wilderness* encore déterminante aujourd'hui dans le rapport des Américains à la nature sauvage. Nash et Frederick Jackson Turner, à l'origine de la mythique *frontier*, ont ainsi grandement participé à la formalisation de pensées dominantes sur l'Ouest américain.

Le second chapitre vient démontrer et interroger le cloisonnement entre les travaux portant sur les migrations d'aménités et ceux portant sur la gentrification, et remettre en question la rupture épistémologique entre gentrification urbaine et gentrification rurale ; il est ainsi l'occasion de prendre position en faveur d'une approche syncrétique de ces processus. Le chapitre tend également à souligner le rôle joué par l'environnement, fil rouge des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale : dans l'Ouest américain, il fait l'objet d'un nouvel investissement - post-productif, mais tout autant lucratif -, consacré par une littérature scientifique qui voit dans le *New West* son territoire emblématique et exemplaire.

Ma démarche dans le troisième chapitre consiste à approfondir ce travail réflexif en proposant, de manière chronologique, un questionnement des différentes étapes de mon projet de recherche. Il s'agit là encore de prendre position, en inscrivant ma thèse dans une géographie à l'écoute des voix qui l'ont portée et ouverte aux expériences de terrain qui l'ont orientée. Ce chapitre me permet alors d'exposer une méthodologie attentive aux différents récits sur l'environnement et à leur rôle dans les trajectoires biographiques et migratoires - puisque l'environnement est considéré ici comme objet discursif structurant et au fondement des identités sociales. Toutes les dimensions du récit seront alors abordées, et la formalisation même de mon projet - l'écriture de la thèse - est considérée comme un nouveau récit dont il s'agit justement d'étudier la narrativité, de la simple reconnaissance des biais à la plus complexe acceptation du « je » de la recherche.

Chapitre I. L'Ouest et le mythe de la *wilderness*

Les représentations actuelles de l'Ouest américain sont l'héritage d'un grand récit de l'Ouest, au coeur duquel la nature, pensée comme *wilderness* et comme l'au-delà d'un front mobile, la *frontier*, occupe une place centrale.

Le concept de *wilderness* est véritablement constitutif de l'identité territoriale de l'Ouest américain, et l'importance du nombre de travaux consacrés à cette question révèle l'attention que lui portent les chercheurs (Arnould and Glon, 2006; Callicott and Nelson, 1998; Cronon, 1992, 1996, 2006; Depraz, 2008; Depraz and Héritier, 2012; Flad, 2009; Glon, 2006; Guha, 1989; Héritier, 2006; Héritier et al., 2008; Leduc, 2006; Lewis, 2007; Nash, 2001; Nelson, 1996). Mais la nature sauvage, fondamentale dans les représentations de l'Ouest américain, a aussi été déterminante dans la façon dont le pionnier, puis le colon, l'intellectuel ou le touriste se sont construits leurs propres images : que ce soit dans l'affrontement ou la symbiose, repoussant un Enfer ou en quête d'un Eden à préserver, c'est bien dans la relation à la *wilderness* que le personnage de l'Américain a créé son rôle. L'importance de la nature dans la définition identitaire de ce nouvel Américain et par là de cette jeune Nation permet alors d'interroger la position de l'Ouest en Amérique, puisque le *Wild* a ensuite été associé au *West* : si les relations à l'Ouest semblent être avant tout caractérisées par un rapport de conquête, qu'il s'agisse de conquérir pour civiliser ou de conquérir pour préserver, elles signifient pour autant l'importance de ce territoire dans l'affirmation d'une singularité nationale. La *wilderness* est par là ce qu'il reste de nature sauvage de l'autre côté de la *frontier*[1] : l'avancée de ce front de conquête, précurseur des autres formes de fronts observées et théorisées par les chercheurs, a tout autant que la *wilderness* fait l'objet de nombreux travaux (Arnould and Glon, 2006; Etulain, 1991; Foucher, 1991; Guyot, 2009, 2011, 2015; Guyot and Richard, 2010; Hall, 2002; Redclift, 2006; Ridge, 1991; Turner, 1920). La relation établie entre *wilderness* et *frontier* est forte, puisque les concepts se définissent l'un l'autre et structurent les représentations collectives de l'Ouest.

Ce chapitre est consacré à l'invention de l'Histoire de l'Ouest américain, en accordant une place importante à l'historiographie des grands récits de la *wilderness* et de la *frontier* au fondement des imaginaires collectifs.

Une première partie est consacrée à la production d'une Histoire de la *wilderness* et de la *frontier* qui a d'autant plus investi les représentations collectives que les multiples petits récits de nature qui la composent ont été structurés de manière linéaire. Il s'agit de saisir dans le temps la construction d'un grand récit cohérent de l'Ouest américain, en en dégageant les principaux *leitmotiv* et en portant une attention particulière à l'inscription spatiale des premiers regards sur la *wilderness*.

Une seconde partie propose un autre niveau d'analyse, en positionnant ce grand récit au regard de l'historiographie de l'Ouest américain. La manière dont elle est aujourd'hui critiquée signifie la force avec laquelle cette Histoire dominante est encore inscrite dans les représentations collectives. Le chapitre tend alors à interroger la portée historiographique de deux représentations

[1] Cette définition de la *wilderness* comme l'au-delà de la *frontier* fait référence aux travaux de C. Michael Hall : « the frontier is the boundary between civilization and wild nature and in the frontier societies of the New World, the frontier was a moving boundary which symbolized the dominance of mankind over nature. Wilderness is the land beyond the frontier » (Hall, 2002, p.284).

consensuelles de la *wilderness* et de la *frontier*, qui structurent la manière dont est regardé l'Ouest américain de nos jours.

1. La production d'une grande Histoire de la *wilderness* américaine

L'importance de la *wilderness* et de la *frontier* dans l'imaginaire collectif américain peut se comprendre si l'on s'attache à saisir dans le temps la fabrique progressive de ces concepts, dont les représentations actuelles ne sont que l'héritage d'un processus sur le temps long : je fais ainsi le choix d'une trame chronologique pour dérouler cette histoire dont les fils ont été tissés méticuleusement jusqu'à la formalisation d'un grand récit de l'Ouest. Or, ces concepts semblent avoir été nourris par une multitude de récits de nature, multiples de par leurs genres - récits d'exploration, récits militants écologistes, essais de *Nature writings*, fictions populaires, etc. -, mais aussi multiples car évoluant au gré des étapes de la conquête, des courants de pensées, des intérêts économiques et des attentes sociales. Si ces récits proposent en fonction de ces contextes un regard évolutif sur la nature, ils ont pour autant progressivement façonné une représentation partagée de la *wilderness* : ces petits récits de nature qui s'entrecroisent et se superposent semblent avoir érigé le grand récit de l'Ouest. Ce récit consensuel a joué un rôle crucial dans la production de représentations collectives, récit rendu d'autant plus lisible par tous les Américains qu'il a été agencé comme une véritable histoire, structuré de manière linéaire afin d'y apporter une cohérence faisant sens : cette fabrique artificielle de linéarité vient ici rappeler les réflexions de Bourdieu sur la trajectoire biographique comme production d'un récit cohérent construit autour d'une recherche de sens [2] (Bourdieu, 1986).

Roderick Frazier Nash[3] peut être décrit comme le premier et principal producteur de ce grand récit, car il lui a apporté cohérence, lisibilité et popularité (Nash, 1967). Considéré comme un des fondateurs de l'histoire environnementale aux Etats-Unis, son ouvrage *Wilderness and the American Mind*, publié pour la première fois en 1967, a joué un rôle déterminant dans la théorisation du concept : par cette œuvre toujours populaire plus de quarante ans plus tard, rééditée en 1973, 1982, 2001 et 2014, il a inscrit une conception consensuelle et linéaire de la *wilderness* dans les inconscients collectifs, il en a formalisé le récit. Dès l'introduction en effet, en proposant une histoire de la pensée américaine sur la *wilderness*, il donne une ampleur civilisationnelle au concept : « Wilderness was the basic ingredient of American culture. From the raw materials of the physical wilderness, Americans built a civilization. With the idea of wilderness they sought to give their civilization identity and meaning. The subject of this study is the changing American conception of wilderness » (Nash, 2001, p.XI). J'ai donc fait le choix dans cette partie de m'attacher à saisir ce grand récit de l'Ouest construit autour de la nature sauvage, à travers principalement l'Œuvre de Nash

[2] « Cette inclination à se faire l'idéologue de sa propre vie en sélectionnant, en fonction d'une intention globale, certains évènements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou, plus souvent, en tant que fins, trouve la complicité naturelle du biographe que tout, à commencer par ses dispositions de professionnel de l'interprétation, porte à accepter cette création artificielle de sens » (Bourdieu, 1986, p.69).

[3] Roderick Frazier Nash est professeur émérite d'histoire et d'études environnementales à l'Université de Californie Santa Barbara.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

(Nash, 2001), celle d'historiens américains synthétisant ses travaux (Hall, 2002), et les écrits dont ils se sont nourris pour leurs analyses (Marsh, 1864; Tocqueville, 1945, 1960; Turner, 1920).

Les travaux sur la *wilderness* et la *frontier* étudiés dans cette partie sont ainsi majoritairement les œuvres d'historiens ou de spécialistes d'éthique et de philosophie environnementale américaine. Tout en étant attentive à ce processus de construction inscrit dans le temps long, relire ces travaux en géographe me permet d'en saisir les dynamiques spatiales : appréhender la portée d'un regard, enregistrer l'origine d'un positionnement, comprendre la relation à l'Autre et à l'Ailleurs relèvent selon moi d'une démarche que les notions de la géographie permettent d'enrichir. Par cette attention portée aux dimensions spatiales de ce récit de l'Ouest, les grands enjeux qui par la suite vont nourrir mon analyse émergent progressivement. La distance à l'objet observé - en l'occurrence la *wilderness* - va ainsi apparaître comme un *leitmotiv* de mon étude des récits de nature constitutifs de l'Ouest américain. C'est un regard exogène sur la nature sauvage qui a nourri les représentations collectives à l'origine, et cette extériorité vient déjà soulever un point important de ma proposition : Européens, élite intellectuelle, citadins, les écrivains de la *wilderness* américaine sont surtout ceux qui s'en sont tenus à distance, ou qui ont pu avoir le loisir d'y effectuer de courts séjours (artistiques, touristiques, sportifs, etc.).

Ce premier moment de réflexion va ainsi s'attacher à saisir dans le temps la formalisation d'un grand récit populaire de l'Ouest, dont les concepts de *wilderness* et de *frontier* sont constitutifs, en montrant comment ce grand récit a été façonné par de multiples récits de nature : abordé de manière chronologique et linéaire, il tend à mettre en lumière la fabrique d'une histoire collective et les espaces de cette fabrique. Une frise permet d'en suivre les principales étapes (figure 1).

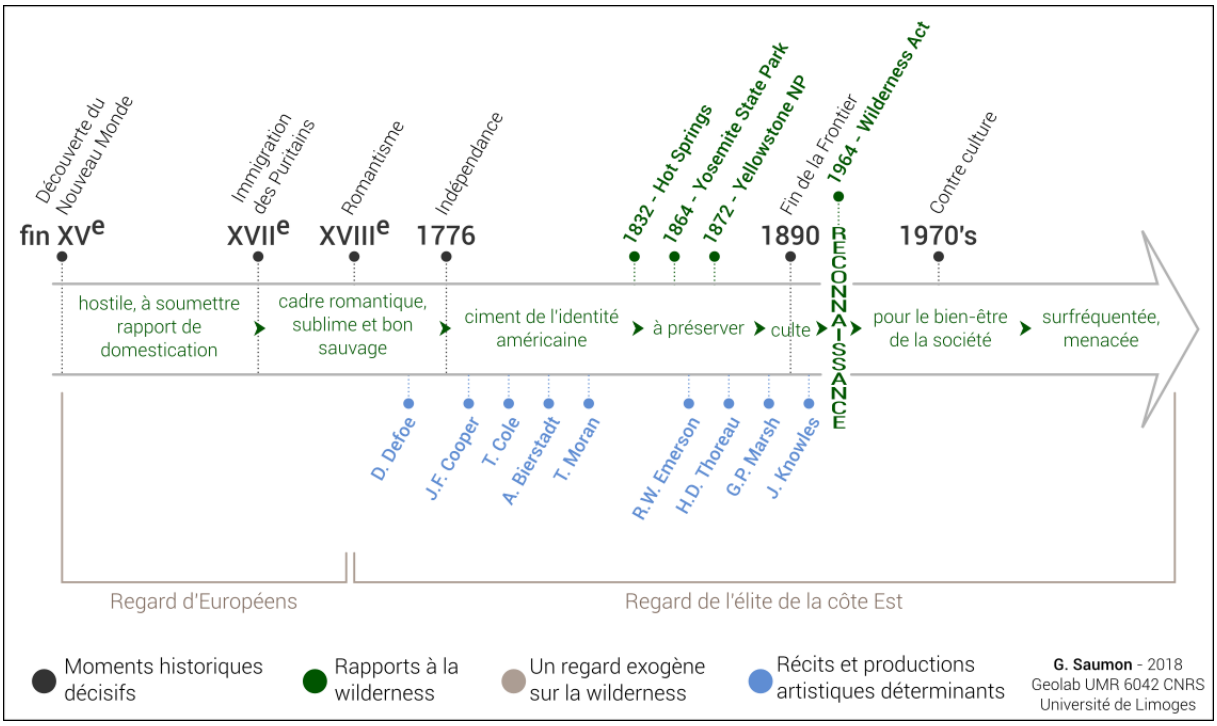


Figure 1 : la construction d'une Histoire linéaire de la *wilderness*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.1. Des mots d'Europe aux Origines

La rencontre du pionnier puis du colon européen avec la *wilderness* américaine constitue le récit des Origines dans les travaux de Nash, à une époque où le *Wild West* de l'Europe est encore l'Est de l'Amérique du Nord. Si les premiers explorateurs sont concrètement confrontés à la nature sauvage à partir de la découverte du Nouveau Monde, c'est pour autant avec un regard et des mots d'Européens - exogènes, donc - qu'ils esquissent les premières représentations de la *wilderness*.

La découverte du Nouveau Monde à la fin du XVe siècle avait fait renaître l'idée d'un paradis sur terre : la déception des pionniers à l'arrivée - confrontés à une nature hostile, effrayante, dans laquelle il faut tenter de survivre - est à la hauteur de leurs rêves. Nash rapporte le vocabulaire guerrier utilisé par les « frontiersmen » pour caractériser la *wilderness* : elle est à conquérir, vaincre, soumettre, elle résiste à toute une armée de pionniers (Nash, 2001, p.26). Le lexique progressivement se militarise face à une nature peuplée d'êtres sauvages et dangereux - hommes et faune -, et où le danger réside également dans la tentation que représente ce monde libre, susceptible de dé-civiliser le nouvel Américain.

Ce regard européen sur le Nouveau Monde est nourri des récits hérités sur le rapport de l'Homme à la nature : la *wilderness* rappelle à la fois le rôle obscur de la forêt inhabitée dans les folklores européens - sombre et mystérieuse, elle est le lieu des démons et des esprits - et de la nature laissée à son propre sort dans la tradition judéo-chrétienne (Nash, 2001, p.8).

A partir de la première moitié du XVIIe siècle, cette image négative du Nouveau Monde est réaffirmée avec l'immigration des Puritains dissidents de l'anglicanisme : si leur approche de la *wilderness* peut se comprendre dans la continuité du regard judéo-chrétien, Nash souhaite revaloriser l'importance de l'héritage intellectuel puritain dans les représentations actuelles de la nature sauvage aux Etats-Unis, en développant de nombreux exemples appuyés sur des extraits de récits (Nash, 2001, p.34-38). Pétris de leurs préconceptions, l'affrontement de la *wilderness* est ainsi interprété comme une mission par les Puritains (Nash, 2001, p.35), associant le mouvement de conquête à un exode vers un pays sauvage à fertiliser et civiliser au nom de la grandeur de Dieu. Les Puritains ont alors célébré l'expansion progressive vers l'Ouest comme leur plus grande destinée : convoquant une imagerie dualiste, faisant progresser la lumière face à l'obscurité, ils ont lu dans l'avancée du front pionnier les signes de la bénédiction divine.

Le Nouveau Monde découvert par les pionniers et les colons n'était certes pas l'Eden, et la déception engendrée installe immédiatement un rapport de transformation et de domestication de la nature sauvage. C'est alors pour créer de la main de l'homme le jardin édénique qu'ils étaient venus chercher que les pionniers affrontent la nature : la première mission du colon est donc celle de jardiner, de cultiver pour faire naître des terres sauvages un pays fertile et abondant, symbole de la civilisation et répondant aux représentants bibliques de l'Eden tout autant qu'aux visées utilitaristes d'un usage rentabilisé de l'espace - « transforming the wild into the rural » (Nash, 2001, P.31) devient ainsi le principal objectif des nouveaux Américains, Nash venant ainsi inscrire ce premier rapport à la terre au fondement des représentations du *White Anglo-Saxon Protestant*. Ce rapport de transformation au *wild* s'accompagne évidemment d'un devoir de civilisation : « Civilizing the New

Licence CC BY-NC-ND 3.0

World meant enlightening darkness, ordering chaos, and changing evil into good. In the morality play of westward expansion, wilderness was the villain, and the pioneer, as hero, relished its destruction. The transformation of a wilderness into civilization was the reward for his sacrifices, the definition of his achievement, and the source of his pride » (Nash, 2001, p.24-25).

Le processus de construction des rapports de l'Homme à la nature aux Etats-Unis semble ainsi se comprendre sur le temps long, mais il convient tout autant d'en analyser les dimensions spatiales : la notion de distance semble en effet apparaître dès le récit des Origines comme une donnée essentielle pour caractériser les rapports à la *wilderness*.

Deux points sont ici à soulever : tout d'abord, les premières représentations de la nature sauvage sont nourries de récits collectifs produits à distance du Nouveau Monde. Nash écrit : « European discoverers and settlers of the New World were familiar with wilderness even before they crossed the Atlantic » ; « It was instinctively understood as something alien to man - an insecure and uncomfortable environment against which civilization had waged an unceasing struggle » (Nash, 2001, p.8). Le lexique utilisé - « familiar », « instinctively » - signifie bien à quel point les représentations étaient préconçues avant l'arrivée même des pionniers. De la même manière, les Puritains, une fois en Amérique, ont uniquement trouvé la confirmation de leurs représentations héritées - « Contact with the North American wilderness only supplemented what the Puritans already believed. In this sense the colonists' conception of the wilderness was more a product of the Old World than of the New » (Nash, 2001, p.35) : cette antécédence des récits exogènes vient expliquer la façon dont les Européens ont ensuite remodelé les terres sauvages en un jardin fertile, espérant recréer de leurs propres mains le pays qu'ils étaient venus chercher. Trouvant en Amérique ce qu'ils y avaient finalement eux-mêmes apporté, les pionniers puis les colons ont projeté leurs représentations déjà élaborées en Europe : interroger la fabrique de ce regard colonial sur le Nouveau Monde m'amène en effet à mettre ces éléments d'analyse en perspective des apports méthodologiques des *postcolonial studies* (Bhabha, 2007; Collignon, 2007; Hancock, 2007; Said, 1979; Staszak, 1999), et notamment de ceux de Jean-François Staszak lorsqu'il dissèque la construction de l'exotisme chez Gauguin (Staszak, 2003)[4].

Ensuite, si les premières représentations de la *wilderness* ne sont que la conséquence de récits antérieurs exogènes, une fois sur place une certaine distance est pour autant toujours nécessaire selon Nash pour penser la *wilderness*, en se dégageant de la menace que représente son affrontement au quotidien : « The pioneer, in short, lived too close to wilderness for appreciation. Understandably, his attitude was hostile and his dominant criteria utilitarian. The *conquest* of wilderness was his major concern » (Nash, 2001, p.24). C'est seulement en créant une distance que les générations suivantes, faisant de la *wilderness* non plus une condition mais un choix, pourront commencer à lui accorder de la valeur (Nash, 2001, p.43).

Ces quelques éléments de réflexion se sont concentrés sur les premières lignes du grand récit consensuel de la *wilderness*. Si ce récit a joué un tel rôle dans la production de représentations

[4] Dans *Géographies de Gauguin*, Jean-François Staszak interroge la construction de l'exotisme : pourtant en séjour à Tahiti en 1890, le peintre n'a finalement représenté qu'un fantasme d'orient et de soumission coloniale et féminine, pur produit de ses préconceptions d'Européen colonialiste, en fermant les yeux sur les réalités socio-culturelles de Tahiti (Staszak, 2003).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

collectives, c'est que Nash a su le rendre lisible par ses procédés de recherche et d'écriture, en le structurant de manière cohérente et linéaire : il a collecté et accumulé des matériaux narratifs qu'il a organisés afin de faire naître une signification collective de la *wilderness*. La structuration du début du chapitre 2 est en cela assez révélatrice : Nash développe en début de chapitre l'exemple d'Alexis de Tocqueville, qui lors de son voyage aux Etats-Unis en 1831 rencontre des difficultés à convaincre les « hommes de la frontière » qu'il souhaite voyager dans les terres « primitives » uniquement pour le plaisir. L'auteur fait alors mention de deux écrits de Tocqueville dans lesquels il s'étonne de cette réaction des colons (Tocqueville, 1945), et l'attribue à l'incapacité des Américains à apprécier la *wilderness* (Nash, 2001, p.23). Nash explique ensuite les deux composantes de cette mal-appréciation : sur le plan physique, la menace qu'elle représente ; sur le plan symbolique, son interprétation héritée des traditions judéo-chrétiennes puis puritaines (Nash, 2001, p.24). Après ces propos, que l'on pourrait considérer comme introductifs, il consacre l'essentiel de son chapitre à préciser la teneur de ces représentations anciennes ainsi que leur rôle dans la façon dont les pionniers puis les colons vont se confronter à leur nouveau territoire (Nash, 2001, p.25-43). Etablissant des liens de causalité entre imagerie européenne et récits sur la *wilderness* - pensés sur le temps long, puisque l'introduction du chapitre fait référence à un auteur du XIXe siècle - Nash dessine une Histoire linéaire porteuse de sens. Cette linéarité est construite de toute pièce par un auteur à la recherche des origines d'une représentation dominante : en interrogeant les antécédents d'un regard collectif, en soulignant les héritages et les continuités, il tisse la trame d'un vrai récit dont le commencement s'attache à l'actuel par ces liens de causalité. Le lecteur retrouve dans les récits de ses ancêtres *WASP* les fondements de ses propres représentations de la nature : Nash propose alors un retour aux Origines rassurant, pour un lecteur supposé être blanc. Cette histoire des relations Homme - nature aux Etats-Unis, qui inscrit l'imaginaire colonial européen au coeur de l'identité américaine, a été évidemment vivement critiquée dans le sillage des *postcolonial studies* (Callicott and Nelson, 1998; Cronon, 1996; Guha, 1989; Lewis, 2007; Nelson, 1996) - ce point sera abordé à la fin du chapitre.

1.2. Le regard romantique sur la *wilderness* : les prémices d'une nouvelle appréciation

Mais poursuivons d'abord, dans les pas de Nash, cette grande marche chronologique. L'imagerie romantique à partir du XVIIIe siècle a en effet sensiblement modifié les représentations collectives de la *wilderness*[5]. Là encore, ce nouveau regard sur la nature sauvage vient d'Europe : il débute paradoxalement avec le rationalisme des Lumières qui, s'appuyant sur les découvertes en astronomie et en physique notamment, proposent une nouvelle représentation du monde environnant, moins mythifiée et bien plus rassurante. Les montagnes, par exemple, n'incarnent plus une sauvagerie diabolique, mais la grandeur et le bel agencement de l'univers. Cette nouvelle approche a participé à faire naître le sentiment du sublime et un déisme prêtant à la nature d'autres valeurs, qui ont contribué à une nouvelle définition collective de la *wilderness* : avec l'émergence de cette catégorie esthétique, la beauté de la nature s'émancipe progressivement de l'ordonné et de

[5] Il ne faut pas pour autant considérer qu'à partir des Romantiques, la *wilderness* s'est acquis un public unanimement favorable : là encore, Nash s'appuie sur des récits, pour suggérer la persistance jusqu'au XIXe siècle de représentations négatives de la *wilderness*, principalement nourries par une logique de conquête au nom de Dieu et par une rhétorique plus séculière du progrès et de la prospérité.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

l'utile, et même l'effroi qu'elle procure parfois peut être de l'ordre du sublime ; le déisme, lui, fait du Créateur la Cause Première de l'Univers et, par là, de la *wilderness* son *medium* le plus limpide. Nés avec les Lumières, déisme et sublime ont signifié au XVIIIe siècle un véritable volte-face intellectuel : la *wilderness* est dorénavant associée au Beau et au Divin, et devient l'incarnation paysagère du tout nouveau courant romantique[6]. Les Romantiques préfèrent ainsi la nature sauvage et repoussent les jardins méticuleux de Versailles, symptomatiques de l'esprit ordonné des Lumières. Parce qu'elle signifie liberté et solitude, la *wilderness* est au contraire un cadre parfait pour l'exercice de la mélancolie ou de l'exultation, et représente une échappatoire à la société. Avec l'essor du primitivisme, le « *Native* » et le « *Frontiersman* » deviennent les nouveaux héros romantiques (Hall, 2002, p.286), incarnés à partir du début du XVIIIe siècle en littérature par la figure du Bon Sauvage : Daniel Defoe et l'immense succès de son Robinson Crusoe[7] (Defoe, 1719), Jean-Jacques Rousseau dans *Emile ou l'Education* (Rousseau, 1762), ou *Julie ou La Nouvelle Héloise* (Rousseau, 1761), font entrer dans l'imaginaire collectif européen ce nouveau personnage, qui vient affirmer la possibilité d'une plus simple et heureuse existence loin de la civilisation (Nash, 2001, p.47). Des Européens font même le voyage jusqu'au Nouveau Monde pour assouvir leur soif de primitif, tel qu'Alexis de Tocqueville, Lord Byron, ou encore François-René de Chateaubriand qui pendant l'hiver 1791-1792 s'immerge cinq mois dans la *wilderness* du nord de New-York (Nash, 2001, p.49).

Si les représentations romantiques de la nature sauvage viennent d'Europe, ce qui invite à nouveau à souligner le rôle de la distance dans leur façonnement, elles sont pour autant rapidement appropriées par les Américains : « The European Romantic's perception of nature and of the New World was exported to America where it became adopted by the intelligensia of the eastern seaboard. A Romantic attitude toward the wilderness gradually began to emerge. However, it was a perception held by those who already lived a comfortable, urban existence, rather by the pioneer » (Hall, 2002, p.286). Pour la première fois dans l'histoire de la *wilderness*, la distance au fondement de l'élaboration d'un regard et de la production d'un récit est une distance intra-américaine. Et cette étape est d'autant plus importante qu'elle vient dessiner une ligne de fracture au fondement des identités américaines. L'Est citadin et l'Ouest de la *frontier* sont devenus deux entités territoriales distinctes mais essentielles l'une à l'autre : c'est à l'Est que sont façonnées les représentations de l'Ouest dorénavant, et c'est en ville que la nature sauvage acquiert sens et valeur. Penser ainsi la distance permet d'interroger la *wilderness* comme construction intellectuelle qui se fait lorsque l'on en est loin, depuis l'Europe ou depuis la confortable urbanité de la côte Est : il est alors tentant de relire cette histoire de la distance pour mieux saisir les dynamiques actuelles de retour vers la nature aux Etats-Unis.

Mais la distance a ici deux significations : elle est tout autant symbolique que géographique, et les tenants de ces nouvelles représentations romantiques de la *wilderness* aux Etats-Unis appartiennent au XVIIIe siècle aux mêmes milieux élitistes - « the beginnings of appreciation are found among writers, artists, scientists, vacationers, gentlemen - people, in short, who did not face wilderness from the pioneer's perspective » (Nash, 2001, p.51). Si Nash souligne le rôle joué par les érudits en Histoire naturelle dans la diffusion d'une imagerie renouvelée de la *wilderness*, la considérant progressivement comme un terrain d'étude, un laboratoire naturel permettant de

[6] Nash refuse de s'embarrasser d'une définition formelle du Romantisme et se contente de le décrire comme « an enthusiam for the strange, remote, solitary, and mysterious » (Nash, 2001, p.47).
[7] *The Life and Surprising Adventures of Robinson Crusoe*, Daniel Defoe (Defoe, 1719).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

comprendre l'Œuvre du Créateur (Nash, 2001, p.53-54), c'est surtout par le développement d'un véritable genre artistique que la nature sauvage acquiert un nouveau prestige auprès de l'élite intellectuelle et artistique. Il devient commun pour les lettrés des grandes villes de la côte Est d'y faire des excursions périodiques pour collecter des impressions, avant de retourner à l'atelier peindre ou écrire une nature romantique. Même s'il subsiste encore des représentations négatives de la *wilderness* pour les Américains qui s'y confrontent quotidiennement - « Those whose business it was to explore, trap, farm and otherwise conquer the wilderness were less susceptible than urban sophisticates and vacationers to the Romantic posture » (Nash, 2001, p.63) -, il est dorénavant de bon goût de l'estimer, et surtout de le dire : « the capacity to appreciate wilderness was, in fact, deemed one of the qualities of a gentleman » (Nash, 2001, p.60). En présentant ainsi le grand bouleversement intellectuel que signifie le Romantisme, Nash, toujours dans sa recherche de cohérence et de linéarité, tente de remonter aux Origines d'un attachement collectif à la nature sauvage.

1.3. Le *Wild* et le *West*, ciments de l'identité américaine

Nash poursuit ensuite son grand Récit : après l'Indépendance en 1776, il fallait construire une identité politique et culturelle à même de donner sens à la nouvelle Nation (Nash, 2001, p.66). Les nationalistes cherchent alors à investir la nature comme support de la fierté américaine : s'ils se concentrent au départ sur quelques éléments naturels spécifiques, tel Thomas Jefferson sur le *Natural Bridge* en Virginie, rapidement la comparaison avec les paysages européens vient remettre en question l'unicité de la naturalité américaine, puisque la nature en soi est partout. « Clearly "nature" was not enough; an attribute unique to nature in the New World had to be found. The search led to the wilderness » (Nash, 2001, p.69). Ainsi dès le début du XIXe siècle les nationalistes américains réalisent que c'est par la *wilderness* qu'ils sont inégalables : l'identité américaine ne peut se construire que par « something uniquely "American" » (Nash, 2001, p.67) - « wilderness was actually an American asset » (Nash, 2001, p.67). La *wilderness* au XIXe siècle est ainsi investie d'une signification identitaire : au-delà elle permet à la jeune Nation de prendre l'avantage sur l'Europe, car si la *wilderness* est le paysage au travers duquel Dieu s'exprime le plus limpidement, comment retrouver sa trace là où des siècles de civilisation ont déposé des strates d'artificialité ? Nash fait ainsi de la *wilderness* le ciment de l'identité nationale américaine : si d'après son grand Récit, le Romantisme a favorisé un climat intellectuel dans lequel la *Wilderness* pouvait enfin être appréciée, l'Indépendance a soulevé une vague d'enthousiasme. Elle signifie ainsi la seconde étape d'un processus de construction culturelle dont la représentation actuelle de la nature sauvage aux Etats-Unis semble être l'héritière : Nash continue ainsi de dessiner l'histoire linéaire de la signification collective de la *wilderness*.

Là encore ce sont les artistes qui ont participé à diffuser cette nouvelle imagerie de la nature sauvage, convaincus eux-mêmes que la *wilderness* allait faire naître un grand Art américain (Nash, 2001, p.69-70). Si les nombreux albums illustrés à partir des années 1820 sont le support idéal à cette

Licence CC BY-NC-ND 3.0

mise en scène de la fierté nationale[8], la singularité de la *wilderness* favorise rapidement des Arts eux-mêmes singuliers, *via* l'essor de thématiques jusque-là inexplorées et un nouveau travail sur la forme. Parmi les artistes ayant célébré cette image de la nature sauvage au service de l'identité américaine, tels que le poète précurseur William Cullen Bryant ou encore le romancier James Kirke Paulding, il faut souligner le rôle joué par l'écrivain James Fenimore Cooper, devenu un véritable romancier national avec sa série des très populaires *Leatherstocking Tales* (Cooper, 1985) : d'après Nash, depuis le premier *opus* de sa série, *The Pioneers,* publié en 1823, « he discovered the literary possibilities of wilderness » (Nash, 2001, p.77). Le peintre Thomas Cole est lui décrit comme « a celebrant of the American wilderness » (Nash, 2001, p.78) : émigré d'Angleterre en 1818, puis figure de proue de l'art national américain du XIXe siècle, il recherche les régions les plus sauvages pour proposer des tableaux sans plus aucun signe humain (figure 2).

Figure 2 : *The Clove, Catskills*, Thomas Cole, 1827. Œuvre conservée au *New Britain Museum of American Art*, New Britain, Connecticut. Reproduction libre de droit : *Wikiart*, domaine public

La peinture américaine du paysage au XIXe siècle célèbre à sa suite la *wilderness*. Les premiers romans et tableaux de la nouvelle Nation sont donc ceux de la nature sauvage[9], et leur succès

[8] A titre d'exemple, *The Scenery of the United States Illustrated* met en scène le paysage sauvage américain, romantique et unique (Anonymous, 1855).

[9] Il est pour autant difficile pour les artistes américains d'ignorer la longue histoire culturelle européenne : selon Nash, nombreux sont ceux qui restent partagés entre la reconnaissance de la *wilderness* nationale et l'attirance pour la culture de l'Ancien Monde, tels que Washington Irving (Nash, 2001, p.72-73) ou encore Charles Fenno Hoffman (Nash, 2001, p.73-74). Même James Fenimore Cooper et Thomas Cole, grands chantres de la *wilderness* américaine, ont exprimé leurs interrogations face à une Nature qu'il faudrait malgré tout s'efforcer de maîtriser pour parvenir à la civilisation (Nash, 2001, p.77-78).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

populaire vient enregistrer cette représentation de la *wilderness* dans les imaginaires collectifs (Hall, 2002, p.288).

Or, au fil de la conquête, le *Wild* est progressivement associé au *West*. Les artistes viennent attester de ce déplacement géographique de la *frontier* à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle : « a second generation of landscapists took their palettes and their national pride across the Mississippi; in the wilderness of the Far West they found subjects for both » (Nash, 2001, p.83). Albert Bierstadt visite les *Rocky Mountains* en 1858, puis en peint les pics et les canyons sur des toiles gigantesques[10] (figure 3). Parce qu'il rencontre un public avide de *wilderness*, il reproduit l'expérience les années suivantes à *Yosemite*, *Yellowstone* et *Grand Canyon*.

Figure 3 : *The Rocky Mountains*, Albert Bierstadt, 1863. Œuvre conservée au *Fogg Art Museum*, Cambridge, Massachusetts. Reproduction libre de droit : *Wikiart*, domaine public

Le peintre Thomas Moran utilise également des toiles immenses et des couleurs éclatantes lorsqu'il peint les grands monuments naturels de l'Ouest : *Teton Range* dans le Wyoming, la *Sierra* de Californie, ou encore la *Mountain of the Holy Cross* dans le Colorado. Quand le Congrès en 1874 s'offre un de ses tableaux du *Grand Canyon* (figure 4) d'une valeur de $ 10 000 pour l'exposer dans le hall d'entrée du Sénat, la *wilderness* de l'Ouest américain est officiellement reconnue comme motif de fierté nationale.

[10] Les montagnes Rocheuses sont restées un *leitmotiv* des représentations de la *wilderness* dans l'Ouest américain et participent toujours aujourd'hui à son identité territoriale attractive - ce point sera approfondi dans le chapitre 4.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Figure 4 : *The Grand Canyon of the Yellowstone*, Thomas Moran, 1872. Œuvre conservée au *Smithsonian American Art Museum*, Washington D.C. Reproduction libre de droit : *Wikiart*, domaine public

Le grand écrivain transcendentaliste Henry David Thoreau dans *Walking* exprime, avec une phrase demeurée célèbre, ce lien désormais ténu entre *West* et *Wild* : « The West of which I speak is but another name for the Wild; and what I have been preparing to say is, that in Wildness is the preservation of the World » (Thoreau, 2010, 1862 pour la première édition). Si la Nation américaine trouve son identité culturelle dans le *Wild*, et que le *Wild* est associé au *West*, la Nation voit dorénavant à l'Ouest sa singularité et sa signification. Nash s'appuie ainsi sur les nombreux récits de nature produits à partir des Romantiques pour formuler les grandes étapes d'une construction intellectuelle née d'un déplacement du regard et à l'origine de représentations collectives consensuelles de la *wilderness* et de l'Ouest américain. D'une nature sauvage d'abord crainte, repoussée, l'environnement est progressivement attractif et protégé, puis menacé : l'Histoire que propose Nash comporte tous les épisodes des plus classiques diégèses - du récit des Origines, au triomphe, puis au déclin.

1.4. Le long chemin de la préservation

Si les premiers chapitres de *Wilderness and the American Mind* ont été consacrés au lent façonnement d'une représentation progressivement positive de la *wilderness*, la suite de l'ouvrage de Roderick Frazier Nash semble prendre la forme d'une marche inéluctable de la Nation américaine - une nouvelle Destinée manifeste ? - vers la préservation d'une *wilderness* désormais célébrée. A partir du chapitre 5 en effet, Nash déploie un processus de protection de la nature sauvage qui semble devoir se penser sur le temps long, et dont la cohérence est assurée par la construction

Licence CC BY-NC-ND 3.0

narrative. Pour analyser au mieux cette fabrique de l'Histoire, il me paraît nécessaire de dépasser la linéarité que l'auteur a façonnée - de la déconstruire en quelque sorte.

Le cheminement vers la préservation et la célébration de la *wilderness* est abordé de manière linéaire par Nash, qui en marque de manière significative les différentes étapes : l'ordonnancement des chapitres vient souligner le façonnement progressif d'une nouvelle attente sociale. Ainsi au chapitre 6 - « Preserve the Wilderness! » - répond le chapitre 7 - « Wilderness Preserved » -, afin de signifier que les premières actions concrètes de préservation répondent aux appels formulés les années précédentes : ces étapes semblent venir spontanément se positionner dans la frise chronologique que le lecteur se dessine, imprégné de l'intime conviction que chaque évènement de l'Histoire vient faire écho au précédent. Les chapitres suivants nous permettent d'assister au triomphe de la *wilderness*, dorénavant célébrée - dans le chapitre 9, « The Wilderness Cult » - ainsi que promue au rang de valeur générale - dans le chapitre 12, « Decisions for Permanence », qui propose le récit des débuts de la politique nationale de préservation, puis dans le chapitre suivant, « Toward a Philosophy of Wilderness », sur l'effort de généralisation théorique enregistré dans la deuxième moitié du XXe siècle, visant à s'émanciper des besoins spécifiques de protection. Après le triomphe, c'est la mort qui naturellement vient conclure ce grand récit : dans le chapitre 15, « The Irony of Victory », Nash exprime son inquiétude quant à la dégradation d'une nature sauvage dorénavant attractive au point d'être surfréquentée.

Sans toutefois réécrire l'ensemble des grands évènements qui nourrissent l'Histoire de la préservation de la *wilderness* proposée par Nash, certains points viennent soulever des enjeux faisant écho à mes propres questionnements. Avant de m'intéresser aux stratégies d'écriture de l'auteur et à la fabrique de linéarité, je souhaite donc entrer pleinement dans le récit qu'il propose pour en saisir les éléments qui me paraissent essentiels[11].

1.4.1. Du triomphe de la *wilderness* à son déclin

C'est seulement à partir du chapitre 5 que Nash commence à aborder la question de la protection de la *wilderness*, et le processus conduisant au façonnement de cette nouvelle attente collective est long. La question du bien-fondé de sa protection a soulevé de nombreux débats jusqu'au milieu du XIXe siècle (Nash, 2001, p.96). Avant que les premières demandes de protection soient explicitement formulées, c'est la crainte de voir la *wilderness* progressivement disparaître qui est exprimée. Cette préoccupation émane du même milieu que souligné précédemment, l'élite intellectuelle et artistique de la côte Est (Nash, 2001, p.96). Le *leitmotiv* de la distance semble donc apparaître dans tous les épisodes du récit de Nash.

Ensuite naissent les premiers espaces protégés : la réserve *Hot Springs* dans l'Arkansas en 1832, puis le *Yosemite State Park* en Californie en 1864. En 1872, Yellowstone devient le premier Parc national au monde. Ces évènements viennent nourrir les chapitres jumeaux « Preserve Wilderness! » et « Wilderness preserved ». Après le récit de la naissance du contentieux entre l'éthique de John

[11] J'ai ici pleinement conscience d'effectuer des choix arbitraires, et je reconnais la subjectivité de ma lecture, qui vient relever avant tout dans l'œuvre de Nash des éléments historiques venant appuyer ma propre démarche de thèse. J'aurai l'occasion de revenir sur le « Je » de ma recherche dans le chapitre 3.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Muir et celle de Gifford Pinchot, essentiel pour comprendre les Origines des mouvements conservationnistes et préservationnistes[12], Nash consacre le chapitre 9, « The Wilderness Cult », à la toute nouvelle célébration de la *wilderness*.

Cet épisode me permet ici d'aborder un point essentiel de ma réflexion, puisque l'auteur, comme C. Michael Hall qui revendique, par ses nombreuses références à Nash (Hall, 2002), marcher dans ses pas, voit dans la fin de la *frontier* le premier élément déclencheur de ce culte pour la nature sauvage[13]. La fin de la *frontier* représente une grande rupture historique : à partir de 1890, ce n'est plus possible, comme cela l'a été depuis 1790, de dessiner sur une carte des Etats-Unis une ligne représentant le tracé net du front de peuplement. La nouvelle est attestée par le recensement de 1890 : alors que la carte de 1880 faisait clairement apparaître une ligne séparant les territoires peuplés de ceux qui ne le sont pas[14], la carte de 1890 représente des territoires peuplés dispersés dans tout l'Ouest américain et jusqu'à la côte du Pacifique (figure 5) (Ridge, 1991). Cette disparition de la ligne de front signifie pour Turner « the closing of a great historic movement » (Turner, 1920) : le grand récit consensuel de la *wilderness* est ici à croiser avec un autre récit collectif, proposé pour la première fois par Turner en 1893, à l'occasion de la rencontre à Chicago de l'*American Historical Association*[15].

La portée historiographique de ce grand récit de la fin de la *frontier* sera abordée dans la partie suivante : ici il s'agit avant tout de montrer de quelle façon, pour ces auteurs, la fin de la *frontier* signifie une nouvelle attention portée à la *wilderness*.

A partir des années 1890, l'officialisation de sa disparition vient attester de l'éloignement de la *wilderness* pour une population souvent citadine, dorénavant suffisamment protégée de son contact pour qu'elle puisse l'apprécier avec la distance nécessaire : « No longer did the forest and Indian have to be battled in hand-to-hand combat. The average citizen could approach wilderness with the viewpoint of the vacationer rather than the conquerer. Specifically, the qualities of solitude and hardship that had intimidated many pioneers were likely to be magnetically attractive to their city-dwelling grand-children » (Nash, 2001, p.143). Les termes négatifs sont même dorénavant adressés à l'environnement urbain, ce qui constitue un véritable indicateur de ce changement de regard (Hall, 2002, p.293).

[12] Ce contentieux est né de la gestion des réserves forestières créées par le *Forest Reserve Act* de mars 1891 : si au départ Muir comprend les positions de Pinchot qui souhaite avant tout approvisionner le pays en bois, les divergences quant aux finalités de ces réserves forestières, entre exploitation raisonnée de la ressource et préservation de la *wilderness*, dessinent progressivement une ligne de fracture (Hall, 2002, p.292; Nash, 2001, p.134-140). Finalement l'éthique de Pinchot l'emporte et vient appuyer une gestion des forêts utilitariste et ressourciste, Muir consacrant dorénavant son combat aux Parcs Nationaux (Nash, 2001, p.139).

[13] Hall consacre d'ailleurs son article de 2002 à cette question, en montrant que le choc que cette fin a signifié a suscité le désir de maintenir une frontière devenue artefact culturel et progressivement transformée, sous la forme du Parc National, en commodité récréative et touristique (Hall, 2002, p.284).

[14] Les territoires peuplés sont définis comme des territoires de plus de 2 habitants par square mile.

[15] Ce discours a ensuite été publié la même année dans *Proceedings of the State Historical Society of Wisconsin* puis dans l'*Annual Report of the American Historical Association*, avant de constituer le premier chapitre de son recueil d'essais publié en 1920, *The Frontier in American History* (Turner, 1920).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

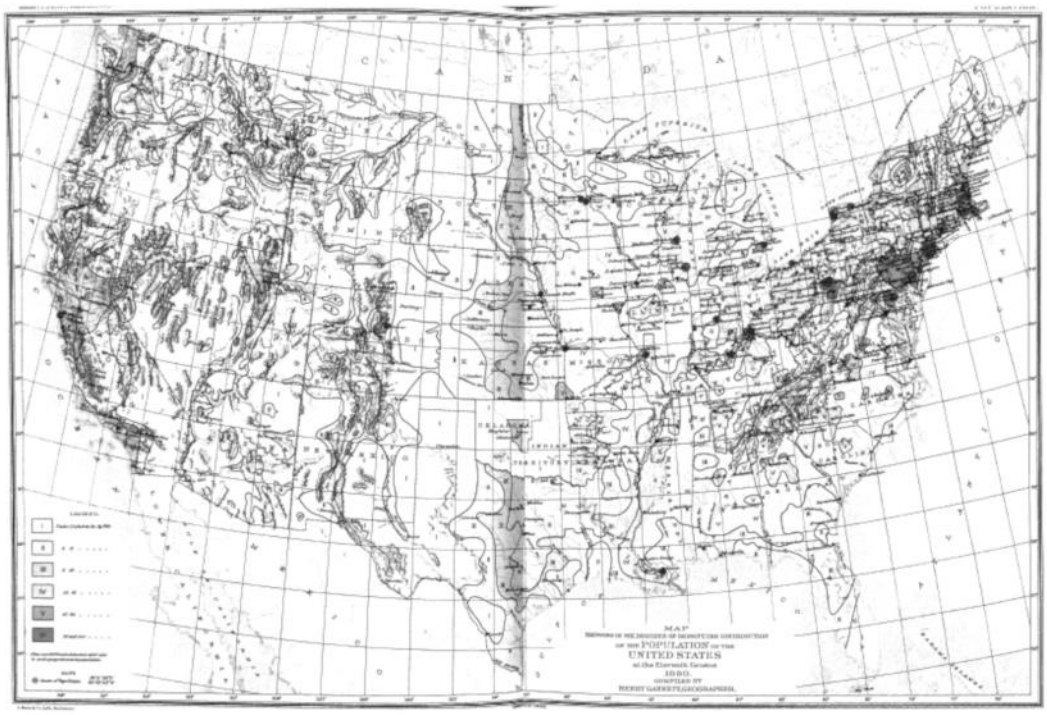


Figure 5 : carte du peuplement américain en 1890. *United States Census Bureau.*

Maintenant que la *wilderness* n'est plus considérée comme un lieu de vie potentiel, mais comme une trace d'un passé dont on se sait dorénavant protégé, elle est observée avec la distance nécessaire pour envisager sa redéfinition. Selon Nash, si avant les années 1890 l'homme de la frontière était perçu comme bon, et la *wilderness,* double maléfique de cette relation duale, comme son adversaire par définition mauvais, avec la fin de la *frontier* la nature sauvage est repensée comme partenaire du personnage principal de l'Ouest américain : « without wild country the concepts of frontier and pioneer were meaningless » (Nash, 2001, p.145). Elle aurait même participé à forger le caractère national et à insuffler les valeurs démocratiques américaines. Mais la fin de la *frontier* n'a pas seulement invité à une redéfinition de la *wilderness* : elle a également entraîné la peur de la voir disparaître, une certaine nostalgie selon Nash (Nash, 2001, p.147), une nouvelle idée de finitude selon Hall, puisque la *frontier* a aussi signifié pendant deux siècles l'abondance du Nouveau Monde (Hall, 2002). Il s'agit alors de trouver les moyens de retenir sa bonne influence sur la société américaine : au-delà de la création de groupes comme les *Boy Scout*, permettant de recréer temporairement des conditions de survie dans la nature sauvage pour forger le caractère de la jeunesse américaine, la protection de la *wilderness* devient un enjeu compris et partagé, et les premiers espaces protégés sont dorénavant réinvestis de valeurs collectives.

La fin de la *frontier* est ainsi présentée par Nash comme le premier facteur du nouveau culte pour la nature sauvage. Deux autres explications viennent compléter son hypothèse : la première relève d'une conception primitiviste de la *wilderness*, dorénavant associée à la dureté, à la virilité et par là à la grandeur nationale. Ainsi, à partir de la fin du XIXe siècle, les vertus du sauvage sont revalorisées. Theodore Roosevelt est le grand chantre de cette conception de la *wilderness* : il fonde le *Boone and Crockett Club*, élitiste et exclusif - composé de riches chasseurs, il faut déjà avoir

Licence CC BY-NC-ND 3.0

collecté trois trophées pour y accéder - et teinté de philosophie primitiviste, puisque la chasse de la grande faune sauvage permet d'afficher sa virilité et sa masculinité. Dans cette dynamique, les activités de pleine nature rencontrent un succès croissant : de nombreux *outdoor clubs* sont fondés - *The Appalachian Mountain Club* sur la côte Est en 1876, le *Sierra Club* à l'Ouest en 1892 - et cette nouvelle mode fait le bonheur des premiers commerces spécialisés. « Wilderness camping and mountain climbing became an important part of the widespread 'outdoor movement'. These pursuits had a special appeal to city people, who found in them temporary relief from artificiality and confinement » (Nash, 2001, p.153) : ici l'affrontement physique ne peut que rappeler l'acte premier de conquête. Ce nouvel attrait de la nature sauvage est manifeste dans la littérature du tout début du XXe siècle, et s'exprime par le succès des écrivains John Burroughs et Jack London notamment[16] (Nash, 2001, p.155-156).

A cette représentation virile de la *wilderness*, productrice de nouvelles pratiques récréatives, sont dorénavant aussi associées des vertus esthétiques et éthiques favorisant la contemplation - ce qui pour Nash constitue le troisième facteur du culte de la *wilderness*. Aux antipodes d'une société en pleine industrialisation, la nature sauvage incarne l'innocence, la pureté et la moralité. De Thoreau à Muir, l'attachement du public à la *wilderness* semble ainsi avoir nettement évolué, et l'on assiste au triomphe d'une nature sauvage désormais célébrée collectivement (Nash, 2001, p.160).

Un grand pas semble ainsi avoir été franchi dans le cheminement vers la célébration et la préservation de la *Wilderness* esquissé par Nash. Ce nouvel enthousiasme du public a permis aux préservationnistes de soulever en 1913 une protestation nationale contre la construction d'un barrage dans la vallée *Hetch Hetchy* du *Yosemite National Park*. Si la bataille est perdue, les réactions collectives viennent pour autant signifier un nouveau consensus autour de la nature sauvage (Nash, 2001, p.181). La préservation de la *wilderness* a dorénavant de nombreux soutiens, portée par des *leaders* tels qu'Aldo Leopold et Robert Marshall, qui comptent notamment parmi les membres fondateurs de la *Wilderness Society* en 1935. Ils remportent une série de succès, comme le blocage de la construction du barrage *Echo Park* dans le *Dinosaur National Monument*. Nash explique que les préservationnistes sont dorénavant à même, dans ce contexte, de porter une campagne pour une politique nationale de préservation de la *wilderness* : le *Wilderness Act* est signé le 3 septembre 1964 par le président Lyndon B. Johnson. L'auteur tire ainsi savamment les fils de son récit en proposant une histoire environnementale linéaire. Mais cette grande étape que représente le *Wilderness Act* dans la marche inéluctable vers la préservation de la *wilderness* est pour autant emblématique d'un positionnement complexe de la société américaine à l'égard de la nature sauvage : si le *Wilderness System* lui accorde une protection sans précédent, proposant pour la première fois l'offensive et non la défense en terme de stratégie, préférant une approche globale, et conférant un niveau de protection jusqu'alors jamais atteint, le texte a été modifié soixante-six fois par le Congrès, jusqu'à proposer une version amoindrie des aspirations premières (Nash, 2001, p.222–226).

Le *Wilderness Act* est certes moins ambitieux que le premier projet, mais sa signature signifie que la *wilderness*, parce qu'elle bénéficie dorénavant d'un encadrement national, acquiert une

[16] Le best-seller *The Call of the Wild*, publié en 1903, est emblématique du nouveau succès médiatique de la *wilderness*, puisqu'il raconte l'histoire d'un chien immense, Buck, volé au ranch de son maître en Californie et retournant à l'état sauvage (London, 1990, 1903 pour la première édition).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

reconnaissance officielle. Nash poursuit sa démonstration dans le chapitre 12, intitulé « Toward a Philosophy of Wilderness » : deuxième étape de l'appropriation collective du concept et de la généralisation de sa portée, les défenseurs de la *wilderness* dans la deuxième moitié du XXe siècle ont tenté de dépasser le cas particulier - la défense d'un lieu, d'une espèce, d'une expérience - pour proposer une pensée globale et synthétique de la *wilderness* (Nash, 2001, p.239). Théoriciens comme critiques de cette approche générique de la *wilderness* proposent un argumentaire dont je souhaite alors aborder quelques points.

Si les principaux débats sont généralement portés par ceux dont le travail consiste à contrôler - physiquement ou intellectuellement - la nature (du biologiste au bûcheron), un nouveau reproche, même si marginal, apparaît également à l'époque du *Wilderness Act*. Lorsqu'Eric Julber, avocat de Los Angeles et ancien membre du *Sierra Club*, visite la Suisse, il réalise combien son positionnement puriste au regard de la nature est avant tout élitiste : « What he discovered was that the Swiss Alps were readily accessible by mechanized conveyances, heavily used by people, and still beautiful and satisfying [...] Returning to the United States, Julber was disturbed that his own country's system of wilderness preservation excluded 99 percent of the people » : « because of the access problem wilderness users tended to be a small, wealthy, young, and leisured elite » (Nash, 2001, p.243).

Si cette critique est encore peu partagée, les arguments des penseurs de la *wilderness* sont plus consensuels, principalement construits autour de l'idée de « best interest ». Au regard de la construction intellectuelle qui jusque-là opposait *wilderness* et civilisation, il s'agit d'un retournement complet : les deux concepts sont pensés ensemble, essentiels l'un à l'autre. La *wilderness* répond dorénavant à une nouvelle attente, et ce, paradoxalement, même chez les préservationnistes[17] : le bien-être de la société (Nash, 2001, p.244). A l'heure où le décompte des espèces en voie d'extinction et l'idée d'une survie humaine dépendante d'un tout écosystémique viennent justifier les premières angoisses écologiques, la *wilderness* est maintenant pensée comme un réservoir biologique et génétique ; dans un climat intellectuel anxieux quant à la perte des libertés civiques suite à la lecture de George Orwell et d'Aldous Huxley[18], elle est vue au coeur des processus créatifs, de la diversité et de la liberté ; dans un monde devenu artificiel, elle permet de se rapprocher de Dieu ; dans une société dépressive car privée du défi que représentait la survie, elle remporte l'adhésion des psychologues qui voient en elle la thérapie nécessaire aux patients en mal de dépassement de soi et en quête de sens : pour toutes ces raisons, la *wilderness* apporte dorénavant du bien-être à la civilisation.

Penser ainsi la *wilderness* au regard de ce qu'elle apporte à la société rend évidemment sa définition sensible aux contextes socio-politiques : à partir du milieu des années 1960, lorsque la jeunesse américaine remet en question les valeurs établies du progrès, de la technologie, du pouvoir, du profit et de la croissance pour proposer une contre-culture, le mouvement trouve dans la *wilderness* la paix, la liberté et l'esprit communautaire dont il est en quête. Les chanteurs Paul Simon et Arthur Garfunkel participent à diffuser cet état d'esprit, et dans les années 70 l'adjectif « wild » résonne de manière très positive dans les discours populaires.

---

[17] Les préservationnistes de la deuxième moitié du XXe siècle, quand ils s'expriment dans l'arène politique, délaissent la dichotomie *wilderness*/civilisation : au contraire, seule la préservation de la *wilderness* permettra d'assurer la survie d'une société dorénavant saine et heureuse (Nash, 2001, p.247).

[18] Il est fait ici allusion à *1984* de George Orwell, publié en 1949 (Orwell, 2008), et à *Brave New World* d'Aldous Huxley, publié en 1932 (Huxley, 2006).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Le chapitre 15, « The Irony of Victory », envisage les conséquences dramatiques de cet effet de mode. Après avoir décrit dans le chapitre précédent la symbolique signature de l'*Alaska National Interest Lands Conservation Act* le 2 décembre 1980, dernière *frontier* de l'Amérique, Nash conclut son récit sur l'ironie suscitée par le culte de la *wilderness* : « Wilderness appreciation offers a classic instance of irony in our own time. For more than a century the Thoreaus, Muirs, Leopolds, and Browers labored to attract American attention to wild country as a recreational resource. Preserving wilderness seemed dependent on building a clientele for it [...] And then, in the late 1960s and 1970s, victory! Wilderness was suddenly 'in'. An increasingly urban population turned to the nation's remaining emply places in unprecedented numbers » (Nash, 2001, p.316). Ce nouvel attrait se transforme en menace quand les taux de fréquentation mettent en danger les espaces protégés : « Having made extraordinary gains in the public's estimation in the last century, wilderness could well be loved to death in the next » (Nash, 2001, p.316). Quatre révolutions expliqueraient cette importante hausse de la fréquentation : une révolution dans les équipements, facilitant les pratiques de pleine nature, une révolution des transports, une révolution de l'information puisque les circuits guidés et les éditions de guides de randonnée se multiplient, et enfin une révolution intellectuelle ayant participé à faire naître ce qui s'apparente à un nouveau paradigme[19] : « a fully developed philosophy of the value of wilderness emerged by 1970. More importantly, from the standpoint of popularity, the reasons for wilderness appreciation filtered down from intellectuals to a broader base of acceptance in American society » (Nash, 2001, p.317). Progressivement se pose la question de limiter la fréquentation des espaces protégés. Mais cette simple interrogation masque un questionnement plus général : les espaces protégés sont-ils au service de l'Homme ou de la nature ?

La grande Histoire de Nash a débuté par un récit des Origines, elle se termine par un récit de la fin du monde. Dans son épilogue, l'auteur énumère toutes les étapes de son récit, tous les nœuds du long fil qu'il a déroulé, du commencement à la fin : « As for wilderness, we have seen it as the unrecognized and unnamed environmental norm for most of the earth's history, created as a concept by civilization, thereafter widely hated and feared, and quite recently and remarkably, appreciated. Relative scarcity helped wilderness gain value, but there was a price to pay: wilderness is now an increasingly endangered geographical species. [...] Unless it is sharply restrained, civilization will continue to modify the Earth's environment. Wilderness will be a casualty of this process; indeed, it could disappear » (Nash, 2001, p.379). Il va jusqu'à écrire les *scenarii* de sa disparition : la planète est condamnée à être ravagée - « the wasteland scenario » - ou la nature à être contrôlée - « the garden scenario » (Nash, 2001, p.380). Si dans ces deux cas la *wilderness* a disparu, Nash propose pour autant une alternative, qu'il qualifie de « vision » - « I call it *Island Civilization* » (Nash, 2001, p.381) : celle d'habitats humains auto-suffisants, concentrés sur des niches disposant de hautes technologies, au sein d'un écosystème sauvage et interconnecté. Nash va finalement jusqu'à proposer la fin la plus absolue à son grand récit : la mort de l'idée même de *wilderness*. « Isn't it conceivable that the need for the wild is a transitory, frontier-related enthusiasm that Americans will eventually outgrow, as other older cultures already have? [...] In this possibility is the greatest sadness for wilderness advocates: working so hard to protect something posterity will find irrelevant » (Nash, 2001, p.384).

[19] Je m'appuie ici sur la définition d'un paradigme telle que proposée par Paul Berger et Thomas Luckmann, dans leurs travaux sur la sociologie de la connaissance : la formation d'un nouveau paradigme correspond à l'instant du basculement d'une pensée formalisée par une élite à une construction sociale et politique partagée (Berger and Luckmann, 2012).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.4.2. Des récits de nature au fondement d'une nouvelle attente sociale

A partir du chapitre 5, Nash construit ainsi son récit de façon à dessiner une histoire environnementale américaine cohérente et linéaire, en faisant des différents combats, défaites et triomphes des défenseurs de la *wilderness* les grandes étapes d'un processus qui se pense sur le temps long. Des balbutiements de l'idée de préservation jusqu'à la fabrique d'un consensus, ce sont les récits de nature qui semblent progressivement façonner cette nouvelle attente sociale : le grand récit de la *wilderness* américaine proposé par Nash, et à sa suite, Hall, est nourri par ce fourmillement de petits récits, qui justifient, concrétisent tout autant qu'ils humanisent une histoire environnementale dorénavant inscrite dans les imaginaires collectifs.

Les récits de l'élite intellectuelle et artistique de la première moitié du XIXe siècle expriment et diffusent les prémices d'une toute nouvelle angoisse face au risque de voir disparaître la nature sauvage : « John James Audubon is a case in point. His *Birds of America (1827-38)* marked him as a leader in calling attention to natural beauty ». Plus loin, l'auteur prend encore pour exemple, pour étayer sa thèse, le pessimisme des récits de William Cullen Bryant (Nash, 2001, p.97-98). Ces voix participent à faire naître et à diffuser le sentiment d'une perte irréparable, première étape chez Nash dans l'essor d'un nouveau combat collectif pour la préservation de la *wilderness.*

Les récits scientifiques sur la nature ont également pu jouer un rôle majeur dans la fabrique de cette attente sociale, et leurs publications constituent parfois pour Nash une grande étape de cette marche inéluctable vers la préservation. Pour lui comme pour Hall, l'ouvrage de George Perkins Marsh, *Man and Nature; or, Physical Geography as Modified by Humans Action* (Marsh, 1864), a eu une influence considérable sur les débuts de la protection de la *wilderness* : très influencé par les observations qu'il a pu faire en Europe, notamment des crues dans les Alpes causées par la déforestation, il a associé aux arguments romantiques des arguments plus écologiques et économiques (Marsh, 1864, §III)[20]. Rendant la protection de la *wilderness* compatible avec le progrès et le bien-être des sociétés, sa thèse a représenté un soutien important à la cause des premiers préservationnistes (Hall, 2002, p.289; Nash, 2001, p.104-105).

Mais la relation entre protection de l'environnement et récits de nature s'est surtout intensifiée avec les transcendentalistes (Hall, 2002, p.289). Si Ralph Waldo Emerson a joué un rôle phare dans la diffusion d'un nouvel imaginaire collectif - Emerson « helped install wilderness as an integral part of American popular culture » (Hall, 2002, p.288) - Henry David Thoreau, marchant dans ses pas, a développé et surtout diffusé cette approche transcendentale de la nature, lui donnant une audience encore plus large : « Wilderness, according to Thoreau, provided the spiritual home for the

[20] Cette orientation est explicite dès les premières lignes de la préface : « The object of the present volume is: to indicate the character and, approximately, the extent of the changes produced by human action in the physical conditions of the globe we inhabit; to point out the dangers of imprudence and the necessity of caution in all operations which, on a large scale, interfere with the spontaneous arrangements of the organic or the inorganic world; to suggest the possibility and the importance of the restoration of disturbed harmonies and the material improvement of waste and exhausted regions; and, incidentally, to illustrate the doctrine, that man is, in both kind and degree, a power of a higher order than any of the other forms of animated life, which, like him, are nourished at the table of bounteous nature » (Marsh, 1864, §III).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

American people, towards which they should draw themselves and away from the gross materialism of the time. Wilderness therefore came to be regarded as much an intellectual experience as a physical entity » (Hall, 2002, p.289). Ces auteurs sont les précurseurs de la longue histoire littéraire des *Nature Writings* aux Etats-Unis[21], et leurs écrits ont joué un rôle déterminant dans l'essor de la protection de l'environnement et au-delà, dans le tout nouveau culte de la *wilderness*.

Ce culte est soutenu à partir du XXe siècle par des récits médiatiques, par essence extrêmement perméables aux nouvelles tendances, et participant à diffuser à tous les niveaux de la société une culture souvent dominante. Nash propose ainsi le récit du succès de Joseph Knowles, qui en 1913 décide de partir dans les bois, sans vêtements, sans outils, pour expérimenter la vie hors la société pendant soixante jours : « For the next two months Knowles was the talk of Boston. He provided information about his experiment with periodic dispatches with charcoal on birchbark. [...] By this time newspaper throughout the East and as far away as Kansas City were featuring the story » (Nash, 2001, p.141). A son retour, il présente des conférences devant un public nombreux - de 8 000 à 10 000 personnes rassemblées pour écouter le récit de ses aventures extraordinaires dans la nature sauvage (Nash, 2001, p.142-143). Plus loin, Nash fait référence à un chanteur populaire du début des années 1970, John Denver : « Articulating one of his generation's most compelling dreams, Denver described in 'Rocky Mountain High' (1972) how at the age of twenty-seven he renounced city life to find simplicity, sincerity, and serenity with friends around a campfire high in Colorado. It is significant that Denver's updated back-to-nature philosophy made him the best-selling songmaker in the world in 1973 and 1974 » (Nash, 2001, p.253-254). Il apparait clairement ici que si ces succès médiatiques ont participé à la célébration de la *wilderness*, le nouveau culte de la *wilderness* a tout autant participé à faire de ces oeuvres des succès médiatiques.

1.4.3. Une conception linéaire de l'Histoire

Ce grand récit de la *wilderness*, resté déterminant dans les représentions collectives américaines, repose ainsi sur un agencement minutieux de multiples petits récits : alors qu'ils pourraient signifier une Histoire en fragments, ils sont pour autant articulés de telle manière qu'ils semblent constituer les petits maillons d'une grande chaîne d'évènements.

Les principaux personnages de la protection de l'environnement dont Nash fait le portrait participent à composer cette grande chaîne : observer leur fabrique permet alors d'interroger la manière dont Nash parvient, dans ces derniers chapitres, à produire une Histoire de la protection de la *wilderness* d'autant plus susceptible de s'inscrire dans les imaginaires. Au même titre que l'ordonnancement des chapitres structurait les différents évènements comme les étapes d'un long processus, les titres des chapitres consacrés aux portraits des personnages sont organisés de façon à réduire leur existence à un rôle joué dans la grande Histoire : le chapitre 5 s'intitule « Henry David Thoreau: Philosopher », le chapitre 8 « John Muir: Publicizer », le chapitre 11 « Aldo Leopold: Prophet ». De plus, lorsque Nash propose de courtes biographies de ses personnages, il s'attache à relire le passé, et spécifiquement l'enfance, à la lumière de l'actuel : les premiers temps de la vie sont

[21] Ce point sera développé dans le chapitre 4.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

interprétés comme les prémices d'un positionnement à venir à l'égard de la *wilderness*, au sein d'une histoire biographique artificiellement linéaire. Juste après l'introduction du chapitre sur Aldo Leopold, Nash propose ce récit complaisant des premiers pas du « Prophet » : « Leopold began his acquaintance with the outdoors among the bluffs and bottom lands of the Mississippi River. His parents, both enthusiastic sportsmen, lived in Burlington, Iowa, and encouraged their son's early interest in the identification of the birds around his home » (Nash, 2001, p.182-183). La même stratégie narrative est à l'œuvre dans la biographie de Robert Marshall, pour lequel c'est l'environnement familial - voire la génétique - qui semble déterminer la vocation : « Wilderness preservation also figured prominently in Marshall's youth: his father frequently brought his legal talents to the defense of New York's Adirondack State Park » (Nash, 2001, p.201). Cette écriture participe finalement à dépersonnaliser - voire déshumaniser - des personnages promus héros de la *wilderness*, et dont la vie est interprétée à l'aune de l'unique rôle qu'ils ont pu jouer dans la grande Histoire écrite par Roderick Frazier Nash.

Même les petits récits qui composent le grand récit de Nash sont interprétés à la lumière d'une conception linéaire de l'Histoire. La création du Parc national de *Yellowstone* peut être relue en prêtant attention à la manière dont l'auteur et ses héritiers en positionnent les différents épisodes le long d'une trajectoire temporelle univoque.

Pour trouver le commencement de l'histoire, il faut revenir en mai 1832, lorsque le peintre George Catlin, qui alimente son Art d'excursions estivales à l'Ouest, arrive à Fort Pierre, dans ce qui est aujourd'hui le South Dakota : il découvre alors que, quelques jours auparavant, des Sioux ont troqué 1 400 langues de buffles contre quelques gallons de whisky. Choqué par cette atteinte à un animal sauvage emblématique, il serait le premier artiste à dépasser l'apitoiement pour aborder l'enjeu de la préservation. Considéré par Nash comme un précurseur, ses notes[22] révèlent en effet qu'il envisage déjà le bien-fondé d'un parc national (Nash, 2001, p.101). Pour Hall, il est évident que cet épisode doit être relu au prisme de l'acte fondateur du premier espace naturel protégé au monde, quarante ans plus tard : « Almost exactly forty years after Catlin's journal entry, President Ulysses S. Grant signed an Act establishing Yellowstone Park, creating the institution of which Catlin desired 'the reputation of habing been the founder' [(Catlin, 1913)] » (Hall, 2002, p.288).

La même relecture critique, sensible à l'artificielle linéarité du récit, peut être appliquée au second et dernier épisode, relatif à l'acte de création du parc. La question de la fabrique du mythe est certes souvent abordée lorsqu'il s'agit de faire référence à l'institution du Parc national de *Yellowstone.* Si penseurs américains et français de la *wilderness* (Depraz and Héritier, 2012; Nash, 2001; Sellars, 1999) ont en effet décrit le célèbre feu de camp du 19 septembre 1870 comme moment fondateur du récit environnemental américain - lorsque Nathaniel P. Langford et les autres explorateurs de l'expédition dirigée par Henry D. Washburn discutent de l'avenir du paysage qu'ils viennent de découvrir et décident de la nécessité de le protéger - ils se sont surtout attachés à dépasser le mythe pour saisir les réels enjeux de l'institution du premier espace naturel protégé. L'hiver suivant, Nathaniel P. Langford donne en effet de nombreuses conférences à l'Est pour convaincre de la nécessité de créer un parc national, écrit des articles de presse, et son récit

[22] Ses notes d'exploration, écrites dans les années 1830, ainsi qu'une collection d'articles ont été publiées à Londres en 1841 dans un recueil de deux volumes, *North American Indians: Being Letters and Notes on their Manners, Customs, and Conditions, written during Eight Years' Travel amongst the Wildest Tribes of Indians in North America*, puis rééditées en 1913 (Catlin, 1913).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

(Langford, 2016) alimente le fantasme d'un parc créé pour répondre aux rêves d'explorateurs bouleversés par leurs découvertes. Or, le projet de parc suscite surtout l'intérêt de la compagnie de chemin de fer *Northern Pacific Railroad,* qui aurait en réalité financé l'expédition Washburn ainsi que les conférences de Nathaniel P. Langford : pour Samuel Depraz et Stéphane Héritier, qui, se référant aux travaux de Sellars (Sellars, 1999), ont participé à diffuser en France cette relecture critique, il s'agissait avant tout de « ménager tout au long des axes de la traversée est-ouest des Rocheuses des haltes destinées à une mise en valeur touristique fondée sur la nature et l'iconographie des pionniers américains » (Depraz and Héritier, 2012, p.8). Mais au-delà de révéler la mythification d'un épisode de l'histoire environnementale mondiale, il me semble que la relecture de ce récit aujourd'hui connu de tous permet encore une fois de souligner la stratégie narrative de Nash, veillant à faire de chaque élément du passé les prémices d'une Histoire linéaire. En effet, l'auteur insiste bien sur un point : la création du Parc national de *Yellowstone* en 1872, comme celle d'ailleurs de la Réserve forestière des Adirondacks treize ans plus tard, n'a pas à l'origine vocation à protéger la *wilderness*. A *Yellowstone*, il s'agit simplement d'empêcher les acquisitions privées : « The 'park' Hedges and Langford envisaged consisted of a few acres around each of the geysers and along the rims of the canyons. In this manner the right of the public to see these sights would be safeguarded and the scenery itself saved from defacement. Wilderness preservation did not figure in the 1870 plans » (Nash, 2001, p.110). Même constat lors de la signature de l'acte en 1872 - « it is clear that no *intentional* preservation of wild country occurred on March 1, 1872 » (Nash, 2001, p.112-113) -, et la société civile non plus n'aurait pas alors interprété cette grande étape « comme il se doit », y voyant avant tout un cabinet de curiosités à ciel ouvert. Le sens de cet acte, la « juste cause » n'auraient été compris qu'ensuite, et Nash se charge ici de réinvestir cet épisode de la valeur qui sera *a posteriori* affectée à la *wilderness* : « wilderness was preserved unintentionally. Only later did a few persons begin to realize that one of the most significant results of the establishment of the first national and state park had been the preservation of wilderness » (Nash, 2001, p.108).

Ainsi, ce premier temps de réflexion m'a permis d'interroger la formalisation du grand récit de la *wilderness* américaine, partant du postulat que les représentations actuelles de l'Ouest américain s'inscrivent dans cet héritage. Tout en tâchant de déconstruire cette stratégie d'écriture, qui me paraît avoir joué un rôle déterminant dans l'inscription définitive du concept de *wilderness* dans la société américaine, j'ai pu soulever au cours de cette Histoire déroulée de manière chronologique différents enjeux qui font écho aux questionnements de ma thèse : la place des récits de nature dans le façonnement de représentations partagées de la *wilderness*, l'importance de la protection de l'environnement dans les rapports à la nature dans l'Ouest américain, la relation entre *wilderness* et identité nationale, le glissement progressif vers l'Ouest de l'Histoire de la *wilderness* ou encore l'idée d'une nature sauvage participant au bien-être de la société, qu'il s'agisse de pratiques artistiques, récréatives ou spirituelles. Si j'ai fait le choix de la répétition - de *réinvestir* ces thèmes pour le *compte* de ma propre recherche - ce n'est pas parce que je considère qu'il s'agit de vérités intangibles ayant traversé l'histoire environnementale américaine : à mon sens, le grand récit consensuel de Nash a été approprié collectivement au point que ces *leitmotiv*, égrenés tout au long de son texte, sont maintenant, plus ou moins consciemment, au coeur de l'imaginaire collectif américain. D'autres thématiques sont à l'inverse apparues en relisant en géographe des travaux portant sur un objet d'étude principalement investi aux Etats-Unis par des historiens et des philosophes de l'environnement : il faut ici rappeler les multiples références implicites à la distance,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

qui, des Origines au sacrement de la *wilderness*, a joué un rôle fondamental dans la formalisation de représentations, de discours et de pratiques d'une nature sauvage d'abord pensée et appréciée par l'Européen, puis le citadin de la côte Est. Cette distance est tout autant le fait d'un éloignement kilométrique que d'un éloignement social : la conceptualisation du *West* et du *Wild* est le pur produit d'une élite urbaine, intellectuelle et artistique, principale actrice aujourd'hui des mouvements de retour à la nature.

Or, la distance, quand elle nait d'un esprit resté figé en Europe, tout comme la *frontier* pensée comme « Destinée manifeste », nous invitent à chercher dans les *postcolonial studies* une alternative à ces récit consensuels et destinés à un lectorat héritier des *WASP*. D'autres récits de l'Ouest ont en effet été écrits : mais qu'ils se situent dans la continuité ou dans la dissidence, ils ne peuvent être pensés qu'au regard de la grande Histoire de la *wilderness* et de la *frontier* telle qu'elle a été formalisée par Nash et par Turner.

2. La petite histoire de la grande Histoire de l'Ouest : poids historiographique et inscription de la *wilderness* et de la *frontier* dans les imaginaires collectifs

Proposer alors une petite histoire de la grande Histoire consiste à interroger l'inscription historiographique de deux textes au fondement des imaginaires nationaux : si, lorsqu'il conceptualise la *frontier*, Turner en propose à l'origine un récit innovant, ce récit se trouve aujourd'hui au coeur de la pensée dominante sur l'Ouest américain ; l'histoire de la *wilderness* telle qu'elle a été formalisée par Nash a rapidement pris la forme d'une pensée consensuelle, remise en question par l'historiographie récente mais dont l'héritage reste important. Au-delà, ce récit semble à ce point fondateur que les textes qui l'ont suivi se sont nécessairement positionnés par rapport à lui, qu'ils en proposent la continuation ou la critique : portés par le désir d'un regard alternatif, en marge de la pensée consensuelle, les auteurs qui revendiquent s'en éloigner reconnaissent ce faisant le caractère décisif de ce récit dans la formalisation d'une pensée dominante.

2.1. La *frontier*, ligne structurante des imaginaires collectifs américains

Les nombreux travaux sur la *frontier* attestent tous du rôle qu'a joué le récit de Turner dans la production d'une représentation collective de la nation américaine (Etulain, 1991; Hall, 2002; Redclift, 2006; Ridge, 1991). L'historien Martin Ridge, dans « The Significance of Frederick Jackson Turner's Frontier Thesis » (Ridge, 1991), souligne dès les premières lignes de son article l'importance considérable de sa thèse, exposée à partir de son célèbre discours de 1893, dans l'historiographie américaine : « the most influential piece of historical writing », « Turner's essay occupies a unique place in American history as well as in American historiography » (Ridge, 1991, p.3). Au même titre que le tournant cubiste amené par Braque, il la considère comme un chef-d'œuvre, puisqu'elle

Licence CC BY-NC-ND 3.0

aurait proposé un nouveau sens des réalités[23]. Et comme tous les chefs-d'œuvre, l'œuvre de Turner a suscité beaucoup d'enthousiasme, mais aussi quelques réticences et critiques. Mais si la pensée contemporaine sur l'Ouest américain et la nature sauvage s'inscrit encore dans son héritage, c'est que la réception de cette thèse dans la sphère publique a été magistrale, et ce notamment à partir de la publication de son recueil d'essais en 1920, *The Frontier in American History* (Ridge, 1991). Véritable succès dans le cercle académique - après quelques moments d'hésitation, la reconnaissance est quasi unanime, un poste à Harvard lui est proposé en 1910 et il devient président de l'*American Historical Association* (Etulain, 1991) - la thèse de Turner a fait l'objet d'une vulgarisation rapide et phénoménale. Proposant des articles dans des revues, multipliant les lectures publiques, il l'a très vite inscrite dans les représentations collectives : « Turner's frontier hypothesis, however, far more quickly than many other revisionist theories, escaped the academy and entered the marketplace of ideas » (Ridge, 1991, p.12). A partir des années 1920, la *frontier* est déjà considérée comme un champ d'étude autonome et venant enrichir l'historiographie américaine. Tentant d'expliquer l'origine d'un tel succès, Ridge souligne combien la théorie de Turner a pu flatter l'exceptionnalisme américain mais également susciter un sentiment d'appartenance, essentiel à l'ancrage identitaire d'une jeune Nation : « it provided individuals who had moved West alone or in family groups with a link to a specific experience [...] that was shared by others who could relate to the same westering experience » (Ridge, 1991, p.12). Mais de l'appropriation d'une théorie à sa distorsion, le pas a été allégrement franchi : critiquant notamment l'emphase portée sur l'exceptionnalisme américain, il déplore le nombre de romans et films de *Western* qui ont caricaturé la pensée de Turner - « Turner would no doubt be aghast at how Hollywood, whether John Ford or Mel Brooks, and especially television have both popularized and trivialized his ideas about regional conflict, frontier types, lawlessness, and free land. Both have taken what should be considered vocational archetypes - such as the cowboy - and turned them into stereotypes in the worst sense » (Ridge, 1991, p.13). L'usage du terme *frontier* lui-même s'est rapidement répandu et son acceptation élargie, notamment dans les discours politiques, qu'il s'agisse de justifier la nécessité d'un développement économique chez Roosevelt ou de proposer une représentation de l'espace comme nouvelle *frontier* chez Kennedy. « Americans call all areas of exploration and opportunity frontiers and speak of frontiers in medicine, physics, or even dentistry. No other nation in the world uses the word frontier as Americans do. [...] It changed a vital part of the scholarly community, and its rhetoric has been absorbed into our everyday language. It changed the way most Americans continue to see themselves and their institutions. Moreover, it changed the way they are seen by others throughout the world » (Ridge, 1991, p.12).

Si la théorie de la *frontier* a tellement marqué l'historiographie américaine, c'est qu'elle invite à renverser le regard qui jusqu'à présent avait structuré la façon de penser et d'écrire l'Histoire. Afin de comprendre l'ampleur de cette révolution, l'historien Richard W. Etulain, dans l'introduction de *Writing Western History: Essays on Major Western Historians* (Etulain, 1991), nous propose de la situer au regard des premières histoires de l'Ouest.

[23] « A masterpiece is not merely an outstanding work or something that identifies its creator as a master craftsman in the field. A masterpiece should change the way a public sees, feels, or thinks about reality. It should explicitely or implicitely tell much about its own times, but it should also cast a long shadow. It should have a significant impact on the way people at the time and afterward both perceive their world and act in it » (Ridge, 1991, p.3).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Alors que les premiers textes sur l'Ouest américain sont produits par les explorateurs - les récits de Meriwether Lewis et William Clark, Zebulon Pike, Stephen H. Long dans les premières décennies du XIXe siècle relatent surtout des faits, décrivent la faune et la flore -, l'histoire écrite dans les années 1820-1840 est le fait d'auteurs de la côte Est, dont les oeuvres répondent au même positionnement ambigu vis-à-vis de l'Ouest. Dans cette « *Wild West tradition* », la *wilderness* est appréciée pour sa pureté, mais elle abrite pour autant des comportements brutaux, primitifs, que ce soit du côté des *Natives* ou des *Frontiersmen*. Pétris de leurs propres représentations d'Américains de la côte Est, les historiens Washington Irving et Francis Parkman n'effectuent que de courts séjours d'observations à l'Ouest. Après un mois de terrain dans l'actuel Oklahoma, Washington Irving reprend ses notes pour clarifier sa posture, « separating the uncivilized West from the cultured East, romanticizing the wilderness through which his explorers trudged, and making explicit the social distinctions between his unpolished frontiersmen and their sophisticated eastern companions » (Etulain, 1991, p.2). Même attitude ambivalente chez les auteurs Richard Dana et Susan Shelby Magoffin, « two other sophisticated nonwesterners » (Etulain, 1991, p.3). Dana, étudiant de Harvard, originaire de Nouvelle-Angleterre, visite la Californie mexicaine dans les années 1830 : nourri de préconceptions puritaines, il décrit les Californiens comme des fainéants et des illettrés. Magoffin, première femme anglo-saxonne à emprunter le *Santa Fe Trail*, depuis le Kentucky jusqu'à Mexico, est atterrée par l'attitude des Néo-Mexicains.

Partageant la même ambivalence que les auteurs de la génération précédente, glorifiant les paysages mais rejetant ceux qui les habitent, les historiens des années 1860 proposent des textes faits de mythes, et principalement pour deux raisons. La première est que l'Histoire de l'Ouest est encore le produit de la côte Est, et davantage la répétition de stéréotypes que la proposition d'une analyse distanciée. La seconde est liée au poids des représentations héritées et des fantasmes collectifs : les premiers récits ont nourri les imaginaires des historiens, au point que leurs explorations puis leurs écrits sont teintés d'idées préconçues (Etulain, 1991, p.3–4). Ces stéréotypes participent à diffuser l'image d'une mission civilisatrice pour l'Américain de l'Est. L'Ouest est à apprivoiser, à dominer : Etulain emploie l'expression « to win the West » (Etulain, 1991, p.4), et cette approche fait rapidement consensus parmi les historiens du XIXe siècle, qui en majorité corroborent cette représentation de l'Ouest américain.

A la sortie de la guerre civile, le *Wild West* est progressivement incarné par de grands personnages. Les figures historiques deviennent en effet des êtres hors-du-commun : « Biographers and historians often used historical figures such as Billy the Kid, Calamity Jane, Wild Bill Hickok, and Kit Carson to create the sensational heroes and heroines needed to capture a Wild West » (Etulain, 1991, p.4). William Frederick Buffalo Bill Cody est la plus célèbre de ces figures historiques devenues légendes : il a définitivement inscrit son personnage dans les imaginaires collectifs en créant le *Wild West Show* puis la *Wild West Exhibition* en 1883. Son imagier de l'Ouest a eu un tel succès qu'il a pleinement participé à forger le mythe de l'Ouest américain, rendant trouble la limite entre l'Histoire et le spectacle : « If audiences had questions about the nature of the American West, Cody and his Wild West and other such blowouts assured them that it was indeed a land of riders, ropers, and renegades - superheroes of the sagebrush » (Etulain, 1991, p.5). Cette mise en scène de l'homme de l'Ouest ouvre la voie à la création de figures légendaires, difficiles à situer entre réel et imaginaire, empruntant aux folklores comme aux récits historiques : Paul Bunyan, Babe the Blue Ox, Pecos Bill, Febold Feboldson, « here was a pantheon of manufactured gargantuan western heroes whose [...]

Licence CC BY-NC-ND 3.0

deeds illustrate the fearless, mighty people needed to save and settle the West » (Etulain, 1991, p.5). Le développement des premières *pulp fictions* - magazines à grands tirages et à bas coûts - a fini de populariser cette image de l'Ouest américain, en en proposant des descriptions sentimentales. Et cette littérature populaire se nourrit tout autant de personnages fictifs que de légendes historiques, distribuant la scène à Billy the Kid ou Calamity Jane - dans des fictions toutes produites à l'Est. Lui-même historien enraciné à l'Ouest[24], Etulain s'attache en effet à souligner le décalage d'un récit sur l'Ouest produit à l'Est - « nearly all of whom were easterners with little knowledge of the West » (Etulain, 1991, p.6) -, qui participe d'autant plus à ancrer les stéréotypes dans les imaginaires que son lectorat se situe également majoritairement à l'Est (Etulain, 1991, p.6).

Lorsque Turner propose au début des années 1890 un nouveau regard sur l'Ouest américain, il pénètre un univers scientifique nourri de littératures et de mythes, d'où il est difficile de démêler les fils historiques des fils fictionnels (Etulain, 1991, p.7). S'inscrivant en rupture avec l'Histoire jusqu'alors produite, sa théorie a signifié un renversement du regard, qui a bouleversé la pensée sur l'Ouest américain. Pour Martin Ridge, la thèse de Turner est autant le résultat d'un positionnement historiographique que d'un ressenti personnel. Si je n'ai pas été sensible aux éléments explicatifs qu'il extrait de la biographie de l'historien - son enfance dans le Wisconsin, un bagage libéral issu du modèle familial, des récits d'enfance peuplés d'Indiens, un amour inconsidéré de la *wilderness*, une aspiration plus rationnelle au Progrès - connaître cependant son parcours universitaire révèle le contexte intellectuel dans lequel sa théorie a pu se développer. Doctorant à *Johns Hopkins University*, son environnement de travail est stimulant, mais le département d'Histoire ploie sous le poids de la doctrine d'Herbert Baxter Adams. Sa « germ theory » consiste à rechercher dans les institutions américaines l'héritage des structures teutoniques médiévales, et donc à inscrire l'Histoire américaine dans la continuité de l'Histoire anglo-saxonne : « it denied the possibility that anything original or unique could stem from the American experience » (Ridge, 1991, p.6). Prenant progressivement ses distances, Turner construit alors sa théorie en réaction à ce mode de pensée dominant. Pour Ridge, le discours de 1893 est plus un manifeste qu'une proposition de recherche : « he called on Americans to turn away from the accepted paradigms of their past » (Ridge, 1991, p.6).

La révolution de Turner consiste alors à proposer un nouveau regard sur l'Ouest américain, en faisant de la *wilderness* et de la *frontier* les terreaux de l'identité américaine. Il ne s'agit plus de chercher en Europe un passé dont l'Amérique serait simplement l'héritière, mais d'identifier des caractéristiques uniques susceptibles d'expliquer l'Histoire passée et actuelle des Etats-Unis. Or, l'avancée de la *frontier* est pour Turner au coeur du processus de construction nationale, et c'est elle qui a fait la singularité de l'Histoire américaine. Il explique en effet qu'à la *frontier*, dans l'affrontement de la *wilderness,* est né l'Américain : Turner va même jusqu'à reconnaître des traits de caractères spécifiquement américains, liés à cet esprit de la *frontier* (Turner, 1920). De plus, l'avancée de la *frontier* aurait participé à la construction politique des Etats-Unis : si les institutions américaines se sont nécessairement adaptées à ce déplacement perpétuel de la ligne de front, la démocratie en est le plus grand résultat - « America's political democracy reflected its frontier origins. It displayed the independent spirit of a landed class rather than the subservience of a peasant class » (Ridge, 1991, p.8). « The line of most rapid and effective Americanization » (Turner, 1920), l'avancée de la *frontier* signifie ainsi, de manière symbolique, un détachement progressif des

[24] Richard W. Etulain a fait toute sa carrière dans l'Ouest américain : né dans l'Etat de Washington, il a enseigné dans l'Idaho, l'Oregon et le Nouveau-Mexique.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

racines européennes : « At first, the frontier was the Atlantic coast. It was the frontier of Europe in a very real sense. Moving westward, the frontier became more and more American. [...] Thus the advance of the frontier has meant a steady movement away from the influence of Europe, a steady growth of independence on American lines » (Turner, 1920).

En démontrant que le déplacement de la *frontier* vers l'Ouest a été au coeur du processus de construction nationale, Turner invite alors à un renversement complet de point de vue : « the true point of view in the history of this nation is not the Atlantic coast, it is the Great West » (Turner, 1920). Il s'agit à l'époque d'une vraie révolution intellectuelle. Si la fin de la *frontier* signifie la fin d'une première période de l'Histoire américaine, Turner considère qu'en 1890 il peut en proposer le récit, dans lequel il redonne à l'Ouest sa juste place : « up to our own day American history has been in a large degree the history of the colonization of the Great West » (Turner, 1920). S'il reproche aux historiens de l'Est d'avoir négligé l'importance de l'Ouest, les historiens de l'Ouest n'échappent pas non plus à la critique, privilégiant une narration romantique ou une esthétique d'antiquaires pour séduire un lectorat avide de représentations stéréotypées. C'est alors à un changement de regard qu'appelle Turner, et l'historien Etulain, lorsqu'il retrace les différentes étapes de l'historiographie américaine, développe cette image : « Turner wanted to *reorient* the study of American history, which would include much *more concentration on* the large role the frontier had played in shaping the American past », « Turner frequently argued that this *oversigh*t led to *a skewed vision* of the American past », « need of *reorientation* with *a refocusing* by eastern historians, especially, on the Great West, ou encore « *new perspective* »[25] (Etulain, 1991, p.7 et p.9).

Turner appelle ainsi à décentrer un regard focalisé sur l'Est des Etats-Unis : le positionnement scientifique sur lequel s'est bâtie jusqu'à présent l'Histoire américaine est bouleversé. Il paraît étonnant qu'une telle remise en question ait pu être aussi rapidement acceptée. Mais pour Ridge, la recherche de reconnaissance et d'identité de toute une population de l'Ouest a facilité son acceptation, « the westering men and women who wanted to escape eastern hegemony » (Ridge, 1991, p.11). Si, lorsqu'il conceptualise la *frontier*, Turner propose à l'origine une Histoire innovante, la *frontier* est aujourd'hui une ligne structurante des imaginaires collectifs : elle est au coeur de la pensée dominante sur l'Ouest américain. Les critiques de Turner ont justement souligné la façon dont cette théorie a pu appuyer une pensée consensuelle et une Histoire intéressée. Michael R. Redclift prend ainsi pour exemple les travaux de l'historien Louis Hacker, qui a démontré que l'Ouest représentait surtout pour les Américains un moyen de se positionner sur le marché mondial en exportant des matières premières agricoles : « The history of the United States, claimed Turner's critics, has less to do with the supposed virtues of frontier individualism and more to do with the advance of corporate power, and American capitalism » (Redclift, 2006, p.27). Mais par la nouvelle position qu'elle donne à l'Ouest, le faisant apparaître au coeur de l'Histoire américaine, la théorie de Turner réinscrit les processus contemporains au coeur d'un cycle bien plus vaste : elle me permet aujourd'hui de comprendre la façon dont l'Ouest américain, grâce à des auteurs qui en ont fait un récit passionné, canalise les regards et les mobilités.

[25] J'ai moi-même employé l'italique pour mettre en valeur ce champ lexical.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2.2. Une Histoire de la *wilderness* devenue mode de pensée dominant

L'Histoire de la *wilderness* proposée par Nash a eu un caractère décisif dans la formalisation d'une pensée dominante : son héritage est déterminant, et même sa remise en question par l'historiographie plus récente vient affirmer son emprise.

2.2.1. La formalisation d'une représentation collective

La *wilderness* telle qu'elle a été mise en scène par Roderick Frazier Nash est restée inscrite dans les imaginaires collectifs (Nash, 2001). Lorsque dans son introduction à l'ouvrage *American Wilderness. A New History*, Michael Lewis retrace les grands moments de la pensée historique sur la *wilderness* (Lewis, 2007), il souligne l'impact, inégalé, de l'ouvrage de Nash.

Pour Lewis en effet, les grandes étapes de la protection de la *wilderness* ont toujours été accompagnées par des historiens, à même de saisir les contextes sociétaux et culturels dans lesquels ces positionnements intellectuels et attentes sociales ont pu naître, mais aussi de soutenir, par leurs écrits, de nouvelles approches de l'environnement : « every generation has had historians who wrote about nature or wilderness » (Lewis, 2007, p.6). Ainsi, si dans les années 1850, l'historien d'Harvard Francis Parkman est un proche de Ralph Waldo Emerson et de Henry David Thoreau, au tournant du XXe siècle la génération d'activistes composée de John Muir, Mary King Sherman et Gifford Pinchot a aussi son historien : la théorie de Turner, présentée pour la première fois en 1893, soutient leur militantisme en affirmant le rôle crucial de la *frontier* et de la *wilderness* qu'il incarne (Lewis, 2007, p.7).

Dans cette histoire des relations entre préservationnistes et historiens de l'environnement, l'ouvrage de Nash a représenté un moment fondamental. Il a remporté un succès considérable[26], venant soutenir un mouvement préservationniste dont la signature du *Wilderness Act* en 1964 signifie bien le triomphe. Pour Lewis, le fait que cet ouvrage soit toujours populaire quarante ans plus tard signifie bien l'ampleur et l'héritage du mouvement préservationniste des années 1960 : mais inversement, l'Histoire de la *wilderness* proposée par Nash a eu un tel impact qu'elle a participé à inscrire de manière durable le positionnement intellectuel qui l'a fait naître et qu'elle soutenait. Non seulement Nash a su capter l'esprit d'une époque, mais son Histoire est devenue une histoire familière, qui continue aujourd'hui de dominer les représentations collectives de la *wilderness* (Lewis, 2007, p.7). Lewis souligne bien l'impact inégalé de l'ouvrage - « Not surprisingly, then, most of the new wilderness histories have not received anything like the popular response afforded to Nash's *Wilderness and the American Mind*. Quite simply, the new wilderness historians are not telling stories that many environmentalists want to hear » (Lewis, 2007, p.7) - mais également son caractère consensuel. De nombreux historiens ont ensuite marché dans ses pas et étudié en détails différents épisodes de sa grande Histoire de la *wilderness* : chaque chapitre de son livre a donné naissance à de nouveaux récits, et la *wilderness* est devenue un objet d'étude classique de l'Histoire américaine.

[26] « The *Los Angeles Times* has listed it among the one hundred most influential books published in the last quarter century, *Outside Magazine* has included it in a survey of 'books that changed our world', and it has been called the 'Book of Genesis for environmentalists' » (Nash, 2001).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2.2.2. De la critique d'une représentation consensuelle de la *wilderness*...

A partir des années 1990, la *wilderness* a fait l'objet de nombreuses approches critiques, dont la plus influente a été celle de William Cronon lors de la publication de son essai en 1995, « The Trouble with wilderness; or, Getting Back to the Wrong Nature » (Cronon, 1996). Pour Lewis, ces nouveaux positionnements émanent d'une génération cohérente de « new wilderness historians » qui, plus attentifs aux disparités de pouvoir et aux questions de race, de classe et de genre que leurs collègues des années 1960, partagent des ambitions communes. Si ces auteurs ont grandi au milieu de la *wilderness*, dans des zones préservées par les premiers environnementalistes, ils sont pour autant désavoués par les activistes contemporains, car considérés comme des « dé-constructionnistes postmodernes » (Lewis, 2007, p.10) : par là ils s'inscrivent en rupture avec les premiers historiens de l'environnement, qui ont accompagné et soutenu par leurs écrits les projets des préservationnistes. Dans un contexte intellectuel bien différent - correspondant à une phase de maturation de ce domaine de recherche - ces travaux répondent au contraire à un souci de prise de distance critique. Mais on peut également évoquer un contexte culturel propice à une évolution du regard scientifique sur la *wilderness*, liée à l'émergence de nouvelles attentes sociales depuis les années 1980 : d'une part à partir des années 1980 la question de l'*environmental justice* a fait l'objet de débats nationaux avec la publication du rapport «Toxic Waste and Race in the United States » de l'*United Church of Christ's Commission for Racial Justice*[27], d'autre part les auteurs ne peuvent plus rester sourds à la nécessaire approche postcoloniale du concept. « Internationally, there was a postcolonial backlash against what many developing-world activists, scholars, and government leaders referred to as the inappropriate imposition of U.S.-style wilderness preservation in the third world »[28] (Lewis, 2007, p.11).

En 1998, *The Great New Wilderness Debate*, de Baird Callicot et Nelson, reprend les principaux éléments du débat (Callicott and Nelson, 1998) : dans ce recueil, les auteurs proposent une anthologie d'essais et d'articles, pour la plupart déjà publiés auparavant, permettant d'éclairer les deux positionnements à l'égard de la *wilderness*. Ils qualifient l'approche traditionnelle de la *wilderness*, telle qu'elle a été proposée à l'origine par Nash (Nash, 2001), de « received wilderness idea » ou encore de « received view of wilderness » : les auteurs vont jusqu'à créer une abréviation, « RVW », pour faire référence à cette construction scientifique, ce qui signifie à quel point elle leur paraît aisément reconnaissable et établie (Callicott and Nelson, 1998). Cette *wilderness* devient alors une idée reçue à déconstruire pour des historiens critiques s'inscrivant en rupture : « The wilderness idea is alleged to be ethnocentric, androcentric, phallocentric, unscientific, unphilosophic, impolitic, outmoded, even genocidal » (Callicott and Nelson, 1998, p.2). L'anthologie propose une structuration dialectique pour souligner, dans la construction même de l'ouvrage, l'opposition entre l'approche traditionnelle de la *wilderness* et sa critique. Ainsi, la première partie, intitulée « The Received Wilderness Idea », réunit quelques essais des premiers penseurs de la *wilderness,* fondamentaux car leurs récits sont à l'origine d'une représentation partagée et consensuelle de la nature sauvage[29]

[27] La notion de justice environnementale sera développée dans le chapitre 7.

[28] Sur cette approche postcoloniale du concept, il faut ici faire référence à Ramachandra Guha qui en 1989 publie un article souvent cité depuis : « Radical American Environmentalism and Wilderness Preservation: A Third World Critique » (Guha, 1989).

[29] Il s'agit entre autres des textes de Jonathan Edwards, prêcheur et enseignant puritain de Nouvelle-Angleterre, peu connu aujourd'hui, mais dont ils estiment la pensée fondamentale pour comprendre cet héritage ; d'écrits des transcendantalistes et préservationnistes Ralph Waldo Emerson, Henry David Thoreau et John Muir ; d'essais sur la masculinité de la *wilderness*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

(Callicott and Nelson, 1998, p.3). La deuxième partie s'inscrit en rupture avec ce positionnement en présentant l'impact qu'a pu avoir l'exportation, dans le Tiers et le Quart Monde, de la *wilderness* comme pensée occidentale et hégémonique : pour entendre ces premières voix critiques, les auteurs de l'anthologie ont réuni un texte de 1933 du Chef Indien *Luther Standing Bear* ainsi que des réflexions sur la transposition du concept dans d'autres contextes (géographiques, socio-économiques, historiques et culturels)[30]. La troisième partie de l'ouvrage, « The Wilderness Idea Roundly Criticized and Defended », met face à face deux équipes : autour de Baird Callicott et de William Cronon se regroupent les attaquants d'une conception de la *wilderness* entre autres trop naïve, héritée de Muir, Thoreau et Leopold, face à une défense menée par Holmes Rolston III.

Le tournant postcolonial semble avoir eu un impact déterminant dans la façon dont l'Histoire de la *wilderness* tend à être relue par quelques auteurs critiques, qui lui reprochent d'avoir fait naître une représentation collective de la Nation fondée sur un affrontement de l'Autre et un esprit de conquête. Cette imagerie colonialiste a d'autant plus investi la société américaine qu'elle a été incarnée dans la littérature, puis surtout au cinéma, par les personnages du Cow-boy et de l'Indien : je fais ici référence au rôle des *westerns* dans la diffusion et la pérennisation de cette représentation stéréotypée de l'Ouest. Au-delà de la sphère médiatique, c'est à une Autre Histoire qu'appellent ceux qui se positionnent à l'encontre de cette construction scientifique héritée : Baird Callicot et Nelson reprochent par exemple à Roderick Frazier Nash de n'avoir pris note que lors de la 3e édition, en 1982, de la protestation de *Standing Bear* face à l'imposition de l'idée de *wilderness* (Nash, 2001) - et ce sans pour autant accorder moins de sympathie à l'expansion du concept aux Etats-Unis (Callicott and Nelson, 1998, p.5). Nash en effet, dans son introduction, n'aborde la question indienne que par défaut, comme un vide conceptuel ayant précédé l'arrivée des colons : « The roots of the story lie in the fact that civilization created wilderness. For nomadic hunters and gatherers, who represented our species for most of its existence, 'wilderness' had no meaning. [...] The concept of wilderness emerged as a way of thinking about nature with the beginnings of a pastoral style of life some twelve thousand years ago » (Nash, 2001, p.XI-XII) ; « at the time of European colonization, there were already hunting and gathering people in the New World who did not recognize the wilderness/civilization distinction » (Nash, 2001, p.13).

Les auteurs sensibles au tournant postcolonial veulent alors écrire une nouvelle Histoire de la *wilderness*, consciente de la spoliation des Nations Indiennes, et de manière plus symbolique, de l'imposition d'une pensée hégémonique sur la nature. L'anthologie de Baird Callicot et Nelson par exemple reproduit l'essai de 1933 du Chef *Standing Bear*, « Indian Wisdom », qui propose un autre regard sur la *wilderness* : « Only to the white man was nature a "wilderness" and only to him was the land "infested" with "wild" animals and "savage" people. To us it was tame... Not until the hairy man from the east came and with brutal frenzy heaped injustices upon us... was it "wild" for us, [did] the

---

composés par Theodore Roosevelt et Sigurd Olson ; d'extraits du *Wilderness Act* et d'une proposition d'analyse par Mark Woods (Callicott and Nelson, 1998).

[30] Ils proposent notamment, et ici dans le désordre, un texte de David Harmon sur l'application du concept de *Wilderness* dans le contexte africain ; le célèbre article de Ramachandra Guha, « Radical American Environmentalism and Wilderness Preservation: A Third World Critique » (Guha, 1989), sur le caractère inapproprié de la pensée préservationniste hors du contexte américain ; des réflexions d'Arne Naess et de David Johns, défendant la *Deep Ecology* en réponse à Ramachandra Guha ; la réponse de Guha à Johns ; un essai sur la transposition du concept de *Wilderness* dans le contexte latino-américain ; une analyse néo-marxiste de Carl Talbot (Callicott and Nelson, 1998).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

"Wild West" begin » (Callicott and Nelson, 1998, p.201). Dans l'ouvrage de Lewis, la question indienne fait l'objet de deux articles[31]. Et Nelson, lorsqu'il affirme la nécessité de repenser la *wilderness* dans « Rethinking Wilderness: The Need for a New Idea of Wilderness » appelle à un concept qui redonnerait sa juste place aux Nations Indiennes (Nelson, 1996).

Mais c'est dans l'article de Cronon que le positionnement critique au regard du traitement traditionnel de la question indienne dans l'historiographie de la *wilderness* est le plus précis et virulent (Cronon, 1996). Sa thèse consiste à démontrer que la *wilderness* est une pure construction intellectuelle et culturelle, qui n'a aucune existence en soi : la manière dont le sort des Nations Indiennes a été résolu, puis traité dans la littérature - on peut y voir une double spoliation, territoriale et historiographique -, en constitue l'exemple le plus radical. Ainsi, la création des premiers espaces protégés au monde ne peut être pensée sans l'accaparement des terres des *Natives* et leur placement dans des réserves. Le mythe de la terre vierge a représenté une forme plus subtile de domination symbolique[32]. Le déplacement des Indiens a permis aux touristes visitant les Parcs nationaux de nourrir leur fantasme de nature première et sauvage, préservés de la violence qu'a pourtant signifiée la conquête de ces espaces. Il s'agit pour Cronon d'une « post-frontier consciousness » : si la *frontier* était une ligne de front conflictuelle, sur laquelle « les envahisseurs » et les « envahis » se sont affrontés pour contrôler la terre et les ressources, une fois le Parc national institué, ses limites tracées et sa gestion assurée, la *wilderness* offre une toute nouvelle image, et devient propice à la contemplation ou la récréation. Cette mise en scène consensuelle de l'Histoire américaine signifie bien pour l'auteur à quel point la *wilderness* est une construction culturelle et politique : « The removal of Indians to create an 'uninhabited wilderness' - uninhabited as never before in the human history of the place - reminds us just how invented, just how constructed, the American wilderness really is. To return to my opening argument: there is nothing natural about the concept of wilderness » (Cronon, 1996, p.79). Dans le grand récit de la *wilderness* dont Nash est le principal auteur, des épisodes entiers ont ainsi été effacés : « one of the most striking proofs of the cultural invention of wilderness is its thoroughgoing erasure of the history from which it sprang. In virtually all of its manifestations, wilderness represents a flight from history » (Cronon, 1996, p.79).

2.2.3. ... à une remise en cause du concept

La critique de la *wilderness*, telle qu'elle a été pensée dans l'historiographie américaine et formalisée par le grand récit de Nash, amène finalement certains auteurs à une remise en question du concept même. Ils critiquent la vision dualiste de la relation Homme - nature qu'il a pu générer, et ce d'autant plus qu'il n'a pas engagé des comportements respectueux de l'environnement.

[31] Dans « American Wilderness and First Contact », Melanie Perreault explique que l'environnement avait déjà été significativement transformé par les *Natives*, alors même que le concept de *wilderness* intègre l'idée d'une terre sauvage et vierge (Perreault, 2007) ; dans « Farm against Forest », Steven Stoll analyse une expansion agricole de conquête, réalisée au dépend de la *wilderness* et des Nations Indiennes (Stoll, 2007).

[32] « The myth of the wilderness as 'virgin', uninhabited land had always been especially cruel when seen from the perspective of the Indians who had once called the land home » (Cronon, 1996, p.79).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Il est amusant de noter que, de Nash à ses détracteurs, un même constat est finalement partagé : s'inscrivant dans la continuité de son ouvrage *Wilderness and the American Mind* et notamment du chapitre « The Irony of Victory » (Nash, 2001), Lewis identifie une forme de « schizophrénie nationale ». Il y aurait pour l'auteur une contradiction forte entre la façon dont les Américains valorisent, voire romancent, la *wilderness*, - « Twenty-first-century Americans love wilderness. We idealize it, we romanticize it, we hike in it, we long to experience it. [...] We name our automobiles after mountain ranges and rugged Western landscapes. We advertise beer with wilderness - 'The taste of the Rockies', or 'Come to the mountains, come to Busch beer'. We hang pictures of wilderness on our walls. People dress every day as if they were heading out on a wilderness hike, carrying backpacks instead of briefcases, wearing polar fleece and hiking boots » (Lewis, 2007, p.3-4) - et leurs pratiques environnementales au quotidien, particulièrement destructrices. L'auteur évoque notamment le paradoxe que représentent ces parkings immenses au coeur de Parcs nationaux traversés par d'énormes Pick-Up, ou de l'exploitation pétrolière dans l'*Arctique National Wildelife Refuge*. Il soulève alors une question : « So what does it mean to say that Americans love wilderness? Are we hypocrites? » (Lewis, 2007, p.4).

Pour Lewis, Nelson et Cronon, principaux critiques de la pensée héritée et consensuelle de la *wilderness*, ce paradoxe semble au contraire naître de ce qu'implique le concept même. Pour Nelson, on ne peut se contenter d'une définition exclusive de la *wilderness*, la contraignant aux espaces non affectés par l'Homme - si ce n'est en touriste ou en spectateur. Il défend alors une nouvelle définition de la *wilderness*, qui n'attesterait non pas d'un état de fait - qui limiterait la possibilité de créer de nouvelles aires protégées - mais d'un processus : « In this regard, I disagree with Leopold, who endorsed the purist perspective. [...] We know wilderness can be lost-a cedar bog can be turned into a shopping mall. But why can't it be gained? [...] Instead of looking backward, we could look toward "future nature." When intrusive management regimes are halted, and evolutionary and ecological processes allowed to determine speciation and ecosystem destination, then an area would be in the process of wilderness » (Nelson, 1996, p.9). En reconsidérant la place de l'Homme dans la nature, cet appel à une nouvelle conceptualisation de la *wilderness* veut également repenser la question indienne dès les premiers temps de la conquête, et échapper à une conception jusqu'alors exclusive et raciste de la nature sauvage (Nelson, 1996, p.9).

Cronon va plus loin en remettant en question l'usage même du concept dans son essai de 1995, « The Trouble with wilderness; or, Getting Back to the Wrong Nature ». La première phrase est sans appel : « This has come to rethink wilderness » (Cronon, 1996, p.69). Pour l'auteur, la *wilderness* est une construction culturelle ayant surtout produit une vision dualiste de la nature face à un Homme nécessairement nuisible, ce qui empêche de penser de manière constructive la possibilité d'une relation entre les deux termes. Etant donnée la force de la représentation de la *wilderness* dans les imaginaires collectifs, il devient difficile d'envisager notre rapport à l'environnement sans se défaire du concept : « By imagining that our true home is in the wilderness, we forgive ourselves the homes we actually inhabit. In its flight from history, in its siren song of escape, in its reproduction of the dangerous dualism that sets human beings outside of nature - in all these ways, wilderness poses a serious threat to responsible environnementalism at the end of the twentieth century » (Cronon, 1996, p.81).

Mais la façon dont ces auteurs se positionnent à l'encontre de la *Wilderness* telle qu'elle a été formalisée par Roderick Frazier Nash n'est-elle pas une forme de reconnaissance indirecte de sa domination ? S'il n'est possible de penser l'Histoire environnementale américaine que dans la

Licence CC BY-NC-ND 3.0

continuité ou dans la critique de ce grand récit fondateur, c'est bien que son auteur a laissé une marque ineffaçable dans l'historiographie américaine. La seule alternative semble consister à dépasser le concept même de *wilderness* : preuve qu'au grand Récit de Nash ne semble pouvoir se superposer aucun autre.

Face à toutes ces attaques, il faut laisser un droit de réponse à Roderick Frazier Nash. Dans l'épilogue de son Histoire, il se montre bien conscient des critiques qui sont formulées à son encontre. Si pour ce qui est des enjeux de justice environnementale, il fait preuve d'assez mauvais esprit - « Added to this is the reasoning that expanded control and exploitation of nature is necessary if the entire human population is to enjoy the "good life" of well-to-do people in the first world. Objections that there are already too many humans making too many demands on natural systems are met with cries of racism and 'environmental justice' » (Nash, 2001, p.384) -, en réponse à Cronon il justifie un positionnement éthique : « The concept of wilderness helps our kind better understand the rights of other kinds to a place in this planet's community of life; they actuality of wilderness provides that place. By definition we don't dominate wilderness, and so it suggests the importance of sharing, which was, after al, the basis of the ethic of fair play that we did not learn very well in kindergarten » (Nash, 2001, p.387). Mais quelle ironie que de réclamer une éthique de partage, quand le culte américain de la *wilderness* a avant tout signifié la spoliation des Nations indiennes.

Observer l'invention de l'Histoire de l'Ouest américain permet de saisir l'importance des représentations héritées de la *wilderness* et de la *frontier* dans les imaginaires collectifs. Le grand producteur de ce récit, Roderick Frazier Nash, a su lui donner la cohérence et la linéarité nécessaires pour qu'il investisse de manière durable la manière dont est pensé l'Ouest. Favorisant une association progressive entre le *West* et le *Wild*, il a accompagné et nourri un culte de la *wilderness* qui continue de dominer les positionnements contemporains à l'égard de la nature, entre velléités protectionnistes et pratiques touristiques/récréatives.

Si la *wilderness* est une construction intellectuelle née de la distance, car issue de l'Europe ou de la côte Est - donc exogène - la théorie de Turner sur la *frontier* est née à l'Ouest - elle est endogène. Parce qu'elle invite à repenser l'Histoire en regardant ailleurs, elle s'est inscrite en rupture avec l'historiographie traditionnelle du *Wild West*, pensée à l'Est et pour l'Est. Véritable révolution intellectuelle, acte de militantisme, la *frontier* de Turner est aujourd'hui devenue une ligne structurante des imaginaires collectifs. Ainsi, les concepts de *wilderness* et de *frontier* tels qu'ils ont été formalisés par ce grand récit historique sont à ce point dominants dans l'historiographie de l'Ouest américain que les textes contemporains ne semblent en proposer que la continuation ou la critique, dans le sillage notamment des *postcolonial studies*.

Mais au-delà, cette grande Histoire de la *wilderness* et de la *frontier* réinscrit les processus contemporains au coeur d'une dynamique plus large : entre le récit de la fascination qu'exerce la *wilderness* sur une élite qui s'en tient par ailleurs à distance et un mythe de la *frontier* qui fait de l'Ouest le coeur des Etats-Unis, se pencher sur la fabrique de l'Histoire de l'Ouest permet de comprendre la façon dont les regards et les mobilités contemporaines s'inscrivent dans une construction culturelle qu'il faut penser sur le temps long. Lorsque William Cronon reproche à la

Licence CC BY-NC-ND 3.0

wilderness la distance que le concept implique entre la nature sauvage et l'Homme, il soulève de manière subtile des questionnements au coeur des dynamiques actuelles de migrations d'aménités. Fil rouge de ce chapitre, la question du public ayant accès à la *wilderness* et de son profil - citadin contemplatif, artiste à la recherche d'un dépaysement, sportif en quête d'absolu - mérite bien d'être posée : « Why, for instance, is the "wilderness experience" so often conceived as a form of recreation best enjoyed by those whose class privileges give them the time and resources to leave their jobs behind and "get away from it all"? » (Cronon, 1996, p.81)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Chapitre II. Migrations d'aménités, gentrification rurale et New West : lecture critique des champs de recherche

Les représentations héritées de la *Wilderness* et de la *Frontier*, intimement attachées à la construction culturelle de l'Ouest américain, jouent un rôle déterminant dans les dynamiques contemporaines d'un territoire dont les nouvelles caractéristiques démographiques et économiques sont l'objet de nombreux questionnements scientifiques. La formidable attractivité de l'Ouest est à l'origine d'un bouleversement territorial qui s'est traduit par la fabrique d'un nouvel objet de recherche : l'Ouest est aujourd'hui un territoire particulièrement dynamique, dont l'identité a été renouvelée au point d'avoir été rebaptisé « New West » par la littérature scientifique. Pour autant, si l'Ouest semble *a priori* attirer une toute nouvelle population, porteuse de nouvelles valeurs, à la recherche de nouvelles façons de vivre dans l'Ouest et de l'Ouest, son attractivité repose en partie sur des racines anciennes - la mise en scène de son authenticité, l'association entre le *West* et le *Wild*, la fascination d'une élite citadine exogène - au coeur desquelles les aménités environnementales jouent un rôle déterminant.

Caractériser l'Ouest américain de territoire en renouveau m'a ainsi semblé relever de l'intuitif : du consensus exprimé dans la littérature scientifique quant à sa recomposition socio-économique, à mes perceptions et ressentis lors de mes premières semaines de terrain, le nouveau dynamisme de l'Ouest américain contemporain était de l'ordre de l'évidence. Mais dans quel champ de recherche cette intuition pouvait-elle s'inscrire ? Pensée dans le cadre du programme de recherche iRGENT[33], cette thèse a été dès son origine associée aux travaux sur la gentrification rurale : ce contexte de recherche a nécessairement eu d'importantes répercussions sur l'orientation de ce travail, bénéficiant non seulement de financements favorisant la réalisation des terrains, mais aussi d'une émulation intellectuelle à l'origine de questionnements collectifs enrichissants - des enjeux définitionnels à la démarche comparative, lorsque les résultats empiriques de chacun et les sorties terrain communes m'ont offert de nouvelles perspectives pour mon propre projet de recherche. Pour autant, les processus analysés dans le cadre de ma thèse me semblaient relever tout autant des dynamiques étudiées dans le champ scientifique des migrations d'aménités, et mon laboratoire de recherche GEOLAB développait déjà cette question dans l'Axe 2 « Aménités environnementales et mobilités » de l'Equipe Capital Environnemental. Cette thèse allait-elle s'inscrire dans le champ de la gentrification rurale, ou dans celui des migrations d'aménités ? Cette question me paraissait d'autant plus légitime que les deux champs de recherche semblent *a priori* étanches dans la littérature scientifique.

Ce chapitre propose dans un premier temps un éclairage sur cet enjeu, et répond ainsi aux interrogations qui ont réellement jalonné le parcours scientifique de cette recherche. Il n'a pas pour ambition de proposer une revue de littérature extensive et exhaustive de deux champs d'étude dont l'essor récent explique le nombre croissant de publications. Il a pour objectif d'interroger leur autonomie - j'entends par là observer et tenter d'expliquer, mais également d'en nuancer la

[33] *iRGENT - International Rural Gentrification* - est un programme de recherche financé par l'Agence Nationale de la Recherche en France, l'*Economic and Social Research Council* au Royaume-Uni et la *National Science Foundation* aux Etats-Unis, dans le cadre du programme international Ora+. Il engage des chercheurs américains (J. Dwight Hines et Peter Nelson), britanniques (Martin Phillips et Darren Smith) et français (Françoise Cognard, Julien Dellier, Sylvain Guyot, Marie Méténier, Pierre Pistre, Frédéric Richard, Greta Tommasi et moi-même).

pertinence, en prenant pour modèle une littérature américaine qui révèle une fusion progressive des deux champs.

Convaincue de la nécessité de penser de manière plus approfondie la relation entre ces dynamiques et l'environnement, un second temps de réflexion vient souligner la place des aménités environnementales dans les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale.

Mais il faut considérer ces deux temps comme les préludes d'une réflexion fondamentalement consacrée à l'Ouest américain, territoire devenu emblématique des dynamiques contemporaines des campagnes les plus attractives dans les pays développés au point d'avoir été rebaptisé *New West*. Pour autant, ce chapitre est aussi l'occasion d'esquisser un mouvement de recul, et de prendre mes distances face à l'évidence que peut constituer aujourd'hui ce terrain de recherche, en interrogeant la fabrique d'un objet scientifique.

1. Migrations d'aménités et gentrification rurale : deux champs de recherche autonomes ?

Cette recherche s'inscrit dans le contexte d'un regain démographique, et plus généralement d'un renouveau, des campagnes des pays développés. Les dynamiques migratoires qui les nourrissent sont étudiées par différentes approches dans la littérature scientifique, selon qu'elles sont davantage portées par des considérations sociales, économiques, démographiques ou environnementales, et au sein desquelles la question des migrations d'aménités et celle de la gentrification rurale se sont autonomisées au point de constituer des champs de recherche à part entière. Il s'agit alors dans ce chapitre d'interroger leur autonomie en portant une attention particulière à l'ancrage géographique des références étudiées : si, en s'inscrivant de manière explicite dans l'un ou l'autre champ de recherche, les littératures française et britannique répondent généralement à une approche relativement cloisonnée des nouvelles dynamiques de leurs campagnes - et il s'agira de formuler quelques propositions d'explications -, la littérature américaine semble progressivement envisager une fusion entre les deux champs.

Cette partie interroge également une autre forme de cloisonnement. Mal aimée des géographes de l'urbain, la gentrification rurale est parfois envisagée comme l'héritière illégitime d'analyses urbaines considérées comme pionnières. Les ruralistes reconnaissent cette filiation, au point d'être parfois réticents à l'idée d'adapter un concept né de la ville à leur territoire d'étude ; quant à ceux qui ont investi le champ de la gentrification rurale, ils hésitent à se détacher de l'héritage des travaux sur la gentrification urbaine. Une ligne de fracture disciplinaire semble alors prendre forme entre gentrification urbaine et gentrification rurale : les travaux sur la gentrification rurale relèveraient de la géographie rurale, quand ceux sur la gentrification urbaine relèveraient de la géographie urbaine, ce qui est loin de satisfaire les prises de position épistémologiques en faveur d'une géographie de la gentrification (Phillips, 1993; Richard, 2017a).

Interroger ces deux formes de cloisonnement scientifique - entre processus de gentrification et de migration d'aménités, puis, au sein des travaux sur la gentrification, entre gentrification urbaine et gentrification rurale - m'a paru décisif pour positionner mon propre projet de recherche, dont l'ambition syncrétique se nourrit de l'ensemble de ces considérations théoriques.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.1. Du constat d'un renouveau des campagnes à la formalisation de deux champs de recherche autonomes

La question du nouveau dynamisme des campagnes des pays développés a fait l'objet de nombreux travaux, dont deux thèses françaises au moins proposent une approche synthétique et complète (Cognard, 2010; Tommasi, 2014). Depuis les années 1950 de manière ponctuelle aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, et surtout à partir des années 1970 dans les autres pays développés, la reprise démographique des espaces ruraux s'est nourrie de soldes migratoires dorénavant positifs, au point que l'arrivée de nouvelles populations soit devenue déterminante dans l'appréhension de ces territoires dont l'identité a été profondément renouvelée. Au sujet des concepts utilisés pour décrire les processus à l'origine de ce nouveau dynamisme des campagnes, je renvoie ici à la thèse de Françoise Cognard qui en propose un aperçu complet (*counterurbanization*, *rurbanisation*, périurbanisation...) (Cognard, 2010, p. 17). De même, avant d'étudier les migrations vers le Limousin et la Sierra de Albarracin, et la façon dont ces territoires sont vécus par les nouveaux arrivants, Greta Tommasi consacre une première partie de sa thèse aux migrations contemporaines vers les espaces ruraux et aux recompositions sociales associées à ce contexte de mobilité : elle propose ainsi un temps réflexif sur l'évolution démographique et socio-économique de campagnes dorénavant revalorisées (Tommasi, 2014, pp. 25–70). Si je ne souhaite pas ici reproduire *in extenso* une analyse déjà proposée par ces auteures, il me parait pour autant important de souligner la circulation des concepts d'un contexte de recherche à l'autre : le terme de *rural renaissance,* né et diffusé aux Etats-Unis à partir de la fin des années 1970 (Frey, 1987; Morrison and Wheeler, 1976), a nourri l'œuvre de Bernard Kayser en France (Kayser, 1990). Cette dernière a été pionnière - et critiquée (Béteille, 1994) - dans un contexte scientifique encore marqué par l'exode rural et donc réticent à envisager des mobilités ville-campagne.

Par ailleurs, Françoise Cognard souligne les débats survenus quant à l'interprétation de ce dynamisme : s'agit-il d'un processus d'urbanisation progressive des campagnes, ou au contraire le signe d'un renversement des attentes sociales, dorénavant tournées vers l'espace rural (Cognard, 2010, p. 17) ? Apparait ainsi en filigrane la question du profil de ces nouveaux habitants des campagnes : Greta Tommasi en propose une typologie, construite sur leur relation au territoire d'installation, pour essayer de définir la façon dont les nouveaux habitants sont décrits et étudiés dans la littérature scientifique (Tommasi, 2014, pp. 71–122). Ces interrogations sur le profil des nouveaux habitants des campagnes, dont le parcours migratoire répond davantage à un changement de mode de vie qu'à des ambitions professionnelles, a signifié la remise en question des théories migratoires classiques, consacrées aux facteurs économiques, et le développement de travaux portant spécifiquement sur les moteurs et les impacts de ces nouvelles mobilités.

Les travaux sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale répondent à cette attention portée aux acteurs de ces nouvelles dynamiques socio-territoriales des campagnes, à leurs représentations et attentes, ainsi qu'aux conséquences locales de leur installation. Si ces deux concepts semblent être nés d'un même constat, ils se sont pour autant développés de manière autonome, jusqu'à constituer deux champs de recherche relativement cloisonnés. Il suffit de constater l'orientation des thèses françaises les plus récentes consacrées à ces questions, qui s'inscrivent soit dans le champ de la gentrification rurale (Pistre, 2012; Raymond, 2003), soit dans celui des migrations d'aménités (Cognard, 2010; Martin, 2013; Tommasi, 2014), en proposant parfois

Licence CC BY-NC-ND 3.0

quelques ouvertures vers l'autre champ (Cognard, 2010, p. 378; Martin, 2013, p. 46; Tommasi, 2014, pp. 110-113-282)[34].

1.1.1. Théoriser les migrations d'aménités : de l'héritage nord-américain aux prises de position françaises

Les travaux des chercheurs américains sur ces nouvelles dynamiques migratoires ont été précurseurs : le concept d'*amenity migration* a été proposé pour la première fois par Laurence A.G. Moss à la fin des années 1980, qui l'a appliqué à la région de Sante Fe au Nouveau-Mexique (Moss, 1987). Dans « Origines et développement du concept de migration d'agrément » (Glorioso and Moss, 2011, pp. 37–55), Laurence A.G. Moss et Romella S. Glorioso retracent l'histoire d'une notion évolutive, dont ils dessinent la progression en proposant différents schémas (cf infra). Ils définissent les migrations d'aménités, ou migrations d'agrément selon la traduction française[35], comme « des migrations temporaires ou permanentes de personnes à la recherche d'une différenciation culturelle et d'une qualité d'environnement perçues comme supérieures » (Glorioso and Moss, 2011, p. 37). Si dès le début des années 1980, des articles américains révèlent ce phénomène de migrations inversées au profit des régions rurales - la qualité de l'environnement naturel et le mode de vie rural étant considérés comme les principaux facteurs d'attractivité de la région des Lacs aux Etats-Unis dans les travaux pionniers de Sofranko et Williams (Sofranko and Williams, 1980) - Moss s'est inspiré de la notion d'aménités telle qu'elle a été définie par Edward L. Ullman en 1954 (Ullman, 1954) puis Harvey S. Perloff et Lowdon Wingo en 1965 (Perloff and Wingo, 1965) pour proposer la notion de migration d'aménités (Glorioso and Moss, 2011; Moss, 1987). Peter Nelson, lorsqu'il évoque les principales contributions de la littérature scientifique sur les migrations d'aménités, souligne que dès le début des années 1950 en effet, des chercheurs américains commencent à reconnaître le rôle des aménités dans la croissance régionale (Nelson, 2006a). Pour Ullman en 1954, « [f]or the first time in the world's history pleasant living conditions - amenities - instead of more narrowly defined economic advantages are becoming the sparks that generate significant population increase, particularly in the United States » (Ullman, 1954, p. 119) : les climats modérés, la présence de montagnes et l'accès aux activités récréatives sont considérés pour la première fois comme des facteurs déterminants des mutations régionales. Si les travaux d'Ullman se concentraient sur des territoires à proximité des grandes métropoles, les tendances démographiques des décennies suivantes ont encouragé les chercheurs à interroger les processus socio-territoriaux en cours pendant la *rural renaissance* des années 1970 et le *rural rebound* des années 1990 (Nelson, 2006b)[36]. Lorsqu'il propose la notion de migration d'aménités, Laurence A.G. Moss s'est ainsi inspiré des travaux d'Ullman sur les aménités, alors entendues comme aménités naturelles ou environnementales uniquement ; pour autant, Moss considère les aménités culturelles comme

[34] Mais Niels Martin, hormis une référence aux travaux de Martin Phillips (Martin, 2013, p. 46), s'inspire surtout de la théorie de la gentrification alpine de Manfred Perlik, qui reste relativement marginale (cf infra).

[35] Si, dans cet ouvrage notamment, « *amenity migration* » est traduit par « migration d'agréments », je fais le choix d'employer le terme « migration d'aménités », au plus près d'une notion américaine qui place les aménités environnementales au cœur de son objet.

[36] Dans le chapitre « Geographic Perspective on Amenity Migration accross the USA » de l'ouvrage de Laurence A.G. Moss (Moss, 2006a), Peter B. Nelson proprose une revue de littérature recensant les travaux qui interrogent ces dynamiques des années 1970 et 1990, et notamment le rôle joué par les aménités environnementales (Nelson, 2006b).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

déterminantes pour rendre compte de l'attrait que peuvent exercer les modes de vie ruraux (Moss, 2006a, 1994, 1987).

Premier chercheur à caractériser les processus observés de migrations d'aménités, Moss a également joué un rôle fondamental dans la diffusion de la notion à l'échelle mondiale, en fédérant avec Romella S. Glorioso en 2003 un réseau de recherche international, l'*International Amenity Migration Center* : un colloque organisé à Banff, au Canada, et la parution d'un ouvrage collectif en constituent l'aboutissement, ce dernier étant aujourd'hui présenté comme une référence dans la littérature scientifique sur les migrations d'aménités (Moss, 2006a). Si la recherche sur ces nouvelles formes de migrations s'est internationalisée, les travaux américains continuent de dominer la sphère scientifique (Deller et al., 2001; Glorioso and Moss, 2011, 2010; Gossnell and Abrams, 2009; Moss and Glorioso, 2012, 2014; Moss, 2006a, 1994, 1987; Nelson, 2011, 2006b; Rudzitis, 1999, 1996, 1993; Rudzitis and Johansen, 1989; Rudzitis and Streatfeild, 1992; Von Reichert and Rudzitis, 1992), et de nombreux auteurs proposent déjà un panorama complet de la littérature scientifique produite à ce sujet (Cognard, 2010, pp. 24–25; Gosnell and Abrams, 2011; Martin, 2013, pp. 40–50; Moss, 2006a; Nelson, 2006b; Nelson et al., 2010; Tommasi, 2014, pp. 91–94). Ces travaux reposent majoritairement sur des études de cas, mais des chercheurs envisagent une autre échelle d'analyse, prenant appui sur une méthodologie bien différente. Ainsi, Peter B. Nelson interroge statistiquement la relation aménités/migrations à l'échelle fédérale : son travail permet de croiser les taux d'aménités environnementales aux taux de migrations de chaque comté. Il constate dans les comtés non métropolitains l'existence d'une corrélation positive entre migrations et aménités, qui, de 1980 à 1999, varie fortement dans l'espace et le temps - les régions étant plus ou moins promptes à capitaliser sur leurs aménités environnementales (Nelson, 2006b).

La notion nord-américaine de migration d'aménités propose ainsi une approche alternative des migrations, dépassant les facteurs strictement économiques pour considérer des trajectoires migratoires déterminées par des motivations environnementales et culturelles. Dans la même perspective, Brian A. Hoey envisage l'existence de migrations non-économiques « to distinguish the behavior of many urban-to-rural migrants from the expected pattern of voluntary population movement where economic opportunity should be the primary motivating force for presumed rational actors » (Hoey, 2005, p.590). En 2005, dans un article fondateur, il développe la notion de *lifestyle migration* pour caractériser une forme de mobilité certes détachée de toute quête d'aménités - il n'y est fait référence qu'une seule fois dans l'article (Hoey, 2005, pp. 589–590) - mais dont l'orientation est assez similaire : véritable rupture, opportunité de recommencement, elle serait essentiellement motivée par le désir d'un nouveau mode de vie, capable de concilier un épanouissement professionnel, personnel et familial (Hoey, 2005). Dans l'ouvrage de référence *Lifestyle Migration. Expectations, Aspirations and Experiences*, Benson et O'Reilly en proposent cette définition : « spatial mobility of relatively affluent individuals of all ages, moving either part-time or full-time, to places that are meaningful because, for various reasons, they offer the potential for a better quality of life » (Benson and O'Reilly, 2012, p.2). Si l'approche en termes de *lifestyle migration* semble dé-territorialisée, puisque peu d'attention est portée aux caractéristiques territoriales du nouvel ancrage résidentiel, elle invite à interroger de manière approfondie l'enjeu de la qualité de vie dans les trajectoires migratoires - et par là peut apporter un éclairage supplémentaire à la notion de migration d'aménités.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

En France, les travaux sur les migrations d'agréments s'inscrivent dans l'héritage de la pensée américaine : il suffit de constater la place qui lui est accordée dans les revues de littérature pour en attester (Cognard, 2010, pp. 24–25; Dissart, 2012; Martin, 2013, pp. 40–50; Tommasi, 2014, pp. 91–94). Mais si ces références ont majoritairement nourri les recherches françaises, ces dernières connaissent deux orientations distinctes selon les écoles de pensée auxquelles elles se rattachent. Françoise Cognard semble vouloir marcher dans les pas de Bernard Kayser dans son interprétation de la renaissance rurale (Kayser, 1990). S'engageant plutôt dans la lignée intellectuelle de Jean Viard et Jean Corneloup (Corneloup et al., 2004, 2001; Viard, 2006), Philippe Bourdeau, Jean-François Daller et Niels Martin interrogent eux les migrations d'aménités en relation avec le tourisme et le post-tourisme[37]. Dans leur introduction à l'ouvrage collectif *Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter* (Bourdeau, 2012), ils mentionnent une « dualité touristique et résidentielle » (Bourdeau, 2012, p. 13) et un « processus de convergence touristico-résidentielle » aboutissant en « l'hybridation des fonctions résidentielles, économiques et récréatives » (Bourdeau, 2012, p. 14). La question « porte sur 'ce que font' les migrations d'agrément aux pratiques récréatives et aux territoires touristiques » (Bourdeau, 2012, p. 15). Croisant les deux notions, ils interrogent la manière dont les processus post-touristiques et les migrations d'agrément redéfinissent les espaces ruraux. Les filiations sont clairement apparentes. Dans sa thèse, dirigée par Philippe Bourdeau et dont Jean Corneloup a été l'un des membres du jury, Niels Martin écrit : « Enfin, il convient de citer les travaux soulignant le lien entre tourisme et migration, avec notamment le concept de post-tourisme mis en avant par Jean Viard (1998, 2000, 2004) et développé par des chercheurs comme Philippe Bourdeau (2007, 2010) ou Alain Girard (2012), qui sera l'un des points-clés de notre étude » (Martin, 2013, p. 49).

Ainsi, si la primauté de la recherche nord-américaine sur les migrations d'aménités apparaît évidente au point qu'elle a profondément orienté la manière dont le processus est pensé aujourd'hui internationalement, la traduction française de la notion s'est colorée d'héritages intellectuels nationaux, ce qui a engendré des positionnements scientifiques spécifiques au regard du nouveau dynamisme des campagnes. Il faut ici souligner un autre point : la littérature britannique, alors qu'elle domine, nous allons le voir, le champ de la gentrification rurale, est absente de ce panorama, ce qui m'amène à interroger le cloisonnement des deux champs de recherche.

1.1.2. Théoriser la gentrification rurale : une double fracture épistémologique

C'est de manière totalement autonome au regard du développement de la littérature scientifique sur les migrations d'aménité que s'est construite progressivement la recherche sur la gentrification rurale. S'appuyant sur la définition proposée par Martin Phillips - « to refer to processes whereby middle or service class households are moving into villages and displacing local, working class groups, and often in the process also refurbishing, extending and converting properties » (Phillips et al., 2008, p. 55), Frédéric Richard propose une définition de la gentrification rurale « de type multidimensionnel » qui intègrerait les « trois composantes du processus : la

[37] Pour la notion de post-tourisme, je renvoie au chapitre « Cerner les contours d'un après-tourisme » de Phillippe Bourdeau (Bourdeau, 2012) dans l'ouvrage collectif (Bourdeau et al., 2012).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

dimension migratoire, le remplacement de population et les mutations du marché du logement » (Richard, 2017, p. 23). Appliqué au contexte rural, le concept permet d'interroger les dynamiques contemporaines des campagnes attractives, dont le renouveau démographique et économique serait à attribuer à un véritable bouleversement socio-territorial : l'arrivée de nouvelles classes sociales et leur impact sur les structures paysagères, architecturales, et socio-économiques.

La primauté des travaux britanniques dans ce champ d'études est incontestable, et a été soulignée dans les revues de littérature proposées par les chercheurs (Nelson et al., 2010; Pistre, 2012; Richard, 2017). Frédéric Richard effectue dans son HDR un retour aux origines du concept : il souligne la précocité de quelques travaux britanniques interrogeant dans les années 1970 et 1980 la présence de *middle classes* dans les campagnes et envisageant la possibilité d'une gentrification rurale (Richard, 2017, pp. 12–15). Martin Phillips a ensuite joué un rôle important dans la diffusion du concept de gentrification rurale, son article du *Journal of Rural Studies* de 1993 étant généralement considéré dans la littérature scientifique comme l'article fondateur de ce champ de recherche (Phillips, 1993) : à la suite de cet article, Martin Phillips et Darren Smith ont grandement participé à l'essor de la littérature britannique (Phillips, 1998a, 1998b; Phillips et al., 2001; Phillips, 2004, 2005a, 2005b, 2008; Phillips et al., 2008; Phillips, 2009; Smith, 1998; Smith and Phillips, 2001).

La diffusion du concept au sein de la communauté internationale à partir de la première moitié des années 2000 marque un véritable tournant (Pistre, 2012, p. 154), manifeste par la multiplication et la mondialisation de la production scientifique : se pose alors la question de la diffusion du concept ou du processus lui-même (Richard, 2017). L'essor des travaux relatifs à la gentrification rurale dans des contextes variés a complexifié sa définition, et certains interrogent l'unité d'un champ de recherche élargi (Pistre, 2012, pp. 157–158) quand d'autres soulignent le caractère nécessairement protéiforme d'un processus étudié sur de nombreux terrains et à travers différentes problématiques (Richard, 2017, pp. 22–24). Une des ambitions du programme de recherche *iRGENT* est alors d'engager une étude transnationale de la gentrification rurale, consacrée non seulement à l'analyse comparative des processus observés dans les contextes français, anglais et états-uniens, mais également à l'interrogation des modalités de la diffusion du concept même (Tommasi et al., 2018, 2016).

La littérature scientifique sur la gentrification rurale s'est donc développée sans s'appuyer sur les travaux consacrés aux migrations d'aménités : la fracture épistémologique entre les deux champs est nette. La littérature britannique domine le champ de la gentrification rurale, sans se positionner dans celui des migrations d'aménités ; la littérature américaine a été précurseure sur la question des migrations d'aménités, même si des chercheurs travaillent aujourd'hui sur la gentrification rurale dans le contexte états-uniens (Hines, 2007, 2010a, 2010b, 2012; Nelson et al., 2015; Nelson and Nelson, 2010; Nelson et al., 2010; Nelson and Hines, 2018) ; quant à la littérature française, elle semble être cloisonnée entre spécialistes des migrations d'aménités (Françoise Cognard, Jean-François Daller, Phillipe Bourdeau, Niels Martin) et spécialistes de la gentrification rurale (Frédéric Richard, Pierre Pistre, Stéphanie Raymond), qui, conscients de la faible diffusion du concept en France, s'interrogent sur ses modalités (Pistre, 2012; Richard et al., 2015a). De manière exceptionnelle certes, les deux champs d'études sont parfois confrontés l'un à l'autre. Ainsi, Manfred Perlik dans un article de 2011 rejette le concept de migrations d'agrément pour lui préférer celui de gentrification alpine (cf infra), mais il n'interroge pas la relation entre les deux termes (Perlik, 2011). Et si Philippe Bourdeau a consacré une partie de ses recherches à la question des migrations d'aménités (Bourdeau, 2012), en 2014 il publie avec Philippe Bachimon, Olivier Bessy et Jean

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Corneloup un article dans *Géoconfluences* dans lequel il soulève l'enjeu de la gentrification rurale (Bachimon et al., 2014).

A ce premier cloisonnement entre deux champs de recherche s'ajoute un second niveau de cloisonnement, au sein des études sur la gentrification cette fois : la littérature produite sur la gentrification rurale s'inscrirait dans l'héritage d'une littérature produite sur la gentrification urbaine, tout en constituant un domaine de recherche autonome puisqu'elle n'est pas développée par les mêmes auteurs. Les spécialistes de la gentrification rurale sont eux-mêmes les premiers à reconnaître un lien de filiation lorsqu'ils évoquent une forme de tutelle urbaine. Ainsi, Pierre Pistre, dans sa thèse, affirme la primauté des travaux portant sur la gentrification urbaine : « Thème majeur des études urbaines internationales depuis les années 1970-1980, la gentrification connaît un intérêt croissant dans les recherches rurales anglo-américaines, et un début d'attention dans les analyses francophones. Les origines de ce champ scientifique sont incontestablement urbaines. [...] L'émergence d'un champ d'étude sur la gentrification rurale a été postérieure, et a suivi - à une moindre échelle - une évolution similaire » (Pistre, 2012, p. 153). L'article de Ruth Glass de 1964 sur les évolutions d'après-guerre des quartiers centraux de Londres (Glass, 1964) est en effet quasiment systématiquement considéré et cité comme travail pionnier dans la littérature française comme britannique (Richard, 2017, pp. 10–11). Si Pierre Pistre souligne les particularités de chaque contexte territorial, et notamment la place centrale des dimensions environnementales dans les dynamiques rurales (cf infra), il affirme pour autant la similarité des processus de gentrification urbaine et rurale : « [o]n retrouve ici les quatre niveaux d'analyse et de définition - communément considérés comme révélateurs de processus de gentrification - dans des contextes urbains comme ruraux, à savoir, des recompositions sociales impulsées par des dynamiques migratoires, des divergences culturelles entre les nouvelles et anciennes populations résidentes, de forts enjeux économiques autour des logements, marqués par de la spéculation immobilière, et des transformations paysagères qui résultent des changements sociaux, culturels et économiques » (Pistre, 2012, p. 155). De même, Jesse Abrams, John Bliss et Hannah Gosnell soulignent l'applicabilité du concept de gentrification urbaine au contexte rural - ce qui signifie à la fois la similarité des processus et le rapport d'antécédence - tout en évoquant des différenciations : « Applications of urban gentrification theory to processes of rural change have established the applicability of this body of work to rural settings [...] and highlighted important distinctions between urban and rural gentrification processes » (Abrams et al., 2013, p. 145). Ils font ensuite référence à une « urban-rural divide » conceptuelle entre les deux processus (Abrams et al., 2013, p. 146).

Pourtant, Frédéric Richard remet en question ce rapport d'antécédence : lorsqu'il interroge les origines de la gentrification rurale, il en parcourt l'histoire pour questionner la pertinence épistémologique d'un récit scientifique dominant. Rejetant la filiation entre gentrification urbaine et gentrification rurale, il propose quelques hypothèses pouvant expliquer la construction de ce récit : ainsi, l'article de Martin Phillips de 1993 (Phillips, 1993), fondamental dans la circulation internationale du concept, exploite les grilles de lectures de la gentrification urbaine et donne l'impression d'introduire la gentrification rurale au regard de celle-ci, ce qui a joué un rôle déterminant dans la construction épistémologique du concept. En réalité, les britanniques se seraient avant tout inspirés de travaux précurseurs des années 1960 sur les installations de *middle classes* dans les campagnes, notamment de l'ouvrage de Raymond Edward Pahl, *Urbs in Rure* (Pahl, 1965). Au-delà, il souligne un point crucial : Martin Phillips, dès l'introduction de son article de 1993,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

est conscient du cloisonnement entre gentrification urbaine et gentrification rurale, et engage les chercheurs à favoriser la convergence entre ces deux sous-champs, pour envisager une géographie de la gentrification (Phillips, 1993).

Mais au-delà de cette question de filiation épistémologique entre gentrification urbaine et rurale, l'enjeu de la ruralité ou de l'urbanité des processus m'interroge. Au lieu de légitimer une fracture épistémologique par un effet de contexte quelque peu simpliste - la gentrification urbaine s'intéresse à la ville, la gentrification rurale s'intéresse à la campagne -, il me semble nécessaire de considérer la place des aménités urbaines dans certains processus de gentrification rurale.

Rina Ghose s'interroge sur ce point lorsqu'elle étudie la gentrification rurale des Rocheuses aux Etats-Unis : « Simultaneously, the newcomers have expected certain urban amenities such as good community infrastructure, cultural activities and a variety of shopping and dining opportunities » (Ghose, 2004, p. 530). Confrontant ensuite la gentrification urbaine à la gentrification rurale, elle affirme : « In contrast, the rural gentrification process in America is motivated by the need for a slower life style among the small towns of the Rockies, to raise one's family in the tradition of hearth and home in proximity to wilderness and away from the chaotic and violent urban cities » (Ghose, 2004, p. 530). Si, ce faisant, elle dessine elle aussi une ligne de partage entre gentrification urbaine et gentrification rurale, elle met pour autant en valeur la place accordée aux petites villes des Rocheuses dans les trajectoires migratoires et aux aménités qu'elles sont susceptibles d'offrir aux gentrifieurs.

Manfred Perlik, lorsqu'il rejette le concept de migration d'agréments pour qualifier le processus qu'il étudie dans les Alpes, fonde une partie de son argumentaire sur le refus de considérer comme strictement rural un phénomène en réalité lié à un mode de pensée qui serait avant tout urbain : « le discours sur la migration présume souvent que les migrants cherchent la ruralité, une supposition qui masque le caractère urbain du phénomène » : « les nouvelles mobilités ne constituent pas un 'contre-modèle' de l'urbain en faveur du rural. Au contraire, elles amplifient le modèle urbain vers un régime d'accumulation mû par la métropole, qui déploie de nouvelles perceptions, pratiques et valorisations. La découverte de nouveaux lieux de résidence temporaires ou permanents par des classes moyennes sensibles à la mode transforme des régions autrefois périphériques en quartiers aisés et ségrégués. Dans le cas de la montagne, on peut parler de gentrification alpine » (Perlik, 2011, p. 9). Cette hypothèse permet de soulever la question du caractère strictement urbain ou rural d'un processus partagé, et invite à envisager, comme en réponse aux appels de Martin Phillips puis Frédéric Richard, une géographie de la gentrification qui dépasserait ce clivage arbitraire. De même, Eliza Darling, dans l'introduction de son article sur la *wilderness gentrification* dans le Parc des Adirondack (cf infra), déplore ce cloisonnement : « urban and rural scholars tend largely to keep to their own epistemological pumpkin patches, comfortably sequestered in the midst of their respective canons, despite the myriad ontological ties which bind such landscapes together » (Darling, 2005, p. 1015).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.2. Trois hypothèses

Ainsi, il semble y avoir une fracture épistémologique entre la littérature scientifique sur les migrations d'aménités et celle sur la gentrification rurale, celle-ci étant elle-même dissociée des travaux sur la gentrification urbaine. Si certaines hypothèses ont déjà été soulevées concernant le clivage de la recherche sur la gentrification, il me parait nécessaire d'interroger plus avant la question de l'autonomie entre les deux champs de recherche que constituent les migrations d'aménités et la gentrification rurale. Trois hypothèses sont ici proposées.

Les deux premières hypothèses renvoient à l'inscription spatio-temporelle des processus.

Une hypothèse consiste à considérer la migration d'aménités comme une nouvelle installation résidentielle à caractère permanent - puisqu'il s'agit d'une migration pour des raisons non économiques -, qui exclurait donc la construction et/ou l'achat de résidences secondaires de son objet d'étude, quand la gentrification rurale rendrait compte d'un processus d'accaparement territorial par de nouveaux arrivants dont le profil social diffère du profil de la population déjà installée : outre la proposition, voire l'imposition, d'un autre mode de vie, l'impact local de ces nouvelles populations serait notamment manifeste par leur empreinte sur les paysages (le bâti, l'environnement, etc.), résidences temporaires comprises. Manfred Perlik définit bien de cette façon le concept de migration d'aménités, et c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il rejette son usage. « Le concept de migration d'agrément ne distingue pas la migration au sens strict (un unique lieu de résidence fixe) et les changements périodiques inhérents à une résidence multilocale. Cette définition trop large s'est toujours révélée insatisfaisante » (Perlik, 2011, p.3). Pour l'auteur, puisque la migration signifie un changement définitif de lieu de vie quotidien, le terme n'est pas approprié à son analyse des nouvelles dynamiques alpines : la migration des actifs vers les montagnes ne représente pas une tendance majeure. Pour autant, ces territoires attirent une population de plus en plus nombreuse sur un temps relativement court : il propose alors le néologisme de « gentrification alpine » (Perlik, 2011), argument venant étayer l'hypothèse selon laquelle seul le concept de gentrification permettrait d'inclure les résidences secondaires.

Cette hypothèse n'est pourtant pas satisfaisante, puisque les auteurs ayant travaillé sur le concept de gentrification rurale en réalité incluent ou excluent au choix les résidences secondaires : à titre d'exemple, J. Dwight Hines, lorsqu'il étudie la gentrification de l'Ouest américain, n'envisage pas d'intégrer les propriétaires de résidences secondaires et les touristes, et le critère temporel est explicite lorsqu'il qualifie la gentrification de « permanent tourism » (Hines, 2010a). A l'inverse, Eliza Darling, alors qu'elle étudie la gentrification du Parc des Adirondack, ne s'intéresse qu'aux résidences touristiques saisonnières, dont elle analyse l'impact sur un marché du logement en crise (Darling, 2005). La prise en compte des résidences secondaires ne peut donc pas être un critère de différenciation entre la littérature sur les migrations d'aménités et celle sur la gentrification rurale, et expliquer l'autonomie entre deux champs qui ne partageraient pas strictement le même objet d'étude.

La deuxième hypothèse consiste à envisager les différents positionnements de la migration d'aménités et de la gentrification rurale dans la trajectoire migratoire et résidentielle des néo-

Licence CC BY-NC-ND 3.0

arrivants : la littérature sur les migrations d'aménités interrogerait le processus en amont de l'installation - soit la dynamique migratoire en tant que telle, avec une attention particulière portée aux facteurs de la mobilité - quand la littérature sur la gentrification rurale se concentrerait sur le processus en aval de l'installation - soit l'impact des nouveaux arrivants sur les structures socio-économiques existantes, sur les paysages, le bâti et l'environnement, et leur relation avec la population locale. Cette hypothèse permettrait notamment de justifier l'antécédence scientifique de la Grande-Bretagne dans le champ de la gentrification rurale, dans un contexte national où le dynamisme des campagnes est suffisamment ancien pour inciter les chercheurs à en questionner les conséquences et non les facteurs (Richard, 2017, pp. 31–33).

Ainsi, la pensée de Moss sur les migrations d'agrément, dont il dessine l'évolution dans le chapitre « Origines et développement du concept de migration d'agrément », repose pour l'essentiel sur la définition des moteurs de la migration (Glorioso and Moss, 2011). Dans son travail sur le Nouveau-Mexique à la fin des années 1980 (Moss, 1987), il identifie des facteurs qui encourageraient la migration - « la valorisation sociétale croissante de l'environnement naturel et de la différenciation culturelle de domaines exploités principalement à des fins de loisir, d'apprentissage et de spiritualité » - et des facteurs qui faciliteraient cette migration, soit « l'amélioration des technologies facilitant les accès aux aménités, l'amélioration des aménités de confort des lieux de destination des migrants et une disponibilité accrue à la fois en termes de temps et de richesse » (Glorioso and Moss, 2011, p. 41). Les études sur la gentrification rurale au contraire semblent surtout souligner les transformations de l'environnement local induites par le processus, et l'article de Martin Phillips de 2005 propose une revue de littérature sur cette question (Phillips, 2005a). De même, Lee-Ann Sutherland analyse les conséquences d'une forme de gentrification agricole britannique, lorsqu'elle étudie la réorientation des fermes des néo-arrivants de la production vers la consommation : les activités introduites par les « *hobby farmers* » et les « *new country gentlemen* »[38], qui répondent à une imagerie de la ferme comme espace récréatif, impliquent d'importantes modifications du paysage rural (Sutherland, 2012) (cf infra).

Pour autant, Martin Phillips, dans l'article précédemment cité sur la gentrification rurale, interroge le rôle des représentations de la nature dans la décision de migrer (Phillips, 2005a), comme le font Frédéric Richard, Julien Dellier et Greta Tommasi lorsqu'ils démontrent que l'« attention portée à l'environnement interv[ient] à toutes les étapes du projet et du parcours migratoire » des gentrifieurs de la Montagne limousine (Richard et al., 2014, [en ligne]). Et à l'inverse, Jesse Abrams et Hannah Gosnell ont produit une revue de littérature recensant les travaux portant sur les implications environnementales des migrations d'aménités, regroupées en cinq thèmes - la subdivision des terres et le développement résidentiel, les modifications de l'utilisation des sols, les effets collatéraux, notamment sur les espaces protégés à proximité, les effets sur les institutions de gouvernance locale et enfin les effets de la délocalisation des activités productives dans des zones périphériques (Abrams et al., 2012). Les chercheurs travaillant sur les migrations d'aménités sont d'ailleurs particulièrement attentifs aux enjeux de développement local, et nombreux sont ceux abordant la question des retombés économiques de ce type de migration.

[38] Elle définit comme « *hobby farmers* » les propriétaires de terres agricoles de petites surface, de moins de 50 hectares, considérant leur activité comme essentiellement récréative ; les « *new country gentlemen* » possèdent des parcelles plus grandes et produisent des denrées agricoles, mais sans avoir l'ambition d'en vivre. Les deux catégories concernent des néo-arrivants (Sutherland, 2012, p. 571).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Cette deuxième hypothèse, si elle n'est pas valide, invite donc à soulever une troisième proposition : le cloisonnement entre travaux sur les migrations d'aménités et travaux sur la gentrification rurale révèle-t-il les différents positionnements scientifiques des chercheurs ?

La littérature sur la gentrification rurale semble en effet se caractériser par l'attention qu'elle porte aux nouvelles structures sociales des campagnes, favorisant une approche par classes bien souvent critique, quand la littérature sur les migrations d'aménités témoigne plus fréquemment d'un regard bienveillant sur ces dynamiques, valorisant les retombées économiques positives de ces mobilités.

L'essor des travaux britanniques sur la gentrification rurale dans les années 1990 s'inscrit dans un contexte de recherche attentif à la question des *middle classes*, manifeste par la publication de l'ouvrage collectif dirigé par Tim Butler et Mike Savage, *Social Change and the Middle Classes* (Butler and Savage, 1995). Le rôle joué par la campagne britannique dans l'affirmation sociale de la *middle class* est en effet souligné dans de nombreux travaux des années 1990[39]. L'attention accordée aux structures sociales des campagnes dans une perspective néo-marxiste nourrit alors les premières approches de la gentrification rurale, et l'article de Martin Phillips considéré traditionnellement comme fondateur - et donc d'autant plus susceptible d'orienter les recherches à venir - envisage la gentrification comme une forme de colonisation de classes (Phillips, 1993).

Phillips s'est en effet inspiré des grilles de lectures de Neil Smith, qui dès 1979 propose une théorie de la gentrification « par la production », désignée également dans la littérature par « théorie du *rent gap* » (Smith, 1979) : cette théorie invite à considérer les gentrifieurs comme des capitalistes dont le comportement aurait pour principale motivation - non nécessairement conscientisée - la production de capital, *via* la rénovation de logements anciens notamment. Eliza Darling définit le *rent gap* comme « the difference between the actual ground rent an owner currently makes on a rental property and the potential ground rent that could be made if the property were put to what realtors call its "highest and best use" - in other words, the use which will garner the highest return » (Darling, 2005, p. 1021). Lorsque les propriétaires d'un bien réalisent qu'ils n'ont plus d'intérêt à maintenir leur investissement dans l'environnement bâti puisque leurs locataires ne peuvent plus se permettre de payer un niveau de loyer dépassant le coût d'entretien du bien, ils mettent fin à cet investissement : la dégradation occasionnée par cette fuite du capital investi se produit à l'échelle du quartier entier, par effet d'entraînement. Le *rent gap* désigne alors ce moment où l'écart entre le loyer potentiel et actuel est tel que le quartier entier se détériore : les prix immobiliers s'effondrent. La gentrification s'opère si des spéculateurs commencent à acheter ces propriétés à très bas prix en anticipation de la hausse à venir, marquant le début d'une nouvelle vague d'investissements à l'échelle du quartier entier.

L'article d'Eliza Darling sur la *wilderness gentrification* du Parc des Adirondack aux Etats-Unis est emblématique de ce positionnement scientifique puisque son objectif est d'interroger l'applicabilité de cette théorie du *rent gap* de Neil Smith à son étude. Si les principaux apports de cet article seront exploités dans la partie suivante (cf infra), il s'agit malgré tout ici de souligner l'inscription épistémologique explicite de cette étude : « This paper pushes such analyses further, exploring in depth the application of a classical concern in urban gentrification - the theory of the

[39] Pour approfondir la relation entre *middle class* et campagne au Royaume-Uni, je renvoie aux pages sur ce sujet dans l'HDR de Frédéric Richard (Richard, 2017, pp. 36–40)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

rent gap, as postulated by urban geographer Neil Smith in a series of arguments which have become a veritable watershed in debates about the 'revitalization' of the inner city - to gentrification in the countryside » (Darling, 2005, p. 1016). Elle inscrit également clairement sa démarche dans la continuité de celle de Martin Phillips (cf infra) (Darling, 2005, pp. 1017–1018).

Faisant référence aux travaux de Martin Phillips, Eliza Darling et Rina Ghose - ce qui permet d'interroger la formation d'une quasi école de pensée - J. Dwight Hines envisage également la gentrification comme « a form of colonization of formerly predominantly working-class domains by ex-urban middle-class Americans » (Hines, 2010b, p. 288). Dépassant une approche strictement spatiale de la gentrification comme colonisation - qui l'envisagerait alors uniquement comme le processus d'éviction des populations locales -, il propose d'analyser les nouvelles dominations qui la sous-tendent : « gentrification in this context must be understood as a form of occupation that cannot be limited to the practice of residential rehabilitation. With that in mind, while no substantive evidence is presented here of the physical displacement of natives by newcomers, the examples described, nevertheless, speak to the dislocation of the hegemony of an industrial regime of production/consumption in such post-industrializing areas » (Hines, 2012, pp. 76–77). Pour autant, s'il adhère à une lecture de la gentrification qui se situe dans l'héritage d'une théorie « de la production » centrée sur l'investissement des *middle classes*, J. Dwight Hines formalise une pensée plus autonome en développant le concept singulier de *post-industrial middle-class* ou *PIMC*. Expression contemporaine des forces socio-culturelles à l'œuvre dans la plupart des sociétés occidentales capitalistes, ce sous-groupe de la *middle class* américaine se serait développé au cours du XXe siècle en parallèle à l'essor du consumérisme. Pour J. Dwight Hines, il s'agirait d'un groupe social partageant une culture commune, mais ne répondant pas à la division marxiste binaire entre classes capitalistes et prolétaires : « What defines this status group is the extent to which they establish and maintain their position in society with reference to the "experiences" that they can muster. Put another way, these are people for whom their pretension to social status is partially a material one but also is equally predicated on marshalling education, knowledge, travel, and so on (i.e. "experiences"), to prove their worth relative to other members of modern-capitalist society » (Hines, 2015, en ligne). Il interprète ainsi la trajectoire migratoire des nouveaux arrivants dans l'Ouest américain comme une dynamique emblématique de ces nouvelles aspirations sociales (Hines, 2010b). Car mus par la nécessité de se distinguer des autres classes pour pouvoir exister, les *PIMC* cumulent les expériences[40] comme autant de marqueurs sociaux : par là, « gentrification is best understood as an expression of both inter- and intra-class conflict » (Hines, 2012, p. 76). En effet, les *PIMC* doivent d'autant plus justifier leur catégorie sociale qu'ils se trouvent dans une « precarious interim position » (Hines, 2010b, p. 292), construisant constamment leur classe au regard des classes adjacentes. C'est ce qu'Hines qualifie d' « acting right » en 2012 (Hines, 2012, p. 78) : il ne s'agit pas de penser les classes comme des positionnements acquis liés à des facteurs socio-économiques, mais comme une situation à stimuler et maintenir par des pratiques appropriées - « as with all social characteristics, class must be understood as a performance or set of practices » (Hines, 2012, p. 78).

Il faut toutefois noter le caractère résolument restrictif de l'analyse des *middle classes* de J. Dwight Hines : en effet, il exclut de son objet d'étude « the national wealthy-elite (i.e. CEOs, VPs, and owners of major transnational corporations) », « the cultural elite (i.e. nationally-prominent writers, film actors, painters, and photographers) » et « the retirement set », groupes dont il souligne

[40] Les registres caractérisant ces expériences sont spécifiques à l'Ouest américain et seront donc développés dans la section suivante.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

pourtant la présence parmi les néo-arrivants des campagnes américaines dès son article de 2007 (Hines, 2007, p. 66). Il isole volontairement la catégorie des *middle classes* pour son étude, qu'il caractérise de « middle-class gentrifiers » (Hines, 2007, p. 66). S'il ne justifie pas la raison pour laquelle il exclut du processus de gentrification rurale les autres types de néo-arrivants qu'il a pu identifier - au risque de rendre sa sélection arbitraire -, il affirme brièvement les caractéristiques de la *middle class* : disposant d'une résidence exclusive dans son territoire d'étude, économiquement et politiquement actifs au niveau local, âgés d'une vingtaine à une quarantaine d'années, élevés dans un cadre métropolitain, diplômés, mariés, avec enfants... (Hines, 2007, p. 66). Il faut ici préciser que cette approche restrictive de la *middle class*, puisqu'elle exclut les élites, est spécifique à J. Dwight Hines. Les autres auteurs ont tendance au contraire à considérer l'hétérogénéité des *middle classes*, et les différenciations qu'ils ont mises en valeur leur ont permis d'envisager différents processus de gentrification, voire différentes catégories de gentrifieurs (Richard et al., 2017, 2014).

Même si sa délimitation des *middle class* peut paraître arbitraire, l'approche de J. Dwight Hines propose une relecture originale des théories « de la production », en affirmant la nouvelle place des expériences dans le régime post-industriel de production/consommation (cf infra) : « the shift [...] is not from a focus on production to a focus on consumption, but rather between a regime of production/consumption centered on commodities to one emphasizing experiences » (Hines, 2010b, p. 293). Par là, il semble rejeter l'idée d'une campagne devenue post-productive, et une gentrification pensée uniquement selon les modalités de consommation des *middle classes*.

Il fait en réalité référence à une autre lecture devenue classique du processus, qualifiée de théorie « de la consommation » : cette approche considère l'acquisition de certains biens et services comme « acte de consommation propre à (donc distinctif de) la *middle class* », dans une campagne considérée principalement comme post-productive et marchandisée (Richard, 2017, p. 40). Cette pensée s'inscrit dans la continuité de l'œuvre de David Ley qui, « désignée sous le terme d'argument *du côté de la consommation*, met l'accent sur la production des gentrifieurs et sur leurs orientations en matière de culture, de consommation et de reproduction » (Hamnett, 1997, p. 4). Chris Hamnett, dans la traduction française proposée par Catherine Rhein en 1997 *Des aveugles et l'éléphant : l'explication de la gentrification* (Hamnett, 1997), présente l'affrontement épistémologique entre ces deux interprétations : « la gentrification représente l'un des champs de bataille théoriques et idéologiques majeurs [...] entre les humanistes libéraux qui mettent en avant le rôle-clé du choix, de la culture, de la consommation et de la demande de consommation, et les marxistes structuralistes qui insistent au contraire sur le rôle du capital, des classes, de la production et de l'offre » (Hamnett, 1997, p. 3). Si les travaux d'Aileen Stockdale sur la gentrification rurale en Ecosse sont souvent cités en référence lorsqu'il s'agit d'évoquer l'héritage de David Ley dans ce champ théorique (Stockdale, 2010), les britanniques Darren Smith et D.A. Phillips semblent également soutenir cette interprétation de la gentrification rurale comme mode spécifique de consommation de la campagne lorsqu'ils développent le concept de « greentrification » (cf infra) (Smith and Phillips, 2001). Ils ne font certes pas de référence directe aux travaux de David Ley dans le corps de l'article, mais celui-ci est bien présent dans la bibliographie et semble nourrir la pensée des auteurs : « The focus of this paper, therefore, reaffirms that rural locations are 'theatres of consumption', which the new middle class 'buy into' to obtain senses of identity and belonging, as well as (non) membership of social spaces and groups » (Smith and Phillips, 2001, p. 466). C'est en effet par leur aspiration à consommer de la campagne selon certaines modalités spécifiques à leur classe que les *middle classes* élisent des lieux emblématiques comme supports de leurs trajectoires résidentielles.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

L'objet ici n'est pas de souscrire à un nouveau cloisonnement scientifique, en inscrivant de manière figée les travaux sur la gentrification rurale dans l'une ou dans l'autre pensée. Chris Hamnett propose une autre démarche : « Ma thèse est ici que ces différentes perspectives théoriques sur la gentrification constituent des abstractions partielles de ce phénomène, qui mettent l'accent sur des aspects différents et cependant tous cruciaux. Comme dans la fable d'Esope sur les aveugles et l'éléphant, chacune de ces théories ne perçoit qu'une partie de l'éléphant de la gentrification. Les deux perspectives théoriques sont plus complémentaires que concurrentes » (Hamnett, 1997, p. 4). Il est alors essentiel de souligner « combien production et consommation [sont] toutes deux cruciales pour une explication exhaustive » (Hamnett, 1997, p. 4). Il faut d'ailleurs noter que même J. Dwight Hines, qui pourtant semblait s'inscrire dans les pas de Martin Phillips et d'Eliza Darling lorsqu'il analyse le processus de gentrification rurale via la théorie « de la production », souscrit à une définition des *middle classes* orientée par leurs modes de consommation spécifiques - soit, à l'inverse de la pensée marxiste qui opposait prolétariat et patronat, une classe sociale définie non plus par une position dans le système de production, mais par sa capacité à consommer et la qualité de sa consommation (Hines, 2010b, p. 291).

Il paraît plutôt essentiel de retenir ici ce qui unit ces approches de la gentrification rurale : l'attention portées aux classes sociales. Que les travaux paraissent davantage orientés par théorie « de la production » ou par celle « de la consommation », la gentrification rurale est lue par le prisme des structures sociales, et avant tout pensée comme une forme de domination de classe. Ainsi, sans s'inscrire nécessairement dans l'une ou l'autre école de pensée, nombreux sont les chercheurs à interpréter la gentrification comme la manifestation du pouvoir d'une classe sociale sur une autre. Manfred Perlik par exemple, lorsqu'il envisage l'existence d'une « gentrification alpine », considère la nature non seulement comme « un besoin fondamental de bien-être biophysique » mais également comme « un capital symbolique permettant la distinction entre les individus et les couches sociales» (Perlik, 2011, p. 7) : les paysages alpins ont ainsi « une fonction essentielle de différenciation des classes sociales ou des individus » (Perlik, 2011, p. 7). Cette interprétation de la gentrification rurale est d'autant plus apte à susciter un positionnement critique qu'elle invite à interroger les conséquences des nouvelles fractures sociales qu'elle fait naître. Ainsi, dans un rapport intitulé « They paved paradise... gentrification in rural communities », l'organisation à but non lucratif américaine *The Housing Assistance Council* étudie l'impact de la gentrification sur l'accès au logement des ménages à revenu modeste : elle y définit la gentrification « as the process by which higher income households displace lower income residents of a community, changing the essential character and flavor of that community » (Yagley et al., 2005, p. 3).

Au regard de ces travaux interrogeant un processus socio-spatial interprété comme l'affirmation d'une domination de classe, la littérature sur les migrations d'aménités semble plus généralement aborder les nouvelles dynamiques des campagnes dans une perspective de développement local, afin de stimuler des politiques d'accueil et de favoriser des retombées positives.

Ce point invite d'abord à se pencher sur la question des auteurs : les travaux sur les migrations d'aménités émanent en effet en partie d'acteurs du monde rural, soucieux de comprendre les nouvelles dynamiques de leurs campagnes, ce qui teinte les recherches d'une dimension appliquée. A titre d'exemple, en France, Jean-Yves Pineau, qui a publié un article dans

Licence CC BY-NC-ND 3.0

l'ouvrage collectif *Les Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter* (Bourdeau, 2012), était directeur du « Collectif Ville Campagne ». La triple mission de cette association était emblématique d'une approche de type recherche-action, ayant pour principal objectif de conseiller les potentiels néo-arrivants et d'accompagner les territoires ruraux dans leurs stratégies d'accueil. Aux Etats-Unis, les grands penseurs des migrations d'aménités, Romella Gloriso et Laurence A.G. Moss, soulignent sur leur site la dimension appliquée de leurs travaux, en produisant la liste des collectivités territoriales pour lesquelles ils ont travaillé (source : http://gloriosomoss.com/about/). Françoise Cognard remarque cette dimension : elle explique que le renouveau des années 1990 dans la recherche sur les migrations ville-campagne « passe notamment par le témoignage d'un certain nombre d'acteurs territoriaux, privés, publics et associatifs amenés à travailler dans les campagnes, et qui font remonter leurs difficultés et interrogations face à l'arrivée de nouveaux habitants [...]. Le signal vient donc d'abord du "terrain" et émane des espaces ruraux eux-mêmes et de diverses structures directement en prise avec ces phénomènes » (Cognard, 2010, p. 22).

Les thèses françaises sur les migrations d'agrément semblent elles aussi teintées de cette approche. Ainsi, Françoise Cognard consacre la dernière partie de sa thèse à l'enjeu des politiques d'accueil pour les territoires de moyenne montagne (Cognard, 2010, pp. 343–430) et Niels Martin à celui du développement territorial (Martin, 2013, pp. 218–256). Niels Martin est par ailleurs aujourd'hui directeur de la Coordination Montagne, association qu'il a lui-même créée et qui rassemble à l'échelle nationale des acteurs socioprofessionnels et associatifs de la montagne.

La migration d'aménités dans ce contexte est pensée en termes d'opportunité de développement régional, sur laquelle les acteurs des collectivités territoriales semblent invités à capitaliser. Ainsi, Raymond Chipeniuk conduit depuis 2004 en Colombie-Britannique un programme de recherche-action intitulé « *Planning for Amenity Migration* » - injonction reprise dans les titres de ses articles (Chipeniuk, 2006, 2004) - et dans lequel il envisage l'impact économique de ces mobilités et propose des pistes d'action pour les orchestrer *via* des politiques publiques appropriées (Cognard, 2010, p. 33). Persuadé qu'il s'agit d'un instrument potentiel de développement local pour les territoires ruraux, il entend participer à stimuler cette dynamique, notamment en proposant un « amenity migration planning toolkit » aux communautés rurales pour qu'elles envisagent les migrations d'aménités de manière stratégique (Chipeniuk, 2006, p. 165).

De nombreux auteurs valorisent en effet les retombées économiques des migrations d'aménités (Cognard, 2010, pp. 33–34). Le recueil d'articles de Todd L. Cherry et Dan S. Rickman étudie la relation entre aménités et développement économique régional, les activités récréatives générant de nouveaux gains. La dimension performative de l'ouvrage est évidente : « Determining the need for proactive economic development policies and their shape necessitates an understanding of current and expected economic trends. Policy-makers need to know, for example, whether they should focus on attracting firms or people and what role the environment plays in their location decisions » (Cherry and Rickman, 2011, p. 2). Steven C. Deller, Tsung-Hsiu Tsai, David W. Marcouiller et Donald B.K. English y consacrent d'ailleurs un chapitre au rôle des aménités et de la qualité de vie dans la croissance économique des territoires ruraux (Deller et al., 2011). Dans un article produit pour le groupe de recherche indépendant *Headwaters Economics*, Ray Rasker propose même des solutions pour éviter le tarissement des migrations d'aménités et maintenir pour les collectivités les retombées économiques positives qu'elles suscitent - « because of the rapid growth and amenity migration, this region is in danger of losing the qualities that have made it an economic

Licence CC BY-NC-ND 3.0

success » (Rasker, 2008, p. 2) - ce qui vient souligner le degré de maturité de ce phénomène dans l'Ouest américain.

Ainsi, si les deux hypothèses relevant de la temporalité des processus, soient le caractère permanent ou non de l'installation résidentielle et la question de l'étape envisagée de la dynamique, ont été rapidement balayées, la troisième hypothèse, qui semble plus convaincante, viendrait dessiner une ligne de fracture épistémologique entre la littérature sur les migrations d'aménités et celle sur la gentrification rurale, fondée sur le positionnement des chercheurs au regard de leur objet d'étude - entre volonté de stimuler un processus favorable au développement local et attention portée aux nouvelles fractures sociales générées par ce même processus.

1.3. Deux champs de recherche peu à peu pensés ensemble dans la littérature américaine

S'inscrivant dans l'un ou l'autre champ de recherche selon le positionnement scientifique de leurs auteurs, les littératures française et britannique tendent ainsi à développer une approche relativement cloisonnée des nouvelles dynamiques de leurs campagnes, privilégiant l'étude de la gentrification rurale ou celle des migrations d'aménités. Pourtant, la littérature américaine semble peu à peu proposer une fusion entre les deux champs.

En effet, dans leur traitement de la question des migrations d'aménités, des auteurs américains commencent à envisager une lecture plus critique, attentive aux inégalités sociales qu'elles peuvent générer. Richelle Winkler par exemple interroge la façon dont la croissance des territoires en périphérie des lacs du Minnesota, liée à l'installation de nouveaux arrivants, peut entraîner des dynamiques ségrégatives, en regroupant les habitants selon leur classe sociale et leur âge. Parce qu'elles impliquent une compétition pour des ressources limitées, les migrations d'aménités participent à la fabrique des inégalités socio-spatiales, notamment en concentrant les populations les plus aisées à proximité immédiate des aménités environnementales (Winkler, 2013).

Mais les migrations d'aménités ne sont pas seulement relues au prisme de ces enjeux dans la littérature américaine : la pensée des auteurs ayant porté ce concept semble évoluer jusqu'à progressivement intégrer les questions soulevées par les travaux sur la gentrification rurale. L'évolution scientifique de Laurence A. G. Moss et Romella Glorioso est de ce point de vue remarquable. En modélisant les différents développements du concept de migration d'aménités en 2012, les auteurs exposent le déroulé d'une recherche en construction, et cette transparence nous permet de saisir l'orientation progressive de leur pensée (Glorioso and Moss, 2011). Les auteurs le reconnaissent, le concept à l'origine est « centré sur la compréhension du phénomène dans sa globalité et propose de se concentrer sur ses effets positifs en évitant ou en atténuant ses effets négatifs » (Glorioso and Moss, 2011, p. 40) : le modèle en 1986 s'en tient en effet à identifier les facteurs qui suscitent et facilitent la migration (Glorioso and Moss, 2011, p. 41). Or, si en 2005, le nouveau modèle proposé, concentré sur le concept de migration d'agrément en montagne, ne propose qu'une légère évolution des « facteurs motivants » et des « facteurs de facilitation » (Glorioso and Moss, 2011, p. 43), en 2010-2011 leur pensée a déjà connu une inflexion importante : la définition de la migration d'agrément est réajustée mais surtout, certaines modifications peuvent

Licence CC BY-NC-ND 3.0

être observées dans les motivateurs et facilitateurs. Ainsi, parmi les motivateurs, une nouvelle entrée rapproche dorénavant cet objet d'étude des enjeux soulevés par la gentrification rurale : « [e]n réévaluant les motivations clés des migrants d'agrément, une tendance devient claire : les migrants utilisent l'image du paysage et de la communauté rurale pour se distinguer socialement » (Glorioso and Moss, 2011, p. 45). Et plus loin, ils précisent que le concept est dorénavant attentif à la dimension spatiale, mettant celle-ci « en relation avec l'intérêt porté aux conditions physiques et géographiques dans la littérature sur l'exurbanisation, la contre-urbanisation et la gentrification rurale » (Glorioso and Moss, 2011, p. 46) : ils identifient alors parmi les « formes spatiales » des migrations d'aménités les « habitats gentrifiés » (Glorioso and Moss, 2011, p. 48). L'ouvrage dirigé par Laurence A. G. Moss et Romella Glorioso en 2014 confirme cette orientation progressive de leurs travaux et interroge la possibilité d'une fusion progressive des champs de recherche (Moss and Glorioso, 2014). Il a vocation à réactualiser le travail collectif de 2006, et dans les premiers chapitres il poursuit l'exploration conceptuelle des migrations d'aménités. Dans ce cadre, Moss renouvelle le rapprochement qu'il avait déjà commencé à esquisser entre les processus de migration d'aménités et de gentrification rurale (Moss, 2014, p. 75), et propose de définir les migrations d'aménités comme « the colonization of areas by a middle class thirst for authenticity » (Moss, 2014, p. 83) - ce qui n'est pas sans rappeler la manière dont Phillips dès 1993 définissait la gentrification (Phillips, 1993).

Le travail de Peter B. Nelson est aussi emblématique de la fusion progressive de deux champs de recherche, puisqu'il a produit des articles sur les migrations d'aménités (Nelson, 2006b, 2011) puis sur la gentrification rurale (Nelson et al., 2015; Nelson and Nelson, 2010; Nelson et al., 2010). A titre d'exemple, en 2006, il consacre un article dans l'ouvrage de Laurence A.G. Moss (Moss, 2006a) à l'analyse des principales contributions de la littérature américaine sur le phénomène des migrations d'aménités, pour proposer ensuite d'interroger statistiquement la relation aménités-migrations à l'échelle des Etats-Unis (Nelson, 2006b). Or, dans l'article qu'il publie en 2010 avec Alexander Oberg et Lise Nelson, « Rural gentrification and linked migration in the United States », ils présentent une revue de littérature sur la gentrification rurale (Nelson et al., 2010, pp. 344–346) et proposent, toujours dans une perspective d'analyse quantitative, d'interroger cette fois la distribution spatiale des comtés gentrifiés (Nelson et al., 2010). Dans un autre article paru en 2010 avec Lise Nelson, ils relient d'ailleurs de manière explicite, dès la première page, « amenity migration and rural gentrification » (Nelson and Nelson, 2010, p. 1) et portent une attention renouvelée aux enjeux de classes dès qu'il s'agit de se pencher sur les dynamiques de gentrification : « class represents perhaps the most palpable fault-line along which ruptures in the rural idyll emerge as newcomers gentrify their rural destinations » (Nelson and Nelson, 2010, p. 5). Enfin, dans un article récent co-écrit avec Peter B. Nelson, les deux chercheurs associent les termes de migrations d'aménités et de gentrification rurale, sans pour autant proposer une réflexion sur le lien entre ces deux grilles de lecture (Nelson and Hines, 2018).

Jesse Abrams et Hannah Gosnell sont les auteurs américains qui semblent être allés le plus loin aujourd'hui dans la proposition d'une pensée réunissant le champ de la gentrification rurale et celui des migrations d'aménités. Lorsqu'en 2009 ils proposent une revue de littérature sur le concept de migration d'aménités, interrogeant la façon dont il a été conceptualisé, documenté et problématisé, ils consacrent une partie de leur réflexion sur les nouvelles dynamiques du milieu rural à la gentrification rurale, dans une sous-partie éponyme (Gossnell and Abrams, 2009, p. 6). La gentrification rurale est alors pensée comme un cadre d'interprétation des dynamiques de *counterurbanization*. Ils citent quelques références majeures ainsi que les principales thématiques

Licence CC BY-NC-ND 3.0

abordées par ce champ de recherche, mais sans réelle structuration interne ni logique argumentaire : sont ainsi évoqués les travaux d'Eliza Darling, la *rent gap theory*, la *greentrification* de Darren Smith (Smith and Phillips, 2001), les typologies de gentrifieurs proposées par Martin Phillips en 1993 (Phillips, 1993), etc. Les auteurs esquissent ensuite un lien théorique entre les deux concepts : « [t]he rural gentrification framework contributes to an understanding of amenity migration by integrating socially constructed nature and rural idylls with national and international patterns of investment and disinvestment in rural places » (Gossnell and Abrams, 2009, p. 6). En 2013, associés à John Bliss, ils produisent un article sur le comté de Wallowa dans l'Oregon, dont les mots clefs réunissent pour la première fois gentrification rurale et migration d'aménités[41] (Abrams et al., 2013, p. 144). Si l'attractivité du comté s'inscrit dans le temps long - lieu de prédilection des stars de cinéma et de citadins aisés en quête de solitude - ce territoire rural et isolé est vraiment découvert et investi comme lieu de retraite et de résidence secondaire à partir des années 2000. Les auteurs affirment alors que la gentrification y a affecté non seulement le marché du logement, mais également les fermes, ranch et forêts, « as emphasis shifted from producing crops, cattle, and timber to producing wildlife, exclusivity, "naturalness", and space for the performance of urban, middle-class ideals of rural living » (Abrams et al., 2013, p. 145). Dans leurs considérations théoriques, ils envisagent deux différences majeures entre la littérature sur la gentrification rurale et la littérature sur les migrations d'aménités. Le premier point fait là encore écho à l'hypothèse précédemment évoquée : « in contrast to the generally apolitical fields of counterurbanization and amenity migration [...], rural gentrification scholarship attends to issues of capital flows, class conflict, displacement, and resistance » (Abrams et al., 2013, p. 146). Autre élément de différenciation, les enjeux liés à l'utilisation des sols, au-delà de la question du marché immobilier, ne seraient pas abordés dans le champ de la gentrification rurale. Les auteurs considèrent au contraire que les apports théoriques du champ de la gentrification rurale peuvent contribuer à comprendre les dynamiques d'utilisation du sol dans un environnement rural conflictuel, et ils développent cette approche dans leur article (Abrams et al., 2013, p. 146).

Pour autant, si Laurence A.G. Moss, Romella Glorioso, Peter Nelson, Jesse Abrams, Hannah Gosnell et John Bliss, qui tous sont des figures importantes du monde de la recherche sur le rural en Amérique du Nord, associent de plus en plus les termes de gentrification rurale et de migration d'aménités, aucun de ces auteurs ne développe une réelle conceptualisation de la relation entre ces deux objets d'étude. Toutefois, il faut ici souligner un point essentiel : ce sont les travaux portant sur les migrations d'aménités qui peu à peu intégrent une perspective critique, soulevant par là les enjeux jusqu'alors propres au champ de la gentrification rurale. Il semblerait que les migrations d'aménités ne peuvent plus être pensées dans les travaux nord-américains en dehors de la question des inégalités, centrale dans la littérature sur la gentrification. Laurence A.G. Moss et Romella Glorioso m'ont, lors d'un échange de mail le 25 mars 2016, confirmé cette hypothèse : « *Your perception and understanding is correct about a growing systemic linking, and common treatment of especially the socio-cultural and political-economic issues coming from "rural" (mainly "rurban") AM and gentrification* ». Au point de modifier la couleur des travaux sur les migrations d'aménités ? Ils m'écrivent le 29 avril 2016 : « *I assume that you are noting that in the USA "gentrification" generally has a negative connotation, especially among social equity and justice focused social researchers and local community development activists. This in turn tends to add to the negative perceptions of*

[41] Un autre article de 2013 de Jesse Abrams et John Bliss, dont le contenu est assez similaire à celui-ci, reprend aussi ces deux mots-clefs (Abrams and Bliss, 2013).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

amenity migration ». Reprenons d'ailleurs les termes utilisés par Laurence A.G. Moss et Romella Gloriosio lorsqu'ils intègrent pour la première fois en 2010-2011 la question de la distinction sociale à leur approche de la migration d'agrément : « En réévaluant les motivations clés des migrants d'agrément, une tendance devient claire » (Glorioso and Moss, 2011, p. 45). Cette observation signifie-t-elle vraiment qu'une « tendance » émerge au début des années 2010, à savoir une aspiration nouvelle et croissante des migrants à se distinguer socialement ? Ou alors qu'il n'est plus possible, dans le contexte scientifique actuel, d'envisager les nouvelles dynamiques des campagnes en fermant les yeux sur les inégalités socio-spatiales qu'elles ont toujours générées ?

Ce premier temps de réflexion est à considérer comme le nécessaire éclairage épistémologique de ce qui a longtemps constitué les zones d'ombre de mon projet de thèse : sans avoir jamais ressenti la nécessité de m'inscrire de manière ferme et définitive dans tel ou tel champ de recherche, la littérature internationale sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale représente un héritage scientifique important au sein duquel ma thèse devait trouver sa place. Dans les pas des chercheurs nord-américains, je considère que ces deux champs de recherche gagneraient, l'un comme l'autre, à être dorénavant pensés ensemble : les premiers rapprochements qu'ils ont fait naître appellent un réel travail de conceptualisation, afin de confronter les dynamiques des migrations d'aménités à celles de la gentrification rurale, et d'enrichir les analyses des différents apports théoriques que chaque champ développe pour le moment de manière isolée. Cet éclairage a également révélé toute l'importance de l'approche par classes sociales - et des inégalités socio-spatiales que cette approche permet de soulever - dans les travaux sur la gentrification rurale, et l'appropriation progressive de ces questions par la littérature américaine consacrée aux migrations d'aménités. Enfin, ce point théorique a été l'occasion de soulever le clivage entre la littérature sur la gentrification urbaine et celle sur la gentrification rurale, que des chercheurs appellent à dépasser en proposant une géographie de la gentrification (Phillips, 1993; Richard, 2017, p. 29). L'ancrage géographique des processus ne permet pas en effet de justifier le cloisonnement scientifique entre les deux sous-champs - le rôle des aménités urbaines des petits villages dans la gentrification rurale a été souligné. Pour autant, l'attention portée à l'environnement - comme moteur de la migration, et comme nouveau cadre de vie quotidien du gentrifieur - semble plus spécifique à la littérature sur la gentrification rurale. En effet, si les aménités environnementales peuvent jouer un rôle dans les choix résidentiels des gentrifieurs dits urbains (proximité d'un espace vert, importance accordée à la nature en ville, etc), elles semblent surtout déterminantes dans les choix des gentrifieurs dits ruraux et interrogent les chercheurs - en attestent les néologismes qu'ils proposent : la *greentrification* de Darren Smith (Smith, 1998; Smith and Phillips, 2001), la gentrification alpine de Manfred Perlik (Perlik, 2011), ou encore la *wilderness gentrification* d'Eliza Darling (Darling, 2005). Ce point m'a amenée à interroger de manière plus approfondie la place de l'environnement dans les nouvelles dynamiques des campagnes des pays d'économie post-industrielle, comme construction socio-culturelle partagée et comme objet déterminant dans les processus de migration d'aménités et de gentrification rurale.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2. L'environnement, fil rouge des migrations d'aménités et de la gentrification rurale

L'environnement peut en effet être pensé comme fil rouge des nouvelles dynamiques migratoires des campagnes attractives. Pour les américains Jeremy Bryson et William Wyckoff, entre gentrification urbaine et gentrification rurale, « [w]hat distinguishes rural gentrification is the relative importance of nature to the process » (Bryson and Wyckoff, 2010). Or, selon eux, les chercheurs ne seraient pas allés assez loin dans l'interrogation du rôle joué par la nature dans ces processus et ils invitent à un approfondissement de la relation entre ces objets. Je ne partage que partiellement leur constat : si ce point mérite certainement d'être davantage étudié, des articles ont pour autant déjà été consacrés à l'analyse des migrations d'aménités et de la gentrification rurale au prisme des représentations de l'environnement qui les nourrissent, et ce à l'amont comme à l'aval de l'installation des néo-arrivants.

Dans cette perspective, des auteurs travaillent sur le concept de nature (Phillips, 2005a), quand d'autres questionnent l'environnement (Moss, 2006a; Richard et al., 2014), les deux termes (Abrams et al., 2012), ou interrogent des dimensions plus spécifiques telles que le « green » (Smith and Phillips, 2001), la « rurality » (Nelson and Nelson, 2010; Phillips, 1993), ou la « wilderness » (Darling, 2005). Mon objectif ici n'est pas de proposer une longue réflexion sur l'enjeu définitionnel de ces concepts ; il est pour autant nécessaire d'être claire dans les terminologies, et j'emploierai de manière syncrétique le terme « environnement » (cf introduction générale) (Richard et al., 2018) pour appréhender les caractéristiques « naturelles », donc les éléments paysagers considérés comme des aménités et qui jouent un rôle déterminant dans l'attractivité du territoire envisagé, mais aussi la manière dont ces caractéristiques sont perçues, appropriées, valorisées dans les représentations, qui en retour participent pleinement à la fabrique de l'environnement en déterminant des pratiques et des investissements spécifiques.

Cette section va ainsi interroger la gentrification rurale et les migrations d'aménités en prêtant dorénavant une attention particulière aux aménités environnementales qui les suscitent et les entretiennent : après avoir souligné la place de l'environnement dans les nouvelles dynamiques du monde rural, il s'agira d'envisager son articulation avec les différentes étapes des processus, en amont et en aval de l'installation.

2.1. Les aménités environnementales au coeur des nouvelles dynamiques du monde rural

Le premier temps de cette démonstration repose sur un constat : les espaces naturels protégés occupent une place importante dans une grande partie des travaux sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale. Sans vouloir en proposer une liste exhaustive, il faut ici souligner que nombre d'entre eux s'inscrivent dans des territoires à fortes aménités environnementales et qui bénéficient d'un statut de protection : Frédéric Richard en 2010 a travaillé sur la gentrification rurale dans le Parc national du Lake District (comté de Cumbria, nord-ouest de l'Angleterre) (Richard, 2010) ; avec Julien Dellier et Greta Tommasi, ils ont ensuite étudié le processus au sein du PNR de Millevaches (Richard et al., 2014) ; Didier Desponds envisage les dynamiques d'embourgeoisement du PNR du Vexin français (Desponds, 2007) ; Marie Méténier écrit

Licence CC BY-NC-ND 3.0

actuellement sa thèse sur la gentrification de trois espaces naturels protégés en Angleterre, les Parcs nationaux du Peak District (Derbyshire), de Dartmoor (Devon) et l'*AONB* des Cotswolds (périphérie occidentale du bassin londonien) (Méténier, thèse en cours) ; et aux Etats-Unis, Eliza Darling interroge la *wilderness gentrification* des Adirondacks, qui bénéficient en partie du statut de *State park* et de *Forest Preserve* (Etat de New York, Etats-Unis) (Darling, 2005). D'autres auteurs travaillent sur des espaces attractifs aux portes d'espaces naturels protégés et jouissant de fortes aménités environnementales. J. Dwight Hines présente ainsi un territoire d'étude encadré par des sites bénéficiant d'un statut de protection : « Park County, Montana - the community from which my ethnographic data is drawn - sits on the northern edge of the Greater Yellowstone Ecosystem - the nexus of wildlands surrounding and including Yellowstone National Park. The county sits immediately north of the Park, which boats dramatic natural features (e.g. waterfalls, geysers, etc.), remarkable wildlife viewing, and extensive backcountry opportunties (hiking, fishing, cross-country skiing and the like). Along the eastern edge of Park County sits the Absaroka-Beartooth Wilderness, the 5th-largest federally-mandate wilderness area in the U.S., offering incredible scenery, hiking, alpinism, fishing and backcountry skiing. On the western edge of the county run the Gallatin mountain range. Due to these characteristics the region has enormous appeal to outdoors activists both of the recreational and environmental types » (Hines, 2007). Pourtant, le statut de protection des territoires d'études ou des territoires adjacents n'est généralement pas mis en valeur dans l'analyse, à quelques exceptions près (Darling, 2005). De plus, la sélection des études de cas fait rarement l'objet de questionnements scientifiques et de justifications explicites. De manière emblématique, le terrain d'étude de Martin Phillips en 1993 est la péninsule de Gower, sur la côte sud-ouest du Pays de Galles : or il ne mentionne à aucun moment dans cet article le fait qu'il s'agisse de la première *AONB* du Royaume-Uni (Phillips, 1993). Ainsi, la présence de fortes aménités environnementales, lorsque l'on questionne les migrations d'aménités ou la gentrification rurale, semble relever de l'évidence au point qu'elle n'est parfois même plus remarquée.

L'impact des espaces naturels protégés sur les territoires alentours est pour autant souvent interrogé dans la littérature. Le rôle joué par les Parcs nationaux américains dans le développement économique des communautés rurales limitrophes a notamment été souligné dans l'ouvrage collectif *National Parks and Rural Development* (Machlis and Field, 2000). Pour traduire de manière explicite l'intimité de la relation entre environnement protégé et attractivité des territoires, certains chercheurs parlent de « gateway community » : par cette expression, la proximité géographique d'un espace naturel protégé est non seulement à envisager comme un atout important pour le développement territorial, mais comme suffisante à la détermination d'une identité spécifique et remarquable. Cette proximité crée du territoire, dont la principale caractéristique devient le statut de porte d'accès à l'espace protégé. *Balancing Nature and Commerce in Gateway Communities* (Howe, 1997) est ainsi un ouvrage collectif soulevant les principaux enjeux de ces petites villes qui bordent les terres publiques protégées américaines (Parcs nationaux et parcs d'Etat, refuges de faune sauvage, forêts, *wilderness areas*, etc.) et sont devenues des destinations de choix. L'objectif du livre est de prendre pour modèle des *success stories*, et dans une démarche proactive, d'en tirer des enseignements pratiques pour planifier la croissance de ces communautés de façon à ce qu'elles se développent tout en conservant leurs aménités. C'est également en convoquant le concept de « gateway community » que Steve Thompson étudie les migrations d'aménités qui viennent nourrir les nouvelles dynamiques du nord-ouest du Montana, dans un article intitulé de manière explicite « Gateway to Glacier: Will Amenity Migrants in North-Western Montana Lead the Way of Amenity Conservation? » (Thompson, 2006). La présence du Parc national Glacier apparaît en effet

Licence CC BY-NC-ND 3.0

déterminante dans le développement du comté de Flathead : « The county and its three incorporated cities, Kalispell, Whitefish and Columbia Falls, are a gateway to Glacier National Park, vast wilderness areas, large sparkling lakes and splendid outdoor opportunities » (Thompson, 2006, p. 108). De même, à partir de données issues des prix de vente des terres à proximité de la *Green Mountain National Forest*, Spencer Phillips souligne la relation proportionnelle entre la proximité aux zones protégées de *Wilderness* et la valeur des propriétés sur le marché (Phillips, 2000), et Ray Rasker et Dennis Glick obtiennent le même résultat à proximité du Parc national de Yellowstone (Rasker and Glick, 1994).

De manière parallèle à cette attention portée aux espaces naturels protégés dans la littérature scientifique sur la nouvelle attractivité des communautés rurales, d'autres études viennent souligner la relation entre la présence d'aménités environnementales et le dynamisme démographique et économique de territoires nouvellement investis - sans qu'elles fassent toujours référence de manière explicite aux migrations d'aménités ou à la gentrification rurale. Il faut ici évoquer le rapport réalisé par Gundars Rudzitis et Rebecca Johnson pour l'*USDA Forest Service* en 2000, dans lequel les auteurs interrogent l'impact des espaces de *wilderness* sur les économies locales et le développement régional : se détachant des théories économiques classiques, ils proposent d'envisager une approche alternative de la croissance à partir d'un modèle basé sur le rôle des aménités environnementales, considérées dorénavant comme fondamentales dans le nouveau dynamisme de certains territoires isolés (Rudzitis et al., 2000). De nombreuses études viennent appuyer ce point, en témoignent leurs titres très explicites : « Public lands and population growth » (Frentz et al., 2004) ; « The association between natural amenities, rural population growth, and long-term residents' economic well-being » (Hunter et al., 2005) ; « Amenity migration, rural communities, and public lands » (Kruger et al., 2008) ; « Wilderness for its own sake or as an economic asset ? » (Rasker, 2005).

Ces territoires disposant de fortes aménités environnementales sont alors le support de nouvelles pratiques représentant de véritables opportunités économiques dont ils peuvent rapidement dépendre : les activités sportives et récréatives constituent ainsi un véritable enjeu de développement. Ce point a amené Kenneth Johnson et Calvin Beale à proposer la nouvelle catégorie statistique de « *Nonmetro Recreation Counties* » pour examiner la relation entre les concentrations d'opportunités récréatives et les dynamiques démographiques des comtés (Johnson and Beale, 2002). Dans un travail à la croisée entre rapport institutionnel et article scientifique - il est issu d'une collaboration entre la *Loyola University* de Chicago et l'*Economic Research Service* de l'*United States Department of Agriculture* - ils réactualisent un rapport de 1998 dans lequel pour la première fois étaient identifiés des « *recreational counties* » (Beale and Johnson, 1998), soient des comtés où la part relative d'emplois et de revenus liés aux pratiques récréatives, ainsi que de logements saisonniers et secondaires, est élevée (Johnson and Beale, 2002, p. 14). 329 comtés non métropolitains ont été identifiés *via* cette méthode en 2002, soit 44 de plus que par la méthode proposée en 1998, ce qui représente 14.6 % des comtés non métropolitains[42]. Selon les types

[42] Les comtés non métropolitains sont des comtés situés en dehors des limites des aires métropolitaines, telles que définies aux Etats-Unis par *The Office of Management and Budget (OMB)*, soient : des bassins d'emplois qui incluent (1) des comtés jouant un rôle de centralité et comprenant une ou plusieurs aires urbaines (des entités urbaines densément peuplées de plus de 50 000 habitants), (2) des comtés périphériques économiquement dépendants de ces comtés centraux au regard des déplacements domicile-travail (25% minimum de la population active des comtés périphériques) (source : *United States Department of Agriculture Economic Research Service*, http://www.ers.usda.gov/topics/rural-economy-population/rural-classifications/what-is-rural.aspx).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'opportunités récréatives que les comtés proposent, les auteurs créent des « *recreational subgroups* », dont trois sont étroitement liées à la présence d'aménités environnementales : « *Ski Resort* », « *National Park* » et « *West Mountain* ». La croissance démographique de ces comtés est supérieure à celle des autres comtés, puisque dans les années 1990 ils connaissent selon leurs calculs une augmentation de la population de 20.2 %, contre 10.4 % dans l'ensemble des comtés non métropolitains et 13.2 % dans l'ensemble des comtés du pays. Le taux d'accroissement naturel des « *recreation counties* » est plus faible que les autres comtés, en raison de la forte présence de populations retraitées, mais leur croissance démographique est nourrie par l'arrivée de nouvelles populations, 2.5 fois plus nombreuses à s'installer dans ces comtés que dans l'ensemble des comtés non métropolitains. Cette étude est d'autant plus importante qu'elle a signifié la reconnaissance institutionnelle d'un nouveau type de comtés, dont la principale caractéristique serait la dépendance aux activités récréatives : cette reconnaissance est manifeste par l'intégration depuis 2004 de la catégorie « *recreation counties* » aux typologies officielles de l'*Economic Research Service* de l'*United States Department of Agriculture*.

La présence de fortes aménités environnementales semble ainsi jouer un rôle déterminant dans la nouvelle attractivité de territoires autrefois isolés, et ce point bénéficie dorénavant d'une reconnaissance scientifique doublée d'une reconnaissance institutionnelle. Dépassant ce premier constat, des chercheurs interrogent de manière explicite depuis les années 2000 la place de l'environnement dans les différentes étapes des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale, en amont et en aval de l'installation.

2.2. L'environnement en amont de l'installation

L'environnement apparait dans la littérature scientifique comme le principal moteur des migrations d'aménités : depuis les esquisses théoriques de Laurence A.G. Moss en 1986, la présence d'aménités environnementales est envisagée comme un des premiers facteurs de cette mobilité (Moss, 1987). Dans l'introduction à l'ouvrage collectif de 2006 sur les migrations d'aménités dans les régions de montagne, Moss considère ainsi que le « superior natural environment » est déterminant dans la manifestation de ces dynamiques et commun à toutes les études de cas de l'ouvrage[43] (Moss, 2006b, pp. 9–10). Les autres travaux portant sur les migrations d'aménités, ou plus généralement sur la nouvelle attractivité des espaces ruraux des sociétés d'économie post-industrielle, soulignent l'importance de l'environnement dans la décision de migrer (Cognard, 2010; Glorioso and Moss, 2011; Martin, 2013; Moss and Glorioso, 2014; Rudzitis and Streatfeild, 1992; Tommasi, 2014), en témoigne la façon dont Peter B. Nelson quantifie les aménités environnementales des comtés pour les croiser à leur croissance démographique (Nelson, 2006b). La thèse de Stéphanie Raymond interroge ainsi les recompositions contemporaines des campagnes californiennes au prisme d'un attachement porté à la nature qui se pense sur le temps long, de la fuite des grandes villes polluées à la fin des Trente Glorieuses au *Back-to-the-Land Movement* de la fin des années 1960 puis des décennies 1980-1990, lié aux « expériences de "retour à la nature" » (Raymond, 2003, p. 117). Pour autant, si elle décrit le désir de *suburbs* qui nourrit l'extraordinaire étalement urbain caractéristique

[43] Il y définit d'ailleurs les aménités environnementales ainsi : « [e]nvironmental amenities are the valued natural physical attributes of a place, including terrestrial and aquatic landscapes, distinguishing topographical features, climate, air, water and biodiversity quality and quantity » (Moss, 2006b, p. 8).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

de l'Etat californien, elle ne s'attache pas à saisir la spécificité des représentations de l'environnement qui viennent nourrir les mobilités vers des territoires plus reculés.

Pour ce qui est des travaux sur la gentrification, Martin Phillips en 2005 invite à interroger la dimension « naturelle » du processus, qu'il considère généralement délaissée : « [t]he long running and in many ways inconclusive urban gentrification debates have, if nothing else expanded the meaning of the term gentrification such that it appears as a social process in the broadest sense of that term, encompassing the social, economic, political and cultural practices and relations. What these debates have hitherto arguably not done is to consider whether there are 'extra social' or 'natural' dimensions of gentrification » (Phillips, 2005a, p. 1). Or selon lui, la pierre angulaire de la majorité des travaux sur la gentrification serait l'environnement construit, les chercheurs considérant, dans la lignée de Neil Smith, l'investissement dans le patrimoine bâti comme le nécessaire préalable et la raison d'être du processus. L'appel de Martin Phillips est alors explicite : « [to] consider the implications for encompassing a consideration of 'nature' into considerations of rural, and indeed, urban gentrification » (Phillips, 2005a, p. 1).

Ainsi, Laurence A.G. Moss et Martin Phillips, deux auteurs ayant joué un rôle déterminant dans l'essor des travaux sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale, positionnent de manière explicite l'environnement au coeur de la décision migratoire. Il est en effet décrit dans la littérature scientifique comme un important moteur des mobilités, et ce selon deux dimensions.

L'environnement est d'abord envisagé comme espace physique pourvu de caractéristiques qui vont être déterminantes dans la trajectoire migratoire et résidentielle des nouveaux-arrivants et gentrifieurs, et ce à plusieurs échelles spatio-temporelles. A plusieurs échelles temporelles d'abord, puisque les morphologies des terrains, la présence de cours d'eau, de lacs, les différentes végétations, la faune plus ou moins saisissable participent à former un cadre paysager dont les aménités jouent un rôle crucial dans la formalisation d'un fantasme migratoire d'abord, puis d'un projet d'installation, et enfin d'un choix plus précis de localisation résidentielle, qui se concrétise par l'acte d'achat ou de location. A plusieurs échelles spatiales aussi, puisque toutes ces étapes, au fur et à mesure qu'elles se succèdent, s'inscrivent dans un cadre géographique de plus en plus étroit, d'un contexte paysager régional à un environnement local, et ce jusqu'à la sphère domestique (Richard, 2017; Richard et al., 2014).

L'environnement est ensuite une construction socioculturelle, le fruit de représentations différenciées selon les catégories sociales - et même l'environnement pensé comme espace physique est nécessairement appréhendé par le filtre de ces représentations. La littérature sur la gentrification rurale a particulièrement développé cette approche de l'environnement, qui permet d'interroger son rôle en amont de l'installation des gentrifieurs en tant que projection caractéristique d'une classe sociale. La relation entre les représentations socioculturelles de l'environnement et les catégories sociales a déjà été soulignée dans les travaux britanniques sur la gentrification rurale, et a fait l'objet de synthèses et de revues de littérature (Phillips, 2005a, pp. 2–3; Richard, 2017; Richard et al., 2017, 2015b). Frédéric Richard souligne notamment l'importance des travaux de Michael Bunce en 1994 sur « l'idéalisation des paysages de campagne aux Etats-Unis et au Royaume-Uni » (Bunce, 1994), la campagne étant considérée comme « la projection opérée par les élites et la *middle class* d'une perception de l'environnement (au sens large) construite par et au sein d'une société devenant progressivement industrielle et urbaine » (Richard, 2017, p. 165). Il faut ici relever la proposition

Licence CC BY-NC-ND 3.0

théorique de Darren Smith, qui en créant le néologisme de *greentrification* dans sa thèse (Smith, 1998) puis dans un article écrit en collaboration avec Deborah A. Phillips (Smith and Phillips, 2001), intègre dans l'étymologie du terme l'environnement tel qu'il est construit par les *middle classes* au processus de gentrification[44]. Darren Smith et Deborah A. Phillips interrogent ainsi le rôle joué par les représentations de la ruralité dans l'installation de gentrifieurs dans le district d'Hebden Bridge, dans les Pennines (West Yorkshire). « [T]here is still a gap in our understanding of the reasons why some rural areas experience gentrification, while others (often close by) do not. We therefore argue that a closer understanding of the connections between 'places' and their meaning to the 'new middle class' is needed » (Smith and Phillips, 2001, p. 458) : c'est par leur capacité à incarner une image idéalisée de la campagne que certains territoires attirent une *middle class* décidée à vivre cette ruralité fantasmée. Pour être à même de saisir les aspirations à l'origine des mobilités des gentrifieurs, la méthodologie employée repose sur une enquête par entretiens et une analyse des discours : le résultat est univoque, la « countryside » et la « rurality » sont au coeur de l'imaginaire territorial (Guyot and Guinard, 2015), et les traces du passé agro-industriel sont sublimées en une représentation idyllique de la relation entre le travailleur et la terre (Smith and Phillips, 2001, pp. 460–461). Les auteurs associent alors la gentrification à un acte de consommation du rural obéissant à des représentations socialement construites : « [t]he focus of this paper, therefore, reaffirms that rural locations are 'theatres of consumption', which the new middle class 'buy into' to obtain senses of identity and belonging, as well as (non) membership of social spaces and groups » (Smith and Phillips, 2001, p. 466).

Si les auteurs font surtout référence au « *rural idyll* » dans le contexte britannique pour signifier l'attachement des *middle classes* à leur campagne, Lise et Peter Nelson réinvestissent l'expression pour qualifier la relation qui unit les Américains au monde rural : « Despite living most of their lives in suburbia, urban professionals (particularly those of the baby boom generation) have been bombarded by images of the rural idyll: from Laura Ingalls and her 'Little House on the Prairie' to the pages of the LL Bean Catalog, urban and suburban residents are marketed a constructed but appealing version of rurality » (Nelson and Nelson, 2010, p. 4). L'environnement appliqué au contexte américain et pensé en tant que *wilderness* va ensuite faire l'objet d'un temps d'analyse spécifique (cf infra), mais il faut ici rappeler qu'à l'intensité de la relation entre la *middle class* britannique et sa campagne, bien étudiée dans la littérature, répond une relation tout aussi intense entre l'élite citadine, intellectuelle et/ou économique américaine et la *wilderness*, démontrée dans le premier chapitre : « Thus the decades following the Civil War saw more and more of the nation's wealthiest citizens seeking out wilderness for themselves. The elite passion for wild land took many forms: enormous estates in the Adirondacks and elsewhere [...], cattle ranches for would-be rough riders on the Great Plains, guided big-game hunting trips in the Rockies, and luxurious resort hotels wherever railroads pushed their way into sublime landscapes. Wilderness suddenly emerged as the landscape of choice for elite tourists, who brought with them strikingly urban ideas of the countryside through which they traveled » (Cronon, 1996, p. 78). Il est étonnant de voir comment cet extrait, qui commente une relation à la *wilderness* née à la fin des années 1870, permet encore de penser les dynamiques contemporaines des campagnes américaines les plus attractives, en considérant l'environnement spécifique de la *wilderness* comme projection socioculturelle d'une élite. Les territoires mentionnés par William Cronon sont également ceux-là mêmes qu'étudient les

[44] « [W]e put forward the term 'rural greentrification', in order to stress the demand for, and perception of, 'green' residential space from in-migrant households in the Hebden Bridge district (and other gentrified rural locations) » (Smith and Phillips, 2001, p. 457).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

chercheurs travaillant sur les processus contemporains de migration d'aménités et de gentrification rurale, invitant à interroger une attractivité de certains territoires ruraux qui s'inscrit sur le temps long.

C'est en effet en étudiant les nouvelles dynamiques démographiques des Adirondacks qu'Eliza Darling propose dans un article demeuré célèbre (cf infra) d'envisager un processus qu'elle qualifie de *wilderness gentrification*. Interrogeant l'application de la théorie du *rent gap* de Neil Smith à la gentrification d'un *State Park*, son inscription épistémologique, déjà abordée dans les pages précédentes, est explicite : la spécificité de sa proposition permet d'envisager une autre façon de penser le rôle joué par l'environnement en amont de l'installation résidentielle. Pour Eliza Darling en effet, c'est la production d'une nature récréative qui est au coeur du processus de gentrification. L'environnement est alors non plus pensé comme bien de consommation, mais comme support d'un investissement, dont les modalités sont, dans ce territoire d'étude, d'autant plus réglementées qu'il s'agit d'un espace naturel protégé - d'où la fabrique du néologisme *wilderness gentrification* (Darling, 2005). En effet, les Adirondacks prennent la forme d'un patchwork foncier complexe, entre terres publiques appartenant à l'Etat de New York d'une part et terres privées d'autre part ; or, si les terres publiques sont protégées de tout développement, le reste des terres aux mains des propriétaires privés fait aussi l'objet d'une réglementation[45]. De ce *zoning* résulte que seul 25% du territoire des Adirondacks est autorisé à un développement résidentiel contrôlé, et moins de 1 % à un développement résidentiel sans contrainte. Ce contexte réglementaire, spécifique à un territoire de *wilderness*, joue un rôle déterminant dans les dynamiques de gentrification observées : la limitation des superficies foncières ouvertes au développement résidentiel entraîne une concurrence pour l'accès à la terre et une crise du logement à l'origine d'une forte exclusion sociale, renforcée par l'existence d'un double marché de location dans les Adirondacks, l'essor des locations saisonnières représentant un réel frein pour l'accès au logement des populations plus modestes. Si les différentes étapes de cette marginalisation sociale s'articulent ici de la même manière qu'en ville, venant renforcer l'idée d'une applicabilité de la théorie du *rent gap* dans le contexte rural, Eliza Darling souligne la différence entre ce qui serait caractéristique de la gentrification urbaine et ce qui serait caractéristique de la *wilderness gentrification* dans ce processus : « [w]hat gets produced in the process of urban gentrification is *residential space*. What gets produced in the process of wilderness gentrification is *recreational nature* » (Darling, 2005, p. 1022). En effet, la *wilderness gentrification* est spécifique en ce que les stratégies d'investissement à l'origine du processus ne sont plus déterminées par la proximité aux écoles ou au *CBD*, mais par la proximité aux espaces de *wilderness* les plus attractifs, notamment aux rives des lacs. Les modalités d'investissements sont alors sensiblement différentes. Venant mettre fin à un sous-investissement non plus caractérisé par la dégradation de bâtis comme cela a été étudié dans le contexte urbain, la gentrification ici vient succéder à un état de sous-investissement caractérisé par un usage foncier agricole mal adapté aux nouvelles attentes sociales : « Formerly productive agrarian land, in other words, might be understood as 'undercapitalized' in rent-gap terms, and subsequently 'revalorized' through residential real estate development, such as barn conversions » (Darling, 2005, p. 1025). Au-delà de la rénovation des bâtis, c'est bien la fabrique d'une nature post-productive qui est au coeur des nouvelles stratégies d'investissement à l'origine du processus de *wilderness gentrification*, faisant de

[45] Il s'agit du zoning de l'*Adirondack Park Agency*, encadré par le *Private Land Use and Development,* qui divise toutes les propriétés au sein de la *Blue Line* en six zones selon un seuil limite de densité de bâti, et une habilitation à construire des habitats premiers ou secondaires. La mise en place d'un système de permis de construire vient compléter cette réglementation (Darling, 2005, p. 1018).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

la présence d'aménités environnementales le puissant moteur d'une dynamique capitalisant sur l'accès à la nature comme nouveau mode de vie de la *middle-class*. La proposition d'Eliza Darling apporte alors un éclairage complémentaire à la question de la place de l'environnement dans la décision migratoire : espace physique tout autant que projection socioculturelle d'un idéal de naturalité ou de ruralité, l'environnement intervient en amont de l'installation de nouveaux-arrivants en quête d'un nouveau bien à consommer ou à investir.

2.3. L'environnement en aval de l'installation

Penser l'interaction entre l'environnement d'une part et les processus de migration d'aménités et de gentrification rurale d'autre part m'invite ensuite à envisager cette relation lors de l'étape suivante de la dynamique migratoire. L'empreinte des gentrifieurs et autres nouveaux-arrivants sur l'environnement local est en effet à interroger. Les modifications de l'environnement qu'ils introduisent sont importantes, et ce d'abord à l'échelle domestique avec la rénovation des bâtis, l'entretien des haies et des jardins, mais aussi par l'investissement dans des pratiques récréatives ou productives ayant un impact paysager direct. Ce point a déjà fait l'objet de travaux de synthèses et de revues de littérature (Richard et al., 2015b; Richard, 2017b; Richard et al., 2017) : Sylvain Paquette et Gérald Domon en 2003 envisagent la relation entre recomposition sociale des espaces ruraux et évolution des paysages (Paquette and Domon, 2003), Martin Phillips envisage toutes les « modifications » de la nature induites par la gentrification rurale dans un papier présenté en 2005 (Phillips, 2005a, p. 4), et Jesse Abrams et Hannah Gosnell en 2012 proposent un état de l'art complet sur les implications environnementales des migrations d'aménités (Abrams et al., 2012). L'impact des recompositions sociales induites sur l'environnement local est évident, au point d'ailleurs que la modification des paysages, et notamment la réhabilitation des bâtis, soit un des critères de définition de la gentrification ; mais au-delà, et c'est ce qui m'intéresse ici, les nouveaux-arrivants et gentrifieurs participent à produire l'environnement pour lequel ils se sont déplacés. Par de petits aménagements de leur cadre de vie, par leurs pratiques et leurs engagements, ils façonnent un environnement qui correspond au fantasme ayant nourri leur mobilité (Richard et al., 2014) et manifestent ainsi leur capacité à inscrire leur vision idéalisée de la vie en milieu rural dans le paysage (Smith and Phillips, 2001).

De manière emblématique, les nouveaux arrivants participent alors parfois à la fabrique d'un idéal fermier, mettant en scène leur imagerie de la néo-ruralité. Lorsque Lee-Ann Sutherland interroge la relation entre la gentrification et l'agriculture, elle souligne l'importance que revêt toujours la dimension productive pour de nouveaux arrivants à la recherche d'un mode de vie authentique (Sutherland, 2012). Alors qu'il existe un lien fondamental entre la gentrification et la terre - ce qui permet en soi de distinguer la « gentry » des autres catégories sociales -, elle regrette de voir la question agricole très largement exclue des travaux sur les nouvelles dynamiques des campagnes. Il existerait pourtant une forme de gentrification agricole, liée à l'arrivée de catégories sociales plus aisées et qui s'investissent dans une petite activité agricole, non pas afin d'en dégager un revenu mais pour participer à produire le paysage auquel elles aspirent. Parmi les quatre formes de « non-commercial farming » qu'elle identifie, elle désigne par « hobby farmers » et « new country gentlemen » des néo-arrivants propriétaires de terres agricoles de petites surfaces, de moins de 50 hectares pour les premiers, produisant des biens agricoles parfois uniquement pour un usage

Licence CC BY-NC-ND 3.0

récréatif (Sutherland, 2012, p. 571). Ils deviennent par là acteurs de leur idéal fermier : considérant la ferme comme un espace de jeu - cette imagerie étant souvent le fait d'expériences heureuses à la ferme étant enfant, sur de courts séjours - ils s'attachent surtout à produire des aménités environnementales directement consommables (un paysage pastoral polysensoriel : un petit troupeau derrière ses barrières, le caquètement des poules, etc.) et par là façonnent le paysage correspondant à un idéal de *middle class* qui leur permet une insertion rapide dans un cercle restreint de pairs : « [w]hat is important here is the cultural capital identified by newcomers to farming: skilled production of land for shooting, pedigree cattle, and organic products, which were valued by new and pre-existing peer groups. Social status is reflected through membership in desirable groups, requiring not only the ownership and occupation of agricultural land, but the emphasis on cultural symbols which were valued by these groups » (Sutherland, 2012, p. 572). Son approche de la gentrification agricole permet alors de soulever l'enjeu de la concentration des terres aux mains d'une riche élite, et le titre de l'article est d'ailleurs explicite : « Return of the Gentleman Farmer ? » (Sutherland, 2012).

Cette mise en scène n'est bien sûr pas spécifique au contexte britannique : Nicholas Gill, Peter Klepeis et Laurie Chisholm décrivent l'émergence depuis les années 1970 de « new rural landowners » dans les coins les plus isolés d'Australie, du Canada et des Etats-Unis, qui investissent dans des opérations agricoles à très petite échelle pour pouvoir adopter un mode de vie en accord avec leurs conceptions de l'environnement (Gill et al., 2010). Michael Woods, dans son chapitre « Reconfiguring places - wealth and the transformation of rural areas » de l'ouvrage collectif *Handbook on Wealth and the Super-Rich* (Hay and Beaverstock, 2016), confronte les dynamiques observées par Lee-Ann Sutherland à des phénomènes comparables aux Etats-Unis : « [a] parallel can be found in 'gentleman' or 'hobby' ranchers in the United States » (Woods, 2016, p. 271). La littérature américaine en effet décrit l'apparition de nouveaux ranchers inscrivant leur fantasme de cow-boy au coeur des paysages qu'ils tendent à façonner : « Roughly half of the ranches in the Western United States had become hobby operations, held for amenity potential or landscape value rather than livestock farming [...]. The attraction of the ranches to these buyers, however, is in the cultural model of the cowboy » (Woods, 2016, pp. 271–272). Afin d'éclairer cette nouvelle mode, Mark Friedberger étudie la relation entre la gentrification rurale et l'acquisition de bétail au Texas par une élite à la recherche de nouveaux loisirs (Friedberger, 1996), quand Hannah Gosnell et William Travis interrogent la transformation des ranchers dans les Rocheuses (Gosnell and Travis, 2005; Travis, 2007) puis dans le *Greater Yellowstone Ecosystem* (Gosnell et al., 2006), de la figure de l'éleveur traditionnel à celle du propriétaire absent avant tout motivé par la recherche d'aménités environnementales.

La fabrique d'un idéal fermier par le gentrifieur, si elle répond surtout au souci de (re)créer le paysage fantasmé, participe aussi à maintenir la dimension productive des campagnes les plus attractives. Ce point invite alors à une lecture plus subtile de l'impact des nouveaux-arrivants sur l'environnement local : Jesse Abrams, John Bliss et Hannah Gosnell, en valorisant l'autoréflexivité des gentrifieurs, proposent de mettre en lumière la manière dont ils peuvent justement ménager leurs effets sur les territoires d'accueil (Abrams et al., 2013). Leur hypothèse s'appuie sur des observations et entretiens réalisés dans le comté rural isolé de Wallowa, dans l'Oregon, redécouvert et investi depuis les années 2000 par de riches retraités et une *upper middle class* propriétaire de résidences secondaires. Prenant le contre-pied des travaux qui considèrent les migrations d'aménités et la gentrification rurale comme des processus impliquant une nécessaire transformation des paysages,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

de paysages productifs en paysages consommables, ils ont constaté sur leur territoire d'étude la présence de gentrifieurs conscients de leur impact potentiel sur l'environnement local, et souhaitant au contraire participer à construire le paysage rural qui les a attirés : concrètement, cela se traduit par une division des propriétés selon différents usages (élevage, jardinage, récréation, repos, etc.), une approche écologisante de l'environnement et la location de parcelles à des producteurs locaux traditionnels. Les auteurs appellent alors à s'écarter des approches critiques de la gentrification - « a movement away from conventional framings of impacts as resulting from the unreflexive imposition of one set of class-based ideals onto a preexisting 'traditional' landscape of social and environmental activity » (Abrams et al., 2013, p. 146) - pour envisager l'existence d'une forme de gentrification réflexive. Les pratiques responsables des gentrifieurs de Wallowa seraient liées à une bonne connaissance des dynamiques passées, l'auto-régulation permettant ici d'éviter de reproduire la trajectoire de territoires gentrifiés ayant perdu leur authenticité : « [t]he self-reflexive stance portrayed in the discourse of many rural gentrifiers suggests that processes of rural gentrification in the American West have been occurring long enough, and their framings have propagated widely enough, that many gentrifiers arrived in the local arena with conscious intent to not repeat the mistakes of past gentrifiers » (Abrams et al., 2013, p. 154) - ce qui vient souligner par ailleurs la solidité du processus dans l'Ouest américain. Pour autant, si les « working lands » qui en résultent sont des territoires de la conciliation - entre maintien de la dimension productive et nouvelle valorisation des paysages - ils ne sont pas des territoires de la réconciliation, et les valeurs qui les sous-tendent - préoccupations écologistes, esthétique *upper middle class* entre autres - heurtent parfois les sensibilités locales.

L'empreinte des gentrifieurs et autres nouveaux-arrivants sur l'environnement local paraît alors plus complexe qu'à prime abord : loin de vouloir toujours modifier les paysages qui les ont attirés, ils peuvent parfois s'engager dans leur préservation pour entretenir leur idéal de ruralité. La littérature scientifique soulève alors l'enjeu de l'implication des nouveaux-arrivants dans la protection de l'environnement : Jo Little envisage l'instrumentalisation des documents de planification (Little, 1987), Marie Méténier dans sa thèse interroge les Parcs nationaux et *AONB* britanniques comme territoires et objets juridiques au service des gentrifieurs (Méténier, thèse en cours). Mais si la gentrification réflexive étudiée par Abrams, Bliss et Gosnell est au service d'une interprétation pastorale, voire semi-productive, de la ruralité, Michelle Kondo considère la ferveur des nouveaux-arrivants de l'Etat de Washington à préserver leur cadre de vie d'un développement résidentiel incontrôlé comme une forme de « last settler syndrom » (Kondo et al., 2012, p. 180) : « The high value second-homes owners place on isolation and proximity to undeveloped land is associated with the related desires to limit access and restrict future growth. Geographic isolation somewhat protects rural idylls from population influx, their distance from cities serving as a kind of invisible fence » (Kondo et al., 2012, p. 179). Les nouveaux propriétaires soutiennent en effet les politiques de *zoning* et de régulation pour figer le paysage tel qu'il l'était au moment de leur investissement résidentiel, et satisfaire leur vision idyllique d'une campagne isolée et intime (Kondo et al., 2012). De là, les néo-arrivants deviennent alors des acteurs cruciaux dans les luttes de pouvoir, lorsqu'il s'agit de définir l'environnement local que l'on souhaite participer à modeler : le paysage peut alors devenir un terrain d'affrontement entre locaux et gentrifieurs. J. Dwight Hines interroge justement leurs différents positionnements dans les conflits environnementaux : qu'il s'agisse de tolérer ou non la présence de chiens de prairie sur les propriétés (Hines, 2012), ou qu'il s'agisse d'opposer intérêts industriels et postindustriels dans le maintien d'un barrage hydroélectrique ou dans la réalisation d'un projet minier (Hines, 2010a), les deux groupes, lorsqu'ils s'affrontent,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

manifestent par là différentes modalités d'investissements dans l'environnement. « These in-migrants [...] seek to create and maintain the experiential opportunities of recreation and the aesthetic of the region in which they now live. This example shows one way in which rural gentrifiers are mobilizing their increasing local strength through citizen's environmental groups and political institutions to forward their class-based ideals of proper landuse » (Hines, 2010a, p. 523).

On ne peut ainsi adopter une approche trop manichéenne de l'articulation entre l'environnement et les processus de gentrification rurale et de migration d'aménités en aval de l'installation. Les travaux sur cette question invitent au contraire à interroger l'empreinte plus ou moins forte des gentrifieurs et néo-arrivants sur l'environnement, croisée aux deux grands fantasmes paysagers que sont le fantasme fermier et productif et le fantasme d'isolement et d'intimité : il devient alors possible de positionner sur un large spectre les différentes interprétations de la relation environnement/migration-gentrification dans la littérature scientifique (cf figure 6).

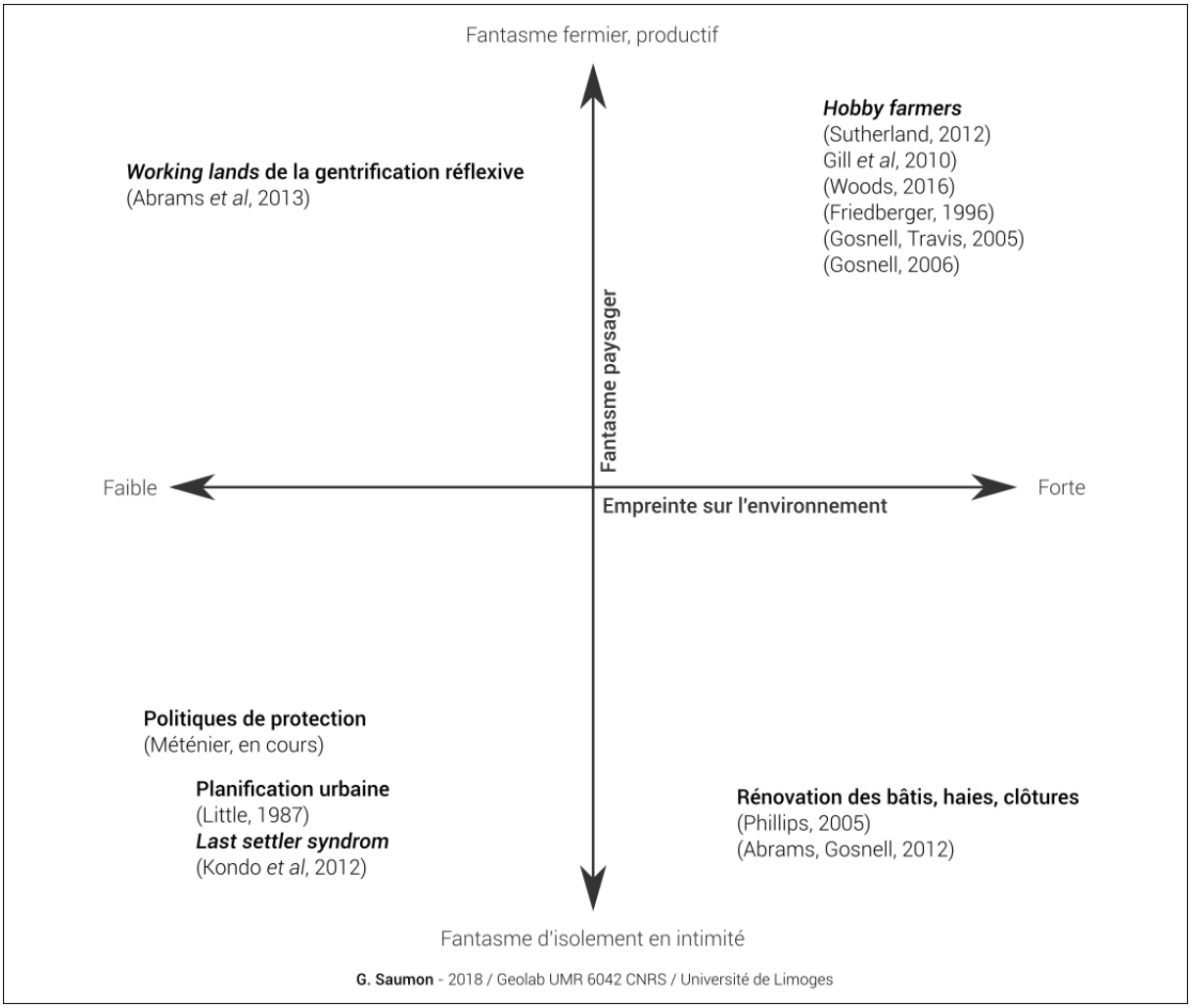


Figure 6 : spectre des différentes interprétations de la relation environnement/migration-gentrification dans la littérature scientifique

Ce second temps de réflexion a ainsi permis de souligner la place des aménités environnementales dans les nouvelles dynamiques du monde rural, et d'envisager leur articulation

Licence CC BY-NC-ND 3.0

avec les différentes étapes des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale, en amont et en aval de l'installation. La littérature scientifique propose plusieurs interprétations de la relation entre le néo-arrivant gentrifieur et son environnement, qui s'exprime selon différentes modalités en fonction de l'idéal rural qui a motivé la mobilité. Deux objets géographiques occupent toutefois une place particulière dans ces travaux.

La montagne semble être le grand territoire d'élection de cette forme de mobilité. La littérature scientifique sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale en effet regorge d'études de cas dans les régions de montagne - à titre d'exemple, Françoise Cognard a travaillé sur les moyennes montagnes françaises du Diois, du Séronais et du Morvan (Cognard, 2010), Frédéric Richard, Julien Dellier et Greta Tommasi ont étudié la Montagne Limousine (Richard et al., 2014; Tommasi, 2014), Niels Martin les communes de montagne de St Nizier, Trièves et Oison en Isère (Martin, 2013), Darren Smith et Deborah Phillips les Pennines anglaises (Smith and Phillips, 2001), J. Dwight Hines et Steve Thompson les Rocheuses de l'Ouest américain (Hines, 2007; Thompson, 2006). Manfred Perlik a même envisagé l'existence d'une forme de « gentrification alpine » (Perlik, 2011). Ainsi, lorsque Laurence A.G. Moss et Romella Glorioso retracent l'évolution du concept de migration d'aménités, ils soulignent bien la place accordée dès le départ à la montagne : « [s]on défaut apparent est qu'il se focalise sur les manifestations du phénomène dans un milieu particulier : les régions de montagne » (Glorioso and Moss, 2011, p. 40). Et si la dernière version du concept esquissée dans les années 2000 leur paraît satisfaisante, c'est bien en prenant encore pour modèle le processus tel qu'il se joue dans les régions de montagnes qu'elle a été élaborée : « De manière générale, elle résulte du fait qu'avec le temps la migration d'agrément en zone montagnarde en vient à incarner les caractéristiques plus générales du phénomène, un changement principalement lié à l'influence croissante de l'économie politique néolibérale mondiale, et plus particulièrement nord-américaine » (Glorioso and Moss, 2011, p. 40).

La *wilderness* est un objet géographique tout autant crucial que la montagne lorsque l'on s'intéresse aux enjeux des migrations d'aménités et de la gentrification rurale : parce qu'elle est emblématique des territoires attractifs suscitant ces dynamiques tout en représentant une spécificité culturelle forte, elle intrigue les chercheurs et fait l'objet d'une importante production scientifique (cf chapitre 1), dont la manifestation la plus extrême est bien la manière dont la proposition par Eliza Darling d'une forme spécifique de *wilderness gentrification* (Darling, 2005) a été accueillie par le monde universitaire.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Interprétation de l'article d'Eliza Darling	Pays et corpus	Extraits emblématiques
Spécificité de la *wilderness* réelle--ment soulignée	**Royaume-Uni :** (Lees et al., 2008) **Etats-Unis :** (Hines, 2012)	*"that documented by Darling (2005), in which the principal draw to newcomers was not the rural character of the area, per se, but the specific wilderness status of a preserve in upstate New York"* (Hines, 2012, p. 85) *"Darling, who prefers the term 'wilderness gentrification' (to set it apart from the 'rural gentrification' described in Britain)"* (Lees et al., 2008, p. 137)
Bon exemple de l'applicabilité du concept de gentri--fication urbaine au contexte rural	**Royaume-Uni :** (Lees et al., 2008) **Etats-Unis :** (Bryson and Wyckoff, 2010)	*"While gentrification has been traditionally associated with urban research agendas, rural researchers have usefully adapted some of these traditionally urban themes to rural areas [...] (Darling 2005)"* (Bryson et Wyckoff, 2010, p. 55)
Bon exemple de l'inapplicabilité du concept de gentri--fication urbaine au contexte rural	**France :** (Jourdan, 2013)	"Le travail de Darren Smith et de Phillips (2001), par exemple, s'oriente vers une ouverture en faveur de l'explication de la demande, donc de la consommation. [...] Par opposition, Eliza Darling (2005) aborde la gentrification à Adirondack State Park. Le processus qu'elle observe semble différent de celui constaté dans les zones rurales anglaises c'est pour cela qu'elle préfère parler de « wilderness gentrification ». [...] On peut en conclure que la gentrification rurale, comme la gentrification urbaine ne peuvent se limiter à une définition homogène. Par ailleurs, on ne peut appliquer les théories de la géographie urbaine à la géographie rurale" (Jourdan, 2013, pp. 73–74)
Rôle majeur dans la diffusion de la théorie du rent gap et de l'approche "par la production" de la gentrification	**Royaume-Uni :** (Lees et al., 2008), (Phillips, 2009) **Québec :** (Simard and Guimond, 2012) **Etats-Unis :** (Hines, 2012)	*"Smith and Phillips's paper is very much geared toward a consumption-side explanation of gentrification [...]. A sensible remedy to this one-sided view [...] is provided by Eliza Darling (2005) in her study of rural gentrification in New York State's Adirondack State Park, a popular tourist retreat [...]. From the outset, whilst not disregarding consumption factors, she is keen to fill in the gaps left by British research" (Lees et al., 2008, p. 137)* *"Cette approche structurelle a servi de cadre conceptuel à certaines recherches en milieu rural, dont celle de DARLING (2005) aux Etats-Unis qui explore la pertinence de la théorie du différentiel de loyer (rent differential theory) de Smith pour étudier l'embourgeoisement rural" (Simard et Guimond, 2012, p. 530)*
Référence améri--caine essentielle sur la gentrification rurale	**Royaume-Uni :** (Lees et al., 2008), (Heley, 2014) **Québec :** (Simard and Guimond, 2012) **Etats-Unis :** (Hines, 2012), (Hines, 2015), (Abrams et al., 2013)	Dans (Lees et al., 2008), sur les 116 lignes présentant un panorama global de la gentrification rurale, 40 sont consacrées à E. Darling ; sur 10 citations (d'une phrase ou plus), 5 sont d'E. Darling
Effort d'intégrer les résidences second--aires dans le traitement de la gentrification rurale	**Royaume-Uni :** (Woods, 2016)	*"Perhaps the most notable difference of rural gentrification is the role played by second or vacation home purchases, especially in high-amenity areas"* (Woods, 2016, p. 272)
Référence brute, pas de justification épistémologique	**France :** (Schmitz, 2008)	"Dans les faits, ces installations sont un pastiche de la vie rurale pour gens fortunés, bien loin des soucis de mixité sociale ou de création de communauté de vie avec les agriculteurs. Le concept de wilderness gentrification (Darling, 2005) est sans doute applicable à ces nouveaux modes d'habiter" (Schmitz, 2008, en ligne)
Présent en biblio--graphie unique--ment	**France :** (Pistre, 2012) **Royaume-Uni :** (Phillips, 2008) **Suède :** (Hjort, 2009) **Etats-Unis :** (Hines, 2013), (Hines, 2010a)	

G. Saumon - 2018 / Geolab UMR 6042 CNRS / Université de Limoges

Figure 7 : le succès de la *wilderness gentrification* d'Eliza Darling (Darling, 2005) : recensement des occurrences

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Le succès d'Eliza Darling, abondamment citée dans la littérature, peut pourtant surprendre : sa théorie repose sur un seul article (Darling, 2005), dans lequel elle n'approfondit pas son positionnement épistémologique. Si elle développe de manière détaillée la théorie du *rent-gap* et son application aux Adirondacks, seuls deux moments dans sa démonstration viennent expliquer le choix de qualifier le processus qu'elle observe de *wilderness gentrification* : il s'agit simplement en réalité de souligner la spécificité du phénomène de gentrification lorsqu'il se manifeste sur un espace naturel protégé[46]. Or, en relevant les occurrences d'Eliza Darling dans la littérature scientifique, j'ai pu constater que seules deux références convoquent son article pour réellement aborder la spécificité de la *wilderness* - et encore, Loretta Lees se contente d'affirmer une différence (non identifiée) entre le processus envisagé par Darling et celui étudié dans le cadre britannique (Lees et al., 2008). Les autres auteurs se réfèrent surtout à l'article d'Eliza Darling comme un bon exemple de l'applicabilité du concept de gentrification urbaine au contexte rural - ou de son inapplicabilité pour les détracteurs de la gentrification rurale (Jourdan, 2013) -, pour son rôle majeur dans la diffusion de la théorie du *rent gap* et de l'approche « par la production » de la gentrification, et surtout comme une référence américaine essentielle sur la gentrification rurale (figure 7). En réalité, il est fait mention de l'article d'Eliza Darling sans que la pertinence de proposer le qualificatif *wilderness* pour caractériser le phénomène de gentrification qu'elle observe soit interrogée : la *wilderness gentrification* semble alors relever d'une traduction quasi automatique du concept de gentrification rurale dans le contexte américain. Ce point atteste de la place accordée à la *wilderness* dans les représentations collectives de l'environnement américain, qui incarnerait une Nature à l'identité si marquée que la mention d'une simple et commune ruralité ne pourrait suffire à la qualifier.

Le caractère éminemment emblématique de la montagne et de la *wilderness* dans les migrations d'aménités et la gentrification rurale ne peut que laisser présager de la place accordée à l'Ouest américain dans la littérature scientifique sur ces nouvelles dynamiques : territoire des Rocheuses, haut lieu de la nature sauvage américaine, sa forte attractivité repose sur d'importantes aménités environnementales soutenues par une identité territoriale inscrite dans le temps long.

3. L'Ouest américain, un territoire scientifique emblématique ?

Ce qui est appelé Ouest américain désigne en réalité 11 états contigus : l'Arizona, la Californie, le Colorado, l'Idaho, le Montana, le Nevada, le Nouveau-Mexique, l'Oregon, l'Utah, le Wyoming et l'Etat de Washington (figure 8).

L'Ouest américain concentre une importante production scientifique sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale, au point d'en être devenu le territoire emblématique. Parce

[46] Seules deux phrases dans l'article proposent une explication à l'emploi de ce terme. En introduction : « I argue that the peculiar logic of Adirondack gentrification - which has less to do with the region's broadly rural character than with its specific status as a state-regulated wilderness park with a unique set of political ecological restrictions on investment - has resulted in a distinct spatial expression of the rent gap (and, subsequently, a unique geographical distribution of the gentrified housing stock) not typically seen in the city » (Darling, 2005, p. 1016). Puis en conclusion : « Gentrification manifests differently in the Adirondacks than in many typical urban settings not simply because the location is rural, but because it is a park, with a unique set of legislative restrictions on capital flow into the built environment » (Darling, 2005, p. 1030).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

qu'il incarne la *frontier* et le *wild*, il est le lieu de convergence de toutes les quêtes d'authenticité et de nature sauvage. Ce consensus encourage le renouvellement d'une recherche qui n'interroge pas toujours ses terrains d'études : si le *New West* est apparu dans la littérature comme l'expression territoriale de ces nouvelles dynamiques, il s'agit en effet d'interroger la fabrique d'un objet scientifique.

Figure 8 : les 11 Etats de l'Ouest américain

3.1. Le *Wild West*, territoire emblématique de la gentrification rurale et des migrations d'aménités

L'Ouest américain semble être le territoire de prédilection des travaux sur les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale. La littérature scientifique interroge en effet les nouvelles mobilités qu'il suscite (Cromartie and Wardwell, 1999; Dearien et al., 2005; Garber-Yonts, 2004; Nelson, 1999, 1997; Rasker, 2008; Rasker and Glick, 1994; Rudzitis, 1999, 1993; Rudzitis and Johansen, 1989; Shumway, 1997; Shumway and Davis, 1996; Shumway and Otterstrom, 2003, 2001; Smith and Krannich, 2000; Vias, 1999) ou soulève les enjeux de la gentrification sur ce territoire (Abrams et al., 2013; Bryson and Wyckoff, 2010; Hines, 2007, 2010a, 2010b, 2012, 2013, 2015). A une autre échelle, de nombreuses études de cas portent sur des espaces emblématiques de l'Ouest - sur le *Greater Yellowstone Ecosystem* (Rasker and Hansen, 2000), la Californie (Raymond, 2003) ou

Licence CC BY-NC-ND 3.0

encore le Montana (Ghose, 2004; Reichert, 2002). Certes l'Ouest américain non métropolitain s'est considérablement transformé dans les années 1990 - six des dix comtés des Etats-Unis ayant connu alors la plus forte croissance démographique sont situés dans les Rocheuses (Nelson, 2006b, p. 57) - mais l'attention portée par la communauté scientifique à ce territoire mérite d'être soulignée, dans l'un comme dans l'autre champ. Françoise Cognard constate dans sa thèse la place accordée aux Rocheuses dans les travaux sur les migrations d'aménités et en propose une revue de littérature (Cognard, 2010), quand Frédéric Richard dans son HDR interroge celle qui lui est offerte dans la littérature scientifique sur la gentrification rurale (Richard, 2017). Pour Peter B. Nelson, «[n]owhere has this amenity-focused migration drawn more attention than in the western USA » (Nelson, 2006b, p. 57). Associant une fois encore les deux sous-champs de recherche, il constate également que « many of the US case studies of rural gentrification and amenity migration draw from research in the West » (Nelson and Nelson, 2010, p. 5).

Si ces constats font référence à des travaux empiriques - et le fait pour de nombreux chercheurs de choisir de se consacrer à l'Ouest américain est en soi une donnée importante qu'il s'agira d'interroger - les études reposant sur des éléments statistiques viennent concrètement mettre en lumière l'importance de ce territoire au regard des processus de gentrification rurale et de migration d'aménités. Lorsque Peter B. Nelson interroge la relation aménités/migrations aux Etats-Unis, quantifiant pour ce faire le taux d'aménités naturelles par comté, le résultat obtenu révèle le très bon classement de l'Ouest américain à l'échelle fédérale. La corrélation établie entre la présence d'aménités et l'attractivité des comtés variant dans l'espace et dans le temps, il constate que les différentes régions sont plus ou moins rapides à capitaliser sur leurs paysages - le dynamisme des Rocheuses s'affirmant comme un processus contemporain et encore dispersé (Nelson, 2006b). Déjà en 1999, David A. McGranahan, lorsqu'il essaie d'établir pour l'*Economic Research Service* de l'*US Department of Agriculture une* corrélation entre la présence d'aménités naturelles et la croissance démographique des comtés, observe grâce aux six indicateurs l'importance des aménités dans l'Ouest américain (McGranahan, 1999) (figure 9).

Trois ans plus tard, Kenneth M. Johnson et Calvin L. Beale obtiennent des résultats sensiblement similaires à ceux de David A. McGranahan quand ils identifient les *Nonmetro Recreation Counties* : ils constatent alors que les 121 comtés qu'ils identifient se trouvaient déjà dans le premier quart de la liste établie par Granahan, et qu'à l'échelle fédérale, l'Ouest américain, comme la région des Grands Lacs, se distinguent de manière tout aussi marquée (Johnson and Beale, 2002).

L'Ouest américain est ainsi étudié dans la littérature scientifique comme un territoire emblématique des migrations d'aménités et de la gentrification rurale, car bénéficiant de nombreuses aménités environnementales. Si les éléments « naturels » qui constituent le cadre paysager jouent un rôle fondamental dans la construction d'une identité territoriale particulièrement attractive - il faut ici relever l'importance des montagnes Rocheuses comme entité structurante[47] - la structure foncière est tout aussi déterminante : le gouvernement fédéral gère 355 millions d'acres

[47] Les caractéristiques paysagères des Rocheuses ainsi que la place qui leur est accordée dans les représentations des néo-arrivants seront étudiées de manière approfondie dans le chapitre 4.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

dans l'Ouest, soit 46 % des terres dans la région, contre 15 % dans le reste du pays[48] (rapport *Headwaters Economics*, décembre 2012). Parmi les terres fédérales, les terres protégées[49], également surreprésentées à l'Ouest, signifient certes une plus-value paysagère - puisqu'elles empêchent toute exploitation forestière intensive par exemple, comme cela est le cas sur de nombreuses parcelles appartenant à l'Etat fédéral - mais elles incarnent surtout le fantasme d'une *wilderness* originelle et préservée à l'origine de la forte attractivité de l'Ouest américain.

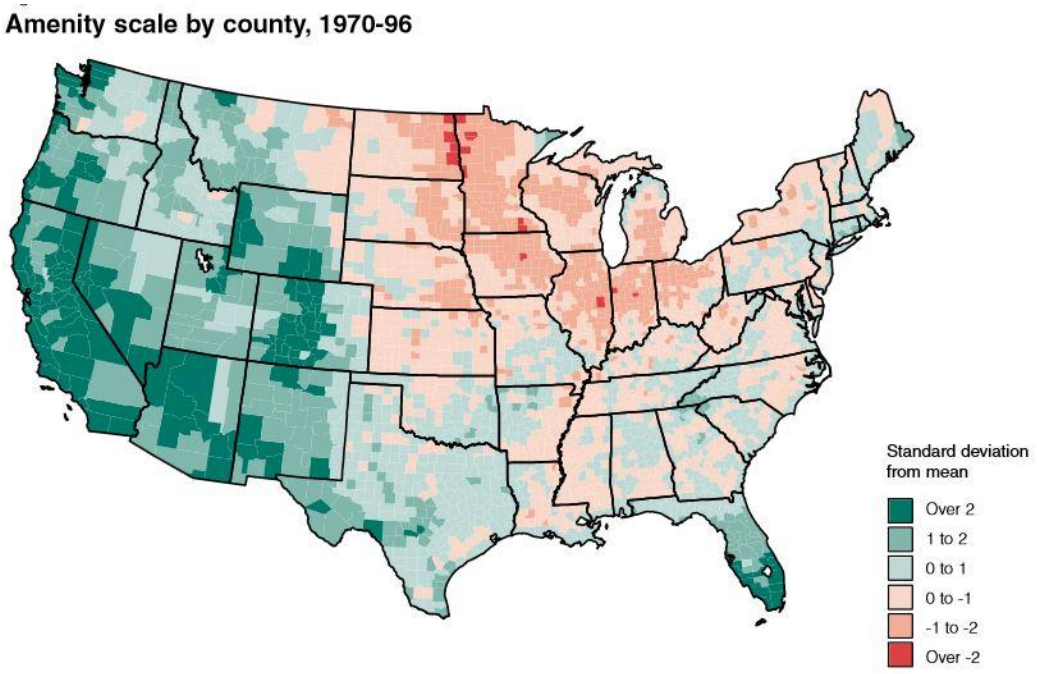


Figure 9 : des aménités naturelles surreprésentées dans l'Ouest américain (Mc Granahan, 1999)

De là, deux clefs de lecture émergent dans la littérature scientifique pour expliquer la place de l'Ouest américain dans les processus de migration d'aménité et de gentrification rurale : parce qu'il incarne le *Wild*, le *West* est le territoire de l'authenticité[50] et de la nature sauvage.

La littérature scientifique sur la gentrification rurale a ainsi fait de la recherche de l'authenticité un concept structurant, « a key cultural factor implicated in the broader process of gentrification » (Abrams et al., 2012, p. 146). Japonica Brown-Sacarino a particulièrement développé cette approche de la gentrification. A partir d'un travail de terrain réalisé dans les petites communautés rurales de Provincetown (Massachussetts) et de Dresden (Maine), elle identifie trois catégories de néo-arrivants : les « urban pioneers » qui incarnent une forme de gentrification «

[48] L'importance des terres fédérales dans l'Ouest américain trouve ses origines dans la dynamique de conquête. Celle-ci a donné naissance à un découpage foncier en damier (« *checkerboard pattern* ») entre terres fédérales et terres d'exploitation privées : ce point sera développé à l'échelle du Montana dans les chapitres suivants.

[49] Les terres fédérales protégées correspondent aux terres fédérales bénéficiant des statuts de protection tels que *National Parks*, *Wilderness Areas*, *National Conservation Areas*, *National Monuments*, et *National Wildlife Refuges* (*rapport Headwaters Economics*, février 2016).

[50] J'ai traduit le terme anglais « authenticity » par « authenticité », notion ayant fait également l'objet de travaux dans le contexte français (Berque, 2007; Delignières, 1998; Furt and Tafani, 2017; Hoyaux, 2013).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

diabolique » peu soucieuse de préserver les identités locales ; les « social preservationists » qui tendent au contraire à alimenter la fabrique sociale des communautés dans lesquelles ils se sont installés ; et les « homesteaders » qui constituent un entre-deux, certes conscients des risques que peut représenter la gentrification, mais qui sont davantage attentifs à la qualité de l'environnement naturel et construit qu'à la nécessité de participer à maintenir l'identité locale. L'ouvrage s'intéresse surtout au second groupe, qui selon elle correspondrait à la majorité des gentrifieurs. Soucieux de préserver l'authenticité du quartier qui les a attirés, ils cherchent à limiter le nombre de nouvelles arrivées qui risquent de mettre en danger la survie des « old-timers », et s'engagent dans des activités politiques ou culturelles pour alimenter l'identité locale (Brown-Saracino, 2009). L'authenticité apparaît dans son ouvrage de référence comme un construit culturel, social et politique, et comme la relecture contemporaine et par une nouvelle catégorie sociale d'une identité locale inscrite sur le temps long.

Dans l'Ouest américain, cette quête d'authenticité se manifeste de manière emblématique. Pour J. Dwight Hines, l'idéologie de la *frontier*, qui renvoie à des représentations héritées du *Wild* et du *West* encore profondément inscrites dans les imaginaires (cf chapitre 1), constitue un vrai facteur d'attractivité pour l'Ouest américain : cet esprit de la *frontier* spécifique à l'Ouest viendrait expliquer la présence de gentrifieurs, considérant que « the Rocky Mountain West is more *authentic* than other parts of the US today » (Hines, 2007, p. 63). Mais dans les fantasmes collectifs, l'Ouest de la *frontier* est autant associé à l'authenticité qu'au dépassement de soi, deux sentiments modernes ayant profondément imprégné les considérations de la *middle class* américaine depuis les Lumières (Hines, 2007, p. 64). « Today the Rocky Mountain West persists in the vision of many Americans as a contemporary frontier; a place where the experience of authenticity and progress is more readily possible than elsewhere in the U.S. » (Hines, 2007, p. 65). Les gentrifieurs seraient alors attirés par ce sens de la *frontier* unique à l'Ouest, territoire dans lequel ils pourraient poursuivre leur idéal d'authenticité et de progrès. Hines identifie trois valeurs environnementales à l'origine du parcours migratoire des gentrifieurs - il appuie alors son analyse sur trois trajectoires individuelles emblématiques de ces valeurs -, qui toutes prendraient racine dans une représentation héritée des Rocheuses comme territoire de la *frontier* : l'environnement naturel (dépassement de soi par la pratique d'activités sportives de pleine nature), l'environnement social (place accordée aux interactions, à la vie de village, à l'engagement politique et associatif local) et l'environnement agricole (ascétisme, simplicité d'un mode de vie rural proche de l'esprit pionnier) (Hines, 2007). De la même manière, après avoir précisé que l'idée d'un Ouest authentique fait aujourd'hui l'objet de polémiques scientifiques dans la culture américaine[51] (Handley and Lewis, 2007, p. 5), William R. Handley et Nathaniel Lewis proposent un long développement sur le lien historiquement construit entre l'authenticité et l'Ouest américain, seul territoire sur lequel peut réellement s'exprimer la singularité américaine (cf chapitre 1) (Handley and Lewis, 2007).

[51] Caractériser l'Ouest d'authentique n'est pas si évident pour les auteurs. Ainsi, la *New Western History* (Campbell, 2000) désigne un courant historiographique qui serait moins récent que vrai, donc plus authentique qu'une *Old Western History* considérée comme unilatérale, déformante. Pour autant, beaucoup d'Américains considèrent que l'*Old West* est l'Ouest authentique, confronté à un *New West* des voies rapides et de l'étalement urbain. Ainsi, la manière dont les termes « *old* » et « *new* » peuvent selon leur contexte évoquer de manière contradictoire l'authentique et l'inauthentique suggère le caractère malléable et arbitraire du concept d'authenticité. De plus, pour Handley et Lewis, se référant à un Ouest ayant connu des bouleversements immenses et fréquents au cours de son histoire et, dans le passé comme dans le présent, étant le théâtre de l'affrontement de tant de valeurs antagonistes, la fascination culturelle pour la notion d'authenticité de l'Ouest représente presque une forme d'amnésie ou de déni historique (Handley and Lewis, 2007, p. 5).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Par ailleurs, si la place de l'environnement dans les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale a déjà été soulignée dans la partie précédente, il faut évoquer l'importance toute particulière qu'il revêt dans le cadre de l'Ouest américain (Richard, 2017, p. 166). Gundars Rudzitis s'est penché dès les années 1990 sur le rôle joué par les aménités environnementales dans les trajectoires migratoires : cruciales dans la constitution d'un *sense of place* unique à l'Ouest, elles constituent selon lui le principal moteur des migrations à partir de ces années-là (Rudzitis, 1999, 1996; Rudzitis and Johansen, 1989). En 1993, il démontre que les territoires ayant connu les plus importantes croissances démographiques dans l'Ouest sont les territoires peu dépendants économiquement des activités extractives mais étant au contraire plus investis dans la préservation de l'environnement (Rudzitis, 1993). Pour ce qui est des travaux sur la gentrification rurale, Rina Ghose souligne la part de l'environnement dans le processus enregistré dans l'Ouest américain, en le comparant à celui en jeu dans le contexte britannique. Considérant que la version américaine de la dynamique met tout autant en scène une forme d'idylle rurale, elle affirme que « the American studies on the New West have found similar migration motivations which include the beauty of the natural landscape, recreational opportunities, proximity to wilderness, reasonable living costs, and the "western lifestyle", appealing to highly skilled labor, entrepreneurs and retirees » (Ghose, 2004, p. 531).

De nombreux rapports d'études viennent compléter la littérature académique sur cette question - d'autant plus que, nous l'avons vu, certains auteurs, tels que Gundars Rudzitis, interviennent dans les deux types de production : il va sans dire qu'interroger le rôle que peut jouer l'environnement dans l'attractivité d'un Ouest rural et jusqu'à peu encore à la marge d'un développement surtout enregistré par les grandes métropoles constitue un enjeu important, pour lequel les cabinets d'études sont sollicités de manière croissante depuis la fin des années 1990 et surtout dans les années 2000. Le fantasme de nature étant devenu l'objet d'une nouvelle attente sociale, protéger l'environnement est peu à peu au cœur des stratégies de développement territorial, et les collectivités, à différents échelons, tentent de capitaliser sur cette opportunité. Deux clefs d'entrée caractérisent alors ces rapports d'étude : soit la protection de l'environnement est envisagée comme un instrument favorisant de nouvelles mobilités, soit plus directement comme un facteur de développement économique pour l'Ouest américain.

Pour ce qui est de la première clef d'entrée, le rapport de Gundars Rudzitis et Rebecca Johnson pour l'*USDA Forest Service* a offert de nouvelles perspectives : si la préservation de la *wilderness* signifie sur le court terme moins de créations d'emplois qu'un usage plus directement récréatif de ces espaces ou qu'une exploitation industrielle de leurs ressources, la désignation d'une *wilderness area* ou d'un autre statut de protection attire de nouveaux migrants, et donc de nouveaux revenus (Rudzitis et al., 2000). Ce point explique en partie pourquoi les estimations alarmistes, augurant d'un effondrement des emplois lié au déclin des activités forestières et à la mise en place de stratégies de protection, se sont révélées fausses. Depuis les années 1990 au contraire, le déclin des activités extractives dans l'Ouest américain a été accompagné d'une très importante et rapide croissance démographique. Les auteurs appellent alors à reconnaître la nouvelle valeur accordée aux paysages naturels : « the "good life" is lived in place, and what, in part, makes a place unique in the West is a lot of public open spaces, a clean environment, wildness and friendly neighbors. [...] Keeping a high-quality "wild" environment is a "development" strategy » (Rudzitis et al., 2000, p. 24).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Pour la deuxième clef d'entrée, il faut souligner l'importance cruciale dans l'Ouest américain des rapports publiés par le groupe de recherche indépendant *Headwaters Economics*[52], qui interroge notamment les enjeux économiques que représentent les terres fédérales de l'Ouest, et notamment les terres fédérales protégées. Dans un rapport de décembre 2012, intitulé « West Is Best: Protected Lands Promote Jobs and Higher Incomes », ils affirment que les Parcs nationaux, *Wilderness areas* et autres terres protégées représentent un réel avantage compétitif pour les territoires et sont la raison pour laquelle l'économie de l'Ouest surpasse le reste des Etats-Unis en termes d'évolution des structures d'emploi, de croissance démographique et de développement économique. De manière croissante, les chambres de commerce de l'Ouest américain font des terres fédérales protégées des outils marketing pour attirer des entreprises, et les entreprises font appel à la même stratégie pour recruter et retenir des employés hautement performants, qui font le choix de travailler là où ils peuvent jouir des paysages les plus spectaculaires et s'épanouir dans des activités de pleine nature (*Headwaters Economics*, décembre 2012). En janvier 2013, ils complètent leur analyse en interrogeant de manière statistique la relation entre la présence de terres fédérales protégées et le revenu par habitant dans chaque comté de l'Ouest (*Headwaters Economics*, janvier 2013). En février 2016, en calculant la proportion de terres fédérales et de terres fédérales protégées par comté non métropolitain, ils prouvent que les comtés ruraux de l'Ouest disposant de plus de terres fédérales et surtout de terres fédérales protégées sont plus performants - population, emploi, revenu par tête connaissant une plus forte croissance - que les autres comtés ruraux moins pourvus (*Headwaters Economics*, février 2016). D'autres rapports d'études ou articles académiques ont interrogé la relation entre présence de terres fédérales protégées et nouveau développement de l'Ouest, et Ray Rasker, le directeur d'*Headwaters Economics*, en propose une revue de littérature en 2013 (Rasker et al., 2013).

Ainsi, l'Ouest américain est un territoire surreprésenté dans la littérature scientifique portant sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale, et ces processus sont nourris par la nouvelle attention portée aux aménités environnementales par différents acteurs - par les néo-arrivants d'abord, dont la migration est motivée par le mythe d'une *wilderness* maintenue dans son état originel ; par les acteurs locaux ensuite, qui comptent bien capitaliser sur une nouvelle ressource. Car c'est bien une autre façon d'investir le paysage qui est au coeur des dynamiques contemporaines de l'Ouest américain. Pour Jeremy Bryson et William Wyckoff, « nature has always been at the heart of the development of the American West » (Bryson and Wyckoff, 2010, p. 54), mais de l'extraction des ressources naturelles au développement d'une nouvelle économie basée sur la contemplation et les pratiques récréatives, les modalités des investissements ont profondément changé. Dorénavant outil de développement territorial, les terres fédérales protégées sont devenues « an economic asset » (Rasker, 2008, p. 5). Pour Peter B. Nelson, la nouvelle identité de l'Ouest américain repose sur un environnement naturel réinterprété : « replacing the extractive industries is an economic base built on tourism, quality of life and the unique sense of place indigenous to the rural West » (Nelson, 2006b, p. 57).

[52] *Headwaters Economics* est un groupe de recherche indépendant basé à Bozeman, Montana, qui propose de nombreux rapports sur les nouvelles dynamiques de l'Ouest, dont les données sont accessibles à tous et facilement extractibles (source : https://headwaterseconomics.org/). Le travail d'*Headwaters Economics* a donc été précieux dans les différentes étapes de ma thèse.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

3.2. Le *New West*, ou l'expression territoriale de nouvelles dynamiques socio-économiques

L'Ouest américain connaît ainsi une profonde mutation territoriale, dont le principal facteur repose sur la manière dont l'environnement est réinvesti aujourd'hui, de ressource naturelle à extraire, dans une perspective productiviste, à paysage à valoriser, dans une perspective post-productiviste. Cette réinterprétation de la nature de l'Ouest est au fondement de la transformation de l'*Old West* en *New West*, baptême qui signifie bien la nouvelle attractivité d'un territoire reconquis aujourd'hui par des néo-arrivants et des gentrifieurs. Etudier le *New West* permet alors de penser l'impact territorial des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale, capables de participer à la fabrique d'un nouveau territoire.

3.2.1. Qui de l'œuf ou la poule ? Croissance démographique et croissance de l'emploi dans le *New West*

Au commencement de cette section, je ne peux que partager l'interrogation de William R. Travis dans *New Geographies of the American West* (Travis, 2007) : dans quel ordre aborder les différents éléments qui caractérisent la mutation contemporaine du *New West*, qui ne peut être pensée en réalité que de manière systémique ? Alors que tout est lié, comment extraire la cause originelle d'un si profond bouleversement identitaire ? William R. Travis fait finalement le choix d'attester dans un premier temps de la nouvelle croissance démographique de l'Ouest lorsqu'il aborde les forces motrices de sa mutation : « [b]y starting with population in our analysis of the driving forces of regional development, we risk falling into the truism "people cause growth". We also encounter another chicken-and-egg conundrum, one raised by the New West School: which comes first, population growth or job growth, which then attracts people? » (Travis, 2007, p. 51). Si les modèles économiques traditionnels considèrent que l'emploi est premier dans les comportements démographiques, «[a]nalysts in the New West School doubt the simple jobs-then-population equation. They argue that in an economy now dominated by services, quality of life attracts people as much as jobs do, and that people bring, attract, or create jobs in situ » (Travis, 2007, p. 53). Le tournant démographique de l'Ouest américain est en effet radical, et la littérature scientifique a enregistré cette mutation : les onze Etats de l'Ouest ont connu une croissance démographique globale de 20 % durant les années 1990, contre 13.2 % pour le taux national, soit 10.2 millions de nouvelles arrivées (Travis, 2007), majoritairement dans les *nonmetropolitan counties* (Beale and Johnson, 1998; Cromartie and Wardwell, 1999; Shumway and Davis, 1996; Shumway and Otterstrom, 2003). D'après le recensement américain de 2006, si la dynamique se poursuit, l'Ouest devrait enregistrer en 2030 29 millions de nouvelles arrivées.

Cette croissance démographique inédite de l'Ouest américain est expliquée dans la littérature scientifique, nous l'avons vu, par la nouvelle attention portée aux aménités environnementales (Travis, 2007, p. 28) : « [m]ost explanations of regional growth start with population growth, but the real driving forces come one step before population growth. They include the preferences that affect where people live, the economic and political forces driving immigration, and the demographic forces that govern in situ population growth » (Travis, 2007, p. 46). La revue de littérature proposée par les sociologues Paul Robbins, Katharine Meehan, Hannah Gosnell et Susan J.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Gilbertz permet alors d'éclairer la manière dont le monde académique a fait de la recherche d'aménités le principal moteur des nouvelles dynamiques de l'Ouest (Robbins et al., 2009) : ils soulignent un intérêt croissant porté à la qualité de vie, que beaucoup associent au fait de vivre près des montagnes, des canyons, des rivières ou des lacs (Beale and Johnson, 1998, 1998; Jobes, 2000; McGranahan, 1999; Rudzitis, 1999; Shumway and Davis, 1996), et constatent que les migrants citent les aménités environnementales avant les opportunités d'emplois dans les facteurs ayant motivé leur mobilité (Cromartie and Wardwell, 1999; Johnson and Rasker, 1995; Nelson, 1999; Rudzitis, 1999, 1993; Shumway and Otterstrom, 2001). William R. Travis assimile alors les dynamiques du *New West* à une forme de conquête contemporaine, une « Amenity Gold Rush » (Travis, 2007, p. 22) motivée par un tout nouveau filon.

Car cette croissance démographique nourrit et accompagne le développement d'une nouvelle économie, dans un territoire dont le développement reposait jusqu'alors pour beaucoup sur l'exploitation de ses ressources naturelles : « [f]or the past two centuries, the West has been the focus of the nation's search for natural resources, with its wealth of silver, gold, grazing, timber, oil, coal, uranium, and natural gas. [...] For some time now, most of the development occurring in the West, both in the interior and along the Pacific coast, has had little to do with natural resource extraction. Mining, logging, and ranching are now relatively minor parts of the western economy. An economically diverse postindustrial regime of services, information technology, light manufacturing, tourism, and retirement now drives growth » (Travis, 2007, p. 3). Si l'émergence de cette nouvelle économie reste difficile à dater précisément - certains constatent ses prémices dès le *New Deal* des années 1930, mais pour la plupart elle serait progressivement apparue à partir des années 1970 (Travis, 2007, pp. 3–4) - son développement ne peut se comprendre aujourd'hui que dans le contexte du profond changement de la structure de l'emploi que connaissent les pays développés (Travis, 2007, p. 22). Pour Ray Rasker, la nouvelle économie de l'Ouest s'inscrit au coeur du grand tournant économique contemporain qui voit l'économie de la connaissance se substituer progressivement depuis les années 2000 au grand *boom* du tertiaire des années 1980 et 1990 (Rasker, 2008). Cette conjoncture est d'autant plus déterminante dans l'essor d'une identité territoriale renouvelée pour l'Ouest américain qu'elle signifie la possibilité pour ses acteurs de choisir leur lieu de résidence selon le mode de vie auquel ils aspirent, et non plus selon la localisation des emplois : « the knowledge-based activities - the design, finance, marketing and management - can be located elsewhere. For the West, this has meant an emerging competitive advantage in attracting these "footloose" occupations » (Rasker, 2008, p. 5). Ainsi, en plus du développement d'une économie de services, liée à la diversification croissante des activités et à l'arrivée de nouvelles populations qui proposent autant qu'elles demandent de nouveaux services (services à la personne, restauration, activités commerciales, etc.), et en plus de l'économie récréative créée autour des espaces naturels protégés et des boutiques « outfitters » d'articles de sport, l'économie de la connaissance qui repose sur les NTIC réduit les contraintes de localisation des entreprises et permet ainsi l'installation des populations en pleine nature sauvage tout en étant connectées à la fibre optique (Boquet, 2008) : « [i]n recent years, self-employed, footloose, Internet-based entrepreneurs, as well as high-tech startups, have chosen to locate in the West for the region's amenity characteristics » (Robbins et al., 2009, p. 362). De 1985 à 1995, la croissance de l'emploi dans l'Ouest rural a ainsi dépassé la croissance nationale de près de 60 % (Beyers 1999), et l'Ouest a connu dans les années 1990 plus de démarrages d'entreprise que l'ensemble des autres régions des Etats-Unis (Travis 2007) : l'expansion économique y a été la plus manifeste dans les secteurs du service, ainsi que dans les secteurs de l'auto-entreprenariat non agricole et de niche (Nelson 1997).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Mais si la nouvelle économie de l'Ouest fait l'objet de nombreuses publications (Boquet, 2008; Nelson, 1999; Rasker, 2008; Robbins et al., 2009; Shumway and Davis, 1996; Shumway and Otterstrom, 2001; Travis, 2007) au point de constituer une forme de consensus scientifique, la réception des travaux précurseurs de Tom Power a été particulièrement délicate (Power, 1996; Power and Barrett, 2001). Il faut dire que l'émergence d'une économie du *New West* a eu pour corollaire le déclin de l'économie de l'*Old West*, que certains acteurs locaux ont pu percevoir comme un nouveau moment de crise au sein d'un système économique qui a toujours fonctionné en cycle de type *boom and bust*. Ces dernières décennies, les productions primaires issues de la mine, du bois, de l'agriculture ou du ranch, au coeur de l'économie de l'Ouest américain depuis cent cinquante ans, ont souffert d'un effondrement des prix, d'un épuisement progressif des ressources, de mutations technologiques, d'évolutions des politiques de régulation, le tout conduisant à de véritables bouleversements logistiques et institutionnels qui ont transformé les activités extractives et réduit les profits des producteurs comme des investisseurs. La globalisation de l'agriculture a radicalement altéré les économies rurales et facilité la conversion des terres agricoles en paysages résidentiels. Dans le même temps, les innovations technologiques ont participé au déclin de la demande en main d'oeuvre, détachant progressivement la population du monde de l'industrie. Si la chute des emplois et des revenus issus des économies extractives a été concomitante à l'émergence de nouvelles économies, certains acteurs ont surtout pris acte du déclin des productions primaires, qui a entraîné une restructuration globale du monde rural et l'obsolescence des anciens modes d'organisation des campagnes de l'Ouest américain (Robbins et al., 2009, pp. 361–362).

Les travaux précurseurs de l'économiste de l'Université de Missoula Tom Power ont alors mis à mal la manière dont les acteurs locaux considéraient les modalités de développement d'un territoire toujours perçu comme dépendant des activités extractives. Après la publication de son ouvrage *Lost Landscapes and Failed Economies* (Power, 1996), la réception de ses travaux dans la sphère publique est particulièrement difficile, comme en atteste William R. Travis : « Power found that local and state leaders often failed to recognize the economic transition and that their adherence to old economic models actually hurt communities. [...] At several meetings in western communities, I watched Power offer his analysis and his message - that in order to benefit from the West's new economy, communities had to protect rather than exploit their natural landscapes - and saw the disbelief (and sometimes resentment) with which his ideas were often met » (Travis, 2007, p. 23). En réaction à ces critiques, Thomas M. Power et Richard Barrett publient en 2001 *Post-Cowboy Economics*, dans lequel ils entreprennent de justifier leur positionnement (Power and Barrett, 2001). Dans cet ouvrage, ils constatent que l'angoisse manifestée par la plupart des acteurs locaux à l'encontre des mutations de l'Ouest est liée à l'héritage d'une pensée économique considérant les activités extractives au fondement du développement de la région : « their decline has provoked deep economic anxiety: the fear that large parts of the region will become depressed and its residents will be forced to move elsewhere » (Power and Barrett, 2001, pp. XVII–XVIII). La manière dont les politiques, chambres de commerce, et bien sûr industriels et investisseurs pensent le développement régional serait encore trop encombrée par ces représentations inscrites dans l'histoire économique de l'Ouest : « [f]or that reason, we label this way of looking at the local and regional economy *cowboy economics*. With this label, we draw on the dominant cultural symbol of the American West, the cowboy, to represent all the natural resource industries: ranching and farming, of course, but also mining and logging and the manufacturing activities associated with

Licence CC BY-NC-ND 3.0

them » (Power and Barrett, 2001, p. XIX). Cette pensée économique incomplète les aurait conduits à mal interpréter la mutation de leur région, et face aux théories de Thomas M. Power qui engagent à reconsidérer les stratégies d'investissements, ils défendent leurs conceptions d'un Ouest qui leur parait désormais en crise. Dans un entretien réalisé le 17 juin 2015 à l'Université de Missoula, Thomas M. Power exprime tout son désarroi face à des acteurs locaux qui sont restés sourds à ses résultats. Ceux-ci sont d'ailleurs qualifiés par les pronoms personnels « *they* », « *them* » - le chercheur n'apporte pas de précisions lorsque je lui pose à plusieurs reprises la question de leur identité précise - esquissant progressivement l'image d'un bloc d'acteurs locaux soudés mais mal définis, réfractaires à toute nouvelle approche de l'économie de l'Ouest. « *Always looking to the past* », leurs réactions à l'encontre du chercheur, sans appel, auraient participé à son discrédit : « *they don't want the new economy, they want the old one; if you criticize that, they think you criticize them* ». Lors de ses circuits promotionnels pour la publication de ses deux ouvrages, les éditeurs ont d'ailleurs demandé à Thomas M. Power de ne pas parler ouvertement de la mine et du bois comme secteurs en crise - « *you have to talk in very vague term* » - et de ne pas faire mention non plus de l'environnement : « *Don't press the red button* » (Missoula, 17 juin 2015, n°166). Car le gouvernement fédéral, avec ses politiques environnementalistes, est accusé de détruire ce sur quoi repose l'économie de l'Ouest : considérant que les ressources naturelles représentent la seule issue pour une région qui en est dépendante, le déclin des industries extractives serait responsable de tous les maux (chômage, pauvreté, emplois précaires) et l'échelon fédéral se montrerait incapable de considérer les besoins locaux réels[53] (Power and Barrett, 2001, p. XVIII). « And because the federal government controls a significant part of the Mountain West's natural landscapes and resources, federal government policies, especially those intended to protect the environment, are often blamed for the decline of the natural resource sector and the economic collapse that is expected to follow » (Power and Barrett, 2001, pp. XVII–XVIII). Lors de l'entretien, Thomas M. Power déplore : « *it's very hard to talk about a new economy, or even the existing economy, or even to talk about environmental quality »,* des objets associés dans les esprits aux régulations environnementales imposées par le gouvernement fédéral et jugées excessives par les défenseurs de la liberté d'entreprendre - *« the government is telling you what you can't do* » (Missoula, 17 juin 2015, n°166). Quant aux politiciens officiellement engagés dans la protection de l'environnement, ils ont rapidement déçu l'économiste, pourtant avide de leur donner des conseils, lorsqu'il a réalisé qu'ils recherchaient, à défaut de vraies théories, des slogans efficaces pour les inscrire sur des *bumper stickers*.

Pourtant, Thomas M. Power et Richard Barrett proposent aux angoissés du *New West* des arguments solides venant signifier la nécessité pour les acteurs locaux de s'engager pleinement dans la nouvelle économie de l'Ouest. Pour ce faire, ils invitent à dépasser les stéréotypes qui nuisent à une mutation apaisée, notamment « that the old economy paid better, that the new economy was only temporary, and that when the price of oil, gold, timber, and red meat finally "recovered", the West would once again prosper from its natural resources » (Travis, 2007, p. 23). Cette interprétation est en partie liée à une mauvaise compréhension et définition des tenants de la nouvelle économie : « *people think "services" means teenager working in McDonald* ». Cet argument est à inscrire dans une conception du monde professionnel héritée des années 1950, où le travail physique - les « *high wage mining jobs* », « *high wage manufacturing jobs* » - est encore considéré comme la voie d'accès

[53] Les tensions suscitées par ces différentes conceptions de l'Ouest américain seront analysées dans le chapitre 8.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

à une « *working-middle class* », sans éducation mais détentrice alors d'un tout nouveau pouvoir d'achat (Missoula, 17 juin 2015, n°166).

A l'inverse, les emplois dans les services, souvent à mi-temps, seraient moins bien payés : l'entrée dans l'économie des services et de la connaissance signifierait alors pour l'Ouest une nouvelle forme de précarité. En réalité, la baisse du salaire moyen constatée dans l'Ouest à partir des années 1980 n'est pas le signe de nouvelles difficultés socio-économiques[54], mais s'expliquerait par la préférence croissante des travailleurs pour les emplois à temps partiel, qui relèverait d'un choix de vie dans 9 cas sur 10, et la tendance à la hausse à cumuler les emplois à faibles salaires (pour s'investir dans une activité artistique par exemple). Contrairement aux idées reçues, les employés ne sont pas moins bien rémunérés dans les services, exception faite des petits emplois dans la restauration, le tourisme et le commerce qui concernent essentiellement les catégories les plus jeunes et sur un temps court (Power and Barrett, 2001, pp. 155–161). Même s'il reste faible comparativement à d'autres régions, le revenu par tête a ainsi augmenté dans l'Ouest américain, venant conforter la remarquable vitalité économique d'une région dont les moteurs du développement ont muté. Si les nouvelles opportunités d'emploi ont accompagné le projet des nouveaux-arrivants, ils ont accompli leur parcours migratoire en dépit des salaires relativement bas de l'Ouest américain : cela révèle l'importance nouvelle accordée à des aménités environnementales venant compenser les pertes de revenu, ce qui atteste des nouvelles priorités de la *middle class* américaine (Power and Barrett, 2001, pp. 155–161). Pour William R. Travis également, le nouveau dynamisme de l'Ouest est loin d'être assimilable à l'un des nombreux pics de croissance qui ont caractérisé le fonctionnement économique en *boom and bust* de la région. Il est d'ailleurs d'autant plus stable qu'il repose sur une diversification des activités - « [t]he most obvious characteristic that differentiates this boom from those of the past is the diverse set of high-tech, telecom, and service industries that are its foundation » (Travis, 2007, p. 26) - garantissant la pérennité du développement économique du *New West*, « transforming itself from a natural resource colony into something approaching a mature postindustrial regional economy » (Travis, 2007, p. 24).

La recherche de Thomas M. Power a alors véritablement une vocation performative - et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il déplore tant les réactions qu'elle a suscitées. Invitant à modifier le regard habituellement porté sur l'économie de l'Ouest, il souhaiterait faire évoluer les politiques publiques en faveur d'une meilleure prise en compte des nouvelles modalités de développement territorial : « environmental protection, rather than threatening economic well-being, enhances welfare and protects the very source of the economic vitality the Mountain West enjoys » (Power and Barrett, 2001, p. XVIII). Malgré sa déception, il reconnait en fin d'entretien une évolution des stratégies dans les villes les plus progressistes de l'Ouest américain, qui toutes s'engagent dorénavant dans « *a nation-wide competition to attract well-educated workers* » en considérant l'environnement non plus comme une ressource infiniment exploitable mais comme un bien à protéger et valoriser : « *it's not the salvation of the world, but it is a sign that people think about amenities* » (Missoula, 17 juin 2015, n°166).

Croissance démographique et croissance économique caractérisent donc un Ouest américain contemporain en pleine mutation. Mais pour que ces deux processus soient à l'origine d'une nouvelle

[54] Il ne faut pas oublier non plus l'impact des deux récessions économiques qu'ont connues les Etats-Unis dans leur ensemble à partir des années 1980.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

identité et d'un changement de nom - de l'*Old West* au *New West* - il faut qu'ils participent à produire un nouveau territoire. William R. Travis interroge cette fabrique territoriale lorsqu'il propose une géographie du *New West* prenant la forme d'une typologie, afin d'identifier les impacts de la mutation économique et démographique sur les paysages. Il décrit ainsi quatre modèles de développement[55] de l'Ouest contemporain : les « metro-zones » tentaculaires constituées de plusieurs villes étalées en quartiers suburbains, paysage métropolitain assez uniforme et commun à l'ensemble des Etats-Unis ; « an emerging exurbia » composée d'espaces résidentiels dispersés, à faible densité, répondant aux exigences ambivalentes des citadins entre nature et accessibilité des services - « real estate companies have figured out the appeal of the exurbs, and their ads promise exactly what exurbanites are seeking: great views of mountains (and maybe distant city lights), elk outside the window, neighboring public lands on which you can roam, and all within, say, an hour's drive to city, airport, and ski slope » (Travis, 2007, p. 38) ; les « resort zones », soit des « small ranching and mining towns discovered and transformed into resorts » (Travis, 2007, p. 39) proposant des micro centralités urbaines, avec hôtels de luxe et centres des congrès, aux portes de la *wilderness*, et des espaces résidentiels périphériques de haut standing et « avec vue » ; et enfin « the gentrified range », « a fundamentally rural landscape, but one now dotted with hobby ranches and other New West homesteads » (Travis, 2007, p. 40), appartenant à une nouvelle élite sans connection avec la terre.

Conceptualiser le *New West* signifie ainsi territorialiser les dynamiques socio-économiques contemporaines de l'Ouest américain, puisqu'il s'agit de comprendre comment les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale peuvent être moteurs de la croissance démographique et économique d'un territoire, et participer par là à renouveler son identité. L'environnement est réinterprété et revalorisé, et s'inscrit au coeur de ces nouvelles dynamiques. Par là, le *New West* est considéré par de nombreux auteurs comme le passage d'un paysage de la production à un paysage de la consommation.

3.2.2. D'un paysage de la production à un paysage de la consommation ?

Penser le *New West* comme la transition d'un paysage de la production à un paysage de la consommation renvoie bien évidemment aux réflexions préalables sur le rôle donné à la production et à la consommation dans les théories de la gentrification (cf section 2.1). Sans vouloir consacrer plus de temps à cet affrontement épistémologique, il faut souligner dans la littérature la place accordée à une économie qualifiée de postproductive dans la mutation territoriale de l'Ouest américain : « [i]n the historical American West, valuable minerals, grazing land and timber stands served as dominant natural resources that fueled traditional extractive processes such as industrial mining, ranching, and logging to mediate the movement of capital around the region. Since the 1970s, the relative importance of industrial natures of extraction has declined as natures of amenity consumption have become more important » (Bryson and Wyckoff, 2010, p. 55). De la même manière qu'au XIXe siècle, la nature constitue le support des investissements dans l'Ouest américain, mais les modalités des investissements ont profondément changé, puisque ce sont dorénavant les

[55] Il s'agit simplement dans ce chapitre d'aborder les grandes caractéristiques de chaque type de développement qu'il observe dans le *New West* : une plus grande attention sera portée à ses propositions dans la partie suivante, puisque je confronterai sa typologie à ce que j'ai pu observer dans l'Ouest du Montana.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

aménités environnementales et non les ressources à extraire qui en constituent le coeur (Bryson and Wyckoff, 2010, p. 55). Dans *Imagining the Big Open: Nature, Identity, and Play in the New West*, Liza Nicholas, Elaine M. Bapis et Thomas J. Harvey interrogent la nouvelle signification de l'Ouest américain, en mettant en lumière les enjeux de pouvoirs et les valeurs contemporaines qui les nourrissent. Le *New West* se caractérise en effet selon les auteurs par une nouvelle interprétation et un nouvel usage de l'espace : « identity in the New West has to do with a lifestyle that is characterized by the capacity and the disposition to recognize particular western spaces as worthy of admiration, and the conviction that they should be used for recreation rather than work, play rather than production » (Nicholas et al., 2003, p. 1).

Ce ré-usage s'exprime notamment par une nouvelle forme de commercialisation de la nature, dont le succès des grandes marques de vêtements *outdoors* est significatif. « An REI membership, Patagonia fleece, North Face outerwear and a Subaru Outback are all vital accoutrements for a New West lifestyle that privileges the recreational value of the western landscape. The understanding that the purchase of a five-hundred-dollar Patagonia jacket somehow brings you closer to nature makes the purchase itself an act of atonement, precisely because it enables its wearer seemingly to access a purer, noncommercial space » (Nicholas et al., 2003, p. 71). Acheter ces marques devient alors un acte de purification, car cela garantit un accès à une *wilderness* qui incarne les fantasmes de nature de clients en quête d'ascétisme et de ressourcement *via* leurs pratiques récréatives. Dans l'article « Patagonia, Gary Snyder, and the "Magic" of Wilderness », Michael Lundbad analyse comment la mise en scène de la *wilderness* dans le marketing de Patagonia vient dissimuler la logique consumériste qui anime en réalité la marque de vêtements (Lundbad, 2003). Constatant alors l'interrelation étroite entre le succès des pratiques récréatives, la nouvelle esthétisation de l'Ouest et la marchandisation de la nature, les auteurs de l'ouvrage collectif dénoncent la manière dont l'industrie qui s'est construite autour des modes de vies du *New West* a fait de ce territoire une véritable marchandise, alors qu'il est représenté - par ces mêmes industries - comme une échappatoire à une société devenue superficielle. Objet marketing, l'Ouest incarne ainsi de plus en plus dans les imaginaires collectifs une nature à consommer selon de nouvelles modalités, entre terrain de jeu et support de la contemplation : « the New West is characterized by the capacity to reinvent itself as a landscape of leisure and aesthetics » (Nicholas et al., 2003, p. 123).

S'écartant de cette interprétation postproductive devenue consensuelle dans la littérature scientifique (Nelson, 2001; Shumway and Otterstrom, 2001; Wiltsie and Wyckoff, 2003) - « a considerable portion of them characterize the change as the shift from a (social and physical) landscape of production to one of consumption » (Hines, 2012, p. 74) -, J. Dwight Hines propose une lecture alternative du *New West*. Le *New West* caractériserait non pas le passage d'un paysage de la production à un paysage de la consommation, mais « the transition from the prior dominance of a regime of production/consumption of natural resources and commodities to the increasing ascendancy of a regime centered on the production/consumption of what can best be described as "experiences" » (Hines, 2012, p. 75). Il prend ainsi le contre-pied d'analyses antérieures : à titre d'exemple, l'article de William Wyckoff et Meredith Wiltsie sur l'évolution de la ville de Red Lodge, dans le Montana (Wiltsie and Wyckoff, 2003), venant justifier pour les auteurs la mutation de l'Ouest en paysage à consommer, est réinterprété comme la preuve de la transformation de sites dédiés à la production industrielle en sites dédiés à la production d'expériences. Et dans ce processus, les gentrifieurs de la *PIMC* (cf section 2.1) sont considérés comme l'avant-garde de la transition vers ce

Licence CC BY-NC-ND 3.0

nouveau régime de production, en témoigne la manière dont un couple de nouveaux-arrivants, par de multiples opérations de rénovation, transforme un modeste ranch en haut-lieu dans lequel ils peuvent éprouver l'expérience de ruralité à laquelle ils aspiraient : « it is not the principal intended "industrial" use of a commodity that is emphasized by rural gentrifers like the Wileys; instead it is the experience of finding/creating/appreciating the object that inspires their interest and marks them as the producers and consumers of a contemporary post-industrial landscape » (Hines, 2012, p. 90). Hines revendique alors clairement son positionnement scientifique marginal : « it is my contention that we do well to recognize that a capitalist mode of production still reigns supreme in this domain and that this entails a persistent vision of the land, by those who own and/or use it, as productive » (Hines, 2012, p. 81). Cette approche est en effet à comprendre comme le refus de négliger la dimension capitaliste de la mutation de l'Ouest américain. Considérer les paysages du *New West* comme le simple produit des nouveaux modes de consommation de l'espace risque de masquer le fait que la nouvelle économie de l'Ouest repose en réalité sur des investissements conscientisés dans des pratiques et des paysages postindustriels : « this style of representation obscures from view the important recognition that the physical and social landscapes of both the rural and urban domains are yet the products of the same capitalist logic »[56] (Hines, 2012, p. 94).

3.2.3. Le *New West*, un archipel ? Archipelisation sociale et spatiale de l'Ouest américain contemporain

Ce dernier point critique nous amène à envisager les inégales manifestations - aussi bien sociales que spatiales - des dynamiques du *New West*.

D'un point de vue social d'abord, le *New West* est interprété par certains auteurs comme le territoire d'une nouvelle forme de lutte des classes. Pour J. Dwight Hines en effet, l'opposition entre, d'une part, les nouveaux arrivants de la *middle class* et de l'*upper middle class* et, d'autre part, les locaux de la *working class* s'exprime par la manière dont ils envisagent le paysage dans lequel ils s'inscrivent, et l'usage qui doit en être fait : entre une interprétation industrielle de l'utilisation des sols - *via* l'agriculture, l'exploitation minière et forestière - et une relecture postindustrielle où le paysage est avant tout pensé comme le support d'expériences récréatives et contemplatives, le conflit de classe est manifeste (Hines, 2010a). En prenant l'exemple de plusieurs polémiques environnementales dans le *New West*, il démontre que l'issue de ces conflits semble toujours être en faveur des gentrifieurs, qui imposent de manière croissante leurs pratiques de classe et participent ainsi à produire un espace postindustriel (Hines, 2010a, p. 517). Si le positionnement pro-industriel des locaux était autrefois hégémonique, aujourd'hui les nouveaux-arrivants gentrifieurs ont profondément bouleversé l'équilibre des forces, en mobilisant notamment leurs compétences au sein des groupes environnementalistes et des institutions politiques, ce qui leur permet d'imposer leurs idéaux de classe et d'avoir une nette influence sur la manière dont les paysages sont dorénavant investis. Constituant un nouveau groupe dominant, ils tendent à maintenir et valoriser les opportunités d'expériences récréatives et esthétiques qu'incarne l'Ouest américain, engageant une réappropriation et une redéfinition du territoire selon une toute nouvelle logique culturelle (Hines, 2010a). En émerge une forme de légitimité sociale, les nouveaux arrivants gentrifieurs étant

[56] Cette interprétation sera au cœur des chapitres 6 et 8, étayée par la grille de lecture « capital environnemental ».

Licence CC BY-NC-ND 3.0

les seuls autorisés dorénavant à identifier le juste usage de l'espace : comme le soulignent Liza Nicholas, Elaine M. Bapis et Thomas J. Harvey dans *Imagining the Big Open,* « the ability to determine what is aesthetically worthy and to recognize the "right" way to see and experience it defines peoples' identities in the New West today [;] the ascendancy of a particular "right way to see" western space is indicative of a slow but steady shift from valuing space for the livelihood it provides to valuing it for a purely aesthetic and recreational appreciation » (Nicholas et al., 2003, p. 1). Ainsi, considérer le loup non plus comme une menace mais comme un symbole de l'identité de l'Ouest américain obéirait à une ré-interprétation de l'espace devenue légitime (Jones, 2003). Faire de l'Ouest son terrain de jeu devient alors un marqueur de distinction sociale. A propos des grandes marques de sport *outdoors*, les auteurs précisent : « [t]he recreation that all these accoutrements are built around, these acts of play in which people participate in the wilderness, demonstrates a freedom from necessity and the kind of affluence it required to engage in acts of play, not work; and it is, after all, a capitalist system itself that affords those playing the privilege of doing so » (Nicholas et al., 2003, p. 72).

En plus de manifester d'importantes fractures sociales, les dynamiques caractéristiques du *New West* s'expriment de manière inégale dans l'espace, invitant à remettre en question la cohérence de cette nouvelle désignation territoriale. Pour Jeremy Bryson et William Wyckoff, de la même manière que le développement en dents de scie des villes champignons de l'*Old West*, parce que dépendant des activités extractives, était déterminé par la présence de ressources naturelles, la prospérité du *New West* aujourd'hui repose sur la présence d'aménités environnementales (Bryson and Wyckoff, 2010, p. 56). Ils prennent l'exemple de deux villes du Montana ; Hamilton, incarnation territoriale du *New West*, où l'environnement a toujours été au coeur des stratégies de développement et attire aujourd'hui de nombreux gentrifieurs ; et Anaconda, consacrée depuis sa création à la fonte du cuivre. Le paysage est industriel et le site extrêmement pollué, et malgré quelques efforts contemporains de mise en scène - un golf par exemple a été créé -, les disaménités environnementales constituent un héritage trop lourd pour une ville dont l'identité semble définitivement adossée à l'histoire de l'*Old West*[57]. Pour les auteurs, les disaménités sont aussi importantes que les aménités environnementales pour comprendre l'inégale géographie de la gentrification rurale dans l'Ouest américain : « the suite of environmental disamenities left over from nearly a century of industrial copper smelting, has left a distinctly unattractive imprint on the landscape that seems to actively repel processes of rural gentrification and amenity-driven economic development. If nature, as an environmental amenity, is a critical factor in Hamilton's New West experiences with rural gentrification, then nature, as an environmental disamenity, figures just as centrally into Anaconda's Old West experience » (Bryson and Wyckoff, 2010, p. 65).

Le *New West* à partir de là est à interroger comme territoire fragmentaire : loin de pouvoir qualifier des dynamiques qui seraient égales et homogènes dans l'ensemble de l'Ouest américain, il prend la forme, pour J. Dwight Hines, d'un archipel. « The social, geographic, and environmental disparities within the physical space preclude its unity as a single social, economic [...], or cultural unit; these differences are exacerbated by the contemporary process of counter-urbanization, which is disproportionately affecting specific points within the region. These points are the so-called "amenity-rich counties" [...] that dot the regional expanse and form [...] an "archipelago", or chain of

[57] Une analyse plus détaillée sera proposée dans le chapitre 7.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

rapidly changing "island" communities, in the midst of a relatively static, conservative, agricultural/industrial "sea". It is this archipelago to which people refer when they use the term "New West". While these islands encompass individual and neighboring counties they generally go by the title of their principal town and the names form a list of the most emblematic sites in the West: Aspen, Vail, Park City, Jackson (Hole), Sun Valley, Taos, Missoula, Bozeman, etc. » (Hines, 2012, p. 75). Outre le fait qu'elle nous invite à considérer, à juste titre, la place des aménités urbaines dans les nouvelles dynamiques de l'Ouest rural (cf section 2.1) - puisque l'archipel est composé d'îlots urbains -, sa définition du *New West Archipelago* est d'autant plus intéressante qu'en mettant l'accent sur les fortes disparités de l'Ouest, elle soulève la nécessité de penser ces dynamiques à une autre échelle. Face à des processus si contrastés socialement et spatialement, le terme uniformisant de *New West* est en effet à interroger.

3.3. Interroger la fabrique d'un objet scientifique

La communauté scientifique porte une grande attention aux dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale telles qu'elles se jouent dans l'Ouest américain, au point d'en avoir fait un terrain emblématique de la mutation des campagnes des pays développés. Envisager alors l'existence d'un *New West* signifie bien l'importance attribuée à la conquête contemporaine du *Wild* et du *West*, et ce baptême scientifique vient attester du consensus autour d'un renouvellement identitaire considéré comme complet et uniforme.

Il est alors intéressant d'interroger l'attention portée à ce territoire dans les travaux sur les nouvelles dynamiques des campagnes. Une recherche en entraînant une autre, l'Ouest semble être devenu un terrain évident pour de nombreux chercheurs, sans que ce choix fasse toujours l'objet de questionnements. Lorsque Gundars Rudzitis et Rebecca Johnson consacrent un article à l'attraction qu'exerce la *wilderness* dans l'Ouest américain et aux nouvelles dynamiques régionales que les migrations d'aménités suscitent, ils assument l'empirisme de leur démarche : « [b]ecause most of our experience is in the American West, our examples rely heavily on communities near Western wilderness areas » (Rudzitis et al., 2000, p. 14). L'empirisme, né certainement de l'appétence des chercheurs pour certains espaces et des facilités logistiques, a certes pu orienter les premières recherches vers l'Ouest, mais celles-ci ont ensuite nécessairement influencé les travaux successifs : si le *New West* apparaît dans la littérature comme un haut-lieu des migrations d'aménités et de la gentrification rurale, est-ce parce que ces processus y sont particulièrement remarquables, ou parce que la communauté scientifique lui a consacré simplement plus de travaux ? « Demographers, geographers, and sociologists focusing on the American West arguably account for the bulk of the literature on the topic from the 1970s to the present, and the American West is perhaps the most often-cited example of a region experiencing high rates of population growth related to amenity migration » (Gosnell and Abrams, 2011, p. 3).

Car les dynamiques considérées sont loin d'être uniques à l'Ouest. Ainsi, mentionner les résultats de Calvin L. Beale et Kennedy M. Johnson lorsqu'ils proposent la catégorie *Nonmetro Recreation Counties* m'a permis de mettre en lumière le développement d'une économie basée sur les aménités environnementales dans l'Ouest américain (Johnson and Beale, 2002). J'ai ainsi participé

Licence CC BY-NC-ND 3.0

à entretenir ce *quasi* mythe scientifique en survalorisant dans mon analyse l'importance des Rocheuses, afin d'étayer ma démonstration. Car la région des Grands Lacs apparait tout autant emblématique des nouvelles dynamiques qu'ils associent d'ailleurs non pas spécifiquement au *New West*, mais à l'Amérique rurale : « Rural America was settled by people who built their lives and communities by extracting sustenance from bountiful natural resources. [...] But rural areas have other natural resources - bodies of water, mountains, valleys, and scenic landscapes - that today attract millions of leisure visitors and many new residents » (Johnson and Beale, 2002, p. 18). La mutation pensée ici à l'échelle fédérale correspond en tout point aux processus pourtant attribués spécifiquement au *New West* dans la littérature scientifique. De la même manière, lorsqu'Eliza Darling étudie la *wilderness gentrification* des Adirondacks, elle fait référence à la nouvelle attention portée à la nature sauvage d'un des premiers espaces protégés des Etats-Unis, situé sur la côte Est, alors que les processus envisagés pourraient être attribués à la *New West economy* (Darling, 2005).

Certains auteurs remettent alors en question la singularité des dynamiques étudiées dans l'Ouest américain : selon les sociologues ruralistes de l'article « Writing the New West: A Critical Review», « these demographic trends, however, are not unique to the West. The so-called "rural rebound" is taking place both in other parts of the United States and in other postindustrial countries » (Robbins et al., 2009, p. 360). Et William R. Travis, alors même qu'il consacre un ouvrage aux nouvelles géographies de l'Ouest américain, reconnaît : « [t]he development geographies I describe here are not uniquely western; most of these patterns replicate themselves across the American landscape » (Travis, 2007, p. 43). Comment des dynamiques qui ne sont pourtant pas uniques à l'Ouest ont-elles pu lui être attribuées au point de considérer parfois le *New West* comme un objet d'étude autonome ? D'autant plus que cette singularisation territoriale risque de nuire à l'étude de dynamiques en réalité partagées par de nombreux territoires : « it is critical to recognize the global nature of the changes taking place in the American West and elsewhere, and not limit analyses of rural demographic and economic change to fixed boundaries » (Gosnell and Abrams, 2011, p. 3).

A ce stade de la démonstration, il me parait important de clarifier ma démarche : il ne s'agit pas ici de nier l'existence d'un *New West* ni de prendre mes distances avec des phénomènes qui sont bien au coeur des nouvelles dynamiques d'un territoire particulièrement attractif. Je souhaite simplement compléter ce constat par une réflexion sur la fabrique d'un objet scientifique. J'ai la conviction qu'au regard des travaux sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale, l'Ouest américain est plus qu'un territoire support, qu'un terrain d'étude neutre sur lequel appliquer des concepts : il incarne aujourd'hui des processus dont il s'est presque accaparé la paternité en devenant le *New West*. L'Ouest américain a ainsi polarisé la recherche au point de prendre la forme d'un nouveau front scientifique. Dans ce territoire de la conquête, l'héritage est lourd à porter : l'Ouest ne peut-il être pensé en dehors de cette dynamique de front ?

Entrecroisant des objets de recherche qui ont tous été le support d'une importante production scientifique, ce cadrage théorique a permis de faire émerger des questionnements que je considère au coeur de ma démarche de thèse.

Interroger le cloisonnement scientifique de champs de recherches qui gagneraient pourtant à être pensés ensemble - la gentrification et les migrations d'aménités, et au sein des travaux sur la gentrification, la gentrification urbaine et la gentrification rurale - m'a permis d'envisager la nécessité

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'une approche plus syncrétique, qui ambitionne de croiser gentrification rurale et migrations d'aménités, et de considérer la place des petites villes dans les dynamiques rurales contemporaines, à l'image des îlots urbains du *New West Archipelago* (Hines, 2012). Pour autant, ce sont bien les aménités environnementales qui viennent nourrir cette nouvelle forme de conquête et motiver l'installation de nouveaux-arrivants, dont il faut relever, dans l'Ouest américain notamment, la capacité à produire l'environnement qu'ils sont venus chercher, et à accomplir par là leur fantasme de *cow-boys* en revêtant les habits de l'*amenity rancher*. Car si ces dynamiques sont contemporaines, elles reposent en partie sur des racines anciennes, et répondent à une mise en scène du *Wild* et du *West* qui fascine une élite citadine exogène.

Ce cadrage invite également à envisager ces nouvelles dynamiques avec une perspective critique. Si le cloisonnement entre les travaux sur la gentrification rurale et les travaux sur les migrations d'aménités est en partie le fait d'une rupture épistémologique, les premiers prêtant davantage attention aux inégalités sociales que le processus implique, il faut souligner la tendance contemporaine de la littérature américaine, qui semble progressivement fusionner les deux champs de recherche, à considérer avec un nouvel œil critique les migrations d'aménités. Dans le même esprit, le *New West* est envisagé par certains auteurs comme un territoire de la lutte des classes, manifeste par l'imposition de nouvelles valeurs environnementales par un groupe devenu dominant. Il semble en effet nécessaire d'interroger l'élitisme de dynamiques portées par des individus qui considèrent la terre qu'ils foulent comme un paysage, et d'envisager l'existence d'exclus du *New West Archipelago*. Car si les nombreuses fractures socio-spatiales de l'Ouest américain dessinent un territoire fragmenté, l'appelation *New West* lisse ces aspérités, au risque d'inventer l'homogénéité d'un territoire hétérogène et de dissimuler les disaménités environnementales présentes dans les creux de l'archipel.

Il faut alors questionner l'attention portée au *New West* et reconsidérer l'évidence qu'il peut constituer en tant que terrain de recherche. Il existe à l'Ouest des territoires en crise, encore « energy-dependent » ou « forest-dependent », et les sociologues Paul Robbins, Katharine Meehan, Hannah Gosnell et Susan J. Gilbertz mentionnent à ce propos « the uneven transitions of New West economies » (Robbins et al., 2009, p. 364). Ce faisant, ils invitent à considérer les dynamiques de gentrification rurale et de migrations d'aménités à une toute autre échelle, qui permette de rendre compte d'un phénomène inégal socialement et spatialement. Rendre justice à la complexité de parcours biographiques singuliers et de devenirs territoriaux inégaux implique de les considérer à une échelle bien plus fine - géographiquement et humainement -, en envisageant une méthodologie qui accorde une grande importance aux trajectoires individuelles et aux récits qui les mettent en mots.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Chapitre III. Positionnements et méthodes : la fabrique de la thèse

Dans le souci d'aborder de manière transparente le cheminement de mon travail, j'ai fait part dans le chapitre précédent des interrogations qui ont nourri l'évolution théorique de ma thèse, en envisageant son positionnement épistémologique au sein de champs de recherche déjà bien établis. S'il s'agit de la même manière dans ce chapitre de donner voix aux nombreux questionnements qui ont jalonné mon travail de recherche, ma démarche consiste ici à proposer quelques éléments de réflexions éthiques et méthodologiques, mue par le désir de faire preuve d'honnêteté intellectuelle concernant le déroulé de ma thèse et de soulager par là des angoisses ayant émergé aux premiers temps de l'écriture. Au-delà du deuil que constitue l'étape de la rédaction - car se résoudre à formaliser et donc à mettre fin à un processus de recherche *éternellement non abouti* peut s'apparenter à un deuil -, il m'a fallu accepter l'artifice d'une production écrite peu à même de traduire une Vérité dont j'ai un temps espéré pouvoir être la voix. J'ai en effet sur le terrain éprouvé des sentiments d'injustice et d'indignation parfois, recueilli des récits de vie intimes et complexes, et réalisé progressivement l'impossibilité de catégoriser des populations dont les parcours, les fantasmes et les discours étaient bien plus subtils que mes préconceptions m'avaient laissé imaginer. Pour autant, l'écriture de la thèse met nécessairement à mal nos ressentis et nos ambitions, et j'ai peu à peu accepté d'une part l'impossibilité de rendre justice à cette Vérité - nécessairement personnelle et donc orientée - et d'autre part la nécessité de me livrer, lors de l'écriture, à un exercice de mise en forme qui m'est alors apparu peu légitime et bien arbitraire au regard de la complexité des dynamiques analysées. Mettre en mot ces doutes et ces questionnements relève de ce processus d'acceptation, et en affichant de manière si ostensible le « je » de ma recherche, je souhaite démêler et assumer la part de la subjectivité et la part de l'artifice dans l'évolution de ce travail.

Chapitre conclusif d'une première partie tout autant épistémologique qu'introspective, cette réflexion propose alors un dernier changement d'échelle : il s'agit ici de s'approcher au plus près de mon expérience de terrain et des parcours biographiques singuliers des personnes interrogées, considérant que la dimension personnelle et les biais qui ont façonné ma recherche constituent autant de matériaux susceptibles d'être analysés. Plutôt que de les travestir, les biais peuvent en effet faire l'objet d'une investigation heuristique. Pour Olivier Milhaud, « [l]eur accorder une place, un lieu précis dans le travail, est une forme de reconnaissance » (Milhaud, 2006, p.5). Dans le sillage des études postmodernes, postcoloniales et subalternes des années 1970, la méthode en géographie a fait l'objet de nouvelles exigences de transparence, d'abord dans les pays anglophones à partir des années 1990, et en France depuis les années 2000 (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.1; Volvey et al., 2012, p.442). Les questionnements éthiques et l'autoréflexivité ont progressivement trouvé leur place dans la recherche scientifique (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.1). Si l'intérêt porté, dans la littérature française, à l'interrogation des méthodologies est encore récent, quelques publications proposent aujourd'hui un point épistémologique sur la subjectivité (Widdowfield, 2000, p.199), l'engagement (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012), ou encore sur le positionnement des chercheurs sur le terrain (Ginisty and Vivet, 2008, p.2–4; Volvey et al., 2012, p.446–454). Bien qu'au cœur de la démarche géographique, celui-ci a fait l'objet d'interrogations tardives en France : le colloque qui s'est tenu à Arras du 18 au 20 juin 2008, « A travers l'espace de la méthode. Les dimensions du terrain en géographie », a été précurseur et a constitué un moment particulièrement fort dans la

formalisation d'une réflexion collective, prolongée par la publication du numéro spécial des *Annales de géographie* : « Terrain de je » (Volvey et al., 2012). Avant, pendant et après le terrain, certains géographes assument alors aujourd'hui leur non-neutralité en signifiant le caractère factice de tout effort d'objectivation rationnelle : leurs travaux peuvent dorénavant être écrits à la première personne du singulier (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.2) et interroger la manière dont les émotions ont pu affecter le processus de recherche (Widdowfield, 2000). Cette démarche réflexive leur permet de sonder leurs positionnements face à leurs objets d'étude, aux acteurs en jeu, aux lieux investis et à la restitution de leur travail. Accorder une telle attention à sa *positionnalité,* n'est-ce d'ailleurs pas faire pleinement œuvre de géographie ?

Certains auteurs vont jusqu'à affirmer l'impossibilité d'éviter un quelconque positionnement : « décider *ce que doit ou ne doit pas être* « le métier et l'éthique du savant » est déjà une prise de parti, pour ne pas dire un choix moral » (Morelle and Ripoll, 2009, p.157). Par là, ils récusent la pertinence même d'un débat sur la neutralité de la recherche : « quoi qu'il en soit, tout chercheur est engagé ou impliqué dans le monde et ne peut s'en extraire. Qu'il le veuille, qu'il le sache ou non, il adopte une posture (et en exclut d'autres). Il ne peut pas ne pas choisir » (Morelle and Ripoll, 2009, p.165). Le travail réflexif permet alors de prendre conscience de ce positionnement nécessaire, et intégrant ce dernier à l'objet d'étude, devient même garant de la scientificité (Morelle and Ripoll, 2009, p.167). La recherche en géographie s'est ainsi progressivement éloignée du primat de la neutralité.

Assumant le caractère subjectif de mon travail, ses limites et ses biais, la place que je souhaite accorder à l'autoréflexivité m'invite alors à considérer cette thèse comme une production de connaissances situées, dans le temps, dans l'espace, dans des groupes d'appartenance et dans une individualité[58]. Ce chapitre va interroger les différentes étapes de cette production : sa structuration est inspirée de la démarche proposée par Olivier Milhaud dans son article sur « La géographie, la prison et l'éthique », dans lequel il démontre que « les domaines de questionnement éthique jalonnent tout le processus de recherche » (Milhaud, 2006, p.1). Souhaitant restituer de manière transparente les questionnements qui ont jalonné ce travail, il s'agira de montrer, par ce travail réflexif chronologique, la manière dont la délicate articulation entre « scientificité » et subjectivité en a guidé toutes les étapes, du choix du sujet et de la délimitation du territoire d'étude aux méthodologies employées sur le terrain, jusqu'au travail d'écriture.

Le premier temps est ainsi consacré à la manière dont j'ai progressivement délimité et formalisé mon territoire d'étude : le terrain, considéré ici comme espace d'interactions et comme espace de révélations, a eu en effet un rôle déterminant dans les orientations et désorientations de ma thèse. Au-delà de l'influence qu'ont pu avoir mes lectures dans l'élaboration de mon objet d'étude, des investigations inattendues et des rencontres décisives ont déterminé son évolution - m'invitant à changer d'échelle pour mieux prêter attention aux phénomènes à la marge des dynamiques de migration d'aménités et de gentrification rurale.

Cette attention portée aux interactions m'invite dans un second temps à expliquer la place accordée aux récits dans ma méthodologie de recherche : les récits partagés sur l'environnement, sous toutes leurs formes, semblent en effet déterminants dans les parcours biographiques et

[58] « Le travail de recherche a aussi sa géographie, ses lieux de terrain et ses espaces d'élaboration à partir de sources précises. Cette géographie ne doit pas être laissée implicite, car elle éclaire la dimension située de toute recherche » (Milhaud, 2006, p.4).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

migratoires des habitants de l'Ouest du Montana. Pour autant, les recueillir engage un nécessaire travail introspectif, et il s'agit d'interroger les mises en scène de soi dans la situation d'entretien.

Enfin, le travail de restitution en lui-même implique la fabrique d'un récit cohérent et linéaire dont l'artificialité est à interroger. Le dernier temps de la démonstration restitue les cheminements de l'étape ultime de ce projet, en questionnant le « je » d'une écriture subjective et la formalisation d'une thèse qui n'est autre qu'un nouveau récit.

1. De l'espace du territoire d'étude à la fabrique du terrain

Le terrain en géographie bénéficie d'une reconnaissance disciplinaire et institutionnelle telle, que l'empirisme dans nos méthodologies semble aujourd'hui, pour la plupart des géographes, relever d'une injonction. Pour Isabelle Lefort, « la normativité de la pratique « terrain » surdétermine nos pratiques collectives de recherche, exercice invoqué en tous moments de la reproduction collective - de l'acceptation des jeunes chercheurs (rite de passage) au salut d'estime aux plus anciens - et constitue un des critères d'évaluation récurrent collectivement reçus » (Lefort, 2012, p.470). Le terrain est même d'autant plus valorisé qu'il est difficile, peu accessible voire dangereux : il marque la reconnaissance du géographe par ses pairs. « Injonction normative tenace » (Volvey et al., 2012, p.452), ce rapport au terrain s'inscrit dans le temps long, entretenant l'héritage de « la figure tutélaire » de l'explorateur, assurant « une filiation avec ces découvreurs historiques de la première modernité » (Lefort, 2012, p.470). Car le terrain est aussi et surtout l'expression chez les géographes du désir de « devenir à leur tour ces découvreurs, ces producteurs de cartes » : quitter son bureau pour explorer le monde, c'est revendiquer la figure du géographe de terrain et rejeter celle du géographe de cabinet ; c'est aussi réinvestir l'humain chez le scientifique, et être à l'écoute de ses sens - la vue bien sûr, mais aussi l'ouïe, l'odorat... - pour développer un rapport synesthésique à l'espace. « Ainsi vécu et exprimé, le rapport au terrain n'engage sûrement pas le seul intérêt intellectuel du géographe, mais toute sa personne, dans ses dimensions psychologiques et intimement personnelles » (Lefort, 2012, p.472).

Entre norme et désir, l'« évidence » du terrain, qualifiée d'« aveuglante » par Isabelle Lefort (Lefort, 2012, p.471), viendrait expliquer la raison pour laquelle le rapport au terrain en géographie a fait l'objet d'un travail réflexif relativement tardif. Alors que la discipline s'est construite sur la pratique de terrain, ce dernier n'est devenu objet scientifique en France qu'à partir des années 2000, suite aux nombreux questionnements suscités dans les autres sciences sociales, en sociologie des sciences notamment (Volvey et al., 2012, p.451). L'essor des méthodes qualitatives à partir des années 1980 et 1990 en géographie, marquant le détachement épistémologique et théorique progressif au regard des approches plus structuralistes des années 1970, a encouragé ces nouveaux questionnements sur la pratique de terrain, accompagnés par l'introduction en France des géographies postmodernes anglophones (Staszak, 1999) et notamment le développement d'une épistémologie postcoloniale et féministe (Volvey et al., 2012, p.446–450)[59]. Si ce travail autoréflexif

[59] Anne Volvey, Yann Calbérac et Myriam Houssay-Holzschuch prêtent particulièrement attention dans leur article à la manière dont la littérature féministe des années 1990 dans les pays anglophones a renversé le rapport masculiniste à la méthodologie de la recherche, qui serait fondamentalement neutre et distancié (Volvey et al., 2012, p.446–450).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

sur les pratiques de terrain a été tardif, il semble aujourd'hui faire consensus : « l'horizon intellectuel contemporain est caractérisé par l'essor des postures constructivistes ; la réflexivité devient même une attente de l'institution » (Volvey et al., 2012, p.451). On peut alors envisager un « principe de symétrie » (Volvey et al., 2012, p.444) et étudier la dimension spatiale intrinsèque de la pratique de terrain, en reportant sur cette méthodologie de recherche les interrogations que le géographe adresse à ses objets d'étude.

Il s'agit ainsi dans cette partie d'interroger la manière dont j'ai progressivement délimité la spatialité de mon territoire d'étude - sa localisation, ses échelles, ses nœuds. Le moment du terrain a été déterminant dans la transformation d'un espace scientifique et littéraire *a priori* emblématique des dynamiques étudiées en espace d'interactions. Des découvertes et des rencontres décisives ont non seulement modifié les limites spatiales de l'étude, mais son orientation même. Par là, le terrain peut être aussi assimilé à un espace de révélations.

1.1. Le terrain comme espace d'interactions

Il s'agit ici d'aborder de manière transparente les différentes étapes qui ont présidé à la définition de mon territoire d'étude, au cœur desquelles le temps et l'espace du terrain ont joué un rôle décisif. Or, le terrain est pour Isabelle Lefort une « Arlésienne », c'est-à-dire « un point central de l'intrigue que l'on ne voit jamais » (Lefort, 2012, p.469), et l'on tait les « bricolages » et « petits arrangements » qui en font pourtant la réalité (Guyot, 2008). Anne Volvey, Yann Caldérac et Myriam Houssay-Holzschuch affirment alors la nécessité d'interroger le terrain, « boîte noire méthodologique, à la fois impensée et allant de soi », dans une perspective épistémologique, de repenser la norme en réfléchissant à sa pratique et en l'envisageant comme un problème scientifique véritable (Volvey et al., 2012, p.442–443). Ainsi, si « l'institution a tendance à (faire) taire les critères subjectifs et normatifs, pourtant très intriqués avec les critères scientifiques que l'on voudrait purement rationnels » (Morelle and Ripoll, 2009, p.159), interroger la fabrique du territoire d'étude permet de déconstruire les différentes étapes d'un processus de recherche évolutif : au-delà du souci de présenter en toute honnêteté les circonvolutions de mon travail, il s'agit aussi de redonner tout son sens à un terrain dont la définition a été le résultat d'interactions cruciales.

C'est tout d'abord en tant qu'espace scientifique et littéraire *a priori* emblématique des dynamiques que je souhaitais investiguer, soit la tension entre écritures et mobilités, que le territoire d'étude a été défini à l'issue de mon Master (cf introduction générale). Mon projet de thèse consistait alors à interroger la part des représentations de la nature dans les mobilités touristiques et résidentielles vers le *Pacific Northwest* (Montana, Idaho, Washington, Oregon aux Etats-Unis, Alberta et Colombie-Britannique au Canada) (figure 10). Le choix de ce premier terrain d'étude a été motivé par plusieurs raisons : territoire attractif, il accueille touristes et néo-arrivants en raison des aménités environnementales qu'il offre ; il est également un territoire emblématique de la *wilderness* ; un territoire littéraire, puisque cadre de nombreux récits de *Nature Writings* ; un territoire scientifique cohérent enfin, objet de nombreuses recherches sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale. Pour toutes ces dimensions, le *Pacific Northwest* me paraissait alors être un territoire de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

prédilection pour interroger la manière dont les représentations de la nature, sous toutes leurs formes, peuvent encourager des dynamiques migratoires.

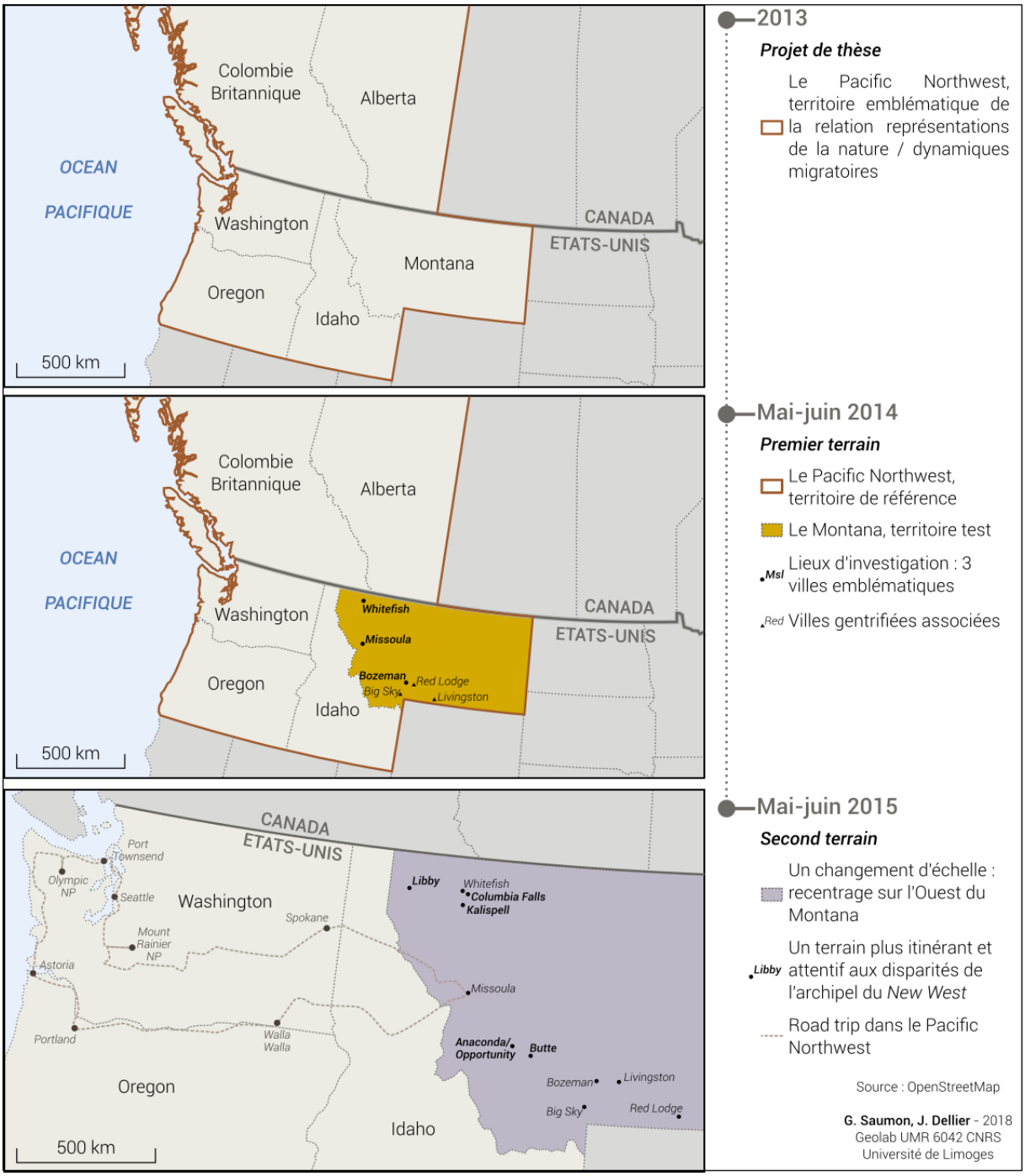


Figure 10 :les étapes de la fabrique du terrain

Si cette stratification territoriale encore un peu hasardeuse m'a permis les premiers mois de défricher la littérature scientifique abordant ces questions à cette échelle, la préparation de mon premier terrain de recherche, au printemps 2014, a rapidement mis en doute la possibilité

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'investiguer en deux mois un territoire aussi vaste[60]. Lorsque nous[61] avons décidé de circonscrire ce premier terrain - pour y tester une méthode, y appliquer l'ébauche d'une problématique, qui à terme devait ensuite être interrogée sur quelques territoires emblématiques à l'échelle du *Pacific Northwest* -, le choix du Montana a été quasiment spontané. Il apparaissait en effet comme un territoire scientifique et littéraire exemplaire des dynamiques que je souhaitais analyser.

Dans les imaginaires collectifs, le Montana est le haut-lieu de la nature sauvage, sublimé par l'effervescence littéraire qu'il suscite : de nombreux artistes se sont installés dans ce territoire pour y puiser leur inspiration, et participent à renouveler une production littéraire importante et reconnue à l'échelle internationale. En France, le travail de traduction et de diffusion des éditions Gallmeister m'a permis de rencontrer très rapidement cette littérature. Si les chapitres suivants consisteront justement à analyser de manière plus approfondie ces récits de nature inscrits dans le Montana et leur rôle dans les dynamiques migratoires, je tiens à souligner dès à présent le succès du récit *A River Runs Through It* de Norman Maclean (*La rivière du sixième jour* pour la traduction française) (Maclean, 1997), paru en 1976, et surtout de son adaptation au cinéma par Robert Redford en 1992 (*Et au milieu coule une rivière*) (Redford, 1992) - tout comme son adaptation du roman de Nicholas Evans (Evans, 1997) *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* en 1998 (Redford, 1998) - qui ont définitivement inscrit le Montana comme territoire emblématique du mouvement de retour à la nature. Il faut également noter le rôle joué par des producteurs symboliques tels que Jared Diamond et Naomi Klein dans la diffusion de cette image. Dans leurs deux « éco-best-sellers », *Collapse* (Diamond, 2009) et *This Changes Everything* (Klein, 2015), produits par des auteurs qui incarnent aujourd'hui le paradigme environnemental, le Montana est présenté comme un territoire de nature sauvage, mais aussi comme un très bon exemple de la manière dont les sociétés vont à leur perte - Jared Diamond notamment lui consacre le premier chapitre de son essai.

Le Montana est ensuite un territoire emblématique de la recherche scientifique sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale. Alors que Rina Ghose propose un article très critique sur la gentrification de Missoula, se concentrant sur ses impacts et les réactions de la communauté locale face à un processus de « class colonization » (Ghose, 2004), Steve Thompson étudie plutôt les modalités des migrations d'aménités dans le comté de Flathead, plus au nord (Thompson, 2006) et Patrick C. Jobes interroge les illusions et désillusions des néo-arrivants en quête d'un paradis dans la *Gallatin Valley* (Jobes, 1991, 2000). Malgré ces trois colorations, les auteurs s'accordent sur le rôle joué par l'environnement - et sur les nouvelles valeurs qui lui sont affectées - dans les dynamiques contemporaines du Montana. Pour cette raison, il incarne la mutation socio-économique de l'Ouest américain, et apparaît dans les travaux sur le *New West* comme une étude de cas privilégiée : dans *Imagining the Big Open*, dont la préface met à l'honneur la filmographie de Robert Redford (Nicholas et al., 2003), William Wyckoff et Meredith Wiltsie analysent la manière dont Red Lodge, ancienne ville du charbon, se transforme en ville récréative (Wiltsie and Wyckoff,

[60] Le *Pacific Northwest* n'a pas été délaissé pour autant : les entretiens réalisés avec la population locale - néo-arrivants comme résidents depuis plusieurs générations - ont eu entre autres pour objet d'interroger les sentiments d'appartenance à cet échelon territorial. Les résultats de cette enquête sont analysés dans le chapitre 4.

[61] Ce pronom personnel vient ici mettre en valeur le rôle qu'ont bien évidemment joué mes trois directeurs dans l'élaboration du sujet, notamment dans la délimitation du terrain, puis dans toutes les étapes de ma thèse. L'utilisation de la première personne du singulier dans la restitution de ce travail ne rend pourtant pas justice au cadre de pensée collectif qui a façonné l'évolution de mon projet - les échanges avec mes directeurs, mon appartenance à un laboratoire, à une ANR : cette tension entre dimension individuelle et collective est interrogée à la fin du chapitre.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2003), et Ken Owens consacre un article à l'essor de la pratique de la pêche à la mouche depuis les années 1980, devenue emblématique d'une nouvelle économie reposant sur les activités de pleine nature (Owens, 2003). Dans l'ouvrage de synthèse que constitue *New Geographies of the American West*, les villes du Montana sont prises comme sites modèles de la transformation de l'Ouest (Travis, 2007) - Livingston et Bozeman dans le chapitre consacré aux « resort towns » (Travis, 2007, p.131–154), la *Gallatin Valley* et la *Madison Valley* comme territoires emblématiques de l'Ouest gentrifié (Travis, 2007, p.155–176). William Wyckoff et Jeremy Bryson considèrent dans leur article que les villes d'Hamilton et d'Anaconda incarnent l'une le *New West*, l'autre l'*Old West* (Bryson and Wyckoff, 2010). Enfin, J. Dwight Hines consacre ses recherches à des comtés spécifiques du Montana. Mais la sélection des villes qui composent son *New West Archipelago* évolue d'un article à l'autre. Si en note de bas de page en 2010, puis en 2012, il propose une liste d'« îles » dans laquelle figurent uniquement, pour le Montana, Bozeman et Missoula (Hines, 2010b, 2012), ses articles sont pour autant majoritairement dévolus au terrain qu'il a réalisé à Livingston, dans le comté de Park (Hines, 2007, 2010a, 2010b, 2012). En soulevant l'hypothèse selon laquelle il existerait plusieurs stades de gentrification, Hines en 2015 justifie cette incohérence : Livingston et le comté de Park seraient actuellement dans la phase initiale du processus - ce qui viendrait expliquer le fait qu'il n'inscrive pas encore Livingston dans les « îles » du *New West Archipelago* - quand, par contraste, la gentrification aurait été amorcée de manière plus précoce dans les vallées de Bitterroot, Flathead et Gallatin (soit autour de Missoula, Whitefish et Bozeman). Cette antériorité pourrait s'expliquer par la maturité des stratégies de développement résidentiel dans ces trois vallées, prises en main par des professionnels (promoteurs immobiliers, développeurs fonciers, services d'urbanisme...), lorsque l'entrée plus tardive du comté de Park dans le processus serait encore le fait d'initiatives individuelles liées à l'investissement de nouveaux propriétaires dans ce site particulièrement attractif (Hines, 2015, p.76).

Territoire littéraire et scientifique par excellence des dynamiques que je souhaitais étudier, ma première expérience de terrain aux mois de mai et juin 2014 a ainsi été consacrée au Montana, dans la perspective d'y appliquer ces questionnements émergents avant de les soumettre l'année suivante à l'échelle du *Pacific Northwest* : il s'agissait alors de réfléchir en termes de « terrains emboités », considérés comme un jeu de « poupées russes » (Guyot, 2008, p.6). Trois villes ont été choisies pour faire l'objet de mon investigation, car récurrentes, nous venons de le voir, dans les travaux sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale : Missoula, Whitefish et Bozeman (figure 10).

L'atterrissage de l'avion met parfaitement en scène l'immersion brutale dans un terrain devenu subitement réel - « Passer de l'objet au terrain, c'est passer d'une construction avant tout intellectuelle à une situation concrète dans laquelle les chercheur-es sont nécessairement et pleinement impliqué-es » (Morelle and Ripoll, 2009, p.159) -, et marque de manière symbolique le commencement d'un processus de prise de conscience, de révélations[62]. Dès les premiers instants à Missoula, la rencontre avec un ciel infini et des montagnes à perte de vue, avec des modes et des rythmes de vie au sein desquels le rapport à l'environnement relève du quotidien et de l'évidence

[62] Pour autant, la construction intellectuelle de cet objet « terrain » repose en partie sur la projection de représentations construites en amont, comme l'a démontré Jean-François Staszak à propos de Gauguin (Staszak, 2003). Entre processus de révélations et simple relecture de cet imagier préconstruit que le géographe transporte avec lui, l'analyse de notre rapport au terrain demeure complexe.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

sont autant de découvertes déterminantes dans la formulation définitive de mes premières hypothèses (photographie 1).

Photographie 1 : premiers instants sur le terrain : l'évidence du rapport à l'environnement

De haut en bas et de gauche à droite : vue depuis l'I90, 12 juin 2014 ; rue principale de Missoula, 6 mai 2014 ; Clark Fork River, 16 juin 2015 (clichés G. Saumon)

Ces moments d'observations et d'apprentissages purement empiriques ont été cruciaux dans l'évolution de mon projet de recherche. Il s'agit alors d'assumer la part d'aléatoire et de subjectivité dans ces découvertes, et de penser aussi la pratique de terrain comme « un ensemble de tâtonnements, de renoncements et de bricolages » (Guyot, 2008, p.1), voire comme un morceau de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

free jazz, c'est-à-dire « un apprentissage humain fondé sur des qualités d'improvisation » (Buire, 2012, p.613).

Mais ce sont surtout des rencontres décisives qui ont (re)modelé mon sujet de thèse, et je souhaite accorder à ces temps d'interactions leur juste place dans le rendu final. Car bien qu'il soit « source de connaissances », de manière générale « le comment de la recherche tient une place marginale dans le rendu final des travaux » : « l'ensemble des rapports humains qui construisent les savoirs deviennent alors un « à côté » de la recherche, réduit au registre secondaire du personnel et de l'anecdotique » (Morelle and Ripoll, 2009, p.1). Pourtant, ces temps d'interactions, si on les pense comme une accumulation et une juxtaposition de biais[63] assumés, ont toute leur place dans la production et la restitution des savoirs. La présence du chercheur sur le terrain crée une situation inhabituelle, perturbatrice par rapport à un quotidien considéré à l'inverse comme garant d'une certaine vérité : ce bouleversement rendrait difficile l'accès « à ce que l'on définirait comme étant le réel » (Ginisty and Vivet, 2008, p.1). En effet, les interactions entre le chercheur et les personnes rencontrées - des « rapports d'interconnaissance, de confiance ou d'inimitié mais en tout cas des rapports *personnels* » (Morelle and Ripoll, 2009, p.159) - déterminent la substance des informations recueillies. Mais plutôt que d'envisager le biais comme un mal nécessaire, un obstacle à la saisie des données du terrain, je considère qu'il participe à la production des savoirs, et qu'il convient de l'analyser comme tel. Karine Ginisty et Jeanne Vivet invitent en effet à dépasser les présupposés négatifs et à donner voix aux « non-dits du terrain et de ses pratiques », pour « interroger sa valeur heuristique et son rôle dans la construction des savoirs empiriques » (Ginisty and Vivet, 2008, p.2). Ce point est d'autant plus important qu'il nous invite à considérer le terrain comme temps mais aussi comme espace, et donc à lui reconnaitre toute sa géographicité : non seulement temps « de la confrontation du chercheur à son objet d'étude », il est en effet aussi « *espace* de la production des savoirs » et « *espace* d'échanges, visibles ou non, conscients ou non, entre le chercheur et les personnes enquêtées » (Ginisty and Vivet, 2008, p.1). Enoncer le rôle qu'ont joué les interactions dans la réalisation de ma thèse me parait d'autant plus important qu'elles l'ont véritablement façonné. De trois entretiens avec des personnes ressources lors de mon premier séjour dans le Montana en 2014 a en effet émergé une nouvelle délimitation spatiale et thématique de mon terrain.

Alors que je souhaitais le rencontrer pour comprendre la manière dont l'*Environmental Studies Program* de l'Université de Missoula, dans le cadre duquel il enseigne l'éthique environnementale, participe à la relation entre environnement et mobilités - puisque le programme attire chaque année de nombreux étudiants et enseignants qui s'installent, souvent définitivement, dans le Montana pour s'engager dans des causes environnementales -, Dan Spencer a réorienté mon sujet de recherche, en m'amenant à questionner deux points cruciaux. Le premier concernait la ligne de fracture Est/Ouest du Montana, véritablement structurante, mais que j'avais jusqu'à présent ignorée. Me présentant deux territoires profondément différents en termes de paysage, d'économie, de société et d'histoire, il m'a invité à reconsidérer la pertinence d'envisager les dynamiques de migrations d'aménités à l'échelle du Montana (Missoula, 19 mai 2014, n°30). Preuve en est, j'avais sans y prêter attention sélectionné pour mon premier terrain trois villes toutes situées dans la partie Ouest. Mais cet entretien m'a amené à considérer un autre changement d'échelle encore, en

[63] « Communément défini comme une erreur méthodologique, le biais contribuerait à des interprétations erronées et empêcherait le chercheur d'accéder au « réel » » (Ginisty and Vivet, 2008, p.1).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

abordant un second point crucial que mes premiers mois de recherche en France n'avaient pas révélé. Convaincu et passionné, il m'a parlé des opérations de décontamination bénéficiant à certains et jamais à d'autres, des villes ouvrières extrêmement polluées à quelques miles des sites de nature protégée les plus attractifs, et de manière générale de l'inégal accès à un environnement sain, esquissant peu à peu par là la face cachée du Montana[64]. Je ne sais pas si j'aurais pu découvrir seule l'autre dimension de mon territoire d'étude : les acteurs que j'avais sélectionnés au préalable portaient tous les apparats du décor le plus soigné du Montana.

Deux autres acteurs du monde universitaire rencontrés quelques jours plus tard ont confirmé les doutes que les révélations de Dan Spencer avaient commencé à faire germer. Si Phil Condon, chercheur et enseignant en littérature environnementale à l'Université de Missoula, a immédiatement attesté de la partition Est/Ouest en termes d'identités territoriales, il m'a aussi invité à la vigilance quant à un excès de généralisation : l'Ouest du Montana n'est pas homogène, inscrit dans des dynamiques similaires de part et d'autre du territoire. « *Anyway you can't generalize and say in Western Montana the environmental voices, environmentalists and environmental artists [...] have a lot of credibility, have a lot of influence.. you also can go fifty miles from here and find a very...- in the population and in the government - a very much anti-environmentalist viewpoint. I don't know if this is what you try to find out but I would caution against generalizing too much, like politically or ethically or environmentally, like Western Montana is all the same. It really isn't* » (Missoula, 27 mai 2014, n°35). Cette mise en garde m'a incitée à remettre en question la cohérence d'un territoire que je considérais jusqu'alors de manière globale. Et si la rencontre quelques semaines plus tard avec Susan Kollin m'a fait découvrir les productions scientifiques sur le *New West*, la professeure de littérature américaine de l'Université de Bozeman m'a surtout encouragée à dépasser cette échelle d'analyse : « *I think you're right, I think people use New West as a blanket term, but what you're doing is you very much try to break it down and look at subcategories of that bigger term and I think that's very smart, cause they're not all the same. [...] I think you're on a research that's new. When you told me something, I was like 'haa, I see what she's doing and that's really important'. I'm hearing something that's new about conceptualization of the New West* » (Bozeman, 10 juin 2014, n°81).

Ces trois rencontres ont fait de mon premier terrain un espace de révélations : m'écartant de mes premières ambitions, qui consistaient à analyser les nouvelles mobilités pour l'environnement à l'échelle du *Pacific Northwest*, il s'agissait dorénavant de changer d'échelle et d'envisager la géographie des dynamiques socio-environnementales dans l'Ouest du Montana, à même de saisir les inégalités que ces dynamiques participent à révéler et renforcer. Il n'était plus question, à l'issue de ce premier terrain, d'organiser un second séjour dans d'autres sites attractifs du *Pacific Northwest*, mais de penser dorénavant l'Ouest du Montana à une échelle bien plus fine, et de revenir observer son autre visage, dont je n'avais eu qu'un rapide aperçu[65].

[64] Ces questions seront développées dans la dernière partie, à partir du chapitre 7.

[65] La modification du titre de ma thèse est d'ailleurs emblématique de ce déplacement géographique et thématique - de « Mobilités et écritures de la nature dans le *Pacific Northwest* » lorsque j'ai initié mon projet au titre actuel, « Big Sky, Montana : une géographie critique. Capital environnemental et recompositions sociales dans l'Ouest du Montana ».

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.2. Le terrain comme espace de révélations

Mon retour en France a alors été consacré à cette nouvelle bibliographie, mais aussi à une relecture des travaux scientifiques déjà parcourus, plus attentive aux incohérences et inégalités qu'elle vient parfois souligner. Devenue réceptive à cette manière de considérer l'Ouest américain, j'ai découvert dans la littérature sur la gentrification rurale un appel à changer d'échelle d'analyse auquel je n'avais jusqu'alors pas prêté attention. Ainsi, pour Rina Ghose, « the existing research has largely been at a macroscale, creating the need for specific place-based research that extends the understanding of the complexities embedded in nonmetropolitan growth » (Ghose, 2004, p.529). Et Jeremy Bryson et William Wickoff, lorsqu'ils analysent Hamilton et Anaconda comme incarnation du *New West* pour l'une, de l'*Old West* pour l'autre, éclairent bien évidemment les deux visages du Montana : « Overall, these two Montana settings tell very much the same story. They are different sides of the same coin. They remind us that as we track the growth and evolution of rural gentrification across the West, we need to see the relative success or failure of that process in particular places as part of a much larger narrative » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.72). Pour autant, malgré ces quelques précautions prises par certains auteurs, les travaux portant sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale dans l'Ouest américain, ou sur le *New West* plus spécifiquement, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, ont tendance à aborder de manière globalisante des dynamiques qui sont en réalité exclusives à certains territoires particulièrement attractifs. Si, à la suite de J. Dwight Hines, nous considérons que ces sites forment un archipel, proposer une thèse à l'échelle de l'Ouest du Montana permet de prêter attention à ses « îlots » tout autant qu'aux espaces qu'ils dessinent en creux. Le second terrain a donc été abordé dans cette perspective (figure 10). En organisant un séjour plus itinérant, il s'agissait d'investiguer l'autre facette du Montana que Dan Spencer, Phil Condon et Susan Kollin m'avaient invitée à découvrir - les sites contaminés ou consacrés aux activités extractives à Libby, Butte, Anaconda, Kalispell, mais également des populations exclues des dynamiques très élitistes que j'envisageais au départ, à Bozeman, Missoula ou Whitefish. Dans le même temps, une semaine d'escapade vers la côte Ouest m'a permis de considérer la mutation territoriale des espaces les plus attractifs de l'Ouest du Montana à l'échelle du *Pacific Northwest* - notamment en passant quelques jours à Portland, dont Missoula est considérée être la petite sœur[66] (figure 10).

Ce second terrain a été plus douloureux, et a rapidement pris la forme d'un espace de confrontations : travailler sur la justice environnementale, c'est aussi accepter de se confronter au sentiment de l'injuste. Cette perspective entraîne un nécessaire travail introspectif : comment en effet le chercheur doit-il se comporter face à l'injustice ? Peut-il, doit-il s'engager sur son terrain ? Nathalie Bernardie-Tahir et Camille Schmoll soulèvent la complexité de ce « dosage » entre engagement et distanciation. Si leur article témoigne d'un contexte spécifique[67], car relevant d'une « situation d'urgence » où le « souci éthique » est violent et immédiat, la question qu'elles soulèvent s'applique à tous les terrains face auxquels le chercheur ne peut que se positionner : « comment

[66] « *There's like a countercultural element that stays since the 70s and you can locate it geographically in places like Missoula, the younger sister to Portland* » (Bozeman, 10 juin 2014, n°81). L'identité urbaine de Missoula sera étudiée de manière plus approfondie dans le chapitre 5.

[67] Leurs travaux portaient alors sur les migrations dites « irrégulières » à Malte, et leur article « sur le caractère chaotique et accidenté de [leurs] trajectoires de recherche et de [leur] expérience de terrain » (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.3)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

dénoncer - car dénoncer apparaissait comme une évidence - sans tomber dans un militantisme trop éloigné des contingences scientifiques ? » (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.3–4). La soudaine « proximité corporelle »[68] avec son objet d'étude, devenu sujet d'étude, entraînerait presque en effet une réaction physique spontanée, « la réaction immédiate qui est celle de s'impliquer, de dénoncer, de « faire quelque chose », par altruisme bien sûr, mais aussi comme catharsis permettant d'évacuer un « trop-plein émotionnel » que la seule prise de notes dans un carnet ne suffit plus à purger » (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.9). Le chercheur se retrouve alors face à un dilemme : critiquer et s'engager, ou maintenir la distanciation que requerrait la neutralité scientifique[69] ? S'il existe pour Olivier Milhaud le risque de « verser dans la surinterprétation dénonciatrice » en exaltant « l'idée séduisante de fonction émancipatoire d'une science en charge de décoder les fonctionnements injustes d'une société » (Milhaud, 2006, p.2), Fabrice Ripoll et Marie Morelle à l'inverse évoquent, et par là légitiment, « des interventions personnelles impossibles à refréner » (Morelle and Ripoll, 2009, p.162) lors de leurs deux terrains de thèse, le premier sur les enfants de la rue à Yaoundé au Cameroun (Morelle, 2004), le second sur les mouvements sociaux en France (Ripoll, 2005). « Le choix de la non intervention peut certes se défendre au nom de la Science. Mais peut-on toujours se retrancher derrière le statut de chercheur ? Ou plutôt, cette « neutralité axiologique » en acte ne peut-elle pas entrer en contradiction avec d'autres principes, méthodologiques ou éthiques, dans certaines situations où l'intervention devient nécessaire ? » (Morelle and Ripoll, 2009, p.160). Confrontée à des situations d'injustices lors de mon second terrain, j'ai en effet été partagée entre l'observation rigoureuse qui est attendue d'une doctorante et le refus de réprimer des réactions spontanées. Sans faire preuve de militantisme, mon engagement a consisté à diffuser lors de mes entretiens avec la population des informations maintenues confidentielles ou simplement méconnues[70] - pour étudier les réactions, mais aussi pour témoigner de ce que j'avais découvert et susciter, peut-être, des mobilisations locales. Mais face aux situations d'injustice, aux confidences recueillies lors d'entretiens particulièrement délicats dans des sites extrêmement pollués, mon engagement a aussi été un « engagement de soi », ce qui a signifié laisser parler mon individualité, mes positionnements personnels, mais aussi accepter l'émotion lors de ces rencontres, et créer des liens.

Si la scientificité d'une telle attitude est certes à interroger, cette tension entre neutralité et engagement doit être questionnée à une autre échelle : en effet, quelle place puis-je accorder à la thématique de la justice environnementale, et au-delà au sentiment de l'injuste, au regard de mon rattachement institutionnel, et plus spécifiquement de mon laboratoire de recherche ? Pour Solène Gaudin et Jonathan Mesureau, qui étudient la relation entre le rattachement institutionnel et l'appréhension du terrain, l'empirisme qui prévaut pendant le déroulé de celui-ci constituerait pour le doctorant une forme d'émancipation[71], ce qui les incitent à parler d'une « production personnelle

[68] « Le « terrain » se vide peu à peu de sa dimension théorique et prend chair, s'incarne dans la proximité corporelle des migrants et des chercheur-es. L'information passe moins par l'esprit et la parole que par le corps et les sens en alerte qui captent et produisent un autre langage, dominé par l'émotionnel et le subjectif » (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.9).

[69] Lionel Laslaz dans un article récent revendique quant à lui un positionnement relativement marginal aujourd'hui puisqu'il prône une « posture dégagée », c'est-à-dire « un positionnement se passant des avis orientés, de l'engagement et du militantisme » (Laslaz, 2017, p.14), fondé sur une mise à distance critique vis-à-vis de son objet d'étude.

[70] Le financement du programme *Sustainable Food and Bioenergy Systems* de l'Université de Bozeman par Monsanto, ou encore la face cachée des opérations de décontamination, présentées pourtant comme des *success stories* font partie de ces révélations.

[71] « Au delà du rattachement et du positionnement épistémologique, le terrain serait porteur d'une émancipation (plus ou moins assumée) du jeune chercheur face à sa référence académique. Le terrain l'invite à opérer une recomposition permanente afin d'ajuster l'observation à la problématique, de réorienter ses recherches ; en somme, s'adapter au terrain

Licence CC BY-NC-ND 3.0

du terrain » (Gaudin and Mesureau, 2008, p.7). Lorsqu'un sujet se transforme le temps du terrain, soit loin de l'institution, ce moment peut même « être considéré comme l'extrême degré de dégagement de l'encadrement universitaire » (Gaudin and Mesureau, 2008, p.9). Pour autant, si la progression de mon sujet est le fait de découvertes empiriques, l'espace d'élaboration de ma thèse n'est pas uniquement composé de l'espace de mon terrain : mon bureau, mon laboratoire constituent autant de cadres spatiaux et intellectuels qui ont profondément influencé mon travail. La réflexion collective menée sur le capital environnemental a ainsi été déterminante dans l'évolution de ma thèse, et la partie consacrée à cette grille de lecture s'efforcera de lui rendre justice[72].

Ainsi, ce chapitre tend à assumer tout l'empirisme d'une thèse façonnée par des découvertes et des rencontres décisives, qui, en incarnant subitement l'objet d'étude en sujets d'étude, ont profondément réorienté le projet en le ré-humanisant. « Dans le même temps, une recherche à ce point contaminée par son terrain n'est-elle pas justement éminemment géographique ? » (Milhaud, 2006, p.8).

Considérer le caractère fondateur de ces temps d'interactions et de confrontations m'invite dans un second temps à préciser la méthodologie employée, qui a justement accordé une grande place au recueil de récits biographiques. Le récit est considéré selon une triple dimension ici. Si ma thèse interroge le rôle que peuvent jouer les différents récits de nature dans les dynamiques migratoires, l'attention portée aux mises en mots des parcours biographiques a également déterminé la méthode employée dans mon projet de recherche : le récit fait alors aussi référence au discours sur soi des personnes interrogées, tout autant qu'au « je » qui a mené les entretiens et dont les particularités influent nécessairement sur leur déroulé comme leur analyse. La restitution de ce travail attentif aux différentes narrations qui l'ont nourries propose alors une structuration faisant écho à leur importance dans ce projet - il s'agit de la troisième dimension du récit. Parce que ma thèse portait au départ uniquement sur la relation entre environnement et mobilités, j'ai souhaité, dans le rendu final, respecter l'évolution - empirique et inattendue - d'un projet dont certaines des conclusions les plus fondamentales m'ont été révélées dans un second temps uniquement : les injustices manifestes que constitue l'inégal accès à un environnement sain feront l'objet d'une dernière partie (chapitres 6 à 8), afin de traduire au mieux par l'écriture la progression d'une pensée façonnée par l'empirisme.

2. Une oreille attentive aux récits

J'ai ainsi accordé une attention particulière aux récits dans ce travail. Si le chapitre précédent a été l'occasion d'interroger la place que la littérature scientifique sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale octroie à l'environnement, en amont comme en aval de l'installation des néo-

---

[...]. Les témoignages et récits des doctorants indiquent que la pratique de terrain les conduit tant à affirmer leur position et questionnement qu'à remanier leur cadre théorique général » (Gaudin and Mesureau, 2008, p.6).

[72] Cette grille de lecture sera présentée et appliquée dans les chapitres 6 à 8.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

arrivants, et de démontrer l'importance spécifique qu'il occupe dans les dynamiques du *New West*, j'ai la conviction que l'environnement est à ce point déterminant dans les parcours biographiques et migratoires des habitants de l'Ouest du Montana qu'il devient un objet discursif structurant, au fondement des identités sociales. Il s'agit alors d'interroger le rôle des différents récits sur l'environnement dans les trajectoires, de l'importance qu'a pu prendre la lecture d'un roman d'apprentissage au cœur de la nature sauvage, aux témoignages d'engagements dans des pratiques et modes de vie écologiques, tout en prêtant attention à la manière dont ces mises en mots peuvent déterminer la reconnaissance sociale des individus et groupes.

La réflexion consistera ainsi à situer cette ambition au regard de la littérature scientifique, qui, de manière discrète, mentionne parfois le rôle des récits sur l'environnement dans les dynamiques migratoires. Si ce premier temps sera consacré à la place des récits déjà formalisés dans les mobilités - romans, essais, films... - telle qu'elle est considérée dans les travaux existant, il s'agira dans un deuxième temps de présenter une méthodologie de terrain conçue pour recueillir et analyser les récits intimes des individus rencontrés, en mettant en lumière, dans une démarche introspective, les questionnements que soulève ce projet : car il faut non seulement interroger le statut d'une telle parole - comment la considérer au regard de la nécessaire mise en scène de soi que constitue une situation d'entretien ? - mais aussi soulever la difficulté d'une transcription honnête de ces récits biographiques, considérant les interférences inévitables de mon propre « je ».

2.1. Des récits médiatiques aux origines des dynamiques migratoires ?

Ainsi, s'il est clairement fait mention dans la littérature scientifique du rôle de l'environnement dans les dynamiques contemporaines des espaces ruraux les plus attractifs, la relation entre environnement et mobilités peut encore être approfondie : mon hypothèse est que les représentations de l'environnement jouent un rôle déterminant dans les trajectoires biographiques et migratoires des nouveaux-arrivants et dans la mutation socio-territoriale des campagnes, et qu'elles sont notamment produites par des récits dont la popularité et la diffusion sont déterminantes dans l'essor et le maintien de ces dynamiques.

Pour autant, rares sont les travaux qui interrogent cette relation entre récits et nouvelle attractivité des espaces ruraux : cette faiblesse peut s'expliquer par la réticence à mener des recherches pluridisciplinaires dans le contexte académique, ou, de manière plus empirique, à la difficulté de prouver un lien de causalité direct entre une mobilité et un récit qui l'aurait suscitée[73]. Si, à titre d'exemple, Martin Phillips, Rob Fish et Jennifer Agg en 2001, puis John Horton en 2008 analysent la construction d'images idylliques de la campagne anglaise dans des séries télévisées (Horton, 2008; Phillips et al., 2001), peu de chercheurs vont jusqu'à articuler cette fabrique culturelle et médiatique aux dynamiques migratoires susceptibles d'en être une des conséquences. En 2010, Frédéric Richard souligne, à la suite de J. Horton, l'importance de *Postman Pat* dans la production territoriale du Lake District, dont l'image avait, dès 1810 déjà, été profondément modelée par les

[73] L'article de J. Dwight Hines qui interroge la relation entre le film *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* et la gentrification du *New West* (cf infra) est ainsi publié dans une revue en ligne sur la culture populaire américaine (*Americana : the Journal of American Popular Culture*) (Hines, 2015), alors que ses autres articles sur la gentrification rurale sont publiés dans des revues d'ethnographie ou de géographie (*Ethnography*, *Environment and Planning*, *Antipode*) (Hines, 2007, 2010a, 2010b, 2012), rendant ainsi évidente la difficulté à proposer des recherches pluridisciplinaires.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

mots du poète romantique William Wordsworth dans son *Guide to the Lakes* (Richard, 2010). Puis en 2017 il interroge le rôle des productions fictionnelles dans la diffusion d'une esthétique des campagnes britanniques, des fictions populaires de l'inspecteur Barnaby aux romans de David Lodge et de Posy Simmonds (Richard, 2017, p.62–67). Pour lui, « la campagne anglaise alimente sa propre image » (Richard, 2017, p.65) : ces fictions en effet proposent de véritables reconstitutions de l'esthétique rural britannique, et participent en retour à entretenir cette esthétique, puisqu'elles en viennent à constituer des guides - de manière plus ou moins consciente - pour les habitants, pétris des représentations de la campagne qu'elles véhiculent et donc enclins à perpétuer ces représentations. Il y aurait deux conséquences à ces mises en scène inspirées de récits : le recours aux mêmes marqueurs paysagers d'une campagne britannique à l'autre et la constitution d'une identité socioculturelle pour les habitants de ces campagnes, nourrie de cette esthétique codifiée (Richard, 2017, p.68).

Pour ce qui est de mon territoire d'étude spécifiquement, quelques auteurs interrogent la gentrification rurale au regard d'un imaginaire des campagnes de l'Ouest américain qui serait nourri de récits médiatiques. Ainsi, Peter B. Nelson fait rapidement référence aux images véhiculées par *La Petite maison dans la prairie* lorsqu'il articule les dynamiques migratoires à la fabrique d'une ruralité particulièrement séduisante (Nelson and Nelson, 2010). Rina Ghose propose en note de bas de page une référence à la célèbre anthologie *The Last Best Place*, éditée à la fin des années 1980 par William Kittredge et Annick Smith, qui célèbre la littérature du Montana et aurait joué un rôle structurant dans l'attractivité de l'Etat (Ghose, 2004, p.528). Si ces auteurs n'accordent qu'une place très limitée à l'analyse des récits dans leurs travaux, ne proposant chacun qu'un bref renvoi à des œuvres célèbres, J. Dwight Hines creuse davantage cette question, en faisant référence à des récits médiatiques dont il aurait retrouvé la couleur dans les témoignages des néo-arrivants rencontrés (Hines, 2010b). L'articulation récit-mobilité est d'autant plus aboutie chez Hines qu'il prend pour exemples des écrits proposés par des néo-arrivants gentrifieurs, pérennisant par là cette dynamique : *Yonder: A Place in Montana*, « a quintessential rural gentrifier's tale » est ainsi l'œuvre de John Heminway, originaire de New York et venu s'installer dans le comté de Park au milieu des années 1990 (Heminway, 2000). Le Montana occuperait une place toute particulière dans cette fabrique d'une ruralité fantasmée dans les œuvres de fiction, et Hines fait alors référence au succès de David Brooks, *Bobos in Paradise : The New Upper Middle Class and How They Got There*, dans lequel il considère les deux films de Robert Redford (Redford, 1992, 1998) comme des véritables fables pour les classes moyennes américaines (Brooks, 2001).

En 2015, J. Dwight Hines va plus loin encore dans sa démarche en proposant une analyse approfondie du film *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* (Redford, 1998), qui représenterait un modèle pour les classes moyennes ayant colonisé les communautés du *New West Archipelago* ces dernières années (Hines, 2015). La relation entre le capitalisme néolibéral et le processus de gentrification rurale serait en effet rendue évidente à travers ce film, considéré ici comme un « cultural text » influent. Pour comprendre la démonstration de Hines, il faut bien considérer le contexte idéologique auquel il fait référence, soit l'imprégnation globale de la société par la pensée néolibérale depuis les années 1970. Dans ce cadre, une nouvelle emphase serait portée sur un des tenants principaux de la culture capitaliste, le concept de « destruction créatrice », proposé par l'économiste Joseph Schumpeter dans son ouvrage de 1942, *Capitalism, Socialism, Democracy* (Schumpeter, 2008). Il démontre alors comment cette idéologie a imprégné nos pensées

Licence CC BY-NC-ND 3.0

au point d'être devenue une façon de gouverner les comportements individuels : les sujets néolibéraux sont incités à devenir leurs propres entrepreneurs, à opérer dans le monde avec une appréciation intime de leur responsabilité individuelle et une attention accrue portée à la poursuite d'une « destruction créatrice » au service du progrès individuel et collectif. Le film de Robert Redford est alors considéré comme un véhicule discursif de cette idéologie néolibérale, proposant un modèle de « destruction créatrice » pour les gentrifieurs s'installant dans le Montana. En analysant plusieurs scènes, J. Dwight Hines démontre qu'il expose deux formes de violences opposées, celle de l'Est urbain et celle de l'Ouest rural : si l'Est urbain est décrit comme le monde de la violence non productrice, l'Ouest est celui de la violence créatrice, magnifiée par l'action, souvent violente, mais raisonnée, contrôlée et nécessaire du rancher contre l'animal, car au service de la production et de la régénération (du cheval Pilgrim et de ses maîtresses), donc du progrès. Les personnages de Tom Booker et d'Annie McLean figurent alors comme des icônes culturelles de l'Ouest rural, proposant deux modèles d'expériences du *New West* pour des membres des *Post Industrial Middle Classes* invités à devenir ou déjà gentrifieurs ruraux. Tom Booker, d'abord, est en paix parce qu'il est là où il doit être, à faire ce qu'il doit faire : c'est son activité, sa productivité qui donnent du sens à sa vie dans une perspective néolibérale. « Tom Booker, as a rancher, is a middle class version of a cowboy. [...] This twist to the popular iconic image of the cowboy presents a seemingly possible position into which a rural newcomer can insert him/herself; the appeal is not related to the idea of the cowboy/girl as frontier vagabond but to the rancher as centered, productive, modern, neoliberal wo/man » (Hines, 2015, en ligne). Ensuite, les gentrifieurs ruraux peuvent facilement s'identifier à Annie, citadine de classe moyenne à supérieure, dévorée par son travail, prête à tout abandonner pour vivre une expérience culturelle d'authenticité. Par là, « the film is a definitive example of the seemingly paradoxical discourse of the "New" West that presents rural life not only as the antidote of modern-capitalist existence but also as its clearest distillation » (Hines, 2015, en ligne).

Les films de Robert Redford constituent ainsi des œuvres de référence pour qui souhaite étudier la relation entre une construction médiatique et une dynamique migratoire. La préface de *Imagining the Big Open*, qui propose une analyse des représentations partagées sur le *New West*, est également consacrée au succès de ses films, emblématiques de la nouvelle attractivité de l'Ouest américain. Son impact est indéniable : « for better or worse, his beautiful portrayal of Montana in both *The Horse Whisperer* and *A River Runs Through It* validated Montana as a place important enough to be the setting of major movies, and we realized all too well that such validation had significant ripple effects on the state itself, particularly in the soaring real estate prices for the vistas Redford so gloriously portrayed. Redford's representation of the West clearly matters » (Nicholas et al., 2003, p.XI–XII). Ce succès tiendrait à sa capacité à réconcilier l'*Old* et le *New West*, soit les symboles de l'Ouest des cow-boys, son imaginaire et ses valeurs, et les attributs esthétiques et opportunités récréatives sur lesquels est fondée l'attractivité de l'Ouest des promoteurs immobiliers[74].

[74] Le caractère contradictoire de l'Ouest de Redford invite d'ailleurs les auteurs à se livrer à l'autodérision dans une note de bas de page : « the philosophy Redford propagates is as contradictory as the New West itself, and perhaps those very contradictions explained the appeal of his West. Examining his persona seemed a good way to root out these inconsistencies, which we realized surfaced in our own everyday choices and identities - critiquing the New West and its participants, for example, as we sipped double soy lattés on the way to ski in the Wasatch Mountains » (Nicholas et al., 2003, p.XII).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2.2. Des récits biographiques qui entérinent les dynamiques migratoires

Ces quelques pistes m'ont encouragée à interroger de manière plus approfondie la manière dont des textes fictionnels ont participé à construire une image attractive de l'Ouest du Montana, déterminant parfois des trajectoires biographiques - le livret de citations joint à la thèse permettant d'en découvrir quelques extraits. Mais au-delà de ces productions médiatiques, j'ai rapidement réalisé que les discours sur l'environnement, socialement et culturellement construits - rhétorique des groupes environnementalistes, brochures touristiques, stratégies des promoteurs immobiliers, marketing des entreprises de sport de pleine nature[75], etc, mais aussi simples témoignages des individus rencontrés - constituent autant de récits dont la circulation participe fondamentalement à l'essor des nouvelles mobilités vers le Montana. Il m'a alors paru crucial de considérer l'élaboration de récits partagés sur l'environnement comme une composante essentielle des dynamiques socio-territoriales envisagées : en quoi participent-ils à cristalliser les identités sociales des néo-arrivants ? et comment les considérer au regard des injustices environnementales évoquées ci-dessus ?

2.2.1. Recueillir des récits de vie

Quelques auteurs invitent en effet à prêter attention à ces récits recueillis dans des situations d'enquête. Lorsqu'il développe son concept de « lifestyle migration » (cf chapitre 2), Brian A. Hoey revendique clairement une approche individuelle, ethnographique et attentive aux récits des néo-arrivants, soit une démarche dans laquelle peu de chercheurs se seraient jusqu'à présent investis : « this article attempts to address the relative absence of narrative approaches within the literature on migration » (Hoey, 2005, p.591). L'auteur s'intéresse spécifiquement aux « moral stories » de ces migrants, qui convoquent la notion de Bien - le bien-faire, mais également le bien-être pour la dignité et l'estime de soi - pour légitimer des parcours migratoires nés du besoin d'une vie plus épanouie et surtout moins superficielle (Hoey, 2005, p.604). En prêtant attention à ces récits, il est à même de saisir les différentes étapes d'une mobilité tout autant intérieure que géographique : les migrants vivraient en effet une expérience de liminalité par ce processus de transformation de soi en un nouveau lieu de vie, symbolisant une réorientation identitaire et spatiale (Hoey, 2005, p.609–610). On retrouve chez J. Dwight Hines le même souci de recueillir des « discourses », « narratives », notamment des « constructed narratives » (Hines, 2010a, p.288). Formaliser un récit est en effet le seul moyen pour les gentrifieurs d'attester de leur accumulation d'expériences, qui est au fondement du positionnement social des *Post Industrial Middle Classes*. A propos d'un couple qu'il a interrogé, il explique : « Their success at collecting this style of experience, however, is most evident when Ron constructs a narrative of his engagement with the community » (Hines, 2010a, p.301).

C'est dans cette perspective - pour recueillir au mieux ces récits - que j'ai accordé une place dominante aux entretiens dans ma méthodologie, dans une démarche qualitative. Si une approche

[75] Les auteurs d'*Imagining the Big Open* interrogent d'ailleurs de manière explicite la fabrique d'un récit environnemental par ces grandes marques de sport de pleine nature : « the narrative of a pure nature untainted by the ugliness and individualism of market forces is an illusion, one that is sustained by the wilderness narrative of corporate entities such as Patagonia » (Nicholas et al., 2003, p.72)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

statistique sera évidemment convoquée dans le chapitre 4 pour saisir les profils socio-économiques des populations et les dynamiques migratoires de l'Ouest du Montana, ce sont surtout les 186 entretiens réalisés durant mes quatre mois de terrain qui constituent la matière première de cette recherche et ont fait l'objet d'une analyse détaillée[76] - dont des extraits sont reproduits tout au long de la thèse, en langue originale pour mieux faire entendre les voix -, associés aux 77 cartes mentales recueillies lors de ces temps de rencontres. Parmi eux, les 75 entretiens réalisés avec des locaux ou des néo-arrivants, sur lesquels la même grille de questions a été déroulée[77] ont été traités sur le logiciel d'enquête Sphinx, pour faciliter la réalisation d'une typologie d'habitants : les réponses ont été codées par mots-clefs lors de la réécoute ou directement lors de l'entretien pendant le deuxième terrain, afin de mettre en valeur et retenir pour l'analyse des expressions précises et récurrentes. L'utilisation de Sphinx ici ne procède pas d'une démarche quantitative. En effet, l'objectif n'est pas de produire des éléments chiffrés sur l'ensemble de l'échantillon rencontré : assumant les biais de ma situation d'enquête, refusant l'illusion d'une recherche objectivée selon des critères statistiques, je ne considère pas que mes entretiens peuvent être suffisamment représentatifs pour produire des données extensibles à l'ensemble des individus de l'Ouest du Montana. Il s'agit plutôt, en utilisant ce logiciel, de favoriser une analyse typologique, sans pour autant rigidifier de manière systématique des conditions d'entretiens avant tout déterminées par des relations humaines. La grille de questions a ainsi légèrement évolué durant les quinze premiers jours du terrain de 2014, de manière empirique. De même, tous les contextes d'entretiens ne permettaient pas le déroulé *in extenso* de la grille - entretiens réalisés en compagnie d'une tierce personne dont le positionnement au regard de l'enquêté contrariait parfois la libre parole, entretiens accélérés lors de rencontres « minutées » sur le lieu de travail, etc[78]. Cette malléabilité a été réfléchie et est assumée, puisqu'elle a été la condition d'entretiens respectueux des individus rencontrés et a permis l'établissement de relations de confiance, en évitant tout positionnement trop inquisiteur ou intrusif.

Afin d'approfondir l'analyse de ces récits biographiques et migratoires, les réponses à la question « Where do you live and why? » ont été traitées avec le logiciel Iramuteq. Outil de statistiques textuelles, il facilite l'analyse lexicométrique d'un corpus défini, et permet ainsi de confronter les champs lexicaux employés par les différents individus interrogés, ce qui vient nourrir la typologie élaborée avec l'appui de Sphinx. La question ayant fait l'objet de cette analyse spécifique a volontairement été posée en tout début d'entretien, afin d'éviter que mon propre lexique n'interfère et n'influence les réponses.

Enfin, l'analyse des 77 cartes mentales recueillies a également complété la typologie. En incarnant de manière graphique les représentations subjectives de l'espace, cet outil de la géographie « par le bas » (Bailly, 1990) « constitue une mise en forme, un discours sur le monde » (Morange and Schmoll, 2016, p.117) qui m'a permis de saisir la manière dont les habitants du Montana sélectionnent et valorisent des lieux, des paysages, des pratiques, à différentes échelles, et se situent par rapport à ces éléments. « Technique spatialisante » (Morange and Schmoll, 2016, p.117), ces cartes mettent ainsi en lumière les identités territoriales individuelles et collectives, en suscitant une autre forme de récit, ainsi que la place de l'environnement dans cette imagerie. Mais exploiter des cartes mentales dans sa méthodologie de terrain nécessite quelques précautions (Morange and Schmoll, 2016). Afin d'éviter, encore une fois, d'influencer la personne interrogée dans

[76] J'ai en conséquence fait le choix de laisser leur numérotation apparente dans ma thèse, de 1 à 186.
[77] La grille de questions se situe en annexe (annexe 1), et les résultats obtenus après l'analyse nourrissent les parties 2 et 3 de la thèse.
[78] Ceci explique notamment un taux de non réponse à certaines questions parfois élevé.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

la réalisation de sa carte et d'encourager la spontanéité du geste, j'ai toujours veillé à demander ce dessin au tout début de mes entretiens, en posant une question neutre et simple - le terme « carte » peut en effet être effrayant -, et strictement identique à chaque fois : « Could you please draw your living place? ». Les cartes mentales permettent alors de repérer immédiatement la place accordée à l'environnement dans les représentations spatiales de chacun, et de croiser ces éléments aux autres informations obtenues par l'analyse des entretiens pour enrichir la typologie dans une perspective de « triangulation méthodologique » (Morange and Schmoll, 2016, p.166).

2.2.2. Narrations de soi et mises en scène

Cette méthodologie repose ainsi sur le désir de donner une place fondamentale à la parole lors de mes expériences de terrain puis de mon analyse. Pour autant, questionner les représentations de l'environnement est une ambition délicate. J. Dwight Hines soulève cet enjeu, manifeste dans la situation d'entretien : « What draws newcomers to south-central Montana? Almost invariably the initial response from those I interviewed was another question - 'Why not?' This implies that the appeal of the place is axiomatic, that all one has to do is look around to appreciate the quality of the place. Faced with such a response, I realized that the challenge was to get such participants to actually articulate how they read the landscape for the (self-evident) clues that made the space valuable to them » (Hines, 2010b, p.511–512). Et lorsqu'en 2015 il analyse la portée idéologique de *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, il consacre uniquement son article à la manière dont le film incarne des valeurs qui trouveraient écho à la quête d'authenticité des gentrifieurs des *Post-Industrial Middle Classes* : s'il fait référence à ses travaux précédents, à aucun moment pour autant il ne cite un extrait d'entretien qui appuierait son analyse et justifierait son hypothèse. La corrélation entre les représentations véhiculées par le film et les mobilités qu'elles pourraient susciter relève de l'implicite. Cette lacune ne peut que révéler la difficulté à interroger de manière précise le rôle que peuvent jouer des récits dans des trajectoires migratoires et biographiques.

Mais recueillir des récits de vie implique d'autres difficultés d'ordre général, qui nécessitent un travail introspectif : de toute situation d'entretien découle une narration de soi et une mise en scène de la part des individus interrogés mais également de la part de l'individu qui interroge, engageant une interrelation délicate entre deux positions sociales (Pinçon and Pinçon-Charlot, 1991, p.120).

Tout d'abord, il semble nécessaire de questionner l'artifice de la formalisation d'un récit de vie par des individus invités, par la situation même d'entretien, à produire une « illusion biographique » (Bourdieu, 1986). Critiquant les expressions courantes qui participent à faire de la vie une histoire linéaire (chemin, route, carrière, cheminement, trajet, course, cursus, passage, voyage, parcours...), avec un commencement et une fin, Bourdieu voit dans ce déroulé organisé comme une succession d'étapes une fabrique de cohérence totalement artificielle, la volonté d'appréhender sa vie comme un projet. « Le récit, qu'il soit biographique ou autobiographique, comme celui de l'enquêté qui "se livre" à un enquêteur, propose des évènements qui, sans être tous et toujours déroulés dans leur stricte succession chronologique [...] tendent ou prétendent à s'organiser en séquences ordonnées selon des relations intelligibles » (Bourdieu, 1986, p.69). Cette légitimation

Licence CC BY-NC-ND 3.0

discursive de sa propre vie naîtrait de la nécessité de lui donner un sens - c'est-à-dire une orientation mais également une raison d'être -, faisant par là de l'enquêté, qui sélectionne et organise les évènements, « l'idéologue de sa propre vie », et de l'enquêteur, « professionnel de l'interprétation », son complice (Bourdieu, 1986, p.70). Pour Dominique Vidal, qui interroge la relation entre la narration de soi et la construction identitaire des travailleuses domestiques de Rio de Janeiro, s'il faut avoir conscience de « l'aptitude des acteurs à se mettre en scène dans des présentations de soi bien rodées », il n'est pour autant pas question de « dévaloriser la parole » (Vidal, 2009, p.99). Peu importe la véracité des discours, car le récit est en soi révélateur : Vidal invite alors « à toujours prendre au sérieux ce que les individus disent d'eux et à le soumettre à un questionnement distinct de celui qui interroge la plausibilité du discours » (Vidal, 2009, p.100).

Ce premier point invite à aller plus loin dans l'analyse, en interrogeant non seulement la narration de soi que la situation d'entretien implique, mais spécifiquement le « soi » qu'il met en scène. Chez Bourdieu en effet, l'individu qui se raconte est un être social avant tout, donc disposant d'une « identité pratique » qui repose sur ses *habitus*, soit des « systèmes de dispositions durables et transposables » (Bourdieu, 1980, p.88). Paul Ricœur, dans *Soi-même comme un autre*, propose une toute autre approche du récit biographique, parce que nourrie d'une conception de l'identité personnelle qui dépasse celle de l'identité pratique (Ricoeur and Jarczyk, 1990). Gérôme Truc analyse dans un article ce débat entre les deux théoriciens (Truc, 2005). Pour Ricœur, « l'être humain n'est jamais entièrement réductible à son être social, l'homme ne se résume pas à son *habitus* » (Truc, 2005, p.53) : il existe une part subjective dans les identités personnelles, qui complexifie les traits objectifs de caractère qui déterminent son identité d'individu appartenant à un groupe social. Par là, l'identité pratique ne peut pas constituer la seule identité personnelle, et la pluralité des identités qui composent l'individu peut alors s'exprimer par une pluralité de récits biographiques : « chaque identité narrative propose *une* identité personnelle, une interprétation de soi parmi d'autres toujours possibles » (Truc, 2005, p.53). Cette querelle théorique complexe vient soulever une question cruciale pour qui souhaite interroger des récits biographiques : ai-je recueilli des récits individuels ou des récits collectifs ? En effet, quelle est la part entre la détermination du groupe social d'appartenance et ce qui relève de la trajectoire individuelle (Morange and Schmoll, 2016, p.120) ? Lors de mes entretiens dans le Montana, j'ai été certes confrontée à des individualités, mais chaque élément de discours comme chaque carte mentale est autant le fruit d'un individu, donc d'une sensibilité personnelle, d'un regard lié à une histoire, à des désirs spécifiques, que le discours ou la carte d'une classe sociale, d'un groupe professionnel, ou de la catégorie néo-arrivants/locaux. S'il me parait crucial de prêter attention à la dimension personnelle, de faire de la géographie à l'échelle des individualités, inspirée notamment des démarches ethnographiques de J. Dwight Hines ou de Brian A. Hoey (Hines, 2007, 2010a, 2010b, 2012; Hoey, 2005), il me semble tout autant essentiel de saisir le poids des représentations partagées et d'envisager l'élaboration collective de récits sur l'environnement. Dominique Vidal ainsi souligne chez ses enquêtées « le souci de se corroborer mutuellement » (Vidal, 2009, p.106) : le caractère très construit des narrations de soi évoqué plus haut répondrait alors au désir de faire la preuve de sa conformité avec les valeurs et les normes du groupe d'appartenance (Vidal, 2009, p.106). Le sociologue Gérard Mauger interroge également cette injonction du groupe dans la production d'un récit sur soi, l'enquêté se plaçant en situation de représentation, voire se sentant investi d'une exigence de représentativité. « Aussi longtemps qu'il se perçoit comme porte-parole du groupe, implicitement mandaté pour délivrer la parole du groupe sur

Licence CC BY-NC-ND 3.0

lui-même, l'informateur est enclin à proposer un discours où alternent la présentation de soi plus ou moins stéréotypée que le groupe étudié développe à l'égard de lui-même et *a fortiori* à l'égard des étrangers et sa propre sociologie spontanée du groupe » (Mauger, 1991, p.138). Mais pour que la personne interrogée se place en position de porte-parole de son groupe d'appartenance, il faut qu'elle se sente légitime dans ce rôle. Aux sujets des participants à une table-ronde qu'elles avaient organisée, Nathalie Bernardie-Tahir et Camille Schmoll constatent : « il s'agissait surtout d'intervenants « qualifiés pour parler [...] et prêts à se confronter à l'arène publique » (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.13). De manière générale, il est difficile de recueillir la parole - plus encore le dessin, semble-t-il, dans l'exercice de la carte mentale - des individus dont la position sociale au regard du chercheur les placent dans une situation d'inconfort. D'autant plus que la situation d'enquête est nécessairement asymétrique, « indissociable d'un rapport de force symbolique » (Mauger, 1991, p.131) : les informations révélées et le mode de présentation de soi sont intimement liés à la représentation que l'enquêté se fait de l'enquêteur. De même, l'inégale maîtrise du discours et de la rhétorique est un facteur à prendre en considération lorsque l'on fait des récits biographiques sa matière première.

Mais au-delà de la mise en scène de soi dans la situation d'entretien, qui fait du récit un discours nécessairement construit, il faut également interroger la transcription par le chercheur de la parole de l'Autre : comment la saisir de manière transparente et avec justesse ?[79] Olivier Milhaud soulève ainsi l'enjeu de la subjectivité du « je » qui mène l'enquête : « toute la question de la voix de l'autre est posée. Comment la retranscrire sans la trahir ? Comment l'analyser dans la disqualifier ? [...] L'intégralité des entretiens doit-elle être retranscrite en annexe pour laisser les autres chercheurs débusquer mes mauvaises interprétations ? » (Milhaud, 2006, p.4–5).

Ce point m'amène à interroger le positionnement du chercheur dans la situation d'entretien. Face à ce « je » parfois trop envahissant sur le terrain, des auteurs proposent de recourir à la technique de la neutralisation. Dans un contexte d'enquête en milieu populaire, Gérard Mauger évoque cette stratégie pour effacer la distance sociale entre l'enquêteur et l'enquêté, et communiquer malgré l'appartenance à des classes sociales distinctes, le chercheur « se transformant, en quelque sorte, en "passe-muraille" des cloisonnements sociaux » (Mauger, 1991, p.126) : « une partie du savoir-faire de l'enquêteur relève de l'"art du camouflage" : il s'agit de ne pas éveiller la méfiance, de gagner la confiance, de ne pas "se faire repérer", quitte à prendre quelques précautions pour se "désituer" ». Puis loin, le sociologue évoque des « techniques d'euphémisation, de dissimulation, de dénégation de la distance sociale » (Mauger, 1991, p.127). Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, dans le contexte particulier de la pratique d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie, soulignent de la même manière l'importance d'assurer une présentation de soi favorable, assimilée à une forme de « rite propitiatoire » (Pinçon and Pinçon-Charlot, 1991, p.128). Si ces deux exemples relèvent de conditions d'entretiens spécifiques, où la distance sociale entre l'enquêteur et l'enquêté est forte, reste que l'effort de neutralisation du « je » peut être considéré comme une solution pour parer aux biais évidents qu'implique une trop libre expression de l'individualité du chercheur. Pour autant, la neutralisation est en soi une technique de manipulation - « l'enquêteur, comme les "taupes" des services secrets, se forge méthodiquement une fausse identité, un curriculum vitae satisfaisant, une apparence physique adéquate, apprend à imiter

[79] Il faut ici considérer également toute la difficulté pour une chercheure francophone à interagir puis à retranscrire en langue anglaise - certaines subtilités m'ont certainement échappée.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

l'accent indigène » (Mauger, 1991, p.127) - , et dans des situations d'entretiens que je considère relever avant tout des relations humaines, j'ai souhaité privilégier la transparence. Pour justifier ce choix, un des arguments consiste à affirmer que ces techniques de neutralisation viennent maladroitement camoufler plutôt qu'assumer les biais de toute enquête, en véhiculant l'illusion qu'il existerait une réalité et une vérité indépendantes de la situation d'entretien (Mauger, 1991, p.129). Au contraire, conscientiser le moment de l'enquête et l'interrelation entre la subjectivité de la personne interrogée et celle du chercheur permet d'analyser leur effet sur les matériaux recueillis.

Souhaitant prendre pour modèle ces démarches introspectives, il m'a bien fallu réaliser que mon aspiration à la transparence lors des temps d'entretiens - ne cherchant pas à changer ou masquer ce que je suis - a été facilitée par un contexte de recherche épanouissant ma subjectivité. Si la situation d'entretien peut être qualifiée de « jeu de dupes où chacun croit savoir ce que l'autre pense et oriente donc son discours en fonction de l'intentionnalité présupposée de l'interlocuteur » (Ginisty and Vivet, 2008, p.9), les affinités qui se sont dessinées de manière quasi instinctive avec mes sujets d'étude ont clairement facilité ces temps d'interactions et m'ont encouragée, sans que je le réalise immédiatement, à laisser s'exprimer une individualité particulièrement bien accueillie dans ces milieux spécifiques. Car il faut souligner la proximité sociale et culturelle que je partageais avec la grande majorité des personnes interrogées lors de mon premier terrain, qui trouvaient en moi une oreille attentive et complice, et se laissaient aller à une confidence certainement nourrie par cette ressemblance[80]. En allant plus loin encore dans l'autocritique, il faut même interroger l'orientation de mon premier terrain, consacré à un profil particulier : le néo-arrivant des classes moyennes à supérieures, disposant d'un niveau d'éducation élevé, le plus souvent investi dans des pratiques et des modes de consommation de l'environnement alternatifs. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cet individu-type soit celui avec lequel j'ai eu le plus d'échanges spontanés, rencontré dans des cafés et commerces que l'un comme l'autre fréquentions, ou présenté parce que circulant au sein des mêmes réseaux. Mon mode d'hébergement a aussi très certainement joué sur ce point, puisque la quasi totalité de mes locations sur *AirBnB* m'ont fait interagir avec des groupes sociaux spécifiques, disposant notamment d'un fort capital culturel et encourageant ce type de plateformes communautaires. Mes hôtes ont d'ailleurs eu un rôle déterminant dans ma thèse, partageant leurs réseaux, prodiguant leurs conseils, m'invitant à découvrir leur ville telle qu'ils la vivent au quotidien - m'accueillant ainsi dans un cercle affinitaire qui a tout autant facilité qu'orienté ma pratique de terrain.

Il faut alors souligner les risques d'une géographie de la gentrification rurale absorbée par ses gentrifieurs, lorsque l'enjeu premier de cette approche est pourtant de comprendre la fabrique des inégalités. Serait-elle devenue une géographie négligente, consacrée uniquement aux dominants (économiques, culturels, etc) des campagnes ? A titre d'exemple, la place accordée aux femmes dans la littérature scientifique sur la gentrification est critiquable. Peut-être parce qu'elle est surtout produite par des hommes, cette théorie est très majoritairement nourrie de l'exploration de parcours migratoires masculins. Il faut ainsi relever la dimension fortement sexuée des recherches de J. Dwight Hines, qui n'a réalisé des entretiens qu'avec des hommes. Si l'auteur s'intéresse parfois à la

[80] J. Dwight Hines témoigne aussi d'une vraie familiarité avec ses enquêtés : « after dozens of interviews and several months of general observation, I identified newcomers that were exemplary of the specific categories of migrants that I identify later. Over the course of the remaining months of my initial fieldwork I engaged with these participants to a greater degree: attending their family events, visiting them in their homes, socializing with them in public, informally interviewing them on occasion, recreating with them, etc. It is from this familiarity that the specific ethnographic insight presented below largely springs » (Hines, 2010a, p.290).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

trajectoire migratoire d'une famille, c'est uniquement le mari qui est interrogé : « what Patrick called... » ; « What distinguishes Patrick Lincoln's position from just another case of.. » ; « [...] Patrick says » (Hines, 2007, p.71). Et la manière dont les témoignages sont rapportés laisse à penser que l'homme a amené sa femme comme il a amené ses valises lors de son parcours migratoire : « Most are married and came to Montana with their spouse » (Hines, 2007, p.66) ; « Except for Aaron, they each have a spouse, with whom they moved to Montana, and children, which they produced since arriving » (Hines, 2010a, p.288). Seul l'homme est maître de la trajectoire migratoire de la famille. Des auteurs aujourd'hui invitent à la vigilance quant à ce cadre de pensée stéréotypé, et interrogent les oubliés de la géographie rurale - « Revealing Rural 'Others' » (Milbourne, 1997), « Other geographies of gentrification » (Phillips, 2004) - en consacrant des travaux aux enfants (Philo, 1992), aux femmes en milieu rural (Hughes, 1997) ou encore aux migrantes lesbiennes (Smith and Holt, 2005).

Si lors de mon second terrain j'ai veillé à m'écarter de mon cercle affinitaire pour découvrir l'autre visage du Montana et les importantes inégalités qui la caractérisent, la facilité avec laquelle j'ai pu recueillir les récits sur l'environnement des gentrifieurs est en soi riche d'enseignements : cela m'invite en effet à considérer la force de ces récits partagés, construits collectivement par un cercle de pairs, et qui participent à créer un sentiment d'appartenance à un territoire et surtout à une communauté partageant les mêmes valeurs environnementales. En mettant ainsi en scène leurs trajectoires biographiques et migratoires, ils convoquent les images et reproduisent les discours qui ont nourri leur projet de vie, et en retour probablement participent à l'essor des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale. Prêter une attention soutenue à la production de ces récits - productions littéraires et cinématographiques, mais également discours socialement et culturellement construits - permet alors de saisir la manière dont leur circulation encourage ces dynamiques, et de nourrir mon hypothèse première selon laquelle les représentations de l'environnement jouent un rôle déterminant dans la mutation socio-territoriale de l'Ouest du Montana. J'ai alors souhaité proposer un travail attentif à ces différentes voix, ma thèse devenant « le produit de cette toile polyphonique » (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.14). L'interrelation entre ces subjectivités et le propre « je » de ma recherche paraît alors particulièrement complexe, entre la difficulté à saisir l'Autre à travers une parole nécessairement construite et artificielle, et le prisme du moi, qui ne comprend parfois de l'Autre que ce qu'il est en mesure d'entendre. S'il me parait essentiel d'avoir conscience de la manière dont l'individualité détermine nécessairement l'évolution d'un projet, il y a un véritable risque à se laisser aller à trop d'autoréflexivité : « Is there a way of using the self that does not condense into a privileged moment of 'me'? Can stories be told through selves and through emotions without being at the expense of other stories and selves? » (Widdowfield, 2000, p.202). Ecrire ma thèse à la première personne du singulier a relevé pour cette raison d'un choix délicat. Il s'agit certes d'assumer jusque dans la restitution de mon travail la subjectivité dont je n'ai pas pu - voulu ? - me défaire. Pour autant, il me parait crucial de conclure ce chapitre réflexif sur les modalités de cette écriture, dernière étape d'un projet dont j'ai souhaité interroger la délicate articulation entre « scientificité » et subjectivité.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

3. Faire « bouger les lignes de l'autorité narrative »

Je souhaite ainsi aborder de manière transparente la dernière étape de mon projet de thèse en assumant les interrogations qui ont jalonné ce travail et finalement orienté les modalités de sa production. Deux questions ont en effet mis quelque peu en doutes les premiers temps de l'écriture : la place à accorder au « je » dans la restitution de mon travail, et la fabrique d'une cohérence toute artificielle et arbitraire que signifie cette construction intellectuelle.

3.1. Ecrire selon mes règles du « je »

Certes, des auteurs se dressent contre cette « invasion » du « je » dans les productions scientifiques : « la progression exponentielle des textes écrits à la première personne témoigne de ce que la subjectivité de l'auteur n'est plus honteuse, et qu'il apparaît désormais de bon goût d'en faire un discret - et parfois moins discret - étalage » (de Sardan, 2000, p.417) ; « Ne risque-t-on pas en fait de crouler sous tant de « nouveautés autoproclamées », et ne sommes-nous pas plutôt menacés aujourd'hui par l'excès que par le défaut de réflexivité ? » (de Sardan, 2000, p.419). Pourtant, on ne peut nier la place du « je » dans la situation d'enquête puis dans son analyse et son intellectualisation en aval, et Nathalie Bernardie-Tahir et Camille Schmoll invitent en conséquence à faire « bouger les lignes de l'autorité narrative » (Bernardie-Tahir and Schmoll, 2012, p.3). Pour Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, cela se traduit par une présentation de soi dès les premières lignes de leur article : ils précisent en effet leur origine familiale et sociale, qui a déterminé les conditions d'une enquête réalisée dans des classes qui leur sont supérieures. « Il est paradoxal que le silence sur les origines sociales du sociologue soit de règle, alors qu'il s'agit, selon les résultats les plus incontestables de la discipline elle-même, d'une dimension essentielle de la réflexion épistémologique. Aussi, pour rendre plus clair l'exposé de nos démêlés avec le terrain, nous paraît-il indispensable de dire d'où nous venons » (Pinçon and Pinçon-Charlot, 1991, p.121). Olivier Milhaud invite également à « reconnaître sa position explicitement, comme chercheur non dénué de motivations personnelles et politiques », ce qui ne peut se traduire que par « une approche réflexive de l'écriture du travail » (Milhaud, 2006, p.3).

Si je me suis rapidement décidée en conséquence à écrire à la première personne du singulier pour assumer la part de subjectivité qui a guidé ma recherche, deux limites à cette expression restent à soulever. Je souhaite revendiquer le « je » de ma recherche, mais sais-je seulement qui « je » suis ? S'il parait pertinent de se présenter en amont d'un travail scientifique, reste que la définition de soi est délicate à formuler. J. Baird Callicot et Michael P. Nelson offrent dans cet esprit une vraie démonstration d'autoréflexivité dans l'introduction de leur anthologie.

« Just who are "we" who have inherited the wilderness idea? And who are "our" forebears? Most immediately, we, the editors of this anthology, are Euro-American men, and our own cultural legacy is patriarchal Western civilization in its current postcolonial, globally hegemonic form. Though often resented and sometimes resisted, Americanized Western civilization [...] has - for better or worse, like

Licence CC BY-NC-ND 3.0

it or not - come to dominate the planet. Therefore, to one degree or another, the "we" in the first sentence of the previous paragraph also, most generally, comprises everyone on Earth and our (the editors') cultural legacy is also everyone's cultural legacy. However, we (the editors) are also academic philosophers; and from its Socratic beginnings, Western philosophy has involved, among other things, self-examination. Though our cultural legacy may be postcolonial, patriarchal, hegemonic Western civilization, we (the editors) believe that we can be, if not objective, then at least critically self-aware and, accordingly, sincerely strive not to privilege the discourse of the ethnic and gender groups to which, as an accident of birth, we happen to belong » (Callicott and Nelson, 1998, p.2–3).

J'ai ainsi hésité à consacrer les premières lignes de ma thèse à la liste de mes « je » (mon genre, ma classe sociale, mon niveau d'étude, ma sensibilité politique, etc.). Mais cette liste aurait été bien arbitraire, et l'honnêteté qui l'aurait guidée n'aurait pu en réalité parer à l'artifice d'une telle présentation. En effet, « se positionner comme acteur renvoie à toute une complexité humaine d'identités multiples (chercheur, militant, démocrate, étudiant privilégié sur un terrain qui ne l'est pas...), qu'on ne peut pas présenter alternativement, mais qui se mêlent constamment » (Milhaud, 2006, p.8). De plus, quelle part de mon individualité complexe oriente réellement ma recherche ? Ainsi, si j'ai fait le choix d'écrire le « je » de ma recherche, je suis bien consciente des faiblesses de cette modalité de restitution, qui ne peut rendre compte de manière totalement transparente de la complexité de l'articulation entre les résultats scientifiques que j'énonce et les expériences, affinités et convictions qui ont pu guider mon parcours.

L'autre limite de cette écriture à la première personne du singulier est la négation de la pluralité des voix qui ont participé à ce travail. « Comme si la dimension collective de tout travail de recherche pouvait être négligée » (Milhaud, 2006, p.4). Considérant la manière dont mon laboratoire, et particulièrement mes directeurs de recherches, ont participé à l'évolution de ce projet, puis-je vraiment affirmer que mon individualité surpasse mon identité collective ? Reste que se résoudre à employer le pluriel - le « nous » communément accepté dans la sphère scientifique - ne leur rendrait pas plus justice et n'effacerait pas l'ambiguïté puisqu'il est « je » + un/des autres. L'autre stratégie face à ce dilemme du pronom personnel consiste à n'utiliser que des formes passives : mais outre la gymnastique d'écriture que cela implique bien souvent, n'est-ce pas simplement maquiller les subjectivités plurielles qui ont pourtant déterminé le travail scientifique ?

3.2. La thèse, un autre récit ?

Au-delà de la place à accorder au « je » dans l'écriture de la thèse, la construction intellectuelle même qui préside à la restitution du travail de recherche m'a interrogée. Isabelle Lefort considère ainsi l'écriture du terrain comme un « artifice, et donc une fiction au sens propre du terme » (Lefort, 2012, p.469), érigeant le géographe en narrateur omnipotent dont la médiation est seule à même de traduire l'expérience physique et humaine passée. « L'écriture du terrain, restitution vrai-semblable de l'expérience empirique, devient alors une poïétique, au sens plein et

Licence CC BY-NC-ND 3.0

fort du terme, c'est-à-dire une interprétation créatrice et persuasive d'un réel dont les qualités rhétoriques suggèrent la vérité/véracité » (Lefort, 2012, p.475). Véritable « *imago mundi* », il est avant tout un récit agencé dont la « textualité » est à interroger (Lefort, 2012, p.476). En effet, la linéarité de l'écriture du terrain est une reconstitution, et produit un discours artificiellement cohérent. L'agencement exigé par les normes scientifiques requiert alors une « maîtrise de l'ellipse » : « c'est l'écriture qui recoud l'espace parcouru, qui assure la jonction des points et des lieux, qui produit l'étendue. La linéarité du texte assure la continuité de l'espace, par la performativité même de son discours. Parce que le terrain et son expérience ne sont toujours que des fragments d'espace-temps individuel, seule leur écriture en assure la totalité, la jonction interprétative, par une intention de vérité qui fait reconnaître, c'est-à-dire distinguer, les éléments qui font sens » (Lefort, 2012, p.478).

Mais ce raisonnement ne s'applique pas qu'à l'écriture du terrain. Dans la construction intellectuelle d'une thèse, tous les éléments progressivement recueillis sont sélectionnés, agencés, valorisés pour produire un argumentaire qui servira la démonstration. Il ne s'agit pas ici de remettre en question l'honnêteté scientifique ou de contester la véracité des analyses proposées : je souhaite simplement rendre compte du manque de légitimité que j'ai pu ressentir à traduire sous la forme d'un texte argumenté et linéaire une expérience humaine bien plus complexe et un travail de recherche bien plus sinueux. Reproduire dans ma thèse certaines caractéristiques du récit - n'énoncer certains éléments qu'au moment le plus opportun - n'a pas alors seulement pour but de signifier par sa structuration même l'importance qu'ont pu prendre les récits sous toutes leurs formes dans mon travail : il s'agit également de pasticher la linéarité toute artificielle d'un discours scientifique subjectif et arbitraire. Ma thèse n'est que le récit construit - parmi d'autres récits potentiels - de fragments d'expériences situées.

Ainsi, ce chapitre introspectif a déroulé les nombreux questionnements qui ont marqué les différentes étapes de mon parcours de recherche, reproduisant, par sa structure chronologique, son ordonnancement - des premiers pas du terrain à la formalisation - la linéarité artificielle dont Bourdieu a été le grand critique (Bourdieu, 1986). Cette construction cependant traduit au mieux le cheminement et les détours d'un projet de thèse dont chaque escale a été l'occasion de sonder le poids de ma subjectivité, et il s'agit avant tout de prendre le temps d'une pause réflexive avant de se laisser emporter par les convictions qui vont nourrir les pages qui viennent.

De ce chapitre consacré à la méthode et aux enjeux que mes choix soulèvent, deux points sont déterminants pour les parties suivantes.

Le premier est lié à la place des récits sur l'environnement dans la mutation socio-territoriale de l'Ouest du Montana. J'ai pu souligner en effet, à l'issue de cette réflexion, le caractère très construit - presque artificiel - des mises en scène de soi dans les situations d'entretien : circulant d'un groupe à l'autre, mais toujours dans les mêmes réseaux, véhiculant des valeurs environnementales partagées, les discours entendus m'invitent à interroger le caractère hégémonique de certaines représentations, portées par des voix dominantes.

Le second point justement concerne ces voix que l'on entend moins. Si, je l'ai avoué, j'ai été absorbée lors de mon premier terrain dans des cercles affinitaires qui ne m'ont fait voir du Montana

Licence CC BY-NC-ND 3.0

que ce qu'ils souhaitaient me montrer, son autre visage m'est apparu lors du second terrain, et avec lui les visages des oubliés du *New West*. Autour de cet archipel subsistent des territoires du bois et de la mine aujourd'hui en crise, qui ne suscitent que peu d'attention. Quelles histoires peut-on se raconter à Libby, Anaconda, Opportunity, qui composent les contrepoints résignés des récits dominants ?

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Conclusion de la première partie

A l'issue de cette première partie, je souhaite rappeler quelques points soulevés au gré des chapitres, qui de cette manière réunis et problématisés, éclairent certains des enjeux des dynamiques socio-environnementales de l'Ouest du Montana que ma thèse tend à souligner.

Le premier point concerne la puissance des représentations de l'Ouest de la nature sauvage dans l'imaginaire collectif américain. Les phénomènes contemporains de migrations d'aménités et de gentrification rurale qu'elles viennent nourrir sont à penser sur le temps long, dès les premiers temps de la conquête, mais surtout depuis le décentrement de l'Histoire américaine opéré par Turner, déterminant dans la façon dont l'Ouest américain canalise aujourd'hui les regards et les mobilités. Entérinées par la fabrique d'un grand récit environnemental, certaines constantes sont alors à soulever dans la relation des américains au *Wild West* : le rapport de transformation de la nature sauvage face à la déception de pionniers en quête d'un jardin édénique apparaît ainsi en filigrane aujourd'hui dans la capacité des néo-arrivants à produire l'environnement pour lequel ils se sont déplacés ; de la même manière, la portée contemplative et récréative d'une *wilderness* pensée, et finalement protégée, avant tout pour le bien-être, ou plus modestement le mieux-vivre de la société, semble répondre à une conception héritée des premières confrontations de l'homme blanc à la nature sauvage. Il apparait d'ailleurs, à l'issue de ce travail bibliographique, qu'une grande vigilance est nécessaire dans le traitement des représentations contemporaines de l'Ouest américain, souvent entachées d'un rapport à l'Autre hérité de la période coloniale.

Ce premier point permet ensuite de poser la question des groupes sociaux concernés par ces dynamiques socio-environnementales, en soulignant dans un second temps le rôle de la distance, à la fois kilométrique et sociale, dans le rapport des Américains à la *wilderness*. C'est depuis l'Europe d'abord, puis depuis l'urbanité confortable de la côte Est, que la nature sauvage est appréhendée et théorisée ; au-delà, l'éloignement semble conditionner et définir le sens et la valeur mêmes qui lui sont accordés. Artistes et intellectuels jouent également un rôle clef dans l'appréhension, puis la valorisation et la protection de la *wilderness* : la pensée comme la pratique de la nature sauvage de l'Ouest américain semblent ainsi dès la conquête être le fait d'une élite urbaine exogène, principale actrice encore aujourd'hui des mouvements de retour à la nature.

La perspective d'étudier des dynamiques considérées comme élitistes m'amène au troisième point conclusif. Parcourir l'évolution des travaux sur la gentrification rurale et les migrations d'aménités m'a permis de remarquer le décloisonnement progressif des champs dans la littérature américaine, qui intègre dorénavant la question des inégalités et des injustices dans les travaux sur les migrations d'aménités. Les dynamiques socio-environnementales contemporaines de l'Ouest américain semblent ne plus pouvoir être pensées sans perspective critique. Le contexte de marchandisation croissante du *Wild*, propice à de nouveaux investissements dans des paysages et pratiques postindustriels, dessine en effet une ligne de fracture entre territoires gagnants et territoires perdants du *New West,* selon leur aptitude à capitaliser sur la présence d'aménités

environnementales, et renforce les inégalités entre des groupes sociaux plus ou moins enclins à valoriser les opportunités récréatives et esthétiques de l'Ouest. Le *New West*, au-delà de l'objet scientifique consensuel qu'il peut constituer, est alors à considérer comme un archipel.

Le quatrième point de conclusion consiste alors à souligner la nécessité d'envisager une autre échelle d'analyse pour interroger de manière critique les dynamiques socio-environnementales de l'Ouest du Montana. Le terrain a ainsi constitué un espace d'interactions déterminantes dans la redéfinition d'un objet d'étude finalement plus attentif à ses sujets - laissant entendre d'autres voix que celles que la géographie de la gentrification a paradoxalement souvent privilégiées, sans pour autant caricaturer profils et trajectoires. Cette ambition s'est exprimée par le choix d'une méthodologie soucieuse de collecter des récits sur l'environnement - littéraires ou médiatiques, partagés ou individuels, hégémoniques ou minoritaires - cristallisant les différentes identités sociales et composante essentielle des dynamiques que je souhaitais étudier.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Deuxième partie :
Trajectoires, récits et recompositions sociales : l'environnement au cœur de processus distinctifs

Introduction de la deuxième partie

Cette partie consiste à interroger en deux temps les dynamiques migratoires et recompositions sociales constatées sur mon territoire d'étude, d'abord sous l'angle de la relation entre migrations, représentations et récits afin de souligner la place fondamentale de l'environnement dans ces processus, ensuite, de manière plus resserrée et critique, en mettant en évidence la sélectivité spatiale et sociale de ces dynamiques.

Le chapitre 4 tend ainsi à questionner la manière dont les représentations et pratiques de l'environnement participent depuis les années 1990 dans l'Ouest du Montana à l'essor des dynamiques migratoires et à d'importantes recompositions sociales. Par ailleurs, qu'ils soient originaires du Montana ou installés plus récemment sur mon territoire d'étude, que cela se manifeste par un sentiment d'appartenance au *Wild* et aux Rocheuses, par des interactions journalières *via* la pratique de sports de pleine nature ou par la simple potentialité d'une rencontre avec la faune sauvage, tous les individus rencontrés ont exprimé l'importance de l'environnement dans leur vie quotidienne. Le succès littéraire des récits d'environnement qui continuent d'inscrire le fantasme de nature sauvage au cœur des imaginaires partagés peut-il alors expliquer en partie le dynamisme migratoire de l'Ouest du Montana ? Les œuvres littéraires exercent-elles une force motrice ?

En l'occurrence, ces récits semblent circuler au sein d'un cercle fermé d'écrivains et de lecteurs, majoritairement composé de néo-arrivants influents, en mesure de diffuser leurs représentations de l'environnement dans les sites les plus attractifs. Le chapitre 5 consistera alors à proposer un changement d'échelle dans mon analyse pour interroger la sélectivité sociale et spatiale des migrations d'aménités vers l'Ouest du Montana. Distinctives socialement d'abord, ces dynamiques semblent portées par des gentrifieurs dont l'importante dotation en diverses espèces de capitaux invite à remettre en question une catégorisation trop simple des habitants selon l'ancienneté de leur installation, et à repenser la complexité du jeu social en proposant trois idéal-types de néo-arrivants. Distinctives spatialement ensuite, ces dynamiques migratoires se concentrent dans quelques territoires spécifiques dans l'archipel du *New West*, dont les aménités environnementales et urbaines sont valorisées : une analyse multiscalaire permettra alors de saisir la manière dont se compose une géographie archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana et d'interroger les formes paysagères d'un processus doublement sélectif.

Chapitre IV. Des dynamiques migratoires nourries par des relations plurielles à l'environnement

La dramaturge et directrice du théâtre de Whitefish Jesse Devine a recueilli il y a quelques années plus de 200 témoignages de néo-arrivants, invités à répondre à la question « *How did you end up here?* ». De cette matière première, elle a fait un spectacle, qui a rencontré un vif succès dans la région et qui par là participe à instituer les dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana comme un fait de société reconnu. Au-delà, la migration dans l'Ouest du Montana apparaît ici particulièrement propice à la narration, et la mise en mots et en scène qui accompagne cette démarche artistique interpelle : la relation entre récits et mobilités mérite d'être interrogée.

L'articulation de ce chapitre tend à apporter un éclairage préliminaire à ces processus socio-territoriaux complexes : en interrogeant les mobilités au prisme des représentations et pratiques qui peuvent les stimuler, en soulignant la spécificité des profils des individus concernés, en croisant leurs expériences migratoires, et surtout leur capacité à les narrativiser, aux récits littéraires qui ont pu leur donner vie, il s'agit de faire de ce chapitre le pivot de la démonstration qui guide l'écriture de ma thèse. Cette particularité explique probablement l'hétérogénéité des matériaux qui le composent - données chiffrées issues des recensements démographiques, cartes mentales, citations, extraits de romans.. -, soit un patchwork de chiffres, de mots et d'images qui répondent aussi à l'ambition de proposer une esquisse de mon territoire d'étude.

Le premier temps de la réflexion s'appuie sur un simple constat : l'Ouest du Montana est un territoire attractif, et les processus migratoires qui nourrissent son dynamisme démographique sont le fait d'individus dont l'environnement est un des principaux moteurs de la mobilité, et dont les profils socio-économiques invitent à envisager comme de potentiels gentrifieurs.

Il s'agit alors dans un second temps, en proposant une approche multiscalaire des territorialités des individus rencontrés, de souligner la place fondamentale de l'environnement dans l'appréhension de l'Ouest du Montana par ses habitants, dans les sentiments d'appartenance territoriale qu'ils manifestent, dans leurs modes d'habiter comme dans leurs interactions quotidiennes avec une *wilderness* qu'ils pratiquent tout autant qu'ils s'imaginent impraticable.

Or, l'environnement est d'autant plus au fondement des représentations collectives qu'il est l'objet de récits élaborés qui participent aux dynamiques migratoires : le troisième temps du chapitre consiste ainsi à interroger la manière dont les récits sur l'environnement peuvent soutenir l'attractivité de l'Ouest du Montana, et en posant explicitement la question de la relation entre récits littéraires et mobilités, constitue une forme de rappel des origines de cette recherche.

1. Des mobilités pour l'environnement

Il s'agit d'abord, à partir des recensements officiels mais surtout des résultats de mon enquête, de montrer que l'Ouest du Montana est une région attractive, dont le dynamisme démographique est nourri par l'installation d'individus dont le profil socio-économique, au regard du

profil de la population locale, les associe à la figure du gentrifieur. L'environnement constitue manifestement le principal moteur de mobilités que l'on peut alors qualifier de migrations d'aménités.

1.1. L'Ouest du Montana, une région attractive

« *When I was growing up, California was the place that everybody wanted to move to. [...] California was the booming place and it was the place to live, because there were beaches there, there were famous people, movie stars and there were a lot of buildings going on and just a lot was happening in California. And then California got crowded and people started moving out of California to places like Oregon and Montana [...]: in fact at one point there was a bumper sticker that people put on their car saying "thanks for coming, now go home"* » (Missoula, 21 mai 2014, n°33). Si aujourd'hui ce genre d'hostilités est rare, cet extrait d'entretien suggère la rapidité avec laquelle les flux migratoires ont basculé il y a une vingtaine d'années : de la disqualification soudaine du Sud au profit de l'Ouest semblent avoir émergé de nouvelles rivalités territoriales - manifestes ici par la difficulté des populations locales à appréhender et accepter ces dynamiques migratoires. L'Ouest du Montana est en effet un des territoires de prédilection des migrations d'aménités et de la gentrification rurale qui alimentent depuis les années 1990 la mutation socio-territoriale du *New West* (cf chapitre 2). J'ai évoqué dans le chapitre 3 le rôle du terrain comme temps et espace de révélations ; parmi celles-ci, la prise de conscience d'une fracture véritablement structurante entre la partie Est et la partie Ouest de l'Etat a été fondamentale dans l'évolution de mon travail.

Cette fracture est d'abord une rupture topographique entre un Ouest des Rocheuses et un Est des plaines (figure 11 - A). Je montrerai dans les pages qui suivent la manière dont cet antagonisme du relief nourrit chez les personnes interrogées un profond sentiment d'appartenance à l'Ouest du Montana, territoire des Rocheuses et du *Wild West*. Ce relief montagneux, et les paysages qu'il fait naître, a eu un rôle déterminant dans l'inscription de la partie occidentale de l'Etat dans la grande Histoire de la protection de la nature américaine (cf chapitre 1).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

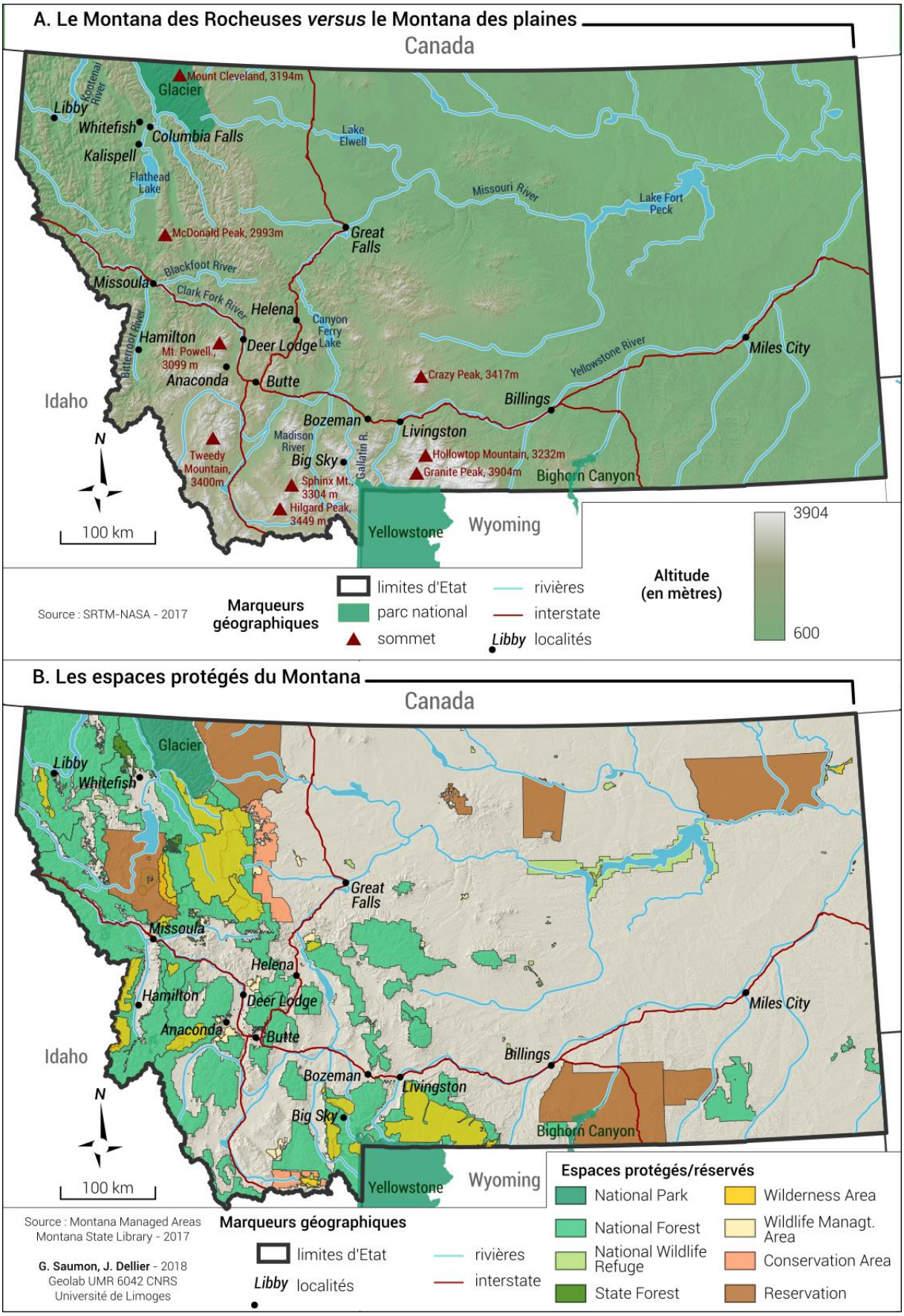


Figure 11 : Est *versus* Ouest du Montana, rupture topographique et densités d'espaces protégés

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Il faut en effet souligner l'important contraste Est/Ouest de densité d'espaces naturels protégés (figure 11 - B). Encadré par deux Parcs nationaux emblématiques et très fréquentés, le Parc national de Glacier et le Parc national de Yellowstone, l'Ouest du Montana apparaît de manière évidente comme un territoire dont l'environnement est particulièrement protégé. Il faut notamment relever l'importance des forêts nationales parmi les différents statuts de protection : désignant des forêts protégées par le gouvernement fédéral et dont la gestion est confiée au *U. S. Forest Service* de l'*U. S. Department of Agriculture*, ce statut peu coercitif autorise également l'exploitation commerciale des forêts, impliquant coupe des arbres et nouvelles plantations, tout en garantissant le contrôle des pratiques de tourisme et de loisirs. Ces différents usages des forêts nationales créent de nombreux conflits aux Etats-Unis, opposant notamment les partisans d'une protection plus stricte des forêts aux grandes compagnies forestières, d'autant plus symboliques à l'Ouest que le statut fédéral de ces forêts trouve son origine et son sens dans l'histoire de la conquête. La représentation des réserves aux côtés des espaces protégés sur la carte vient par ailleurs rappeler ici l'interrelation entre protection de la nature et spoliation des Nations indiennes, dont les injustices environnementales contemporaines constituent parfois le douloureux héritage[81].

Mais l'Ouest du Montana, s'il bénéficie de très nombreux espaces protégés, est loin d'être un territoire sous cloche. Au contraire, un œil rapide sur la densité de population des comtés de l'Etat en 2010 permet de saisir tout le dynamisme d'un Ouest attractif au regard des grandes plaines orientales, majoritairement d'élevage extensif, de culture en bandes alternées de blé et de betteraves à sucre, et des faibles densités (figure 12 - A). A l'Est, l'exception démographique du comté de Yellowstone repose sur la ville la plus peuplée de l'Etat du Montana, Billings, dont la croissance a été magistrale depuis sa fondation en 1877 comme *railroad town* puis grâce à l'exploitation du pétrole, du gaz et du charbon. Aujourd'hui la ville accueille dans son centre-ville le siège de quelques grandes entreprises ainsi que de nombreux commerces spécialisés. De la même manière, une autre ville de l'Est du Montana, Great Falls, s'est développée rapidement dès sa fondation en 1883, des entrepreneurs ayant décidé d'investir sur son potentiel hydroélectrique ; la ville devient ainsi à partir de la fin du XIXe siècle un centre industriel et d'approvisionnement pour l'ensemble de l'Etat, mais son économie comme sa population souffrent aujourd'hui du déclin de ce secteur.

Cet essouflement de certaines activités de l'*Old West* est manifeste sur la carte des revenus médians par foyer (figure 12 - B), sur laquelle des comtés de la partie Ouest se démarquent. Si le comté de Richland à l'extrémité orientale de l'Etat doit sa relative prospérité à des activités extractives particulièrement vigoureuses depuis la découverte du champ de pétrole d'*Elm Coulee* en 2000, les comtés les plus florissants de l'Ouest font reposer leur essor sur une toute autre économie[82].

[81] Ce point sera étudié dans le chapitre 7.

[82] Pour autant, même dans cette partie occidentale du Montana, on observe immédiatement des écarts marqués d'un comté à l'autre : une analyse plus fine, à une autre échelle, sera proposée dans le chapitre suivant.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

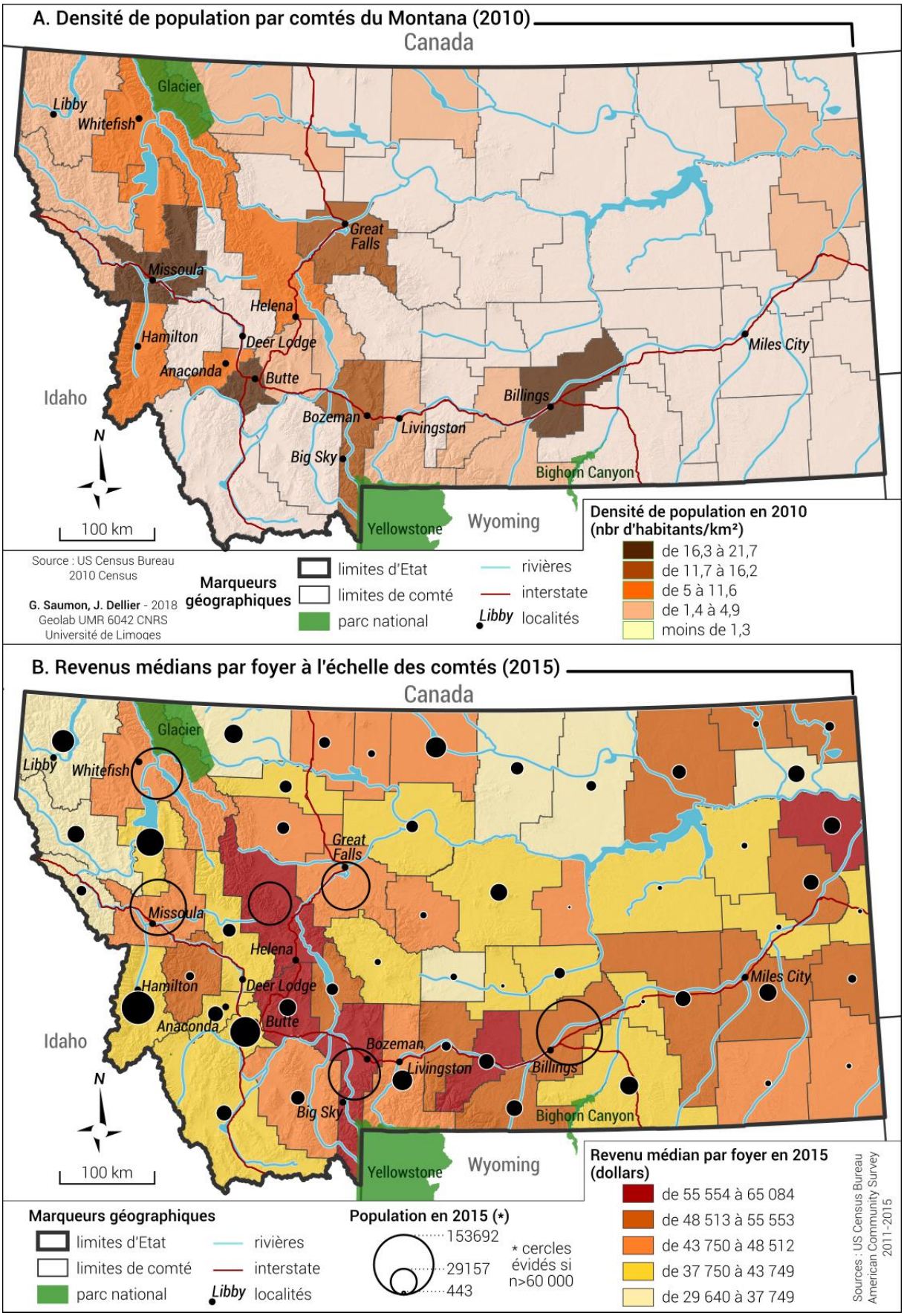


Figure 12 : Est versus Ouest du Montana, densités de population et revenus médians

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Ce constat peut être approfondi par l'observation de la valeur médiane des logements en 2015 (figure 13 - A), qui permet d'attester de l'investissement des habitants de l'Ouest du Montana dans leurs résidences - principales ou secondaires, ce qui apparait encore plus distinctement lorsqu'on représente les logements de plus hautes valeurs, *via* la carte des valeurs basses des 25 % des logements les plus onéreux (figure 13 - B).

Si cette analyse permet de poser l'hypothèse de la présence d'une élite économique dans l'Ouest du Montana, la carte de la part des diplômés du supérieur - c'est-à-dire ici au-delà du *bachelor*, équivalent à un niveau bac +3 - met en lumière la présence d'une élite culturelle dans certains comtés de l'Ouest, qui se traduit par l'écart des niveaux de diplômes entre les parties orientales et occidentales de l'Etat (figure 14 - A).

En superposant ces différentes cartes, et constatant de quelle manière la fracture Est/Ouest structure le Montana, il s'agit alors de proposer une géographie de la distinction, qu'elle soit économique ou culturelle, attestant des recompositions socio-territoriales d'un *New West* dont l'Ouest du Montana serait emblématique. Celles-ci sont nourries par des migrations en essor continu depuis les années 1980. A la lecture de la carte des flux migratoires par comtés sur la période 2003-2012, il apparait en effet clairement que l'Ouest du Montana est principalement concerné par ce nouveau dynamisme démographique (figure 14 - B)[83].

Ce résultat, associé à la présence des Rocheuses à l'Ouest (figure 11 - A) et la distribution des espaces protégés (figure 11 - B) permet immédiatement d'interroger la place de l'environnement dans les dynamiques migratoires contemporaines vers l'Ouest du Montana. Mon enquête de terrain, dont les résultats sont la matière première de ce travail, répond alors à cette ambition.

[83] Ainsi que les comtés de Richland et de Yellowstone à l'Est, en raison des emplois qu'y offre encore l'industrie pétrolière.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

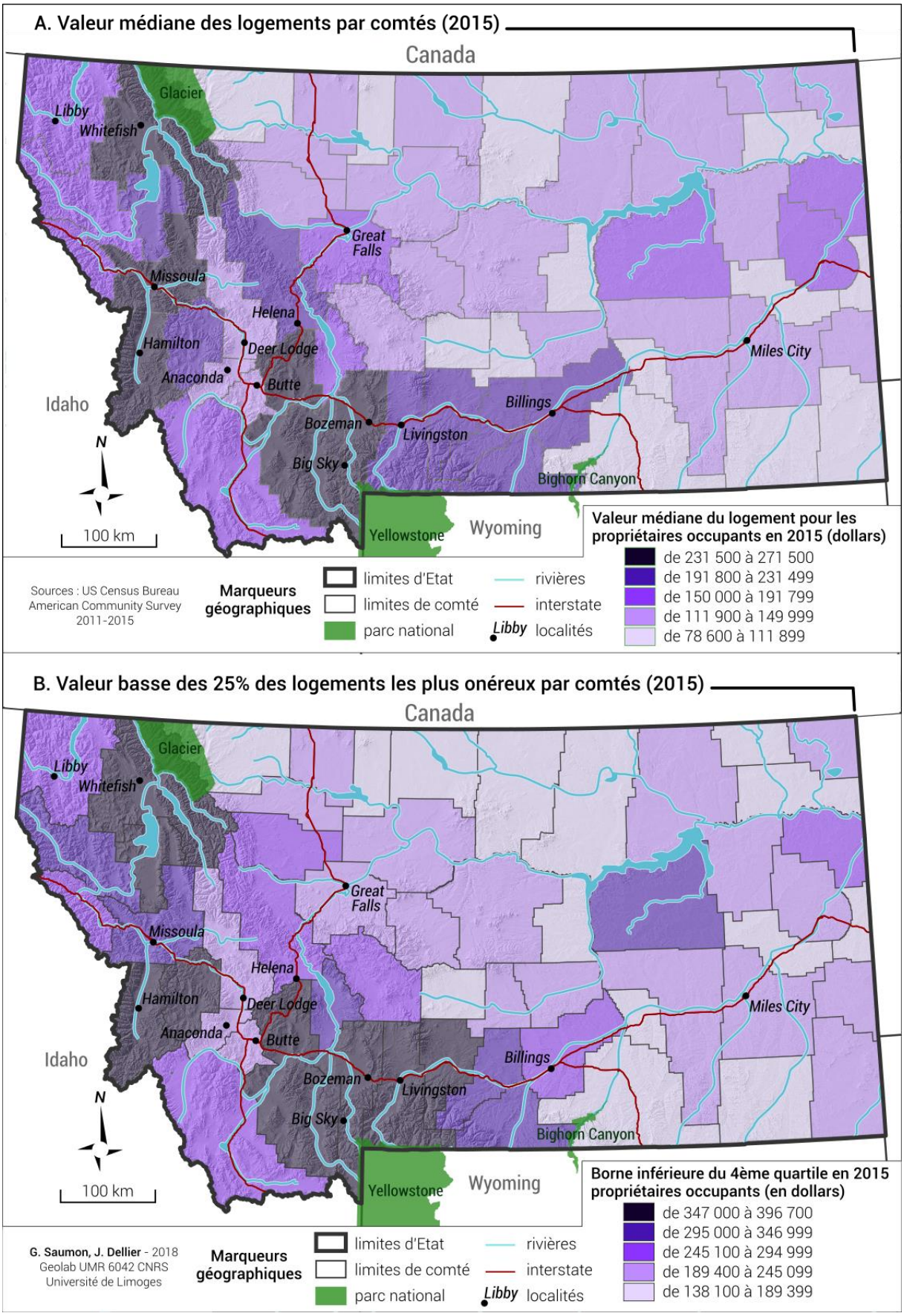


Figure 13: Est versus Ouest du Montana, valeurs des logements

Licence CC BY-NC-ND 3.0

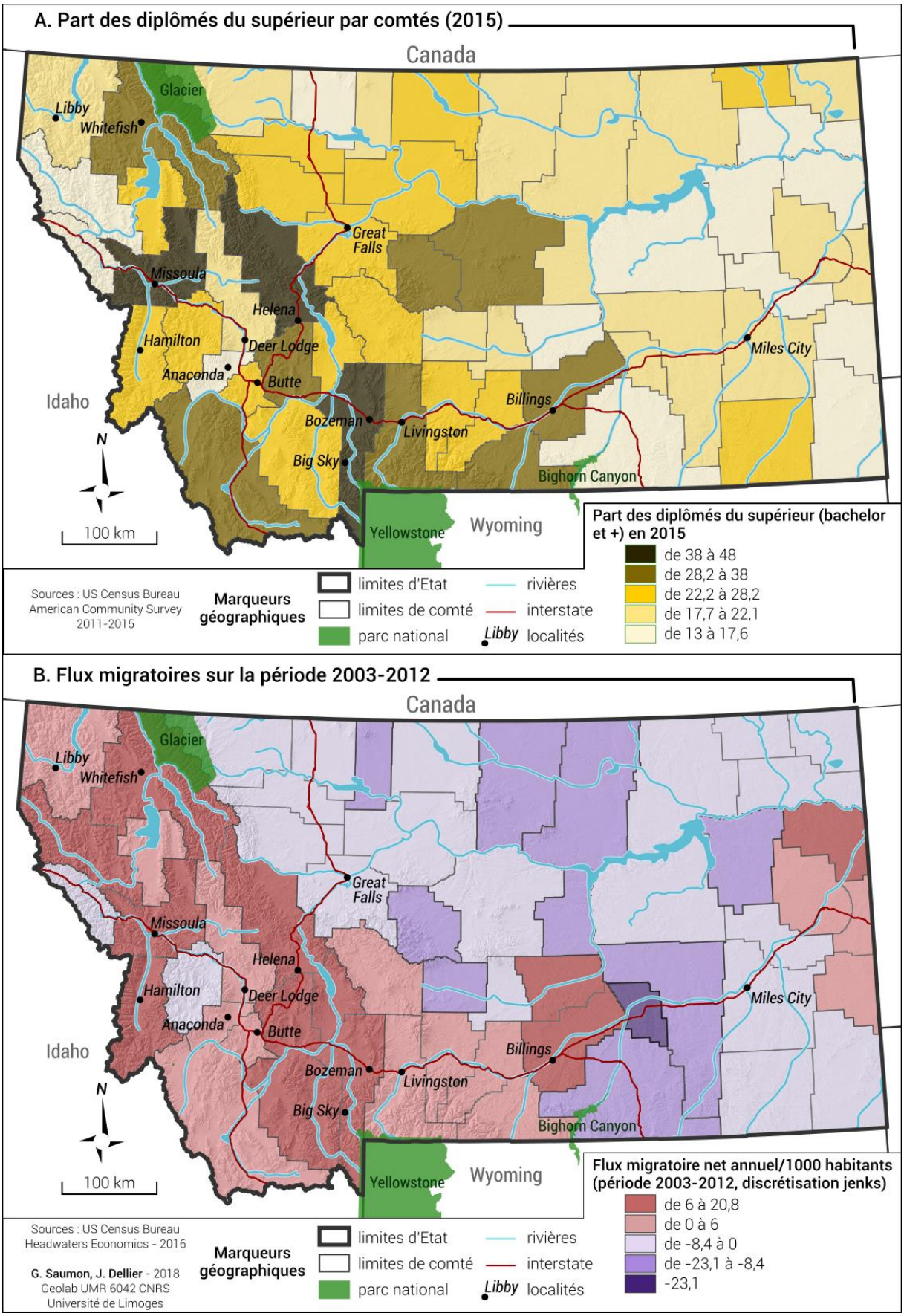


Figure 14 : Est *versus* Ouest du Montana, diplômés et flux migratoires

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.2. Profil des individus rencontrés : des néo-arrivants gentrifieurs ?

Ma thèse repose en effet principalement sur une démarche qualitative : les 186 entretiens réalisés durant mes quatre mois de terrain, croisés aux 77 cartes mentales recueillies lors des différentes rencontres, en sont la matière première. Parmi eux, 75 se sont déroulés dans des conditions autorisant l'application de ma grille d'entretiens (annexe 1), et donc leur traitement sous Sphinx (cf chapitre 3). Par souci de transparence, il faut relever dès à présent les principales caractéristiques des individus rencontrés (âge, niveau de diplôme, revenu et profession)[84].

Ce point est l'occasion d'aborder la manière dont j'ai encodé ces caractéristiques pour leur analyse sur Sphinx. Pendant la phase de traitement de mes données, j'ai enregistré les informations obtenues sur le profil des personnes interrogées en créant différentes variables. Un premier niveau de variables a consisté à affecter simplement à chaque fiche d'entretien sur Sphinx, en plus des réponses aux autres questions de la grille, l'âge, le niveau de diplôme, le revenu[85], et la profession de la personne interrogée : si ce traitement simple m'a permis par la suite d'associer rapidement chaque entretien réalisé au profil de la personne enquêtée, il ne facilite pas les regroupements et les croisements d'un entretien à l'autre, nécessaires à l'établissement d'une typologie (proposée dans le chapitre 5). J'ai pour cette raison élaboré un second niveau de variables et encodé sur Sphinx les caractéristiques socio-économiques des personnes interrogées en créant des classes d'âge et des classes de revenus.

Classes d'âge
18 - 25 ans
26 - 35 ans
36 - 60 ans
Plus de 60 ans

Pour les âges, j'ai établi des classes permettant de différencier les plus jeunes, et parmi eux les jeunes actifs (26 - 35 ans), puis d'isoler les personnes retraitées ou proches de l'être (plus de 60 ans) (figure 15).

Figure 15 : tableau des classes d'âge retenues

En ce qui concerne les revenus des foyers, j'ai également privilégié une approche par classe[86], inspirée des travaux réalisés par le think tank américain *The Economic Policy Institute*[87] (figure 16).

[84] Ce travail ne prétend pas s'appuyer sur un échantillonnage représentatif de l'ensemble de la population de l'Ouest du Montana (cf chapitre 3).

[85] Je ne dispose pas des données sur les revenus de toutes les personnes interrogées : certaines n'ont pas souhaité répondre, et je n'ai parfois simplement pas posé la question, dans des situations d'entretiens ne permettant pas ces confidences (ranchers rencontrés lors des visites de contrôle de leur exploitation par le *Five Valley Land Trust* notamment). Si ces données manquantes nuisent certes à la qualité de l'analyse, ils relèvent pour autant d'un positionnement de recherche assumé (cf chapitre 3).

[86] Cette classification ne tend pas à définir des classes sociales, puisqu'ici seul le revenu du foyer est pris en compte : il s'agit bien uniquement d'une classification du revenu des individus rencontrés.

[87] The *Economic Policy Institute* est un *think tank* indépendant basé à Washington, qui propose en ligne le résultat de leurs travaux de recherche en économie : proche des *Labor Movements*, le groupe s'engage clairement dans un lobbying

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Classes de revenu des foyers	
Upper Class	+ $297,689
SUPER RICH = the 1 %	
Upper Middle Class	+ $100 000
Middle Middle Class	$50 000 - $99 999
REVENU MEDIAN DANS LE MONTANA - $49,509	
Low Middle Class	$15 000 - 49 999
SEUIL DE PAUVRETE, USA (Census Bureau, 2015)	
Lower Class / poverty	- $15 000

Figure 16 : tableau des classes de revenu retenues

Cette classification s'appuie sur différents seuils établis en amont.

Le revenu médian dans le Montana constitue un premier seuil pour distinguer les *lower classes* des *middles classes*. Ensuite, le seuil de pauvreté me permet d'isoler la plus basse classe de revenus parmi les personnes interrogées (le taux de pauvreté dans le Montana est très proche de celui observé dans l'ensemble des Etats-Unis, avec un taux de 14.6 % pour le premier contre 14.7 % pour le second). (figure 16).

J'ai constaté la présence d'une élite économique dans l'Ouest du Montana, et pour être à même d'en étudier le profil, les pratiques et représentations, j'ai fait le choix dans ma classification d'isoler les individus dont les revenus vont au-delà du seuil des 1 % des plus hauts revenus de l'Etat du Montana[88] (figure 17).

J'ai enfin associé à chaque profession la catégorie socio-professionnelle correspondante, selon la *Standard Occupational Classification* de 2010 établie par le *Bureau of Labor Statistics (*annexe 2*)*. Deux niveaux de précision dans cette classification ont été retenus. Pour autant, l'expert scientifique d'une ONG environnementaliste est, selon cette grille de lecture, associé à la catégorie *Life, Physical, and Social Science Occupation* ; l'universitaire consacrant ses travaux à l'éthique environnementale à la catégorie *Education, legal, community service, arts, and media occupations* ; le passionné de vélo assumant toute la logistique d'une association visant à promouvoir les mobilités douces à la catégorie *Office and administrative support occupations*. Afin d'identifier les individus dont la profession est intimement liée à l'environnement - et d'associer cette perspective nécessaire à mon analyse de la relation des individus à l'environnement -, j'ai opéré un second encodage correspondant à ce champ d'activités.

A partir de ces différents niveaux de classifications, j'ai enfin élaboré et encodé sous Sphinx différents profils socio-économiques me permettant de proposer une typologie d'acteurs, qui sera présentée dans le chapitre suivant.

---

d'essence libérale - dans son interprétation américaine, soit sociale et favorable à l'intervention de la puissance publique (Bouvet, 2004) -, et tend à influencer les politiques économiques en faveur des travailleurs les plus précaires.

[88] Ce seuil des 1 % fait référence à la contestation sociale de 2011, et renvoie ainsi à un chiffre symbole dans l'imaginaire collectif, faisant écho à l'attention que je souhaite accorder aux représentations des inégalités socio-économiques. Il a de plus été adopté par l'économiste Thomas Piketty, considérant que les seuils plus traditionnels ne sont pas à même de traiter de la question des inégalités. La hiérarchie des revenus est en effet organisée en « déciles » dans la littérature économique classique. Or, au regard des écarts considérables qui constituent la moitié supérieure de la hiérarchie des revenus, il apparaît absurde de la traiter statistiquement comme une classe uniforme (Piketty, 2014).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

	Revenu minimum pour faire partie des 1%	Revenu annuel moyen des 1%	Revenu annuel moyen des 99%	Part du revenu des 1% sur le revenu total
Montana	$297,689	$730,864	$42,013	14.7 %
USA	$389,436	$1,153,293	$45,567	20.1 %

Figure 17 : revenus des 1% des plus hauts revenus du Montana et des USA

Source : Economic Policy Institute, *"Income inequality in the U.S. by state, metropolitan area, and county", Estelle Sommeiller, Mark Price, Ellis Wazeter, June 16,2016*

La méthode retenue pour classifier et encoder les caractéristiques socio-économiques des individus rencontrés étant maintenant clarifiée, je peux commencer à aborder quelques résultats, qui me permettent d'identifier le profil des individus rencontrés.

45 entretiens ont été réalisés avec des néo-arrivants, 30 avec des individus nés dans le Montana (dont 19 nés dans la ville même où l'entretien a été réalisé). Cette répartition est le fruit d'un rééquilibrage suite à un premier terrain en 2014 trop exclusivement consacré aux nouveaux arrivants (cf chapitre 3).

Cette distribution vient probablement en partie expliquer la faible part des plus jeunes dans la population enquêtée, souvent moins à même d'avoir expérimenté la mobilité (figure18 - A). La part des 36-60 ans est ainsi sur-représentée au regard des autres individus rencontrés.

Les niveaux d'études sont relativement homogènes, malgré une surprenante faible représentation des individus ayant accompli un cursus d'études supérieures d'une durée de deux ans. Les individus ne disposant d'aucun diplôme et ceux titulaires d'un doctorat sont, sans surprise cette fois, rares dans mon enquête. Il faut pour autant relever ici le haut niveau de diplôme de la plupart des individus rencontrés - ce qu'une enquête sur les néo-arrivants laissait déjà supposer (figure18 - B).

De la même manière, la distribution des catégories socio-professionnelles des individus rencontrés atteste d'une surreprésentation de la catégorie « Management, business, science and arts occupations » (figure 18 - C).

Enfin, la classification des revenus à partir des seuils justifiés plus haut permet d'observer la part importante de la catégorie des *low middle class* parmi les individus rencontrés, et sans surprise la faible représentation des extrêmes - les catégories *poverty* et *upper class* (figure 18 - D).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

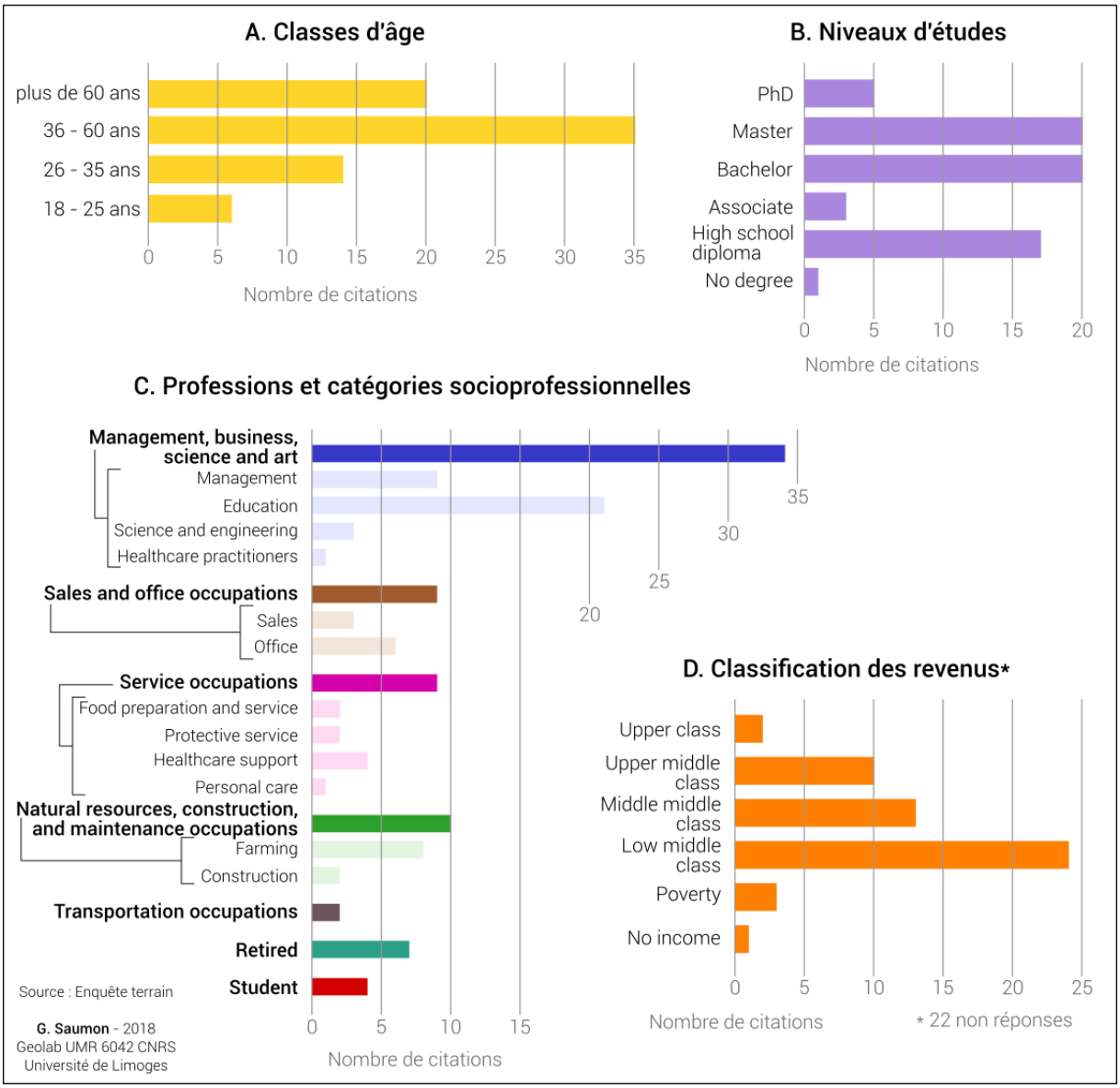


Figure 18 : profil des individus rencontrés

Cet aperçu des principales caractéristiques socio-économiques des individus rencontrés permet ensuite de mieux distinguer ce qui est spécifique aux néo-arrivants, dont le profil pose la question des recompositions socio-territoriales que ce mouvement démographique entraîne dans l'Ouest du Montana. Elles permettent de soumettre l'hypothèse d'une dynamique portée par des gentrifieurs, pour lesquels l'environnement a joué un rôle crucial dans la trajectoire migratoire, spécifiquement dans le cadre de mobilités d'agrément.

Il apparait ainsi que les néo-arrivants rencontrés lors des terrains sont globalement plus diplômés et disposent de plus de revenus que les résidents nés dans le Montana (figure 19 - A et B).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

De plus, ils sont surreprésentés dans les fonctions de management, dans l'art et l'éducation, et sous-représentés dans les services à la personne et l'exploitation des ressources naturelles (figure 19 - C).

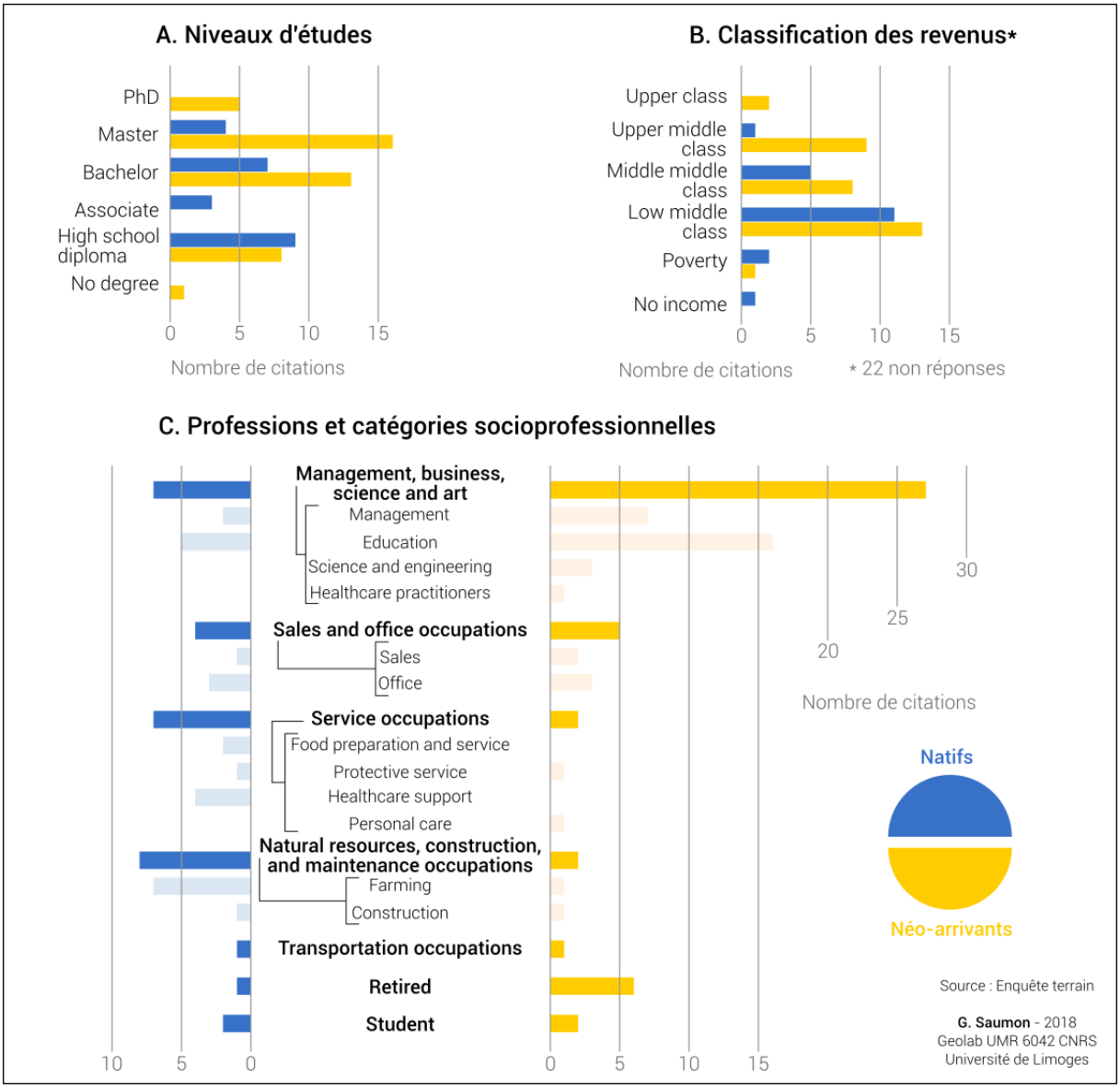


Figure 19 : différences de profils entre natifs et néo-arrivants rencontrés

Ces données, qui permettent de constater la différence de profils entre population originaire du Montana et néo-arrivants parmi les individus rencontrés, soulèvent l'enjeu de la recomposition socio-territoriale déjà envisagé par la littérature scientifique (cf chapitre 2). A l'image des dynamiques étudiées dans les travaux sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale dans l'Ouest américain, c'est surtout à partir des années 1990 que le processus sur mon territoire d'étude est manifeste, comme en attestent les dates d'installation des néo-arrivants rencontrés (figure 20 - B). Ceux-ci sont majoritairement originaires de la côte Pacifique, de la côte Est et de la région des Grands Lacs (figure 20 - A).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

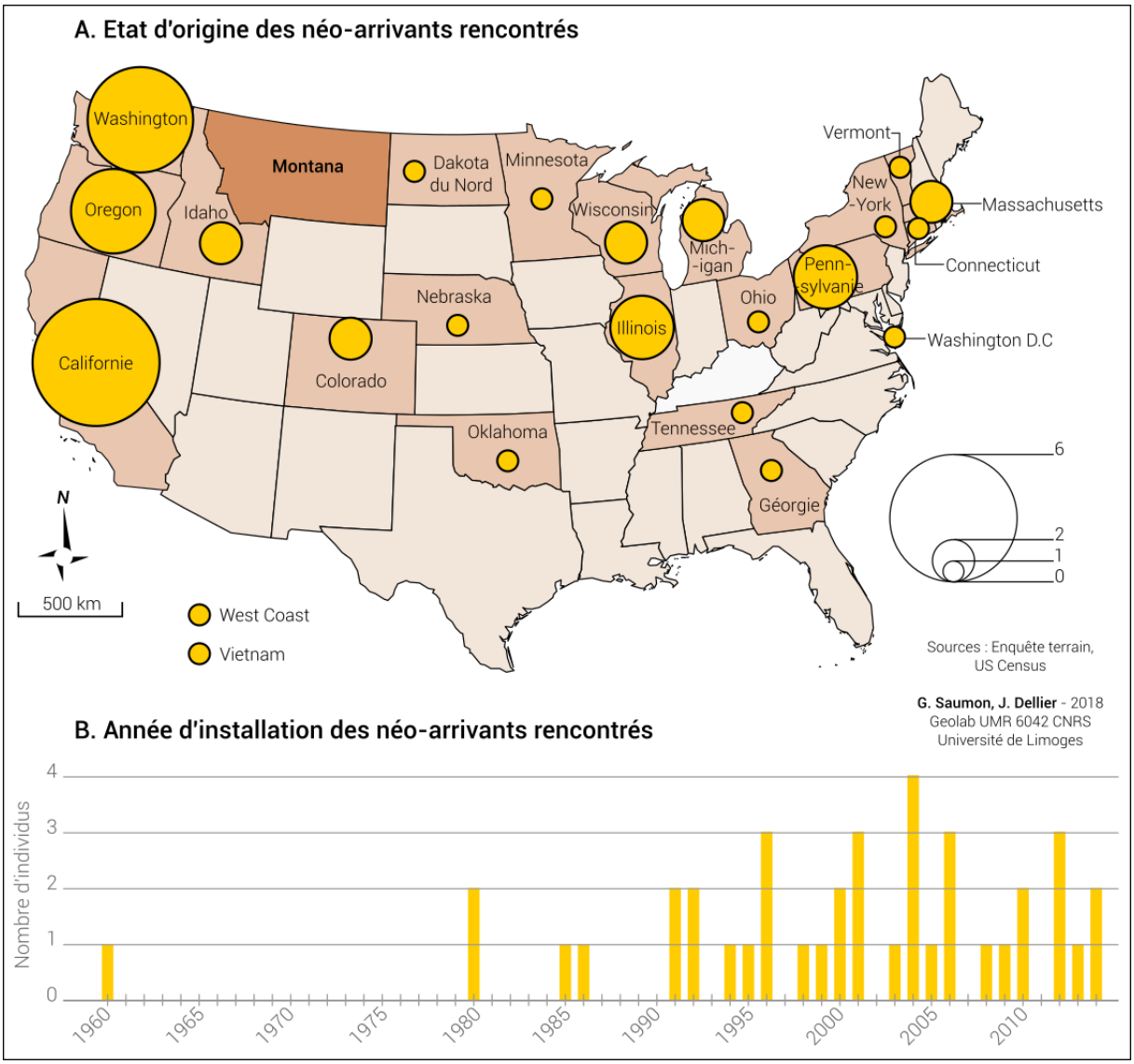


Figure 20 : états d'origine et années d'installation des néo-arrivants rencontrés

Les personnes interrogées ont parfois aussi expérimenté d'autres formes de mobilité, qu'il a été plus complexe d'encoder sous Sphinx : entre les néo-arrivants ayant tenté plusieurs aventures résidentielles avant de s'installer - définitivement ? - dans le Montana, ceux venus une première fois, puis repartis et finalement revenus, ou encore les individus originaires du Montana de retour au pays après quelques années passées dans un autre Etat, nombreux sont ceux qui n'ont pas eu une trajectoire migratoire linéaire.

Ainsi, parmi les 30 individus interrogés considérés comme natifs[89] avec lesquels j'ai pu dérouler la grille d'entretien, 11 se sont installés dans un autre Etat voire dans un autre pays avant de

[89] Ce point pose la question de l'échelle spatiale à partir de laquelle on peut considérer qu'un individu est un « local » (Cognard, 2010; Girard, 2012; Tommasi, 2014) : dans ma typologie, j'ai distingué les individus nés dans le Montana, quelle que soit leur ville de naissance et leurs étapes migratoires. Pourtant, au regard des identités territoriales entre Est et Ouest du Montana par exemple, cette échelle a-t-elle du sens ? Il en va bien sûr de même de l'échelle temporelle, qui invite à remettre en question la pertinence de la distinction entre natifs d'une part et néo-arrivants d'autre part, lorsque ces derniers sont installés de longue date. Pour autant, il semble que dans le Montana, peut-être plus qu'ailleurs encore, un

Licence CC BY-NC-ND 3.0

revenir s'installer dans le Montana, dans leur ville maternelle ou dans une autre. Ces migrations « de retour » témoignent de l'attachement des individus à leur territoire d'origine : « *my husband and I moved here eighteen years ago and we moved from Colorado. My husband is from Montana and he always wanted to come back here, you probably heard that a lot. I'm originally from Boston, and when my husband and I met and graduated in school, he had always said that he wanted to eventually move back to Missoula and live in Montana. So like I said eighteen years ago we had the opportunity to come back. So, he came back, and I came here for the first time* » (Missoula, 29 mai 2014, n°48). Pour certains, ces mobilités « de retour » conditionneraient même le statut de « local » - « *I heard people say you're not a real Missoulian until you move away and come back three or four times* » (Missoula, 8 mai 2014, n°12) - manière de souligner avec humour la fréquence de ces indécisions résidentielles.

Il faut ajouter à ces migrations « de retour » de nombreux cas de migrations « d'aller-retour » avant une installation pérenne dans le Montana. Une musicienne rencontrée à Whitefish, née à Seattle, a ainsi vécu quelques années à Missoula, le temps d'un parcours universitaire, puis est repartie et enfin revenue deux mois avant notre rencontre : « *this place resonates with me, I feel like I belong here. [....] I miss it when I'm gone, and it's the first place I've ever considered like home* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°68). Un de mes hôtes AirBnB a vécu une expérience similaire. Originaire du sud Vietnam, il migre aux Etats-Unis en 1975 avec ses parents, et grandit à Houston. A partir de 2005, son employeur lui propose des missions à Whitefish : « *first I came here it was the middle of nowhere, you know I lived in the city and there was nothing to do, just cows... and very rural... but after about two, three months I began to fall in love with the place* ». Lorsque cet emploi prend fin en 2007, il continue pour autant ses excursions dans le Montana, pour pratiquer des activités sportives ou revoir des amis, et s'attache progressivement à Whitefish au point d'y acheter en 2010 une maison, de laquelle il poursuit aujourd'hui son activité en télétravail (Whitefish, 4 juin 2014, n°63). De fréquents allers-retours vers une résidence secondaire peuvent également motiver une installation définitive. Un homme d'affaires originaire de Minneapolis, rencontré à Whitefish, a découvert le Montana lors de deux séjours de ski les hivers 2004 et 2005 : en 2006 lui et son épouse achètent une résidence secondaire, dans laquelle, jeune retraité, il passe aujourd'hui l'essentiel de l'année (Whitefish, 4 juin 2014, n°58).

Il faut aussi parler des mobilités internes au Montana, d'Est en Ouest le plus souvent - depuis Billings, ou encore Great Falls. Le parcours migratoire d'une jeune enseignante en art originaire de Great Falls et aujourd'hui installée à Missoula constitue un exemple intéressant : après un premier séjour d'une année à Missoula, qu'elle voyait alors comme « *an exciting hip' city to come to* », où rencontrer diversité et libre pensée, elle s'échappe définitivement des paysages plats de l'Est du Montana pour s'inscrire à l'Université, et aujourd'hui enseigne l'art aux enfants et adolescents de la ville (Missoula, 12 mai 2015, n°123).

Enfin, la bi-résidentialité est un point délicat dans l'étude des migrations d'aménités (cf chapitre 2). J'ai fait le choix dans ce travail de considérer les propriétaires de résidences secondaires originaires d'un autre Etat comme des néo-arrivants, pour deux raisons très empiriques : sur mon terrain, les individus concernés effectuent de longs séjours dans le Montana, et partagent véritablement leur temps entre deux territoires ; cette bi-résidentialité a pour corollaire un réel

---

néo-arrivant d'il y a 30 ans reste un néo-arrivant... ce point mérite une plus longue réflexion, proposée dans les chapitres suivants.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

sentiment d'appartenance à deux résidences dont il est difficile de dire que l'une est principale et l'autre secondaire. Ce point permet d'évoquer la présence de « *snowbirds* » sur mon territoire d'étude, expression renvoyant aux Américains des Etats les plus au nord passant les hivers rudes dans la douceur des Etats du sud[90]. Le Montana étant selon cette logique l'Etat qu'il faut fuir, les « *snowbirds* » rencontrés conservent ou ont acquis une autre résidence plus au sud, tel un couple installé à Lincoln depuis 45 ans et qui a pris l'habitude d'établir résidence l'hiver en Arizona (Lincoln, 20 juin 2015, n°173). A l'image des parcours complexes évoqués plus haut, un couple originaire de Lincoln a vécu de nombreuses expériences de mobilité tout en conservant le ranch familial pour de courts séjours : après quelques temps de bi-résidentialité entre Lincoln et la Floride, le couple s'est finalement installé dans le ranch familial (Lincoln, 20 juin 2015, n°181).

1.3. L'environnement moteur des mobilités vers l'Ouest du Montana

Toutes ces mobilités, quel que soit leur degré de complexité, expriment l'attraction de l'Ouest du Montana, notamment pour un profil d'individus dont la spécificité vient renforcer l'hypothèse d'une gentrification rurale. L'environnement qu'il incarne constitue un des principaux moteurs de ces mobilités, que l'on peut alors qualifier de migrations d'aménités.

J'aimerais débuter cette analyse en mentionnant le tout premier entretien que j'ai réalisé dans le cadre de ma thèse, au printemps 2014. Ayant atterri la veille, je déambulais dans les rues de Missoula, et c'est un peu par hasard que j'ai franchi les portes de la *Rocky Mountain School of Photography* - considérant que ce genre d'établissement me permettrait peut-être de rencontrer des individus pouvant initier mon travail de terrain. Un employé de l'école m'accueille alors, et ce premier entretien, non programmé, a rapidement conforté mes premières hypothèses. Originaire du sud de la Californie, il a abandonné son emploi lorsqu'après un stage intensif dans cette école on lui propose d'y travailler, il y a 14 ans de là. Mais alors que je lui demande si cet emploi a motivé sa migration, il me répond : « *No, I stayed here for the place. The job was only a means to stay here* » (Missoula, 6 mai 2014,n°1).

Pour étudier la place de l'environnement dans les dynamiques migratoires, j'ai procédé à différents niveaux d'analyse des entretiens réalisés : en plus de prendre note des citations les plus éclairantes, j'ai, lors de la réécoute ou directement pendant l'entretien[91], codé par mots-clefs les réponses aux questions de ma grille pour pouvoir les saisir sur Sphinx, ayant constaté au fil des rencontres qu'un nombre limité de réponses était apporté[92]. Cette méthode m'a permis d'approcher par la suite les représentations et pratiques dominantes ou minoritaires de l'ensemble des individus rencontrés, préalable nécessaire à l'étude des différents profils venant composer les dynamiques socio-territoriales étudiées. Cette analyse, qui emprunte alors techniques et outils aux méthodologies plus quantitatives de traitement des données, est bien sûr complétée par une

[90] Je n'ai pas trouvé d'informations sur l'origine précise de cette expression, qui, depuis les années 1930 *a priori*, associe cette dynamique au parcours des oiseaux migrateurs.

[91] J'ai pu procéder ainsi lors du second terrain uniquement, forte d'une meilleure appréciation des éléments qui allaient nourrir mes travaux : cela a constitué un gain de temps considérable sur le traitement de mes entretiens.

[92] Lorsque plusieurs réponses à une même question ont été proposées, toutes ont été saisies sur le logiciel. Il y a donc parfois plus de réponses à certaines questions que de personnes ayant répondu.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

interprétation plus subtile des discours des personnes interrogées, attentive cette fois à la formulation des pensées et aux champs lexicaux déployés.

J'ai réuni, parmi les réponses apportées à la question « *Why do you come to X ?* »[93], toutes celles faisant référence à l'environnement (figure 21). Le constat est assez immédiat : l'environnement constitue le principal moteur de la mobilité des personnes interrogées, que cela s'exprime par une évocation directe de l'objet compris dans sa globalité - « nature » -, par la mention de ses éléments et caractéristiques esthétiques - « rivières », « montagnes », « beauté du lieu », « paysage » - ou pour les activités dont il est le support - « sports de pleine nature » et « pêche à la mouche ».

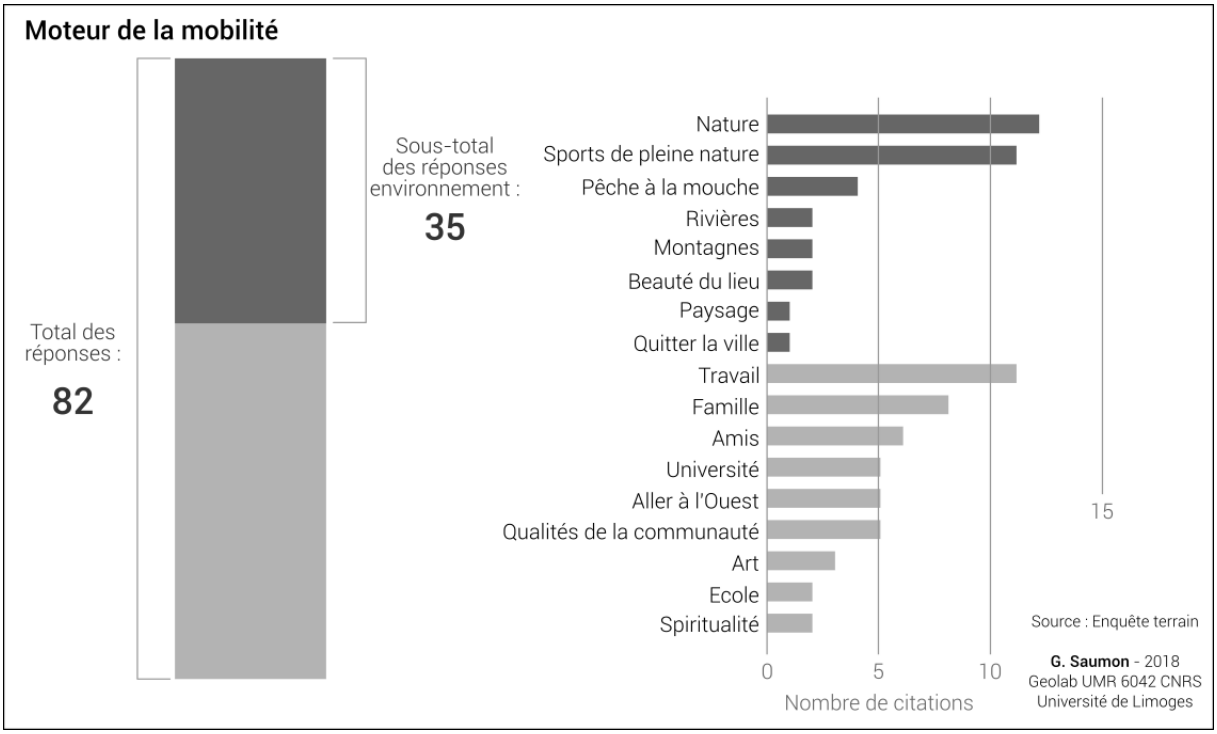


Figure 21 : les moteurs de la mobilité - réponses à la question « *Why do you come to X ?* »

Le parcours migratoire répond alors aux attentes de ces anciens citadins en quête d'un nouveau rapport à l'environnement : tous les néo-arrivants interrogés, à l'exception de trois, ont l'impression d'être plus en contact avec la nature depuis qu'ils sont dans le Montana[94]. Ainsi, un homme interrogé à Whitefish dit avoir vu depuis une dizaine d'années de nombreuses personnes s'installer dans le Montana pour recommencer leur vie loin de la ville, « *a real rebirth* » : « *it's a new beginning and it's unique about this area...* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63). La plupart des personnes rencontrées ont en effet spontanément souligné l'ampleur des migrations d'aménités vers les territoires les plus attractifs du Montana : « *I think most the people who came here, who're not from here originally, came here for nature. That's why 95 % of people in Bozeman are not born and raised*

[93] X fait ici référence à Missoula, Bozeman, Whitefish, etc., la ville mentionnée évoluant d'un lieu d'entretien à l'autre.
[94] Le résultat est établi à partir des réponses à la question « *Do you feel more in touch with nature since you're in X ?* » .

Licence CC BY-NC-ND 3.0

here » (Bozeman, 16 juin 2014, n°97). Ces dynamiques sont facilitées par le télétravail : à titre d'exemple, un homme interrogé mentionne plusieurs amis travaillant dans la logistique des transports maritimes depuis le centre-ville de Bozeman (Bozeman, 12 juin 2014, n°85). Parmi les aménités environnementales qui ont motivé ces trajectoires migratoires, il faut spécifiquement citer le rôle des Rocheuses. A la question préliminaire de ma grille d'entretien « *Where do you live and why ?* », les montagnes font figure de leitmotiv : « *I'm from Vermont, and I came out here for the mountains, because we have smaller mountains there but I was excited about the wilderness* » (Missoula, 16 mai 2014, n°23) ; *« I live in Bozeman, Montana and I live here just because of I mean... just access to mountain and quality of life, rivers and... basically just access to the outdoors and... because to me Bozeman's like a mountain town and to me Bozeman's the most livable mountain town I could find, economically diverse* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°90) ; « *I live here because I was ten years old when my family came here on vacation and I fell in love with this valley and I always wanted to live here... because of the pretty water and the pretty mountains* » (Kalispell, 7 juin 2015, n°154). Cette rhétorique du coup de foudre se retrouve dans de nombreux entretiens : « *we wanted to get out of the big cities... just a change of area. We always wondered what Montana would be like. We came up and visited, we fell in love with it so we moved up a year later. [...] We drove all around Montana, yes, to see different parts of the state and this is what we decided we like the best... Because of the mountains and the trees and the fishing and the hunting* » (Libby, 1er juin 2015, n°144). La présence des espaces naturels protégés est par ailleurs mentionnée par plusieurs personnes interrogées : « *The Glacier Park was one of the things that motivated coming to this area* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°58). Il faut dire que ces espaces protégés, et les Parcs nationaux spécifiquement, constituent d'importants marqueurs territoriaux : « *And most people don't realize they heard of Bozeman until you tell them we're so close to Yellowstone [...] and then they say 'ho, I know where you're from. Yellowstone is such a huge National Park, it's kind of a landmark to say you live a couple hours from that* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°88) ; « *I always forget Yellowstone belongs to Wyoming* » (Bozeman 12 juin 2014, n°89) (photographie 2).

Mais au-delà de ses dimensions esthétiques, l'environnement attire parce qu'il est praticable ; à la question des facteurs pouvant expliquer les nombreuses installations dans le Montana, un homme répond : « *I think a lot of it is for... like that appreciation of nature, but also accessible nature... because of our lifestyle. Like you can have a different lifestyle in Missoula or Boulder, Colorado, or a place that's attached to nature, integrated with nature, than you can in Columbus, Ohio* » (Missoula, 17 mai 2014, n°25). De plus, en comparaison des stations de ski plus fréquentées du Colorado (Vail, Aspen, Copper Mountain, Steamboat Springs...), la relative intimité qu'offrent les petits domaines skiables du Montana représente une vraie plus-value aux yeux de certains - de quoi évoquer une nouvelle forme de conquête pour des néo-arrivants à la recherche de distinctions. Le rédacteur en chef d'une revue littéraire explique la raison pour laquelle il s'est installé à Whitefish, après avoir notamment travaillé pour le *Vail Valley Magazine* : « *'Cause I love the ski. There's a wonderful ski mountain here and you know Glacier National Park was very attractive to me. I was looking for, you know when I came, I was looking for undiscovered ski towns, of sorts* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°67).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 2 : des espaces naturels protégés emblématiques dans le Montana

De haut en bas et de gauche à droite : Parc national de Yellowstone, 21 mai 2014 ; Parc national de Glacier, 2 juin 2014 ; *National Bison Range*, 1er juin 2014 (clichés G.Saumon)

Si les aménités environnementales semblent bien être au cœur des dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana, c'est aussi que, selon certains, les néo-arrivants seraient plus à même de les apprécier, disposant d'un regard neuf sur un environnement encore inexploré, *a contrario* d'une population locale parfois aveugle aux paysages dans lesquels elle est née (Whitefish, 3 juin 2015, n°147). Témoins de la mutation de leur région d'origine, le Montana évoque alors, pour ces néo-

Licence CC BY-NC-ND 3.0

arrivants, leur enfance préservée, et on peut y lire la métaphore d'un Eden environnemental[95] : « *I grew up in Oregon on a farm where I had unrestricted access to everything in nature. In some ways Montana is very much like the kind of place I grew up as a child and the place I grew up as a child is gone because it got developed because thousands of people moved to the area where I grew up and it's now a large metropolitan area of Portland. So in a way this is for me like being able to go back to a moment in childhood* » (Missoula, 21 mai 2014, n°34).

Dans le cas des mobilités « de retour » évoquées plus haut, l'environnement joue également un rôle crucial dans la trajectoire migratoire : « *I loved to climb mountains and to hike and backpack and all of these things... so I loved the outdoors. So that's why I knew I wanted to go back to Montana to live here* » (Missoula, 13 mai 2014, n°30). Autre exemple, une femme interrogée, originaire du Montana et ayant vécu à Seattle pendant 10 ans, revenait fréquemment à Whitefish, quelles que soient les saisons, pour voir ses amis et pratiquer des activités de pleine nature : « *I was really finding any excuse I could to just come back over. [...] I think in coming back so many time I just realized how much I liked here, I liked the pace of life better so I eventually tried to figure how I could come back* ». Après avoir attendu un temps que ses enfants soient assez grands pour ne pas les changer d'école et de trouver un emploi à Whitefish - sa carrière sur la côte Ouest est alors importante à ses yeux -, elle décide finalement de quitter Seattle pour Whitefish, et ce sans projet professionel. Contrainte pendant quelque temps à la précarité - elle a depuis trouvé un nouvel emploi, même si moins bien rémunéré -, elle assume et évoque un « *lifestyle choice* », une « *lifestyle decision* » reposant sur l'affirmation de nouvelles priorités : « *I can ski whenever I want, I can bike whenever I want* » (Whitefish, 6 juin 2014, n°66).

Si l'environnement apparait ainsi comme un facteur important des dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana, il faut également noter sur la figure 21 que 5 personnes mentionnent spontanément l'Université et 2 personnes l'école comme moteurs de leur mobilité. De manière générale, les stratégies scolaires déterminent beaucoup de trajectoires migratoires aux Etats-Unis. La qualité des écoles a été par ailleurs soulignée dans de nombreux entretiens comme un facteur pris en considération lors de l'élaboration du parcours migratoire, voire déterminant lorsqu'il s'agit pour un père de trois garçons de 5, 9 et 11 ans de quitter une école de Réno, dans le Nevada, pour une école de Whitefish de bien meilleure réputation (Whitefish, 5 juin 2014, n°64). La stratégie scolaire est aussi parfois teintée d'angoisses sécuritaires : « *We moved back to Montana because we didn't want to send our kids to the schools in California. Because there is no grass, big chainlink fences with razor wire around the top because the surroundings there are so dangerous that they have to protect the schools. And we said no, we won't gonna send our kids to that* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°88). Il faut dire que le système de financement des écoles publiques aux Etats-Unis creuse les inégalités socio-spatiales entre les Etats, mais également à une échelle plus fine, d'un district à l'autre. La décentralisation du système éducatif américain a en effet des effets pervers. La politique scolaire est placée sous la responsabilité des 16 000 *schools districts,* administrés par des *school boards* qui recrutent les enseignants après avoir défini leur niveau de qualification, assurent leur formation, fixent leurs salaires, établissent les programmes scolaires et les méthodes pédagogiques. Le

[95] Cette représentation explique en partie la forte implication de certains néo-arrivants dans la protection de l'environnement : je développerai ce point dans les chapitres suivants.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

financement des écoles, assuré par l'Etat fédéral à hauteur seulement de 7 à 10 % en moyenne, est pris en charge par l'Etat fédéré et surtout par les districts. L'argent des districts provient des impôts locaux, notamment des taxes foncières : les districts les plus pauvres ne sont alors pas en mesure de financer correctement leurs écoles. Or, contrairement à la France où le budget des écoles couvre uniquement les frais de fonctionnement, le budget des écoles américaines couvre également le salaire de tous les personnels, d'ailleurs inégalement qualifiés puisqu'aucune certification n'existe au niveau fédéral pour homogénéiser le niveau de compétence des enseignants. Des travaux pointent l'impact de ces disparités de fonctionnement sur les réussites scolaires, et les nombreuses ségrégations sociales et raciales qu'elles entretiennent (Emile-Besse, 2004; Ullmo, 2009). A ce titre, l'investissement local dans les écoles publiques de Missoula a été souligné dans les entretiens (Missoula, 7 mai 2014, n°4). Par ailleurs, une personne interrogée mentionne le nombre important d'écoles Montessori à Bozeman, déterminant dans sa stratégie migratoire (Bozeman, 15 juin 2014,n°95)[96].

De la même manière, les Universités de Bozeman et de Missoula sont à l'origine de certaines dynamiques migratoires. Ces mobilités universitaires sont loin d'être spécifiques au Montana : s'inscrire dans l'université d'un autre Etat est une stratégie scolaire partagée, quand elle n'atteste pas tout simplement de la réussite. Pour autant, la présence de ces deux Universités, d'ailleurs rivales, dans l'Ouest du Montana, participe à la recomposition sociale de Missoula et Bozeman : « *The university definitively draws people and then it draws those professional people with their PhDs and Master degrees to come here and teach. And these young, educated often don't have kids, make money, get their time and their money to the community* » (Missoula, 7 mai 2014, n°4). Cette dynamique qui participe au renouvellement social et politique des espaces attractifs du Montana nourrit en retour d'autres mobilités : un photographe interrogé considère sa ville particulièrement attirante pour les artistes car « *Missoula is a more liberal place in general than the rest of Montana. Just because the University is here, that brings more diversity* » (Missoula, 6 mai 2014, n°1). Par ailleurs, ces mobilités scolaires sont souvent motivées par la localisation des universités dans les montagnes Rocheuses, et les étudiants viennent ici concilier stratégie universitaire et pratiques intensives des sports de pleine nature : les deux motivations sont étroitement associées chez certaines personnes interrogées. Une jeune journaliste de Missoula témoigne : « *when I was thinking about where I wanted to go to school to get my degree in journalism, I wanted to go somewhere that had both a very good journalism school but also access to wildlife and wilderness* » (Bozeman, 17 mai 2014, n°24). L'université peut alors constituer le facteur déclenchant d'une migration qui laisse finalement place à une installation résidentielle définitive (Missoula, 7 et 19 mai 2014, Bozeman, 12 juin 2014, n°7, 31, 85) : « *in 2006 I moved here to go to school and just stuck around since* » (Missoula, 30 mai 2014, n°54) ; « *we get a lot of people from all over that somehow end up in college here and once they get here they don't want to leave, so they figure out a way to make a living. At one point a few years back we had more people that had masters and doctorates in philosophy or whatever who were waiters and waitresses because they couldn't get a job. But they still wanted to live here* » (Missoula, 21 mai 2014, n°33). Ce dernier point permet de souligner le sacrifice que sont prêts à faire les amoureux de la nature. Car du côté des enseignants également, les aménités environnementales viennent compenser une rémunération défaillante : « *we don't have the best*

[96] Il existe dans le Montana 22 écoles Montessori, dont 20 dans sa partie Ouest : parmi elles, 9 sont concentrées à Bozeman (puis 3 à Missoula et Kalispell, 2 à Whitefish). Cette distribution spatiale révèle la présence de foyers sensibles à ces systèmes éducatifs alternatifs et privés dans certaines villes de l'Ouest du Montana, ce qui vient corroborer l'hypothèse d'un processus de gentrification.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

funded universities, the best funded schools... you know in other states there's much more funding, the teachers get payed much better, but my son has had very good teachers all along the way because I think teachers are willing to work for less money in order to have the quality of life » (Missoula, 17 mai 2014, n°24).

De manière plus spécifique enfin, l'Université de Missoula draine une population étudiante sensible non seulement à son cadre naturel mais aussi à une offre de formations proposant une spécialisation dans le domaine environnemental : le parcours pluridisciplinaire de l'*Environmental Studies Program* attire à Missoula de jeunes adultes souhaitant s'investir dans la valorisation et la protection de l'environnement. Souvent cette population d'étudiants et d'enseignants s'installe ensuite durablement, ce qui participe à la surreprésentation des individus travaillant dans des ONG dans l'Ouest du Montana : « *people chose to be here, and then, a lot of people, you know, like myself we are working for non-profits, we don't make lots of money, it's not our main goal, it's to do something good and protect something that we are caring about. So, I think that makes Bozeman and Missoula really special. [...] There are 55 non-profit organizations in Bozeman that are conservation-driven. 55 in a town of 40 000 people, it's huge* » (Bozeman, 16 mai 2014, n°97). Les mobilités pour l'environnement ne sont ainsi pas que des migrations d'aménités : elles peuvent correspondre à des migrations de travail dans le domaine de la protection de l'environnement. Dans le tableau figurant les principaux moteurs de la mobilité des personnes interrogées, 11 réponses identifient le travail ; mais parmi elles il faut relever le cas de l'enseignant de l'*Environmental Studies Program* (Missoula, 9 mai 2014, n°13) ou encore de la journaliste passionnée de nature travaillant pour l'ONG environnementale *The Sage Grouse Initiative* (Missoula, 17 mai 2014, n°24).

L'environnement constitue ainsi un moteur important des mobilités vers l'Ouest du Montana, et la relation des individus à cet objet semble se manifester sous différentes modalités, qui témoignent de représentations et de pratiques plurielles d'un environnement tantôt considéré pour ses dimensions esthétiques (qualité des rivières, montagnes, et plus généralement paysages), tantôt pour les pratiques qu'il favorise (sports de pleine nature, activités artistiques...), quand il n'est pas simplement le support d'une activité professionnelle. Si les différentes déclinaisons du rapport des individus à l'environnement seront approfondies dans le chapitre suivant, je souhaite dès à présent mettre en lumière le rôle spécifique de la pêche à la mouche dans les trajectoires migratoires vers l'Ouest du Montana.

1.4. Venir dans le Montana pour pêcher : une trajectoire migratoire emblématique

Le Montana et la pêche à la mouche sont intimement liés, et éclairer l'histoire de cette relation intense permet de comprendre pourquoi cette pratique est aujourd'hui au coeur des dynamiques migratoires vers le Montana et au fondement de son identité territoriale[97].

Les débuts de la pêche à la mouche aux Etats-Unis s'inscrivent sur la côte Est, spécifiquement en Pennsylvanie et en Nouvelle-Angleterre, et l'activité est surtout le fait d'une élite américaine

[97] L'ensemble de cet éclairage historique provient du chapitre de Ken Owens « Fishing the Hatch. New West Romanticism and Fly-Fishing in the High Country » (Owens, 2003) de l'ouvrage *Imagining the Big Open* dirigé par Liza Nicholas, Elaine M. Bapis et Thomas J. Harvey (Nicholas et al., 2003).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

soucieuse de maintenir les traditions britanniques. Si à partir des années 1870 la pratique se diffuse à l'Ouest, sur la côte Pacifique d'abord puis dans les Rocheuses, cette coloration reste perceptible jusqu'aux débuts du vingtième siècle dans les représentations, notamment médiatiques, d'une activité récréative de *yankee* distingué. Progressivement cependant, l'iconographie de la pêche telle qu'elle est pratiquée dans l'Ouest américain se singularise, notamment en s'accessoirisant - le fameux chapeau du pêcheur à la mouche. Restées encore confidentielles, les exceptionnelles opportunités de pêche à la truite sauvage dans les Rocheuses commencent à partir de la fin des années 1930 à être médiatisées, à l'initiative de quelques personnages légendaires qui ont suscité, puis soutenu le grand boom des années 1970.

Dan Bailey, originaire du Kentucky et fanatique de la pêche à la mouche dès son plus jeune âge, découvre les potentialités des rivières du Montana grâce à un article de journal qui le décide à s'y rendre pour pêcher dans les rivières Gallatin et Madison, près de Bozeman : convaincu, il s'installe finalement à Livingston pour essayer de vivre de cette activité. Et c'est par lui que l'industrie de la pêche à la mouche débute : il ouvre un commerce vendant mouches et autres équipements, et organise des sorties guidées pour les touristes sur les rivières à proximité. Mais l'activité demeure insuffisante pour assurer sa subsistance : en 1937 il publie alors le tout premier catalogue de pêche à la mouche, dans lequel il fait la promotion des mouches qu'il produit, mais également du Montana qu'il qualifie de paradis des pêcheurs à la mouche. « Sent to everyone he knew in the East and then to a wider and wider clientele, his annual catalogs became Bailey's basic business tool. Through them he effectively publicized the attractions of fly-fishing in Montana » (Owens, 2003, p.114). Les premiers rouages des dynamiques socio-territoriales constatées aujourd'hui dans le Montana sont déjà en place : la pêche à la mouche semble bien être une affaire d'allochtones, soit de touristes et de néo-arrivants. Livingston devient alors le quartier général des meilleurs pêcheurs de la côte Est. Parmi eux, Joe Brooks, « a talented and popular fishing writer whose stories about Montana trout fishing began appearing in widely circulated outdoors magazines by the late 1940s, drawing even more attention to the Rocky Moutain West » (Owens, 2003, p.114). Apparaît ainsi déjà en filigrane l'importance des récits sur l'environnement dans des dynamiques qu'il s'agit de penser sur le temps long.

Si Bud Lilly, dont le commerce *The Trout Shop* domine rapidement le marché dans la région de Yellowstone, a également eu une influence considérable dans l'essor de la pratique, c'est Ted Trueblood, originaire de Nampa dans l'Idaho, qui a joué le rôle le plus marquant dans le succès fulgurant de la pêche à la mouche à partir des années 1970 : ses chroniques dans la célèbre revue *outdoor Field and Stream* ont grandement participé à lier l'activité à l'iconographie des grands espaces de l'Ouest américain. Il fait d'ailleurs figure de précurseur dans la promotion du *catch-and-release*[98], pratique faisant acte de signature pour le pêcheur à la mouche authentique et devenue incontournable dans l'Ouest du Montana.

Ces grandes figures ont ainsi eu un rôle clef dans l'essor d'une pratique devenue particulièrement attractive et emblématique de l'Ouest américain aux yeux des jeunes citadins de la

[98] Cette pratique consiste à relâcher le poisson, vivant de préférence, dans la rivière. Ces pêcheurs célèbres sont également les premiers défenseurs des poissons et de leur écosystème, face à la diminution drastique des stocks liée aux progrès technologiques de la pêche à la ligne, qui vide les meilleures rivières de l'Ouest, et à l'exploitation croissante, de manière générale, de l'environnement naturel. Leur *leadership* et leur militantisme ont conduit à l'adoption, par les agences nationales et fédérales de gestion de la ressource, de régulations spécifiques limitant la pratique de la pêche à la mouche sur certains sites (définition d'un nombre maximal de prises autorisées, voire *catch-and-release* rendu obligatoire selon les rivières).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

côte Est. Pour Ken Owens, il suffit d'interroger n'importe quel pêcheur à la mouche d'environ 40 ans sur l'origine de sa passion pour en attester. « The greater the distance your trout lovers needed to travel to reach the fabled streams of the northern Rockies, the more certain it is that they came in response to the messages these pioneer publicists sent out from the high country to stir the blood of the adventurous young » (Owens, 2003, p.117) - on retrouve là encore le *leitmotiv* de la distance dans le rapport à l'Ouest américain (cf chapitre 1). Enfin, le succès de la pêche à la mouche, manifeste depuis les années 1970, culmine surtout vingt ans plus tard avec la parution du film de Robert Redford, *A River Runs Through It* (Redford, 1992), que Ken Owens rebaptise « Hollywood Discovers Montana Fly-Fishing » (Owens, 2003). Le capacité des récits à susciter des mobilités fera l'objet de la dernière sous-partie de ce chapitre.

Mais auparavant, il s'agit d'interroger concrètement la place de la pêche à la mouche dans la trajectoire migratoire des néo-arrivants rencontrés : s'il est souvent fait mention de cette pratique dans la littérature scientifique consacrée aux migrations d'aménités vers l'Ouest américain, elle constitue également un sujet récurrent de mes entretiens. La pêche à la mouche est en effet un puissant moteur des mobilités vers le Montana, et cela est apparu de manière très explicite : *« I live in Missoula, Montana, and I moved here from Seattle, Washington because they have good fishing. I like to fly fish. And they have three rivers within twenty miles here* » - et à la question « *Why did you come to Missoula?* », l'homme répond d'ailleurs tout aussi explicitement « *The main reason is the Clark Fork* ». Originaire de Californie, lui qui partait pêcher dans la région de Yellowstone tous les étés s'est installé dans le Montana à peine sa retraite annoncée pour pratiquer à plein temps cette activité (Missoula, 14 mai 2014, n°20). Un autre homme auquel je demande s'il s'agit de pêche à la mouche lorsqu'il me dit pêcher tous les week-ends me répond en riant : « *Yes. I thought it was a requirement to live in Montana* » (Missoula, 21 mai 2014, n°34). Cette effervescence suscite des attroupements sur les sites de pêche - « *the fish is totally crazy* » (Ovando, 19 juin 2015, n°170) - au grand dam des natifs qui déplorent les nouvelles conditions d'exercice d'une pratique devenue par trop récréative[99] : si personne ne semble condamner les régulations du *Montana Fish, Wildlife and Parks* limitant le nombre de prises voire imposant le *catch-and-release*, comme c'est le cas sur la Blackfoot[100], l'activité se pratique parfois aujourd'hui au coude-à-coude...

Je suis allée à la rencontre de gérants et employés de boutiques de pêche à la mouche, qui vendent des accessoires et organisent des sorties guidées[101] (photographie 3).

[99] La pêche à la mouche est au coeur de nombreuses tensions entre natifs et néo-arrivants, entre tenants de l'*Old* et du *New West*. Il s'agira d'ailleurs de montrer dans la partie 3 que par cette pratique, et les valeurs parfois antagonistes qui lui sont attachées, se manifestent les grands enjeux de la mutation socio-territoriale de l'Ouest du Montana.

[100] Le *Montana Fish, Wildlife and Parks* a imposé pour la première fois cette régulation sur la Madison River en 1978 ; aujourd'hui elle concernerait 126 zones de pêche.

[101] J'ai ainsi réalisé des entretiens avec les gérants du *Missoulian Angler Fly Shop*, du *Trail Head* et du *Grizzly Hackle* à Missoula le 28 mai 2014, du *Lakestream Outfitters* à Whitefish le 4 juin 2014 et du *Bozeman Angler* à Bozeman le 9 juin 2014.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 3 : de nombreuses boutiques de pêche à la mouche dans le Montana

De haut en bas et de gauche à droite *: Trail Head*, Missoula, 25 mai 2014 ; *Libby Sports Center*, Libby, 5 juin 2015 ; *Trail Head*, Missoula, 25 mai 2014 (clichés : G.Saumon)

Ces sorties se déroulent sur la demi-journée, la journée, et parfois sur plusieurs journées avec des nuits en campements. Le nombre de guides sollicités par jour fluctue selon la demande, et pendant la haute saison, de juin à septembre, des indépendants sont recrutés pour compléter l'effectif : il s'agit alors de conduire une cinquantaine de sorties par semaine. A Missoula, 200 à 300 pêcheurs travailleraient comme guides sur cette période (Missoula, 28 mai 2014, n°43). Tous les employés rencontrés s'accordent à reconnaître que l'immense majorité de leurs clients est composée de touristes et de néo-arrivants, originaires de tous les coins des Etats-Unis : certains sont des passionnés et se réjouissent de venir enfin découvrir le paradis des pêcheurs, quand d'autres n'ont jamais pratiqué mais considèrent qu'il faut pêcher pour vivre pleinement l'expérience du Montana.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Le gérant de *Trail Head* à Missoula me décrit ses clients, dont certains disposent d'une résidence secondaire dans le Montana dans laquelle il viennent vivre trois mois par an, pour pêcher chaque jour (Missoula, 28 mai 2014, n°42). Une grande partie des clients de ces boutiques spécialisées, qu'ils soient touristes, résidents secondaires ou néo-arrivants, vient spécifiquement dans le Montana pour la pêche à la mouche - « *a lot of people are definitely influenced by the fishing to move here, and it's a really good reason to move here* » (Missoula, 28 mai 2014, n°41) ; d'autres sont de passage, ont pour projet de visiter le Parc national de Yellowstone ou de Glacier, et marquent une étape dans leur trajet pour consacrer une journée à cette pratique emblématique (Missoula, 28 mai 2014 et Bozeman, 9 juin 2014, n°41 et 79) ; d'autres encore s'inscrivent à l'université, trouvent un emploi dans le Montana... tentant ainsi de masquer leur véritable mobile - et c'est à leurs guides de pêche qu'ils se confient (Missoula, 28 mai 2014, n°41 et 43). Les guides rencontrés ont d'ailleurs souvent vécu la même trajectoire migratoire, tels l'employé du *Grizzli Hackle* à Missoula, originaire d'Orlando, en Floride, et installé ici depuis 3 ans (Missoula, 28 mai 2014, n°43), ou celui du *Missoulian Angler Fly Shop* venu il y a 6 ans d'Oklahoma : « *I came out here for school and mostly just because of the fishing opportunities* » (Missoula, 28 mai 2014, n°41). La pêche à la mouche envoie ses adeptes sur les rivières du Montana, et cette dynamique semble relever de l'évidence, au point que les gérants des boutiques spécialisées ne savent que me répondre quand je les interroge sur leurs canaux de diffusion : « *Montana in general is a pretty famous place for fishing in the US... you know it's pretty famous so it's hard not to hear about if you're looking for places to go fishing* » (Missoula, 28 mai 2014, n°41) ; « *anyone that likes to fish, they know about the Glacier Park. 'cause Montana is really famous for fishing* » (entretien 59).

Ainsi, la pêche à la mouche suscite de nombreuses mobilités vers le Montana : parce qu'elle promet une expérience authentique de l'Ouest américain pour des amateurs ou des non initiés en quête d'une activité *outdoor*, elle fait figure de pratique identitaire. Quant aux boutiques spécialisées, en plus de proposer des biens et des services attirant de nombreux touristes et néo-arrivants venus dans le Montana pour la pêche à la mouche, elles contribuent activement à la fabrique d'un paysage urbain de l'Ouest américain particulièrement attractif[102] - leurs enseignes pouvant être considérées comme de puissants marqueurs territoriaux (photographie 4).

Ainsi, qu'il soit incarné très spécifiquement par une pratique de pleine nature devenue identitaire, ou qu'il apparaisse sous d'autres formes dans les discours des néo-arrivants rencontrés, l'environnement semble bien être au cœur des dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana. Pour autant, à la question « Que connaissiez-vous du Montana avant de vous installer ici ? », la très grande majorité des individus interrogés ne parvient pas à faire référence à un élément de connaissance précis avant l'acte migratoire : quelques uns mentionnent les Parcs nationaux, la pêche à la mouche ou les pratiques récréatives, mais ces réponses restent minoritaires et leur formulation très imprécise. Les néo-arrivants rencontrés ont ainsi plutôt tendance à entretenir le mythe d'une rupture totale, un peu extravagante, avec leur ancien mode de vie, voire teintée de romantisme lorsqu'il s'agit de relater ce qui s'apparente à un véritable coup de foudre. Ce point m'amène à

[102] Le chapitre 5 permettra d'approfondir l'analyse des aménités urbaines qu'offrent les petites villes attractives de l'Ouest du Montana, et d'envisager leur rôle dans le processus de gentrification rurale.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

interroger la représentation de l'Ouest du Montana dans les imaginaires collectifs : attractif par essence, ce territoire semble incarner un idéal environnemental.

Photographie 4 : les enseignes des boutiques de pêche à la mouche, des marqueurs territoriaux

De gauche à droite : enseigne du Bozeman Angler, Bozeman, 9 juin 2014 ; enseigne du Grizzly Hackle, Missoula, 5 mai 2014 (clichés : G. Saumon)

2. L'environnement dans les représentations partagées : une approche multiscalaire des territorialités

La première partie a permis de constater que l'environnement est un des principaux moteurs des dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana. Or, il est un objet géographique complexe, dont la deuxième section de ce chapitre va consister à approfondir, à l'aide des entretiens et cartes mentales réalisés, la place fondamentale dans l'appréhension de l'Ouest du Montana par ses habitants, qu'ils soient néo-arrivants ou originaires du Montana : car si différents positionnements face à cet objet sont manifestes entre les deux catégories d'habitants - ils seront analysés en détails à partir du chapitre suivant - j'ai pu constater son importance dans la vie quotidienne de tous les individus rencontrés, et ce quelles que soient les pratiques et représentations spécifiques des uns et des autres, qui vient alimenter le dynamisme migratoire de la région. Cette réflexion va être construite à partir d'une approche multiscalaire des territorialités des habitants de l'Ouest du Montana[103]: dans les appartenances territoriales (1), dans les modalités d'habiter (2), et enfin dans

[103] Je souhaite ici faire référence à la définition proposée par Guy Di Méo dans son article « Une géographie sociale entre représentations et action » (Di Méo, 2008) : « La territorialité agence et articule les échelles des territoires et des réseaux que fréquente chaque individu. Elle dévoile la manière dont chacun tisse sa relation aux territoires qu'il pratique, qu'il se représente et auxquels il s'identifie. Elle éclaire la façon dont il les reproduit et les déforme au gré de son action, de ses représentations, de sa *praxis* » (Di Méo, 2008, p.17).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

les interactions quotidiennes (3). Les échelles en jeu sont tout autant spatiales que temporelles, entre l'attachement pérenne à un territoire identitaire et sa pratique quotidienne.

2.1. La place de l'environnement dans les appartenances territoriales

Il s'agit dans un premier temps de souligner la complexité du cadre territorial de référence des habitants de l'Ouest du Montana. Cette ambition répond également à la volonté de restituer en toute honnêteté l'évolution de mon appréhension du territoire d'étude - elle aussi complexe. *Pacific Northwest*, *Ecotopia*, *Cascadia*, *Crown of the Continent*... que d'appelations pour un même territoire : il m'a fallu d'abord comprendre le sens donné à ces entités et saisir la subtilité de leurs découpages. Ce travail préliminaire m'a permis de découvrir deux fils rouge dans l'interprétation de ces quatre strates de territoires - l'environnement et la marge. Or, le terrain m'a ensuite fait réaliser la force d'une autre échelle d'appartenance, l'Ouest du Montana, incarnation emblématique du *Wild West* et des montagnes Rocheuses.

2.1.1. Le régionalisme et le Nord-Ouest américain

Dans le Nord-Ouest américain, les régions sont véritablement structurantes : les identités territoriales semblent se façonner à cette échelle. Si différentes formes de régionalismes[104] peuvent être observées dans l'ensemble des Etats-Unis, venant contester une organisation fédérale dont ils sont la conséquence évidente, elles sont particulièrement manifestes dans la partie nord-ouest du pays, en raison de l'histoire de sa conquête et de sa tardive appropriation par l'état fédéral.

Les Etats fédérés sont souvent considérés comme des entités artificielles, dont les limites ont été définies par la géométrie et non par la « nature » : la pièce la plus célèbre de cette géométrie américaine est le 49e parallèle, qui dessine la frontière de la partie Ouest des Etats-Unis avec le Canada, mais qui, selon Paterson, proposerait le meilleur exemple de non-correspondance entre la géographie et le sentiment d'appartenance (Paterson, 1994, p.200). Ce manque de cohérence géographique - l'inadéquation entre les régions politiques et les chaînes de montagnes, ou les bassins versants - serait à l'origine des nombreuses propositions de découpages régionaux qui viennent contester l'organisation politique des Etats-Unis[105].

Dans le Nord-Ouest des Etats-Unis, le sentiment d'appartenir à une région plus qu'à un Etat est d'autant plus fort qu'il s'inscrit sur le temps long. L'appropriation tardive de ce territoire périphérique par l'Etat fédéral, et la difficulté à tracer puis faire reconnaître une frontière

[104] John H. Paterson, dans son livre de géographie régionale *North America: A Geography of the United States and Canada*, définit ainsi le régionalisme : « it is the conscious subdivision, for whatever purpose, of a whole into parts; the identification of less-than-continental, or less-than-national, patterns that are clear enough, and significant enough, to be perceived » (Paterson, 1994, p.199). Mais il faut différencier le caractère dynamique du régionalisme et le statisme du concept de région : le régionalisme se manifeste par l'émergence d'une communauté d'intérêts, née d'une opportunité ou d'une menace qui donnent naissance ou renforcent l'appréhension de l'unité régionale. Or c'est justement ce besoin d'unité, de cohérence territoriale que ne peut satisfaire *a priori* le découpage politique des Etats-Unis.

[105] Joel Garreau en 1981 propose ainsi une nouvelle carte de l'Amérique du Nord demeurée célèbre, la divisant en neuf nations selon leurs caractéristiques économiques et culturelles (Garreau, 1989).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

internationale vécue comme une fracture au sein d'une région cohérente, viendraient en effet expliquer l'importance des régionalismes, voire des velléités séparatistes. Le chapitre de Jean Barman de l'ouvrage de référence de Douglas Todd sur la biorégion *Cascadia* (Todd, 2008) vient éclairer les origines de la difficile acceptation de l'échelon fédéral (Barman, 2008).

2.1.2. Pacific Northwest, Ecotopia, Cascadia, Crown of the Continent : des identités territoriales construites autour de l'environnement et de la marge

Venant alors contester ce découpage politique, le *Pacific Northwest*, *Cascadia*, *Ecotopia* et *Crown of the Continent* constituent quatre territoires transfrontaliers qui se superposent les uns aux autres (figure 22) et qui sont défendus par des groupes qui ne souhaitent pas reconnaître la pertinence géographique du système fédéral.

Il m'a alors semblé intéressant lors de mes entretiens d'interroger les sentiments d'appartenance à ces quatre territoires qui entretiennent tous, dans leur définition, une relation intense à l'environnement et à la marge. Ces strates viennent en effet nourrir l'identité territoriale de l'Ouest du Montana, dont les représentations sont déterminantes dans les nouvelles dynamiques migratoires observées.

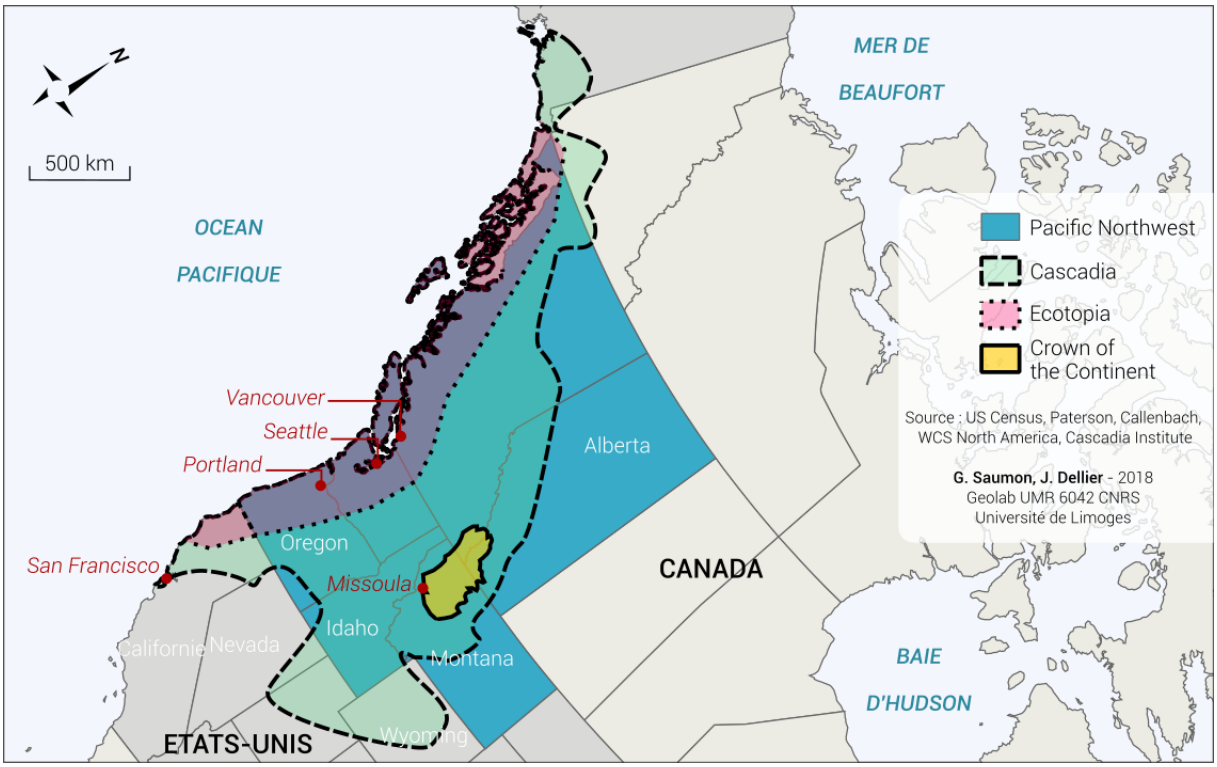


Figure 22 : stratification territoriale du territoire d'étude - *Pacific Northwest*, *Cascadia*, *Ecotopia*, *Crown of the Continent*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Les apports de cette enquête sont proposés sous la forme d'un graphique exposant l'importance des différentes échelles d'appartenance territoriale de manière explicite. Lors des entretiens, je demandais aux personnes interrogées si elles connaissaient ces régions, citées les unes après les autres, et si oui, si elles considéraient que leur lieu de vie - le lieu de réalisation de l'enquête - appartenait à cette région (figure 23).

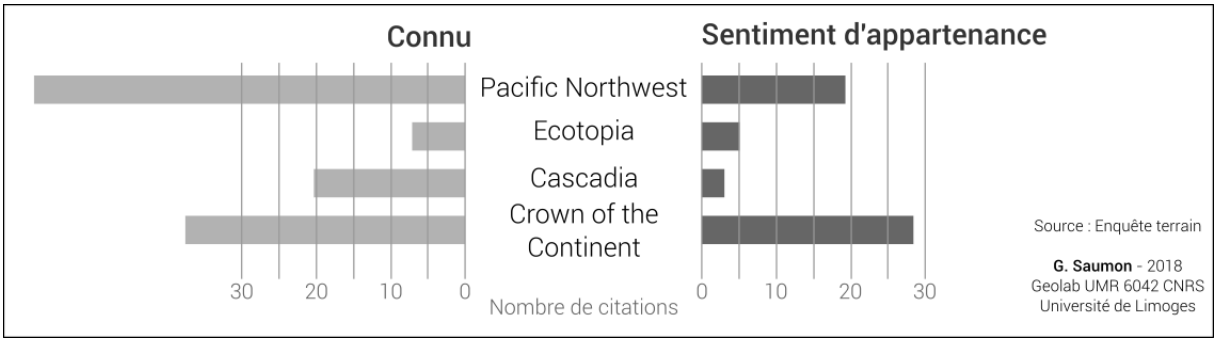


Figure 23 : connaissance et sentiment d'appartenance aux quatre strates territoriales

Ces résultats vont guider l'analyse de chaque région proposée dans les pages qui suivent. Il faut ici préciser qu'une analyse de ces sentiments d'appartenance croisés aux catégories néo-arrivants/natifs ne révèle aucune différence marquante entre les deux groupes, ce qui atteste d'une relative homogénéité des représentations territoriales des habitants de l'Ouest du Montana, quelle que soit leur date d'installation dans la région.

2.1.2.1. Le Pacific Northwest, une région géographique à la périphérie des Etats-Unis ?

Région transfrontalière bordée à l'Est par les Rocheuses et à l'Ouest par l'Océan Pacifique, le *Pacific Northwest* fait consensus dans les ouvrages de géographie régionale (Paterson, 1994), et est donc sans surprise très largement reconnu par les personnes interrogées (figure 23). La structure générale du paysage est composée d'importantes chaînes de montagnes orientées nord-sud. Pour autant, les paysages et les climats sont variés, et le *Pacific Northwest* peut être considéré comme une méga-région composée de différents biotopes : une forêt vierge tempérée le long des côtes Pacifique, qui s'étend de l'Alaska à la Californie ; à l'intérieur des terres, en raison de l'ombre pluviométrique, la zone plus aride de la Chaîne des Cascades et de la Chaîne Côtière, formant un paysage de plateaux et de montagnes ; l'extension du désert du Grand Bassin, composée de bassins sédimentaires et de hauts plateaux, sur l'Est de l'Etat de Washington, le Sud de la Colombie-Britannique, l'Est de l'Oregon et le Sud de l'Idaho ; les forêts et surtout la présence emblématique des Rocheuses à l'Est de la Colombie-Britannique, au Nord de l'Idaho et à l'Ouest du Montana (photographie 5).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 5: quelques paysages du *Pacific Northwest*

Photographies extraites d'un *road trip* de Missoula à Seattle, du 16 au 24 mai 2015 : de haut en bas et de gauche à droite, Columbia River, Whidbey Island, Olympic National Park, Rainier National Park (clichés : G. Saumon)

La présence de ces différents biotopes entraîne une définition fluctuante des limites du *Pacific Northwest* (Paterson, 1994, p.5). Pour certains, il caractériserait uniquement la région littorale. Cette conception restrictive du *Pacific Northwest* a été manifeste lors des entretiens, et sur les 57 personnes connaissant le nom de cette région, 37 ont considéré que leur lieu de vie n'en faisait pas partie, le Montana étant jugé trop oriental (figure 23) : « *for me Pacific Northwest always means rain, wet... green stuff, and probably the ocean too. So I know it's technically a part of it, but for me it's different* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°66). Pour autant, le *Pacific Northwest* apparaît comme un territoire cohérent, et son unité repose sur l'environnement et, plus spécifiquement, sur l'omniprésence du bois : la région abrite les principales réserves de conifères du continent, ce qui a pendant longtemps déterminé son économie et son paysage industriel (Paterson, 1994, p.507). L'ouvrage de Laurie Ricou, *The Arbutus/Madrone Files* (Ricou, 2002), qui propose une réflexion sur la littérature de la région, met ainsi en exergue l'arbre qui en est le symbole et dont la distribution géographique permettrait de cartographier le *Pacific Northwest*. L'ouvrage est l'occasion d'interroger la pertinence de la frontière internationale, ici symbolisée par la barre oblique, puisque le même arbre, présent de part et d'autre de la frontière, est appelé « Arbutus » côté canadien et

Licence CC BY-NC-ND 3.0

« Madrone » côté états-unien (Ricou, 2002, p.1)[106]. De même, dans une perspective hydrologique, le *Pacific Northwest* forme une région géographique pertinente. D'après un géographe de l'Université de Missoula interrogé, c'est le bassin de la Columbia qui en détermine l'unité : l'Ouest du Montana ferait donc partie intégrante du *Pacific Northwest* (Missoula, 9 mai 2014, n°13).

Une autre approche du *Pacific Northwest* consiste à le définir comme un territoire de la périphérie. Dès les premières lignes de présentation de la région, John H. Paterson écrit : « There is no single line of easy access into this remote corner of the continent » (Paterson, 1994, p.506). En effet, le *Pacific Northwest* a longtemps été considéré comme un territoire à l'écart des grands centres économiques et politiques du Nord-Est des Etats-Unis, mais dépendant des relations qui l'unissent à ces centralités. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale en effet, la région était un producteur primaire dont les ressources étaient largement exploitées par des intérêts financiers exogènes. La balance commerciale de la région montrait ainsi une large sortie de matières brutes volumineuses et une entrée de biens manufacturés à haute valeur ajoutée. Cette organisation des relations entre l'Est et l'Ouest des Etats-Unis s'apparentait ainsi à une situation coloniale pour les plus critiques, « analogous to that of the former African colonies of the European powers […] » (Paterson, 1994, p.517) - mais que la stimulation des industries locales et du marché de consommation pendant et surtout après la Seconde Guerre mondiale, ainsi que l'augmentation importante de la population, ont aujourd'hui fait pérécliter. Constatant dès lors un nouvel équilibre des relations entre l'Est et l'Ouest des Etats-Unis, et sans pour autant explicitement évoquer la mutation socio-économique du *New West*, John H. Paterson interroge la possibilité de voir se développer une nouvelle centralité dans le *Pacific Northwest*, fondée sur les ressources naturelles, une importante croissance démographique et de nouvelles richesses (Paterson, 1994, p.521) .

L'avenir du *Pacific Northwest* réside-t-il alors dans la transformation du statut de périphérie à celui de marge ? Si la périphérie, qui « manifeste une position externe aux limites d'un espace », par opposition au centre, « point de convergence et par extension élément principal » (Bailly et al., 1983, p.73–74), n'existe que dans sa relation avec ce dernier, dans un rapport asymétrique mais nécessaire à l'existence de l'un comme de l'autre, la marge signifie plutôt la mise à l'écart de la logique territoriale dominante. Espace de la bordure, mais aussi de la rupture, « la marginalité, tout comme son opposé la centralité, recouvrent à la fois une position géographique [...] et un état social. [...] La marginalité doit donc être explicitée de manière bimodale, sous une double face, celle du signifiant spatial et du signifié culturel » (Bailly et al., 1983, p.74). Or cet espace ne renvoie pas qu'à des valeurs négatives (retard, relégation, précarité, handicap...) : lorsque la mise à l'écart n'est pas subie mais choisie (Montagné Villette, 2007), il s'agit aussi d'un espace de liberté, ouvert aux pratiques hors normes d'un système donné. C'est une des perspectives qu'entrevoit John H. Paterson pour le *Pacific Northwest* : « the second alternative emerges from the remarkable efforts made in the 1970s by the environmentalist interests in these states. [...] they asserted their freedom to be different; to surrender some of the short-term benefits of quick development in favor of slower, more controlled growth » (Paterson, 1994, p.522). Lors des entretiens, l'idée de marginalité est récurrente lorsqu'il s'agit de qualifier le *Pacific Northwest*, et considérée comme un attribut fort de son identité territoriale. Jusqu'à assurer la cohérence du *Pacific Northwest* : « *except Seattle, it's an easier way of life, not so busy..."laid-back", that means "easy going", you know, "take it easy". I think Missoula is*

[106] « The slash separating and joining Arbutus and Madrone figures the artificial/real border that contributes to the region's doubleness and fluidity. It allows for either/or, and for a *both* that is a uniquely interdependent fusion. This book is about the Arbutus/Madrone region, a region sharing a biogeoclimatic zone, and flora and fauna, and icons of place, yet bisected by an international boundary » (Ricou, 2002, p.1).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

laid-back, unpretentious » (Missoula, 12 mai 2014, n°15). De même, lorsque je demande à un habitant s'il conçoit Missoula dans le *Pacific Northwest*, il répond : « *I consider it's a complete different geography, a complete different culture, except that Missoula is sort of a microcosm of maybe having the same values and the same privileges and all those kind of things as like Portland and Seattle* » (Missoula, 8 mai 2014, n°12).

Photographie 6 : Portland, ville à la marge

Portland, 18 et 19 mai 2015 (clichés : G. Saumon)

Missoula est ainsi considérée par beaucoup comme la petite sœur de Portland (photographie 6) : « *Missoula is like a little Portland* » (Missoula, 16 mai 2014, n°23) ; « *it's, you know, it's very very alternative. In the 1970s some of the people who started the Rainbow gatherings moved to Missoula*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

because they were from Montana so there is a very very long term alternative hippy community in Missoula and so, you know, there's a lot of community gardens here, a lot of organic produces available, there's a lot of different farmers market [...] I don't know, I would use the word "funky" to describe Missoula, there's a lot of micro-breweries here, and organic food is a really big thing » (Missoula, 8 mai 2014, n°9).

Ainsi, si l'entrée environnementale est évidente lorsqu'il s'agit de définir le *Pacific Northwest*, la pluralité des paysages qui composent la méga-région - malgré de grands éléments caractéristiques - implique quelques réticences quand il s'agit d'y intégrer l'Ouest du Montana. C'est cependant ce statut équivoque entre périphérie et marge qui semble déterminer une forme de cohérence régionale, faisant des modes de vie alternatifs la pierre d'angle d'une définition identitaire qui va s'avérer fondamentale dans certains des territoires les plus attractifs de l'Ouest du Montana.

2.1.2.2. Cascadia, une biorégion et un territoire politique

La biorégion *Cascadia* est souvent assimilée dans les travaux ou les discours à la région géographique du *Pacific Northwest*[107], teintée alors d'une coloration identitaire bien plus forte, jusqu'à devenir même un territoire politique. Le nom, qui renvoie à une chaîne de montagnes parallèle à l'Océan Pacifique, les Cascades, aurait été donné par des géologues. Mais pour Douglas Todd[108], il aurait une origine bien plus précise : la biorégion aurait été baptisée ainsi par un botaniste écossais du début du XIXe siècle, David Douglas - lui-même ayant inspiré le nom donné à l'arbre emblématique de Cascadia - fasciné par les chutes d'eau et les rivières en cascade de la région (Todd, 2008, p.4). Par ce récit, la biorégion et son arbre sont intimement liés. *Cascadia* a une identité paysagère forte : ses pics volcaniques sur la chaîne des Cascades, peuplés de loups et d'ours, son ouverture sur l'Océan Pacifique, avec le climat spécifique que cela implique, ses rivières tonitruantes. Pour cette raison, si les limites de *Cascadia* sont mouvantes - elle inclut généralement l'Oregon, l'Etat de Washington, le Nord de la Californie, l'Ouest du Canada, et une partie ou la totalité de l'Idaho et de l'Ouest du Montana - pour de nombreuses personnes interrogées, ses attributs en font une biorégion certes relativement connue mais surtout assimilée à la façade Pacifique : sur les 20 personnes interrogées qui connaissent le nom Cascadia, 17 ne considèrent pas leur lieu de vie dans l'Ouest du Montana comme étant compris dans *Cascadia* (figure 23). La grande majorité associe le nom aux cascades de l'Etat de Washington ou à la chaîne de montagne Cascades, soit plus à l'Ouest.

Pour autant, même pour les personnes interrogées n'intégrant pas l'Ouest du Montana dans *Cascadia*, le sentiment d'appartenir à une culture partagée, nourrie d'une attention portée à l'environnement local et d'aspirations alternatives, est manifeste : « *I think that's specific to the geographical area of the Cascade Mountains. Some of the environment and subculture of Cascadia I think are present here, you know... sort of the environmentalists like grass roots movements tied ideas that are really prevalently associated with Cascadia are in Missoula* » (Missoula, 30 mai 2014,

[107] « Perhaps the most distinctive feature of Cascadia, which is also known as the Pacific Northwest, is that its rugged geography is impossible to ignore » (Todd, 2008, p.4).

[108] Douglas Todd est la voix de *Cascadia* : journaliste au *Vancouver Sun*, dans lequel il publie ses nombreux articles consacrés à la biorégion, il est l'auteur du livre de référence *Cascadia. The Elusive Utopia* (Todd, 2008).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

n°54). La prise en compte de l'environnement local est en effet au cœur de l'identité territoriale de *Cascadia* : le terme est devenu populaire dans les années 1980, en parallèle à l'essor du biorégionalisme. Selon ce mode de pensées à l'encontre d'une société-monde uniformisée, les êtres humains, en tant que membres de communautés distinctes, ne peuvent éviter d'interagir avec leur environnement et d'être affectés par leur localisation spécifique (McGinnis, 2006, p.2). Le biorégionalisme encourage alors chaque communauté à connaître et respecter son propre écosystème local : il s'agit de dépasser les frontières nationales pour adopter des logiques administratives écologiquement signifiantes (Davidson, 2007). *Cascadia* est ainsi considérée comme une biorégion car elle constituerait une entité politique, culturelle et écologique cohérente : non seulement définie par des caractéristiques physiques et environnementales, comme les limites de bassin versant, elle est aussi pensée comme un territoire politique et culturel, puisque les populations, ayant connaissance de leurs ressources spécifiques et uniques, doivent chercher des solutions locales pour administrer et développer leur biorégion. Il s'agit alors d'encourager l'usage et la consommation de produits locaux, ou encore la culture de plantes endogènes, dans une relation positive et durable à l'environnement (Davidson, 2007).

De là, le biorégionalisme nourrit des mouvements indépendantistes, qui s'appuient sur la cohérence écologique de la région pour revendiquer une identité spécifique voire une autonomie politique - en témoigne l'arbre emblématique de la biorégion apposé sur le drapeau officiel du mouvement, le *Cascadia Doug Flag*. Cet indépendantisme est prôné par deux petits partis politiques sécessionnistes : *The Cascadian National Party*, créé en 2001, peu reconnu aujourd'hui (seulement 226 adhérents sur Facebook) et *The Cascadian Independence Party*, créé en 2013 et surtout présent sur internet. Le groupe le plus actif, *Cascadia Now*, né de l'idéal biorégionaliste, n'est pas sécessionniste, mais se considère plutôt comme un mouvement social et culturel positif : « Cascadia is a bioregion, a social movement and a vision for the Pacific Northwest » (source : http://www.cascadianow.org/). Concrètement, il s'agit d'une organisation à but non lucratif qui apporte des ressources et des services directs pour soutenir des projets et des partenaires qui souhaitent faire connaître *Cascadia*, célébrer son identité et sa culture spécifiques, et favoriser l'autonomie sociale, économique et environnementale de la biorégion. Les évènements organisés par le groupe manifestent en effet peu de vélléités radicales : sorties vélo, concerts, festivals de cinéma... il s'agit surtout de mettre au point un agenda culturel dédié à *Cascadia*.

2.1.2.3. Du biorégionalisme au front extrémiste : séparatisme blanc, environnement et mobilités

Mais le mouvement biorégionaliste est aussi support de dérives politiques extrêmes. Des velléités d'indépendance au nom de la cohérence écosystèmique d'une région à la volonté de constituer un territoire racialisé, il n'y a qu'un pas. L'environnement spécifique du Nord-Ouest est en effet prétexte à la constitution de groupes suprématistes et aryens dans la région, soutenant la conception d'une biorégion ne devant accueillir que la race blanche, comme elle ne devrait abriter que des espèces végétales et animales endémiques[109]. Evelyn A. Schlatter remarque en effet la présence croissante de groupes de type *white separatists* dans le Nord-Ouest des Etats-Unis, qu'elle

[109] Ces groupes considèrent en effet les *White Anglo Saxon Protestants* comme la race endémique et « naturelle » du *Pacific Northwest*, nonobstant la présence originelle des Nations indiennes.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

identifie à des *Aryan Cowboys* (Schlatter, 2006). Nées de la croyance en une destinée manifeste blanche, leurs convictions reposent sur une déformation de la théorie de la *frontier*. Le groupe séparatiste aryen *The Northwest Front* souhaite ainsi établir un territoire refuge pour une nation blanche qui deviendrait alors souveraine et exclusive (source : http://northwestfront.org/). Mais s'il s'agit de groupes présents et plutôt actifs sur le *dark web*, ils sont en réalité très marginaux lorsque l'on cherche leur trace sur le terrain.

Leur présence reste ainsi extrêmement minoritaire dans l'Ouest du Montana, et cette piste de recherche ne m'a pas menée très loin. L'entretien réalisé avec Robert Balch, sociologue de l'Université de Missoula ayant notamment travaillé sur le groupe suprématiste de l'Idaho *Aryan Nations* (Balch, 2006) et sur une secte ayant organisé un suicide de masse en 1997, *Heaven's Gate*, s'est révélé peu instructif, puisque ses recherches sur le suprématisme blanc se sont arrêtées il y a une dizaine d'années. Quoi qu'il en soit, il ne considère pas l'Ouest du Montana comme un territoire touché par ces groupes extrémistes, qui restent des phénomènes marginaux même s'ils constituent parfois de vraies forces médiatiques (Missoula, 20 mai 2014, n°32). Dans les entretiens réalisés avec la population locale, certains mentionnent spontanément leur présence dans le Nord de l'Idaho (Missoula, 7 et 8 mai 2014, n°4, 8, 10 et 11). Pour ce qui est de l'Ouest du Montana, si ces groupes sont extrêmement minoritaires, une personne avance l'hypothèse selon laquelle la faiblesse démographique viendrait expliquer l'attention médiatique et populaire qu'ils suscitent (Missoula, 7 mai 2014, n°4). D'après les personnes interrogées, les *white suprematists* se concentreraient surtout autour du lac de Flathead (Missoula, 7 et 8 mai 2014, n°4, 8, 10 et 11). De nombreux articles de presse ont en effet été publiés à partir de 2011 sur quelques groupes formalisés présentés comme de vraies menaces. A Kalispell, le groupe néo-nazi *Pioneer Little Europe*, formé par April Gaede, appelle à créer une terre d'asile aryenne dans la vallée de Flathead (source: http://www.alternet.org/story). A Whitefish, le *National Policy Institute*, qui se considère comme un « white nationalist think tank », souhaite également constituer une terre de refuge pour les blancs sur le modèle sioniste, un « ethno-state ». Richard B. Spencer, qui le dirige, est particulièrement redouté puisqu'il tend à donner à son groupe les apparences les plus respectables : sa stratégie consiste à intellectualiser le séparatisme blanc en soutenant des publications pseudo-scientifiques venant étayer les théories suprématistes, et il emploie des techniques de communication inspirées de celles utilisées par les partis politiques traditionnels (source : http://hereandnow.legacy.wbur.org). Malgré leur impact médiatique, ces groupes extrémistes ne sont pas considérés par la population rencontrée comme une réelle menace. Le racisme diffus qui nourrit les représentations et comportements de la majorité des habitants de l'Ouest du Montana semble bien plus préoccuper les personnes interrogées - « *I mean that's a very extreme side of racism and prejudice versus the kind of systemic privilege of just white race, racism without even be aware of it. I think that's more so what's happening in Missoula* » (Missoula, 8 mai 2014, n°12) - même si, au regard de la composition raciale de l'Etat[110], ce racisme ne trouve que peu d'occasions de se manifester : « *even if you're racist, what would you do? There's no target here* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63). Pour autant, la question raciale est bien présente dans l'Ouest du

[110] Pour reprendre la terminologie officielle issue des recensements, le Montana est en effet blanc à 89.2 % (source : *ACS Demographic and Housing Estimates*. 2011-2015 *American Community Survey 5-Year Estimates*). Cette caractéristique du Nord-Ouest des Etats-Unis est clairement ressentie par la population. Une habitante de Missoula interrogée étant retournée vivre un temps à Washington en témoigne : *« I appreciated the cultural diversity, which is one thing we don't have much here, and so something we miss, you know we don't have a lot of ethnic diversity, that was nice to have back in Washington DC again, you know see people of color, different cultures...* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Montana : la spoliation des Nations indiennes au fondement de la conquête peut se lire aujourd'hui dans les injustices environnementales héritées[111].

Si ces groupes extrémistes sont trop marginaux dans l'Ouest du Montana pour faire l'objet d'une plus profonde investigation, il faut toutefois souligner le fait que leur présence encourage là encore à interroger la relation entre représentations de l'environnement et mobilités. En effet, ces néonazis ou apparentés considèrent le *Pacific Northwest* comme un territoire de potentiel refuge et tendent, au nom de la cohérence écologique et raciale de la biorégion, à susciter une mobilité blanche. Les leaders eux-mêmes semblent d'ailleurs tous être des néo-arrivants (Whitefish, 4 juin 2014, n°62), esquissant un nouveau front de conquête racialiste. April Gaede a ainsi quitté la Californie avec sa famille en 2006 pour Kalispell, et avec les membres de son groupe *Pioneer Little Europe*, elle diffuse des annonces d'emplois et des offres immobilières sur le site nationaliste *Stormfront.org* dans l'espoir d'inciter d'autres blancs à les rejoindre dans la vallée. En octobre 2009, elle écrit sur le site de *NorthwestFront* pour compléter la page « Kalispell Primary Settlement Area » : « I am working on creating a collection of resources for those who want to come check this area out. [...] I am formally making your an invitation to "Come Home" to the Pacific Northwest » (source : http://northwestfront.org).

Ainsi, le biorégionalisme poussé à son extrême dans le *Pacific Northwest* vient justifier d'inquiétantes dérives suprémacistes : si les groupes concernés sont trop minoritaires pour être porteurs d'un discours partagé sur le territoire, ils témoignent à nouveau de la manière dont les représentations de l'environnement peuvent susciter des mobilités, vers un territoire à la marge des dynamiques de mixité et donc pensé par les suprématistes blancs comme un front de conquête potentiel.

2.1.2.4. Ecotopia, une marge en contre-modèle

Alors que le *Pacific Northwest* et *Cascadia* sont des territoires scientifiques, baptisés et pensés à l'origine par des géographes ou des géologues, *Ecotopia* est dans cette stratification territoriale la seule entité directement inspirée d'un roman. Pour autant, les liens sont étroits, et il existerait, selon David Shively, géographe à l'Université de Missoula, une forme de filiation entre *Ecotopia* et *Cascadia* : « *I think that Ecotopia served as a formative concept for this version or notion of Cascadia* » (Missoula, 9 mai 2014, n°13). L'origine littéraire d'*Ecotopia* vient probablement expliquer sa faible popularité : 7 personnes interrogées seulement parmi les 55 ayant répondu à la question ont reconnu ce nom. Mais parmi ces 7 personnes, 5 identifient leur lieu de vie à ce territoire de fiction : il faut dire qu'*Ecotopia* représente un contre-modèle utopique qui a inspiré plusieurs générations (figure 23).

Ecotopia est un roman d'anticipation écrit par Ernest Callenbach en 1975 (Callenbach, 1990). D'abord auto-publié par l'auteur, le roman a rapidement fait l'objet d'une vraie reconnaissance populaire et devient un best-seller à la fin des années 1970, avec 400 000 ventes aux Etats-Unis. L'Œuvre connait actuellement un nouveau succès, et l'on met en avant son caractère prémonitoire : le *New York Times* publie en 2008 un article intitulé « The Novel That Predicted Portland » (Timberg,

[111] « *the racism that exists here has to do mostly with indigenous people, native americans, american indians, and I mean it's all about land* » (Missoula, 8 mai 2014, n°12). Ce point sera abordé dans le chapitre 7.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2008). Parce qu'il valorise l'échelon local, les systèmes de transports publics, la réduction de la consommation d'énergie ou encore ce qui s'apparenterait aujourd'hui au mouvement *slow food*, le roman propose en effet un territoire modèle appliquant avant l'heure les préceptes du développement durable. Il est présenté avec le regard neuf d'un journaliste étranger à *Ecotopia* : le reporter international du *Times-Post* William Weston doit en effet y passer six semaines pour une investigation exceptionnelle, puisqu'il s'agit de la première visite officielle d'un Américain depuis la sécession du territoire il y a vingt ans. L'ouvrage est alors composé d'extraits de son journal intime, croisés aux articles thématiques qu'il publie pour le *Times-Post*. A son arrivée à San Francisco, la capitale d'*Ecotopia*, le journaliste décrit un modèle de ville durable[112] : « The first shock hit me at the moment I stepped onto the street. [...] What I found, when I had gotten over my surprise at the quiet, was that Market Street, once a mighty boulevard striking through the city down to the waterfront, has become a mall planted with thousands of trees. The 'street' itself, on which electric taxis, minibuses, and deliverycarts purr along, has shrunk to a two-lane affair. The remaining space, which is huge, is occupied by bicycle lanes, fountains, sculptures, kiosks, and absurd little gardens surrounded by benches. Over it all hangs the almost sinister quiet, punctuated by the whirr of bicycles and cries of children. There is even the occasional song of a bird, unbelievable as that may seem on a capital city's crowded main street » (Callenbach, 1990).

Ecotopia propose ainsi un contre-modèle, en mettant en scène une marge politique - le territoire a fait sécession - et environnementale - son développement autonome repose sur des valeurs environnementales considérées comme « alternatives », bien qu'elles soient aujourd'hui, nous le verrons, en plein essor voire consensuelles[113]. Cette caractéristique vient probablement expliquer la spécificité des profils des personnes interrogées qui connaissent et identifient leur lieu de vie à *Ecotopia* ; enseignants-chercheurs de l'*Environmental Studies Program* de l'Université de Missoula, libraires ou encore membres d'organisations environnementales. Ainsi, une libraire de Missoula considère que le livre a pu inspirer les nombreux récits environnementaux écrits dans l'Ouest du Montana : « *some books come from that sensibility. Poetry of natural turn. People want to read about nature, to protect it* » (Missoula, 6 mai 2014, n°2). Une membre d'un groupe environnementaliste, *The Sage Grouse Initiative*, a trouvé dans le roman des valeurs environnementales qu'elle partage et qui correspondent aux dynamiques qu'elle a rencontrées dans le *Pacific Northwest* : « *I guess what it means to me is a place, a community that ecologically balanced with nature around it, with people living in harmony with the land and each other [...]. I mean in Ecotopia you wouldn't drive car, you wouldn't produce any carbon, you would share tools, you would... Yes, Ecotopia would be great. [...] I think that there're communities which are close to that in those states, in Washington, Oregon and Montana. And I think there're people in Missoula who are living that way more and more, you know... even in that little neighborhood we are sharing things back and forth [...] we try to have more wild native plants and grow food* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24). Enfin, les enseignants-chercheurs de l'*Environmental Studies Program* de Missoula s'appuient sur le roman dans leurs enseignements. Le géographe David Shively, qui précise le rôle

[112] Pour autant, l'œuvre fait également l'objet de critiques : ses détracteurs dénoncent notamment le communautarisme racial qu'elle met en scène. Dans le roman, les communautés noires d'Ecotopia ont en effet constitué des cités-états indépendants, les séparatistes noirs ayant voulu contrôler leur propre territoire, qui demeure plus violent mais aussi de fonctionnement plus traditionnel que le reste d'*Ecotopia*. Les membres de cette communauté peuvent pour autant, s'ils le souhaitent, vivre ou travailler à l'extérieur de ces enclaves. Pour sa défense, l'auteur a expliqué vouloir au contraire mettre en scène dans son roman d'anticipation une fracture raciale qu'il redoute, concevant la ségrégation existante aux Etats-Unis dans les années 1970 comme une véritable menace.

[113] Ce point sera abordé dans le chapitre 6.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

qu'a joué le livre dans la formalisation de son approche environnementale alors qu'il était adolescent dans l'Oregon - il l'a de la même manière fait lire à son fils lorsqu'il avait 13 ans -, fait aujourd'hui travailler ses étudiants sur un des chapitres d'*Ecotopia* dans le cadre de son cours d'aménagement : Callenbach présenterait dans les années 1970 un modèle urbanistique précurseur, très similaire à ce qui peut être proposé aujourd'hui par des urbanistes et architectes tels que Peter Calthorpe (Missoula, 9 mai 2014, n°13). Le géographe Dan Spencer, qui a également lu *Ecotopia* pendant son adolescence, s'appuie sur le roman dans ses enseignements en éthique environnementale. A l'évocation de ce nom, il parle spontanément du biorégionalisme - Ecotopia est définitivement un modèle pour Cascadia : « *so my vision of Ecotopia is lots and lots of locally adapted bioregions that are interconnected* » (Missoula, 19 mai 2014, n°30).

Ainsi, si les limites géographiques de l'utopie restent vagues, *Ecotopia* met en scène un territoire à la marge qui propose un contre-modèle attractif pour une catégorie spécifique d'habitants de l'Ouest du Montana, qui nourrissent une relation intense à l'environnement.

2.1.2.5. Crown of the Continent, du territoire de l'environnement au territoire touristique

L'identité territoriale de *Crown of the Continent*, enfin, est elle aussi fortement liée à l'environnement, mais s'éloigne de l'idée de marge : de toutes les échelles d'appartenance mentionnées, il s'agit de celle qui fait l'objet de plus de marketing territorial. De fait, elle est également mieux connue par la population locale : sur les 53 personnes ayant répondu à la question, 37 connaissent le nom *Crown of the Continent*, et parmi ces 37 personnes, 28 identifient leur lieu de vie à cette strate territoriale (figure 23). Parce qu'elle évoque pour la majorité le Parc national de Glacier, il s'agit avant tout d'un territoire touristique et politique : preuve en est, sur les 9 personnes interrogées à ce sujet à Whitefish, station située aux portes du parc, 8 connaissent l'expression et parmi elles 6 y identifient leur lieu de vie. L'association entre *Crown of the Continent* et le Parc national de Glacier est ainsi manifeste lors des entretiens. Très sûr de lui, un habitant de Whitefish, lorsque je l'interroge sur l'expression *Crown of the Continent*, me répond : « *That's Glacier Park. That's how we call Glacier Park, it's the Crown of the continent* » (Missoula, 29 mai 2014, n°45).

Crown of the Continent fait en réalité référence à une partie du territoire des Rocheuses, composé de sous-régions aux riches écosystèmes : les bassins versants des rivières *Flathead* et *Blackfoot*, le front montagneux des Rocheuses dans le Montana, les prairies des contreforts et la cordillère du Sud-Ouest de l'Alberta, les vallées montagneuses et le sillon des Rocheuses du Sud-Est de la Colombie-Britannique. Son nom aurait été donné à la toute fin du XIXe siècle par le naturaliste George Bird Grinnell, en référence au *Triple Divide Peak*, le sommet des Rocheuses formant un tripoint entre les bassins hydrographiques des Océans Pacifique, Arctique et Atlantique *via* le Golfe du Mexique. Le territoire est d'ailleurs sacré pour les Blackfeet pour la même raison. L'agent d'accueil de l'office du tourisme de Missoula fait ainsi immédiatement référence à leurs représentations lorsque je l'interroge sur Crown of the Continent : « *they called it the backbone of the world, you know like the spine of... of the world and it was their world you know [...] it's like where water begins, it's where the wind starts, you know it's almost like our life can begin in Montana and in the mountains and all come down from there, I think it's how I see the Crown of the Continent, why it's so important* » (Missoula, 7 mai 2014, n°4).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Mais *Crown of the Continent* n'est pas seulement un territoire de l'environnement, c'est un territoire de protection de l'environnement : le naturaliste Grinnell l'ayant baptisé est d'ailleurs célèbre pour avoir défendu la création du Parc national de Glacier en 1910. De nos jours, il s'agit d'une échelle de référence pour de nombreux scientifiques investis dans la conservation de la nature, et de nombreuses brochures sont publiées et diffusées par les ONG - ce qui participe à faire connaître l'expression *Crown of the Continent* au grand public (Missoula, 9 mai 2014, n°13). *Crown of the Continent* est ainsi moins une biorégion qu'un territoire politique né d'une démarche militante en faveur de la protection de l'environnement. Et de la même manière que le *Pacific Northwest* ou *Cascadia* incarnent pour les environnementalistes la nécessité de dépasser les frontières interétatiques, *Crown of the Continent* est un territoire transnational. A titre d'exemple, *The Crown Managers Partnership* est un partenariat qui réunit représentants indigènes, agences fédérales, provinciales, nationales, ainsi que les Universités de Calgary et du Montana, pour promouvoir une approche collaborative et transfrontalière de la gestion environnementale (http://crownmanagers.org/). C'est cette coopération environnementale transnationale que vient mettre en scène le parc international de la paix Waterton-Glacier. Etabli en 1932 par les Etats-Unis et le Canada qui réunissent le Parc des Lacs-Waterton en Alberta et le Parc national de Glacier dans le Montana, il permet de penser la protection de l'environnement à l'échelle régionale et non plus nationale, en favorisant une gestion commune des écosystèmes (Laslaz et al., 2012). Pour autant, cette initiative environnementale n'abolit pas la frontière : plus que jamais depuis l'attentat du 11 septembre 2001, elle est bien présente et signalée par des marqueurs paysagers - un poste de frontière sur la route reliant les deux parcs et une coupe rase venant signifier la démarcation politique. Au-delà du symbole de coopération internationale, qui reste assez limitée dans les faits (partage des gardes du parc, de l'expertise scientifique, de la réglementation), le parc international de la paix Waterton-Glacier est surtout à considérer comme une opportunité de développement économique et il est aujourd'hui l'une des principales destinations touristiques de l'Ouest américain (Laslaz et al., 2012).

Crown of the Continent, au cœur des stratégies de protection de l'environnement - le *Trust for Public Land* notamment tend à constituer un réseau ininterrompu de terres conservées sur ce territoire, de la même manière que la grande opération *Montana Legacy Project*[114] - est alors convoité par des acteurs aux intentions parfois antagonistes. Sur le site du *Nature Conservancy*, les néo-arrivants sont ainsi présentés comme une menace pour ce territoire de l'environnement : « subdivision and development are the greatest threats, especially in the river valleys connecting the higher elevation lands » (source : http://www.nature.org). Car au-delà d'être un territoire politique, *Crown of the Continent* est surtout aujourd'hui un territoire de marque, particulièrement attractif pour touristes et néo-arrivants. A titre d'exemple, ce nom est exploité depuis 2008 par la *National Geographic Society*, associée à cinquante partenaires en Alberta, Colombie-Britannique et Montana pour produire une carte touristique ainsi qu'un site interactif pour valoriser les activités de pleine nature et promouvoir le tourisme sur le territoire (index des lieux à visiter, des opportunités d'hébergements et de restauration, etc.) (source : http://crownofthecontinent.natgeotourism.com/). Lors des entretiens réalisés avec la population locale, l'expression *Crown of the Continent* est ainsi largement associée aux activités pratiquées dans les Parcs nationaux (Missoula, 6 mai 2014 et Whitefish, 5 juin 2014, n°1 et 66) ou connue parce qu'elle figure dans le titre de nombreux « beaux »

[114] Les *land trusts*, très actifs sur mon territoire d'étude, et le *Montana Legacy Project* feront l'objet d'une analyse détaillée dans la dernière partie de la thèse.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

livres sur le Montana (Missoula, 6 mai 2014, n°2). On retrouve également dans les discours des habitants la rhétorique employée dans les brochures touristiques : « *it's amazing wild lands that are still connected. Beautiful. One of the treasures we have in that state and that should be protected* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24), « *treasures* » faisant là directement référence au Montana tel qu'il est promu dans le marketing territorial, puisque l'Etat est surnommé traditionnellement « The Treasure State »[115]. *Crown of the Continent* est ainsi un territoire de marque, l'environnement préservé devenant un argument touristique. Pour Linda McCarthy, qui travaille dans l'organisation à but non lucratif *Missoula Downtown Association* chargée de promouvoir la ville, l'expression renvoie directement à son métier : « *we use it in tourism marketing and promotion* » (Missoula, 13 mai 2014, n°17).

Ainsi, le *Pacific Northwest*, *Cascadia*, *Ecotopia* et *Crown of the Continent* peuvent être considérés comme des strates territoriales qui se superposent pour finalement constituer une identité spécifique à ce territoire transfrontalier, reposant sur une relation intense à un environnement local célébré. Ce dernier peut alors être considéré comme un nouveau front de conquête, puisqu'il attise des convoitises parfois antagonistes de la part d'acteurs proposant différentes définitions de l'environnement - entre conservation de la nature, offre de pratiques récréatives et paysage à investir - que chaque strate territoriale vient différemment éclairer en l'associant plus ou moins à l'idée de marge. Celle-ci semble en effet jouer un rôle déterminant dans la cohérence identitaire de cette région, faisant des modes de vie alternatifs une opportunité de transformer une situation de périphérie en position de marginalité assumée. Entre environnement valorisé et épanouissement des pratiques hors normes, les habitants de l'Ouest du Montana trouvent alors à ces échelles des modèles structurants pour définir leurs propres relations à leur lieu de vie, avec d'importantes nuances d'interprétation selon les profils : si certains s'identifient aux valeurs environnementales prônées par *Ecotopia*, *Crown of the Continent* est une marque territoriale plus consensuelle, qui soutient l'attractivité d'une nature devenue paysage touristique.

2.1.3. Le *Western Montana*, un cadre territorial emblématique du *Wild West* et des montagnes Rocheuses

Si ces quatre strates territoriales ont fait l'objet de questionnements explicites dans la grille d'entretien préparée en amont, un autre cadre de référence, mésestimé au préalable, est apparu spontanément lors des entretiens. Le *Western Montana* semble en effet être un élément structurant des territorialités des individus interrogés ; parce qu'il signifie les Rocheuses d'abord, un paysage de montagnes qui se démarque des vastes plaines caractérisant la partie orientale de l'Etat ; parce qu'il appartient au mythique Ouest américain ensuite, le fantasme du *Wild West* venant justifier nombre de trajectoires migratoires.

[115] A l'origine, le surnom « The Treasure State » faisait référence aux importantes réserves en minerais de l'Etat... l'évolution de ce trésor - de trésor minier à trésor environnemental - est symptomatique de la mutation du Montana vers l'économie du *New West*.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Lors des entretiens, le Montana est souvent évoqué comme un territoire homogène, dont le nom seul viendrait justifier des choix de localisation résidentielle ; pour la beauté de ses paysages par exemple - « *every roads that comes in Montana is classified as a scenic highway* » ; ou encore pour la solitude qu'il peut procurer - « *so I knew that I had to move, and I knew that I had to find a place that was maybe a little wilder, and Montana really is. Montana has a third of the population of the state of Oregon, but it's maybe twice large* » (Missoula, 9 mai 2014, n°13). Pourtant, il m'est rapidement apparu que le « Montana » faisait le plus souvent référence à la partie occidentale de l'Etat uniquement. Le signifiant « Montana », très généralement valorisé dans les récits des personnes interrogées, semble alors détaché de son signifié géographique : « *I mean I like the concept of Montana, just the word ... but I wouldn't live anywhere but the Western part of Montana* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°58). L'opération peut alors être considérée comme une forme de synecdoque référentielle généralisante, et cet abus de langage a fait l'objet de nombreuses confessions : « *to me Western Montana is the real part of Montana* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°91) ; « *I don't even think like Eastern Montana is kind of Montana. When I think of Montana, I think of Bozeman, Missoula. So I think that Montana is Western Montana. I think that Eastern Montana is like Wyoming and Nebraska* » [elle rit] (Helena, 7 mai 2015, n°120) ; « *in talking about Western Montana, you're almost by definition talking about the rest of the state* » (Bozeman, 16 juin 2014, n°96).

Lorsque, suite à ces témoignages, j'ai commencé à interroger les individus rencontrés sur leur sentiment d'appartenance privilégié, entre Montana et Ouest du Montana, c'est effectivement l'Ouest du Montana qui remporte le plus d'adhésions[116] (figure 24).

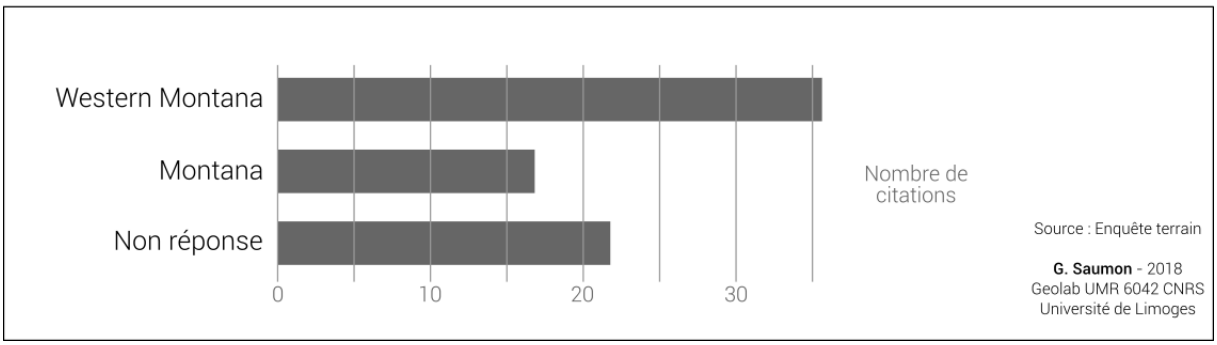


Figure 24 : sentiment d'appartenance privilégié des individus interrogés, entre Montana et *Western Montana*

La dichotomie Est / Ouest du Montana repose principalement sur la différence de relief entre les deux parties de l'Etat. L'identité paysagère de l'Ouest du Montana est en effet fondée sur la présence des Rocheuses - « *more mountains, more beautiful* » -, contrastant avec les vastes plaines caractérisant la partie orientale de l'Etat - « *very flat* » (Missoula, 28 mai 2014, n°41). J'ai pu le constater : que l'on prenne le temps d'observer le paysage qui nous entoure, ou que l'on lève simplement la tête par inadvertance, les montagnes sont là. Le Montana est un ciel immense

[116] Cette fracture cardinale m'a alors amenée à repenser la délimitation de mon territoire d'étude, les enjeux de migrations d'aménités et de gentrification rurale que je souhaitais étudier m'apparaissant alors concentrés sur la partie occidentale du Montana, territoire attractif emblématique du *New West* (cf chapitre 3).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

structuré par des montagnes indiscrètes : en ville comme dans les grands espaces, la présence des Rocheuses est inoubliable (photographie 7).

Photographie 7 : des montagnes à perte de vue.

De haut en bas et de gauche à droite : Missoula, 12 mai 2014 ; Butte, 11 juin 2015 ; Missoula, 12 mai 2014 (clichés G.Saumon)

Les Rocheuses ont un tel pouvoir évocateur dans les imaginaires collectifs, que l'attractivité du Montana repose en grande partie sur la présence de ces montagnes - au point encore une fois de négliger l'existence d'un Montana des grandes plaines agricoles. « *I moved to Montana because I think that different landscapes resonate with different people [...] And I've certainly been shaped by the Pacific Northwest, you know the wonderful fertility of that place and the green [...], you know I like that, but every time, even when I was a kid you know I remember coming over the Cascades and in eastern Washington everything is flat... And so I think that's the reason why I came to Montana...* » (Missoula, 29 mai 2014, n°44). La présence des montagnes permet pour certains de justifier l'appartenance de l'Ouest du Montana au *Pacific Northwest* : « *I think the Pacific Northwest does incorporate Western Montana but not Eastern Montana, I think Eastern Montana tends to be more of the Great Plains* » (Missoula, 13 mai 2014, n°17). Pour d'autres, plus nombreux, elle invalide l'inscription du territoire dans les cadres territoriaux définis au préalable : *Pacific Northwest*,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Cascadia, *Ecotopia*, ou *Crown of the Continent* ne résonnent pas en eux, leur échelle d'appartenance est celle des Rocheuses avant tout. Les individus interrogés rejettent alors mes propositions pour se revendiquer d'un autre territoire, le *Rocky Mountain West* (Missoula, 8, 12 et 17 mai 2014, n°8, 15 et 24) : « *Bozeman is in the Mountain West, but is not in the Pacific Northwest. We would be considered like the Rocky Mountains Region, the Rocky Mountain West* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°88) ; « *I would just call us the Mountain West with cow boy culture, mountain culture, fly fishing... accross the Cascades, you're closer to the coastal culture, the Seattle, the Portland culture, the forest...* » (Missoula, 14 mai 2014, n°19). Ce fossé entre l'Est et l'Ouest du Montana serait également marqué par une valorisation économique très différenciée d'une partie à l'autre de l'Etat : au fondement de ce « *cultural divide* » (Livingston, 27 mai 2015, n°138), un Est plat et agricole, « *always ignored* » voire sacrifié au nom de la productivité, et un Ouest des Rocheuses, protégé et célébré (Livingston, 26 mai 2015, n°137). La qualité des paysages semble ainsi avoir déterminé deux destins - « *Eastern Montana is very different. Western Montana it's mountains. The geography of the east is very flat, dry, lot of farming, not as wealthy. And so it's a very limited amount of recreational activities. Not like here* » affirme un néo-arrivant de Whitefish (Whitefish, 4 juin 2014, n°63). Ce qui conduit parfois, dans les récits des individus interrogés, à une personnification des espaces géographiques : doté dorénavant d'un caractère, le *Western Montana* est alors considéré comme « *much more open-minded* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°68).

Les montagnes Rocheuses apparaissent ainsi comme un élément structurant des territorialités des personnes rencontrées dans le Montana. J'ai déjà souligné l'importance de la montagne dans la littérature scientifique consacrée aux migrations d'aménités et à la gentrification rurale (cf chapitre 2). Mais au-delà des travaux portant sur ces dynamiques socio-territoriales, il faut ici mentionner les recherches de Bernard Debarbieux et d'Isabelle Sacareau qui interrogent les représentations de cet objet géographique (Debarbieux, 2001a, 2001b; Debarbieux and Gillet, 2001; Sacareau, 2003). Si pendant longtemps les publications sur la montagne ont surtout privilégié une approche biogéographique et géomorphologique, la « géographie physique » s'étant « largement appropriée le terrain de la montagne » et l'ayant « façonné selon son propre vocabulaire et ses propres problématiques » (Sacareau, 2003, p.10), la géographie des représentations s'empare de la montagne à partir des années 1970[117]. Dans les travaux de Bernard Debarbieux, la montagne est alors envisagée comme une construction culturelle mais aussi comme une « catégorie géographique du sens commun », auxquelles sont associées « des valeurs génériques, des représentations emblématiques ou archétypales » (Debarbieux, 2001b, p.35). Des formes récurrentes de représentations peuvent ainsi être observées dans l'imaginaire de la montagne : elle est l'Ailleurs - du point de vue du lieu d'où on la nomme -, le sacré, le lieu de la nature sauvage, de l'altérité sociale, *via* notamment la figure du montagnard, et enfin de l'alternative et des utopies[118]. Un article de Mathieu Petite et Bernard Debarbieux interroge plus en profondeur ces processus de catégorisation

[117] Il faut ici mentionner le caractère précurseur de la thèse de Rémy Knafou sur les stations intégrées de sports d'hiver (Knafou, 1978), puis les travaux sur les représentations et pratiques de la neige dans les Alpes françaises d'Hervé Gumuchian (Gumuchian, 1983), ainsi que la thèse de Bernard Debarbieux sur les discours et politiques de la montagne (Debarbieux, 1988).

[118] Bernard Debarbieux à ce propos prend pour exemple mon territoire d'étude : « En raison de la récurrence de cette double caractérisation, par les images de naturalité et de singularité sociale, la montagne apparaît, notamment dans les pays du nord, comme un lieu privilégié de mise en oeuvre des projets qui se veulent alternatifs, voire utopiques. On dénombre un très grand nombre de communautés qui revendiquent un droit à la différence dans les montagnes d'Europe, dans le Colorado et surtout dans le nord-ouest des Etats-Unis, région qu'un journaliste américain a baptisée Ecotopia, pour rendre compte de la vigueur des engagements en faveur de l'écologie politique et des expériences de gestion environnementale innovantes » (Debarbieux, 2001b, p.41).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

de l'objet montagne dans les imaginaires collectifs[119], et leur proposition théorique m'intéresse spécifiquement. En analysant les récits biographiques des individus en situation de rendre compte de leur trajectoire migratoire, ils observent la mobilisation de catégories géographiques génériques - la ville, le village, la campagne et la montagne -, socialement partagées, qui permettent de justifier leurs choix résidentiels individuels. L'emploi de ces catégories produit dans les récits des configurations géographiques, soient « des agencements de lieux, d'environnements et de valeurs au sein desquels les individus peuvent replacer leurs trajectoires de vie en leur donnant sens » (Petite and Debarbieux, 2013, p.499) : se référer à la catégorie générique de la montagne permet ainsi de donner sens et lisibilité à sa propre trajectoire résidentielle et, rendue accessible à tous par un langage aisément communicable, de la partager.

J'ai pu constater cet emploi fréquent de la catégorie montagne dans les récits biographiques des personnes interrogées. Un riche quinquagénaire, installé à Whitefish depuis quelques années pour pouvoir pratiquer quotidiennement le ski l'hiver, trouve en la montagne un facteur migratoire partagé : « *I think what brings a lot of people here is mountains* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°58).

L'analyse des cartes mentales recueillies confirme l'importance de la montagne, pensée en tant qu'objet géographique générique, dans les représentations partagées. Pour les exploiter, des critères simples ont été établis d'après les principales caractéristiques observées et selon mes problématiques de recherche. La grille d'analyse retenue figure en annexe (annexe 3). A chaque critère correspondent différentes modalités de réponse, limitées afin d'en faciliter l'analyse comparative, saisies sur Sphinx et venant donc compléter les réponses aux questions de la grille d'entretien. Si l'interprétation des cartes mentales doit être associée à l'analyse des entretiens afin d'éviter toute surinterprétation - la « triangulation méthodologique » que recommandent Marianne Morange et Camille Schmoll (Morange and Schmoll, 2016, p.166) -, des cartes mentales ont parfois été obtenues sans que la grille de questions ait pu être déroulée ; c'est en grande majorité le cas de cartes produites dans le cadre d'entretiens qui ne portaient pas sur les trajectoires biographiques des individus rencontrés (soient des rencontres avec des individus dont les compétences professionnelles venaient éclairer les principaux enjeux de ma thèse). Pour ne pas perturber l'analyse de mes entretiens par un nombre supplémentaire de non-réponses, j'ai entré sous Sphinx les cartes mentales obtenues sans que la grille d'entretien n'ait été déroulée dans un formulaire indépendant[120].

A l'issue du traitement des cartes mentales recueillies, il apparait que 43 individus, sur les 77 ayant accepté l'exercice, ont spontanément représenté la montagne lorsque je leur ai demandé de dessiner leur lieu de vie[121]. La montagne apparait spécifiquement sur les cartes comme le lieu privilégié des pratiques sportives de pleine nature (figure 25), dont l'importance est fondamentale dans la justification des choix résidentiels, mais aussi comme un haut-lieu du spirituel (figure 26) - on retrouve alors les formes récurrentes de représentations décrites par Bernard Debarbieux (Debarbieux, 2001b).

[119] Bernard Debarbieux s'interroge d'ailleurs aussi dans ses travaux sur la catégorisation scientifique de la montagne, « une figure tutélaire du discours géographique » (Debarbieux, 2001a, p.11), qui est souvent l'objet d'une représentation très convenue de la part de la communauté scientifique. Il faut là dessus renvoyer à un des premiers numéros de la *Revue de Géographie Alpine*, « La montagne, un objet de recherches ? » (Debarbieux and Gillet, 2001).

[120] Et, de manière très pragmatique, j'additionne les chiffres obtenus à partir des deux formulaires lorsque je recherche les résultats de l'analyse de l'ensemble de mes cartes mentales.

[121] Pour rappel, la question posée était « *Could you please draw your living place ?* » (cf chapitre 3).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

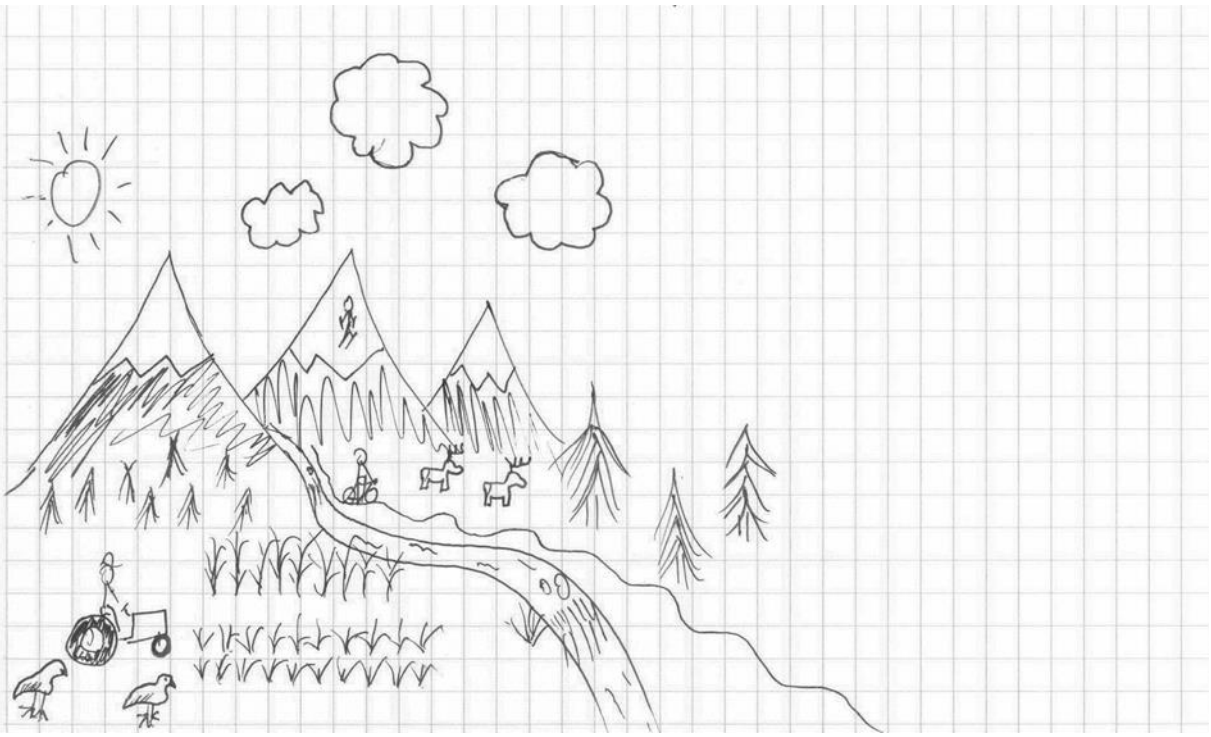


Figure 25 : dessiner une montagne des pratiques sportives de pleine nature

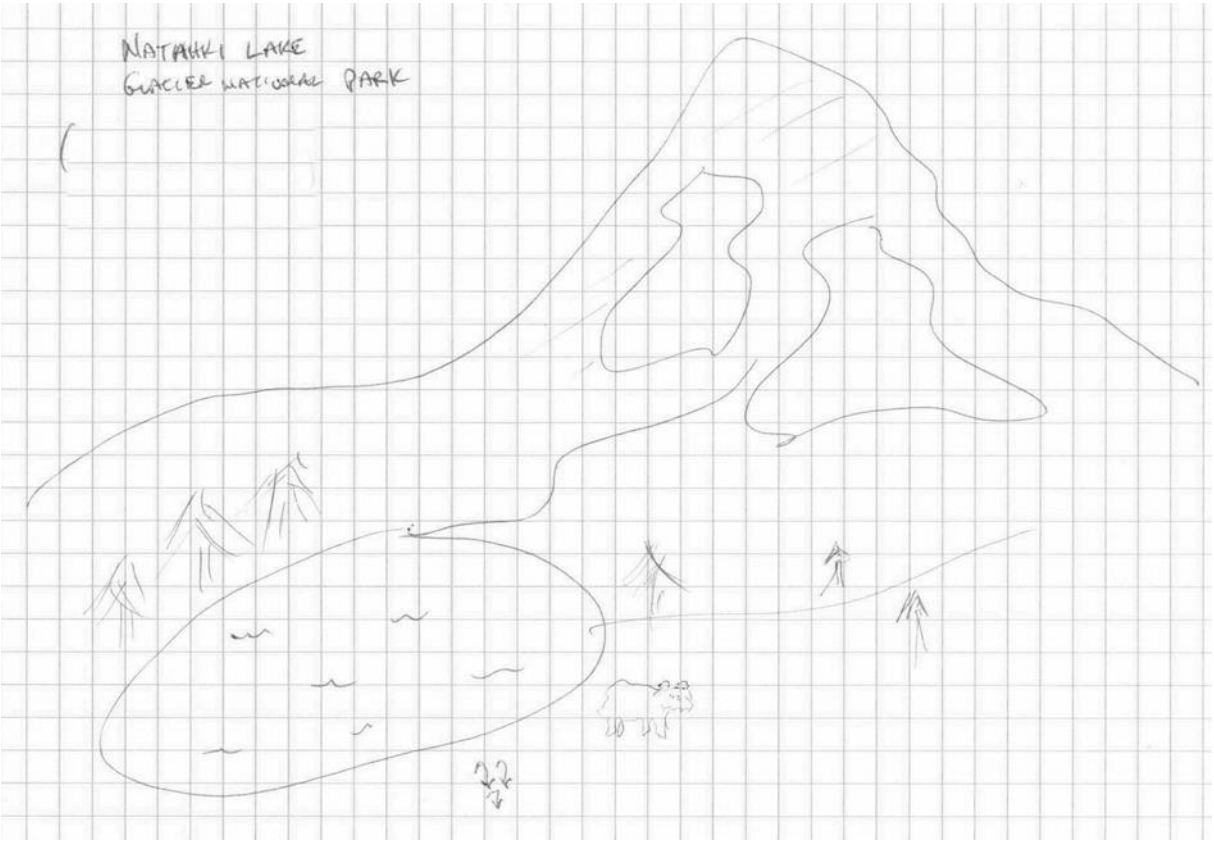


Figure 26 : dessiner une montagne spirituelle

« *Here is one the places where I would like to have my ashes spread, where I feel a sense of place. It is called the Talky Lake , it's in Glacier National*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Park. It's a place I almost always see grizzly bears or signs of grizzly bears, it's a high lake, so snow and glaciers fit down into it, it's a beautiful meadow with flowers in it and trees around it, it's where... there's no trail to it, so you have to go out trails. But it's very near where I worked for several summers in Glacier so whenever I had a few hours free and I wanted to be alone, I was always climbing up over the mountains and spent some times there. So it's one of the places where... if I met a grizzly bear, and the grizzly bear ate me, I would be okay, all right? Cause it's the grizzly bear's home, where he belongs, I'm a visitor. I could become a part of the food chain and stay there » (Missoula, 19 mai 2014, n°30).

Les Rocheuses semblent ainsi être un élément structurant des territorialités des individus rencontrés, et un puissant marqueur territorial pour le *Western Montana* auquel ces montagnes emblématiques apportent distinction et pouvoir d'attraction. Mais c'est aussi parce qu'il incarne l'Ouest américain, et spécifiquement le fantasme du *Wild West*, que ce territoire a une telle place dans les sentiments d'appartenance.

Certains néo-arrivants, lorsqu'ils évoquent leur trajectoire migratoire, expriment ainsi clairement leur désir d'Ouest, sans qu'ils se soient préoccupés du territoire précis de destination : « *I worked in Yellowstone that summer 1995 and just really wanted to get away from Chicago, I just wanted to live somewhere in the West* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°90) ; « *I came to this school because I had never been out West but I wanted to just see what it looks like and to visit this school was just really an excuse to come to this part of the country cause I've never been here, and had no reason, and didn't know anyone* » (Missoula, 16 mai 2014, n°23). Il faut ici d'ailleurs relever l'usage fréquent de l'expression « *I've never been out West* » dans les entretiens réalisés : l'absence d'expérience viendrait justifier à elle seule une trajectoire migratoire venant combler un manque inqualifiable. Un écrivain originaire de Milwaukee a été fasciné par ses premières vacances dans cet Ouest mythique - un séjour dans le Wyoming, à Grand Teton, quand il avait 12 ans : « *And I was just like "wha, I wanna go West". I really wanted to get to the mountains again* » - on remarque d'ailleurs l'association immédiate entre l'Ouest et les montagnes. A 17 ans lorsqu'il quitte sa famille, c'est un peu par hasard qu'il choisit le Montana - un Etat dont la seule qualité à ses yeux alors est d'être à l'Ouest : « *I knew nothing about Montana. Colorado was kind of popular then... it was sort of... when people thought of the mountains they thought of Colorado. So I didn't want to go where everybody was going. And Montana seemed wilder, so I didn't know anything, I didn't know about the school, I didn't know there was a writing program in the school, basically just came to get away and to go West* » (Missoula, 28 mai 2014, n°40). L'Ouest semble pour certains un grand inconnu des géographies imaginaires, un espace vide entre deux littoraux. Un homme interrogé m'explique que lorsqu'on lui demande où il habite, il répond Missoula ; face aux réactions souvent stupéfaites, il a pris l'habitude de préciser que Missoula se situe dans le Montana. Et puisque personne ne connait le Montana non plus, il dessine dans les airs une carte imaginaire, indique New York d'un côté, Los Angeles de l'autre, et situe le Montana vers le milieu... (Missoula, 11 mai 2015, n°122). Une jeune femme originaire de la côte Est m'avoue son ignorance lorsqu'elle s'est installée dans le Montana : « *I was surprised that there were sidewalks and buildings, seriously. I had no idea what to expect, I had never been out West. And like in school you know we learn about Westward expansion, and then like World War II... so I didn't even think about it* ». Lorsque je lui demande ce qu'elle a appris à l'école sur l'Ouest américain, elle répond : *« I mean they don't say anything about it, I mean I went to*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

school in New England, so the idea of anything between Chicago and California... is...» (elle mime l'ignorance). Cactus et films de cowboys lui venaient à l'esprit quand elle pensait alors à l'Ouest : « *it sounds stupid and I'm quite embarrassed but...it's honest, you know* » (Missoula, 16 mai 2014, n°23). Le mythe du *Wild West* nourrit ainsi toujours les imaginaires, et participe à l'attractivité du Montana : « *I think what brings here a lot of people is just the fact that it is kind of... wild, as far the east coast sees Montana. They still think we have Indians running to the street sometimes and cowboys* » (Bozeman, 20 juin 2014, n°114) ; « *Bozeman is the best of the West, I mean, Montana.. Western Montana especially got all those factors for Americans that are the example of like... you know, Western, living a mountain life you know, cowboys and Indians and stuff...* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°90). Ainsi, sans toujours bien sûr nourrir la mythologie des cow-boys et des indiens, le sentiment d'appartenir à l'Ouest américain reste sensible dans l'expression des territorialités des individus que j'ai rencontrés : « *I would say broadly speaking I have a sense to be a Westerner* » (Missoula, 19 mai 2014, n° 30).

Ce premier temps de réflexion a ainsi permis de souligner la place fondamentale de l'environnement dans l'appréhension par les habitants de leur territoire, qu'il s'agisse de manifester leur sentiment d'appartenance au *Pacific Northwest*, à *Cascadia*, *Ecotopia*, *Crown of the Continent*, ou plus encore de revendiquer leur attachement à un Ouest du Montana associé aux Rocheuses et au *Wild West*. Deuxième temps de cette approche multiscalaire des territorialités, il s'agit ensuite de s'intéresser aux modes d'habiter qu'ils ont exprimés dans leurs récits biographiques et cartes mentales.

2.2. Habiter un paysage

L'interprétation des cartes mentales recueillies m'amène à envisager en effet une autre échelle manifeste dans l'expression des territorialités : les individus rencontrés semblent en majorité habiter un paysage.

L'analyse des types de représentation choisis est révélatrice (figure 27): sur les 77 individus s'étant prêtés à l'exercice, 58 ont fait le choix de représenter un paysage, auquel peut s'ajouter un dessin combinant projection à plat et croquis de paysage, et seulement 14 ont produit une projection à plat.

J'entends ici par croquis de paysage une production graphique proche d'une esquisse, dont le point de vue se situe face au paysage (figure 28 - A) ; une projection à plat fait ici référence à une production graphique assimilable à une carte, c'est-à-dire ayant recours à une opération de projection (mise à plat) et présentant des caractéristiques cartographiques (toponymie, volonté de respecter les localisations et les distances entre les lieux indiqués, etc.) (figure 28 - B).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

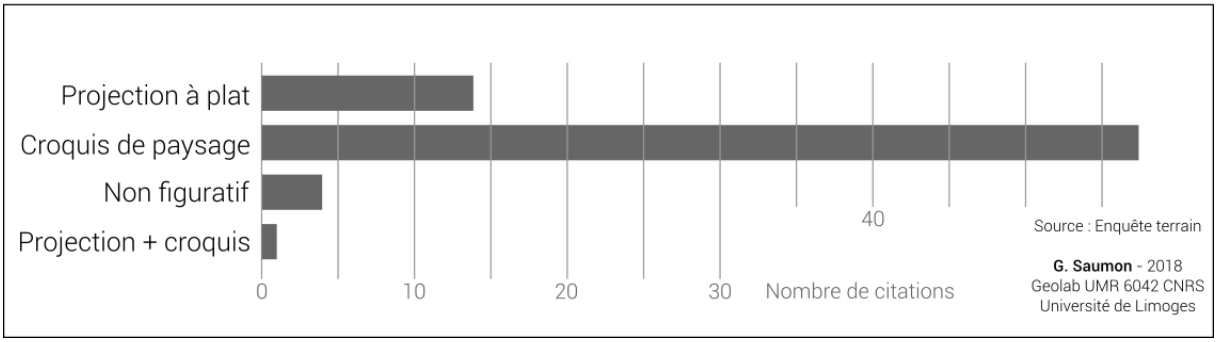


Figure 27 : types de représentations choisis par les individus ayant dessiné une carte mentale

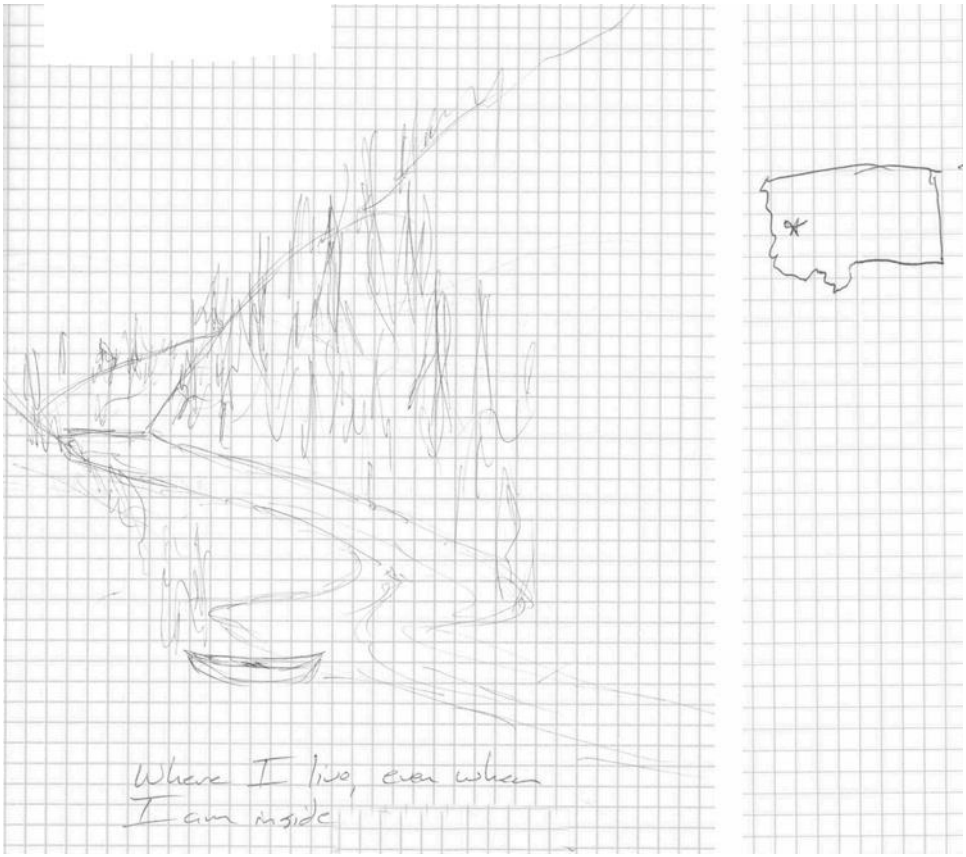


Figure 28 : exemples de croquis de paysage (A) et de projection à plat (B)

Les dessins non figuratifs, qui restent marginaux en nombre, expriment un rapport plus complexe à l'environnement. L'écrivain Doug Peacock a ainsi représenté le totem marquant le lieu où il a enterré son grand ami Edward Abbey, et l'épitaphe qu'il a adressé à la postérité : « No comments ». Le célèbre auteur du *Gang de la clef à molette* (Abbey, 2016b) et de *Désert solitaire* (Abbey, 2016a) a en effet demandé à être enseveli dans le désert, clandestinement, par ses proches, qui seuls savent où se trouve sa tombe. Lorsque l'on connait le rapport fusionnel à la *wilderness* qu'entretenait ce cercle d'amis militants, on ne peut qu'y voir une forme de représentation symbolique d'un habiter la nature particulièrement intense (Figure 29).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

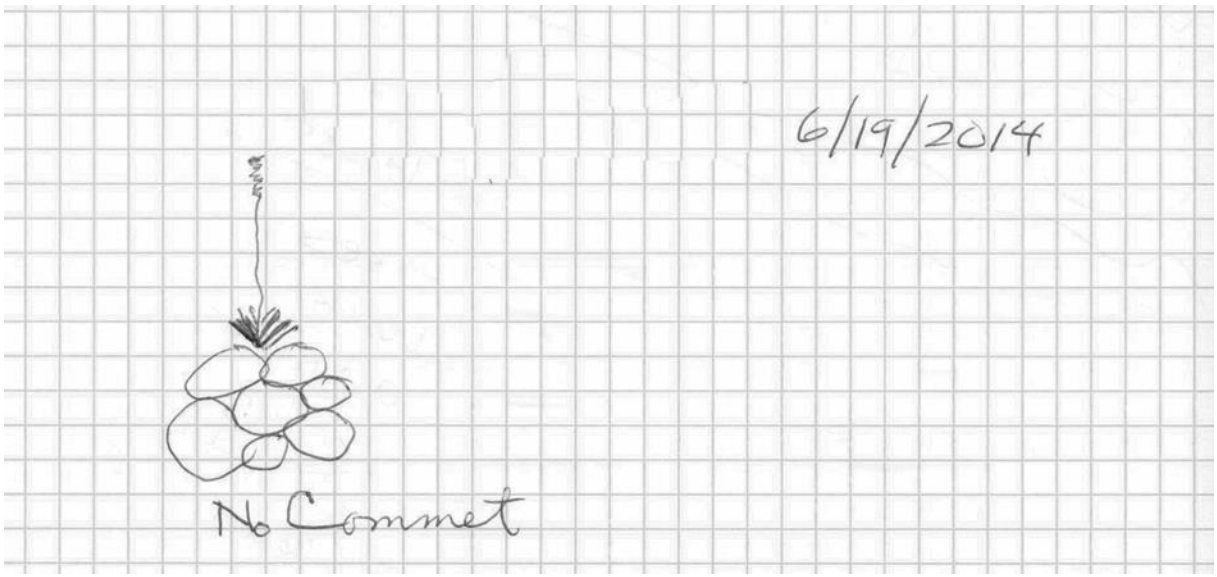


Figure 29: no comments

Une autre carte mentale dont le dessin est non figuratif consiste en une représentation abstraite des interactions de la personne interrogée avec son environnement (Figure 30).

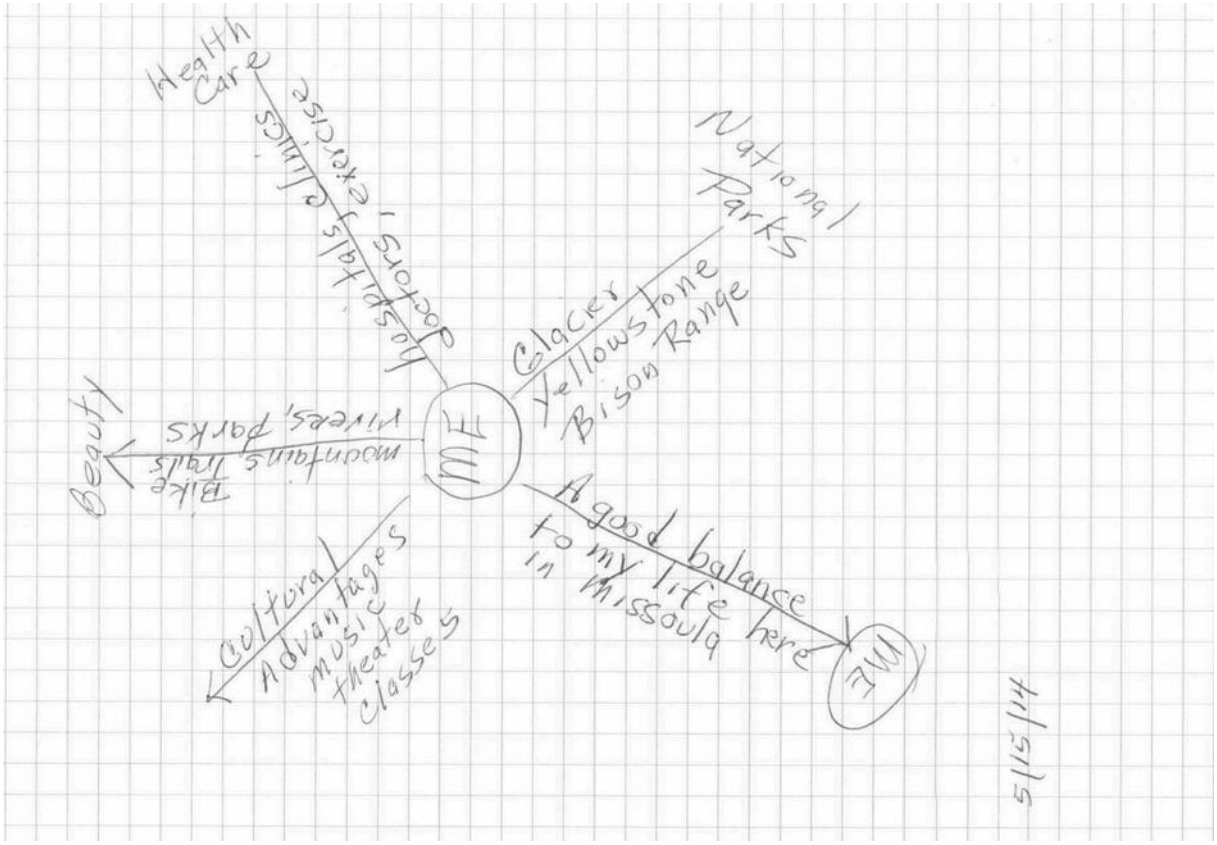


Figure 30: une représentation abstraite de l'environnement

Licence CC BY-NC-ND 3.0

En plus de l'importance des croquis de paysage dans les choix de représentation graphique, il faut souligner ce qu'éclairent les échelles favorisées par les individus rencontrés. En ce qui concerne les projections à plat, c'est à l'échelle régionale qu'ils se sont surtout positionnés (figure 31), en majorité en représentant le Montana, le *Pacific Northwest* ou les Rocheuses (figure 32), ce qui vient soutenir le point soulevé quelques lignes au-dessus sur les sentiments d'appartenance territoriale.

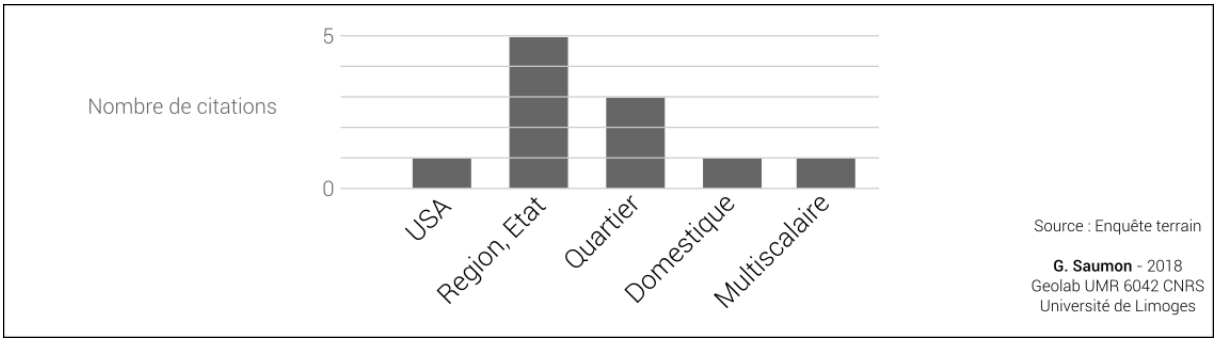


Figure 31: échelles de représentation des projections à plat

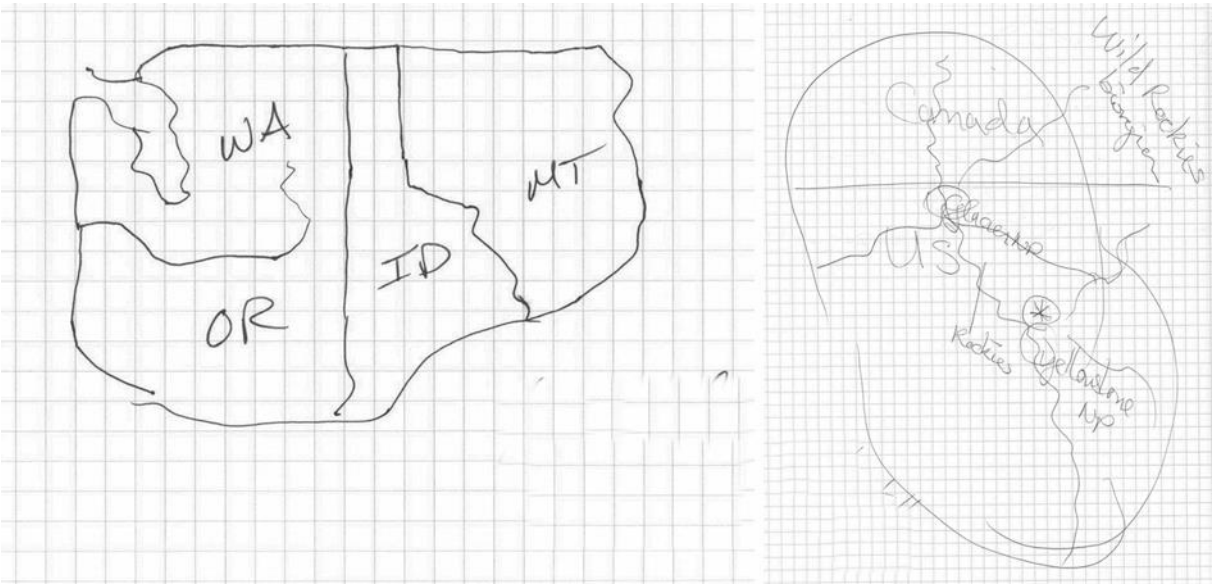


Figure 32: des projections à plat à l'échelle régionale

Mais ce sont surtout les échelles des croquis de paysage, surreprésentés dans les cartes recueillies, qui confirment l'importance de l'environnement dans les représentations des individus rencontrés. J'ai en effet distingué, pour l'interprétation des cartes, l'échelle domestique, lorsque la production graphique est centrée sur le domicile, ce qui n'exclut pas la représentation d'un paysage en arrière plan, d'une échelle que j'ai appelée paysagère, lorsque la production graphique représente un paysage - ce qui n'exclut pas la représentation du domicile privé au sein de ce paysage. L'échelle appelée « détail de la nature » fait référence aux gros plans sur un élément paysager spécifique. Il faut alors souligner que les individus ayant produit une carte mentale ont pour la grande majorité

Licence CC BY-NC-ND 3.0

opté pour l'échelle paysagère lorsqu'ils ont voulu représenter leur lieu de vie, avec 44 dessins sur 58 (figure 33).

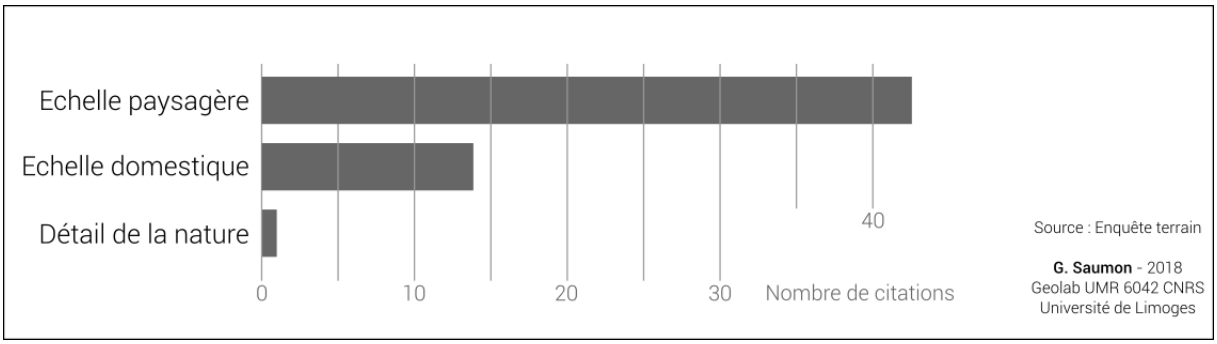


Figure 33: échelles de représentation des croquis de paysage

Pour autant, si l'échelle domestique est plus rarement représentée, le domicile est souvent inclus dans le cadre paysager, puisque sur les 58 individus ayant opté pour l'échelle paysagère, 36 ont dessiné leur domicile et l'ont inscrit dans le paysage (figure 34). Le domicile apparait ainsi comme un élément parmi d'autres d'un paysage structurant dans la construction des identités territoriales : la résidentialité semble devoir se lire au prisme de son ancrage dans l'environnement naturel.

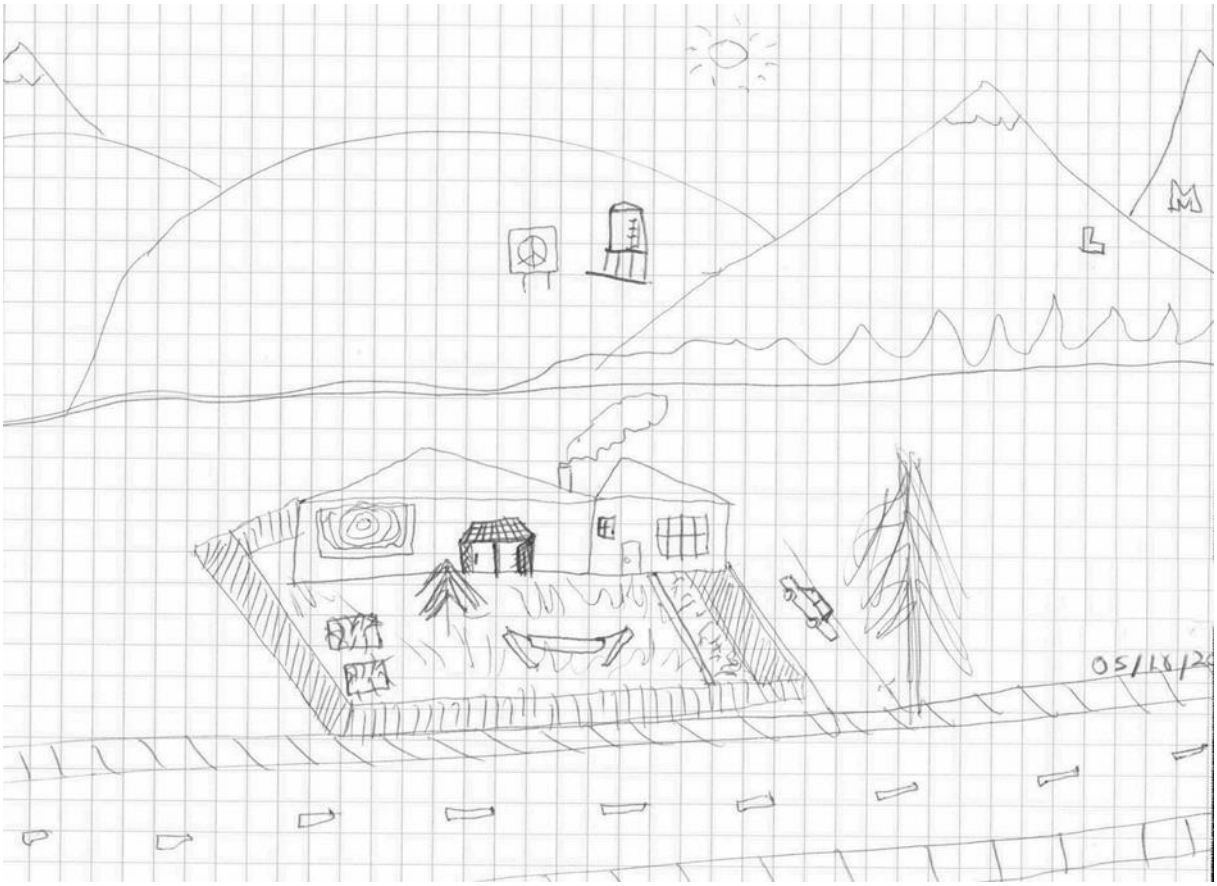


Figure 34 : des domiciles au cœur des croquis de paysage

Licence CC BY-NC-ND 3.0

J'ai également rapidement pu constater que montagnes, rivières et arbres sont surreprésentés dans les productions graphiques, et cette première impression a été corroborée par les résultats obtenus sur Sphinx. Il faut rappeler que sur les 58 croquis de paysages obtenus, 43 représentent une montagne. Il faut ajouter à ce chiffre les quelques cartes à plat sur lesquelles une montagne est aussi dessinée. Autres éléments surreprésentés, des arbres ont été dessinés dans 38 productions, des lacs dans 5 productions, et des rivières dans 31 productions (figure 35).

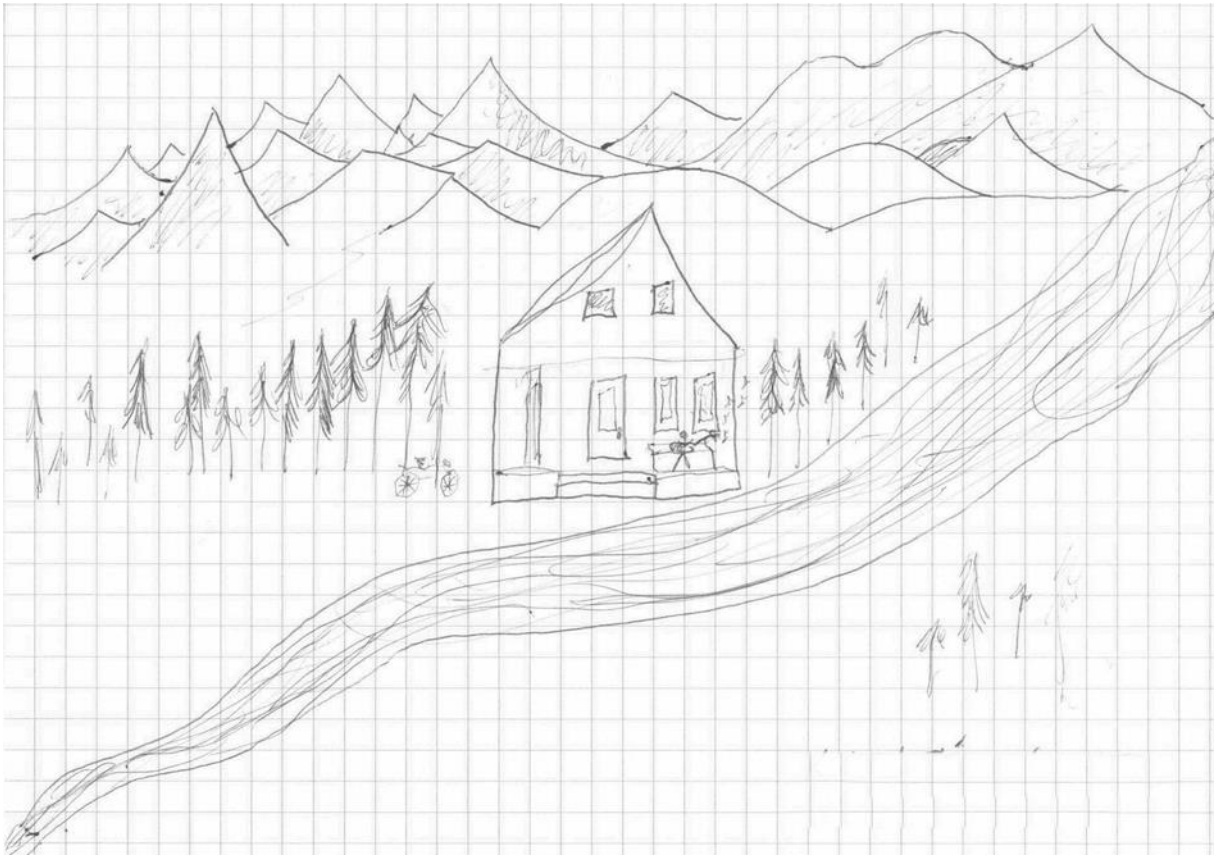


Figure 35 : montagnes, arbres et rivière sur une carte mentale

Le paysage est également support de pratiques, spécifiquement d'activités liées à la détente, à la méditation (lecture, prière, etc.) pour 7 cartes mentales, et d'activités sportives de pleine nature pour 10 cartes mentales : randonnée, VTT, ski, kayak et bien sûr pêche sont des pratiques bien représentées dans les dessins obtenus (figure 36).

De plus, la faible représentation des activités agricoles (5 sur 58 croquis de paysage) ou des jardins potagers (8 sur 58) vient attester de la mutation socio-territoriale d'une région du *New West* où l'environnement est devenu avant tout le support d'activités post-productives (cf chapitre 2). Par ailleurs, les rares individus ayant représenté des espaces productifs sont tous, à l'exception de deux, engagés dans des formes d'agriculture urbaine alternatives (*Community Food and Agriculture Coalition, Missoula Community Food Co-op, Three Hearts Farm, Broken Ground*, etc.) (figure 37).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

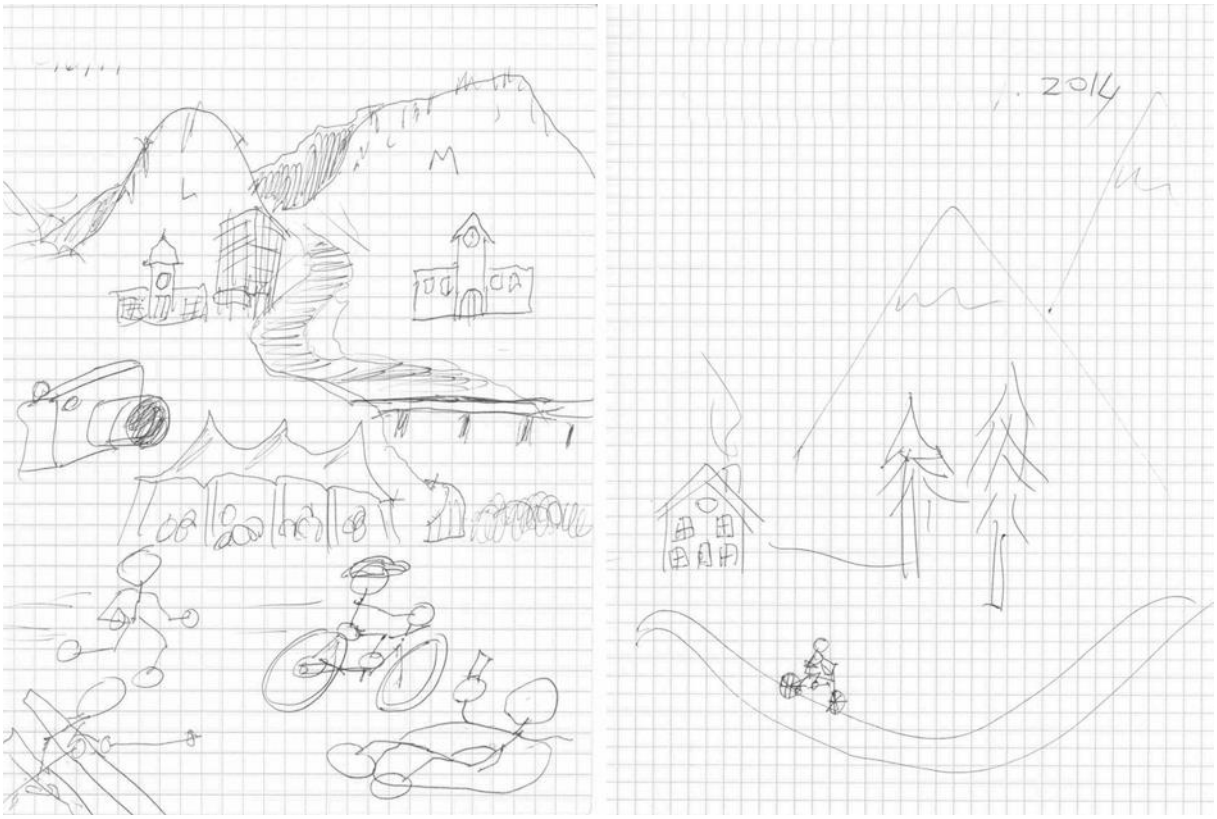


Figure 36 : des paysages supports de pratiques sur les cartes mentales

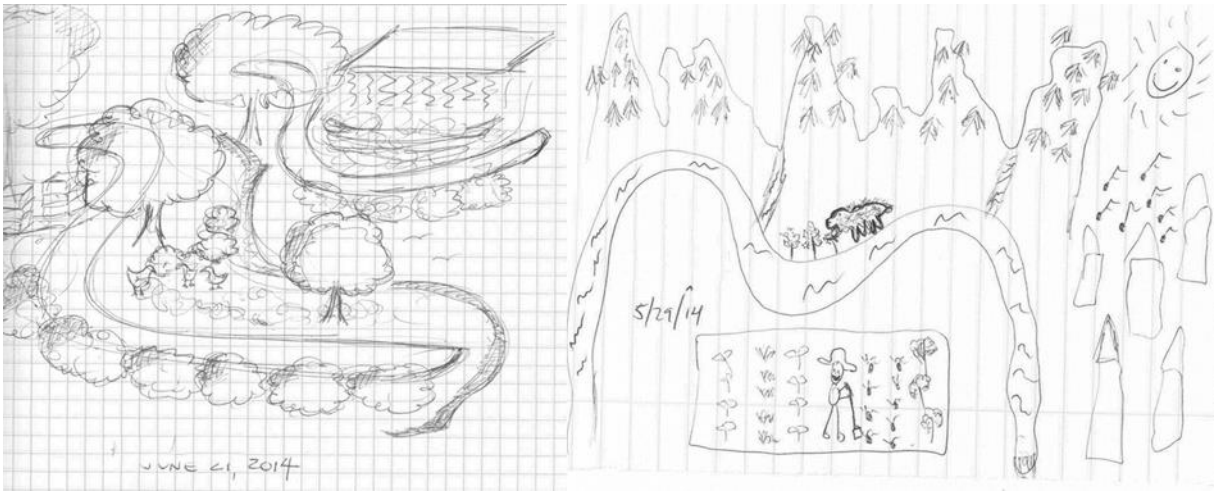


Figure 37 : quelques représentations de paysages productifs

1. réalisée par la formatrice en permaculture de *Broken Ground*, Bozeman ;
2. réalisée par un fermier de *River Road Farm*, Missoula

Le décompte et l'analyse des toponymes apparaissant sur les cartes produites confirme la place accordée aux éléments naturels dans les représentations (figure 38): si sur les projections à plat quelques points de repères permettent de localiser l'Etat du Montana, les principales villes ou les

Licence CC BY-NC-ND 3.0

rues de l'espace pratiqué, sur les croquis de paysage ce sont essentiellement des noms de montagne (*Rattlesnake Mountains*, *Sapphire Mountains*, *Bitterroot Mountains*...), cours d'eau (*Rattlesnake creek*, *Clark Fork River*...) ou Parcs nationaux qui sont indiqués. Mais il faut surtout souligner le faible nombre de toponymes inscrit sur les cartes mentales.

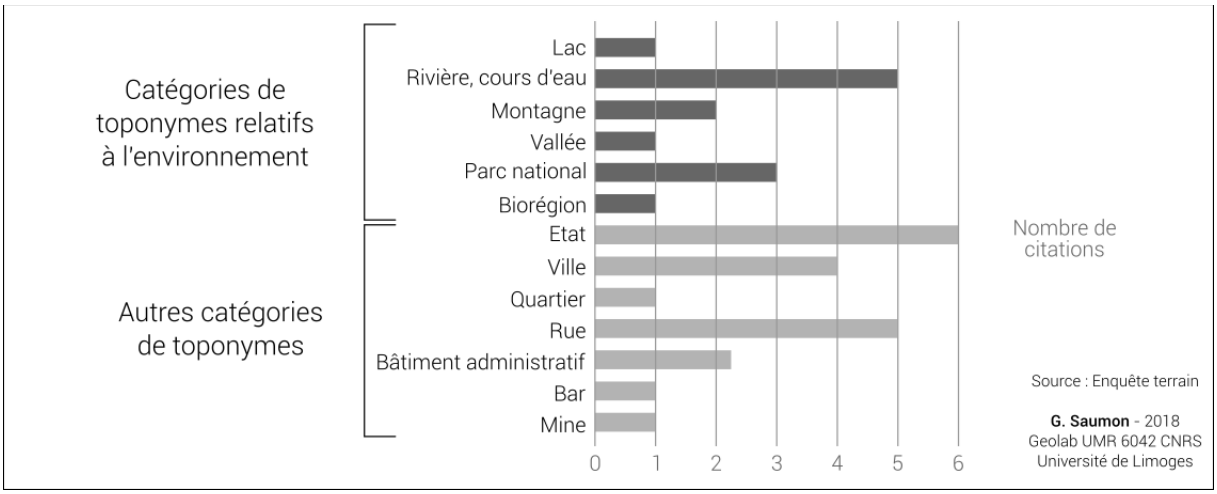


Figure 38 : des toponymes relatifs à l'environnement

De la même manière, seuls 7 croquis de paysage comportent des marqueurs territoriaux permettant d'identifier le lieu représenté - parmi ces marqueurs, le « M » sur le Mount Sentinell derrière l'Université de Missoula est emblématique[122] (figure 39).

En représentant des éléments naturels récurrents - spécifiquement les montagnes et les rivières - , sans qu'il y ait beaucoup de marqueurs territoriaux ou de toponymes permettant une localisation précise, les individus rencontrés manifestent l'inscription de leur lieu de vie dans un paysage générique, dont les caractéristiques sont suffisamment identifiables pour qu'il puisse être reconnu collectivement comme appartenant à l'Ouest du Montana. Par ailleurs, cet « habiter » le paysage que semblent exprimer ici les habitants signifie un mode de vie proche de la nature, au point d'en effacer parfois toute trace humaine : 42 croquis de paysages parmi les 58 obtenus ne représentent aucun personnage. Et lorsqu'un personnage est représenté - le plus souvent un autoportrait -, il interagit avec l'environnement naturel, notamment *via* la pratique de sports de pleine nature. Il s'agit alors d'étudier la manière dont l'interaction construit le rapport à la nature sauvage dans les représentations des individus rencontrés.

[122] Il existerait plus de 500 *mountain monograms*, appelés également *hillside letters*, dans l'Ouest américain : il s'agit de l'inscription géante de l'initiale de l'Université, faite de pierres, de bois peints ou de béton, sur les hauteurs du campus, généralement réalisée entre 1905 et 1915. Si l'entretien des monogrammes fait partie dès l'origine des rituels universitaires pour créer un sentiment d'appartenance - notamment pour l'intronisation des nouveaux étudiants - et qu'ils sont éclairés lors de certains évènements du campus, « they serve as conspicuous symbols of community and institutional identity », et sont considérés comme des « cultural signatures » et des « distinctive vernacular landmarks in the western states » (Parsons, 1988). Le « Big C » de l'Université de Californie sur les *Berkeley Hills* est le premier *mountain monogram*, et a inspiré les quelques 500 créations suivantes ; l'Université de Missoula a inscrit son M sur le Mount Sentinel en 1909 (et aujourd'hui, s'ajoutent le L de *Loyoloa High School* à Missoula, le M de *Montana Tech* à Butte, le M de *Montana State University* à Bozeman, le F de *Flathead High School* à Kalispell...).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Figure 39: le « M » de Missoula, *mountain monogram* emblématique

Missoula, 8 mai 2014 (cliché G.Saumon)

2.3. Des interactions quotidiennes avec l'environnement

Abordant la dernière échelle de cette approche multiscalaire des territorialités, le dernier point tend à éclairer la manière dont l'environnement, sous différentes modalités, s'inscrit dans les pratiques quotidiennes : il s'agit donc d'un effet de zoom autant spatial que temporel.

Dans les représentations collectives de la *wilderness*, celle-ci fait l'objet d'un fantasme de pureté et de virginité, territoire tenu loin de la société, à la fois redouté et désiré (cf chapitre 1). Il faut pour autant souligner tout le paradoxe d'un mythe de la *wilderness* encore puissant dans les imaginaires partagés, et moteur des mobilités, en réalité support de pratiques intenses : alors que le mythe se construit sur la représentation d'une nature sauvage indomptable, les habitants construisent leur rapport à l'environnement à partir d'interactions quotidiennes. J'ai interrogé les individus rencontrés sur leur définition de la nature : les réponses ont été codées en respectant le champ lexical employé - les regroupements effectués étant laissés apparents -, exception faite des activités de pleine nature pour lesquelles j'ai créé la catégorie englobante « mention spontanée des activités ». Il apparaît sur la figure 40 que le plus grand nombre d'occurences se rapporte au champ lexical du *wild* et de l'intouché (« *wild* », « *wilderness* », « *not man-made* », « *untouched* »), venant souligner la force avec laquelle ce mythe s'est inscrit dans les représentations collectives. La nature conçue par les habitants interrogés reste une nature intacte, et répond ainsi à une conception idéologique héritée des premiers temps de la conquête : « *it's really easy to find a place to go and to be alone in nature* » (Kalispell, 7 juin 2015, n°154).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

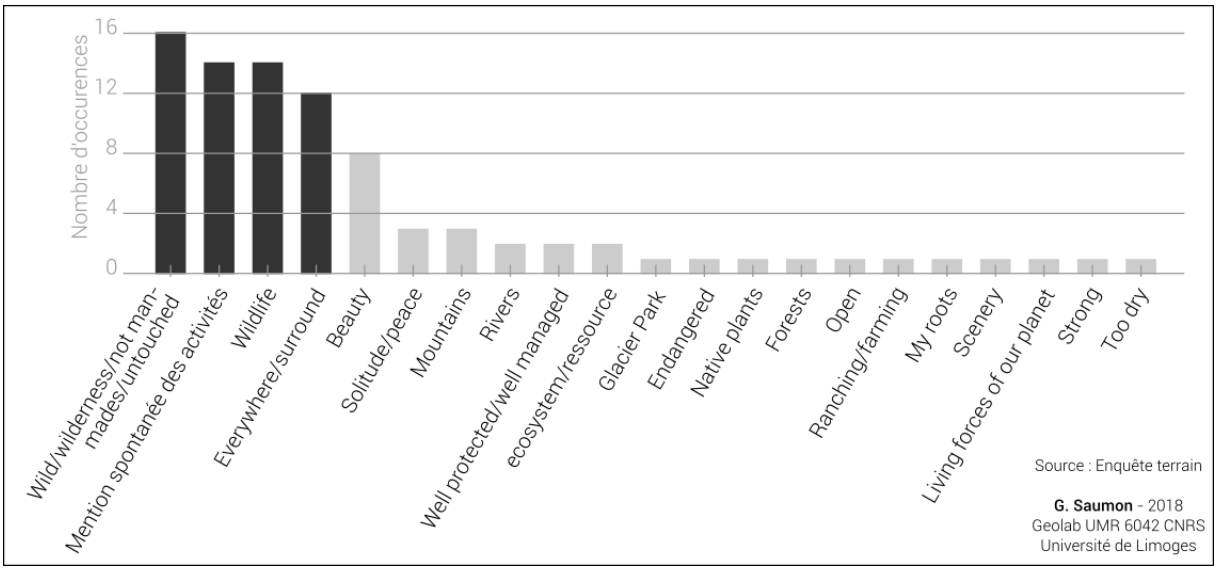


Figure 40 : champ lexical employé par les individus interrogés pour définir la nature - réponses à la question « *How would you define nature here ?* »

Une femme interrogée, travaillant à Missoula pour une association de promotion du vélo, m'explique : « *I really like the definition of wilderness character. I mean I think that there's nature outside of wilderness obviously, but the idea of something having wilderness characters, that you're in the middle of it and like, if you stop and you listen, there aren't planes going over head, and there's no footprints or trash or like noises of people* » (Missoula, 16 mai 2014, n°23) ; « *nature is when the environment is self-sustaining without any introduction from men* » complète un autre. Cette conception de la nature s'accompagne alors souvent du désir de n'avoir aucun impact sur un espace considéré comme exempt de toute activité humaine : le même individu se considère pour cette raison comme « *steward of the land* », et lorsque je l'interroge sur ses pratiques dans la nature, il répond qu'il essaie avant tout de ne pas laisser de traces (Missoula, 14 mai 2014, n°19).

Imprégnée de préconceptions liées à mes lectures, ma première expérience de terrain m'a pourtant permis de prendre du recul sur ces représentations partagées et de saisir tout le paradoxe d'un rapport à l'environnement plus complexe que le mythe du *Wild West* peut laisser supposer : alors que je venais investiguer le territoire du sauvage et de l'intouché, j'ai très rapidement constaté que ce sont les pratiques quotidiennes qui construisent le rapport des habitants à un environnement avant tout apprécié car omniprésent et accessible. Le graphique présenté au-dessus éclaire en effet la place accordée aux activités de pleine nature - 14 occurences précisément (figure 40). Ce résultat n'est pas anodin, puisque je demandais aux habitants rencontrés leur définition de la nature : répondre spontanément en nommant une activité sportive révèle une appropriation spécifique d'un environnement pensé pour les pratiques dont il peut être le support.

Les réponses à la question « *what do you do in or with nature ?* » confirment cet usage de l'environnement (figure 41). Après les avoir codées par mots-clefs, j'ai identifié et regroupé les pratiques mentionnées en grandes catégories : les pratiques sportives (ski, vélo, randonnée etc.), artistiques (photographie, écriture, dessin, etc.), ressourcistes (pêche, chasse, jardinage, cueillette etc.), contemplatives (observation, appréciation, « être là », etc.) et méditatives (méditation spirituelle ou réflexions plus scientifiques).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

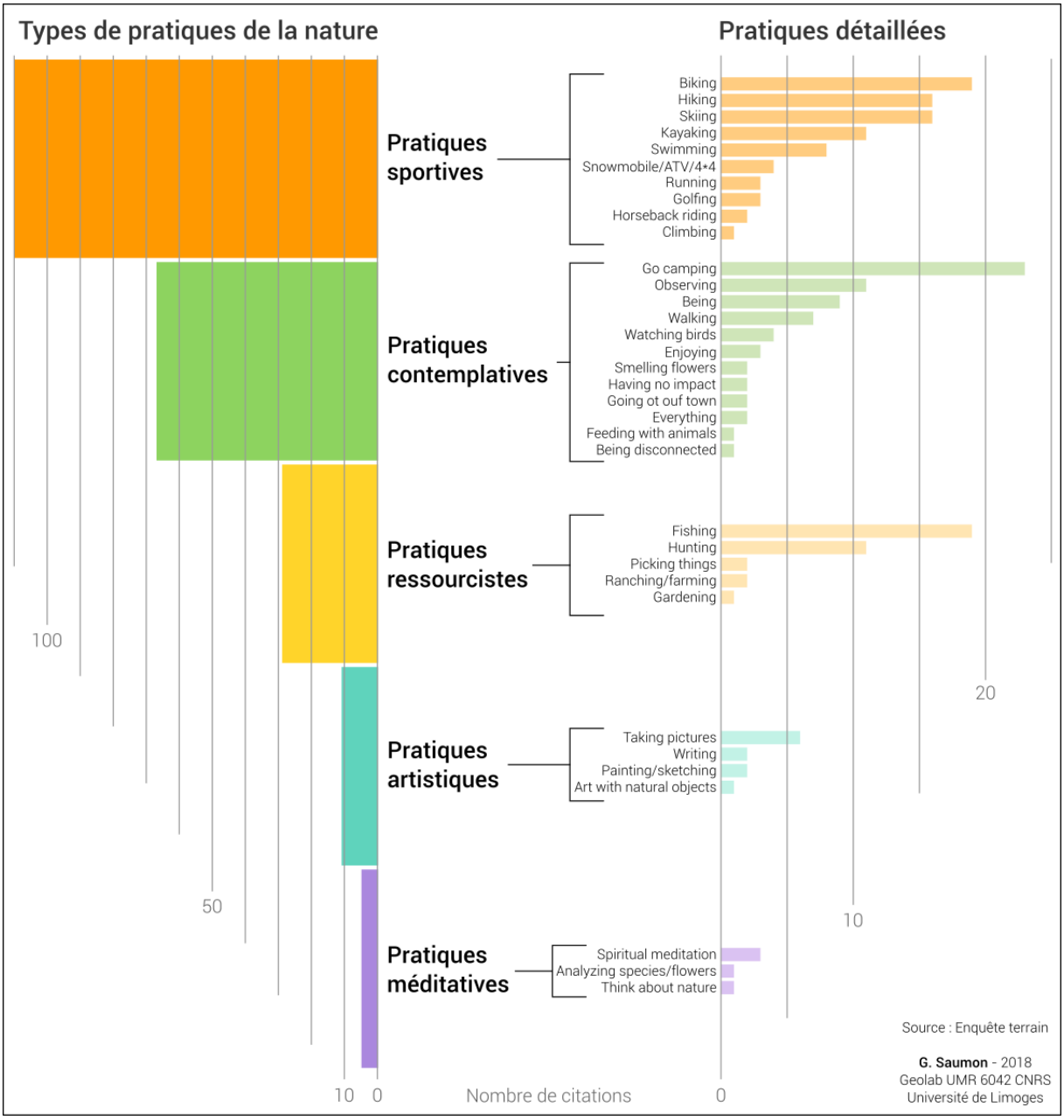


Figure 41 : types de pratiques de la nature des individus interrogés - réponses à la question « *what do you do in or with nature ?* »

Il faut alors souligner la surreprésentation des pratiques sportives de pleine nature, plutôt classiques (vélo, ski, randonnée, kayak...), souvent liées à la présence de nombreux cours d'eau et des montagnes Rocheuses - on note également l'importance de la pêche à la mouche avec 19 occurrences. Ces activités structurent les modes de vie de nombreux habitants (photographie 8). Interrogée sur ses pratiques dans la nature, une femme me répond : « *what I do is my basic life... by riding my bike to work a lot, taking walks most days, and when I can taking walks on trails rather than walking on the sidewalk to my work, if I can take the time which I can't do so often, hiking trails*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

up to the mountains so I can have the views all around. But I don't do as much as the nature things that a lot of people do here » (Bozeman, 15 juin 2014, n°95).

Photographie 8 : pêche en famille sur le *Georgetown L*ake, surfs et kayaks sur la Clark Fork, dans le centre-ville de Missoula

De haut en bas : Georgetown Lake, 14 juin 2015 ; Clark Fork River, centre-ville de Missoula, 6 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Les pratiques contemplatives sont également importantes, et révèlent un « être-là » prenant tout son sens dans un environnement naturel apprécié au quotidien. Un homme définit ainsi ses pratiques : « *just being in nature. I don't have to do anything : just be there* » (Missoula, 6 mai 2014, n° 1). Quant aux pratiques ressourcistes, artistiques et méditatives, elles concernent des individus dont le rapport à l'environnement est plus spécifique - j'y reviendrai dans le prochain chapitre.

Ainsi, tout en entretenant par les récits biographiques qu'ils produisent l'imaginaire partagé du *Wild West*, les individus rencontrés racontent un environnement qui, de manière paradoxale, est surtout support de nombreuses pratiques. Mais au-delà de l'inscription ponctuelle d'une activité de pleine nature dans les temporalités, c'est de manière pérenne et dans l'appréhension quotidienne d'un environnement pensé comme accessible, à portée de main et de regard, que s'exprime le mieux la place que les habitants du Montana accordent à celui-ci. Cela est manifeste si l'on relève, dans la figure 40 présentée plus tôt, les 12 occurrences des termes « *everywhere* » et « *surround* » dans les réponses à la question « *How would you define nature here* ? ». « *The green that's everywhere around me* » considère une femme interrogée (Bozeman, 15 juin 2014, n°95). Un retraité réagit : « *I would say the scenery and the mountains and... even if I'm in town, you're just surrounded by mountains with snow most of the year* ». Et lorsque je lui demande où est la nature sur une carte du comté de Missoula que je lui tends, il répond sans hésiter : « *everywhere around here* » (Missoula, 12 mai 2014, n°15).

Par ailleurs, l'environnement naturel quotidien et immédiat semble privilégié. Ce ne sont pas dans les espaces protégés éloignés mais dans les « zones de nature à proximité de la ville » - surtout pour les pratiques sportives - et « partout » que les individus rencontrés pratiquent leurs activités (figure 42 - A et B) : « *That's the part of the beauty of living in Missoula, it's you don't have to go very far to be in nature. I can go any... I can go two blocks and see a beautiful river and bike...To me that's nature. This week-end - I live in the northside - I was hiking on the north hills, beautiful hills, wild flowers blooming everywhere, beautiful clouds. To me that's just amazing* » (Missoula, 6 mai 2014, n°1) ; « *You can walk in any direction and be in the wilderness here* » (Missoula, 18 mai 2014, n°29).

De plus, il n'est pour la majorité d'entre eux pas nécessaire de quitter la ville pour se sentir en contact avec la nature (figure 42 - C) : « *No I don't have to go out of town, it's right next to me* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24) - une nature pratiquée de manière quotidienne, plus précisément « tout le temps », puis « plusieurs fois par semaine » (figure 42 - D) : « *Probably every day, I mean, I wake up and see the mountains behind us* » (Missoula, 15 mai 2014, n°21).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

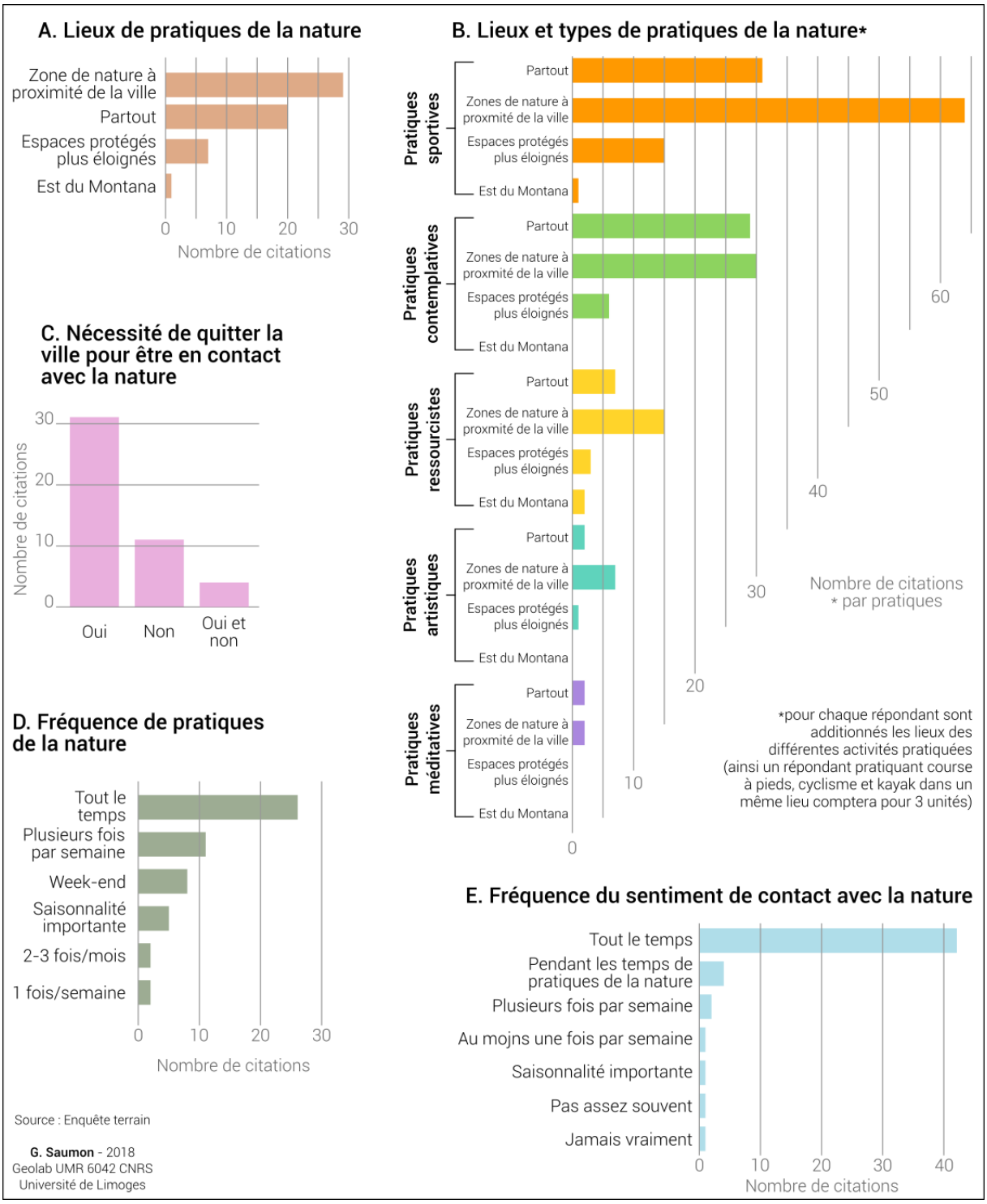


Figure 42 : analyse détaillée des rapports à la nature chez les individus interrogés - contacts, pratiques

Par ailleurs, le sentiment de contact avec la nature semble permanent (figure 42 - E). Celui-ci nait de la potentialité de son accès ; la *wilderness* est pratiquable même si non nécessairement pratiquée, et cette certitude est au fondement du bien-être géographique des habitants interrogés. « *So I like the wild spaces, I enjoy spending time in them. And even if I can't or don't, it's an important thing to know that they are there, and I think many people feel the same way. They value wilderness*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

and if they even aren't able to enjoy the wilderness themselves, it's very important to them to know that it remains there untouched or undeveloped, and still be protected » (Missoula, 9 mai 2014, n°13). « *You know even if I've never done it, I love the idea that I can walk from my house up until Mount Jumbo, into the Rattlesnake Wilderness Area, and then cross one road and get into the Mission Mountains and then to Glacier and then to Canada, and maybe cross one or two roads. Just that idea about that possibility has a lot of value to me* » (Missoula, 30 mai 2014, n°54).

La tension que je souhaite éclairer entre fantasme du *wild* d'une part et interactions quotidiennes avec l'environnement d'autre part est cristallisée dans le rapport qu'entretiennent les habitants rencontrés à la faune sauvage. Il faut en effet souligner la place fondamentale de celle-ci dans les définitions de la nature (14 occurences) (figure 40), ainsi que sa forte représentation dans les cartes mentales que j'ai recueillies, avec 14 dessins dans lesquels figurent principalement des ours, des bisons et des cerfs (figure 43).

Figure 43 : exemple de représentation de la faune sauvage dans une carte mentale

La faune sauvage est omniprésente sur mon territoire d'étude : c'est elle qui m'a accueillie à mon arrivée à Missoula, à l'aéroport ; elle est présente sur les campus et dans les rues ; elle occupe les centres touristiques (photographie 9).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 9 : une faune sauvage omniprésente

De gauche à droite et de haut en bas : trottoirs de Missoula, 5 mai 2014 ; *Rocky Mountain Elk Foundation,* Missoula, 12 mai 2014 ; enseignes et université de Missoula, 6 et 7 mai 2014 ; aéroport de Missoula, 4 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Il ne s'agit certes pas ici d'investiguer un objet devenu un champ d'études à part entière depuis les années 2000 en France, ayant bien conscience qu'il me ferait emprunter des pistes de recherches aux potentialités aussi nombreuses que débordantes : je renvoie à la thèse de Laine Chanteloup, qui propose une épistémologie de l'animal en géographie (Chanteloup, 2013a) ainsi qu'à la synthèse proposée par Farid Benhammou sur l'histoire de ce champ de recherche (Benhammou, 2016). Il faut malgré tout souligner qu'au prisme des enjeux que soulève l'animal sauvage, mis en lumière depuis le renouveau épistémologique et l'appropriation de l'objet par une géographie culturelle et politique (Blanc and Cohen, 2002), c'est toute la question des identités territoriales, exprimées par différents niveaux de conflictualité, et finalement du rapport plus général des sociétés à l'environnement, qui se pose au géographe. Des travaux interrogent ainsi la coprésence souvent conflictogène entre territorialité humaine et territorialité animale (Bortolamiol et al., 2017; Marchand, 2012; Mounet, 2008; Poinsot and Saldaqui, 2009, 2012). Mais les grands animaux engendrent surtout des conflits socio-environnementaux, venant révéler les intérêts divergents des acteurs en jeux, qu'il s'agisse de conflits d'usage de la ressource faunique (Chanteloup, 2013b; Rodary, 2001; Roulet, 2007) ou de conflits autour de la réintroduction de l'animal sauvage (Benhammou, 2007, 2008, 2009)[123] qui s'expriment de manière privilégiée sur des espaces à la fois

[123] Il faut ici préciser que la conflictualité sur nos territoires d'étude laisse parfois place à de profondes querelles scientifiques : à ce titre, l'animal sauvage constitue un objet géographique particulièrement controversé. Je renvoie ici

Licence CC BY-NC-ND 3.0

emblématiques et fragiles, le plus souvent ruraux et/ou montagnards (Mounet, 2008). Ces conflits sont d'ailleurs manifestes sur mon territoire d'étude : ils témoignent de la mutation socio-territoriale d'un *Old West* du ranch, où l'animal sauvage représente une menace, à un *New West* de la nature récréative, où l'animal sauvage est devenu une attraction. Sans développer davantage cet enjeu, qui sera traité dans la partie 3, il faut souligner dès lors le caractère emblématique de la faune sauvage dans l'Ouest du Montana, figure absolue d'une *wilderness* indomptable et puissamment attractive : « *I love the wildlife up here, it's got bears and buffalos and all the amazing animals and I missed that living in Arizona. All the reasons I like living in Bozeman is the wildlife, because you can go in the woods and see basically almost anything you wanted to see* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°89). Un néo-arrivant rencontré évoque le rôle joué par une « *charismatic mega fauna* » dans le Montana, « *a part of what attract people here* » (Potomac, 19 juin 2015, n°168). Même le poisson ici a plus de valeur parce qu'il est sauvage. Le gérant du *Bozeman Angler* s'en félicite : « *This is one of the places that most any fly fisherman who's really into fly fishing would wanna come, at some point time in their life. Because we have many rivers nearby, they classify them as blue ribbon trout streams, and they do a fish count,they count the number of fish per mile and on average. And it has to be a certain number of fish per mile to get that designation. And in Montana we don't stock any in the rivers, we don't put fish in, those are all natural fish, they reproduce in the river. So they don't have... like something like Colorado, they have fish hatchery where they raise the baby fish, and then they put them into the river. We don't do that here. And there's a big difference between catching a fish that was raised in a hatchery as opposed to those that are wild fishes in the river. So a lot of people come here because of that* » (Bozeman, 9 juin 2014, n°79). Les habitants rencontrés soulignent d'ailleurs le caractère crucial de la présence de cette faune sauvage dans leurs identités territoriales. Un homme auquel je demande s'il ressent le besoin de quitter Missoula pour se sentir en contact avec la nature me répond : « *It's hard to feel like you live in a city when there's a bear in your yard* » (Missoula, 30 mai 2014, n°54). Cette intonation légère semble vouloir dissimuler le sentiment intense et complexe qui anime les individus à l'égard de la grande faune. La possibilité d'une rencontre avec un bison, un cerf, un bouquetin, un loup, et encore plus avec un ours noir ou un grizzly signifie finalement la possibilité d'une rencontre avec la nature sauvage - « *to experience wildness through that* » (Potomac, 19 juin 2015, n°168). Les sorties récréatives, jumelles à la main, répondent alors souvent à cette quête d'interaction avec la grande faune, mêlant fascination et angoisse : si dans le Montana presque personne ne part se promener sans s'équiper d'un *Bear spray* ou d'une *Bear Bell* - appelée aussi *Dinner Bell* parce que le tintement annonce surtout que le repas est servi (photographie 10)- ce n'est pas tant pour éviter les attaques, rares, que pour ritualiser un accès à la *wilderness* rendu tangible par cette potentielle interaction avec l'Ours.

Dès qu'un de ses représentants se manifeste dans un Parc national, les attroupements de touristes, mais aussi de photographes amateurs et professionnels, qui vendent ensuite facilement leurs clichés les plus réussis (photographie 11), témoignent bien de la place de l'animal sauvage dans les imaginaires partagés de l'Ouest.

---

spécifiquement à un des articles très critiques de Farid Benhammou (Benhammou, 2003) et aux réactions virulentes de ses collègues de l'INRA.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 10 : la possibilité d'une rencontre avec l'Ouest - panneau préventif et *Bear Spray*

Parc national de Yellowstone, 21 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Le paradoxe dont j'ai tenté la démonstration dans ces pages, qui s'exprime dans des récits biographiques associant au fantasme d'une nature sauvage et intouchée des pratiques quotidiennes d'un environnement à portée de main et de regard, m'invite finalement à ré-interroger la construction collective du concept de *wilderness*. Mais plutôt que de le remettre en question, il s'agit finalement ici de souligner à nouveau toute la complexité d'une idéologie de la nature pensée hors la société, lorsque c'est en réalité la société qui la modèle pour en faire son terrain de jeu.

Cette approche multiscalaire des territorialités a ainsi permis de souligner la place fondamentale de l'environnement dans l'appréhension, par les individus rencontrés, de leur trajectoire migratoire comme de leur lieu de vie quotidien : elle s'exprime dans les différentes échelles d'appartenances territoriales qu'ils manifestent, dans la manière qu'ils ont d'habiter un paysage et enfin dans leurs interactions avec un environnement pensé comme sauvage mais pourtant quotidiennement pratiqué. Si j'ai démontré par cette approche le rôle qu'il peut jouer dans les dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana, en m'appuyant sur les récits biographiques recueillis, je souhaite dans une dernière section interroger spécifiquement la manière dont les récits littéraires peuvent soutenir l'attractivité d'un territoire de la nature sauvage.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 11 : apparition d'un grizzly et attroupement à Yellowstone

Parc national de Yellowstone, 27 mai 2015 (clichés G. Saumon)

3. Environnement, récits et mobilités : une structure en boucle

Ce point constitue, par sa démarche, une forme de retour aux origines puisqu'il tend à répondre à une question qui a jalonné mes premières années de recherche et profondément orienté la manière dont j'ai formulé mon projet de thèse à ses débuts : des récits littéraires peuvent-ils susciter des dynamiques migratoires ? La force motrice des mots me semble aussi fascinante qu'impénétrable : questionner la capacité d'un récit à animer des trajectoires de vie exige de dépasser les évidences des récits biographiques pour saisir les méandres de parcours dont il est souvent difficile de déterminer les moteurs et les freins. Rares sont ceux qui vont citer le nom d'une œuvre lorsqu'on les interroge sur leurs expériences migratoires. Pourtant, ce que nous lisons imprime nos représentations, et ce de manière souvent si subtile qu'il nous est impossible d'éclairer les raisons de nos préconceptions.

Les paysages extraordinaires de l'Ouest du Montana ont captivé plusieurs générations d'écrivains : propices à la contemplation et à la réflexivité, ils sont, au-delà de l'inspiration que peuvent y puiser les artistes, le cadre de nombreux récits interrogeant le rapport de l'Homme à la Nature, et spécifiquement le territoire de prédilection des *Nature Writings*. Il s'agit ainsi dans cette partie de souligner la place fondamentale de l'environnement dans des récits qui s'inscrivent dans ce genre littéraire ou qui s'en émancipent - son omniprésence semblant déborder tout effort de catégorisation. Ce point permettra ensuite de poser explicitement la question de la relation entre

Licence CC BY-NC-ND 3.0

récits et mobilités : si l'impact direct des écritures de la nature sur les trajectoires migratoires est certes à pondérer, il faut pour autant souligner la néo-résidentialité de leurs auteurs, qui de toute évidence s'adressent en retour à des néo-arrivants potentiels ou installés. Cette structure en boucle participe alors à entériner les processus de migrations d'aménités dans l'Ouest du Montana.

3.1. L'environnement dans les récits littéraires

La place fondamentale de l'environnement dans les représentations de l'Ouest du Montana est en effet en partie entretenue par des récits littéraires qui continuent à inscrire le fantasme de la nature sauvage au cœur des imaginaires collectifs. Ces récits, qui participent à la fabrique d'une identité territoriale particulièrement attractive pour des anciens citadins en quête d'un nouveau mode de vie, sont à situer dans la longue histoire littéraire des *Nature Writings* aux Etats-Unis. Défini comme une forme d'« *écriture hybride* » entre histoire naturelle, autobiographie, philosophie et fiction (Pughe, Granger, 2005, p.4), le *Nature Writing* est rapidement devenu un genre à part entière, porté par des auteurs reconnus, tels que les transcendantalistes Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau, puis au tournant du XXe siècle John Muir et Mary Austin, et un peu plus tard, perpétuant cet héritage, Aldo Leopold, puis Rachel Carson et Edward Abbey le saboteur[124]. Dans l'Ouest du Montana, Rick Bass, Doug Peacock, ou encore Pete Fromm font partie des écrivains les plus célèbres rattachés à ce genre littéraire - l'environnement ne constitue pas uniquement le cadre de leurs récits mais en est l'objet et parfois même le protagoniste. Ecriture contemplative par essence, cette forme de récit séduit de plus en plus aujourd'hui, et si elle est spécifique au territoire nord-américain, elle est depuis 2005 accessible au lectorat français grâce au travail des éditions *Gallmeister*, dont le slogan est d'ailleurs « L'Amérique grandeur nature ».

L'Œuvre de Rick Bass, autobiographique, est caractéristique de ce genre littéraire (Bass, 2007, 2010). Heureux du dénuement qu'offre la vie dans les bois (**texte 1**[125]), et de la lenteur d'un nouveau rythme de vie (**texte 2**), c'est l'immense besoin d'isolement qu'il ressent qui préside à son installation dans la vallée du Yaak, hors la société (**texte 3**), au cœur de la nature sauvage (**texte 4**). Il faut d'ailleurs souligner qu'il n'y a jamais mention de la beauté des paysages du Montana dans les textes de Rick Bass, il n'y a que silence (**textes 5 et 6**) et solitude (**textes 7 et 8**). C'est avant tout son être au monde que l'auteur questionne, et sa fuite des hommes, sa misanthropie (**texte 9**) manifestent son désir égotique de trouver un nouveau sens à sa vie. En observant la nature sauvage, Rick Bass s'observe surtout évoluer dans ce nouvel environnement. La rhétorique du recommencement et du réapprentissage (**texte 10**), *leitmotiv* des quêtes existentielles, trouve son apogée dans la mue métaphorique de l'ancien géologue pétrolier en animal sauvage (**textes 11, 12 et 13**).

L'écrivain Doug Peacock, revenu brisé de la guerre du Vietnam, explique dans *Mes années grizzly* comment ses immersions dans la nature sauvage, et spécifiquement sa quête impossible de

[124] Edward Abbey était un écologiste radical, dont l'œuvre militante est un véritable manifeste pour la protection de la nature : *Le Gang de la clef à molette* est le récit d'un groupe de saboteurs environnementalo-anarchistes (Abbey, 2013, 1975 pour l'édition originale).
[125] Cet extrait de texte littéraire, ainsi que les suivants, ont été réunis sur le livret de citations joint à la thèse.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

l'ours, a pu redonner sens à une vie devenue vulnérable (**texte 14**): dans un texte intense mêlant de longues séquences d'observation du grizzly dans les Rocheuses et des extraits de son journal de guerre tenu dans les années 1960, il témoigne de l'humilité finalement salvatrice que ressent l'homme face à l'animal sauvage (**textes 15 et 16**) (Peacock, 2012).

Si le lien qui unit ces récits de nature est manifeste, les écrivains du Montana que j'ai rencontrés ont pour autant signifié leurs réticences quant au fait d'être affiliés au genre *Nature writings*[126] (Missoula, 28 et 29 mai 2014, Emigrant, 19 juin 2014, n°44, 110 et 40), étiquette qui répondrait avant tout à des ambitions commerciales[127], et même plus prosaïquement, logistiques - dans quel rayon des librairies sinon ranger ces livres ? Pour les auteurs rencontrés, il n'y aurait pas d'école littéraire dans le Montana : l'écriture est simplement déterminée par la force du paysage. Pete Fromm exprime cette évidence quasi déterministe : « *The environment here is so much in your face that you can't ignore it. So the landscape in the story becomes part of the story... almost inevitably. [...] For Indian Creek I was pretty much the only character... so maybe the rest of the world was the other character* » (Missoula, 28 mai 2014, n°40)[128].

Et en effet, bien au-delà des *Nature Writings*, l'environnement joue un rôle central dans de nombreuses fictions dont la diégèse s'inscrit dans l'Ouest du Montana, et, du roman réaliste au roman policier, déborde tout effort de catégorisation. Parfois, au cœur du récit, une longue pause descriptive fait patienter l'intrigue pour mieux laisser toute sa place à la nature sauvage : enquêteurs, coupables et victimes disparaissent de la scène, et la faune devient à la fois sujet et objet (**textes 17 et 18**). Chez James Lee Burke, l'attention portée aux paysages est particulièrement manifeste, et l'auteur s'applique à en exprimer toutes les qualités esthétiques (**texte 19 et 20**). Mais bien au-delà de constituer un cadre simplement amène, le paysage du Montana est au coeur de l'intrigue du roman policier, qu'il stimule la réflexion du protagoniste (**texte 21**) ou qu'il serve dans les derniers instants la mise en scène d'un suspens angoissant (**texte 22**) (Burke, 2010).

La pêche à la mouche occupe une place magistrale dans tous ces récits. Je ne peux ici que rappeler à nouveau le rôle crucial qu'ont joué le livre de Norman Maclean (Maclean, 1997) et son adaptation par Robert Redford (Redford, 1992) dans la diffusion de cette pratique, et surtout dans son association *quasi* immédiate, dans les imaginaires collectifs, avec le territoire du Montana - et spécifiquement Missoula et Bozeman, lieux de la diégèse et du tournage. S'il est difficile de comprendre pourquoi ce récit dramatique d'une passion familiale pour la pêche à la mouche a autant marqué les esprits, l'impact qu'il a pu avoir sur le développement d'une véritable industrie touristique dans le Montana s'explique aisément lorsqu'on observe les nombreuses scènes qui

---

[126] « *I never wanted to be a nature writer. I wanted to write clearly and simply about the way my world is. And I have a lot of difficulties with the concept of nature writing you know* » (Missoula, 29 mai 2014, n°44).

[127] « *I'm definitely an environmental activist, but my last novel is about Nashville and no one would read it because they want me to be an environmental activist, that's where they put me* » (Missoula, 28 mai 2014, n°40).

[128] Pour Bryce Andrews, « *mostly what we have around here to inspire us is not a huge cultural edifice but a huge natural one, you know that's mostly what we have, so that's mostly what we write about* » (Missoula, 29 mai 2014, n°44). Alors qu'il se confie sur ses œuvres dans un numéro de la *Revue française d'études américaines* consacré aux récits de nature, l'écrivain Rick Bass témoigne également de la manière dont l'environnement ommiprésent impacte nécessairement l'écriture : « *Similarly, even when nature is not explicitely represented in a story or a poem, it is the canvas upon which the artist works, for it is, if nothing else, the ground upon which the artist stands. You can't keep it out of your work, even if you seek not to describe it, for it determines or at least influences, and sets the boundaries of, everything* » (Bass, 2011, p.117).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

l'attachent à ce territoire - des Rocheuses en arrière-plan aux répliques telles que « He doesn't like fishing. He doesn't like Montana » (Redford, 1992). Depuis, d'autres oeuvres ont continué à nourrir cette imagerie territoriale. Le recueil de nouvelles de Pete Fromm, *Avant la nuit*, met en scène autour de la pêche à la mouche une galerie émouvante de personnages du Montana, saisis dans des instants d'intimité (Fromm, 2010). En ce qui concerne les romans policiers, les descriptions de séances de pêche à la mouche qui introduisent *Bitterroot* (Burke, 2010) et *La Rivière de sang* (Tenuto, 2010) situent dès l'incipit l'action dans le Montana (**texte 23**). C'est même parce que la pêche à la mouche inaugure ces romans que leur inscription spatiale devient évidente, ce qui souligne magistralement la place de cette pratique dans l'identité de l'Etat. Ces séances représentent pour les personnages - comme pour les lecteurs - un temps de pause dans l'intrigue. Effet de rupture caractéristique du roman policier, la subite intrusion d'un élément violent vient alors toujours interrompre ces instants de calme, et cet effet de contraste est d'autant plus frappant que l'acte criminel s'introduit au cœur de ce cadre idyllique (**texte 24**). La pratique de la pêche à la mouche se prête alors à une confusion jouissive entre les registres du récréatif et du criminel (**textes 25 et 26**), permettant le dessin d'un autre visage du Montana - ce que le roman policier, par essence critique, tend à révéler[129].

Par ailleurs, quel que soit le genre littéraire auquel ces récits peuvent se rattacher, le Montana signifie très souvent la potentialité d'un nouveau départ (**texte 27**) : de manière emblématique, les premières lignes du roman *Bitterroot* de James Lee Burke mettent en scène l'installation de Doc Voss dans la vallée de la Bitterroot après le décès de sa femme, présentée par le narrateur comme une prise de distance géographique et symbolique (**texte 28**) (Burke, 2010). Au-delà, le Montana de la nature sauvage incarne dans les romans la possibilité d'une échappatoire voire la tentation de la fuite, l'isolement extrême qu'il représente pouvant accueillir la clandestinité recherchée - quand l'isolement n'est pas tout simplement propice à l'illégalité : *Canada*, de Richard Ford, est le récit par un enfant du hold-up fomenté par ses parents installés depuis quelques années à Great Falls dans le Montana, au cœur de grands espaces qui semblent constituer le cadre idéal d'une activité criminelle (**texte 29**) (Ford, 2014). Dans *L'Homme qui voulait vivre sa vie* de Douglas Kennedy, Ben Bradford, avocat dans une petite ville chic de la banlieue de New-York, fuit sa culpabilité meurtrière - il a assassiné l'amant de sa femme - en partant vers l'Ouest pour recommencer sa vie. Il traverse le Wyoming, l'Idaho, l'avancée est difficile dans le froid et la neige, la rédemption difficilement accessible ; pour autant, c'est en arrivant à l'Ouest qu'il se libère du fardeau et des fautes de son ancienne vie (**texte 30**) (Kennedy, 2010). Il décide finalement de s'installer à Mountain Falls, dans le Montana, lorsqu'après une énorme tempête de neige, les nuages disparaissent et que la pureté du ciel l'éblouit (Kennedy, 2010, p.309).

Ainsi, dans l'ensemble de ces récits, l'Ouest du Montana séduit et attire, en offrant la perspective d'un refuge, et on peut lire dans ce *leitmotiv* de la fuite la mise en scène d'une dynamique migratoire que l'écriture littéraire vient sublimer. La question de la relation entre récits et mobilités mérite alors d'être posée.

[129] Cet autre visage révélé aussi par la littérature sera étudié dans le chapitre 8.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

3.2. Une articulation subtile entre récits et mobilités

La manière dont les récits littéraires et cinématographiques jouent un rôle dans les dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana est complexe. Lorsque j'ai interrogé les néo-arrivants rencontrés sur les moteurs de leur mobilité, peu ont spontanément cité une œuvre littéraire qui aurait été déterminante dans leur trajectoire migratoire. Par ailleurs, à la question des lectures qu'ils auraient faites avant leur nouvelle installation résidentielle, quelques uns évoquent Ivan Doig, David James Duncan, James Lee Burke ou Rick Bass, d'autres, plus nombreux, mentionnent *A River Runs Through It* ; mais les références sont hésitantes, peu affirmées. Si un homme cite immédiatement le rôle qu'a eu Rick Bass dans son parcours migratoire - « *He definitely... sort of paints a picture of, you know, Montana that's pretty inviting in a way* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°90) - il faut souligner la spécificité de son profil : il a fait des études de littérature et d'écriture à Chicago et a notamment suivi des enseignements en *Nature Writings*, dans lesquels l'écrivain était au programme. La libraire du *Bozeman Country Bookshelf* a pourtant une lecture assurée de cette relation entre récits et mobilité : « *Montana really has a strong sense of Montana literature and so we do have people who've read things like Thomas McGuane or Jim Harrison and then come here because they love those writings* » (Bozeman, 20 juin 2014, n°113) - mais je n'ai en réalité pas eu l'occasion d'interroger de personnes témoignant explicitement de ce parcours. L'écrivain Pete Fromm me confie avoir rencontré des lecteurs qui sont allés sur les lieux de ses écrits, dont ils lui montrent les photos en portfolio lors des séances de dédicace. D'ailleurs, quand il y retourne aujourd'hui, il avoue être presque systématiquement reconnu par des pêcheurs ou des promeneurs. Pour autant, il n'a jamais rencontré de passionné qui se serait installé dans le Montana suite à la lecture d'un de ses livres (Missoula, 28 mai 2014, n°40).

En réalité, la relation qui unit ces récits et les trajectoires migratoires s'est révélée de manière plus subtile pendant mon travail de terrain : si les personnes interrogées n'en ont pas fait mention à la question frontale des moteurs de leurs mobilités, ces œuvres, et tout particulièrement *A River runs through it*, sont apparues spontanément lors des entretiens, citées parfois sans même y penser. L'œuvre de Norman Maclean, et surtout son adaptation cinématographique, est alors toujours associée à l'imagerie territoriale particulièrement attractive qu'elle a véhiculée - « *it captures a certain quality of the state* » (Bozeman, 16 juin 2014, n°96pro) - voire, pour les plus critiques, à l'industrie touristique qu'elle a grandement participé à développer : « *that was a really important movie in terms of that sport at this place, because it turned this sport into an industry* » (Missoula, 9 mai 2014, n°13). La directrice d'une ONG environnementaliste s'amuse alors à déformer le titre du film en « *Realtors run through it* » (Missoula, 30 mai 2014, n°51). Le roman ou son adaptation ont également été spontanément mentionnés par tous les gérants de boutiques de sports spécialisées dans la pêche à la mouche interrogés. La part jouée par la fiction est explicitement associée au succès de la pratique. Selon le propriétaire du *Bozeman Angler*, « *twenty years ago a movie came out called A River runs through it, and that story took place near Missoula, but in Montana, and people saw the beautiful scenery and that made a huge increase of people getting into the fly fishing* » (Bozeman, 9 juin 2014, n°79). Lorsque je demande au gérant d'un magasin d'*outdoors sports* de Missoula pourquoi ses clients viennent spécifiquement pêcher dans le Montana, il explique : « *honestly the movie A river runs through it kind of made Montana fly fishing like... be on*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

the map and grow » (Missoula, 28 mai 2014, n°42). D'autres sont plus critiques, comme le propriétaire de *Lakestream Outfitters*, à Whitefish : « *Before that movie came up, it was a nice hobby for some people; after the movie came up, everybody did* » (Wihtefish, 4 juin 2014, n°59). L'ancrage territorial précis du film a grandement participé à l'attractivité touristique et résidentielle de Missoula et de Bozeman spécifiquement. Si le roman se passe à Missoula, de nombreuses scènes du film ont été tournées à Bozeman - le bureau de poste de l'époque a fait office de bureau de police, une très vieille maison au nord de la ville a été choisie comme façade de la maison des protagonistes, et la *Gallatin River* a accueilli les longues séquences de pêche à la mouche. Pourquoi à Bozeman plutôt qu'à Missoula, et la *Gallatin* plutôt que la *Blackfoot River* ? Pour le propriétaire du Bozeman Angler, « *maybe it's a little more picturesque, the river was more the size they need it* ». Les acteurs du tourisme à Bozeman ne vont pas s'en plaindre : « *People ask me every summer where are the places where they filmed, they're very interested in that* » (Bozeman, 9 juin 2014, n°79pro).

Ainsi, les néo-arrivants rencontrés ne semblent pas spontanément associer leur trajectoire migratoire à des oeuvres qui les auraient marqués ; pour autant, les entretiens ont révélé la façon dont les récits sur l'environnement participent à la construction intellectuelle de l'Ouest du Montana et modèlent un paysage intérieur peuplé de pêcheurs à la mouche.

Mais l'articulation entre récits et mobilités semble en réalité surtout obéir à une configuration en boucle : les migrations d'agrément suscitées par les récits sur l'environnement dans l'Ouest du Montana produisent en effet de nouveaux récits, qui participent à conforter ces dynamiques. Et c'est justement cet effet de boucle qui rend complexe l'analyse de la relation entre récits et mobilités.

Les récits sur l'environnement produits dans le Montana sont ainsi pour beaucoup le fait de néo-arrivants, ce qui rend bien lisible le phénomène de migrations d'aménités dans ce territoire. Invitée le 6 juin 2014 à un évènement littéraire dans la librairie *Fact & Fiction* de Missoula, j'ai rapidement pu constater que la grande majorité des écrivains présents n'était pas originaire du Montana, à l'image de Malcom Brooks, venu du nord de la Californie il y a une vingtaine d'années - prétendument pour étudier la littérature anglaise à l'Université, alors qu'il s'agissait surtout de s'adonner aux activités *outdoors* ; l'écrivain Charles Finn, originaire de l'Etat de Vermont, sur la côte Est, serait lui littéralement tombé amoureux de la région alors qu'il passait par là (Missoula, 6 juin 2014, n°71 et 72). De nombreux écrivains se sont en effet installés dans l'Ouest du Montana pour écrire, ce qui entretient une dynamique migratoire en boucle. Le *Creative Program* de l'Université de Missoula explique en partie cette concentration des écrivains : très attractif, il participe grandement à l'établissement d'une communauté littéraire[130]. Séduits par les aménités qu'offre le site, les étudiants devenus auteurs décident d'y établir résidence et entretiennent ensuite d'étroites relations qui incitent les jeunes écrivains à marcher dans leurs pas. L'attractivité de ce programme d'écriture réside dans sa spécificité - il concentre son enseignement sur les *Nature writings* : « *At least half of the faculty and I assume half of our students are here to work on environmental writing, so that's... it is kind of unusual. Maybe not so unusual to have a creative writing program, although this one is a pretty famous one, but it is unusual to have an all other department where there are writers just*

[130] L'écrivain Doug Peacock refuse le terme de réseau pour qualifier ces liens, parce qu'il n'y a pas de projet littéraire commun entre les auteurs ni de rattachement à une école : il préfère parler de « *writers' community* » (Emigrant, 19 juin 2014, n°110).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

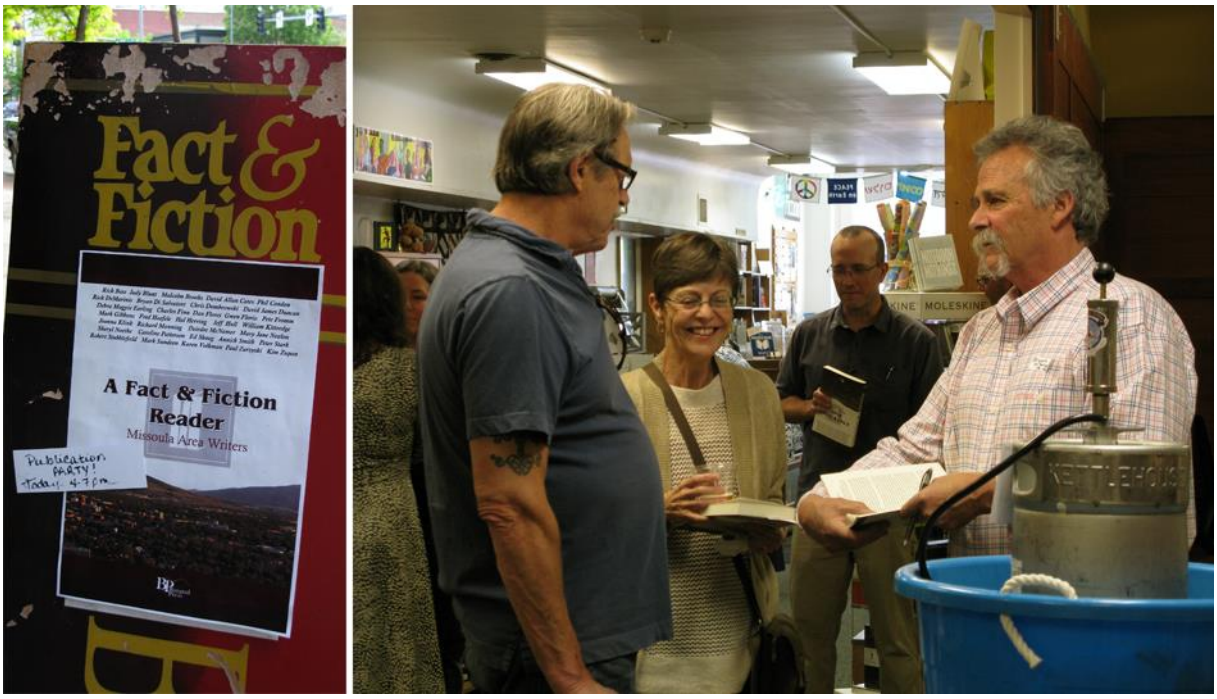
focused on the environment » (Missoula, 8 mai 2014, n°8). Le parcours de Pete Fromm permet de souligner le rôle crucial de ce programme dans la concentration des écrivains dans le Montana. Lors de sa dernière année d'université en *Wildlife biology*, il choisit un enseignement complémentaire dans la classe d'écriture et trouve passionnant un professeur dont il ignore alors la renommée - William Kittredge, qui l'encourage à écrire alors qu'il est *river ranger* (Missoula, 28 mai 2014, n°40). Il est aujourd'hui un écrivain reconnu, et son ancrage à Missoula participe à la reconnaissance de la ville comme territoire littéraire et à son attractivité. Et en effet, dès les années 1970, des cercles artistiques se sont formés autour des écrivains Thomas McGuane, Richard Hugo et Jim Harrison (Bozeman, 19 juin 2014, n°112). Depuis, la dynamique s'est maintenue, tel un mouvement perpétuel : « *You've got famous writers and other people want to be where they are, and then, people write about Montana, and then people get dreaming about it and then they want to come here and write* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24). Il est d'ailleurs fréquent de voir en terrasse des cafés de Missoula des auteurs absorbés par leur travail, qui inscrivent ainsi leur pratique d'écriture dans le paysage urbain ; cela participe à entretenir la dynamique migratoire vers un territoire propice à l'accomplissement artistique.

Photographie 12 : promotion des écrivains locaux dans la librairie *Fact and Fiction*, Missoula

Librairie *Fact and Fiction*, Missoula, 7 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Il faut ici souligner le rôle joué par quelques librairies de l'Ouest du Montana dans la valorisation de ces écrivains locaux - *Fact and Fiction* et *Book Exchange* à Missoula, *Country Bookshelf* à Bozeman et *Elk River Books* à Livingston. Des rayonnages spécifiques participent à les promouvoir, et ils sont identifiés par ailleurs par la vignette "*Montana author*" (photographie 12).



Photographie 13 : vernissage pour le lancement de l'anthologie *A Fact and Fiction Reader*

Librairie *Fact and Fiction*, Missoula, 7 juin 2014 (clichés G. Saumon)

La promotion de ces écrivains est d'ailleurs la raison d'être de la librairie *Fact and Fiction*. Lorsque sa fondatrice et gérante, originaire de Pennsylvanie, arrive à Missoula il y a une trentaine d'années pour travailler dans la librairie de l'Université, la ville constituait « *a large writer area but with no real bookstore to sell their books* » - et c'est pour y remédier qu'elle crée son commerce en 1986 (Missoula 6 mai 2014, n°2). Pour saluer la qualité de la relation entre les auteurs du Montana et leurs libraires[131], trois anthologies d'écrivains locaux ont été publiées en 2014 ; célébrant les auteurs de Missoula pour l'une, Bozeman pour l'autre et Livingston pour la dernière, elles sont surtout composées de récits mettant en valeur l'environnement naturel, à rapprocher, si l'on souscrit à cette catégorisation, au genre des *Nature writings*[132] (collectif d'auteurs, 2014b, 2014a, 2014c). J'ai participé au vernissage organisé par la librairie *Fact & Fiction* pour le lancement de l'anthologie de

[131] De manière presque surprenante, car avant même d'en louer la plus-value littéraire, l'introduction de l'éditeur salue en effet l'anthologie comme un produit communautaire, ayant pour finalité de remercier les trois libraires pour leur travail continu de promotion des écrivains locaux : « *They're sanctums where we can rub elbows with fellow readers, swap some ideas, spend money with confidence that a good portion of it will filter back into our community* » (collectif d'auteurs, 2014a, p.1). Aucun des auteurs ne touchera d'argent pour ces ouvrages vendus uniquement dans ces trois librairies : pour l'éditeur, l'anthologie est avant tout « *a gesture of collective generosity* » (collectif d'auteurs, 2014a, p.2).

[132] Sont ainsi publiés, parmi les auteurs les plus célèbres, des textes de Rick Bass, Judy Blunt, Phil Condon, David James Duncan, Mark Gibbons, Richard Manning, Annick Smith, Peter Stark, ou encore Pete Fromm pour Missoula ; David Quammen pour Bozeman ; Jim Harrison, Thomas McGuane, Andrea et Doug Peacock pour Livingston (collectif d'auteurs, 2014b, 2014a, 2014c).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Missoula (photographie 13), et remarqué lors d'une discussion avec l'écrivain Judy Blunt qu'elle employait à plusieurs reprises le verbe « *gather* » pour caractériser les évènements tels que celui-ci, relativement fréquents à Missoula (Missoula, 6 juin 2014, n°69). Interrogeant les différents écrivains présents sur leurs cercles affinitaires, j'ai ainsi pu constater l'existence d'un réseau littéraire, que ce genre de projets promotionnels galvanise (Missoula, 6 juin 2014, n°69 à 73).

Par ailleurs, les choix éditoriaux à l'origine des trois anthologies permettent de situer les centres névralgiques de cette littérature dans l'Ouest du Montana. A Bozeman, Livingston et Missoula, il faut cependant ajouter Whitefish, qui accueille une revue littéraire de qualité et jouant un rôle clef dans la valorisation des écrivains de l'environnement dans le Montana. La *Whitefish Review*, publiée deux fois par an depuis 2007, a pour ambition d'offrir un espace d'édition à des artistes, très majoritairement locaux, qui souhaitent faire entendre la voix de l'Ouest et des montagnes[133]. La revue est éditée en 2 000 exemplaires et compte 500 abonnés ; 20 bénévoles et 1 salarié uniquement en composent l'équipe : si la revue maintient des ambitions éditoriales modestes, son fondateur et rédacteur en chef, Bryan Schott, se félicite pour autant de sa portée, puisque son lectorat est en bonne partie composé de néo-arrivants et d'Américains habitant d'autres Etats, mais séduits par la scène littéraire que propose le Montana depuis le premier séjour qu'ils y ont effectué et soucieux d'en suivre l'évolution (Whitefish, 5 juin 2014, n°67). Le très chic vernissage organisé dans un complexe hôtelier de luxe à l'occasion de la parution d'un nouveau numéro en juin 2014 ne peut qu'inviter à étudier plus en détails le profil socio-économique de ce lectorat[134] (photographie 14).

Photographie 14 : vernissage organisé à l'occasion d'un nouveau numéro de la *Whitefish Review*

Whitefish, 7 juin 2014 (clichés G. Saumon)

[133] « *The mountains are inspiring to us. Mountains and mountain culture and the big open space as the West are the ground of the journal, and then we look for literature that speaks to the experience of the American West, and what mountains and Big Sky Country mean to people* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°67).
[134] Ce point sera abordé dans le chapitre 5.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

La valorisation des écrivains locaux, et leur rattachement, aussi promotionnel qu'il soit, aux récits d'environnement, participe vraiment à faire du Montana le territoire par excellence des *Nature Writings.* Une femme interrogée parle même d'héritage - « *there's just a kind of mysticism I think about Montana for writers [...] We have a kind of legacy and it goes back to... Bill Kittredge... and his wife Annick Smith. They both are like the leading writers of people around, who are nature writers. They're at the head of the, I would say, nature writing creative side of Missoula* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24). Le nuage de mots réalisé à partir des occurrences des noms d'auteurs dans les discours des habitants rencontrés met en valeur toute la place qu'occupent ces écrivains de l'environnement dans les représentations collectives (figure 44).

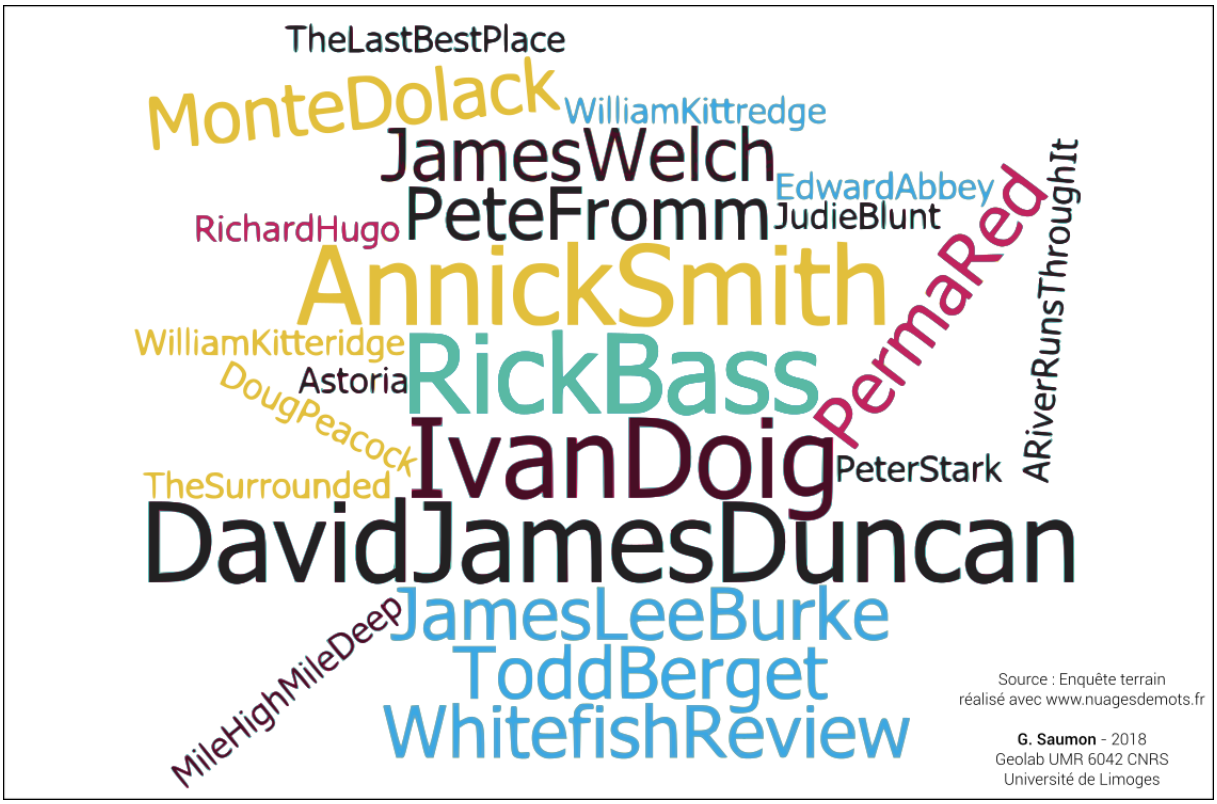


Figure 44 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne *nuagesdemots.fr* à partir des réponses à la question : « *Do you know local artists ? Which ones ?* »

Le paysage littéraire de l'Ouest du Montana semble ainsi être continuellement alimenté par de nouveaux écrivains attirés par la renommée de ce territoire de *Nature writings*, participant ainsi à maintenir une dynamique migratoire en boucle.

Les écrivains mettent par ailleurs très souvent en scène leur expérience migratoire. Professeur d'*Environmental Writing and Literature* dans l'*Environmental Studies Program* de l'Université de Missoula, Phil Condon commence son texte le plus célèbre, *Montana Surround* (Condon, 2004), par ces lignes : « I've lived in western Montana for a fourth of my fifty-something

Licence CC BY-NC-ND 3.0

years. To begin to tell how I came to be here and what the places and the land have come to mean to me, I would start with a story about remembering the best water I ever tasted » (Condon, 2004, p.1). Il quitte en effet le Nebraska pour Missoula quelques semaines après son divorce, là encore dans la perspective d'un nouveau départ, qu'il met en exergue dans un récit croisant des scènes d'avant et d'après sa séparation. Mais c'est surtout Rick Bass qui fait figure d'archétype de l'écrivain nouvel arrivant. Ancien géologue pétrolier officiant à Jackson, dans le Mississippi, Rick Bass raconte dans *Winter* (Bass, 2010) et dans Le *Livre de Yaak* (Bass, 2007) son installation et son quotidien dans la vallée du Yaak, au Nord du Montana. Dans un récit tendu par une quête explicite de nature sauvage (**texte 31**), Rick Bass relate ainsi son arrivée dans le Montana, motivée par la perspective d'un recommencement rendu possible à l'Ouest (**texte 32**). L'écriture métaphorique employée par l'auteur dès les premières lignes de *Winter* pour qualifier sa trajectoire migratoire et biographique mêle les registres oniriques et épiques (**texte 33**). Par ailleurs, les champs lexicaux subordonnés au texte du *Livre de Yaak* détaillant l'acte migratoire, intitulé « Ma vallée », rendent compte d'une installation résidentielle qui serait irrationnelle, *voire* non consentie, une force supérieure intimant au couple Bass de fuir la côte Est d'abord, d'élire domicile dans la vallée du Yaak ensuite (**texte 34**): le récit conduit par l'écrivain nouvel arrivant sublime clairement la dynamique migratoire, et en posant des mots sur ce qui peut parfois être si difficile à exprimer - l'histoire d'un coup de foudre finalement - propose à son lectorat une voix susceptible de transmettre des sentiments partagés. Il faut dire que l'expérience migratoire des Bass est loin d'être unique dans la vallée du Yaak (**texte 35**), et l'auteur fait appel à la longue histoire de la conquête de l'Ouest pour évoquer un processus dorénavant associé à une installation pérenne - puisqu'il s'agit pour le néo-arrivant de prendre racine (**texte 36**). Rick Bass s'adresse alors très clairement à ses lecteurs, dont il suppose qu'ils sont de potentiels nouveaux arrivants : il exhorte en effet à de multiples reprises son lectorat à protéger la vallée du Yaak s'il s'y installe (**texte 37**) tout en redoutant de manière ostensible l'arrivée de populations sur son nouveau lieu de vie, touristes (**texte 38**) ou néo-arrivants (**texte 39**). L'appropriation de Rick Bass est pleine et possessive, presque jalouse ; et puisque la faiblesse du nombre d'hommes conditionne finalement l'attractivité de la vallée du Yaak - dont la valeur semble surtout résider dans l'isolement qu'elle garantit -, il s'agit d'interroger à nouveau les conditions d'accès à une *wilderness* à laquelle seuls certains seraient légitimes. L'auteur oscille alors entre deux identités : toujours considéré comme un nouvel arrivant aux yeux de la population plus anciennement installée (**texte 40**), c'est pourtant à elle qu'il s'identifie dans de nombreux passages, se détachant par là même de son statut de néo-résident (**texte 41**). Cela est manifeste par l'usage dans le premier texte du pronom personnel « ils » pour désigner une population locale dont il se sent manifestement exclu, et dans le second texte du pronom inclusif « nous », qualifiant ici un groupe d'appartenance dont la capacité à supporter la rudesse de l'hiver constitue le ciment, en opposition à la figure du « pélerin », supposée plus fragile. Les écrits de Rick Bass semblent alors construits sur un trouble identitaire venant manifester l'arbitraire de catégories ne pouvant rendre compte de statuts en réalité complexes et de la grande variabilité des échelles de temps d'un acteur à l'autre : car à partir de quand cesse-t-on d'être un néo-arrivant et, surtout, se sent-on assez légitime, aux côtés de la population locale, pour considérer comme menaçante l'arrivée de nouveaux habitants ?

Ce point m'amène finalement à souligner la coloration quelque peu élitiste des conditions d'accès à la *wilderness* et à interroger les limites d'une catégorisation trop rigide des habitants - deux points qui seront développés dans le chapitre suivant. Par ailleurs, penser l'articulation entre récits et mobilités m'a permis de poser l'hypothèse selon laquelle les écrivains néo-arrivants, parce qu'ils mettent en scène leur expérience migratoire, participent à conforter les dynamiques de migrations

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'aménités. Rick Bass notamment s'adresse à un lectorat dont il sait pertinemment qu'il s'agit de potentiels néo-arrivants ; si la structure en boucle de la dynamique migratoire n'est alors plus à prouver, il faut pour autant souligner la reconnaissance de cette dynamique par des auteurs qui acceptent volontiers d'être la voix d'un groupe identifié et influent. Leurs récits sont alors d'autant plus susceptibles d'être réappropriés par les lecteurs lorsqu'à leur tour, ils mettent en mots leur trajectoire migratoire.

3.3. Des récits d'environnement aux récits de soi : réappropriation des schémas narratifs littéraires dans la mise en récits des trajectoires migratoires

Il s'agit ainsi d'éclairer l'influence des récits d'environnement sur les récits biographiques produits par les individus rencontrés : les auteurs, de *Nature writings* notamment mais non uniquement, développent en effet dans leurs écrits un champ lexical et des schémas narratifs spécifiques, qui participent à valoriser leurs parcours migratoires et à justifier leurs choix résidentiels. Entre rhétorique du recommencement et éthique de la vie dans les bois, les récits littéraires qui ont nourri ma thèse donnent du sens aux trajectoires biographiques, voire créent du sens *a posteriori*, et de manière quelque peu arficielle. Je fais ici référence à la manière dont Pierre Bourdieu associe l'évolution des constructions narratives en littérature à celle des rapports à l'existence tels que promus par nos sociétés. Prenant pour modèle les oeuvres de William Faulkner et d'Alain Robbe-Grillet, il affirme que « l'abandon de la structure du roman comme récit linéaire » coïncide « avec la mise en question de la vision de la vie comme existence dotée de sens » : ce qu'il qualifie de « révolution rhétorique », soit la fin de « l'illusion rhétorique » de la tradition littéraire, serait à articuler alors avec une « nouvelle philosophie de l'existence » (Bourdieu, 1986, p.70), assumant le fragmentaire de parcours de vie qu'il ne s'agirait plus nécessairement de rendre significatifs ou cohérents. *A contrario*, il me semble que les récits littéraires que j'ai étudiés transforment l'expérience migratoire vers le Montana en véritable trajectoire migratoire, orientée et dotée de sens. Les schémas narratifs produits par les auteurs sont profondément linéaires, décrivant des étapes, des progressions, tendant vers l'accomplissement que constituerait l'installation résidentielle dans le Montana. Cette illusion de linéarité est perceptible dans les témoignages que j'ai recueillis. Lorsque les nouveaux arrivants mettent en mot leur parcours migratoire, et spécifiquement le trajet qu'ils ont accompli vers le Montana, l'élan sentimental est parfois troublant : s'agirait-il de la réécriture, non forcément conscientisée, d'une histoire déjà lue ? Jesse se confie ainsi : « *I drove out, crossed the Montana state border and I just felt like I'm supposed to be here. I started crying and I just felt like I'm supposed to be in this valley, and I think it is to help - that sounds so utopian - but to help create that change that is needed* » (Columbia Falls, 7 juin 2014, n°76).

Par ailleurs, les écrivains participent à produire une rhétorique de la néo-résidentialité - leurs choix migratoires sont intellectualisés, leurs sensations magnifiées - et les individus interrogés semblent se saisir de ce champ lexical « prêt à l'emploi » pour mettre en mots et légitimer leurs propres parcours migratoire. Cela est flagrant lorsqu'on écoute le récit d'un responsable d'une organisation environnementaliste : « *It's an awesome place to live, I mean, because of the natural amenities. Where I'm from, in Northern Ohio, the Mid-West, it's a good place to grow up, it's a farm, small town, rural... but there's none of this stuff: public lands, wild places, recreation opportunities for all, prioritize wildlife habitat. And so when I came in vacation here with my dad [...], and my brother*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

and I saw Montana for the first time, and we were just looking like..."oh, you mean all this land, all this mountain is accessible and open and public and we can go there wherever we want and we can hunt, which we love to do, and fish and camp..." and literaly the day I graduated from high school, it was still dark, I was in my car, in my truck, at 18 years old, up to Montana. From Ohio » (Missoula, 17 mai 2014, n°25). Constatant la précision avec laquelle les néo-arrivants rencontrés évoquent leurs expériences migratoires et justifient leurs choix résidentiels, j'ai parfois eu le sentiment que les récits avaient été pré-narrativisés, ou qu'ils consistaient surtout en la répétition de récits déjà lus ou entendus. Ce constat m'invite alors à interroger la circulation de ces récits biographiques au sein de groupes socio-économiques spécifiques : en mettant en scène leurs trajectoires biographiques et migratoires dans la situation d'entretien, ils convoquent les images et reproduisent les discours qui ont participé à formaliser leurs projets de vie, et en retour soutiennent l'essor des migrations d'aménités. En cristallisant les identités sociales des nouveaux-arrivants, ces récits partagés sur l'environnement apparaissent alors comme une composante essentielle des dynamiques socio-territoriales de l'Ouest du Montana.

Ainsi, ce chapitre a permis de souligner le rôle de l'environnement, quelles que soient les modalités de son appropriation, dans les dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana, et plus généralement la place qui lui est accordée dans l'appréhension, par les habitants rencontrés, de leur lieu de vie quotidien, manifeste dans les expressions multiscalaires de leurs territorialités.

Mais au-delà, l'environnement dans l'Ouest du Montana apparaît comme un objet discursif structurant et au fondement des identités sociales : en effet, les néo-arrivants, lorsqu'ils mettent en scène leur expérience migratoire en produisant des récits sur l'environnement, participent à conforter les dynamiques de migrations d'aménités en devenant la voix d'un groupe identifié et influent. La formalisation par les gentrifieurs de récits - littéraires ou simplement biographiques - leur permet d'attester de leur accumulation d'expériences de *Post- Industrial Middle Classes* (Hines, 2010, 2012, 2015) (cf chapitre 2), et d'intégrer un groupe communautaire partageant la même trajectoire sociale. Il faut alors tout autant souligner la force de ces récits partagés que l'entre-soi d'une narrativité qui semble construite collectivement par un cercle de pairs - et qui m'invite à suspecter le caractère hégémonique des représentations de l'environnement qu'ils véhiculent. Alors que j'ai jusqu'ici proposé une analyse bien trop globalisante, et socialement et spatialement, des dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana, il s'agira donc dans le chapitre suivant d'interroger leur caractère distinctif.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Chapitre V. Des dynamiques migratoires distinctives

Les processus de migration d'aménités et de gentrification rurale ne s'appliquent pas de manière uniforme à tout l'Ouest du Montana, pas plus qu'ils n'affectent l'ensemble de ses habitants. Approcher de plus près les manifestations sociales et spatiales de ces dynamiques permet d'en saisir les complexités et le caractère profondément inégalitaire. Il s'agit alors dans ce chapitre d'interroger le caractère distinctif des dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana.

L'enjeu consistera dans un premier temps à remettre en question la pertinence d'une catégorisation trop rigide des individus rencontrés selon l'ancienneté de leur installation : lorsque l'on confronte représentations et pratiques de l'environnement, il semblerait que la part des capitaux (culturels, économiques, sociaux...) dont ils disposent jouent un rôle essentiel dans les différenciations sociales, et m'engagent à proposer la formalisation de trois idéal-types de nouveaux résidents au regard de ces actifs. Ainsi, l'importance dans le Montana de ces néo-arrivants particulièrement bien dotés en capitaux interroge la sélectivité d'une dynamique migratoire portée en priorité par des groupes influents de gentrifieurs, et dont les compétences rhétoriques jouent un rôle essentiel dans la diffusion de représentations environnementales dominantes.

Cette analyse plus subtile du jeu social invite alors à des changements d'échelle dans l'analyse des processus en œuvre dans l'Ouest du Montana. Le second temps du chapitre propose une approche multiscalaire des territoires de la gentrification rurale sur mon terrain d'étude, alors considéré lui aussi comme un archipel au sein du *New West* (Hines, 2012). L'association spontanée dans les représentations collectives entre les villes les plus attractives et des profils spécifiques de gentrifieurs me permet de composer une géographie archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana, dont les manifestations territoriales les plus fines et complexes participent à la production de paysages de la distinction (Bourdieu, 1979a).

1. Des dynamiques migratoires distinctives socialement : les dotations en capital au fondement des positionnements et trajectoires

L'objet de cette partie consiste d'abord à identifier les caractéristiques des néo-arrivants rencontrés et leurs spécificités au regard de la population plus anciennement installée : cela me conduit à prendre du recul sur une conception manichéenne du jeu social qui consisterait à opposer de manière stricte les nouveaux résidents des résidents originaires du Montana. Il semblerait en effet qu'il n'y ait pas tant de différences de pratiques de l'environnement entre les deux groupes que de manières de concevoir ces pratiques, et, plus encore, de les mettre en mots.

De plus, la pertinence de cette lecture binaire ne peut qu'être remise en question au regard de la diversité des profils des néo-arrivants rencontrés, en fonction des différentes formes de capitaux dont ils disposent et qu'ils mettent en œuvre pour se positionner dans l'espace social. Ce constat m'amène alors à proposer trois formes d'idéal-type parmi les néo-arrivants, coquilles

identitaires superposables tout autant que permutables dans lesquelles s'inscrivent les parcours biographiques des individus interrogés.

La présence dans le Montana de ces nouveaux arrivants dotés en capital économique, social et/ou culturel invite alors à interroger la sélectivité d'une dynamique migratoire s'adressant en priorité à un groupe favorisé que l'on peut qualifier de gentrifieurs, en mesure de conscientiser leurs pratiques et leurs représentations, et qui possèdent les compétences rhétoriques permettant de valoriser celles-ci.

1.1. Déconstruire les catégorisations, repenser le jeu social

Il s'agit ainsi dans un premier temps d'interroger l'efficience des catégories nouveaux résidents / résidents nés dans le Montana au regard des pratiques et représentations de l'environnement des uns et des autres. Il faut préciser que les résultats obtenus par la saisie des principales caractéristiques des cartes mentales ne révèlent pas de différence marquante entre les cartes produites par l'une ou l'autre catégorie d'habitants. Pour autant, la manière dont les deux groupes ont défini la nature et fait le récit de leurs pratiques lors des entretiens permet de mettre en lumière quelques nuances dans les rapports des habitants à leur environnement selon qu'ils sont originaires du Montana ou non. Le tableau de caractéristiques met en valeur les modalités de réponse les plus fréquentes selon cette variable[135](figure 45).

	Pratiques de la nature	Lieux de pratiques de la nature	Fréquence de pratiques de la nature	Fréquence du contact avec la nature	Nécessité de sortir de la ville pour le contact avec la nature	Définition de la nature
Résidents nés dans le Montana(30)	**hiking (17)** **go camping (11)** **fishing (6)**	**partout (11)** zones de nature à proximité villes (10)	tout le temps (14) week-end (4)	**tout le temps (19)** quand pratiques de nature (1)	non (11) oui (6)	**mention spontanée des activités (7)** beauty (5)
Nouveaux résidents (45)	**hiking (26)** **biking (14)** **fishing (13)**	**zones de nature à proximité villes (19)** partout (9)	tout le temps (12) plusieurs fois par semaine (10)	**tout le temps (23)** quand pratiques récréatives (2)	non (20) oui (5)	**wildlife (10)** everywhere (7)

Source : Enquête terrain / **G. Saumon** - 2018 / Geolab UMR 6042 CNRS / Université de Limoges

Figure 45 : tableau de caractéristiques - définitions et pratiques de la nature selon la variable « *Homestate* »

Il faut tout d'abord constater que l'origine des habitants rencontrés n'a pas d'impact sur la fréquence des pratiques de nature ou du sentiment d'être en contact avec la nature, qui restent omniprésents chez l'une ou l'autre catégorie d'individus. De la même manière, deux activités

[135] Le choix de cette méthode de traitement des résultats explique que la somme des chiffres apparaissant pour chaque modalité de réponse ne corresponde pas à l'ensemble des individus interrogés : j'ai fait le choix de n'indiquer que les modalités de réponse les plus fréquentes, afin de les mettre en valeur.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

dominent les pratiques et sont partagées par les habitants originaires du Montana et les nouveaux-arrivants, la randonnée et la pêche. Pour autant, la pratique du vélo apparaît comme une spécificité des néo-arrivants, que l'on peut ici interroger comme l'expression manifeste d'une aspiration à une mobilité alternative. Mais il faut surtout souligner ici que les néo-arrivants et les individus originaires du Montana ne déclarent pas avoir les mêmes lieux de pratiques de la nature : si les « natifs » ont en majorité répondu « partout » lorsque je les interrogeais sur le lieu privilégié de leurs activités de nature, les néo-arrivants rencontrés se dirigent en priorité vers les zones de nature à proximité de la ville. Alors que pour la population originaire du Montana, ces activités semblent évidentes, consubstantielles aux pratiques quotidiennes et n'appellent pas à sortir d'un cadre géographique routinier, les nouveaux arrivants paraissent en majorité faire une démarche spécifique en rejoignant un espace favorable à ces pratiques le temps de l'activité. Cette différence peut probablement s'expliquer par les investissements, en temps et en argent, que sont *a priori* plus susceptibles de réaliser des nouveaux arrivants pour un environnement qui constitue le principal moteur de leur mobilité. Mais la prise de distance qu'implique cet éloignement des lieux de la pratique semble tout autant symbolique que géographique : si l'on considère l'importance des espaces de nature (parcs, micro zones protégées, berges, etc.) dans les villes dans lesquelles j'ai réalisé ces entretiens, il parait légitime de formuler l'hypothèse selon laquelle les lieux pratiqués par les néo-arrivants et par les individus originaires du Montana seraient en réalité similaires. Et en effet, lorsque j'ai demandé à plusieurs habitants d'indiquer sur les cartes que je leur proposais les sites sur lesquels ils pratiquent leurs activités, les mêmes noms ont été généralement mentionnés, et ce quelle que soit l'ancienneté de leur présence dans le Montana : répondre « partout » ou « des espaces de nature à proximité », n'est-ce finalement que proposer différentes formulations pour des pratiques en réalité similaires ? Dès lors, ce qui distingue ces deux réponses semble davantage relever du degré de conscientisation et de valorisation d'activités pourtant unanimement partagées : plus que d'une prise de distance, il s'agit d'une prise de recul pour des néo-arrivants qui tendent à distinguer et valoriser les lieux de leurs pratiques de l'environnement. Cette opération de distinction est d'autant plus remarquable que ces pratiques sont continues (« tout le temps ») : les zones de nature à proximité de la ville semblent alors être investies quotidiennement par des individus dont la relation intense à l'environnement a motivé le parcours migratoire et continue de marquer le rythme de vie, au point de stimuler une rhétorique discursive apte à lui accorder toute sa place.

On peut également observer différentes définitions de la nature selon que les individus sont originaires du Montana ou plus récemment installés (figure 45): alors que chez les premiers, la mention spontanée des activités est majoritaire - l'environnement est avant tout un « faire » -, les néo-arrivants interrogés font en priorité référence à la faune sauvage et à l'idée d'omniprésence. L'environnement est alors associé en majorité chez eux à un « être là » correspondant aux fantasmes qui ont nourri leurs mobilités, soit la présence totalisante d'une *wilderness* habitée d'animaux emblématiques : les nouveaux résidents semblent bien avoir trouvé l'environnement qu'ils sont venus chercher.

Enfin, le rapport à la protection de l'environnement diffère aussi d'un groupe à l'autre, mais de manière inattendue (figure 46) : le tableau de caractéristiques réalisé sur Sphinx indique que les

Licence CC BY-NC-ND 3.0

nouveaux habitants interrogés considèrent en majorité que l'environnement est suffisamment protégé, alors que les résidents originaires du Montana considèrent qu'il ne l'est pas.

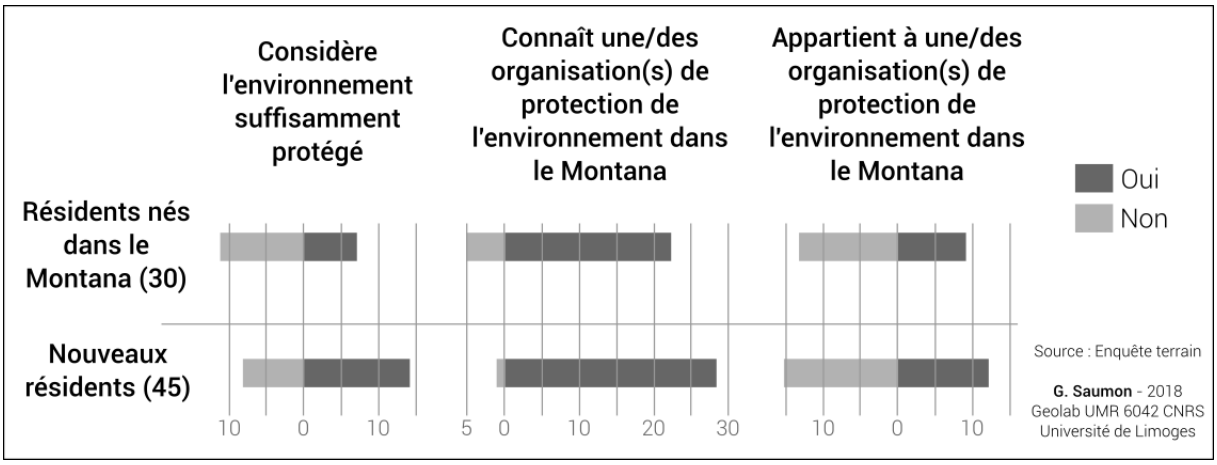


Figure 46 : tableau de caractéristiques - relations à la protection de l'environnement selon la variable « *Homestate* »

La littérature scientifique sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale invite en effet à considérer que les néo-arrivants seraient potentiellement plus soucieux de la protection d'un environnement attractif ayant motivé leur installation résidentielle (cf chapitre 2). Les résultats obtenus, *a priori* paradoxaux, peuvent pourtant probablement s'expliquer par la différence de proximité de chaque groupe avec ce milieu : si anciens comme nouveaux résidents ont tendance à connaître, de nom, des organisations dédiées à la protection de l'environnement sans nécessairement s'y investir, les néo-arrivants semblent davantage considérer que l'environnement est suffisamment protégé car la plupart sont au cœur de la systémique de protection dans l'Ouest du Montana, ils en connaissent les rouages et les acteurs, sans nécessairement en faire partie. Il me semble même que cette conception d'un environnement suffisamment protégé est au fondement de l'acte migratoire : c'est parce que l'environnement de l'Ouest du Montana est compris, dans les représentations partagées, comme un Eden environnemental qu'il est une destination de choix dans les dynamiques de migrations d'aménités. Il parait alors logique que les individus, une fois installés, tendent à entretenir cette idée préconçue.

Ces premiers résultats, issus de la confrontation entre les représentations et pratiques de l'environnement chez les individus originaires du Montana d'une part et nouvellement installés d'autre part, invitent ainsi à remettre en question une catégorisation stricte des habitants rencontrés selon l'ancienneté de leur ancrage sur le territoire. Plus que des différences de pratiques ou de fréquences de ces pratiques, ce sont des écarts de représentation et de formalisation de l'idée même d'environnement que l'on peut constater ici entre ces deux groupes, qui appellent à une déclinaison plus subtile des différents positionnements. Il est vrai qu'entre l'entrepreneur de la Silicon Valley, installé dans une résidence de très haut standing à Whitefish pour une pratique élitiste de sports de pleine nature - en raison du coût du matériel et de l'entre-soi que l'activité favorise - et le serveur tout autant sur-exploité que sur-diplômé sacrifiant opportunités d'emplois et de revenus pour avoir

Licence CC BY-NC-ND 3.0

accès à une *wilderness* qu'il a découvert le temps de ses études, les trajectoires biographiques et migratoires, les représentations et pratiques quotidiennes sont très variées. Cela m'a amenée à essayer d'affiner l'analyse des profils des individus rencontrés.

J'ai ainsi croisé les niveaux de revenus, les catégories socioprofessionnelles et les niveaux de diplômes afin d'identifier de grandes caractéristiques socio-économiques qui, une fois confrontées aux pratiques et représentations des habitants interrogés, me permettent de décliner différents profils. L'hétérogénéité des individus rencontrés repose sur leur niveau disparate d'accumulation de capitaux : j'ai ainsi investi la pensée bourdieusienne en m'appropriant dans ce travail son analyse du jeu social ainsi que sa terminologie (Bourdieu, 1979a, 1979b, 1980, 1989). Ce faisant, je marche dans les pas des premiers théoriciens de la gentrification rurale, dont les travaux consistant à déconstruire les processus à l'origine des inégalités sociales dans les campagnes d'Outre-Manche les ont amenés à s'emparer de la grille de lecture proposée par le sociologue. Il s'agit alors de considérer que les individus rencontrés agissent dans l'espace social et se positionnent en investissant, accumulant et convertissant du capital économique, social, culturel et symbolique[136] : le capital économique fait référence aux ressources matérielles, soit aux revenus et au patrimoine (Bourdieu, 1979a) ; le capital social renvoie à l'ensemble des relations sociales que l'individu peut mobiliser (Bourdieu, 1980) ; le capital culturel aux savoirs et aux savoir-faire, soit tout un ensemble de qualifications intellectuelles et culturelles associées ou non au niveau de diplôme (Bourdieu, 1979b) ; enfin le capital symbolique désigne la reconnaissance d'un individu ainsi que son prestige dans son champ d'appartenance (Bourdieu, 1989). J'ai donc réalisé un niveau supplémentaire de codage (cf chapitre 4) sur Sphinx en affectant à chaque individu rencontré la catégorie socio-économique correspondante selon les critères suivants[137] : néo-résidentialité ou non, classe d'âge, classe de revenu, niveau de diplôme, profession (figure 47).

[136] Ces considérations nous ont collectivement amenés à poser l'hypothèse d'un capital environnemental, grille de lecture dont l'analyse sera l'objet central de la partie 3.

[137] Deux codages ont en réalité été nécessaires, puisque j'ai dans un second temps associé certaines catégories dont les caractéristiques, et les résultats obtenus, étaient très similaires. De plus, réalisés dans des conditions ne permettant pas une parole véritablement libre (lors de visites de contrôle du *Five Valley Land Trust*), les entretiens conduits avec les ranchers lors de mes terrains n'ont pas été pris en compte ici, puisque trop de questions ont été laissées de côté, notamment concernant les revenus. La spécificité du rapport à l'environnement des ranchers à l'heure de la mutation de l'*Old West* en *New West* sera pour autant traitée dans la partie 3.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Code	Caractéristiques socio-économiques
Nculturel	Néo-arrivant disposant d'un capital culturel élevé, exerçant dans les métiers artistiques ou d'enseignement, sans capital économique spécifique (*middle class*)
Néco	Néo-arrivant disposant d'un capital économique élevé *(upper middle class, upper class)*, homme/femme d'affaires, médecin ou retraité, associé parfois à un capital culturel élevé
Nenvironnement	Néo-arrivant dont la profession est liée à l'environnement (professeur d'*environmental studies*, écrivain de *Nature writing*...) ou à la protection de l'environnement (ONG environnementaliste), mobilisant d'importantes relations sociales dans ce milieu (capital social élevé)
Nprécaires	Néo-arrivant disposant d'un capital économique très faible *(low middle class)*, victime de la *wilderness tax*
N	Néo-arrivant sans capital culturel, économique ou social particulièrement faible ou élevé, actif ou retraité
Lculturel	Individu originaire du Montana disposant d'un capital culturel élevé, exerçant dans les métiers artistiques ou d'enseignement, sans capital économique spécifique *(middle class)*
Lprécaires	Individu originaire du Montana disposant d'un capital économique très faible *(low middle class)*, victime de la *wilderness tax*
L	Individu originaire du Montana sans capital culturel, économique ou social particulièrement faible ou élevé, actif ou retraité

Source : Enquête terrain / **G. Saumon** - 2018 / Geolab UMR 6042 CNRS / Université de Limoges

Figure 47 : codage selon les caractéristiques socio-économiques des individus rencontrés

Croiser cette catégorisation socio-économique froide, avec toutes les précautions qu'une telle démarche appelle, aux rapports à l'environnement exprimés par les individus correspondant à chaque catégorie m'a alors permis d'affiner l'analyse des pratiques et représentations des personnes interrogées. Sur le tableau ci-après (figure 48) sont ainsi présentées les singularités de chaque catégorie telles qu'elles sont apparues à partir du traitement sur Sphinx : seules les caractéristiques singularisantes sont mentionnées.

A partir de l'analyse comparée de ces résultats et de leur confrontation avec mes observations empiriques, de grandes caractéristiques sont apparues dans les rapports à l'environnement des individus rencontrés et m'ont permis de réfléchir à la formalisation de trois idéal-types de néo-arrivants.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

	Types de pratiques de la nature	Lieux et temps de pratiques de la nature	Rapport à la protection de l'environnement	Caractéristiques des cartes mentales	Rapport au ressourcisme (chasse, pêche, consommation)
Néco	Pratiques sportives surreprésentées	Zones de nature à proximité des villes en très grande majorité	Nature suffisamment protégée en majorité/ grand nombre d'orga--nisations dédiées citées/en majorité impliqués dans une organisation	Surreprésentation des montagnes/Surrepré--sentation des pratiques sportives	Pêchent en majorité/ Ne chassent pas en très grande majorité/ Consomment local en majorité
Nculturel	Pas de surreprésen--tation, profil homogène (sportives, contemplatives, ressourcistes)	Zones de nature à proximité des villes en majorité	Nature non suffisa--mment protégée pour tous / grand nombre d'organisations dédiées citées	Rivières	Pêchent en majorité/ Certains chassent mais pas en majorité/ Consomment tous local
Nenviron--nement	Pas de surreprésenta--tion, profil homogène (sportives, contempla--tives, ressourcistes)	Zones de nature à proximité des villes à égalité avec espaces protégés plus éloignés	Tous impliqués dans des organisations dédiées	Faune sauvage le plus souvent représentée/ Montagnes bien représentées/Rivières plus représentées	Pêchent en majorité/ Certains chassent mais pas en majorité/ Consomment tous local
Nprécaires	Sportives puis con--templatives, peu de ressourcistes	"Partout" en majorité /"tout le temps" très majoritaire		Faune sauvage/ Montagnes/Rivières	Ne pêchent pas en majorité/Aucun ne chasse / Presque tous consomment local/ 1 seul à un potager
N	Profil le plus homo--gène (sportives, con--templatives, ressourcistes)	Zones de nature à proximité des villes en majorité	Nature suffisamment protégée en majorité/ grand nombre d'orga--nisations dédiées citées		Pêchent en majorité/ Chassent à une petite majorité / Ne consomment pas local en majorité
Lculturel	Pratiques contem--platives en majorité	"Partout" en majorité			Pêchent ou non à part égale / Aucun ne chasse / Tous consomment local
Lprécaires	Sportives puis con--templatives, peu de ressourcistes	"Partout" à égalité avec "zones de nature à proximité des villes"/ "tout le temps" très majoritaire	Aucun impliqué dans une organisation dédiée	Montagnes bien représentées/Rivières plus représentées	Pêchent en majorité/ Ne chassent pas en majorité / Presque tous consomment local
L	Sportives puis con--templatives uniquement		Aucun impliqué dans une organisation dédiée		Pêchent ou non à part égale/Aucun ne chasse/Presque tous consomment local

Source : Enquête terrain / **G. Saumon** - 2018 / Geolab UMR 6042 CNRS / Université de Limoges

Figure 48 : singularités des représentations et pratiques de l'environnement des différentes catégories socio-économiques identifiées

1.2. Trois idéal-types de néo-arrivants

L'interprétation du tableau ci-dessus, croisant pratiques et représentations de l'environnement aux principales caractéristiques socio-économiques des individus, m'a amenée à identifier de grandes tendances distinctives chez les néo-arrivants, par rapport à la population

Licence CC BY-NC-ND 3.0

originaire du Montana mais aussi entre eux. Je n'ai pour autant pas souhaité construire une typologie des néo-arrivants rencontrés, exercice délicat en raison de la complexité de trajectoires biographiques qu'une rapide entrevue, réalisée qui plus est dans le cadre normé d'une enquête, n'est pas à même de saisir (cf chapitre 3). Au-delà, la rigidité d'une classification et l'arbitraire de l'affectation de chaque individu à un profil ne permet pas d'épouser les contradictions et revirements d'identités individuelles nécessairement évolutives dans le temps, dans l'espace et dans le champ social. Plutôt que d'attacher à chaque personne rencontrée un profil qui lui correspondrait, je souscris à l'une des solutions méthodologiques proposées par Marianne Morange et Camille Schmoll en identifiant trois formes d'idéal-types, donc en essayant de « définir des figures de référence abstraites » (Morange and Schmoll, 2016, p.164). Jacques Coenen-Huther essaie dans un article de 2003 de retracer la genèse de ce concept weberien et d'en démêler la complexité des interprétations (Coenen-Huther, 2003). Je fais le choix dans mon travail de m'emparer de l'acception originelle de cet objet méthodologique, considéré avant tout par le sociologue comme un moyen de connaissance, en le définissant à mon tour comme « une construction intellectuelle obtenue par accentuation délibérée de certains traits de l'objet considéré ». Par idéal-type je fais alors référence à une « version volontairement stylisée » de la réalité, dont le « caractère fictionnel »[138] est assumé puisqu'il s'agit de construire un objet en en réduisant les caractéristiques à ce qui est nécessaire pour en comprendre la signification et la logique. Ainsi, la construction intellectuelle d'idéal-types parmi les néo-arrivants, en en forçant les singularités pour constituer des « types sociaux archétypaux » (Morange and Schmoll, 2016, p.164), me permet de dessiner des coquilles identitaires, à la fois superposables et permutables, plus à mêmes il me semble de respecter la complexité des identités individuelles.

Parmi les néo-arrivants rencontrés, trois idéal-types peuvent être formalisés : le mécène gentrifieur, l'alter gentrifieur et la victime de la *wilderness tax*. Il s'agit bien d'envisager chacun d'entre eux comme un « idéal analytique » (Morange and Schmoll, 2016, p.164) auquel tendent les néo-arrivants au moment de l'entretien, tout en ayant conscience du caractère évolutif de cette affectation, puisqu'un sacrifié de la *wilderness tax* peut au gré de ses évolutions personnelles et professionnelles tendre à endosser le rôle de l'alter gentrifieur par exemple.

1.2.1. Le mécène gentrifieur

L'idéal-type du mécène gentrifieur fait d'abord référence aux témoignages de nombreux néo-arrivants de l'*upper middle class* voire de l'*upper class* disposant de beaucoup de capitaux économiques - davantage que la population originaire du Montana de manière générale, mais aussi que les autres néo-arrivants - et mettant à profit ces capitaux pour répondre à leurs représentations de l'environnement et leurs désirs de pratiques. Ces néo-arrivants sont de manière générale des femmes et hommes d'affaires actifs ou retraités, exerçant leurs activités professionnelles dans un autre Etat, le plus souvent la Californie, et plus précisément la *Silicon Valley*, *via* le télétravail ou en multipliant les déplacements : ils disposent d'une résidence principale ou secondaire dans le

[138] Les termes de « fiction » et d'« utopie » sont employés par Max Weber pour caractériser l'idéal-type : « il faut entendre par là que la présentation ainsi faite serait conforme à la réalité empiriquement observable si les actions et interactions en cause obéissaient à une logique pure que ne viendrait affecter aucun facteur extérieur à cette logique » (Coenen-Huther, 2003, p.533).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Montana, même si cette hiérarchisation des résidentialités a une fois encore peu de sens puisque ces habitants cumulent souvent plusieurs résidences et revendiquent un « habiter » spécifique. Cette dynamique est communément admise et une universitaire de Bozeman plaisante du revirement de flux qu'elle manifeste : « *now we joke that the beautiful people from the left coast - the west coast - leave California, there're like the reverse okies - if you've ever read John Steinbeck, The Grapes of Wrath, it means the people from Oklahoma coming during the depression to California. Now we joke that the Californians are reverse okies, they're leaving California and they're coming to places like Montana* » (Bozeman, 10 juin 2014, n°81). Ce parcours renvoie ainsi à une mobilité vers un monde rural, voire agricole, devenu « hype », à l'image de ce que le magazine *Modern Farmer* peut incarner lorsqu'il offre à ses lecteurs l'assurance de patauger dans la boue avec des bottes validées par une styliste new-yorkaise (source : http://modernfarmer.com/), mais aussi à l'attraction plus spécifique de destinations proposant un accès à un environnement praticable et privatisé. L'Ouest du Montana semble en effet être plébiscité en raison de l'intimité qu'il garantit à une élite économique à la recherche de spots pour pratiquer des sports de pleine nature, spécifiquement le ski, dans un entre-soi rassurant. Cela se traduit de la manière la plus poussée par la construction de *gated communities* hauts-de-gamme et très sécurisées[139] accueillant des stars du cinéma et de la télévision, dont les individus rencontrés sont fiers d'énumérer la liste, qui disposent d'une résidence dans le Montana (Britney Spears, Dustin Hoffman, Michael Keaton autour de Bozeman, Andie MacDowell autour de Missoula, et d'autres présentateurs vedettes américains ignorés en France) ou viennent y séjourner régulièrement pour des sessions de ski (Kim Kardashian et sa famille à Big Sky par exemple).

Les revenus exogènes de cette élite sont en partie consommés dans le Montana, et parce que l'environnement constitue le principal facteur de leur mobilité, leurs dépenses voire leurs investissements dans ce domaine sont importants et ont un impact économique conséquent sur mon territoire d'étude : j'en ai comptabilisé trois types. Premièrement, il faut souligner leur investissement, en temps et en argent, dans des pratiques de sports de pleine nature dont l'accessibilité dans le Montana a le plus souvent motivé leur parcours migratoire, en témoigne la figure 48 sur lequel on peut lire la surreprésentation des activités sportives dans les pratiques des néo-arrivants disposant de capital économique, manifeste dans leurs discours comme sur leurs cartes mentales. Ce groupe se distingue également puisqu'il est le seul dont la très grande majorité s'éloigne pour pratiquer ses activités dans des zones de nature à proximité des villes (figure 48) : à cet idéal-type correspond donc une démarche conscientisée de pratiques sportives de pleine nature dans des espaces dédiés pour lesquels un déplacement est consenti et reconnu. Ces pratiques nécessitent un équipement spécifique, et l'arrivée de cette population participe grandement à l'essor des boutiques spécialisées en *outdoor sports*, qui proposent le matériel nécessaire pour la pêche à la mouche, la chasse, ou encore le ski. Or ces pratiques s'accompagnent souvent d'un budget considérable, et les gérants des boutiques s'amusent - et se réjouissent - de ces Californiens amateurs prêts à dépenser des sommes colossales pour s'équiper comme le feraient les plus grands spécialistes. En écho au travail de Michael Lundbad sur l'instrumentalisation de la *wilderne*ss dans le marketing de *Patagonia* (Lundbad, 2003), il faut ici souligner la marchandisation par les grandes marques d'*outdoor sports* de pratiques supposées constituer un échappatoire à une société devenue superficielle : en gonflant les prix des *waders* (jusqu'à $450 dans les boutiques que j'ai fréquentées), mais aussi du plus simple pantalon de marche, elles réservent ces équipements de luxe à ceux qui peuvent se les offrir et leur proposent, en apposant au vêtement une griffe reconnaissable,

[139] Ce point sera développé dans la section suivante.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'afficher, le temps de la pratique, la preuve de leur accumulation de capital, et d'être reconnu des Siens en se distinguant des Autres. A cette ornementation de soi il faut ajouter celle de son intérieur, et l'essor commercial des boutiques de décoration répond en grande partie à l'arrivée de nouvelles populations souhaitant mettre leur lieu de vie à l'image de la manière dont ils interagissent avec l'environnement : peaux de bêtes devant l'âtre de la cheminée, raquettes de neige et trophées aux murs dans un intérieur aux matériaux bruts et nobles[140].

Ce point m'amène à considérer le deuxième type d'investissement par lequel cet idéal-type se distingue des autres néo-arrivants : grand consommateur de foncier, le mécène gentrifieur met en effet à profit ses capitaux économiques pour acquérir des terrains et des biens immobiliers de luxe, ce qui mécaniquement participe au remplacement de la population locale. C'est donc par cette dynamique que le processus de gentrification rurale sur mon territoire d'étude est le plus manifeste : l'achat de terres, sur les hauteurs de la ville le plus souvent, par des néo-arrivants disposant d'importants capitaux qu'ils mettent au service d'un investissement immobilier est l'expression emblématique de la mutation socio-territoriale de l'Ouest du Montana. Le changement social à l'œuvre, soit l'implantation de classes sociales disposant de capitaux supérieurs à ceux des populations qui avaient jusqu'alors l'usage des espaces investis, se traduit ici en effet par le remplacement indirect et partiel des groupes originaires ou antérieurs par ces néo-arrivants. Considérer ce remplacement, à défaut d'un déplacement direct, comme un marqueur de gentrification rurale répond alors à une lecture extensive du processus, partagée par les chercheurs dans les pas desquels mon travail s'inscrit (Davidson and Lees, 2010; Phillips, 1993; Richard, 2017) : ce point fera l'objet d'un plus ample développement, quand je considérerai dans la partie suivante les déclinaisons territoriales du processus de gentrification rurale sur mon territoire d'étude. Mais avant cela, il faut souligner que ces dynamiques socio-territoriales viennent signifier la nouvelle valeur accordée aux paysages et plus généralement à l'environnement[141], pour ce groupe prêt à mettre le prix pour habiter cet idéal. Un jeune rancher, écrivain par ailleurs, qui entretient l'immense propriété d'une riche héritière aux marges de Missoula, explique : « *This part of Montana is the beating heart of the sort of the Western American idea of who we are. You can tell people in Los Angeles, people in Seattle or Portland, or even New York about Montana and they think they know what it is. They think they love it and they think they want to come here and be here. And the ones among them with large quantity of money... almost across the board what they want is a piece of paradise. This is paradise, and they want to own a piece of it. And so over and over in different valleys I've seen the same things. You have people beginning to come, movie stars, politicians and...Robert Redford, David Letterman... [...] and what matters to them is not 'can I make a living from this land?'. They want to come, they want to be part of the myth as they understand it, be part of the place, to own a part of the place. So they're willing to pay four million dollars for one million dollar ranch* » (Missoula, 29 mai 2014, n°44). L'achat de terres par ces néo-arrivants fortunés participe en effet à l'augmentation du prix du foncier. Une femme interrogée à Bozeman m'explique avoir acheté sa maison $130 000 il y a 15 ans ; lors de l'entretien, son voisin venait de vendre la sienne, équivalente, à $300 000 (Bozeman, 12 juin 2014, n°88). A Whitefish, les résidences récemment construites par les nouveaux arrivants sont estimées par les individus originaires du Montana que j'ai rencontrés à 2 ou

[140] Ces éléments décoratifs sont caractéristiques des *amenity ranches* qui incarnent les dynamiques socio-territoriales du *New West* : ce point sera développé dans la partie 3.

[141] Ce phénomène est emblématique de la mutation de l'*Old West* des activités extractives en *New West* des aménités environnementales (cf chapitre 2) : le manière dont ce phénomène se manifeste dans l'Ouest du Montana, *via* l'investissement de ses acteurs dans le capital environnemental, sera l'objet de la partie 3.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

3 millions de dollars. Il faut alors souligner l'appréhension, par les habitants interrogés, du changement social dont ils sont à la fois les témoins et les acteurs : l'idéal-type du richissime mécène gentrifieur prêt à payer le prix de son Eden environnemental est un personnage bien identifié dans tous les discours, y compris chez ceux incarnant cet idéal-type. Cela fait d'ailleurs l'objet de plaisanteries récurrentes. Parmi celles-ci, il faut en relever une qui manifeste toutes les dépenses consenties pour s'offrir un petit bout de paradis : « *Do you know how to become a millionaire in Montana? Come with two million and gonna lose one of them* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°62).

Enfin, cet idéal-type du gentrifieur mécène s'engage dans un troisième type de dépense qui lui confère cette identité sociale spécifique : il est le grand financeur de la protection de l'environnement dans l'Ouest du Montana. Dans la figure 48, les néo-arrivants disposant de capitaux économiques considèrent ainsi pour la majorité que la nature est suffisamment protégée car ils en sont des acteurs importants et valident le fonctionnement de la plupart des organisations dédiées aux Etats-Unis, et sur mon territoire d'étude en particulier. Le mécénat joue en effet un rôle central aujourd'hui dans le financement de la protection de l'environnement, et l'élection récente de Donald Trump ne fait qu'accentuer la dynamique de désengagement fédéral que seules des initiatives privées peuvent compenser[142]. Mais au-delà de la générosité que supposent ces aides financières, versées sans contrepartie directe, pour l'intérêt de tous, il faut évoquer les contreparties plus indirectes d'un engagement financier qui tend finalement à préserver les paysages ayant motivé la trajectoire migratoire, et donnant aujourd'hui sens et valeur au quotidien de cette élite. Par ailleurs, la figure du mécène gentrifieur fait surtout référence au rôle social qu'il revendique, et c'est pour cette raison que j'ai jusque là qualifié de mécénat des dépenses qui relevaient de démarches personnelles et obéissaient probablement à des intérêts privés, telles que les pratiques de sports de pleine nature et les investissements fonciers. Peu importe finalement si ces engagements de frais tendent réellement à soutenir l'économie locale ou s'ils visent plutôt à satisfaire la soif de consommation de ce groupe favorisé : il faut souligner la ferveur avec laquelle cet idéal-type revêt le costume du mécène, et l'identité sociale à laquelle par ces dépenses généreuses il souhaite être attaché.

1.2.2. L'alter gentrifieur

L'idéal-type de l'alter gentrifieur renvoie aux visages que m'ont présentés, lors de mes deux terrains, de nombreux néo-arrivants dont la spécificité, au regard de la population originaire du Montana et des autres néo-arrivants, s'appuie sur l'importance du capital culturel et social dont ils disposent et qu'ils mettent à profit au nom d'un idéal environnemental à l'encontre du modèle dominant. S'agissant naturellement pour moi des visages les plus avenants, il faut ici rappeler que les rencontres avec ce groupe ont été spontanées, les conversations rapidement affinitaires, et les valeurs partagées , d'où la délicate, mais d'autant plus nécessaire, prise de distance lors de l'analyse (cf chapitre 3). Au regard des catégories socio-économiques identifiées au-dessus *via* le traitement sur Sphinx des entretiens, je fais ici globalement référence aux groupes codés « Nculturel » et

[142] Je reviendrai sur ce point dans la partie 3 : il sera éclairé par la notion de capital environnemental. Je montrerai notamment que cette collusion forte entre capitaux économiques d'une part et protection de l'environnement d'autre part est au cœur de conflits de légitimités entre les groupes environnementalistes rencontrés, qui acceptent de plus ou moins bon gré de se prêter à un fonctionnement très capitaliste.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

« Nenvironnement », dont les représentations et pratiques de l'environnement peuvent être associées. Pour autant, assimiler des individus disposant de plus de capital culturel et social que la population « native » à des gentrifieurs ne va pas de soi, puisque le processus de gentrification fait de prime abord référence au capital économique. Or, si certains individus que j'associe ici à cet idéal-type disposent certes d'un capital économique conséquent, ce n'est pas ce qui les distingue et, surtout, ils ne semblent pas s'appuyer sur celui-ci pour se forger une identité sociale ; bien au contraire, une gêne est souvent manifeste lorsqu'il s'agit d'évoquer des revenus qui ne semblent pas correspondre à l'image qu'ils souhaitent donner, et il s'agirait presque de s'en justifier - lorsque je l'interroge sur ce point, une femme de Missoula est visiblement mal à l'aise : « *Ho, let's see.. now it's probably... good...* [elle rit, gênée]*, it's like $55 000, which is the most I've ever made. You ask me at a good point of my life! Excellent! You called me at the good time!* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24).

Ces gentrifieurs disposant - et revendiquant - d'autres types de capitaux que le capital économique ont déjà été identifiés par la littérature scientifique. Soulignant l'hétérogénéité des groupes observés sur ses terrains d'étude, Martin Phillips en 1993 distingue les « *professional* » des « *marginal gentrifiers* » au regard des différentes formes de capital dont ils se saisissent (Phillips, 1993), et de manière générale, les chercheurs évoquent les diverses « *channels of entry* » (Phillips, 1993 ; 2002 ; Cloke et al., 1998) *via* lesquels les gentrifieurs accèdent aux espaces ruraux qu'ils convoitent. Cette gentrification « marginale » a également été observée en France sur le territoire limousin, et donné naissance à la figure de l'alter gentrifieur (Richard et al., 2014; Richard, 2017; Richard and Dellier, 2011) qui voit dans son nouveau lieu de vie un « champ des possibles pour y développer des projets de sociétés alternatives au modèle dominant »[143] (Richard and Dellier, 2011, p.123). Sur mon terrain d'étude, cet idéal-type est porteur d'une éthique environnementale spécifique, qu'il manifeste publiquement par un engagement à partir duquel il façonne son identité sociale. Le capital culturel et social dont il dispose est ainsi mis au service de cet engagement ; au-delà, sa dotation en capital est cruciale dans le processus de gentrification rurale, puisqu'en diffusant son éthique environnementale - opération d'autant plus facilitée qu'il dispose de ce capital - il importe sur son lieu de vie des valeurs alternatives qui participent de sa mutation socio-territoriale, et plus concrètement du remplacement de la population par des nouveaux-arrivants attirés par cette identité renouvelée.

S'éloignant moins que le mécène gentrifieur lors de ses pratiques d'environnement - qu'il concentre dans les zones de nature à proximité des villes en majorité, ou à part égale avec les espaces protégés plus éloignés pour les néo-arrivants engagés dans la protection de l'environnement (Nenvironnement) (figure 48) -, l'idéal-type de l'alter gentrifieur se distingue ainsi par l'hétérogénéité de ses activités lorsqu'il cherche à interagir avec l'environnement : en plus des activités sportives, il accorde une place toute aussi importante aux activités contemplatives et ressourcistes (figure 48), qu'il investit d'une manière alternative au regard des pratiques dominantes. Ses pratiques ressourcistes spécifiquement, si elles s'appuient sur un héritage local, font l'objet d'une réappropriation traduisant les valeurs qu'il porte, caractéristiques de la mutation de l'*Old West* en

[143] Sur le Plateau de Millevaches, deux sous-types d'alter gentrifieurs ont été identifiés : 1. le gentrifieur impliqué dans la vie locale, obéissant à une logique de développement et de diffusion d'un idéal, cumulant les mandats municipaux, très qualifié, très visible et influent localement, vecteur de dynamisme ; 2. le gentrifieur en marge de la société, actif au sein d'un réseau alternatif mais maintenant peu d'interactions en dehors de ce cercle défini, davantage porteur d'utopies que de projets (Richard et al., 2014; Richard and Dellier, 2011).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

New West[144]. A titre d'exemple, lorsqu'il jardine, l'alter gentrifieur s'appuie sur des techniques faisant appel à une éthique de l'autonomie et de la résilience, à contre-courant des systèmes industriels de production et de consommation, en témoigne l'essor de la permaculture dans l'Ouest du Montana. Le public de prédilection de la formatrice en permaculture de Bozeman correspond en effet tout à fait à cet idéal-type, puisque le groupe accueille en majorité des femmes des *middle classes*, entre 30 et 50 ans, néo-arrivantes, généralement impliquées dans une organisation de conservation de la nature, à la recherche de modes d'alimentation alternatifs (circuits-courts, bio, etc.) et disposant des capitaux culturels et sociaux nécessaires pour investir ce nouveau domaine de compétences (Bozeman, 21 juin 2014, n°116).

Les individus qui incarnent cet idéal-type façonnent leur identité sociale sur un rapport très intense à l'environnement, et revendiquent une proximité avec le milieu naturel qui les distinguerait des autres néo-arrivants. C'est d'ailleurs souvent le fantasme de *wilderness* qui a motivé leur mobilité, en témoigne la surreprésentation de la faune sauvage dans leurs cartes mentales (figure 48). Cette proximité s'exprime sous trois modalités. Premièrement, cet idéal-type fait référence aux nombreuses personnes rencontrées qui s'investissent dans la protection de l'environnement dans des organisations dédiées, de manière bénévole ou non : leur militantisme s'accompagne d'un regard plus critique que les mécènes gentrifieurs puisqu'ils considèrent que la nature n'est pas suffisamment protégée (figure 48). Il faut rappeler ici que les mobilités pour l'environnement dans l'Ouest du Montana ne sont pas que des migrations d'agréments (cf chapitre 4). J'ai en effet rencontré de nombreux individus nouvellement installés parce qu'ils souhaitent s'engager pleinement dans la protection de l'environnement, sur un territoire particulièrement propice à ces initiatives - en raison d'abord de l'attractivité de l'*Environmental Studies Program (ESP)* de l'Université de Missoula, qui alimente ces flux migratoires ; en raison ensuite de la surreprésentation des organisations dédiées à la protection de l'environnement dans le Montana, elles-mêmes alimentées par l'*ESP*. Cette surreprésentation est d'ailleurs valorisée dans les récits des individus incarnant cet idéal-type, qui y voient une identité territoriale dans laquelle ils se reconnaissent et qui vient justifier le bien-fondé de leur propre parcours migratoire : « *I mean it's like the non-profit center of the world and so there is everything from wildlife to... you know, humans* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24). La responsable d'une importante ONG environnementaliste de Bozeman est fière d'annoncer : « *There are 55 non-profit organizations in Bozeman that are conservation-driven. 55 in a town of 40 000 people, it's huge* ». Elle façonne à partir de là un sentiment d'appartenance fort à une communauté de néo-arrivants qui partageraient les mêmes valeurs environnementales : « *I think most the people who came here, who're not from here originally, came here for nature. That's why 95% of people in Bozeman are not born and raised here. And I think that makes a sort of pretty unique town because people chose to be here, and then, a lot of people, you know, like myself we are working for non-profits, we don't make lots of money, it's not our main goal, it's to do something good and protect something that we are caring about. So, I think that makes Bozeman and Missoula really special* » (Bozeman, 16 juin 2014, n°97).

Deuxièmement, la proximité avec le milieu naturel qui vient distinguer l'alter gentrifieur des autres néo-arrivants, et *a fortiori* des individus originaires du Montana, prend aussi la forme d'une spiritualité alternative fondée sur une présence au monde et à l'environnement particulièrement

[144] Pour autant, son influence sur la société locale - en raison encore une fois de son accumulation de capital - tend à faire des pratiques alternatives de nouvelles pratiques dominantes... : le caractère hégémonique des valeurs diffusées par ce groupe, et les tensions que cette réappropriation peut susciter vis-à-vis de la population qualifiée de locale, seront analysées dans la partie 3, *via* la grille de lecture capital environnemental.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

intense et originale. A Bozeman et Livingston par exemple, les Danses de la Paix de l'Eglise universelle et triomphante auxquelles j'ai pu assister au printemps 2014 réunissent des environnementalistes joyeux car illuminés - tous néo-arrivants -, qui dansent en cercle pour célébrer le printemps et exhortent au profond respect du milieu naturel. S'inscrivant dans les mouvances syncrétiques *New Age*, cette organisation religieuse est très implantée dans le Montana, où elle a notamment son quartier général, et serait même à l'origine de certaines trajectoires migratoires. Le fait que l'on m'ait invitée à y participer, alors que j'enquêtais sur les rapports à l'environnement des néo-arrivants, témoigne bien ici de la connexion entre ce mysticisme bienveillant et les migrations d'aménités. Pour les adeptes de ces spiritualités alternatives, le Montana est en effet considéré comme un territoire sacré, voire salvateur, probablement parce qu'il incarne à leurs yeux un environnement encore préservé : « *earth energy is very sacred here: when you lie on the ground you can feel it, the earth is sweet* » (Kalispell, 7 juin 2015, n°154). Whitefish spécifiquement est considérée comme une « *City of lights* ». La professeure de yoga et réflexologiste interrogée évoque ainsi un puissant lien à la terre lorsqu'on aborde ensemble son parcours migratoire, en témoigne le chant qu'elle m'offre pour conclure l'entretien[145]. Mais au-delà, elle me confie une prophétie liée à des expériences de *remote viewing*[146] réalisées pendant la Guerre froide - lorsque le militaire flirte avec le paranormal : « *They could view things and travel in time. There was a remote viewing who went into the future and what they also saw was a black earth, and then they found a green space, a green spot, and it was Whitefish* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°62). Là encore, le récit environnemental, tout aussi mystique qu'il soit, est à l'origine de dynamiques migratoires vers un territoire considéré comme le dernier bastion de pureté écologique sur une terre dégradée : elle-même habite aujourd'hui Whitefish parce qu'elle a rêvé la ville sans encore la connaître, et elle légitime d'autant plus cette force invisible - cet appel - que cette dernière aurait également joué un rôle déterminant dans la trajectoire migratoire d'autres néo-arrivants. Ce récit mystique trouve en effet un écho dans les témoignages des membres de sa communauté spirituelle, qu'elle a mis en scène dans une vidéo en libre accès (source : https://www.youtube.com/watch?v=_BUUR1EUyjw). La réflexologue est ainsi convaincue que les néo-arrivants de Whitefish sont venus, sans nécessairement en être conscients d'ailleurs, pour guérir d'un mal inconnu : « *They are drawn here for healing just as much as I am. I get a sense of a battle between light and dark. That battle is happening here* » (Whitefish, 4 juin 2014,

---

[145] En voici les paroles : « *The heartbeat of this land I feel, I feel it in my soul*
And I cannot bear to see it spoiled, without it I'm not home
For me and my dear children, we need it to be saved
For we cannot forget spirit and allow it to be paved
We cannot forget our place we cannot be alone
For we need the rocks and water to truly make a home
So remember where you come from and to the place you go
For it is a place like this I know and there you will be home
The elk and deer and antelope they know from whence you came
And they recognize thy sacredness and thy eternal flame
The bear and hawk and horse they know the secrets of this land
And I walk among its beauty and I feel it in my hands
The heartbeat of this place I feel, I feel it in my toes
And the greedy men in power-suits will only bring it woes
So as you return to your hometown don't ever please forget
The heartbeat of this land I beg and remember that we met
And remember that we met » (Whitefish, 4 juin 2014, n°62).

[146] Le *remote viewing*, parfois traduit « vision à distance », fait référence aux techniques paranormales ou parapsychologiques permettant de dépasser les perceptions limitées de nos cinq sens en laissant s'exprimer nos capacités psychiques. En retrouvant son intuition, le sujet peut ainsi accéder à l'ensemble de l'espace-temps (sources : https://www.iris-ic.com/ et http://lescheminsdelintuition.com).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

n°62). Il faut enfin souligner que cette communauté a *priori* marginale est finalement bien intégrée : outre le fait qu'elle est inoffensive, les individus qui la composent circulent dans d'autres groupes porteurs d'alternatives au modèle dominant, sur des thématiques plus consensuelles et reconnues. A titre d'exemple, l'un des membres de l'Eglise universelle et triomphante de Whitefish est très investi dans la diffusion de modes alimentaires *vegan* et *raw* à Bozeman, propose des formations en permaculture, et appartient au réseau des fermiers urbains déterminés à promouvoir une agriculture locale et bio (Bozeman, 13 juin 2014, n°91). Quel que soit le degré de marginalité de cette frange la plus excentrique de mon idéal-type, elle semble alors être d'autant mieux accueillie par le cercle environnementaliste de l'Ouest du Montana qu'elle incarne aussi l'*Ecotopia* qu'ils tendent tous à habiter (cf chapitre 4).

Cela m'amène à évoquer la troisième forme de proximité à l'environnement par laquelle d'autres alter gentrifieurs façonnent leur identité sociale. En optant pour une installation « *off-the-grid* » - l'expression est récurrente dans les discours, et très valorisée - c'est-à-dire coupée des réseaux, ces néo-arrivants revendiquent leur rupture, logistique tout autant que symbolique, avec les modes de vie plus conventionnels. J'ai ainsi rencontré plusieurs individus fiers d'habiter à temps plein ou partiel, en sus d'une résidence plus équipée dans ce dernier cas, une cabane ou une yourte au milieu des bois, marqueur territorial d'un rapport intense et authentique à l'environnement. Leurs récits sont structurés par une rhétorique de la renonciation, de l'austérité, et sont la manifestation la plus concrète et absolue du fantasme du retour à la vie sauvage qui nourrit nombre de trajectoires migratoires vers l'Ouest du Montana. Le parcours d'un enseignant de l'Université de Missoula est à ce titre exemplaire. Originaire de Californie, il est d'abord guide de montagne puis fait le tour du monde lorsqu'il rencontre sa femme, suisse : après avoir vécu quelques temps en Europe, ils décident de s'installer aux Etats-Unis, et l'opportunité de travailler pour l'*Adventure Cycling Association*, associée à l'irrésistible attrait des Rocheuses pour un passionné de montagnes, les poussent à poser bagages à Missoula en 2008. Cartographe amateur - c'est pour cela qu'il a été recruté par l'association -, il reprend des études un an plus tard à l'Université de Missoula pour être diplômé dans ce domaine, et il y fait ses preuves au point d'être recruté par le département de géographie quelques années plus tard : ils ont dorénavant la possibilité d'investir dans un habitat pérenne, et la yourte qu'ils ont construite au cœur des bois, accessible depuis Missoula en 30 minutes par des sentiers peu carrossables, leur permet des pratiques quotidiennes au plus près de leur fantasme de *wilderness* : « *Where I live now... so my wife and I recently purchased 20 hectares of land in a forest and it's about 20 miles from town, and it's on the Blackfoot River, which is kind of north-east of town and... we live there in a yurt, so we live in a tent, kind of like an Asian style tent, it's more modern and it's an off-the-grid living situation, so we don't have any city water, no city electricity, no city sewer... so we bought the land in 2012, and we put in a wheel, so we could have water, and we got solar panels, so we could have power and we dug a pit for an outhouse, and so we're living in that now. And I've worked on a cabin so this summer I will continue and hopefully finish the cabin. So we'll have a cabin and keep separate spaces maybe for yoga and for visitors and so forth... so it's a very very beautiful piece of land, lots of animals, we have a creek running to the property so it's very idyllic, very very nice* ». L'« *off-the-grid* » est au cœur de leur mode de vie, colore leur vocabulaire, au point de mener à des néologismes lorsqu'il s'agit de décrire la conversion professionnelle de sa femme, dont la nature sauvage constitue le nouveau foyer : « *She was a nurse, back home in Switzerland, but she decided not to nurse in America, she's not really a fan of our system here, and I don't blame her... so right now she's just... she invented her own world for, she calls it "off-steader, so it's an "off-the-grid homesteader", so she's working on the land, shopping*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

wood for us, we're getting some chickens soon, and she's helping with the construction » (Missoula 14 mai 2014, n°19). Pour autant, ces modes de vie en rupture, s'ils s'affichent « *off-the-grid* », obéissent au contraire à une logique de réseau, et nécessitent de multiples compétences ainsi qu'une dotation importante en capital culturel et en capital social.

Ce dernier point m'amène à conclure sur l'importance du réseau social qui structure et donne sens aux pratiques quotidiennes de l'idéal-type de l'alter gentrifieur : le cercle environnementaliste est très soudé dans l'Ouest du Montana, notamment à Missoula[147], et le capital social de ses membres s'exprime par la force de leur engagement collectif, voire leur prise de pouvoir. Cela a très certainement joué un rôle crucial dans ma pratique de terrain, puisque cet effet de réseau a facilité rencontres et confidences (cf chapitre 3). A titre d'exemple, une conversation avec un enseignant de l'*Environmental Studies Program* m'a révélé l'interconnexion étroite entre les acteurs investis dans la protection de l'environnement à Missoula, emblématiquement réunis dans un même quartier :

« *Do you remember who you met with for the Five Valleys Land Trust?*

- Yes, it's Ryan...

- Ryan C.[148]*, yes, he's a friend of mine. I like Ryan a lot. So where are you staying?*

- In Woodland Avenue...

- Ho, you're in Woodland Avenue... okay. 'cause Ryan lives on Highland Drive, I lived on Highland Drive for nine years, just two doors down, and Elizabeth E., who's the Open Space woman, she lives on Highland Drive... There is another very good person named Ana who lives on Highland Drive, so there is a lot of people right there... it's a hotspot !

- And the woman I interviewed is Deborah R...

- Yes, I know Deborah, okay...Many people... we know each other, it's a small community. I'm so glad you met with Ryan » (Missoula, 19 mai 2014, n°30).

1.2.3. La victime de la « *wilderness tax* »

Enfin, l'idéal-type de la victime de la « *wilderness tax* » fait référence à tous les serveurs surdiplômés, docteurs sans emploi ou autres jeunes de la *low middle class* voire en-dessous du seuil de pauvreté, qui, malgré leur surqualification au regard de l'emploi précaire qu'ils occupent, la faiblesse de leur revenu ou leur inactivité, persistent à vivre dans l'Ouest du Montana car ils ne veulent pas renoncer aux aménités environnementales. Souvent dotés de capital culturel, leur marginalité économique voire sociale ne leur permet pas de mettre leurs actifs en jeu pour acquérir une meilleure position dans l'espace social. Au regard des précédents portraits esquissés, ce profil est spécifique en cela qu'il peut réunir néo-arrivants et individus originaires du Montana (Nprécaires et Lprécaires dans la figure 48), finalement semblables dans leur immobilité : peu importe la

[147] Pour autant, il y a beaucoup de tensions entre les groupes environnementalistes consensuels et les plus radicaux, qui reprochent aux premiers de collaborer avec les industriels et les politiques, et d'adhérer à une conception capitaliste de la protection de l'environnement : cette crise sera abordée dans la partie 3.

[148] Je restreins dans cet extrait d'entretiens les noms de famille à leurs initiales pour garantir l'anonymat des personnes citées.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

longévité de leur installation dans le Montana, les deux groupes font surtout le choix de ne pas partir. Ces jeunes précaires, dont la mobilité lorsqu'il s'agit de nouveaux arrivants a souvent été suscitée par l'attrait des études environnementales proposées par l'Université de Missoula ou l'accessibilité des sports de pleine nature au quotidien, se distinguent des autres personnes interrogées parce qu'ils considèrent que leurs pratiques de nature ont lieu « partout » (figure 48) : cette réponse révèle un rapport évident et omniprésent à l'environnement, et leur statisme lorsqu'il s'agit de se consacrer à ces pratiques - puisqu'elles n'engagent pas de mobilité spécifique - justifie leur statisme migratoire. La praticabilité de l'environnement, gratuite de surcroît, répond en effet pleinement à leur aspiration et donc détermine la pérennité de leur installation dans le Montana. Le *resource manager* de la scierie de Seeley Lake explique ainsi que les employés apprécient d'autant plus les activités *outdoors* qu'ils peuvent les pratiquer aux portes de la scierie (entretien du 22 juin 2015, Missoula). De la même manière, la surreprésentation de la réponse « tout le temps » à la question de la fréquence de leurs pratiques - alors que les autres catégories obtenaient des résultats plus homogènes (figure 48) -, permet d'expliquer tout autant qu'elle légitime leur choix de lieu de vie, dont ils investissent de manière appliquée les potentialités environnementales. Mais au-delà, ces réponses traduisent une moindre exceptionnalisation, dans le temps et dans l'espace, de leurs pratiques de nature. Peut-être sont-elles réellement plus fréquentes que les pratiques des autres catégories socio-économiques. Ou alors, conscients de ne pas disposer de capital économique, et n'ayant pas l'opportunité de mettre à profit le capital culturel et social dont ils disposent parfois, les individus les plus précaires voient la nécessité de donner sens voire de justifier leur présence dans le Montana par l'importance de leurs pratiques de pleine nature, et d'ainsi se forger une identité sociale répondant pleinement aux attentes partagées. Enfin, le fait que les individus les plus précaires, qu'ils soient originaires du Montana ou nouvellement installés, s'investissent peu dans des pratiques ressourcistes au regard des autres groupes identifiés (figure 48), m'invite à interroger la réappropriation de ces pratiques traditionnelles par des groupes plus favorisés dont la nécessité de se nourrir *via* la pêche ou la chasse n'est pas la priorité[149].

Les mentions de la « *wilderness tax* » ont été récurrentes lors des entretiens que j'ai réalisés, et l'idéal-type de la victime est une figure bien identifiée dans l'Ouest du Montana, spécifiquement d'ailleurs par ceux qui s'en distinguent. Cette « *wilderness tax* » fait référence au prix à payer pour rester dans un Etat qui offre peu d'opportunités professionnelles, d'où notamment la surreprésentation de diplômés acceptant un emploi ne répondant pas à leurs qualifications. « *Because everyone wants to be here. There is people who have master degrees or PhD degrees working in coffee shops or grocery stores because it's just a so beautiful place to live [...]. I think if we didn't have the surroundings, what we have for the recreation, there's no way people to doing that, there's just no reason otherwise. [...] That's why they came here, why they make sacrifices* » (Missoula, 8 mai 2014, n°12). Il est ainsi communément admis qu'un emploi sous-payé est la contrepartie, presque légitimée, d'une vie au cœur des Rocheuses : « *I mean I've heard stories of people quitting their jobs in California where they made $500 000 a year to come work as executive director of some non-profit here where they make you know ten percent of that, just because they want to live here. I've also heard people saying that there're more like baristas with master degrees here than in any other places, because people are willing to sacrifice you know a good job...* » (Missoula, 30 mai 2014, n°54) ; « *you know my boss is born in Colorado, which is similar to here but Colorado has experienced just a massive population boom especially on the Rocky Mountain front,*

[149] Ce point sera étudié dans la partie suivante.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

and, same kind of thing... he came here, quieter pace, slower, but it's hard to make a living here, I mean it's hard to find work and the work that you do find isn't super high paid, I mean probably what I'm doing I would get paid at least 25-30% more, if not doubled, if I was on East Coast, you know... » (Missoula, 17 mai 2014, n°25). Une femme originaire de la côte Est interrogée à Whitefish me fait part d'une baisse de salaire de 50 % depuis qu'elle s'est installée dans le Montana : même si elle dit n'avoir aucun regret, sa nouvelle précarité est difficile à accepter. Elle parle de « *scenery tax* » : « *But I can't eat the scenery* » rajoute-t-elle (Columbia Falls, 7 juin 2014, n°76). La vie dans le Montana s'apparente pour un autre à cette formule choc : « *poverty with a view* » (Missoula, 15 mai 2014, n°22). Dans l'ensemble de ces récits, il faut souligner que la valeur accordée aux aménités environnementales, pour lesquelles, véritable transaction, il faut mettre le prix, est clairement identifiée : « *They give up a lot of what they could make somewhere else, but they are here because they want to be on the water, they want to be in the mountains, they want a smaller pace of life and yet be close to nature: we have a ski resort which is visible from downtown, I can look at it from my balcony... and so they're here for these amenities [...]. They're giving up income for those amenities* » (Missoula, 8 mai 2014, n°10). C'est la transparence de ce choix - les aménités contre l'argent - qui semble conférer au Montana la singularité de son identité territoriale, et l'idée même des sacrifices concédés pour avoir accès à ce morceau de paradis est avancée dans de nombreux entretiens : « *People live here because they want to live here. Not because they have to live here. Whereas people in New York, Chicago, Seattle, all these big economic centers, they do live there because that's where the jobs are and they have to live there. So the opposite it's true: people want to live here... but they can't find jobs. [...] So it has to be a conscious choice of living 'cause you sacrifice jobs, you sacrifice a lot of things, just to live here. Everybody that you've talked to has given up something to live here* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63).

Ainsi, si sur le terrain les incarnations de l'idéal-type de la victime de la « *wilderness tax »* sont facilement identifiables, il faut souligner la manière dont les récits partagés participent à cristalliser ce personnage : les nombreuses citations qui ont nourri ce point viennent ici signifier la place qu'il occupe dans les témoignages recueillis. Il s'agit alors de se demander si ceux-ci révèlent une adhésion aux valeurs sacrificielles - sur le grand autel de la *wilderness* - que cet idéal-type viendrait personnifier, ou s'ils manifestent surtout la reconnaissance de la permutabilité d'un idéal-type à l'autre.

En effet, de la victime de la « *wilderness tax* » à l'alter gentrifieur, le changement de costume est fréquent au cours d'une trajectoire biographique, et l'âge semble jouer pour beaucoup dans la marginalité économique de jeunes diplômés ne parvenant pas encore à investir sur leur capital culturel. Les individus interrogés semblent alors se reconnaître dans le rôle de celui prêt à tous les sacrifices, parce qu'ils ont vécu cette expérience, continuent à la vivre à moindre échelle, ou côtoient ceux qui la vivent - ils leur servent le café. Au-delà, cet idéal-type est finalement le plus à même d'incarner l'âpre authenticité, voire l'austérité du retour à la vie sauvage qu'ils fantasmaient, quel que soit le niveau de confort qui allège aujourd'hui leur quotidien. Pour autant, s'il faut être conscient de la réversibilité de ces coquilles identitaires, les trois formes d'idéal-types que je viens de décrire connaissent dans l'Ouest du Montana une distribution géographique spécifique, dont l'analyse fera l'objet de la partie suivante. Mais avant cela, leur portrait a permis d'éclairer la manière dont les différentes dotations en capital économique, social et culturel, et leur capacité à les mettre en jeu, distinguent les néo-arrivants des individus originaires du Montana, distinguent les néo-

Licence CC BY-NC-ND 3.0

arrivants entre eux, et déterminent les différentes modalités de leurs rapports à l'environnement et leurs positionnements dans l'espace social. La présence sur mon territoire d'étude de ces nouveaux-arrivants, *a priori* dotés en capital économique, social et/ou culturel m'invite alors à souligner le caractère distinctif d'une dynamique migratoire portée par des gentrifieurs, et à interroger l'impact dans le paysage social de ces groupes favorisés disposant des actifs nécessaires pour mettre en mots et diffuser leurs représentations et pratiques.

1.3. L'enjeu de la narration

L'hypothèse au fondement de cette partie repose en effet sur l'idée selon laquelle la dotation en capitaux des néo-arrivants dans l'Ouest du Montana, et spécifiquement des gentrifieurs, impacte la manière dont ils font le récit de leur trajectoire biographique puisqu'ils disposent visiblement des outils rhétoriques permettant de légitimer celle-ci au regard du poids qu'ils accordent à l'environnement dans leur mode de vie. En effet, si l'importance de leurs actifs, qui les distinguent entre eux et au regard des individus originaires du Montana, ne détermine pas leurs pratiques, finalement plutôt partagées d'un groupe à l'autre, et peu leurs représentations - sans être tout à fait semblables, on ne peut pas mécaniquement associer les spécificités des représentations de certains groupes à leurs dotations en capital - elle est déterminante dans la manière dont ils mettent en mots ces pratiques et ces représentations. L'enjeu consiste alors à éclairer les spécificités de la narrativité de ces néo-arrivants gentrifieurs : pour ce faire, j'ai choisi de traiter l'ensemble des réponses à la première question, posée en tout début d'entretien, « where *do you live and why ?* » avec le logiciel de traitement qualitatif des discours Iramuteq[150]. Les différentes étapes de l'analyse ayant conduit aux résultats que je vais annoncer sont expliquées de manière détaillée en annexe (annexe 4).

Les individus originaires du Montana, et particulièrement ceux en situation de précarité, associent de manière singulière dans leurs réponses leur lieu de vie au substantif « *family* » et à la forme verbale « *raise* » : l'attachement familial semble être déterminant dans leur « raison d'être là ». Les néo-arrivants disposant de capital culturel ou investis dans l'environnement emploient et associent à l'inverse un lexique faisant référence de manière explicite aux aménités environnementales, par l'emploi des substantifs ou formes verbales « *hike* », « *ski* », « *north* », « *property* », « *river* » ou encore « *valley* ». En réalité, si l'on se réfère aux résultats de mon enquête sur les pratiques des individus concernés, cette opposition lexicale vient davantage manifester des narrativités différenciées qu'un antagonisme de pratiques.

L'analyse m'a permis dans un second temps d'affiner l'étude du champ lexical spécifique à ces catégories socio-économiques, en identifiant des segments de texte caractéristiques de la

[150] Ce logiciel considère les discours « comme des systèmes référentiels que l'on peut décrypter mathématiquement » (Morange and Schmoll, 2016, p.156). Je suis bien consciente des limites d'une telle approche, et notamment du risque de « méthodologiser » l'analyse pour la rendre plus crédible scientifiquement. Or, l'effet de contexte, l'intersubjectivité de l'entretien se prêtent mal à ces « méthodes d'analyses désincarnées qui ne permettent pas de contextualiser les propos et occultent le caractère relationnel de l'entretien, de restituer la profondeur d'une expérience de vie, dans son vécu et sa réalité humaine » (Morange and Schmoll, 2016, p.157).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

surreprésentativité de certaines formes lexicales dans les réponses des uns et des autres. Il faut ici rappeler que le corpus analysé correspond bien à la première prise de parole de ces individus lors des entretiens, décrivant et justifiant leur lieu de vie : il ne s'agit bien sûr pas de déterminer ici de manière arbitraire à partir de ces quelques mots des antagonismes entre des pratiques, ni même entre des représentations, mais bien d'observer la manière dont les différentes catégories socio-économiques rencontrées en font spontanément le récit, le vocabulaire employé traduisant, si ce n'est un différentiel d'investissement dans l'environnement, une plus ou moins grande propension à conscientiser, formaliser et valoriser cet investissement.

Ainsi, la forme lexicale « *mountain* » est bien plus employée par l'ensemble des néo-arrivants, qu'ils disposent d'un capital culturel élevé, d'un capital économique élevé, qu'ils soient victimes de la « *wilderness tax »* ou dont la profession soit liée à l'environnement. Ainsi, un professeur de l'*Environmental Studies Program* de l'Université de Missoula, néo-arrivant, à la question « *where do you live and why ?* », commence par ces mots : « *for the first, for nine years, I lived in the Rattlesnake. I told you before that I used to be a professor in Iowa in 2000 I left that job and moved to Montana because I loved Montana and wanted to find a way to live here. So I had spent in the 1970s... I worked for three summers in the Glacier National Park, I worked another three summers as a teacher in geology... I loved to climb mountains and to hike and backpack and all of these things... so I loved the outdoors. So that's why I knew I wanted to go back to Montana to live here* » (Missoula, 19 mai 2014, n°30).

Les néo-arrivants dont la profession est liée à l'environnement emploient également plus fréquemment que les autres la forme lexicale « *work* » dans leur réponse à ma première question : si l'information n'est pas particulièrement innovante, cela vient signifier l'importance des migrations de travail parmi les mobilités pour l'environnement dans l'Ouest du Montana. Une femme de Missoula prend la parole de cette façon : « *That is a good question because I guess certainly Missoula has become my home, I lived here longer than anywhere of where I lived in my life. And I have a community here, and a real connection to this creek here, the Rattlesnake creek particularly, and I work with the Open space committee here, as a volunteer to preserve the open spaces* » (entretien du 17 mai 2014, Missoula, n°24).

A l'opposé, la forme lexicale « *family* » est sureprésentée chez les individus originaires du Montana, dont la volonté de rester proche de leur famille est spontanément mentionnée, mais également chez les néo-arrivants disposant de plus de capital économique, les deux catégories étant à la recherche d'un lieu idéal pour élever leurs enfants : « *I live in Libby, Montana and... well because I'm born and raised here, and I've had the opportunity to travel around the world and I found that there's really no better place than here to raise a family* » (Libby, 5 juin 2015, n°150). La forme lexicale est alors souvent associée au terme « *home* », notamment chez les plus précaires : « *We live in Kalispell and one of the reason why we live here is because I had family here and because we could offer a home in Kalispell more than we could in Missoula. So... we ended up here* » (Kalispell, 7 juin 2015, n°155).

Plus que des différences de pratiques ou même de représentations entre les gentrifieurs disposant de capital culturel, économique et/ou social d'une part, et les individus originaires du Montana, généralement moins pourvus en capitaux, d'autre part, cette analyse m'amène ainsi à relever la manière dont les premiers valorisent l'environnement dans leurs discours, donnant sens et

Licence CC BY-NC-ND 3.0

par là légitimant leur propre trajectoire migratoire. Dans la grande majorité des entretiens réalisés avec des individus originaires du Montana, l'environnement n'est pas spontanément mentionné - notamment dans leurs réponses à la question préliminaire « *where do you live and why ?* ». Un homme né à Missoula débute l'entretien par ces mots : « *I live in Montana because I grew up here and it means a lot to me to get the opportunity to give back to where I was raised. I feel like I get a great education, had a lot of people who help to take care of me so to making sure I had access to like... parks, public schoolings, stuff like that and I really wanted to give back to... So I decided to stay in Montana because I feel like I can make an impact in the place that helps shape who I am »* (Missoula, 11 mai 2015, n°122). Pour autant, lorsque je l'interroge par la suite sur ses pratiques, elles semblent témoigner d'une relation tout aussi intense à l'environnement que celle des néo-arrivants les plus diserts : alors que je lui demande de définir la nature, il mentionne spontanément ses activités qu'il pratique au quotidien (faire du vélo le long de la rivière, jardiner...) ou lors de sorties le week-end dans des espaces protégés aux portes de la ville (camper, pêcher, notamment au nord de Missoula, dans la *Rattlesnake National Recreation Area*), et se sent de manière constante en contact avec la nature (Missoula, 11 mai 2015, n°122). De même, une enseignante née à Missoula, alors qu'elle ne parle pas spontanément de l'environnement au début de l'entretien, démontre pour autant par la suite que celui-ci est au cœur de son mode de vie, et lorsque je demande de le définir, répond « *my roots* » (Missoula, 12 mai 2015, n°123). D'autres individus originaires du Montana pensent à l'inverse ne pas savoir apprécier la nature à sa juste valeur - n'est-ce pas reconnaître par là une forme d'injonction sociale à considérer et pratiquer l'environnement, et surtout à le dire ? Une jeune serveuse de Kalispell explique ainsi : « *I feel like since I've been here my all life I don't appreciate it as much as I should. But I think that I'm decently in touch with it. I feel like if I ever left and then came back, I will probably appreciate it more* » (Kalispell, 8 juin 2015, n°41).

L'analyse apportée par l'écrivain Pete Fromm est éclairante : « *My wife is from Butte and she goes down rivers with me all the time, I go hunting with her brother who grew up doing that... when you grow up in a place, it's much easier to take it for granted, [...]it's just part of what you do, and sometimes when people come from outside, it's sort of they always talk about...that's why they're here* » (Missoula, 28 mai 2014, n°40). Cet enjeu de la narrativité semble alors être mécaniquement lié aux parcours biographiques des individus rencontrés : si les individus originaires du Montana ressentent moins la nécessité de justifier leur présence, voire de lui donner sens, les néo-arrivants ont davantage tendance à donner à leur parcours la forme d'une trajectoire cohérente (Bourdieu, 1986), dont ils reconnaissent les choix plus ou moins rationnels qui l'ont motivée. C'est d'ailleurs pour cette raison que les néo-arrivants auraient été plus que les autres en mesure de répondre à mes sollicitations : « *I think a lot of people end up in Missoula by choice, so they purposely move here because of the quality of life and people mindset, so you get a unique population that way, whereas where I grew up in Ohio, you know if you ask someone 'how did you make it to Ohio?' They just look at you 'I was born here, what did you mean 'how..', so I think Missoula is a little different like that* » (Missoula, 6 mai 2015, n°119).

Ce point me permet de poser l'hypothèse d'une intellectualisation, en amont de l'entretien, du parcours migratoire des néo-arrivants, et donc de remettre en question la spontanéité des récits recueillis. J'ai lors de cette analyse considéré les réponses proposées comme des réponses spontanées, notamment en tout début d'entretien ; or, ces entretiens n'ont-ils pas surtout consisté à recueillir des récits déjà construits et des mots déjà trouvés ? Et au-delà, quelle est la part, dans ces récits personnels, des récits prononcés et écrits par d'autres ? Cela m'amène à étayer l'hypothèse de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

départ de ce travail, qui considérait les néo-arrivants comme le public privilégié des récits d'environnement dans l'Ouest du Montana, en soulignant le rôle des différentes formes de capital dans leur formalisation et leur diffusion. Compte tenu de l'entre-soi qui caractérise leur circulation, la dotation supérieure en capital social et en capital culturel de la plupart des gentrifieurs de l'Ouest du Montana impacte la manière dont ils vont construire leur propre récit biographique. Mathieu Petite et Bernard Debarbieux soulignent également l'importance des « compétences spatiales et narratives » dans leur analyse des trajectoires résidentielles d'individus ayant « recours à un répertoire socialement partagé » (Petite and Debarbieux, 2013, p.499). Intégrer l'enjeu des différentes dotations en capital à ce positionnement scientifique attaché à saisir les compétences narratives permettrait alors de poser autrement la question des inégalités socio-spatiales qui caractérisent mon territoire d'étude.

Pour conclure ce premier point, j'aimerais insister sur l'erreur qui consisterait à adopter un discours extrêmement manichéen dans l'analyse des dynamiques socio-territoriales de l'Ouest du Montana, considérant que les néo-arrivants, parce qu'ils disposeraient de plus de capital économique, culturel et social, adopteraient nécessairement des positionnements, des représentations et des pratiques sensiblement différentes des individus originaires du Montana, par essence moins dotés en capital. Les premiers occupent en effet une place dominante dans l'espace social : outre leur nombre important dans l'Ouest du Montana, leur voix porte d'autant plus qu'ils sont, globalement, davantage dotés en capitaux et donc plus légitimes à prendre la parole - et même la présence parmi eux des victimes de la « *wilderness tax* », moins dotés en capital économique et social, participe, en l'incarnant à l'extrême, à diffuser leur idéal. Les néo-arrivants jouent alors un rôle déterminant dans l'importation de nouveaux modes de vie, qui ont aujourd'hui coloré ceux des individus originaires du Montana les plus dotés en capital : il n'existe donc pas de ligne de fracture nette entre les représentations et les pratiques de ces deux groupes, qui reposerait sur leur origine. Au-delà de cet effet d'entraînement et de l'hybridation qui en résulte, ce constat invite à considérer tout autant les « différences de classe » que les durées d'installation dans les oppositions structurelles des habitants au regard de l'environnement : les auteurs fédérés par Paul Robbins dans l'article recensant la littérature produite sur le *New West* invitent d'ailleurs à dépasser nos préconceptions manichéennes pour mieux prêter attention à la complexité des positionnements des uns et des autres, dont l'appartenance sociale est souvent plus déterminante que le lieu de naissance (Robbins et al., 2009). Car l'inégale dotation en capital des uns et des autres a un impact manifeste sur la manière dont ils valorisent l'environnement dans leurs récits biographiques, et au-delà, sur leur positionnement dans l'espace social. La grille de lecture capital environnemental, présentée dans la partie suivante, va alors permettre d'éclairer les inégalités et les logiques de domination que les différentes formes d'investissement dans l'environnement viennent révéler et appuyer.

Ce point a ainsi permis d'affiner ma première approche des migrations d'aménités vers l'Ouest du Montana, qui loin d'être partagées, concernent des groupes particulièrement favorisés de gentrifieurs, ou dont la présence, s'ils ne le sont pas, est légitimée par ces groupes les plus favorisés. Ce faisant, il s'agit aussi de remettre en question les interprétations les plus consensuelles des dynamiques du *New West* (cf chapitre 2), qui masquent en réalité les nombreuses inégalités que la présence séduisante des aménités environnementales exacerbe. Ce changement d'échelle dans l'analyse des processus sociaux en cours dans l'Ouest du Montana appelle également un changement d'échelle spatiale. Le second point de cette partie consiste alors à souscrire à la métaphore de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Dwight Hines considérant le *New West* comme un archipel (Hines, 2012), pour étudier, de manière multiscalaire, la géographie très singulière des dynamiques migratoires et de la gentrification dans l'Ouest du Montana.

2. Des dynamiques migratoires sélectives spatialement : une géographie de la distinction

Tout l'Ouest du Montana ne connait pas les dynamiques socio-territoriales évoquées jusqu'à présent : si elles sont sélectives socialement, elles sont également sélectives spatialement, en partie déterminées par la présence d'aménités environnementales et urbaines, m'invitant à interroger la formation d'un archipel du *New West* (Hines, 2012) au cœur de mon territoire d'étude et le rôle des petites villes dans un processus jusque là qualifié de gentrification rurale. Ainsi, il s'agira dans cette partie de proposer dans un premier temps une géographie archétypale de la gentrification de l'Ouest du Montana, que vient dessiner l'association, dans les représentations collectives, entre les villes qui composent cet archipel attractif, toutes dotées de personnalités reconnues, et des profils de gentrifieurs.

Or, l'empreinte des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale est inégale même au cœur de ces villes du *New West*, m'invitant à un dernier changement d'échelle pour approcher les formes territoriales et paysagères qu'ils produisent, dans les franges comme dans les petits centres-villes, entre paysages de la distinction et nouvelles fragmentations urbaines.

2.1. De la sélectivité spatiale des dynamiques migratoires à la proposition d'une géographie archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana

Lors de mon premier terrain de thèse en 2014, j'ai confié à un membre d'une organisation de protection de l'environnement de Missoula, au cours d'un entretien, n'avoir rencontré que très peu d'habitants originaires du Montana jusqu'à présent. Il réagit ainsi : « *When I meet somebody and I say "ey, where are you from?", and then he says "oh I'm from Montana", it's like "really, you're from Montana?", cause you don't meet any people in Missoula or Bozeman or Whitefish that are actually Montana natives. But if you leave this little bubble [...] and you go 10 or 50 miles in any direction, almost everybody you meet is gonna be from Montana* » (Missoula, 17 mai 2014, n°25). Ses références spontanées aux trois villes de Missoula, Bozeman et Whitefish, alors qu'il ignorait encore que ce sont sur ces trois sites que mon premier terrain de thèse allait justement se concentrer, sont particulièrement éclairantes. Si cette géographie des néo-arrivants qu'il semble alors spontanément proposer a agréablement conforté mes premières hypothèses, évoquer aujourd'hui cet épisode permet non seulement d'affirmer le caractère sélectif des dynamiques migratoires de l'Ouest du Montana, mais également de souligner l'identification quasi évidente des territoires élus pour ces dynamiques, caractérisés ici de « petites bulles ». De la même manière qu'on ne doit pas être abusé par l'appelation englobante et réductrice que constitue le *New West* (cf chapitre 2), il s'agit en effet

Licence CC BY-NC-ND 3.0

de changer dorénavant d'échelle dans mon analyse des processus migratoires vers l'Ouest du Montana pour prêter attention à l'archipelisation d'un territoire inégalement attractif.

2.1.1. L'archipelisation de l'Ouest du Montana

Au même titre qu'elles sont sélectives socialement, les dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana sont en effet sélectives spatialement. J'avais relevé dans le chapitre précédent le caractère très marqué du différentiel d'attractivité entre les parties orientales et occidentales de l'Etat ; il s'agit dorénavant de reprendre ces cartes thématiques pour analyser la distribution de ces dynamiques à l'échelle de l'Ouest du Montana.

Quelques comtés concentrent en effet les flux migratoires sur la période 2003-2012 (figure 49).

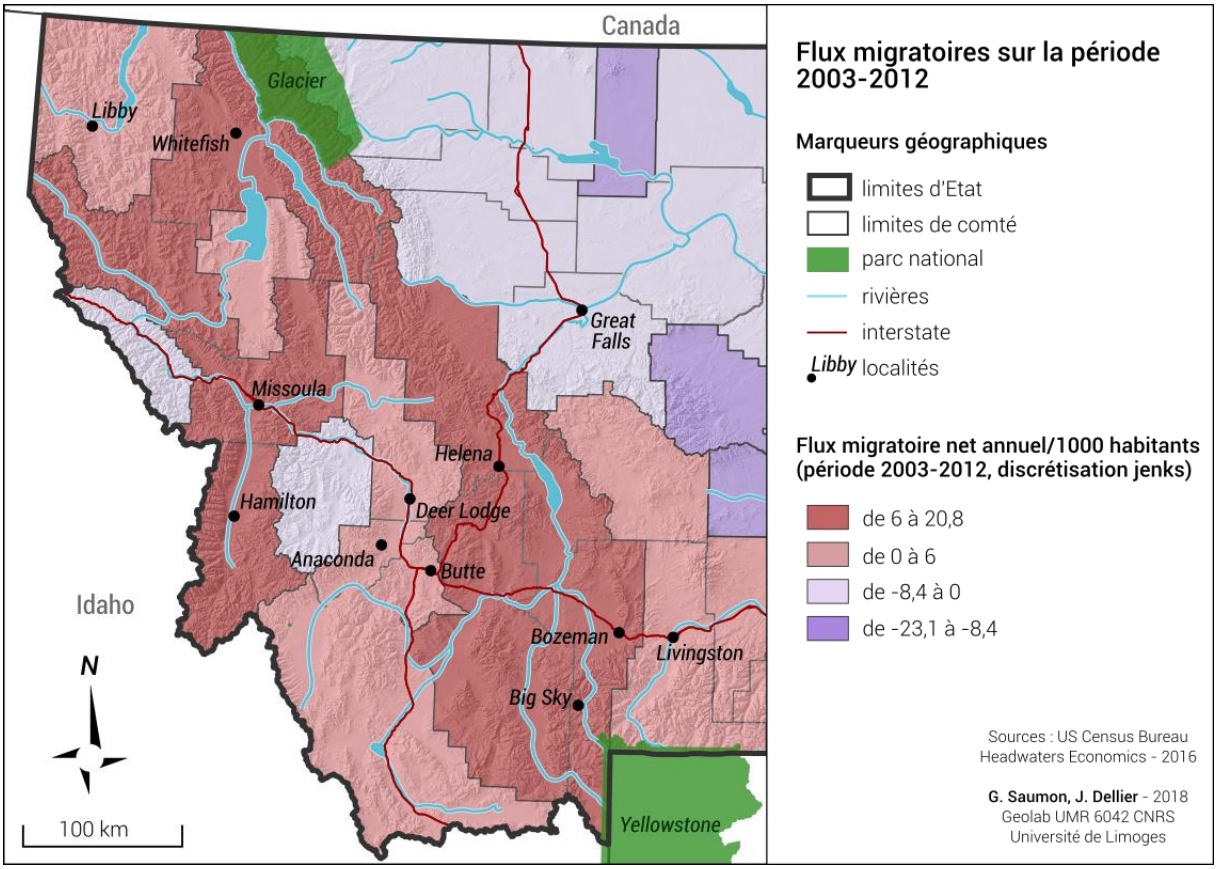


Figure 49 : flux migratoire net annuel vers l'Ouest du Montana pour 1000 habitants (2003-2012)

Il faut tout d'abord relever l'attractivité des comtés de Jefferson et de Lewis and Clark, qui traduit non pas dans ce cas l'importance des migrations d'aménités sur ce territoire mais concerne

Licence CC BY-NC-ND 3.0

plutôt des migrations de travail puisqu'ils composent la *Micropolitan Statistical Area*[151] d'Helena. La capitale du Montana concentre en effet les emplois administratif des Etats fédéral et fédéré - 30% environ de la population ayant un emploi travaille pour le gouvernement. Helena accueille également de nombreuses activités militaires, le *Fort William Henry Harrison* abrite la garde nationale du Montana.

Mais la majorité des comtés les plus attractifs correspondent aux terrains d'étude des auteurs ayant travaillé sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale dans l'Ouest du Montana - tout en investissant plus ou moins ces concepts : le comté de Missoula autour de la ville éponyme (Ghose, 2004) mais également le long de la Bitterroot jusqu'à Hamilton dans le comté de Ravalli (Bryson and Wyckoff, 2010), le comté de Gallatin autour de Bozeman (Jobes, 2000), le comté de Flathead autour de Whitefish (Thompson, 2006), porte d'entrée du Parc national de Glacier, ou encore le comté de Madison, porte d'entrée du Parc national de Yellowstone. Mais il faut surtout relever ici la manière dont cette carte vient appuyer la théorie du *New West Archipelago* de Dwight Hines, mettant en valeur l'attractivité des sites de Missoula, Bozeman et Whitefish, qu'il situe aux côtés d'« Aspen, Vail, Park City, Jackson (Hole), Sun Valley, Taos » dans son archipel (Hines, 2012, p.75). De même, le comté de Park dont le dynamisme est cristallisé par la ville de Livingston (Hines 2007) accueille moins de néo-arrivants que ces sites emblématiques, appuyant l'hypothèse de l'auteur selon laquelle le comté ne serait que dans une phase initiale de gentrification, liée à une entrée tardive dans le processus (Hines, 2012, p.76).

Ces dynamiques migratoires en archipel se concentrent dans les comtés de l'élite économique et culturelle : le caractère sélectif de leur distribution semble en effet appuyer l'inégale dotation en capital économique des ménages de l'Ouest du Montana, visible sur la carte des revenus médians et ainsi que sur celle représentant la borne inférieure des 25 % des résidences les plus onéreuses (figure 50).

Ces deux cartes gagnent en effet à être analysées ensemble, car si le comté de Gallatin - aux côtés de la *Micropolitan Statistical Area* d'Helena, que la spécificité en tant que capitale administrative m'incite à mettre de côté - se distingue par un revenu médian bien supérieur aux autres comtés de l'Ouest du Montana, venant par là attester de la présence de riches néo-arrivants à Bozeman, le comté de Park autour de Livingston, les comtés de Ravalli autour d'Hamilton et de Flathead autour de Whitefish se démarquent des autres comtés par la valeur immobilière bien supérieure des 25 % des résidences les plus chères, indiquant par là non seulement l'importance de l'investissement résidentiel de leurs habitants, mais aussi la force des inégalités qui les traversent. En effet, ce résultat met en lumière sur ces territoires la présence d'une élite économique que le calcul d'une médiane ne peut qu'occulter. La relative prospérité économique du comté de Granite, au sud-est du comté de Missoula, lisible sur ces cartes du revenu et de la valeur immobilière, est à nuancer puisqu'il faut souligner pour autant le déficit migratoire dont il souffre aujourd'hui (figure 49), suite à la fermeture de ses mines, scieries et fonderies dans les années 1980. Ce cas m'invite ainsi à rappeler

[151] Les *Micropolitan Statistical Areas* sont délimitées par l'*U.S. Office of Management and Budget* (*OMB*) et s'apparentent aux aires urbaines françaises : réunissant plusieurs comtés, elles incluent un comté contenant un noyau urbain de 10 000 à 50 000 personnes ainsi que les comtés adjacents ayant un haut degré d'intégration sociale et économique avec le noyau urbain, celle-ci étant définie par l'importance des mobilités pendulaires (source : Steven C. Wilson et al., « Patterns of Metropolitan and Micropolitan Population Change : 2000 to 2010. 2010 Census Special Reports », United States Census Bureau, September 2012)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

la crise des activités de l'*Old West* dans le Montana, qui subsiste aujourd'hui surtout à travers les enjeux de réparation des dommages environnementaux et des injustices héritées[152].

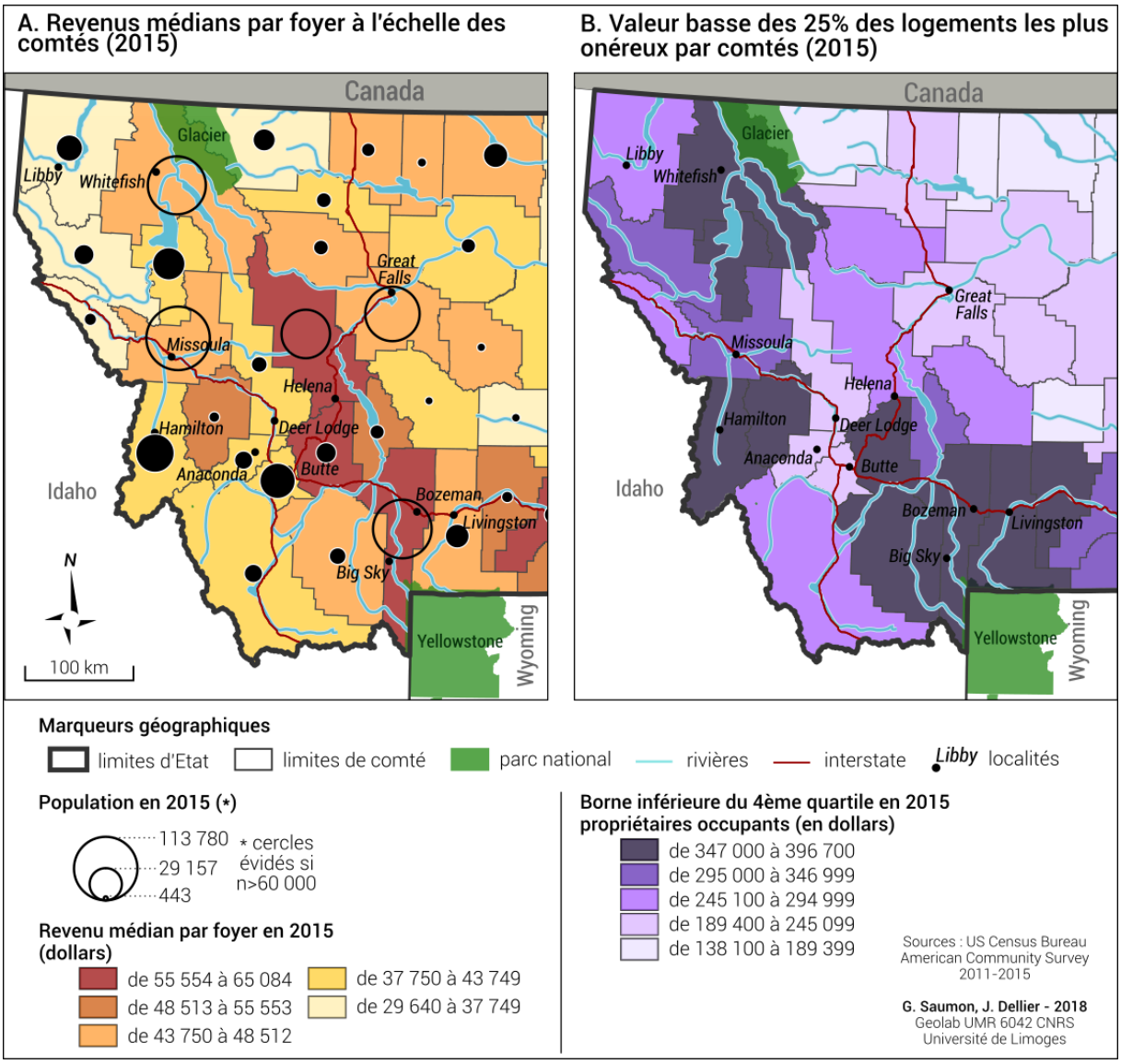


Figure 50 : revenus et valeurs des résidences les plus onéreuses dans l'Ouest du Montana

Mais la distribution du capital économique n'est pas suffisante pour éclairer la mutation socio-territoriale des territoires du *New West* qui composent l'Ouest du Montana. La carte de la part des diplômés du supérieur (figure 51), si elle n'en révèle qu'un des indicateurs potentiels, permet de souligner l'inégale dotation en capital culturel des habitants des comtés de l'Ouest : en dehors d'Helena qui concentre les emplois administratifs hautement qualifiés, les comtés de Missoula et de Gallatin se distinguent en raison de la présence des deux grandes universités rivales de Missoula et de Bozeman[153]. Au différentiel d'attractivité venant étayer l'hypothèse d'un archipel du *New West*

[152] Ce point sera traité dans le chapitre 7.

[153] L'*University of Montana*, à Missoula, et la *Montana State University*, à Bozeman, ne sont pas uniquement rivales lors des rencontres sportives : lors de mes terrains, j'ai pu à de nombreuses reprises constater l'hostilité entre les deux mondes

Licence CC BY-NC-ND 3.0

dans l'Ouest du Montana vient donc s'ajouter, entre capital économique et capital culturel, une distribution inégale des actifs venant nourrir cette mutation socio-territoriale, m'amenant à interroger l'existence de territoires spécifiquement attachés aux différents types de gentrifieurs identifiés.

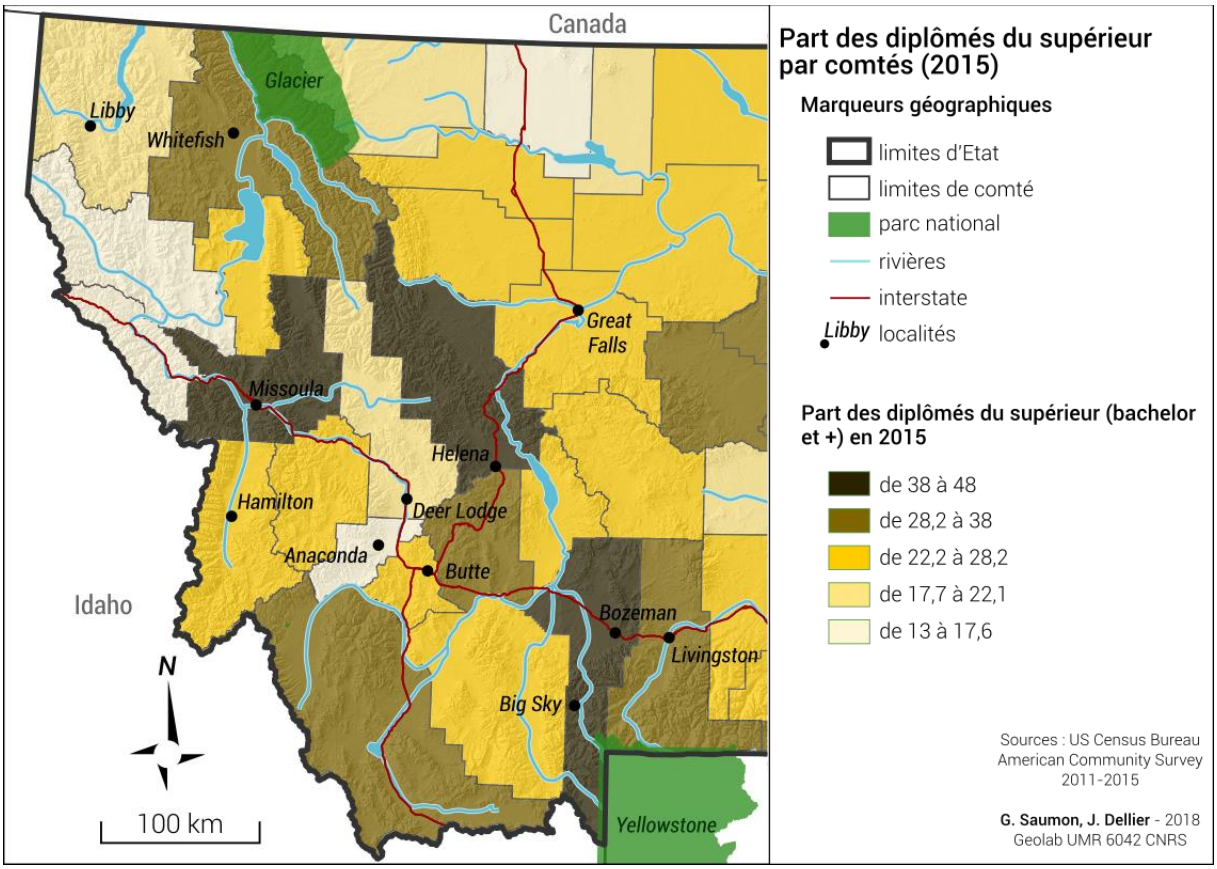


Figure 51 : les diplômés du supérieur dans l'Ouest du Montana

Il s'agit alors dans cette partie d'étudier les caractéristiques de cet archipel de l'Ouest du Montana, en soulignant la place des aménités environnementales et urbaines dans sa cristallisation. Mais aux villes les plus emblématiques des migrations d'aménités, chacune dotée d'une personnalitée bien identifiée, sont également associés, dans les récits des personnes interrogées, des personnages dont les caractéristiques renvoient aux idéal-types dont j'ai proposé une esquisse, me permettant de composer une géographie archétypale de la gentrification de l'Ouest du Montana.

universitaires, l'une considérée comme libérale voire complètement hippie (Missoula, puisqu'elle accueillerait davantage d'étudiants en littérature et sciences humaines), l'autre comme plus conservatrice (Bozeman, plus investie dans les départements d'ingénierie, business, sciences et agriculture...). Cette rivalité nourrit autant qu'elle est nourrie par des identités urbaines bien identifiées, développées dans les pages qui suivent.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2.1.2. Aménités environnementales et urbaines : un cumul d'atouts territoriaux à l'origine de l'archipelisation

L'addition de différents atouts territoriaux semble à l'origine de l'archipelisation de l'Ouest du Montana, et pourrait venir compléter la stratification territoriale mise au jour dans le chapitre précédent : alors que cette dernière était pensée comme fédératrice jusque là, il semblerait en réalité que l'accès aux aménités environnementales que les différents sites proposent, et surtout la manière dont ils les valorisent *via* un marketing territorial cohérent porté par l'ensemble des structures publiques, soient à l'origine de l'attractivité de quelques villes les plus emblématiques des nouvelles dynamiques socio-territoriales de l'Ouest du Montana.

Mais en plus des aménités environnementales, les aménités urbaines semblent également jouer un rôle décisif dans ces mobilités. Ce point m'amène ainsi à constater l'existence d'un nouveau paradigme des mobilités contemporaines, motivées par les aménités quelles qu'elles soient ; et dans ce cas précis, il s'agit de révéler la dimension *a priori* paradoxale d'une gentrification rurale suscitée en partie par des aménités urbaines.

J'ai déjà souligné l'importance des Rocheuses et de la proximité des Parcs nationaux de Glacier et de Yellowstone dans les dynamiques migratoires vers l'Ouest du Montana, et au-delà, dans les représentations territoriales partagées par les néo-arrivants et les individus originaires du Montana. Pour une chercheuse de l'Université de Bozeman, le Montana est très attractif pour les plus dotés en capital économique - avec le risque de devenir un nouvel Hollywood - en raison de ce cumul d'atouts territoriaux : « *I mean it's the combination of having ranch lands, national parks and ski resorts* » (Bozeman, 10 juin 2014, n°81). D'ailleurs, dans l'en-tête de la page d'accueil du site de l'Office du tourisme de l'Etat, le Montana apparaît comme un espace entre deux Parcs nationaux[154]. De façon plus ciblée, l'essor de certaines villes semble dépendre pour partie de cette panoplie environnementale, notamment en valorisant leur rôle de « *gateway community* » (Howe, 1997) - Whitefish pour le Parc national de Glacier, Bozeman et Livingston pour le Parc national de Yellowstone. A titre d'exemple, le responsable de la *Yellowstone Park Foundation*, organisme caritatif dont l'objectif est de collecter des financements privés pour la protection du Parc[155], m'explique ainsi que leur bureau est basé à Bozeman puisqu'il s'agit de la ville du Montana (en excluant les petites villes non susceptibles d'offrir les services nécessaires à leur fonctionnement) la plus proche des entrées Nord et Ouest du Parc, très importantes en termes de fréquentation (figure 52). Pour lui, il est évident que Bozeman, à moins d'1h30 de l'entrée Nord, bénéfie de la proximité de Yellowstone, puisque les touristes, amenés à y faire halte, stimulent son développement et sont susceptibles d'esquisser, séduits, des projets de mobilité lorsqu'ils découvrent Bozeman (Bozeman, 11 juin 2014, n°84). Au-delà, j'ai montré dans le chapitre précédent que si les pratiques de nature ont en majorité lieu dans des espaces proches voire du quotidien, la potentialité d'accès à un Parc national - et la nature sauvage qu'il incarne - est déterminante dans la relation des habitants à leur environnement,

[154] « Montana represents the untamed, the wild, the natural. Glacier and Yellowstone National Parks are starting points. Between the parks lie mountains that don't have names yet, in ranges you've never heard of. Scattered in their valleys, you'll find small towns full of friendly locals sharing the unexpected and even maybe their huckleberry pie. We invite you to explore the parks and all the places in between » (source : *www.visitmt.com*).

[155] La *Yellowstone Park Foundation* a fusionné avec la *Yellowstone Association*, jusque là investie dans les actions éducatives, en octobre 2015.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

et participe à motiver les trajectoires migratoires. Cela est conforté par l'avantage financier que représente l'achat d'un pass annuel au regard du billet ponctuel ($50 pour Glacier, $60 pour Yellowstone, contre $30 les 7 jours pour les deux parcs) : ce pass, que possèdent très majoritairement les personnes interrogées, équivaut à un ticket d'entrée permanent vers la *wilderness*, et sa simple possession suffit presque.

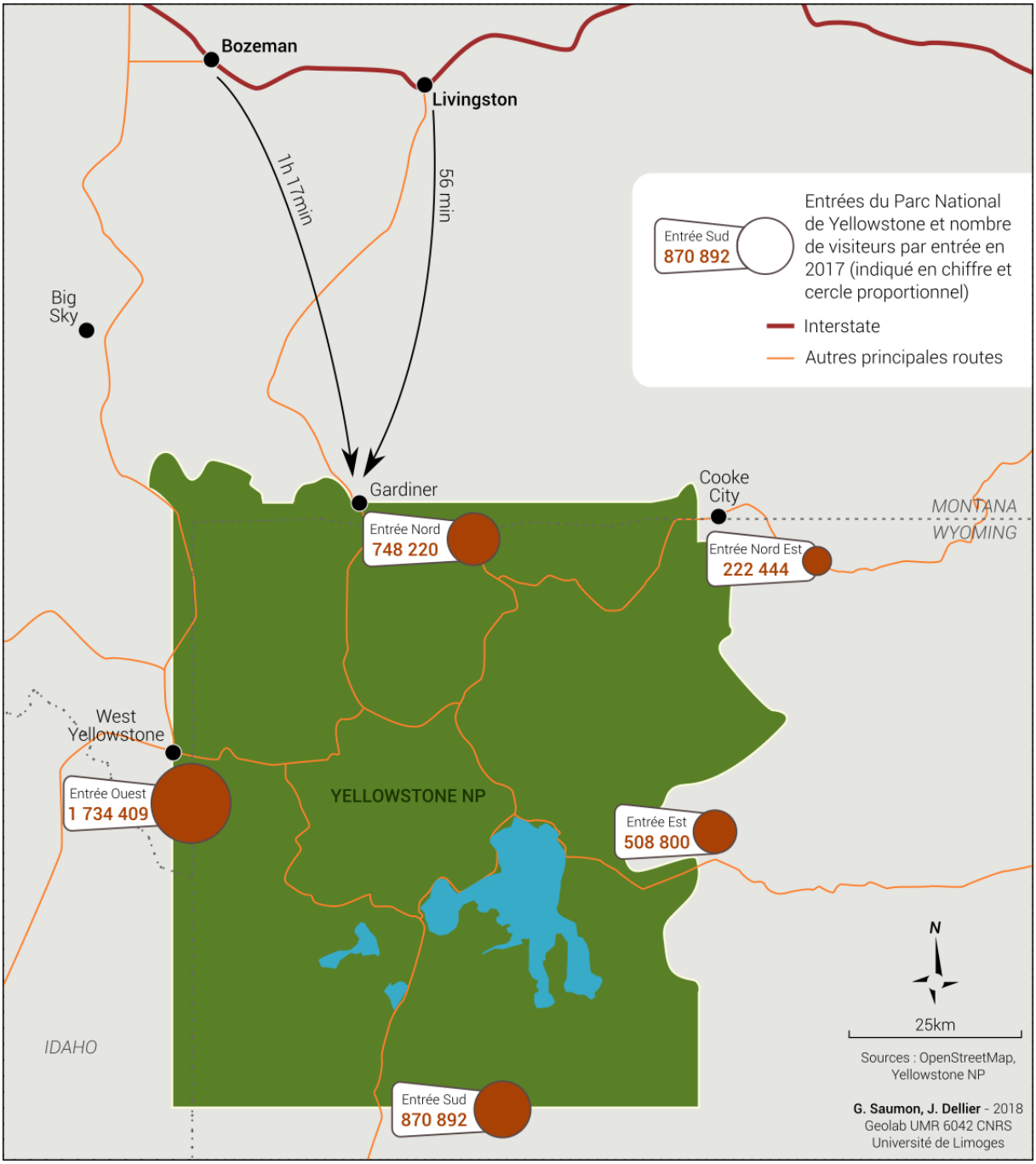


Figure 52 : Bozeman et Livingston, « *gateway communities* » du Parc national de Yellowstone

Le responsable de la Chambre de commerce de Bozeman m'explique ainsi que pour attirer de nouvelles entreprises, principal objectif du *Business Plan* qu'ils mettent en œuvre tous les ans, ils

Licence CC BY-NC-ND 3.0

misent principalement depuis les années 2010, en partenariat avec l'office de tourisme, sur les opportunités récréatives offertes par la ville, spécifiquement liées aux sports de pleine nature, qu'il caractérise de « *natural drawn* ». Celles-ci entraînent le développement de commerces proposant des activités récréatives et sportives ou offrant des équipements dédiés à ces pratiques, de services médicaux et paramédicaux (kinésithérapie, osthéopathie surtout, pour soulager les maux des sportifs de pleine nature) mais aussi de n'importe quelle entreprise à la recherche de conditions de vie agréables pour leurs employés. Cette économie des aménités qui se met en place depuis les années 1990 repose sur la proximité du Parc national de Yellowstone : « *Yellowstone National Park is our biggest draw. Bozeman would be probably a third size as a city as it is without having Yellowstone National Park tourism* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°104).

L'attractivité de Whitefish, de la même manière, s'appuie en grande partie sur la proximité du Parc national de Glacier, dont l'entrée Ouest, et la *Going-to-the-sun road* qui le traverse, est accessible en 35 minutes : la pratique du ski, facilitée depuis ce que beaucoup considèrent avant tout comme une station de villégiature (cf section suivante), est centrale dans les aménités valorisées par les structures publiques - en témoigne la page d'accueil de l'Office de tourisme de Whitefish (figure 53). Steve Thompson, dans un chapitre éponyme, consacre l'expression « Gateway to Glacier » lorsqu'il se réfère à Whitefish (Thompson, 2006).

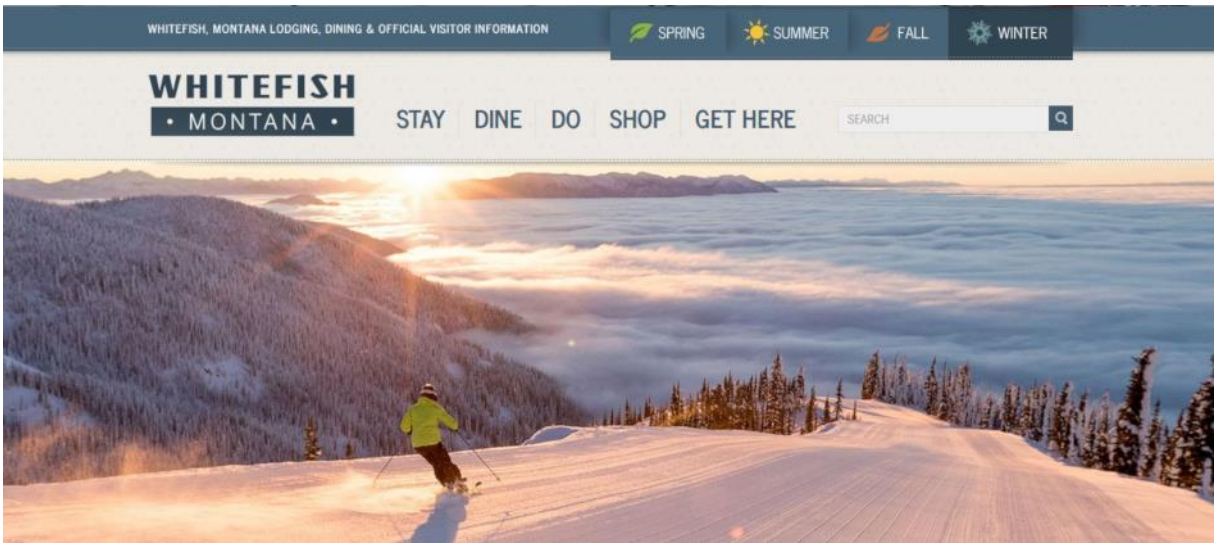


Figure 53 : page d'accueil de l'Office de tourisme de Whitefish

Source : http://www.explorewhitefish.com/ (consulté le 18/12/2017)

Pour autant, la ville de Columbia Falls, sur la route du Parc national de Glacier depuis Whitefish - à 25 minutes du parc seulement - est loin d'appartenir au même cercle des villes attractives dont l'essor repose sur cette économie des aménités : contaminée par une usine d'aluminium, fermée depuis mars 2015, ce désastre environnemental pèse lourd dans son identité urbaine et nuit à son essor - la partie 3 permettra de faire le point sur les inégalités socio-environnementales dont les relations entre les trois villes de Whitefish, Kalispell et Columbia Falls sont emblématiques. La présence de disaménités environnementales semble alors tout autant

Licence CC BY-NC-ND 3.0

décisive dans ce différentiel d'attractivité (Bryson and Wyckoff, 2010) que la capacité des structures publiques, à l'inverse, à en valoriser les aménités.

En effet, le magazine distribué par la *Bitterroot Valley Chamber of Commerce* en 2014, située à Hamilton, offre en couverture la photographie d'une jeune femme équipée d'un énorme sac à dos, puisant de l'eau dans une rivière avec une écuelle, ayant pour légende : « You've Reached Your Destination ». En tête de la liste des 107 choses à faire dans la Bitterroot Valley proposées dans la brochure figurent « 1. Hike the Bitterroot Mountains », « 2. Ride a horse into the wilderness », « 3. Camp in the Bitterroot Mountains », « 4. Explore birding/nature trail ». Le magazine propose des informations sur les meilleurs spots de pêche à la mouche, sur les sentiers cyclables et pédestres, et est bien sûr garni de publicités pour des agences immobilières. Rien ne semble distinguer les opportunités récréatives de la Bitterroot de celles du reste de l'Etat.

De la même manière, le cas de Missoula permet d'éclairer la manière dont le marketing territorial investit des opportunités récréatives ou contemplatives génériques pour attirer des touristes et des néo-arrivants. En effet, qu'il s'agisse d'esthétique paysagère ou d'accessibilité aux espaces protégés, Missoula ne se singularise pas : à plus de 4h de route de Yellowstone et 2h30 de Glacier, la ville ne peut être considérée comme une porte d'accès aux Parcs nationaux. Preuve en est de la non-spécificité des aménités environnementales offertes par le site, sur les *Missoula Area Visitor Guides* destinés aux touristes venant visiter la ville, sur les *Missoula Relocation Guides* pour les touristes en passe de devenir de nouveaux résidents ou encore sur les *Business Development Guides* adressés davantage aux entrepreneurs, la ville s'offre aux amoureux des sports de pleine nature ou aux contemplatifs esseulés, les Rocheuses sont omniprésentes, la pêche à la mouche quotidienne. Dans le premier magazine, la ville est présentée ainsi : « Missoula is filled with things to do in the great outdoors. One could say that outdoor recreation is our specialty. Missoula is an active city in the Northern Rockies that abuts a national forest, boasts numerous recreation areas, and seems to attract rivers like a fish to a fly. Getting outdoors in Missoula is easy. Deciding what to do may prove a bit more challenging » (source : http://destinationmissoula.org/outdoor-recreation). Les activités de pleine nature, une spécialité de Missoula ? La consensualité des discours recueillis lors de certaines situations d'entretien est également parlante. L'agent d'accueil du *Visitor Information Center* de Missoula m'explique : « *We definitely try to promote... you know, the clean rivers and the trees and the trails... I mean that all part of nature we try to promote* ». (Missoula, 7 mai 2014, n°4). Confronter la portée généraliste de ces caractéristiques à l'attractivité très spécifique de la ville, qui au-delà des chiffres incarne dans les représentations collectives, aux côtés de Bozeman et Whitefish, ainsi que dans la littérature scientifique, la ville par excellence des migrations d'aménités et de la gentrification rurale dans l'Ouest du Montana, m'invite à nouveau à constater le poids des récits d'environnement dans ces dynamiques socio-territoriales. Missoula semble en effet bénéficier de l'attention de ceux dont la dotation en capital - social et culturel avant tout - signifie l'ample circulation des discours dans un cercle influent, à même de valoriser la ville qu'ils ont élue : leur concentration géographique, et par là leur participation à l'archipelisation de l'Ouest du Montana, fera l'objet du point suivant. Par ailleurs, l'attractivité de Missoula, si elle ne repose pas nécessairement sur des aménités environnementales spécifiques, s'appuie sur une identité urbaine reconnue et partagée.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

En effet, les aménités urbaines semblent jouer un rôle déterminant dans les dynamiques socio-territoriales de l'Ouest du Montana, ce qui m'amène à interroger le caractère *a priori* paradoxal d'une gentrification rurale suscitée en partie par des petites villes attractives. En effet, de nombreux néo-arrivants interrogés semblent avoir été spécifiquement attirés par Missoula, Bozeman, Whitefish ou encore Hamilton parce qu'elles garantissent l'accès à des aménités environnementales tout en offrant les commodités de la ville. Ainsi, un néo-arrivant interrogé à Whitefish définit sa ville comme « *the best little town of the American West* » : « *it's not just a resort town. It's a very livable community [...]. But it has got all the recreation opportunities of a resort town. So...all the opportunities of a resort area but in a real town* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°58). A une autre échelle, un habitant de Missoula justifie son installation dans le quartier de Rattlesnake, sur les collines au nord-est de la ville, parce qu'il associe la proximité de l'environnement naturel et urbain : « *I live in the Rattlesnake. I live there because it's a easy commute to work, it's like only a mile and a half to work so I can walk there, I can ride my bike there, I ski to work, this year it was really fun. I also live there because it's kind of close enough to the city and the amenities in the city but it's also extremely close to... also to recreation opportunities... from my doorstep I can be on a hiking trail in five minutes so I can go fly fishing after work and catch fish or I can go on a mountain bike ride and be on a trail a couple miles... to me that's really a priceless amenity to have*... » (Missoula, 30 mai 2014, n°54). Un retraité néo-arrivant résume : « *do you know the terms city mouse and country mouse? [...] this is the first place in my life where we can be both* » (Missoula, 12 mai 2014, n°15). En plus des commerces et des services qu'offrent ces villes - notamment les aéroports de Missoula et de Bozeman, essentiels aux migrations et aux mobilités pendulaires -, les Universités rivales, la *Montana State University* à Bozeman et l'*University of Montana* à Missoula, attirent enseignants et étudiants, mais également participent à façonner les identités territoriales. Celles-ci reposent également sur un panel d'aménités urbaines que les politiques publiques tendent à développer : « *you know 45 minutes away and you feel like in the middle of nowhere and that's what you want, and you come back here and you have a concert every night* » (Missoula, 8 mai 2014, n°12). Ainsi, l'offre culturelle à Bozeman, Missoula, Livingston, Hamilton et Whitefish est assez conséquente au regard de leur poids démographique - Missoula spécifiquement est considérée par les personnes interrogées comme « *a huge art community* » (Missoula, 6 mai 2014, n°1). J'y ai en effet constaté la présence de nombreuses galeries d'art (photo 15). Le *Missoula Art Museum* tend à promouvoir les artistes locaux dans sa programmation ; à Bozeman, l'*Emerson Center* est une coopérative d'artistes réunis dans un ancien lycée, pour exposer et valoriser collectivement leurs oeuvres (photo 15) (Bozeman, 20 juin 2014, n°114). L'art est également valorisé dans l'espace public : à Missoula, le *Public Art Committee* de la municipalité[156] encourage depuis 1985 l'installation *in situ* d'oeuvres contemporaines ; à Bozeman, le « *Gallatin Art Crossing* » consiste depuis 2008 à disposer dans les rues de la ville des sculptures prêtées par les artistes pour deux ou trois années - elles sont soumises au vote du public, et celle que les habitants préfèrent est achetée sur des fonds publics et pérennisée. Par ailleurs, des « *art walks* » sont organisées à Missoula, Bozeman et Whitefish depuis une dizaine d'années : ces évènements, qui ont lieu une soirée par mois de mai à octobre, consistent à ouvrir les galeries d'art du centre-ville au public, en favorisant sa flânerie d'une galerie à l'autre, tenté par les petits fours et boissons

[156] Le *Missoula Public Art Committee*, qui est un comité du *City Council*, a pour objectif de recenser, de défendre et de développer des projets artistiques dans le domaine public : composé de 9 membres désignés pour quatre ans, il est financé par le programme « *A Percent for Art* », une ordonnance du code municipal de Missoula qui prélève 1 % sur les coûts de construction des projets d'aménagement urbain.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

proposés, et la bonne ambiance que les groupes de musique invités pour l'occasion favorisent (photographie 15).

Photographie 15 : une offre culturelle riche dans les petites villes de l'Ouest du Montana

De gauche à droite et de haut en bas : *Four Ravens Gallery*, Missoula, 7 mai 2014 ; *Art Walk Spot*, Bozeman, 13 juin 2014 ; *Emerson Center*, Bozeman, 13 juin 2014 (clichés G.Saumon)

Cette combinaison particulièrement attractive d'aménités environnementales et urbaines que semblent garantir ces petites villes de l'Ouest est au cœur du discours promotionnel des acteurs publics. Les premières pages du *Missoula Area Visitor Guide* de 2014 sont à ce titre assez explicites : « some might dub it unique, cool or hip. Others will experience it as serene, welcoming and replete with natural beauty. You might spend time here and see it as vibrant, active and pulsating with places to go and things to do. The beauty of Missoula is that it is all these things and more. Think of it as a

Licence CC BY-NC-ND 3.0

little city or a big town ». De la même manière, l'office de tourisme de Bozeman, dans sa campagne « Only in Bozeman », valorise la plurifonctionnalité de la ville[157], qui permet de concilier, dans une même journée, une expérience authentique au cœur de la nature sauvage, des séances de shopping et de bons dîners dans des restaurants étoilés (figure 54).

Figure 54 : campagne de promotion « Only in Bozeman »

Source : Bozeman Convention and Visitors Bureau, http://blog.bozemancvb.com

Une analyse sémiotique succincte de ces affiches promotionnelles permet alors d'approcher le public auquel elles s'adressent : doté d'un agenda précis et donc supposé bien rempli, disposant des actifs économiques nécessaires pour jouir des aménités qu'offrirait la ville tout en étant avide d'étancher sa soif de nature sauvage, le gentrifieur de l'Ouest américain semble bien en être la cible. Ce marketing territorial vise ainsi les touristes et néo-arrivants les mieux dotés en capital, soient les figures de l'alter gentrifieur et du mécène gentrifieur identifiées plus haut, à même de mettre en œuvre leurs actifs économiques, culturels et sociaux pour explorer toute les facettes de territoires multifonctionnels. La présence de ces gentrifieurs, de manière mécanique, participe ensuite à entretenir cette dynamique, produisant à leur tour des récits perpétuant ces représentations valorisantes au sein d'un cercle favorisé (cf chapitre 4). Les entretiens réalisés m'ont en effet permis de constater que cette combinaison entre des aménités environnementales et urbaines répond parfaitement aux attentes ubiquistes des néo-arrivants les plus favorisés. Bozeman satisfait ainsi aux exigences d'un profil spécifique de nouveaux-arrivants californiens : « *I think somebody coming from*

[157] Sur le site de l'office du tourisme de Bozeman, la campagne « Only in Bozeman » est présentée ainsi : « You may have seen the logo or a hashtag or even one of our blogs out there on social media and wondered what exactly does "Only In Bozeman" mean. In Bozeman, you can do it all. You can have these unique recreational experiences in the mountains surrounding Bozeman and still be back in town for dinner at a great restaurant and the other comforts you expect when you travel to urban destinations. All of this is available, "Only in Bozeman" » (source : http://blog.bozemancvb.com).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

places life California wants to be near a city where there's more to do, more to shop, they're not gonna go to a little tiny town of fifty people in the middle of nowhere to live » (Bozeman, 13 juin 2014, n°91). La plupart ont en effet besoin, pour maintenir leurs activités professionnelles ou pour perpétuer un mode de vie urbain tout en ayant accès à la *wilderness*, des services et emplois qu'offre la ville : « *we have tech industries, we have manufacturing, we have constructions, everything a larger urban area has just kind of compressed on a smaller scale* » explique, satisfait, un néo-arrivant de Bozeman, qu'il décrit comme « *a microcosm of a larger city* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°90). Cela renvoie aux travaux de Rina Ghose, qui voit dans les gentrifieurs des consommateurs d'espace caractéristiques d'une classe sociale favorisée, la « service-class », souhaitant bénéficier des aménités urbaines et environnementales (Ghose, 2004) - ce qui vient éclairer le caractère factice de la quête d'ascétisme à laquelle renvoie le fantasme primaire de retour à la nature sauvage.

Ce constat sur le rôle décisif des aménités urbaines dans les dynamiques socio-territoriales de l'Ouest du Montana pose alors question. Les premières sont en effet généralement tenues à l'écart dans la littérature scientifique sur la gentrification rurale, mais également dans les travaux sur les migrations d'aménités : les travaux de Laurence A.G. Moss certes convoquent les aménités culturelles pour identifier l'attrait que peuvent exercer les modes de vie ruraux, mais il fait surtout référence aux traditions locales voire folkloriques (Moss, 1987, 1994, 2006), et l'approche de Brian Hoey en termes de *lifestyle migration* est dé-territorialisée (Hoey, 2005). Pour autant, dans la littérature sur la gentrification rurale dans le Montana, l'attention est bien portée sur des villes, puisque Jeremy Bryson et William Wyckoff concentrent leurs travaux sur Hamilton, emblématique des dynamiques du *New West* (Bryson and Wyckoff, 2010), et Rina Ghose sur Missoula (Ghose, 2004). De la même manière, J. Dwight Hines inscrit Missoula et Bozeman dans son *New West Archipelago* (Hines, 2012, p.75) et consacre plusieurs articles à Livingston. Un couple de néo-arrivants qu'il interroge sur les moteurs de leur mobilité font explicitement référence à l'urbanité : Livingston est conforme à leur vision idéalisée de la petite ville américaine rurale (Hines, 2010, p.299), à même de développer leur « sense of community » et, par son environnement social et architectural, leur offre un mode de vie authentique. Ils font ainsi le choix d'habiter près du centre-ville, pour accéder à pieds aux commerces et aux réunions publiques, ce qui manifeste leur investissement local (Hines, 2007). Cela m'invite alors, au-delà des enjeux de filiation épistémologique entre gentrification urbaine et rurale développés dans le chapitre 3, à interroger la ruralité ou l'urbanité des processus. La place ici déterminante des aménités urbaines dans les dynamiques de gentrification rurale appelle en effet à un décloisonnement entre ces champs d'étude, qui laisserait toute sa place aux composantes urbaines du processus (Darling, 2005; Ghose, 2004; Perlik, 2011), tout en en valorisant les moteurs essentiellement environnementaux. Pour autant, cette réflexion ne se comprend que dans le contexte territorial très spécifique de l'Ouest américain, dans lequel les manifestations immobilières et paysagères de la gentrification s'adaptent à une morphologie foncière où l'urbanité finalement ne prend sens et valeur que dans l'écrin environnemental qui l'accueille. Dans le *New West* sans doute plus qu'ailleurs, il s'agirait alors d'envisager une géographie de la gentrification qui dépasserait les clivages épistémologiques.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2.1.3. A chaque idéal-type sa ville ? Proposer une géographie archétypale de la gentrification

Les villes les plus attractives de mon territoire d'étude sont dotées de personnalités reconnues, partagées, dont il est alors simple de faire le portrait : elles permettent de composer une géographie des idéal-types identifiés au préalable, et par là une géographie archétypale de la gentrification de l'Ouest du Montana.

Il faut d'abord souligner que l'échelon urbain a une place fondamentale dans les sentiments d'appartenance. A la question « *What's your living place ?* », une très grande majorité - 48 sur les 64 ayant répondu à la question - mentionne en priorité la ville dans laquelle l'entretien a été réalisé[158] (figure 55).

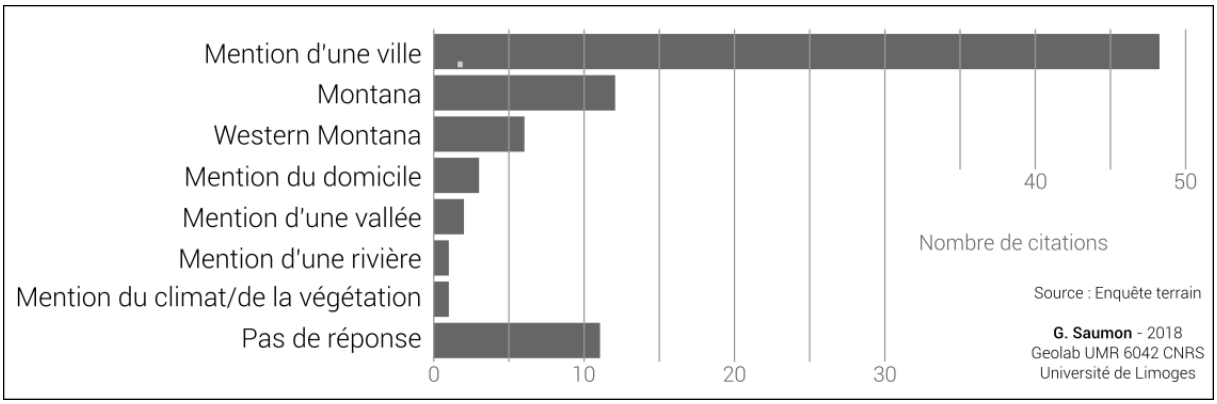


Figure 55 : regroupement des réponses à la question « *What's your living place ?* »

L'importance de ce sentiment d'appartenance aux villes s'explique en partie par l'identité précise qui leur est attribuée, et chez les personnes originaires du Montana comme chez les néo-arrivants : globalement, les individus interrogés s'identifient davantage à Missoula ou Whitefish par exemple, qu'à l'ensemble d'un Etat dont ils ne partagent pas toutes les facettes. En effet, lors des entretiens, j'ai été surprise de constater à quel point les identités urbaines, et notamment celles des trois villes les plus emblématiques des migrations d'aménités, sont identifiées et reconnues de tous, qu'ils en soient les habitants ou non. J'ai réalisé sur Sphinx un tableau de caractéristiques permettant d'obtenir les modalités de réponses les plus fréquentes à la question « *How would you define X ?* » selon la variable du lieu de l'entretien. Pour plus de lisibilité, je n'ai retenu que les deux ou trois réponses codées les plus caractéristiques, concernant les villes dans lesquelles j'ai réalisé le plus d'entretien (figure 56).

[158] Pour obtenir ces résultats, j'ai lors du traitement sur Sphinx regroupé les villes, rivières et vallées mentionnées.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

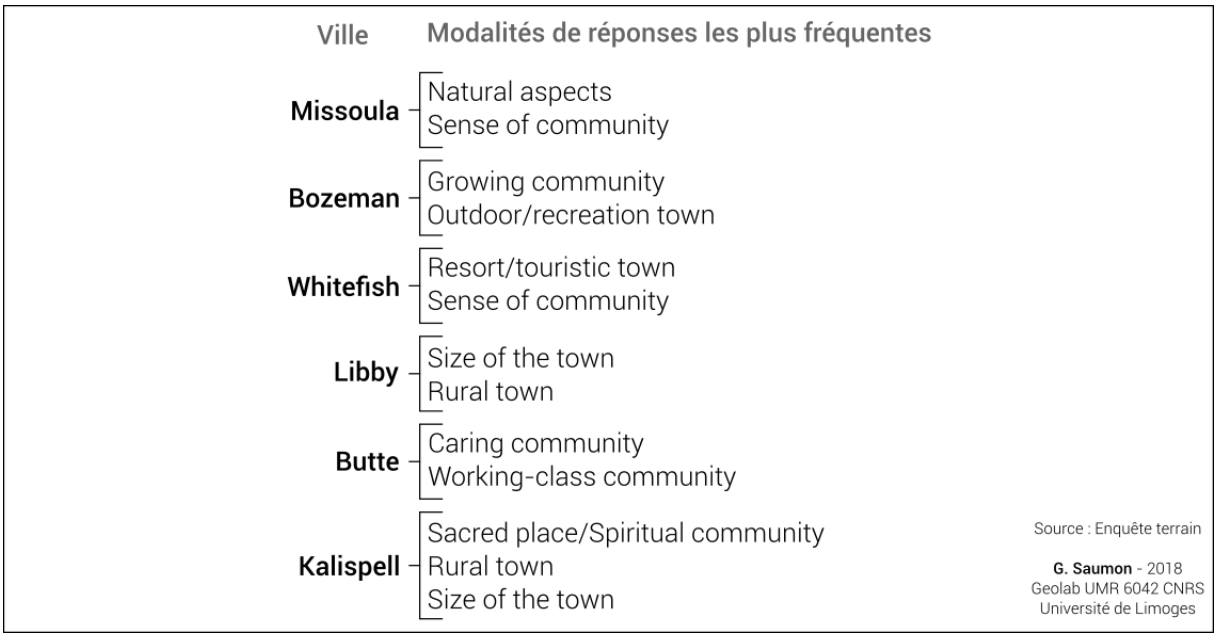


Figure 56 : modalités de réponses les plus fréquentes à la question « *How would you define X ?* » selon la variable du lieu de l'entretien

Ce travail sous Sphinx permet d'esquisser déjà en quelques mots les principaux traits des trois villes les plus emblématiques des dynamiques de gentrification rurale et de migrations d'aménités dans l'Ouest du Montana. Mais ce premier résultat peut être enrichi par une analyse plus qualitative des discours recueillis lors des entretiens. Au regard de l'ampleur des citations dont je dispose pour qualifier ces trois villes, j'ai fait le choix de synthétiser les résultats sous la forme de trois tableaux, en sélectionnant pour les principales caractéristiques des villes les extraits d'entretiens qui me paraissaient les plus éclairants. Par ailleurs, j'associe à ces éléments les nuages de mots réalisés à partir des réponses à la question « *How would you define your town?* », qui permettent immédiatement d'identifier le champ lexical associé à la ville[159].

Whitefish, 7 608 habitants[160] (Photographie 16), est ainsi avant tout définie dans les récits recueillis comme une station de villégiature, qui bénéficie de sa situation de porte d'accès au Parc national de Glacier (figures 57 et 58). Lorsque je demande à un riche néo-arrivant la raison pour laquelle il s'est installé à Whitefish, la réponse est immédiate et sans appel : « *ski town* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°57). Petite ville appréciée pour sa taille humaine, elle est réputée plus conservatrice que Missoula.

[159] La taille des mots est proportionnelle à leurs occurrences dans les entretiens réalisés dans la ville en question, et ce uniquement dans les réponses à la question « *How would you define your town?* ».
[160] Il s'agit de la population estimée au 1er juillet 2017 par l'*United States Census Bureau* (source : http://www.census.gov) : il en est de même pour les autres chiffres donnés dans cette section.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 16 : Whitefish, une station de villégiature

De haut en bas : golf et centre-ville de Whitefish, 4 juin 2014 (clichés : G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Caractéristiques	Sélection d'extraits d'entretiens
Station touristique/ de villégiature	*"The main two factors why I moved here were I knew it was a resort and I knew it was close to Glacier Park"* (Whitefish, 4 juin 2014, n°58)
Petite ville agréable	"*The best little town of the American west*" (Whitefish, 4 juin 2014, n° 58) *"I live in Whitefish, and the reason I live here is because of the lifestyle, the people. People here are happy, even the poor people are happy to live here. And I think that's one of the reason why I live here, is that people are generally happy and they are grateful to be living in Whitefish and in the Flathead valley"* (Whitefish, 4 juin 2014, n° 63)
Esprit communautaire	*"You know we lived in this great place with all these outdoors activities and beautiful landscapes. But Whitefish for me, a big part of the thing that has kept me drive back here, well it's the land but it's also the community, it's the people. There's neither a place that I've experienced with such a strong sense of community"* (Whitefish, 4 juin 2014, n° 62)
Plus libérale que le reste du Montana ... mais plus conservatrice que Missoula	*"It is more conservative than Missoula because there is more money here. There is big money here, and as it is a resort town, it is not merely as liberal... because of the University in Missoula you have a lot of young minds coming in and out. Here you have more people that are older and retired, you have people with a lot more money, and so they tend to vote a little more conservative. But compared to Eastern Montana, it's really liberal"* (Whitefish, 5 juin 2014, n° 68)
Sans danger	*"It's a very nice community, I know all my neighbors, I don't lock my door so... it's very safe, that's the other thing"* (Whitefish, 4 juin 2014, n° 63)

Source : Enquête terrain / **G. Saumon** - 2018 / Geolab UMR 6042 CNRS / Université de Limoges

Figure 57 : principales caractéristiques de la ville de Whitefish, d'après les entretiens réalisés

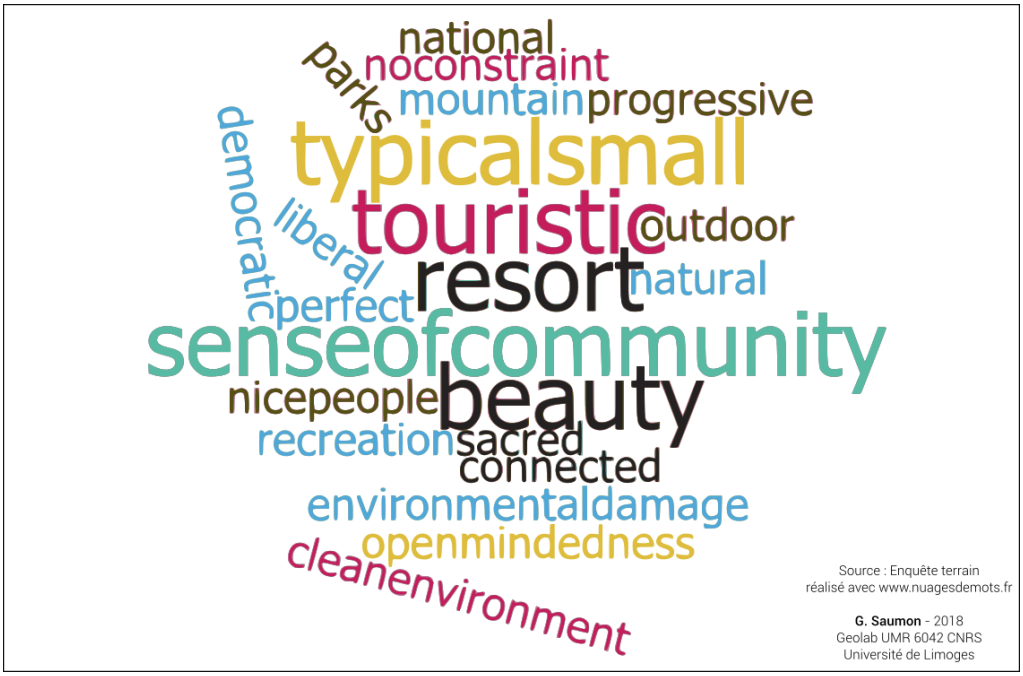


Figure 58 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne *nuagesdemots.fr* à partir des réponses à la question « *How would you define Whitefish ?* »

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 17 : vues de Missoula

De gauche à droite : depuis le « M » de l'Université, 14 mai 2014 ; depuis la rue principale, 7 mai 2014 (clichés : G. Saumon)

Missoula, 73 340 habitants (photographie 17), est en effet identifiée comme la ville libérale et progressive, voire contestataire, du Montana, ce qui la singulariserait des autres villes de l'Etat (figures 59 et 60).

Considérée par beaucoup comme la petite soeur de Portland, microcosme marginal au sein du Montana, la ville se caractérise par la revendication d'un rapport alternatif à l'environnement. Cela est manifeste par l'attention accordée à l'agriculture urbaine et à la valorisation des circuits-courts[161], mais également par l'essor de structures prônant d'autres modes de transport ou de consommation au regard des modèles dominants. Ainsi, *le Missoula Urban Demonstration Project* est une *Tool Library*, la première créée aux Etats-Unis, dès 1997, visant à encourager le réusage des matériaux ainsi que le partage des savoir-faire et des ressources au sein d'une communauté ouverte à tous, et notamment aux plus précaires[162] (photographie 18).

[161] Ce point sera développé dans la partie 3 : Missoula étant historiquement considérée comme la « *Garden City* » du Montana, cet investissement dans un modèle d'agriculture alternatif est emblématique de la réinterprétation de pratiques héritées au prisme de nouvelles valeurs environnementales.

[162] L'association à but non lucratif est financée par un *Community Development Block Grant Program* de l'*U.S. Department of Housing and Urban Development* : pour obtenir ces fonds, elle doit prouver qu'au moins 60 % de ses utilisateurs sont des familles à faibles revenus. Ces familles cotisent entre $30 et $60 par an selon leurs revenus pour avoir accès à l'ensemble des outils et des formations (Missoula, 30 mai 2014, n°53).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Caractéristiques	Sélection d'extraits d'entretiens
Ville libérale	*"Missoula is a very liberal community, so you see a lot of artists, musicians, you know we have I think a relatively strong gay population, you know it's very predominantly democratic in politics whereas you know the rest of the state is mostly republican, we are definitely known as sort of environmentalists and sometimes that has a negative connotation to it, you know sometimes depending upon what side you are, you're a pro-business or you're a pro environment, you can always be both necessarily. So because of that we do sometimes have a reputation for being not business-friendly. We definitely are more concerned about things like air quality, and biking, walking and bussing than any other community in probably the region"* (Missoula, 13 mai 2014, n° 17) *"Missoula is a bubble, definitely you know, it's definitely democrat, and it's a college town, so it's very liberal, very open... "* (Missoula, 29 mai 2014, n°45)
Ville contestataire	*"There is a stronger counter-culture feeling in Missoula, and it has a history of that, and some of that is imported by probably... the principal causative reason would be because of the presence of the University of Montana, which has a strong liberal art tradition, and a strong tradition of people exercising their intellectual freedom"* (Missoula, 9 mai 2014, n°13)
Différente du reste du Montana	*"There's a joke, I don't know if you heard about yeat, it's that "Missoula is only 30 minutes away from Montana"* (Missoula, 8 mai 2014, n°12) *"It's a microcosm in Montana"* (Missoula, 11 mai 2015, n°122)
Rythme de vie ralenti	*"... everyone here was just like walking slower and like they were like really kind and nice... you know it's just thought really welcoming and I felt like I belonged to here"* (Missoula, 16 mai 2014, n°23) *"We noticed that our entire life is slowed down. Coming from Northern California, where I'm growing up, it's extremely fast pace"* (Missoula, 14 mai 2014, n°19)
Ville universitaire	*"I think that Missoula is definitively a college town"* (Missoula, 8 mai 2014, n°8)
Accès aux sports de pleine nature	*"It fits my lifestyle, probably, perfect. I'm very outdoorsy, and I think a lot of people in this town are. I mean there're people riding bike and running, I mean it's a very active lifestyle I think in Missoula. And I think people come here for that. Actually I've just read an article in Outdoor Magazine and they're voting for the best places to live in the country, and Missoula is one of the finalists in Outdoor Magazine"* (Missoula, 29 mai 2014, n°45)
Place de la nature sauvage	*"For me it's all about the public land and the wide, open, accessible, vast lands we have. Those kind of places where you can go hiking, and you get there and you think "gosh, I feel a little uneasy cause I can break my leg, no ones can find me"* (Missoula, 17 mai 2014, n°25)
Esprit communautaire	*"There's something for everyone here, and it's very community-oriented"* (Missoula, 12 mai 2014, n°15) *"So I live up there because, I don't know, that's quieter and I feel like a small, you know feel like a more intimate neighborhood, and the people are very kind"* (Missoula, 16 mai 2014, n°23)
Ville culturelle	*"There's a lot of artists here, living here in Missoula per capita, it's probably the highest in the state, I would say"* (Missoula, 19 mai 2014, n°31)

Source : Enquête terrain / **G. Saumon** - 2018 / Geolab UMR 6042 CNRS / Université de Limoges

Figure 59 : principales caractéristiques de la ville de Missoula, d'après les entretiens réalisés

Licence CC BY-NC-ND 3.0

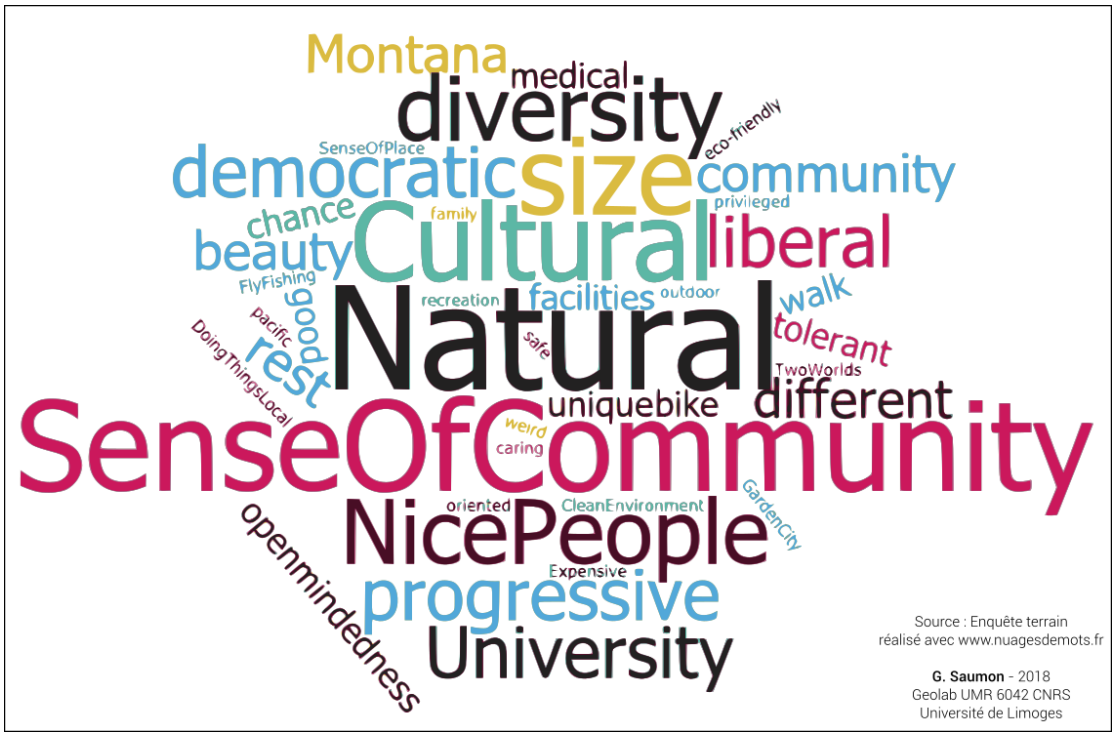


Figure 60 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne *nuagesdemots.fr* à partir des réponses à la question « *How would you define Missoula ?* »

Photographie 18 : le *Missoula Urban Demonstration Project*

Missoula, 30 mai 2014 (clichés G.Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Occupant aujourd'hui deux sites à Missoula, au nord et en centre-ville, l'association est portée par une équipe majoritairement composée de néo-arrivants, soucieux de participer à développer les valeurs environnementales qui les animent. Son fondateur est originaire du Michigan : installé à Missoula depuis 13 ans, il avait quitté sa région natale pour devenir guide de pêche à la mouche dans le Montana (Missoula, 30 mai 2014, n°53). Le *MUD* de Missoula participe ainsi fortement à l'identité territoriale alternative de la ville.

De la même manière, l'*Adventure Cyclist Association* est l'étape incontournable dans l'Ouest américain pour les adeptes de road trips à bicyclette. Créée depuis 1973 à Missoula, l'association a pour objectif de faciliter et valoriser la pratique de ce mode de transport alternatif en militant pour l'établissement de pistes cyclables à travers le pays, et en produisant et distribuant des cartes pour faciliter la circulation. Mettant en valeur de manière iconoclaste les « *stories* » des cyclistes venant faire étape dans ce haut-lieu (photographie 19) - là encore, le lien entre récit et mobilité est clairement établi -, l'association a d'ailleurs sa part dans les dynamiques migratoires : « *A lot of people [...] stopped here on a bike trip, like they were cycling across the country and stopped here, and when they finished their bike trip, they moved here*» (Missoula, 16 mai 2014, n°23). Encore une fois, sur les 35 personnes travaillant pour l'association, seules 3 sont originaires du Montana.

Photographie 19 : *Adventure Cyclist Association*, Missoula

Missoula, 16 mai 2014 (clichés : G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

La réputation et l'attractivité de Bozeman, 46 596 habitants, ne reposent pas sur les mêmes atouts : si, comme Whitefish et Missoula, son identité urbaine s'appuie pour beaucoup sur son statut de petite centralité urbaine au coeur des Rocheuses et aux portes de Parc national de Yellowstone - c'est cet écrin environnemental qui donne de la valeur aux commerces et services qu'elle garantit (photographie 20) -, Bozeman est avant tout identifiée comme une ville en croissance, dont les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification sont particulièrement visibles et reconnues, accueillant surtout des populations aisées aux côtés de ceux prêts à payer un prix bien au-dessus de leurs moyens (figures 61 et 62).

Photographie 20 : Bozeman, petite centralité attractive dans un écrin environnemental

De gauche à droite et de bas en haut : *Bogert Farmer's Market*, 10 juin 2014 ; Main Street, 9 juin 2014 ; périphérie nord de la ville, 13 juin 2014 (clichés : G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Caractéristiques	Sélection d'extraits d'entretiens
Ville en croissance	*"Bozeman is a rapidly changing community: it for a long time was thought as a cow town you know, which was the town that the ranchers from there would come to resupply and go back to ranching, but you know last twenty or thirty years I suppose, it has really grown a lot in all the ways, the University has really expanded a lot and there's a really highly educated population around here and there're a lot of tech companies that are moving here because they can you know do their operations and you know from anywhere in the world so they choose a place that their employees want to live"* (Bozeman, 20 juin 2014, n°113) *"I would say Bozeman is a little town, it's on the way to becoming a big town, and all of that changing growth is hard for a lot of people"* (Bozeman, 13 juin 2014, n°91) *"You know it's good and it's bad, 'cause all these people come here and but then it gets bigger and then it doesn't feel like a small town anymore"* (Bozeman, 12 juin 2014, n°85)
Ville de riches	*"It got seem really like a richer place, a lot more money went there, movie stars and stuff like that... so it seems to be a little more cowboy and a little more money than Missoula"* (Missoula, 28 mai 2014, n°40)
Ville culturelle	"Bozeman is a fairly artistic community" (Bozeman, 9 juin 2014, n°78)
Ville attentive à la protection de l'environnement	*"So it's expansive to live in Bozeman because they do things like that, they do try to keep it clean you know... So I think Bozeman tries harder than any other places I've ever lived to keep it, they take a lot of our spending each year to put it into in our park and trails systems. I've never lived in a place that put so much money into park and trails systems, which is nice. So we have for our population an extraordinary amount of trails and parks"* (Bozeman, 12 juin 2014, n°88)
Sans danger	*"A reasonably safe place for children to grow up"* (Bozeman, 13 juin 2014, n° 90) *"It's a really good safe place to raise kids, it's why we first moved here"* (Bozeman, 12 juin 2014, n°88)
Proche de Yellowstone	*"And most people don't realize they heard of Bozeman until you tell them we're so closed to Yellowstone [...] and then they say 'ho, I know where you're from'. Yellowstone is such a huge national park, it's kind of a landmark to say you live a couple hours from that"* (Bozeman, 12 juin 2014, n°88)
Un prix à payer	*"The reason we don't have the population is because we don't pay people what they can make in other cities. You have to come to Bozeman and be ready to work a couple of jobs or live simply"* (Bozeman, 12 juin 2014, n°88)

Source : Enquête terrain / **G. Saumon** - 2018 / Geolab UMR 6042 CNRS / Université de Limoges

Figure 61 : principales caractéristiques de la ville de Bozeman, d'après les entretiens réalisés

Licence CC BY-NC-ND 3.0

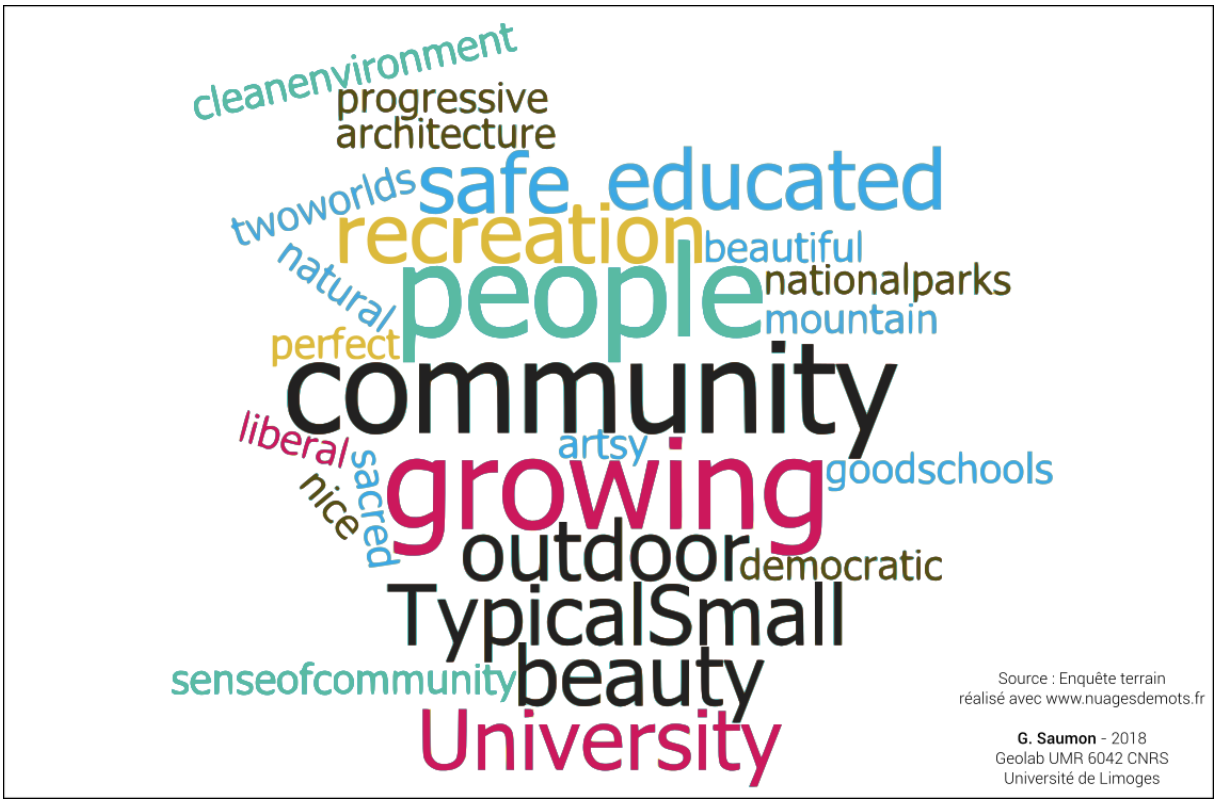


Figure 62 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne *nuagesdemots.fr* à partir des réponses à la question « *How would you define Bozeman ?* »

D'autres territoires dans l'Ouest du Montana composent cet archipel du *New West* attractif. Si je n'ai pas réalisé suffisamment d'entretiens pour proposer un traitement systématique sur Sphinx ou Iramuteq des occurrences lexicales se rapportant à Livingston, Big Sky, les vallées de la Bitterroot et de la Blackfoot, il faut ici souligner que ces sites, également emblématiques des dynamiques du *New West*, sont dotés d'une vraie personnalité dans les imaginaires collectifs.

Les vallées de la Bitterroot et de la Blackfoot, dont Missoula constitue l'épicentre, sont ainsi des territoires attractifs pour les migrations d'aménités et sont au cœur de processus de gentrification. Pour autant, la transformation des deux vallées sous l'effet de ces dynamiques prendrait des formes presque antagonistes selon les habitants interrogés, la Bitterroot constituant un anti-modèle de développement pour les acteurs de la Blackfoot soucieux d'en préserver les paysages : cet antagonisme des valeurs et des positionnements au regard de l'environnement incarné par ces vallées rivales fera l'objet d'une étude de cas dans la partie 3. Sans approfondir ici les enjeux de cette rivalité, il faut souligner le caractère précurseur de la vallée de la Bitterroot dans les dynamiques de gentrification : elle est ainsi considérée par beaucoup comme un territoire dénaturé car déjà envahi par les riches Californiens, et en son sein, Hamilton (moins de 4 500 habitants), identifiée par la littérature scientifique comme une ville emblématique des dynamiques du *New West* (Bryson and Wyckoff, 2010), apparaît dans les entretiens comme une « *amenity town* » classique, faite de galeries d'art et de commerces hors de prix en son centre, et de résidences luxueuses sur les collines environnantes (Bozeman, 17 juin 2014, n°100).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 21 : la vallée de la Bitterroot, déjà trop gentrifiée ?

De gauche à droite : centre-ville et accès à une résidence privée, Hamilton, 25 mai 2014 (clichés : G. Saumon)

La vallée de la Blackfoot accueillerait de son côté davantage de néo-arrivants investis dans la protection de l'environnement, et qui aspireraient à l'inverse à un développement local soucieux de préserver et valoriser l'intégrité des relations héritées à l'environnement (Missoula, 17 mai 2014, n°25).

Livingston, au sud de Bozeman, est une ville de 7 000 habitants située dans le comté de Park. En plus de son statut de porte d'accès à Yellowstone, dont elle tire de nombreux bénéfices, elle est dotée dans les représentations collectives d'un statut de petite ville artistique en plein essor. La communauté d'écrivains qui lui est rattachée aurait ainsi compté parmi ses membres Thomas McGuane, Richard Hugo, Doug Peacock, qui vit à quelques miles au sud de la ville, à Emigrant, et même Jim Harrisson par intermittences - et la petite ville, parmi ses rares commerces, propose en effet trois librairies et de nombreuses galeries d'art : « *You've got all the benefit of a small town, but also all the cultural benefit of a real town* » explique la responsable de la librairie *Elk River Books*, par ailleurs écrivain elle aussi (Livingston, 19 juin 2014, n°112) (photographie 23).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 22 : la vallée de la Blackfoot, un territoire modèle ?

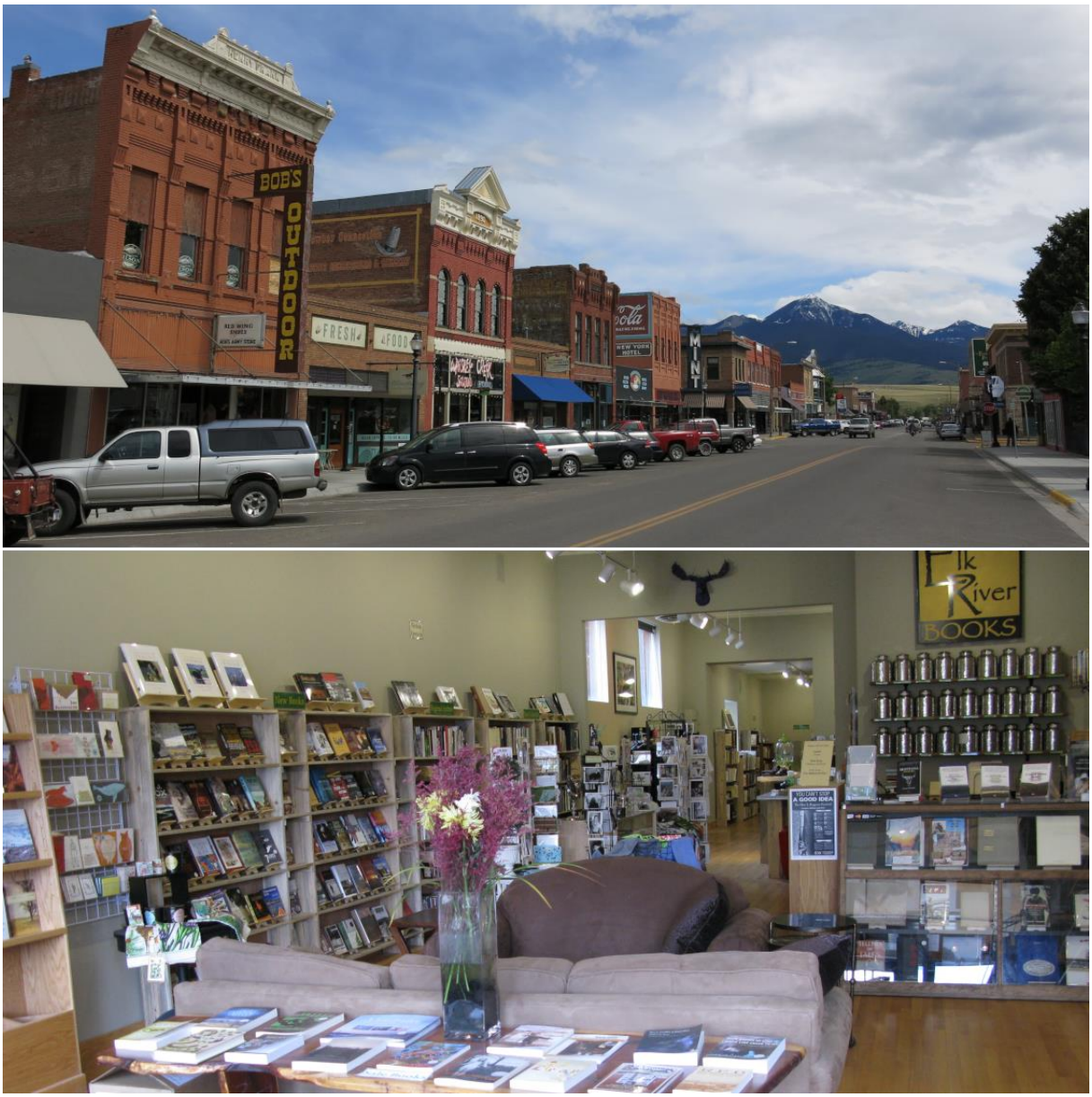
De haut en bas et de gauche à droite : Kleinschmidt Lake, terres en *conservation easements* et Ovando, 19 juin 2015 (clichés : G. Saumon)

Enfin, Big Sky est une station de villégiature emblématique de l'Ouest du Montana. Petite localité des comtés de Gallatin et de Madison[163], elle a été façonnée de toute pièce par un animateur de télévision à la fin des années 1960 qui souhaitait investir ce cadre idyllique pour créer le plus grand complexe de ski du Montana. Comprenant aujourd'hui quelques services et commerces, elle possède un parc immobilier luxueux et attire une population dotée d'un capital économique considérable. La très fermée *gated community* « Yellowstone Club » est composé de résidences, surtout secondaires, qui valent plusieurs millions de dollars, dont les propriétaires paient parfois

[163] Big Sky est un « secteur statistique », (« census-designated place »), soit une localité identifiée par le Bureau du recensement à des fins statistiques. Cela signifie que la localité n'est pas reconnue comme une municipalité et donc n'a pas de gouvernement spécifique : elle est d'ailleurs à cheval entre les comtés de Gallatin et de Madison.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

$50 000 pour recouvrir les murs de peintures « *Western art* » représentant des bisons (Big Sky, 14 juin 2014, n°93) (photographie 24).



Photographie 23 : Livingston, petite ville artistique en plein essor

De haut en bas : rue principale, 26 mai 2015 ; *Elk River Books*, 19 juin 2014 (clichés : G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 24 : la luxueuse Big Sky

De haut en bas : porte d'accès au « Yellowstone Club » et petits commerces, 14 juin 2014 (clichés : G. Saumon)

A ces villes qui composent l'archipel le plus attractif de l'Ouest du Montana sont alors associés dans les récits recueillis des personnages tout aussi emblématiques, d'autant plus identifiables que leur présence - bien réelle ! - participe en retour à entretenir l'imaginaire des villes.

Ainsi, l'idéal-type du mécène gentrifieur aurait ses territoires de prédilection : Whitefish, mais également la vallée de la Bitterroot, et enfin de manière la plus absolue, la station huppée de Big Sky. Pour un riche néo-arrivant interrogé à Whitefish, sa présence participe d'ailleurs à l'identité de la ville : « *Whitefish is definitely different from the rest of Montana. The main difference is... is the money, basically. There're a lot more professionals like me here, people who've made money*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

elsewhere so... because of all that money it supports a lot of the services. We have good restaurants, good coffee shops, we've good theaters. [...] So Whitefish is quite unique in that... economically it's much better and... [...] you have very wealthy people, you have multi millionaires, people who've made their money in Silicon Valley or in Californian oil » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63). Big Sky, dont le très privé « Yellowstone club » est exemplaire, est symptomatique d'une starisation du Montana dont l'effet est à ce point aterritorial - pistes d'aterrissages privées pour jets personnels, produits alimentaires importés, comme l'ensemble du personnel au service de ce monde à part - qu'il interroge même la pertinence d'interpréter cette appropriation du vide et du sauvage poussée à son extrême comme une forme de gentrification.

Quant à l'alter gentrifieur, il habite Missoula. J'ai été stupéfaite dès mes premiers jours de terrain par l'association entre une ville et un rapport au monde : petite sœur de Portland, Missoula serait la ville par excellence de ceux dont le capital incline à revendiquer l'appartenance à une contre-culture. Pour désigner la ville, l'expression « *hippie town* » est d'ailleurs récurrente dans les récits recueillis. « *I think Missoula is kind of one of those... kind of like hippy places... I don't know if you know the hippies from the 60s but hm... If I go to eastern Montana and I say I'm from Missoula, oh obviously I dress typically, but they may see 'hoo, Missoula, that's the place where there are nuts, flakes and fruits'. So fruits is meaning gay people, nuts like crazy people and flakes I... I don't know what. So they have a very specific view of what happens here but to me, some of the people who come here are kind of like ex-hippies or you know people who are kind of crazy and they want like to be left alone. [...]One of my co-workers is kind of that, like she would not wear shoes, and you know, they live in a cabin in the woods, they hunt or they actually use road-killed, like animals run over by cars to eat you know, so they're like living close to nature* » (Missoula, 8 mai 2014, n°8).

La détermination du personnage associé à Bozeman est plus complexe, mais la ville accueillerait en réalité surtout des mécènes gentrifieurs. Un jeune homme rencontré venant de s'installer à Bozeman pour monter une entreprise dans le domaine des sports de pleine nature fonde son choix de localisation sur le dynamisme économique d'une ville en plein développement et bénéficiant des nombreux apports en capitaux des nouveaux-arrivants (Bozeman, 27 mai 2015, n°138). Pour un autre, « *there's not a single other town in Montana that I can think of that does what Bozeman does. It's completely different. It does attract different kinds of people too. And more money than the other towns in Montana. More wealthy. It's kind of a high-class little town* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°88). La coprésence à Bozeman de cette élite économique - les individus rencontrés y ressentent plus qu'ailleurs la dynamique de gentrification - et de victimes de la « *wilderness tax* », prêtes à payer le prix de la précarité pour s'offrir un bout de paysage, créent de fortes disparités sociales dans la ville : « *There's money here, but there's kind of a big divide between, there's big money and there's lot of minimum wage jobs...* » (Bozeman, 15 juin 2014, n°95).

De ces identités urbaines exacerbées, comme des personnages qui les habitent, émergent de fortes rivalités entre les villes, et ce spécifiquement car l'alter gentrifieur et le mécène gentrifieur ne partagent *a priori* ni les mêmes modes de vie ni les mêmes valeurs. De l'un comme de l'autre, les critiques sont manifestes. Missoula est ainsi sous le feu des critiques des plus conservateurs - incarnés le plus souvent par les mécènes gentrifieurs de Whitefish : « *We're more conservative than*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Missoula. People here tend to be more liberal than the rest of Montana, but they're more practical, because they're not young kids, they're not college students. They're liberal in the sense that a rich New Yorker is liberal. They're wealthy enough that they can afford liberalism » propose comme étonnante théorie un néo-arrivant de Whitefish (Whitefish, 4 juin 2014, n°57). Un autre, chef d'entreprise originaire de Californie, confie sans gêne son ressentiment envers une ville qui incarne les valeurs qu'il rejette : « *I go through Missoula, I never go to Missoula* (il rit). *No... I don't like Missoula very much* ». Lorsque je l'interroge sur les raisons de son aversion, il m'explique : « *in Missoula they tend to have really liberal ideas [...] most of the population there work for the government, or some form of the government: the University, the US Forest Service, the hospital... And I don't like the government...* (il rit) *lazy workers* (il rit de nouveau) » (Whitefish, 5 juin 2014, n°64). De même, alors que j'interroge à Whitefish un ancien employé de l'entreprise de foresterie *Plum Creek* sur les critiques dont il aurait pu être témoin sur le fonctionnement et les valeurs de l'entreprise, il répond spontanément : « *I don't visit Missoula very often. Missoula is a very liberal town, and they have their opinions, the folks from there. I come from a more rural background, I grew up in a logging community* » (Whitefish, 7 juin 2014, n°75). Je ne lui avais jamais mentionné les quatre semaines que je venais de passer à Missoula, ni les convictions que je partageais avec certains de ses habitants - et son expression a trahi sa fierté de me voir décontenancée par sa réponse, pensant avoir débusqué un piège que je lui tendais. Un enseignant-chercheur de l'*Environmental Studies Program* de l'Université de Missoula explique d'ailleurs bien ressentir cette aversion lorsqu'il quitte la bulle que constituent et son milieu socio-professionnel et son ancrage géographique : « *You know when you go outside of Missoula, you get a lot of resentments [...] it's really interesting to me 'cause I try to work with a lot of ranchers and when I tell them 'I'm from Missoula, I'm from the University, and I'm from the Environmental Studies Program', already I have three marks against me! Really it needs a lot of time to grow trust* » (Missoula, 5 mai 2015, n°117).

Mais c'est entre Missoula et Bozeman que les rivalités sont les plus manifestes, exacerbées qui plus est par la présence de gentrifieurs dont les traits les plus caricaturaux dessinent des visages sensiblement différents : alors que les deux villes évoluent au gré des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification, leur modèle de développement semble répondre à des valeurs antagonistes, l'une « *hippie town* », l'autre « *yuppie*[164] *town* » - la quasi homophonie des deux expressions jouant un rôle certain dans leur emploi récurrent. A Bozeman en effet, « *it's like almost about your status, your socio-economic status, like how much money you make* » critique un habitant de Missoula. Ainsi, selon lui, « *between Missoula and Bozeman, one's more the hippie town, one's more the yuppie town. And if you had to pick between the two, you're like... ho, I prefer the hippie town* » : elle évoque alors une « *state-wide reputation* » (Missoula, 11 mai 2015, n°122). La ville est également qualifiée de « *snobbish* » (Missoula, 8 et 18 mai 2014, n°29 et 8). Les habitants de Livingston rencontrés semblent par ailleurs refuser les dynamiques portées par les gentrifieurs de Bozeman - partageant par là le point de vue des alter gentrifieurs de Missoula : *« Bozeman did grow a lot faster than Livingston, and you know there is kind of an attitude that you can find there, people joke and call it "Bozangelies" because it's like a little Los Angeles in its attitude and you won't get that here* » (Livingston, 19 juin 2014, n°112). Pour l'écrivain Doug Peacock, qui vit à quelques miles de Livingston à Emigrant : « *there're you know a lot of working artists in Livingston, it's not like Bozeman which is crazy full of recreationists and yuppie college students...* » (Emigrant, 19 juin 2014, n°110). En

[164] Acronyme de « *Young Urban Professional* », cette expression péjorative désigne des citadins souvent jeunes, toujours fortunés, inscrivant dans leur apparence, leur discours et leur pratique leur réussite sociale et économique conventionnelle, mais surtout leur pleine adhésion au modèle capitaliste.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

retour, Missoula est considérée par les habitants de Bozeman les plus pourvus en capital économique comme excessivement démocrate - « *it's a lot more liberal town. Bozeman has pockets of liberal areas but for the most part it's a pretty conservative area. That's one of the big differences with Missoula.* » « *And would you like to live in Missoula?* » « *Probably not* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°101) - voire dangereuse en raison du profil socio-économique plus modeste de ses habitants : « *Crime rate is higher up there [...] I think Missoula might be a little cheaper to live actually, so just... I wouldn't associate people who can't afford to live here with being more crime rate but you know... there's more poverty there, there's more crime* » (Bozeman, 14 juin 2014, n°94).

Si les villes rivales de Missoula et Bozeman connaissent toutes deux une profonde mutation socio-territoriale, les récits recueillis auprès de la population en font les haut-lieux de formes de gentrification singulières, incarnées par des idéal-types aux valeurs sensiblement différentes. Susan Kollin, une enseignante-chercheuse au département d'anglais de Bozeman, spécialiste de littérature et civilisation de l'Ouest américain, m'a alors proposé son analyse :

« *Technically, Montana is in the Pacific Northwest. But when I think of the Pacific Northwest, I really think of it as a place of centrality, I really do think of Washington and Oregon and parts of Idaho, and yah that part where Missoula is is the Pacific Northwest. Bozeman is looking elsewhere, Bozeman's more like Jackson Hole and Aspen and Boulder, Colorado, cause those are ski towns and we have our identity more as a ski town then as funky alternative which is what Missoula is going for. And I don't know if you ever saw the bumper sticker in Missoula "Keep Missoula weird"... they have them in Portland... I bet they had them in Portland first. And then Missoula made the "Keep Missoula weird".*

There's a difference between Bozeman and Missoula. People describe it as Writers versus Real Estate. The writers are in Missoula: they have the MFA program, that's very famous, and they invite a lot of writers, and it's a kind of artistic hippie thing... there's something interesting about Bozeman, where we're becoming like the place where you go to buy your second home and buy a ranch and have your condo for skiing. There's like a countercultural element that stays since the 70s and you can locate it geographically in places like Missoula, the younger sister to Portland and Seattle, and that's different from what's happening in the other New West, which is really the Turnerian mythology in some ways updated for contemporary times. I mean I think in that New West those people are looking for a healing in nature, those people are antisocial, that's what Turner was all about right, whereas what Missoula and Portland and Seattle seem to be like utopian spaces, political utopian and socially utopian spaces » (Bozeman, 10 juin 2014, n°81).

Susan Kollin appréhende les processus dans une perspective régionale, reconnaissant une filiation dans les dynamiques contemporaines des villes gentrifiées de l'Ouest : regardant dans des directions différentes, vers Portland et Seattle pour Missoula, Aspen, Boulder et Jackson Hole pour Bozeman, ces villes incarneraient une transformation profonde des valeurs sociales et environnementales qui guident ceux qui les habitent, au fondement de leur mutation socio-territoriale. Au terme de cette analyse des archétypes sociaux et territoriaux de l'Ouest du Montana, il faut alors souligner l'étonnant consensus qui vient nourrir ces représentations. Je n'ai pas sciemment grossi les traits des visages rencontrés et des lieux visités afin que, déformés puis reformés, ils se prêtent à un exercice de typologie. Quelle que soit la date à partir de laquelle ils se sont installés dans le Montana, qu'ils en soient originaires ou non, décrivant leur ville ou non, les

Licence CC BY-NC-ND 3.0

habitants semblent partager la même interprétation des lieux et des individus qui les entourent - et peu importe qu'ils les côtoient ou qu'ils en apprécient les valeurs. En émerge une géographie de l'Ouest du Montana nécessairement acérée, presque caricaturale - et j'ai été la première surprise par cette évidence des identités urbaines et des rôles sociaux qui s'est révélée dès mes premières semaines de terrain.

Enfin, je ne prétends aucunement à la représentativité des individus que j'ai rencontrés au regard des attributs démographiques de Missoula, Bozeman et Whitefish ; pour autant, il est amusant de constater à quel point les habitants avec lesquels j'ai réalisé des entretiens dans ces villes semblent par leurs caractéristiques socio-économiques obéir à la géographie très archétypale de la gentrification du Montana qui apparaît dans les récits recueillis. Ainsi, si l'on croise les caractéristiques des individus rencontrés aux lieux dans lesquels les entretiens ont été réalisés, il apparaît nettement que les néo-arrivants les plus dotés en capital culturel et ceux investis dans la protection de l'environnement sont surtout présents parmi les habitants de Missoula ; à Whitefish sont clairement surreprésentés les néo-arrivants disposant du plus de capital économique ; quant à Bozeman, ce sont les néo-arrivants les plus précaires qui ont été le plus largement interrogés (figure 63). Dans ce dernier cas, ce résultat peut probablement s'expliquer par le fait que dans cette ville peut-être plus qu'ailleurs, le prix à payer pour avoir accès à la *wilderness* est particulièrement élevé - « *Bozeman is the most expansive place to live in this area for just the normal people* » (Bozeman, 14 juin 2014, n°94), mais que les habitants sont prêts à tous les sacrifices en raison de l'offre très attractive qu'elle propose notamment en termes d'activités récréatives. Par ailleurs, l'importance des emplois faiblement rémunérés, dans un contexte d'économie de services, peut expliquer également cette surreprésentation des plus précaires à Bozeman.

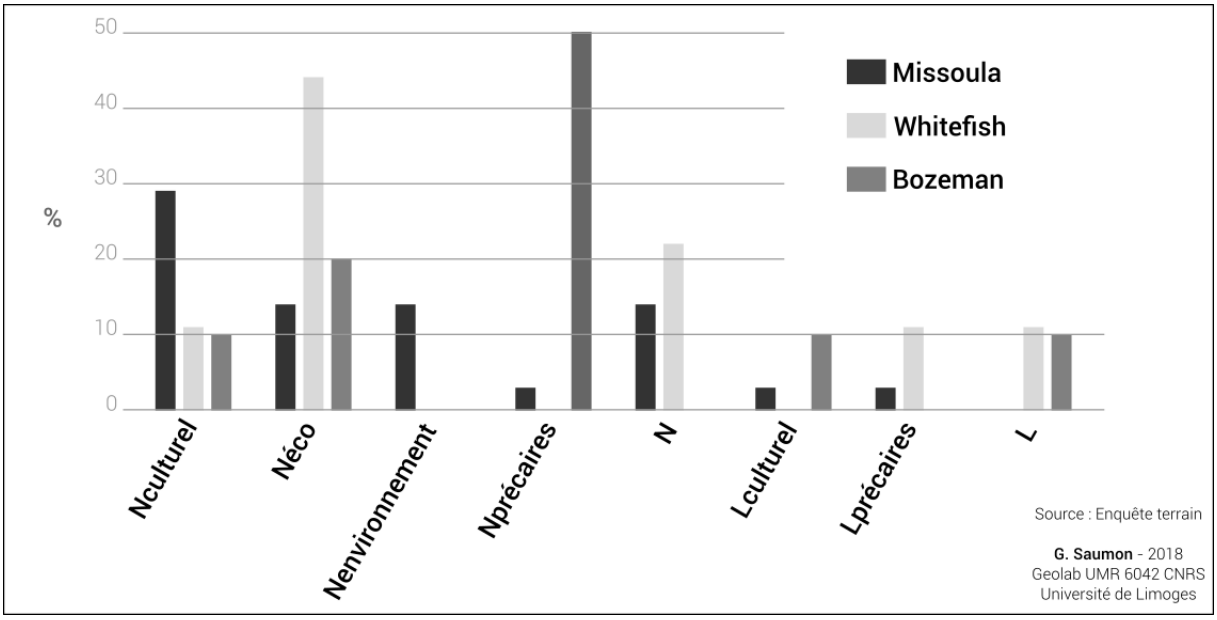


Figure 63 : caractéristiques socio-économiques des individus rencontrés selon le lieu de réalisation de l'entretien

Licence CC BY-NC-ND 3.0

L'analyse sur Iramuteq des spécificités des réponses à la première question « *Where do you live and why ?* » selon les caractéristiques socio-économiques des individus rencontrés permet de conforter ce constat : la ville de Bozeman est beaucoup plus fréquemment mentionnée dans les réponses des néo-arrivants les plus précaires, Whitefish dans les réponses des néo-arrivants disposant du plus de capital économique et Missoula dans les réponses de ceux disposant du plus de capital culturel ou investis dans la protection de l'environnement. Si ce résultat ne fait que confirmer le précédent, le logiciel me permet d'approfondir l'analyse en isolant des segments de texte caractéristiques de ces spécificités. Ainsi, un néo-arrivant de Bozeman fait spontanément le lien entre la ville dans laquelle il a fait le choix de s'installer, son offre de sports de pleine nature et ses difficultés financières : « *I live in Bozeman, Montana and I live here just because of I mean... just access to mountain and quality of life, rivers and... basically just access to the outdoors and... because to me Bozeman's like a mountain town and to me Bozeman's the most livable mountain town I could find, economically diverse* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°90). A l'inverse, le néo-arrivant interrogé à Whitefish dont la réponse est la plus caractéristique de son profil fait uniquement référence aux opportunités récréatives de la ville, auxquelles ses capitaux économiques permettent l'accès : « *we are in the process of moving to Whitefish, so I would say I live in Whitefish. We're moving here from Chicago, it would be done next week, so then we will truly be seven-day in Whitefish. But the reason why it's because we think it's a very beautiful area, it has a very nice small town with fantastic outdoor activities, the skiing, the golfing, the hiking, the fishing, there's so much to do outdoor, and so we really like that* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°57). Pour ce qui est de Missoula, un exemple de discours fait clairement référence à l'investissement de son auteur dans la protection de l'environnement, qu'il associe spontanément à sa présence dans cette ville en particulier : « *that is a good question because I guess certainly Missoula has become my home, I lived here longer than anywhere of where I lived in my life. And I have a community here, and a real connection to this creek here, the Rattlesnake creek particularly, and I work with the Open space committee here, as a volunteer to preserve the open spaces, and I have a group of women called Earthcare, that I helped start* » (Missoula, 17 mai 2014, n°24).

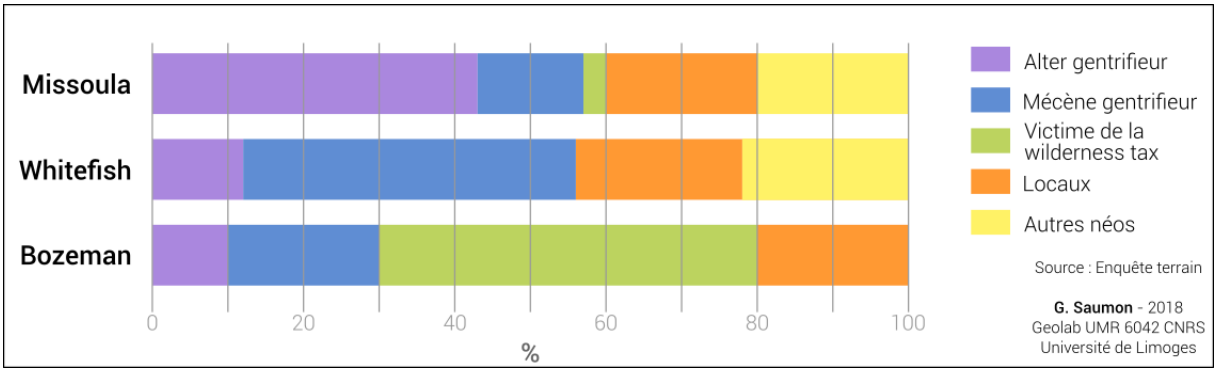


Figure 64 : distribution des idéal-types dans les trois villes les plus emblématiques des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification dans l'Ouest du Montana

A partir de là, si j'associe les caractéristiques socio-économiques des individus que j'ai rencontrés aux trois formes d'idéal-types auxquels ceux-ci semblaient tendre au moment de l'entretien, la distribution de ces coquilles identitaires dans les villes de Missoula, Bozeman et

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Whitefish (figure 64) me permet de proposer une géographie archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana.

Les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale dans l'Ouest du Montana s'inscrivent alors dans un archipel particulièrement sélectif, et les villes et vallées qui le composent, toutes dotées d'identités spécifiques, en accueillent les personnages emblématiques. Or, que se passe-t-il lorsque l'on se déplace d'un îlot à l'autre de l'archipel ? Je veux faire référence ici aux espaces interstitiels, que l'on traverse sans y prêter attention, clairement ignorés dans les récits des uns et des autres : plus ou moins marginaux, terres agricoles ou des Réserves indiennes, ils constituent les oubliés du *New West* (figure 65). Ce constat a engagé ma vigilance, pour ne pas participer à produire une géographie négligeante, aveugle aux disparités socio-territoriales d'un terrain d'étude particulièrement fragmentaire.

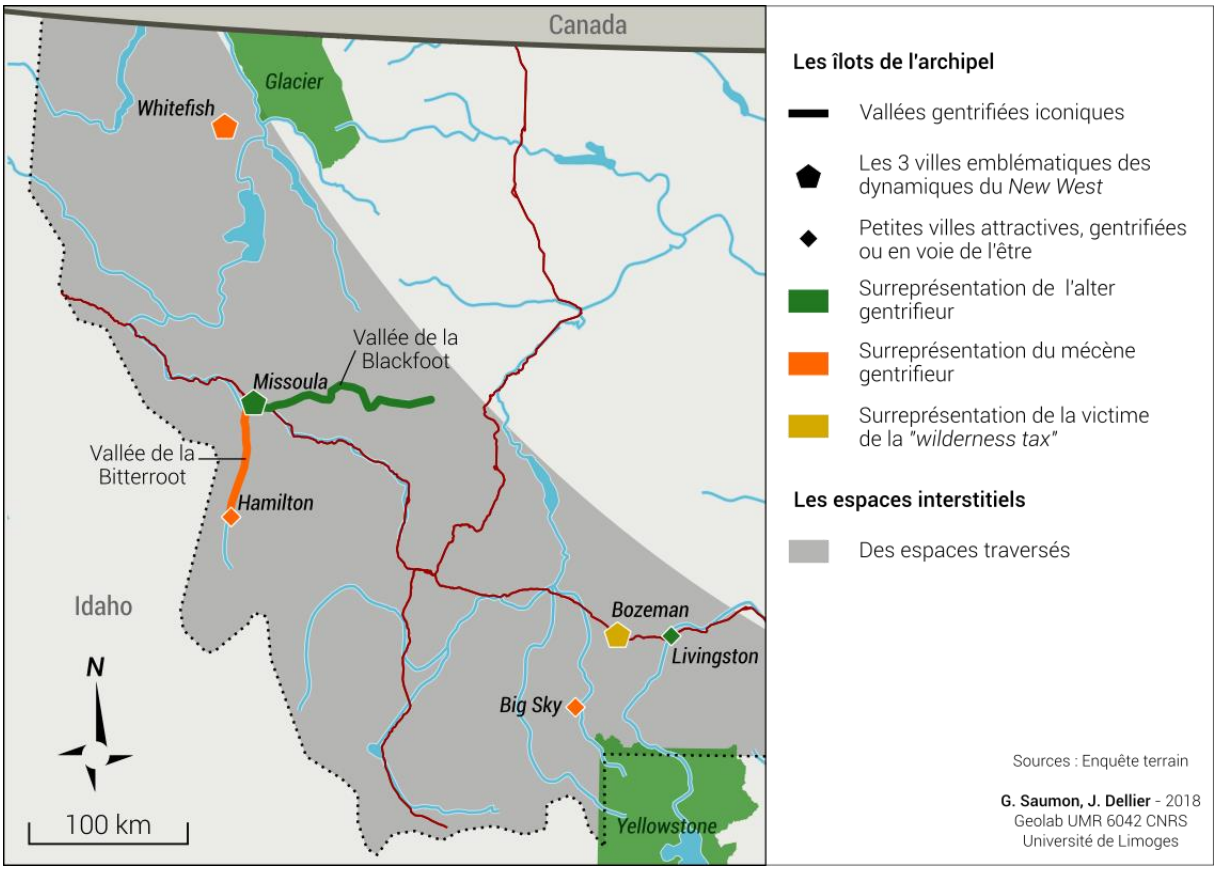


Figure 65 : une géographie archétypale de la gentrification dans le Montana : dessiner un archipel

Car même au coeur des villes du *New West*, l'empreinte des migrations d'aménités et de la gentrification est inégale, et m'invite à m'approcher au plus près des formes territoriales et paysagères qu'elles produisent.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2.2. Relever les empreintes de la gentrification : de la transformation des paysages aux nouvelles fragmentations urbaines

Cette partie propose un dernier changement d'échelle, qui consiste à décrire l'inscription territoriale de la gentrification dans les îlots les plus attractifs de l'archipel du Montana, et les formes paysagères que celle-ci revêt. Or, cette focale vient révéler la complexité des dynamiques socio-territoriales en jeu, approfondie dans un second temps par un focus sur la ville de Missoula : en mettant en lumière les nouvelles fragmentations urbaines que les migrations d'aménités accompagnent voire produisent, il s'agira alors d'observer de manière quelque peu paradoxale les marques d'une gentrification rurale en centre-ville.

2.2.1. Les nouveaux paysages de la gentrification dans l'Ouest du Montana, ou les manifestations paysagères de la circulation du capital

Il s'agit ainsi de rechercher les marqueurs territoriaux et plus spécifiquement paysagers de la gentrification dans les sites les plus emblématiques de l'Ouest du Montana. Mon intérêt pour les paysages s'inscrit dans une approche renouvelée de cet objet de la géographie, considéré ici comme une construction sociale - en raison d'abord du regard qui les fait naître, mais aussi parce qu'ils sont le produit d'un processus de distinction par des individus façonnant leur environnement, plus ou moins consciemment, afin qu'il réponde aux codes de leur groupe social d'appartenance (Berque, 1994, 2010; Phillips, 2005). Cette approche invite le géographe à lire les signes présents dans les paysages lorsqu'il étudie les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale, considérant que ces derniers peuvent jouer un rôle déterminant dans les stratégies résidentielles en rapprochant les individus partageant les mêmes considérations esthétiques, voire les mêmes valeurs, et qui une fois installés participent en retour à la fabrique de ces paysages d'appartenance. Il s'agit alors de doublement prêter attention à la « composante discursive du paysage », non seulement en considérant ces signes comme des « éléments de langage »[165] que le chercheur est en mesure de déchiffrer (Richard, 2017, p.180), mais aussi en étant attentif à la manière dont les individus rencontrés identifient et nomment ces signes. Pour autant, mon travail ne fait qu'effleurer une approche paysagère de la gentrification du *New West* dont les potentialités me semblent particulièrement stimulantes : si j'ai interrogé les individus rencontrés sur leur résidence, leurs réponses souvent imprécises, la localisation des entretiens[166] et l'orientation que j'avais dès lors donnée à ma thèse (cf chapitre 3) ne me permettent pas d'associer les gentrifieurs rencontrés à un paysage résidentiel de manière aussi précise et certaine qu'une investigation plus poussée pourrait potentiellement me le permettre dans des travaux de recherche à venir. Mon travail de terrain m'a

[165] Frédéric Richard parle alors de « microformes » paysagères, qu'il définit comme des « indicateurs potentiellement perceptibles par plusieurs sens (vue, ouïe, odorat) traduis[ant] la composition et les dynamiques sociales d'un espace ainsi singulier/singularisé » (Richard, 2017, p.180).

[166] Obtenir des entretiens avec la plupart des individus contactés ou rencontrés a été chose aisée ; pour autant, j'ai rapidement constaté que les rendez-vous étaient spontanément fixés dans des cafés, traduisant une certaine réticence à présenter l'intimité de son logement, sans doute des formes de méfiance parfois - je l'ai aussi ressenti lorsque je m'approchais bien trop près prendre quelques images des propriétés privées.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

malgré tout permis d'esquisser les grands traits des paysages de la gentrification dans l'Ouest du Montana.

Ils sont d'abord un paysage de la construction, manifestation la plus visible de la néo-résidentialité sur ce territoire attractif. Parcourir en voiture les franges des villes les plus emblématiques de ces dynamiques socio-territoriales conduit souvent à traverser de vastes espaces en construction, plus ou moins aboutis, des simples panneaux des promoteurs immobiliers signalant des opportunités d'achats sur des parcelles tout juste subdivisées, aux chantiers en cours de finalisation. Ces néo-paysages résidentiels constituent des quartiers entiers aux marges de la ville, principalement à l'Ouest et au Nord pour la ville de Bozeman par exemple - dont la croissance à l'Est et au Sud est limitée par le relief (photographie 25).

Photographie 25 : des paysages de la construction, à l'Ouest de Bozeman

Bozeman, 12 juin 2014 (clichés G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Au Sud-Est de Missoula, les subdivisions des anciens ranchs ont été particulièrement importantes ces dernières années, et de nouveaux quartiers sortent aujourd'hui de terre (photographie 26).

Photographie 26 : des ranchs devenus quartier résidentiel, au Sud-Est de Missoula

Missoula, 12 mai 2015 (clichés G. Saumon)

Emergeant souvent d'anciennes terres agricoles dévolues à l'économie du ranch, ces paysages résidentiels en construction viennent alors signifier la mutation fonctionnelle des terres de l'Ouest américain, correspondant à la transition entre une fonction productive caractéristique de l'*Old West* et une fonction résidentielle et récréative caractéristique du *New West*[167]. Cette analyse me conduit alors à adopter une interprétation souple du concept de gentrification, considérant à la suite de certains auteurs que le remplacement, à défaut du déplacement, de population que cette mutation implique peut être envisagé comme un marqueur du processus (Davidson and Lees, 2010; Phillips, 1993; Richard, 2017) : celui-ci serait alors caractérisé dans le Montana par l'installation de néo-arrivants mettant en œuvre leurs capitaux, dont leur stock est supérieur à celui des populations qui occupaient jusqu'alors les espaces investis, pour acquérir des terres et y construire leur résidence. Par effet mécanique, ces investissements se traduisent par une augmentation de la valeur foncière et symbolique des terres, et par la mise à distance, certes indirecte et partielle, des populations moins pourvues en capitaux. Il faut alors relever la singularité des manifestations paysagères du processus dans le Montana, puisqu'il prend la forme de ces nouvelles constructions résidentielles *a contrario* des rénovations qui caractérisent les gentrifications rurales des terrains de l'autre côté de l'Atlantique. Martin Philipps a en effet étudié la manière dont les gentrifieurs de deux villages du Berkshire réinvestissent des maisons anciennes déjà rénovées (Phillips, 2002). Cette

[167] Cette analyse sera au cœur de la partie 3.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

attirance pour un habitat rural authentique est également mentionnée dans les travaux de Miguel Solana-Solana qui analyse l'affection des néo-arrivants d'origine urbaine pour les maisons en pierre d'architecture traditionnelle catalane (Solana, 2006). Dans les Hautes-Corbières, Marc Perrenoud montre comment les artisans mettent leur savoir-faire au service des gentrifieurs au travers des chantiers de rénovations (Perrenoud, 2008). Plus récemment, Frédéric Richard, Greta Tommasi et Julien Dellier ont décrit les opérations d'embellissement des extérieurs et d'agrandissement des ouvertures de bâtis traditionnels appréciés pour leur typicité dans la montagne limousine (Richard et al., 2014), quand Gilles Laferté a analysé les formes résidentielles de l'embourgeoisement agricole en France (Laferté, 2016).

Cette singularité d'une gentrification par la construction résidentielle dans le Montana ne peut se comprendre qu'au regard de la souplesse réglementaire dont bénéficient les investissements fonciers dans les Rocheuses. La responsable du *Department Service* de la ville de Missoula explique ainsi que les particuliers et promoteurs peuvent monter des projets de développement immobilier et s'installer globalement comme ils l'entendent dans un Etat particulièrement permissif, soucieux avant tout d'assurer croissance et emplois : « *Do whatever you want. Private property rights rules* » résume-t-elle (Missoula, 6 mai 2015, n°118). S'il existe bien une « *growth policy* » pour la ville de Missoula, approuvée par le *City Council*, celle-ci n'est en réalité exigée par l'Etat que dans les parties du Montana les plus peuplées et n'a pas de caractère coercitif : il s'agit avant tout d'un instrument de planification ayant pour objectif d'orienter les politiques urbaines vers un développement dorénavant plus réfléchi et concerté, comme l'indique le nom de la nouvelle « *growth policy* » finalisée et adoptée en novembre 2015 après un long processus consultatif, « *Our Missoula* ». Le discours est le même à l'échelle du comté de Missoula, dont les services d'urbanisme essaient de se coordonner avec la ville (Missoula, 28 mai 2015, n°23) : approuvée cette fois par le *Board of County Commisioners*, la « *growth policy* » du comté dessine des objectifs et des stratégies d'actions en termes d'usage du sol, de construction des infrastructures et de gestion des ressources naturelles notamment, dans les limites du comté et à l'extérieur des limites de la ville. Peu contraignant là encore, l'Etat du Montana indique simplement ce qui doit figurer dans ce guide, dont les grandes lignes reposent sur les enjeux soulevés lors des audiences publiques organisées dans les différentes communautés rurales concernées[168]. Ce caractère uniquement consultatif est d'ailleurs bien spécifié sur le document, dont la dernière révision a été adoptée en mai 2016. Cette prévenance semble faire écho à la difficulté dans l'Ouest américain à imposer tout cadre réglementaire, dans une région où le culte de la propriété privée ainsi que la valeur accordée à la liberté de s'installer où on le souhaite, dans un esprit délibérement pionnier, restent manifestes. En attestent les tensions qu'a générées l'application des règles de subdivision dans le Montana : en effet, une loi d'Etat, *The Montana Subdivision and Planning Act* de 1973, impose aux comtés le respect de certains critères pour délivrer des autorisations de subdivisions de parcelles[169]. L'application de la loi par les structures publiques

[168] Les communautés rurales concernées par la « *growth policy* » du comté de Missoula, regroupées ensuite en huit « *planning regions* », sont Lolo, Frenchtown, Ninemiles, PatteeCreek, Everough, East Missoula, Bonner, Clinton, Rockcreek, Potomac, Greenough, Seeley Lake, Condon. Définir des enjeux communs est d'autant plus difficile à l'échelle des comtés que chaque communauté défend ses objectifs et stratégies de développement propres : Seeley Lake et Swan Valley sont des communautés encore très dépendantes de l'exploitation du bois, tout en constituant des habitats importants pour la faune sauvage, même si la première valorise de manière croissante les opportunités touristiques et de loisirs ; Potomac et Greenough sont des communautés encore majoritairement agricoles ; l'essor démographique de Lolo repose sur les mobilités pendulaires vers Missoula (Missoula, 28 mai 2015, n°23).

[169] Au-delà du critère de taille minimale de la parcelle, il s'agit précisément d'étudier et d'évaluer l'impact potentiel de cette subdivision sur l'agriculture, les services aux usagers d'eau agricole, l'environnement naturel, les services de proximité, la faune sauvage et son habitat, la santé et la sécurité publiques (*Missoula County Subdivision Regulations*, 2016).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

elles-mêmes a été particulièrement conflictuelle, puisque depuis son adoption en 1973 elle a été critiquée et amendée à chaque session législative. Pour Tammy McGill qui en a étudié l'histoire complexe, « because private property rights reign supreme with the Legislature, drafters of the Act knew that zoning as land use regulation on a county or state-wide level was an unrealistic vision » (McGill, 2006). Ensuite, la délivrance des autorisations par les comtés aux particuliers ou aux promoteurs est également conflictuelle, puisqu'elle suscite des opposants dans les deux camps - qu'il s'agisse des partisans d'une régulation plus stricte des subdivisions contestant la facilité avec laquelle les autorisations sont délivrées, au nom de la préservation des grands espaces de l'Ouest américain mais aussi par peur de l'installation croissante de néo-arrivants, ou bien à l'inverse ceux qui refusent tout droit de regard sur la subdivision et la construction, qui plus est à l'échelle fédérale ou étatique, car fervents défenseurs des libertés individuelles (Missoula, 28 mai 2015, n°23). Mais si les subdivisions sont en soi conflictuelles, elles sont loin de concentrer l'essentiel des enjeux des nouvelles constructions dans le Montana, qui se font majoritairement sur de vastes parcelles. Le groupe de recherche *Headwaters Economics* a produit en avril 2018 un rapport alarmant intitulé « Montana Losing Open Space ». Entre 1990 et 2016, le nombre de maisons individuelles a connu une croissance de 50 %, de 224 000 à 337 000 environ. Plus de 500 000 ha de terrains non bâtis ont ainsi été convertis en terrains résidentiels, ce qui équivaut à la superficie totale des terres du Montana gérées par le *National Park Service*. Les comtés de Gallatin (Bozeman), Flathead (Whitefish), Yellowstone (Billings) et Missoula comptabilisent plus de 50 % de ces constructions résidentielles depuis le début des années 2000 (Headwaters Economics, 2018). Il serait pour autant naïf d'interpréter ces paysages en construction uniquement à la faveur de la souplesse réglementaire du Montana : il ne fait nul doute que d'autres spécificités territoriales, notamment liées à l'Histoire et à la culture américaine - la conquête récente de l'Ouest associée à la dynamique de front pionnier, le sentiment d'appartenance aux grands espaces dont l'investissement potentiel paraît sans limite, entre autres - , sont également déterminantes et mériteraient d'être approfondies.

Quoi qu'il en soit, la place qu'occupent ces constructions dans les dynamiques de gentrification dans l'Ouest du Montana participe grandement à l'uniformité de ces paysages au regard des singularités architecturales régionales que les opérations de rénovation valorisent au contraire sur d'autres territoires. Elles traduisent en effet une certaine standardisation des goûts d'une partie à l'autre des Etat-Unis, puisque les mêmes paysages résidentiels semblent de prime abord dominer, en atteste la typologie des « development geographies of the New West » proposée par William R. Travis (Travis, 2007).

« Emerging exurbia », « resort zones » et « gentrified range », les trois formes de développement résidentiel que l'auteur identifie (cf chapitre 2) se manifestent sur tout mon territoire d'étude, sans distinction - l'auteur lui-même prend l'exemple de Bozeman pour caractériser l'« emerging exurbia » (Travis, 2007, p.121) et les « resort zones » (Travis, 2007, p.135). Ces deux modèles font référence à un paysage de la gentrification standardisé à l'échelle du territoire américain, et emblématique de l'investissement foncier et résidentiel des néo-arrivants disposant de capital économique. L'« emerging exurbia » correspond en effet aux poches de développement résidentiel de faibles densités en périphérie directe des centralités urbaines, offrant aux nouveaux habitants la promesse d'une confrontation confortable avec le monde sauvage - vue sur les montagnes à quelques minutes des services et commerces (Travis, 2007, p.39). Ces quartiers entiers qui semblent subitement sortir de terre, sur de vastes parcelles souvent dévouées jusqu'alors à un

Licence CC BY-NC-ND 3.0

usage agricole, sont en effet très bien connectés au centre-ville : les infrastructures routières représentent un enjeu fort, et de manière multiscalaire, qu'il s'agisse dans le cas du Montana du rôle structurant de l'*Interstate-90* qui traverse l'Etat de part en part pour une population de plus en plus mobile, ou de la mutation fonctionnelle des réseaux routiers autrefois utilisés pour l'acheminement des ressources naturelles, produites ou nécessaires à la production, leur nouvelle signification est emblématique de la transformation de l'*Old West* en *New West*[170].

Quant aux « resort zones », elles désignent chez Travis ces villes du ranch ou de la mine reconverties aujourd'hui autour des activités du tourisme et des loisirs, et investies par des populations d'une autre catégorie sociale : elles accueillent dorénavant des hôtels de luxe et des centres de conférence, des commerces haut-de-gamme et des restaurants étoilés, ainsi que de nombreuses résidences secondaires. Pour l'auteur, on assiste alors à une « redécouverte » de la ville par une nouvelle population - le terme invite à rapprocher cette dynamique du mouvement historique de la conquête de l'Ouest - dont la rapidité du processus entraîne la montée subite des prix du foncier, la mutation du marché de l'emploi avec une forte croissance du secteur tertiaire (notamment dans les services). La spécificité de cette forme résidentielle repose sur la singularité du facteur de son développement : pistes de ski à proximité, ville située aux portes d'un Parc national, *hot spot* pour la pêche et la chasse, c'est en effet véritablement l'opportunité récréative qui est à l'origine de ce paysage de la gentrification dans le *New West* (Travis, 2007, p.135).

Dans les « resort zones » comme dans les « emerging exurbia », le développement résidentiel prend la forme de nouvelles constructions et les collines environnant la ville sont privilégiées. A Whitefish, lorsque je demande à l'agent immobilier du *Trails West Real Estate* où ont lieu les ventes actuellement, il m'explique de manière claire que si les plus modestes s'installent en ville, et les familles des classes moyennes plus au sud où les prix restent raisonnables, les plus aisés élisent les hauteurs de la ville, notamment autour du lac, où il est impossible aujourd'hui d'acquérir une résidence à moins de 2 millions de dollars[171] (Whitefish, 5 juin 2014, n°65). La propriétaire d'une galerie d'art me parle de sa clientèle fortunée. Lorsque je lui demande où elle réside à Whitefish, elle me répond : « *Anywhere in the mountains. Or anywhere around the lake. The closer you get to the mountains, the bigger and fancier are the houses* » (Whitefish, 3 juin 2014, n°56). Ces dynamiques ont pour corollaire la privatisation des plus beaux paysages, et les *gated communities* se multiplient, entrainant notamment la fermeture des zones d'accès au Whitefish Lake (figure 66) : « *a lot of the lake is privatized as far as beaches and things like that and a lot of the locals are really upset about that* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°68).

[170] En effet pour l'auteur, « at the mesoscale, we find networks of rural roads originally built for access to and transportation of natural resources now acting as conduits for exurbia. Farm, ranch, mining and timber roads laid down a transportation network that, in the New West, serves the consumption of landscape as amenity rather that as product » (Travis, 2007, p.122). Ce point sera développé dans la partie 3.

[171] A titre de comparaison, la valeur moyenne des maisons est de $233,200 dans le Montana et de $295,900 à Missoula (source : www.zillow.fr).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Figure 66 : la privatisation du *Whitefish Lake* : un banc pour unique accès ?

6 juin 2014 (clichés G. Saumon)

L'évolution des paysages résidentiels du fait des processus de migrations d'aménités et de gentrification peut ainsi également s'observer *via* la transformation des voies et passages, dont la privatisation progressive constitue un indicateur pertinent de l'entre-soi de ces dynamiques socio-territoriales. L'exclusion des groupes sociaux plus modestes de ces nouvelles formes de développement résidentiel est manifeste, et *a contrario* des efforts des gentrifieurs britanniques pour « satisfaire aux canons de l'esthétique rurale » (routes sinueuses bordées de murs de pierres sèches, haies très entretenues etc.) afin d'en reproduire le « décor » (Richard, 2017, p.59), certains paysages de la gentrification dans le Montana semblent relever d'une démarche ostentatoire, accumulant des éléments venant surtout signifier la possession de capital économique : des parcelles démesurées accueillent double, triple, quadruple garages parfois, occupés par des pick-ups ou des yachts, les résidences sont fastueuses, les jardins irréprochables (photographie 27). Dans des cadres paysagers toujours particulièrement attractifs, les Rocheuses à perte de vue, ces résidences situées sur les hauteurs manifestent de manière ostensible la supériorité socio-économique de leurs

Licence CC BY-NC-ND 3.0

habitants sur le reste de la ville. L'expression « down-valley » est d'ailleurs récurrente dans l'Ouest américain pour désigner ceux contraints aux plus basses altitudes par des valeurs foncières suivant les mêmes courbes que le relief[172] (Travis, 2007, p.146).

Photographie 27 : un luxe ostentatoire

De haut en bas et de gauche à droite : vallée de la Bitterroot, en périphérie d'Hamilton, 25 mai 2014 ; quartier de Mansion Heights, Missoula, 12 mai 2015 et 18 juin 2015 (clichés G. Saumon)

Pour autant, il existe dans le nouvel Ouest américain un type de résidentialité plus emblématique de l'histoire et de la culture régionale. William R. Travis propose dans sa typologie de

[172] « The phrase 'down-valley' is derived, of course, from the geography of the West's ski resorts, which are naturally at higher elevations, at the tops of valleys, but it applies to the exodus of residents in any direction » (Travis, 2007, p.146).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

distinguer le « gentrified range » des autres formes de développement résidentiel (Travis, 2007)[173]. Egalement qualifié d'*amenity ranch* ou d'*hobby ranch* par les individus que j'ai rencontrés, le « gentrified range » renvoie à l'achat de ranchs immenses par des nouveaux arrivants n'ayant aucune connection avec le monde agricole. J'ai déjà dans le chapitre 2 mentionné les travaux portant sur cette fabrique d'un idéal fermier, reposant sur la mise en scène d'une néo-ruralité fantasmée, dans les contextes britannique (Sutherland, 2012), australien et américain (Friedberger, 1996; Gill et al., 2010; Gosnell et al., 2006; Gosnell and Travis, 2005; Woods, 2016). Si dans l'Ouest américain le phénomène est ancien - puisque dès les années 1880 de riches investisseurs intéressés par les chevaux et les résidences de chasse achètent déjà d'immenses ranchs, le phénomène s'est accéléré dans les années 1980 et 1990, à l'initiative de personnalités comme Ted Turner, David Letterman, ou des stars de cinéma. Selon l'auteur, presque la moitié des ranchs de l'Ouest américain serait maintenant dévolue à des pratiques résidentielles et récréatives uniquement - tout en maintenant à la marge certaines activités agricoles pour leur fonction d'ornement ou de divertissement (Travis, 2007, p.160). Que les parcelles sur lesquelles ils sont construits soient laissées intactes ou subdivisées, les *amenity ranchs* se distinguent des ranchs traditionnels par l'immensité de la taille des résidences qu'ils accueillent, mais aussi par la présence de chalets pour les invités, de manèges à chevaux, d'étangs à truites, et même parfois de pistes de décollage et de hangars pour les jets privés. Certains attributs du monde agricole sont en effet maintenus pour leurs vertus esthétiques et récréatives, mais dépourvus de sens[174] - les barrières blanches entourent toujours d'immenses pâturages, mais il n'y a plus de troupeaux, juste quelques chevaux et parfois quelques vaches de compagnie[175] (^photographie 28).

Si je retrouve ainsi les formes résidentielles de la typologie proposée par William R. Travis dans les paysages de la gentrification observés dans l'Ouest du Montana, celles-ci semblent principalement faire référence aux investissements immobiliers des plus grands détenteurs du capital économique, correspondant majoritairement à la figure du mécène gentrifieur. Or, l'idéal type de l'alter gentrifieur s'extrait souvent de ce modèle, et refusant une résidentialité d'autant plus conventionnelle ici qu'elle manifeste ostensiblement la possession d'un important capital économique, choisit *a contrario* d'habiter des yourtes et cabanes « off-the-gridd », préférant emblématiquement aux apparats des villas et des *amenity ranchs* sur les hauteurs des villes le dénuement d'un mode de vie au fond des bois.

[173] Il faut noter que William R. Travis associe cette forme résidentielle seulement à la notion de gentrification rurale (« I prefer the term 'rural gentrification', which captures the key process : the appropriation of rural land with capital not associated with, or earned from, traditional rural land uses such as farming, ranching, logging, and mining. Many Americans with the means are deploying their wealth to realize a dream of owning a piece of the West, and they are buying these lands precisely for the amenity of rurality » (Travis, 2007, p.159)).

[174] L'apparition d'*amenity ranchs* dans l'Ouest du Montana est ainsi emblématique de la mutation socio-territoriale de l'*Old West* en *New West* et de l'hégémonie nouvelle de certaines valeurs environnementales, et le personnage de l'*amenity rancher* sera analysé à la lumière de la grille de lecture capital environnemental dans la partie 3.

[175] L'analyse des *amenity ranchs* - ce qu'ils viennent signifier en termes de fusion de l'*Old* et du *New West* - sera approfondie dans le chapitre 8.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 28 : les barrières blanches, un décor factice des *amenity ranchs* ?

De haut en bas : vallée de la Bitterroot, près d'Hamilton, 25 mai 2014 ; quartier de Grant Creek, Missoula, 12 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Par ailleurs, parce que son quotidien est fondé sur la sollicitation permanente de ses actifs culturels et sociaux, l'alter gentrifieur de l'Ouest du Montana privilégie parfois dans ses choix résidentiels les petites centralités susceptibles de lui offrir commerces et services à même de combler ses appétits. Cela m'amène à souligner la multiplicité et la richesse des paysages de la gentrification sur mon territoire d'étude, qui loin de se réduire aux villas ostentatoires des nouveaux quartiers résidentiels aux marges de la ville, intègrent également des formes d'habitat plus marginales et dissimulées, ainsi qu'une reconquête des petites centralités qu'une thèse sur la gentrification rurale ne semblait pas au départ destinée à révéler. La diversification de l'offre commerciale ainsi que la montée en gamme des types de commerces existants en ville constituent ainsi un indicateur pertinent de la gentrification, attirant des profils variés de nouveaux habitants

Licence CC BY-NC-ND 3.0

susceptibles de réinvestir les centralités. Des déambulations dans Missoula, Bozeman ou encore Whitefish permettent immédiatement de constater le dynamisme de ces petites villes qui alternent galeries d'art aux devantures soignées, librairies aux rayonnages aguicheurs et dont les vendeurs sont diserts et cultivés, boutiques de décorations intérieures dosant savemment raffinement et touches d'*Old West*. Quant aux magasins de sports de pleine nature, les équipements de pêche et de chasse y côtoient dorénavant les vestiaires des plus grandes marques. La transformation des restaurants et cafés témoigne également de l'évolution de leur clientèle : s'il y a toujours dans ces villes gentrifiées des pubs dont les pintes désaltèrent en fin d'après-midi les travailleurs, de sombres *Sport Bar & Grill* offrant aux aurores des *breakfasts* très complets arrosés d'un café très liquide, elles accueillent de plus en plus de restaurants raffinés proposant un large éventail de produits frais et locaux, et de nouveaux cafés caractérisés par une offre très diversifiée en espresso, macchiato, cappucino, mocaccino, dont les grains provenant d'un commerce équitable sont moulus sur place, en thés et tisanes issues de l'agriculture biologique, en boissons naturelles et énergisantes complexes à base de baies de goji ou de chou kale, dans des ambiances calmes et studieuses propices à la concentration - car tous ces cafés proposent une connexion wifi, parfaitement adaptés aux néo-arrivants en télétravail.

Ce constat m'invite alors à proposer un dernier changement d'échelle dans mon analyse des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale dans l'Ouest du Montana, en illustrant par une étude de cas la complexité des dynamiques socio-territoriales en oeuvre.

2.2.2. Focus sur Missoula : une gentrification rurale en centre-ville ?

Un maillage d'analyse plus fin encore permet en effet de révéler les fragmentations urbaines que les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale entretiennent ou renouvellent dans les villes les plus attractives de l'Ouest du Montana. Missoula est en ce sens emblématique puisque j'ai pu y constater, de manière quelque peu paradoxale, les marques d'une gentrification rurale sur ses marges mais aussi en son centre, venant ainsi rendre plus complexe la géographie très archétypale que j'ai jusque là proposée (figure 67).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

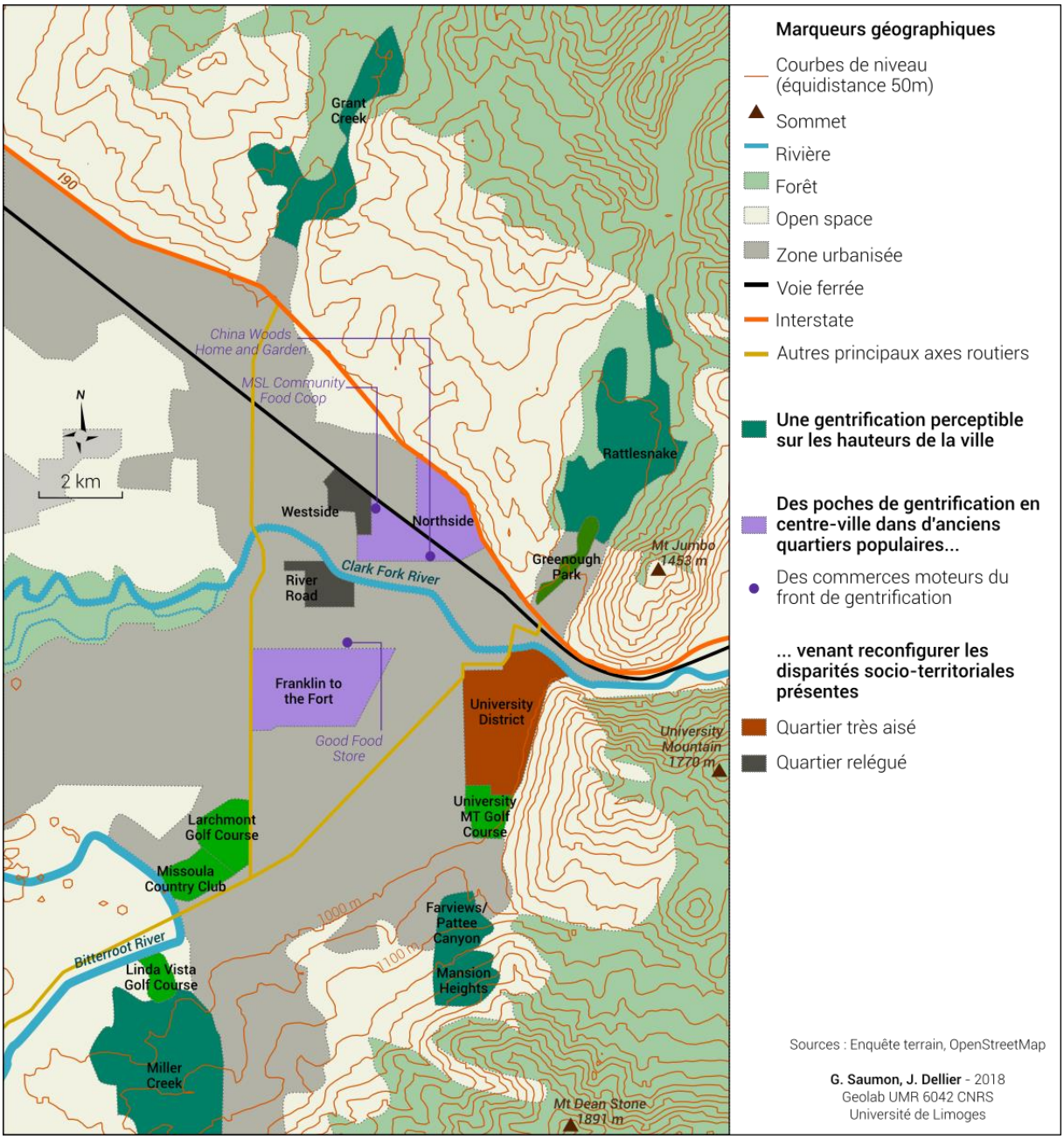


Figure 67 : des collines au centre-ville, des formes de gentrification plurielles à Missoula

La gentrification de Missoula est d'abord perceptible sur les hauteurs de la ville, sur ses marges immédiates. Lorsque j'interroge les habitants, quelle que soit l'ancienneté de leur installation, sur les quartiers de prédilection des nouveaux arrivants, tous mentionnent immédiatement les collines bordant la ville, au Nord et au Sud. « *I think a lot of people who want to move to Missoula area would want to be a part of the urban fabric, but we tend to have maybe the richest people by the high amenities properties* » (Missoula, 9 mai 2014, n°13). Plusieurs quartiers sur les hauteurs connaissent ainsi de nombreuses constructions et une dynamique de privatisation des espaces, et l'esthétique ostentatoire manifeste l'accumulation de capital économique de leur propriétaire : Grant Creek au nord-ouest de la ville (figure 68), ainsi qu'au sud-est les quartiers de Farviews, Pattee Canyon et surtout Mansion Heights au plus haut en sont emblématiques.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Figure 68 : promenade sur les hauteurs Nord de Missoula - quartier de Grand Creek, 12 mai 2014 : esthétique ostentatoire et privatisation (clichés G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Au sud-ouest, de nouvelles résidences sont en construction, et hormis les propriétés très luxueuses aux abords du *Linda Vista Golfe Course,* le quartier est davantage approprié par des classes moyennes (photographie 29).

Photographie 29 : nouvelles résidences des classes moyennes au Sud-Ouest de Missoula

Missoula, 12 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Alors que ces quartiers, associés à une accumulation outrancière de capital économique, sont dédaignés par les alter gentrifieurs - « *I haven't got as much contact with that area* » (Missoula, 8 mai 2014, n°12) - Rattlesnake, au nord-ouest de la ville, abrite certes des villas luxueuses mais ses résidents seraient davantage investis dans l'environnement : il est vrai que parmi les acteurs des ONG environnementales ou les enseignants de l'*Environmental Studies Program* rencontrés, tous

Licence CC BY-NC-ND 3.0

néo-arrivants, beaucoup habitent le quartier et appartiennent aux mêmes réseaux militants (cf chapitre 4).

Le centre de Missoula connait également une importante évolution socio-démographique. Venant renforcer les disparités socio-territoriales inscrites sur le temps long - le quartier de l'Université particulièrement aisé[176], des poches de pauvreté le long des voies ferrées et de l'autoroute, dans le quartier de Westside (photographie 30) - l'émergence de nouveaux quartiers gentrifiés au cœur de la ville vient complexifier une lecture trop simpliste de la gentrification rurale dans le *New West* qui n'envisagerait que les franges urbaines.

Pour les habitants de Missoula, deux quartiers sont en effet en pleine évolution - celui de Northside et celui de Franklin to the Fort - et parfois la notion de gentrification est spontanément mentionnée : ils attirent de nouveaux résidents, ce qui est corrélé à une augmentation de leur valeur foncière, et, autrefois considérés comme des quartiers populaires, connaissent un profond renouvellement de leur identité, dorénavant associée de manière revendiquée à des valeurs alternatives. Un habitant ressent la mutation socio-territoriale de Northside : « *a hip place to live now, if you don't have a lot of money* » (entretien 12). Elle s'appuie en partie sur le développement dans ces quartiers de commerces, services, ou résidences susceptibles de séduire cette nouvelle population, qui répond en grande partie à l'idéal-type de l'alter gentrifieur identifié auparavant. Ainsi, la présence sur South 3rd Street West depuis 2003[177] du *Good Food Store*, magasin privilégiant les produits issus de l'agriculture biologique et en circuits-courts, et dont le prix des produits est particulièrement élevé au regard des autres magasins d'alimentation à Missoula[178] (photographie 31), et la construction d'un immeuble écologique d'habitat partagé[179], le *Dakota Greens*, dans le quartier Franklin to the Fort, nourrit autant qu'elle explique les nouvelles installations dont il bénéficie.

[176] A Bozeman également, il existe à proximité de l'université et du centre-ville, un quartier huppé, le long de la prestigieuse Willson Avenue, dans lequel les propriétés valent plus d'un million de dollars (Bozeman, 12 juin 2014, n°85).
[177] Si le magasin existe en réalité depuis une quarantaine d'années, il est installé dans ce quartier depuis 2003.
[178] L'essor des produits biologiques et locaux dans l'Ouest du Montana, et spécifiquement l'investissement de nombreux individus rencontrés dans les circuits de proximité, témoigne de la montée en puissance de nouvelles valeurs environnementales, analysées dans la partie 3.
[179] Ces constructions d'habitats collectifs révèlent un nouvel urbanisme de plus en plus attentif aux préceptes d'un développement durable, *via* notamment la densification urbaine. Ce point mériterait un approfondissement : qui à Missoula est porteur de ces nouveaux types de projet, qui investit, et au nom de quelles valeurs ?

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 30 : quartier de l'Université *versus* quartier des voies ferrées, des disparités manifestes à Missoula

De haut en bas : une rue proche de l'Université, Missoula, 8 mai 2014 ; une rue de Southgate Triangle, à proximité des voies ferrées, Missoula, 15 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 31 : le *Good Food Store*, Missoula, un moteur de la gentrification

Missoula, 5 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Des excursions dans le quartier de Northside m'ont également permis de constater l'évolution très visible des résidences dans deux lots - entre North Russel Street, Scott Street, Toole Avenue au Sud et la voie ferrée au Nord pour le premier, entre Scott Street et Worden Avenue pour le second - où des logements parfois insalubres alternent avec des maisons rénovées dans un esprit bohême (photographie 32).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 32 : des évolutions manifestes dans le quartier de Northside

Northside, Missoula, 29 et 30 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Pour le premier, l'ouverture d'une boutique de meubles d'Asie ainsi que du magasin de producteurs *Missoula Community Food Coop*, sur Burns Street, répond manifestement aux aspirations des altergentrifieurs ayant investi le quartier (photographie 33). Un habitant témoigne : « *the north side historically was railroad housing and low income immigrants who worked for the railroad and up until ten or fifteen years ago that was still kind of a pretty poor community but because of its proximity to downtown and because of the growth in Missoula, there was a lot of young families moving in, who had a bit of capital, who bought the properties from these people and so the North side has gentrified in the last ten years in a lot of ways. Which some people see as a huge success [...] but it's complicated cause it can push people who'd lived their whole lives there out from the center of our town* » (entretien 50).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 33 : magasin de producteurs et boutique de meubles d'Asie, des commerces de gentrifieurs ?

De haut en bas : *Missoula Community Food Coop*, Burns Street, Missoula, 30 mai 2014 ; boutique de meubles d'Asie, *China Woods Home and Garden*, N Dickens St, Missoula, 29 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Ainsi, si l'émergence de poches de gentrification dans le centre de Missoula interroge la production de nouvelles fragmentations urbaines - à une nouvelle échelle, puisque c'est au sein de quartiers populaires qu'elles apparaissent - et, particulièrement visibles au quotidien pour les populations d'origine, cristallise parfois les tensions au regard de ces nouveaux-arrivants disposant de davatange de capitaux, elle révèle aussi l'attention portée à la centralité par des gentrifieurs à la recherche de services et de commerces alternatifs dans un cadre rural. Mais au-delà de cette

Licence CC BY-NC-ND 3.0

demande spécifique portée par les alter gentrifieurs eux-mêmes, cette dynamique traduit également l'offre nouvelle des politiques publiques à Missoula, dont les stratégies les plus récentes reposent sur la nécessité de redensifier la ville pour en épargner ses franges (Missoula, 6 mai 2015, n°118), en atteste la nouvelle *Growth Policy*. Des politiques d'*Open Space Bound* aux *conservation easements*, il s'agit maintenant, dans l'Ouest du Montana, de protéger les marges urbaines, pensées dorénavant en termes de paysage : ce glissement, opéré en quelques années, traduit la montée en puissance des valeurs environnementales dans les territoires du *New West*.

Ainsi, en remettant en question une catégorisation par trop stricte des individus rencontrés selon l'ancienneté de leur installation sur le territoire, les portraits esquissés ont permis de souligner la manière dont la capacité des uns et des autres à mettre en jeu les différents types de capitaux dont ils sont plus ou moins dotés distingue les habitants entre eux - entre néo-arrivants y compris - et est déterminante dans les positionnements de chacun dans l'espace social et sa propension à mettre en mots et diffuser ses représentations et pratiques de l'environnement. Les néo-arrivants semblent en effet être particulièrement en mesure de leur donner du sens et de légitimer ainsi leur propre trajectoire migratoire. Par ailleurs, ils jouent un rôle clef dans l'importation de nouvelles valeurs et modes de vie, dont la diffusion auprès des habitants originaires du Montana contribue à brouiller les lignes d'une nomenclature trop rigide : cette observation appelle alors à prêter particulièrement attention aux dotations des individus en capital dans le jeu social en œuvre aujourd'hui dans le Montana, et à critiquer toute interprétation consensuelle des dynamiques du *New West*, qui masque les logiques de domination et les importantes inégalités qui parcourent cet archipel.

Par ailleurs, les gentrifieurs, parce qu'ils disposent de ce stock important de capitaux, sont en mesure de se regrouper en élisant leur lieu de vie, et ce d'autant plus facilement que la géographie archétypale de la gentrification rurale que je viens d'esquisser semble être imprimée sur toutes leurs cartes mentales, ce qui participe à renforcer les inégalités socio-spatiales en place et à en créer de nouvelles. Ils inscrivent dans les paysages les marques de leur distinction, et contribuent à mettre en scène les aménités - à la fois environnementales et urbaines - nourrissant les stratégies migratoires de leur cercle de pairs. Ce travail tend alors à mettre au jour de nouvelles formes de mobilités motivées par les aménités quelles qu'elles soient, sans nécessairement distinguer ce qui relèverait d'une géographie rurale ou d'une géographie urbaine, mais également à montrer la prise de conscience, par les individus, mais aussi par les communautés et collectivités territoriales qui tendent à les valoriser, du rôle de ces aménités dans les mutations socio-territoriales de l'Ouest américain.

En découle alors une forme d'hypocrisie chez les plus pourvus en capitaux, qui véhiculent la représentation d'un environnement accessible à tous - Dame Nature serait également généreuse avec les plus démunis : « *people who are very wealthy may have nice homes, nice cars, but they don't enjoy the outdoor any more or less than someone who's relatively poor* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63). Certes il est donné à tous de sortir en forêt ou de contempler les montagnes. Et toutes les communautés de l'Ouest du Montana ont pour cadre les Rocheuses et à quelques heures de voiture les portes des plus beaux Parcs nationaux. Pour William R. Travis, il s'agirait alors simplement pour les communautés en question d'exploiter ces aménités pour intégrer la très *select* géographie du

Licence CC BY-NC-ND 3.0

New West[180]. Or, c'est négliger l'inégale distribution des disaménités environnementales qui jouent en réalité un rôle déterminant dans l'injustice des processus socio-territoriaux en cours - car tous n'ont pas accès à un environnement sain dans l'Ouest du Montana. La partie suivante sera ainsi consacrée à l'investigation des blancs de la carte des géographies du *New West*, espaces en creux d'une *success story* environnementale dont il s'agira de démêler les nœuds. Il semblerait alors que la sélectivité sociale et spatiale des dynamiques migratoires dont je viens de faire le constat soit à la fois une conséquence, une cause, et un révélateur d'inégalités socio-environnementales particulièrement fortes dans l'Ouest du Montana, que la grille de lecture capital environnemental va permettre d'éclairer.

[180] « The essence of resort development occurs in towns and settings that self-consciously consider themselves to be resorts and shape their economies accordingly. They know quite well what they are [...] and they make sure that the rest of the world knows they are resorts, that they welcome visitors » (Travis, 2007, p.141).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Conclusion de la deuxième partie

A l'issue de cette deuxième partie, je souhaite proposer quelques points de conclusion en mettant en évidence les principales thématiques qui sont apparues de manière transversale dans les pages qui la composent.

Les représentations de la *wilderness*, dont j'ai déjà souligné au cours de la première partie le caractère structurant dans les imaginaires collectifs de l'Ouest américain, jouent effectivement aujourd'hui un rôle déterminant dans les dynamiques migratoires observées sur mon territoire d'étude. Nourrissant les sentiments d'appartenance, et spécifiquement l'attachement des habitants à un *Western Montana* qui incarne les montagnes Rocheuses et plus généralement le *wild*, ces représentations, au cœur des processus de migrations d'aménités dans l'Ouest du Montana, sont verbalisées dans des récits littéraires majoritairement produits par des nouveaux-arrivants, qui non seulement mettent en scène leur trajectoire migratoire, mais en la diffusant dans un cercle de pairs participent en retour à produire de nouveaux récits, dans une configuration cyclique. Si le mythe d'une nature sauvage et indomptable est encore puissant dans les imaginaires partagés au point d'être moteur de ces mobilités depuis les années 1990, les personnes interrogées ont également manifesté un rapport intense à un environnement pensé comme omniprésent, à portée de main et de regard, fondé sur des interactions quotidiennes ou la simple certitude d'une accessibilité potentielle, cristallisée par la possibilité d'une rencontre avec la faune sauvage. En associant à ce premier paradoxe le constat de la marchandisation d'une *wilderness* pourtant présentée comme une échappatoire, notamment par des marques de sports de pleine nature dont les adeptes manifestent par ces signes de distinction la preuve de leur accumulation de capital, il apparaît nécessaire à l'issue de cette deuxième partie de réinterroger dans une perspective critique la construction collective de la *wilderness.*

Cette partie a également été l'occasion de repenser le jeu social en complexifiant la représentation manichéenne des groupes sociaux à laquelle un travail sur les processus de migrations d'aménités et de gentrification pourrait aboutir. Je n'ai ainsi pas identifié de ligne de fracture nette entre deux ensembles qui seraient *a priori* caractérisés par leur antagonisme, en obéissant à la facilité d'une catégorisation rigide entre « natifs » et « néo-arrivants gentrifieurs ». En raison des effets d'entraînements, soit l'infusion plus ou moins douce et consciente des représentations et pratiques des uns chez les autres, nécessairement en coprésence, mais également parce que l'inégale dotation dans les différentes espèces de capitaux semble essentielle dans les positionnements des individus rencontrés au regard de l'environnement, j'ai rapidement intégré les enjeux de classe dans mon analyse du jeu social : j'ai ainsi identifié des idéal-types, dont l'originalité des profils repose sur la plus ou moins grande propension à mettre en jeu leur capital économique, culturel et social - étant entendu que les néo-arrivants dans l'Ouest du Montana disposent généralement de plus de capitaux. Il apparaît alors manifeste, au terme de cette partie, que ces différences de dotations qui distinguent les individus et groupes sociaux déterminent la spécificité de leurs rapports à l'environnement - plutôt que leurs pratiques, essentiellement leurs représentations

ainsi que leur plus ou moins grande propension à conscientiser, formaliser et valoriser les actions qu'ils réalisent au nom de l'environnement - et par là leur positionnement dans l'espace social. Ce constat m'amène alors à remettre en question les interprétations les plus consensuelles de l'archipel du *New West*, qui négligent les importantes inégalités sociales et territoriales qu'une appellation aussi homogénéisante participe à masquer.

Ce point m'amène alors à proposer une dernière réflexion sur la relation ambigüe entre marginalité et élitisme dans l'Ouest du Montana. La marginalité est en effet valorisée dans la stratigraphie territoriale décrite dans le chapitre 4, et elle est même considérée comme un attribut structurant d'*Ecotopia* et du *Pacific Northwest* : ce positionnement à l'encontre du modèle dominant est incarné par la figure de l'alter gentrifieur identifiée dans le chapitre 5 - sa dotation en capital social et culturel étant mise en œuvre pour obéir à ses valeurs environnementales alternatives. Or, si l'identité sociale de ce personnage repose sur la valorisation de son caractère marginal, il semble comme les autres gentrifieurs de l'Ouest du Montana répondre en réalité à des ambitions distinctives plus ou moins conscientisées, à l'image de la sélectivité plus générale qui caractérise les dynamiques de l'archipel du *New West*. La ligne de fracture entre la partie orientale et occidentale du Montana manifeste en effet d'entrée le caractère distinctif des processus qui m'intéressent, concentrés dans un territoire montagneux qui cumule dynamisme économique et démographique, mise en valeur des espaces de nature, et qui accueille des catégories sociales supérieures. A une autre échelle ensuite, j'ai pu proposer une géographie archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana, fondée sur la valorisation des aménités urbaines et environnementales de sites attractifs, et donnant naissance à des paysages résidentiels et commerciaux uniformes mettant en scène la dotation supérieure en capital des nouveaux-arrivants. Or, si rien ne distingue *a priori* Missoula du reste de l'archipel, puisque la ville propose des opportunités esthétiques et récréatives finalement assez génériques à l'échelle de l'Ouest du Montana, la circulation de récits environnementaux exaltants au sein d'un cercle élu de gentrifieurs semble jouer un rôle déterminant dans son attractivité. Les mêmes schémas narratifs circulent ainsi parmi des groupes sociaux particulièrement bien dotés qui mettent ensuite en récit leurs propres trajectoires biographiques et migratoires, dans un entre-soi confortant. Au terme de cette deuxième partie, il m'apparait alors essentiel de réinterroger les valeurs environnementales au nom desquelles agissent les individus rencontrés sur mon territoire d'étude : si, à l'image de l'alter gentrifieur, certains se positionnent à l'encontre du modèle dominant en prônant un mode de vie marginal plus proche de l'environnement, la manière dont les groupes les plus dotés mettent en jeu leur capital pour adopter des stratégies socialement et géographiquement distinctives interroge l'émergence de nouvelles logiques de domination dans l'archipel du *New West*, qui s'appuieraient alors sur la capacité des uns et des autres à investir dans l'environnement.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Troisième partie :
Le capital environnemental, clef de lecture critique des dynamiques socio-environnementales de l'Ouest du Montana

Introduction de la troisième partie

« *Missoula, Bozeman and Whitefish have a lot of similarities. They all are... I would say... probably the best that Montana has to offer* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63) : la réflexion de ce néo-arrivant de Whitefish révèle bien la manière dont l'aura dont bénéficient ces quelques sites très attractifs participe à plonger dans l'ombre les territoires exclus de l'archipel du *New West*. Ayant pour ambition de décrire et d'analyser sous un nouvel angle les dynamiques socio-environnementales observées sur mon territoire d'étude, la dernière partie consiste à proposer et éclairer les potentialités de la grille de lecture capital environnemental, à même de combler les insuffisances d'une géographie du *New West* souvent aveugle aux inégalités socio-territoriales et environnementales qui pourtant la caractérisent.

Le chapitre 6 tend ainsi à relire les processus présentés dans les deux premières parties à la lumière de la grille « capital environnemental », celui-ci étant défini comme l'ensemble des investissements (socio-économiques, idéologiques, émotionnels, politiques, artistiques…) dans l'environnement réalisés par des acteurs selon leurs représentations, intérêts et systèmes de valeurs spécifiques. Mobilisée collectivement dans une perspective de géographie sociale, mais en considérant que l'environnement constitue la pierre angulaire des dynamiques socio-territoriales observées, cette grille de lecture, construite de manière empirique, envisage l'inégale capacité des individus et groupes sociaux à investir dans l'environnement comme un nouveau déterminant des positionnements des uns et des autres dans l'espace social. Les gentrifieurs jouant un rôle crucial dans la dynamique de création, modification et diffusion des valeurs environnementales sur mon territoire d'étude, et investissant généralement plus que les autres dans l'environnement, la relecture des enjeux soulevés dans les deux premières parties à la lumière du capital environnemental me permet alors de construire des liens nouveaux entre les grilles interprétatives du *New West*, de la gentrification rurale et des migrations d'aménités, généralement isolées dans la littérature scientifique et présentées jusque là de manière relativement cloisonnée dans ma thèse. Il s'agira ainsi d'interroger la gentrification du *New West* comme une nouvelle stratégie de placement de capital : les investissements réalisés dans le capital environnemental apparaissant comme des facteurs de différenciation spatiale et sociale, il semblerait alors que cette grille de lecture permette d'éclairer la nature fragmentaire de l'archipel du *New West*.

Dans cette optique, le chapitre 7 rend compte de la capacité de la grille de lecture capital environnemental à révéler et analyser sous un nouvel angle les inégalités d'accès à l'environnement sur mon territoire d'étude, perspective qui en retour a donné à cette grille, à mon sens, toute sa valeur. Il s'appuie sur la découverte, lors de mes expériences de terrain, du caractère inégalitaire et injuste de la mutation socio-environnementale de l'Ouest du Montana, puisque j'ai été brutalement confrontée à l'existence de territoires mais également de groupes sociaux exclus des dynamiques du *New West*, victimes de disaménités environnementales auxquelles ils doivent faire face au quotidien et qu'ils sont incités, par la production de mythologies territoriales, à reconnaître comme légitimes et acceptables. Témoin de ces dynamiques de concentration géographique et sociale de la nuisance,

stupéfaite par les processus d'acceptation de la dévastation sanitaire mis en place localement, j'ai alors été amenée à considérer le rôle déterminant du capital environnemental dans l'accès à un environnement sain dans l'Ouest du Montana.

Au regard du chapitre 7, qui s'attache à travers plusieurs études de cas à témoigner des injustices extrêmes qui structurent l'archipel du *New West*, le dernier chapitre tend à éclairer la manière dont les différentes modalités d'investissements des uns et des autres dans le capital environnemental semblent modeler le jeu social sur l'ensemble de mon territoire d'étude et, révélant des positionnements plus ambigus, subtiles voire hybrides, complexifient mon analyse. Le chapitre 8 propose alors une nouvelle approche des tensions sociales telles qu'elles peuvent se cristalliser entre individus originaires du Montana d'une part et néo-arrivants d'autre part : s'il s'agit d'une perspective somme toute classique des travaux portant sur les processus de migrations d'aménités et de gentrification, elle est ici réinterprétée pour souligner la manière dont la nouvelle domination des valeurs environnementales du *New West* perturbe les systèmes de valeur locaux et peut être vécue comme une imposition de valeurs légitimes par des gentrifieurs influents et plus dotés en capitaux. Par ailleurs, si les crispations sociales manifestent tout l'enjeu de la dotation en capital environnemental dans l'Ouest du Montana, les démarches collaboratives en plein essor sur le territoire, bien qu'elles soient présentées de manière constructive, sont également révélatrices de la complexité de mécanismes d'investissements capitalistiques qui semblent profondément déterminer les positionnements des individus et groupes sociaux les uns par rapport aux autres. La littérature produite dans l'Ouest du Montana est alors à interroger comme catharsis de ce jeu social intense : envisagée jusqu'ici comme moteur des mobilités, elle semble surtout s'attacher à en traduire les effets socio-territoriaux.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Chapitre VI. Une nouvelle grille pour relire la gentrification du *New West* ?

La grille de lecture « capital environnemental » s'est construite très progressivement, au fil d'une réflexion collective. Axe de recherche de l'équipe éponyme au sein du laboratoire GEOLAB, d'abord investie quasiment intuitivement - et de manière très empirique - pour éclairer les composantes socio-environnementales des mutations contemporaines des territoires de faibles densités, elle s'est nourrie, au sein d'un théâtre d'échanges qui s'est peu à peu élargi, des débats constructifs favorisés par l'organisation en novembre 2015 d'un colloque à Limoges[181]. Ceux-ci ont ensuite pu être approfondis lors de la publication de trois numéros spéciaux[182]. Ce cadre de pensée collectif a joué un rôle fondamental dans l'évolution de mon travail de thèse, mais le cercle plus intime constitué avec Greta Tommasi et Frédéric Richard a été bien plus crucial encore, et une grande partie de ce chapitre n'obéit qu'au besoin de formaliser à nouveau, de manière plus exclusive, ce qui relève en réalité d'une pensée partagée[183].

La forme nécessairement conceptuelle que prend la proposition d'une nouvelle grille de lecture dans ce chapitre ne doit pas masquer l'empirisme de notre démarche : si la réflexion collective autour du capital environnemental a eu des répercussions importantes sur mon travail, la prise de conscience de son applicabilité sur mon territoire d'étude, mais aussi sur celui des collègues ayant investi ses potentialités, en est une des plus importantes. Tout l'intérêt de la grille de lecture « capital environnemental » réside pour moi dans sa capacité à décrire et analyser sous un nouvel angle des dynamiques socio-environnementales constatées sur le terrain, voire parfois à les révéler. C'est dans cet esprit que je rédige ce chapitre : il ne s'agit pas ici d'apporter de nouvelles données, mais de relire les enjeux soulevés dans les parties précédentes à l'aune de cette grille conceptuelle dont nous avons fait le pari qu'elle peut éclairer autrement les objets observés jusqu'alors.

Dans la première partie du chapitre, il s'agira alors d'expliquer en quoi consiste le capital environnemental, qui pourrait être défini comme l'ensemble des investissements (socio-économiques, idéologiques, émotionnels, politiques, artistiques…) dans l'environnement réalisés par des acteurs selon leurs représentations, intérêts et systèmes de valeurs spécifiques. L'investissement dans le capital environnemental se fait au nom de valeurs du même nom, construites socialement, et par le biais d'opérations de conversion des capitaux dont les individus et groupes sociaux sont dotés. L'ensemble de ces capitaux étant inégalement distribués, cette grille de lecture permet d'éclairer

[181] Il s'agit du colloque intitulé « Capital environnemental : représentations, pratiques, dominations, appropriations spatiales », organisé à l'Université de Limoges du 15 au 17 novembre 2015.

[182] La publication des actes du colloque sous la forme de trois numéros spéciaux avait pour objectif de développer trois approches du capital environnemental apparues à l'issue des échanges : une approche quasiment épistémologique ayant pour objectif d'évaluer la pertinence de la formalisation d'un nouveau capital, valorisée dans la revue Vertigo (Guyot and Depraz, 2018) ; une approche attentive au processus de construction de valeurs environnementales dominantes sur des espaces emblématiques, approfondie dans un numéro de la revue Norois (Tommasi et al., 2017) ; et une approche interrogeant davantage les interactions potentielles de la notion avec celles de « ressources », « bien communs », « capital naturel » ou « services écosystémiques », notions également mobilisées dans les travaux portant sur les dynamiques socio-environnementales contemporaines (Beaurain et al., 2017).

[183] Ce travail à trois nous a permis de proposer ensemble deux communications lors de ce colloque (Richard et al., 2015b, 2015a), publiées ensuite sous la forme de deux articles (Richard et al., 2017, 2018a), de prendre ensuite du recul sur notre positionnement en composant l'introduction d'un des numéros spéciaux (Tommasi et al., 2017), puis d'oser encourager un peu plus sa diffusion en rédigeant un chapitre (Richard et al., 2018b) du manuel *Géographie des environnements* dirigé par Paul Arnould et Laurent Simon (Arnould and Simon, 2018). Certaines parties de ce chapitre, en toute logique, m'ont alors paru n'être que la réécriture de ces travaux à trois.

autrement les logiques de domination au coeur du jeu social dans l'Ouest du Montana, en interrogeant l'articulation entre environnement, gentrification rurale et inégalités sociales.

Il s'agira alors, dans un second temps, de relire les mutations socio-territoriales caractéristiques du *New West*, et spécifiquement le processus de gentrification rurale, au prisme de cette nouvelle grille d'analyse à même de révéler la logique capitaliste qu'elles expriment.

1. Le capital environnemental, nouvel actif social de la domination dans l'Ouest du Montana

L'enjeu de cette première partie consiste à présenter la grille de lecture « capital environnemental » et la manière dont elle éclaire les rapports de force à l'œuvre dans un territoire où les représentations et pratiques de l'environnement obéissent à des logiques de domination. Pour autant, la proposition d'une nouvelle forme de capital, qui serait complémentaire des trois espèces originelles, pose question (Ripoll and Veschambre, 2005).

1.1. Un autre capital ?

La partie précédente m'a permis de démontrer que les différentes dotations en capital économique, social, et culturel (Bourdieu, 1979a, 1979b, 1980a, 1989) des gentrifieurs sont déterminantes dans les dynamiques socio-territoriales observées sur mon territoire d'étude. Il faut ici rappeler qu'une lecture de la gentrification rurale par le prisme du capital n'est pas innovante, et qu'elle a d'autant plus de sens qu'elle permet de déconstruire les processus à l'origine des inégalités au sein des territoires ruraux (Cloke and Thrift, 1987). Dans l'Ouest du Montana, ce sont des individus particulièrement bien pourvus en capitaux qui s'installent dans les territoires les plus emblématiques du *New West*. Or, c'est au nom de valeurs environnementales que ces groupes de gentrifieurs influents réalisent ces parcours migratoires puis leur donnent sens (cf chapitres 2, 4 et 5). L'environnement pouvant de ce fait être considéré comme la pierre angulaire du processus de gentrification rurale, il s'agit d'aller plus loin dans l'adoption du concept de capital pour poser l'hypothèse d'un capital environnemental autonome qui viendrait compléter les autres espèces de capitaux. D'autres géographes se sont essayés à cette réappropriation du concept bourdieusien de capital : désignant des leviers dont les individus, les groupes, les institutions disposent et qui peuvent être mobilisés et investis afin d'atteindre des objectifs, et ce à travers un rapport de force qui crée des dominants et des dominés au sein d'un champ social, la notion constitue en effet une grille d'interprétation efficace des dynamiques sociales. Les différents capitaux peuvent être accumulés, investis, convertis, et leur inégale répartition parmi les individus et groupes sociaux est à la fois source d'inégalités et fruit de lutte(s) sociale(s). Le système sémantique auquel cette approche est combinée (champs, valeurs, distribution, domination, inégalités) peut ainsi conforter son inscription dans un positionnement critique, ayant pour objectif de dévoiler et déconstruire la manière dont sont alimentés ou déterminés des rapports de domination et parfois des processus d'exclusion. Intéressés par ces potentialités heuristiques, des géographes ont alors puisé dans la théorie des

Licence CC BY-NC-ND 3.0

capitaux et l'ont appliquée à leurs propres objets d'étude, pour proposer de nouvelles formes de capital et dépasser la déclinaison bourdieusienne en trois - plus un - espèces de capital (cf chapitre 5)[184].

Or, de manière générale, certains sociologues semblent - par fidélité à la pensée bourdieusienne - être réticents à l'idée d'introduire de nouveaux capitaux. Inquiet face à leur « prolifération », qui plus est nécessairement accompagnée d'un « appauvrissement conceptuel » (Neveu, 2013, p.353), Erik Neveu affirme que les « tripartitions traditionnelles » proposées par Pierre Bourdieu - soit la structure en « trois plus un » capitaux - suffisent à rendre compte de la complexité sociale et des inégalités entre les acteurs. L'auteur reproche ainsi aux autres formes de capital de faire l'objet d'un socle théorique lacunaire, et ce d'autant plus que leurs relations avec les autres capitaux ne sont pas clairement définies (Neveu, 2013, p.352–354).

Il est vrai que les géographes s'étant réappropriés le concept du capital se sont soumis à une logique argumentaire plus ou moins orthodoxe au regard de la pensée originelle de Bourdieu : parfois en effet le concept est affecté au territoire, et tend à caractériser un ensemble de ressources, à la fois naturelles et sociales, favorisant son développement et son attractivité. Puisqu'il semble souvent employé dans une perspective de développement territorial, le concept de « capital territorial »[185] (Desponds, 2008; Lacquement and Chevalier, 2015; Perlik, 2011) présente d'ailleurs quelques similitudes avec le concept de « capital naturel ». Pour lever toute ambigüité, je tiens à préciser ici que notre approche du capital environnemental se distingue très clairement de celle du capital naturel - d'ailleurs parfois qualifié d'environnemental, en particulier dans la littérature anglophone ou nord-américaine (Gagnon et al., 2008) - concept positiviste mobilisé plutôt par les économistes de l'environnement et qui repose sur l'évaluation du potentiel écologique et économique des éléments naturels et des processus écosystémiques associés (Costanza et al., 1997). Le capital environnemental s'inscrit lui dans un positionnement constructiviste et son objectif, loin de consister en une évaluation économique de l'environnement, est celui d'une meilleure compréhension de dynamiques sociales autour de l'environnement. D'autres géographes investissent aussi cette approche territorialisante du capital, et même s'il ne s'agit plus de l'employer dans une perspective strictement économique ou de développement, leur usage de la notion est encore associé aux ressources qu'offrirait le territoire, prenant en considération les atouts que constituent les aménités environnementales ou encore le cadre de vie. C'est le cas de Dider Desponds qui propose la notion de « capital territorial » pour éclairer les stratégies résidentielles des ménages[186] (Desponds, 2008), de Laurent Cailly et Rodolphe Dodier qui associent l'attractivité d'un territoire à son « capital paysager » (Cailly and Dodier, 2007) ou, très similairement, en Angleterre, de travaux qui s'attachent à décrire le « *countryside capital* », composé de différents atouts naturels et sociaux et plus ou moins investi par les acteurs publics et privés, dont certains espaces ruraux disposeraient et qui deviendrait un élément central du développement touristique (Garrod et al.,

[184] Pour rappel, ces trois espèces de capital sont le capital économique, social et culturel (cf chapitre 5). Bourdieu leur associe parfois une quatrième forme, le capital symbolique, afin de rendre compte de la reconnaissance et du prestige accumulés par un acteur au sein de son champ d'appartenance (Bourdieu, 1989).

[185] Il est en effet défini par Manfred Perlik comme un « ensemble de ressources localisées – naturelles, humaines, artistiques, organisationnelles, relationnelles et cognitives – qui alimentent le potentiel de performance d'un territoire donné » (Perlik, 2011).

[186] Selon lui, « l'inégale valorisation des territoires conduit à les percevoir comme dotés d'un capital territorial, concept difficile à quantifier, mais croisant pour le moins les aspects suivants : type d'habitat, cadre de vie, accès aux aménités urbaines, perception des lieux » (Desponds, 2008, p.62).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2006). Or, en affectant aux territoires la capacité à « détenir » un capital, ces approches s'affranchissent davantage de la pensée de Bourdieu, selon laquelle ce sont les individus et les groupes sociaux qui en disposent.

D'autres propositions théoriques s'en inspirent davantage, et leurs auteurs saisissent l'opportunité offerte par la quasi absence dans les textes de Bourdieu d'une déclinaison spatiale des capitaux[187] en questionnant l'existence d'un « capital spatial » (Fournier, 2008; Lévy, 2003), « résidentiel » (Cailly, 2007) ou encore « géographique » (Lazzarotti, 2006), affectés cette fois aux individus et aux groupes sociaux. En effet, Jacques Lévy considère qu'un acteur peut accumuler un « ensemble de ressources [...] lui permettant de tirer avantage, en fonction de sa stratégie, de l'usage de la dimension spatiale de la société ». Capital autonome puisqu'il « entre dans le jeu des échanges avec d'autres capitaux », qu'il est « un bien social cumulable et utilisable pour produire d'autres biens sociaux », il comprend à la fois un patrimoine et des compétences, c'est-à-dire un « patrimoine de lieux, de territoires, de réseaux "appropriés" d'une manière ou d'une autre et une compétence pour les gérer ou pour en acquérir d'autres » (Lévy, 2003) : le concept séduit d'autres géographes, notamment Jean-Marc Fournier qui l'applique à ses travaux sur les mobilités de l'élite argentine en Uruguay (Fournier, 2008). Laurent Cailly a quant à lui forgé la notion de « capital résidentiel », considéré alors comme une composante du capital spatial de Lévy et qu'il définit comme « un niveau de richesse (ou de pouvoir) associé aux attributs et à la position du logement » (Cailly, 2007, p.172). L'appropriation de la notion de capital lui permet en effet d'envisager la complexité des logiques sociales dans son étude des stratégies résidentielles du personnel du CHU de Tours (Cailly, 2007). Olivier Lazzarotti propose, lui, la notion de « capital géographique », qui représente une « mémoire » géographique faite de savoirs accumulés, et qui est constitué de « toute l'histoire géographique d'un homme et, parfois au-delà de lui-même, celle d'un itinéraire familial » (Lazzarotti, 2006, p.94–95).

Ces réappropriations de la notion de capital sont néanmoins questionnées, voire critiquées par quelques géographes : si l'introduction d'un capital spatial peut être considéré comme une manière de combler le « manque d'espace » dans les travaux de Bourdieu, Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre affirment que la dimension spatiale chez le sociologue, tout en étant discrète, n'est pas pour autant absente (Ripoll, 2013; Ripoll and Veschambre, 2005). Ainsi, pour appuyer sa critique de la notion de « capital spatial », Fabrice Ripoll souligne dans *La Distinction* de Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1979a) une présence de l'espace que les autres géographes n'auraient pas su voir, et qui transparaît par l'importance attachée à la localisation résidentielle dans l'espace physique, ainsi qu'à la question des échelles spatiales du monde social (Ripoll, 2013). Au-delà, il considère, avec Vincent Veschambre, que l'espace est intégré à chacun des différents capitaux[188] : en conséquence, et justement en raison de cette dimension transversale, l'espace ne pourrait pas constituer un champ autonome, et donc ne pourrait pas être identifié à une forme de capital (Ripoll and Veschambre, 2005). A partir de là, la proposition d'un capital spatial parait inadéquate et l'espace devient au contraire une dimension à prendre en compte de manière systématique dans les analyses sociales :

[187] A l'exception de « L'identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région » (Bourdieu, 1980b), et du chapitre « Effets de lieux » dans *La Misère du monde* (Bourdieu, 1993), certains auteurs considèrent que les travaux de Bourdieu abordent peu la dimension spatiale.

[188] « Les différents champs sociaux se projettent dans l'espace physique, ce qui voudrait dire qu'ils concourent tous à la production de l'espace en s'y matérialisant, l'espace physique devenant ainsi un "espace social réifié" » (Ripoll and Veschambre, 2005, p.477).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

le capital spatial ne serait qu'un « glissement conceptuel qui semble malheureusement de plus en plus fréquent » (Ripoll, 2012, p.118). Ce raisonnement aboutit alors à un rapprochement avec la position du sociologue Erik Neveu, qui ne voit la possibilité et l'intérêt de concevoir de nouveaux capitaux pour analyser les rapports sociaux uniquement si peut être démontré leur caractère réellement autonome vis-à-vis des trois « espèces fondatrices » - à défaut de cela, les nouveaux capitaux, quel qu'ils soient, doivent toujours être considérés comme « des [formes] « combinatoires » des capitaux originels (Neveu, 2013, p.354).

La réflexion collective ayant abouti à la formalisation de la notion de capital environnemental a été influencée par ces préconisations. Ce n'est pas l'espace qu'il s'agit ici de considérer comme un capital - étant entendu, à la suite de Fabrice Ripoll et de Vincent Veschambre, que le capital environnemental a une dimension spatiale (Ripoll and Veschambre, 2005) -, mais bien l'environnement, inégalement investi par des individus et des groupes dont les différentiels de représentations, plus ou moins dominantes, de possibilités d'accès et de pratiques sont déterminantes dans le jeu social. L'environnement nous a alors collectivement paru susceptible de constituer un nouveau champ social, et, tout capital présupposant l'existence d'un champ correspondant dans la pensée bourdieusienne, cela nous a permis de poser l'hypothèse d'un capital environnemental. Si Fabrice Ripoll affirme qu'« il ne faut donc pas voir du capital partout », il précise néanmoins que « quand il y en a, il ne faut pas refuser de le voir. Et pour repérer son existence ou son absence, il faut au moins le chercher » (Ripoll, 2010, p.74).

1.2. Des récits littéraires au cœur de la fabrique de valeurs environnementales légitimes dans l'Ouest du Montana : vers la formalisation d'un nouveau champ

Cette partie consiste ainsi à considérer l'existence d'un champ environnemental, dans un contexte de montée en puissance des valeurs environnementales dans les sociétés d'économie postindustrielle, et spécifiquement dans le cas de l'Ouest du Montana. Les récits d'environnement, dont j'ai démontré l'importance dans le façonnement de représentations partagées (cf chapitre 4), jouent un rôle clef dans l'émergence et la diffusion de ces valeurs, m'amenant à considérer, dans cette perspective, les écrivains comme de puissants producteurs symboliques.

De manière générale, la montée en puissance des enjeux environnementaux, le poids croissant de l'environnement dans l'espace et les débats publics, au point qu'il soit devenu un objet récurrent de tensions voire de conflits, son omniprésence dans les pratiques quotidiennes des individus invitent à interroger la place de l'environnement dans les sociétés d'économie postindustrielle[189]. Quels qu'ils soient, individus et groupes sociaux[190] sont en effet désormais

[189] Cette proposition, qui émane d'approches empiriques, s'inscrit en effet dans le contexte territorial des sociétés d'économie postindustrielle, au risque d'avoir formalisé une grille de lecture occidentalo-centrée. Ce point a été un des enjeux soulevés lors du colloque « Capital environnemental » (Limoges, 2015), mais reste encore à explorer.

[190] Si cette démonstration s'appuie sur les théories du sociologue, je m'émancipe ici de l'approche bourdieusienne des capitaux qui conçoit l'acteur avant tout comme agent d'une classe sociale, pour le considérer également comme un individu. Les positionnements des uns et des autres au regard de l'environnement répondent en effet tout autant à des dynamiques de classes qu'à des processus individuels, fruits des trajectoires biographiques spécifiques de chacun. Je

Licence CC BY-NC-ND 3.0

amenés à se positionner sur des valeurs et des pratiques légitimes en lien avec l'environnement. À cet égard, il semble qu'un champ environnemental est désormais constitué[191], condition préalable à l'existence d'un capital environnemental.

Dans ses *Propos sur le champ politique*, Bourdieu définit le champ comme « un microcosme autonome à l'intérieur du macrocosme social » (Bourdieu, 2000, p.52), c'est-à-dire comme une partie de l'espace social fonctionnant de manière autonome et selon ses propres lois. Métaphore inspirée de la physique - en référence au champ magnétique -, le champ peut être considéré comme un champ de forces, composé d'acteurs prenant part à des luttes sociales afin de se positionner les uns par rapport aux autres . Cette lutte de positions se joue selon des règles spécifiques et un système de valeurs propres à chaque champ. Si ces valeurs ne sont pas nécessairement conscientisées en tant que telles par les individus et groupes qui les portent, elles se traduisent par des actions et des pratiques, s'incarnent concrètement dans des objets ou des biens, et sont valorisées dans les récits, biographiques ou non, des uns et des autres. En empruntant à Bourdieu sa terminologie et sa démonstration, le champ environnemental peut alors être défini comme l'espace social structuré autour de l'environnement et au sein duquel les acteurs se réfèrent à des valeurs environnementales selon leurs intérêts propres (Bourdieu, 2000, p.52).

Dans l'Ouest du Montana, de manière emblématique, le sentiment d'avoir enfin trouvé un groupe d'appartenance avec lequel partager les mêmes valeurs environnementales a guidé de nombreuses trajectoires migratoires de néo-arrivants : « *Back in Tennessee where I grew up I spent a lot of time in the forest outside of town and there were so many people that were like "ho, why are you going all the way up there?" you know... and now here everybody... especially my friends I mean, I surrounded myself with people like that. Not everyone here is that way but there is a larger percentage of people that are and... it's so beautiful, you have water and you have mountains, large valleys, high peaks, it's just... a lot of people care about food here you know... farming, like vegetables, meats... anything local like food, crafts* » (Kalispell, 7 juin 2015, n°152). Dans les récits recueillis, le terme de « valeurs » est d'ailleurs souvent employé pour décrire les modes de vie - « *our values are probably the driving force and a model* » (Missoula, 30 mai 2014, n°50) - et ce tout particulièrement en référence à l'essor des circuits de proximité et des pratiques d'alimentation en autoproduction, comme la pêche, la chasse et le jardinage : ces stratégies alimentaires sont probablement la manière la plus immédiate, quotidienne et personnelle pour les individus d'agir selon leurs valeurs : « *It is expensive, but I think that the people put more value on what they eat* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°87).

Mais si ces valeurs environnementales semblent aujourd'hui très partagées, c'est qu'elles sont portées par de puissants producteurs symboliques. En effet, les valeurs évoluent dans le temps

---

m'appuie ainsi sur l'approche du capital résidentiel par Laurent Cailly qui se revendique à la fois collective et individualiste (Cailly, 2007), mais également, de manière très paradoxale, sur d'autres travaux de Bourdieu qui introduisent ce questionnement sur la dimension individuelle, notamment dans « L'illusion biographique » (Bourdieu, 1986).

[191] Nous ne nions pas les stratégies de contestation ou de rejet des valeurs environnementales, telles que le climato-scepticisme, le *greenbashing* ou le *coalrolling* par exemple, mais considérons qu'elles peuvent être interprétées comme autant de formes de reconnaissance d'un champ environnemental. En effet, ces formes d'hostilités ouvertes et revendiquées attestent de la pleine compréhension de l'importance de ces valeurs dans l'ordre social : elles pourraient alors être entendues comme la manifestation d'un rejet plus global, ce qui viendrait signifier la nouvelle place du champ environnemental dans le fonctionnement de l'espace social.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

et dans l'espace, prêtant aux différents investissements réalisés une reconnaissance sociale fluctuante : les investissements au nom de valeurs environnementales vont avoir plus ou moins de poids et d'écho selon que ces valeurs sont socialement reconnues et légitimées. Or, l'équilibre interne entre les valeurs constitutives du champ est influencé par ceux qui ont le pouvoir de formaliser, de diffuser, voire d'imposer des valeurs que l'on peut alors considérer comme dominantes : les producteurs symboliques parviennent à prescrire de manière non coercitive, et le plus souvent de manière inconsciente, leur propre échelle de valeurs.

Dans l'Ouest du Montana, les écrivains de la nature me paraissent jouer un rôle important dans la fabrique et la diffusion de ces valeurs. J'ai souligné dans le chapitre 4 la place fondamentale de l'environnement dans les récits littéraires produits sur ce territoire, qu'ils relèvent du genre des *Nature Writings* ou qu'ils s'en émancipent. Ces textes s'inscrivent dans une tradition littéraire américaine attentive à la protection et à la valorisation de la nature, délaissée un temps dans une perspective moderniste et productiviste[192], mais réinvestie aujourd'hui en raison d'une prise de conscience environnementale[193]. La crise écologique contemporaine aurait en effet suscité, selon les professeurs de littérature américaine Thomas Pughe et Michel Granger, une nouvelle réflexion sur les écritures de la nature et encouragé une production littéraire qualifiée parfois de post-pastorale, les écrivains mettant en mots dans leurs récits un environnement biophysique dorénavant investi de sens et de valeurs (Pughe and Granger, 2005, p.6) : dans le Montana, cela s'exprime par une littérature engagée comme le fut celle des premiers grands éco-écrivains américains. Rick Bass marche ainsi dans les pas de ces auteurs militants dont il veut être l'héritier : « *Le Yaak est à Bass ce que Arches National Monument fut un temps à Abbey : une synecdoque du wilderness américain, sacrifié chaque jour un peu plus sur l'autel du profit, celui de l'industrie touristique chez Abbey, ou de l'industrie forestière chez Bass* » (Gavillon, 2005, p.51). L'universitaire Phil Condon, responsable des enseignements en littérature de l'*Environmental Studies Program* de Missoula, m'explique ainsi que tous les étudiants du parcours littéraire sont très engagés dans la protection de l'environnement - et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils suivent cette formation pluridisciplinaire. Le jeune écrivain Bryce Andrews par exemple, inscrit dans le programme en 2008, témoigne dans ses récits des convictions écologistes qui l'animent dans son activité d'écrivain comme dans son travail de rancher, et Phil Condon le décrit comme « *an educated environmentalist* » (Missoula, 27 mai 2014, n°35). L'écrivain Malcom Brooks m'explique être depuis longtemps membre de la *Montana Wilderness Society* (Missoula, 6 juin 2014, n°71) ; Rick Bass et Doug Peacock se sont rencontrés alors qu'ils étaient tous deux élus du conseil d'administration d'un groupe de conservation de la nature, le *Round River Conservation Studies*. Andrea Peacock dit alors à propos de leur ami commun : « *I think for Rick the writing and the environmentalism go together. I think for him it's the same thing* » (Livingston, 26 mai 2015, n°135). L'Œuvre de Doug Peacock, dont le parcours migratoire a été motivé par la perspective de confrontations avec l'animal sauvage - « *I live here because of the grizzly bears. [...] so I moved to Glacier in late fall 1975 and I went up to this little mountain range and it was*

[192] « In America, certainly, the literary tradition that began with philosophers such as Emerson, Thoreau, Emily Dickinson, Thomas Jefferson, and others, was briefly supplanted, for a century or so, by the confusion and freneticism of the industrial era. But nature certainly never went away during this time, and we are seeing its return in an ever-increasing number of our stories » (Bass, 2011, p.119).

[193] Le professeur de littérature américaine Yves-Charles Grandjeat partage ce point de vue : « "Nature writing", ou écrire la nature : il en est beaucoup question depuis une dizaine d'années, de façon de plus en plus urgente et de plus en plus problématique. Urgente, parce que cette écriture traduit une prise de conscience écologiste de la destruction peut-être irrémédiable, par l'homme, des équilibres fondamentaux d'un écosystème dont il reste, jusqu'à nouvel ordre, dépendant pour sa survie » (Grandjeat, 2005, p.19).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

huckleberry seasons and I could see kind of like sixteen or seventeen grizzlies all in one time » - est emblématique de ce militantisme, ici attaché à la protection du grizzly, et ses récits sont avant tout là pour témoigner, au-delà de ses expériences dans la nature sauvage, de la nécessité d'agir pour protéger l'espèce : « *You know I write for purposes, I write to make it different than... you know a lot call me a political writer 'cause I don't write for the pure pleasure of prose or art and I write to make it different...* » (Emigrant, 19 juin 2014, n°110). Cet engagement est manifeste dans ses récits, dans lesquels il s'oppose de manière ostensible aux activités productives dans la *wilderness* (texte 42). Dans *Mes années grizzly*, Doug Peacock fait d'ailleurs une référence explicite aux célèbres actes de sabotages de l'écrivain éco-terroriste Edward Abbey, dont il était un ami proche (textes 43 et 44). L'incipit du *Livre de Yaak* de Rick Bass présente également l'œuvre comme un pamphlet (texte 45) et situe dès l'accroche le positionnement de l'auteur au regard de l'environnement, au point qu'il ressent la nécessité de prendre ses distances avec la création artistique pour mieux se faire la voix d'une vallée menacée de destruction (texte 46). Ecrivain militant, c'est surtout contre les coupes à blancs que Rick Bass s'époumone, au risque de transformer ses récits en plaidoyers (texte 47). Pour autant, par l'esthétique paysagère qu'elle promeut, par les valeurs du retour à la nature sauvage qu'elle véhicule souvent, une telle littérature militante participe à la fabrique de représentations fantasmées de la *wilderness*, susceptible de susciter de nouvelles installations dans l'Ouest du Montana. J'ai d'ailleurs souligné la néo-résidentialité de ces auteurs, qui s'adressent en retour, de toute évidence, à des néo-arrivants potentiels ou déjà installés (cf chapitre 4) - malgré la crainte, quelque peu paradoxale au regard de leur propre parcours migratoire, d'y constater de nouvelles conquêtes (texte 48).

Or, comment légitimement produire et diffuser ses valeurs environnementales lorsque l'on est soi-même néo-arrivant ? Scott Slovic pose de manière explicite la question dans un chapitre particulièrement éclairant de *True West : Authenticity and the American West* (Handley and Lewis, 2007), consacré à la difficile conciliation entre néo-résidentialité et authenticité dans la littérature de l'Ouest (Slovic, 2007). Si ces écrivains néo-arrivants semblent particulièrement avides de défendre leur nouveau lieu de vie - peut-être d'ailleurs est-ce dû à ce que Slovic nomme « the zealous devotion of converts » (Slovic, 2007, p.259) -, il leur est pour autant difficile de se sentir légitimes dans cette entreprise, d'où la tentation de camoufler ou de relativiser dans leurs écrits leur néo-résidentialité[194] : dans *Winter*, Rick Bass consacre les premières lignes à authentifier sa place dans un territoire comme la vallée du Yaak, légitime puisqu'il aurait déjà vécu à la montagne auparavant (Bass, 2010). Or, d'après Scott Slovic, aucune justification ne pourra compenser le fait que Bass écrit, de manière flagrante, avec le regard et les mots d'un homme du Sud[195] - « Bass remains an artist for whom the southern experience and, more specifically, southern landscapes, are deeply generative » (Slovic, 2007, p.264), ce que Lawrence Buell qualifie de « aesthetics of the not-there » (Buell, 1996). Et cela n'est pas sans poser question : « So, one might ask, how does Bass seek to gain moral and political credibility as a defender of wilderness in the mountain West when he continues to write in a 'southern voice', from a 'southern sensibility' [...] ? » (Slovic, 2007, p.272). Si Bass finalement semble accepter plus facilement, dans ses écrits les plus récents, ce prisme du néo-arrivant - parce que c'est

[194] « Much contemporary environmental writing in the West aims, in part, to validate the author as spokesperson for a particular place or community, often straining to overcome the historical fact of the author's newness and relative lack of legal or economic commitment to the place or community » (Slovic, 2007, p.261).

[195] « I suppose this is why, whenever I refer to 'the Montana writer Rick Bass', I find myself hesitating slightly, knowing that whatever Bass might be living, whatever landscape he's writing about, he's also still 'a southern author » (Slovic, 2007, p.271).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

bien grâce à cette voix spécifique qu'il est le plus proche de son lectorat[196] et parce que cela lui permet aussi de refuser l'idée selon laquelle les résidents de long terme seraient plus légitimes, car authentiques, à prendre part aux débats publics - une autre difficulté émerge cependant : comment écrire, en tant que néo-arrivant, sa relation au lieu et à la nature sauvage sans s'inscrire dans la rhétorique héritée de la conquête et de la domination de la nature ? Lorsque l'on vient d'investir dans le foncier, de répéter, même en le reformulant, le scénario devenu redondant de l'acquisition et de l'appropriation dans l'Ouest américain, comment proposer une écriture de la nature qui soit authentique et respectueuse ? Rick Bass et sa femme, après avoir été « caretakers » au Fix Ranch dans la vallée du Yaak de 1987 à 1991, achètent ensuite une maison, puis les terres entourant cette maison, « further insolating himself and his family from expected land development in the area » (Slovic, 2007, p.267) ... Ce cheminement paradoxal - vouloir le *Wild*, se l'offrir, veiller à ce que personne d'autre ne puisse se l'offrir - et l'écriture *a priori* oxymorique qu'il implique semblent en effet incompatibles avec le désir explicite chez ces auteurs d'être les porte-paroles d'une nature sauvage à préserver.

C'est finalement par la reconnaissance de la complexité de cette écriture que les auteurs militants de l'Ouest du Montana semblent en mesure de trouver une issue à ce paradoxe : pour Scott Slovic en effet, « authentic occupancy in the American West requires accepting our geography and our language as zones of tension » (Slovic, 2007, p.263). De la même manière, le professeur de littérature américaine Yves-Charles Grandjeat considère que « certains modes de représentations constituent une forme d'exploitation (symbolique), de soumission du monde naturel aux intérêts (même artistiques) de l'homme. L'écriture de la nature, telle que la pratiquent les écrivains écologiques, se trouve justement confrontée à cette question : comment représenter la nature sans l'exploiter - sans la piller ? » (Grandjeat, 2005, p.20). Ces questionnements se retrouvent dans certains textes de Jim Harrison (texte 49). Et c'est d'ailleurs cette prise de conscience qui caractériserait le « texte environnemental » (Buell, 1996) - où l'environnement n'est plus seulement le cadre de l'expérience humaine mais devient un acteur à part entière - et surtout le genre du *Nature Writing*, soucieux « d'une représentation non-anthropocentrique de la nature », dans les choix thématiques mais aussi dans l'esthétique même de l'écriture (Pughe, Granger, 2005, p.4). Pour Yves-Charles Granjeat, les écrits de Rick Bass s'inscrivent dès lors dans le champ de la littérature écologique, par opposition à la littérature simplement écologiste, puisque l'écrivain écologique irait jusqu'au bout de son engagement en mettant en pratique dans son écriture les principes de l'écologiste (Grandjeat, 2005, p.20). Selon lui, « est écrivain écologique celui qui envisage ses propres stratégies narratives et même, plus spécifiquement, ses choix rhétoriques, comme des modes de relation ou d'interaction avec l'environnement naturel et qui, ce faisant, les soumet à une évaluation éthique » (Grandjeat, 2005, p.20). La question de l'écriture, et spécifiquement de l'écriture de la nature, est par là au cœur des questionnements de l'écrivain écologique : pour aller au-delà de l'acte d'exploitation de la nature que constitue la pratique artistique - car partant du principe que nommer, c'est déjà dominer -, il développe des artifices esthétiques signifiant le refus de soumettre le monde naturel à l'acte d'écriture - *via* le recours à une imagerie inattendue dans sa description, « bizarrement anti-romantique » (Grandjeat, 2005, p.20) (texte 50) ou au renoncement de l'écriture (texte 51), venant souligner « l'inadéquation » voire « le manque à signifier » du langage (Grandjeat, 2005, p.27). Grandjeat assimile ces procédés textuels à des « aveux d'artifice » : « chez l'écrivain

[196] They « seem to acknowledge and accept the author's lingering and perhaps insurmountable outsiderness - and in doing so they tap into the sense of belonging that many of Bass readers are likely to feel » (Slovic, 2007, p.273).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

écologique qui entend justement, au départ, lever l'hégémonie de la représentation humaine pour accéder à la sauvagerie telle qu'elle est, l'aveu d'artifice représente une sorte d'ironie suprême. Et pourtant : c'est, me semble-t-il, justement dans la conscience assumée, tendue, tourmentée ou amusée, de cette ironie, et dans la surprise de son inscription rhétorique, que se manifeste le mieux l'intention écologique qui anime les textes » (Grandjeat, 2005, p.21). La remise en question de l'autorité narrative, symptomatique d'une critique de l'anthropocentrisme[197], s'exprime de manière emblématique par l'échec du regard humain, et spécifiquement par le refus du « passage obligé du genre » que serait « l'échange de regards entre l'humain et l'animal » dans *Les Derniers Grizzlys* de Rick Bass. Cet échec signifie toute la modestie de l'homme face à l'animal sauvage : dans un article intitulé « Tracer l'animal dans les nouvelles de Rick Bass », Claire Cazajous-Augé considère que le recours à des « fragments descriptifs » révèle un refus de « l'appropriation intellectuelle et physique » de l'animal sauvage par l'écrivain (Cazajous-Augé, 2016). D'un point de vue stylistique enfin, l'« aveu d'artifice » de Rick Bass est manifeste dans cette jolie métaphore : « Quand j'aperçois un beau morceau de bois sur le bord de la route, je m'arrête et je le ramasse » (Bass, 2010, 1991 pour l'édition originale, p.29). Son style haché, l'absence de structure de ses oeuvres, construites à partir d'instants saisis sur le vif (texte 52), la désorganisation apparente de ses pensées (texte 53), signifient en effet toute la difficulté d'écrire sur une nature que l'on ne souhaite pas dominer, et la stratégie de l'artifice semble, de manière quelque peu paradoxale, être le seul recours pour l'écrivain écologique d'adopter un positionnement artistique qui respecte ses valeurs environnementales.

Ces récits me paraissent ainsi jouer un rôle important dans la production et la diffusion de valeurs environnementales dans l'Ouest du Montana, intensifié par des stratégies d'écriture qui traduisent le souci d'adopter un positionnement artistique conforme aux convictions écologiques des auteurs. Comme une voix entêtante soufflant à son oreille comment penser et comment agir, ces récits semblent alors d'autant plus susceptibles de modeler les représentations et les pratiques d'un lectorat converti aux valeurs environnementales des grands écrivains de l'Ouest américain, considérés dès lors comme de puissants producteurs symboliques. Or, dans cette mécanique de création, de diffusion et de réception de valeurs, les néo-arrivants semblent jouer le premier rôle - celui de l'auteur, celui du lecteur -, dans une dynamique cyclique qui entérine les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale. La formalisation par les néo-arrivants de ces récits d'expériences s'adresse en effet prioritairement à un groupe communautaire partageant la même trajectoire migratoire, et bien au-delà, sociale. En posant alors explicitement la question de l'origine de ces valeurs environnementales dans l'Ouest du Montana, il s'agit maintenant de montrer que ces valeurs sont aujourd'hui portées essentiellement par des gentrifieurs, dont les investissements et les pratiques au nom de ces valeurs diffèrent selon la coquille identitaire dans laquelle ils tendent à s'inscrire. Cette diversité invite alors à décrire l'étendue du jeu social à l'œuvre au sein du champ environnemental, rendu manifeste par ses déclinaisons potentielles en cinq sous-champs.

[197] Rick Bass, dans un article intitulé *Writing in the West*, confie lui-même à ce sujet son positionnement contre l'anthropocentrisme : « I am reminded too of how it does not really matter whether we perceive ourselves as insignificant in the universe, or powerful and magnificent: the exhilarating thing is that whatever our brief role, our temporary presence and participation in the spectacle, it is indisputably a role; and in nature, even the most megalomaniacal among our kind are capable of feeling humility and a puniness of scale when witnessing nature's furthest horizons. [...] What I mean is nature, especially in the open spaces of the West, inspires me with its capacities and capabilities that exceed my own limited ones » (Bass, 2011, p.117).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.3. Des gentrifieurs qui investissent dans l'environnement

Dans le contexte de travaux portant sur les migrations d'aménités et la gentrification rurale, il va de soi que la question de l'origine des valeurs environnementales est au cœur des questionnements scientifiques : leur essor dans l'Ouest du Montana résulte-t-il de l'arrivée d'une nouvelle population ? Or, il est intéressant de souligner que la question est également posée par les individus rencontrés sur le terrain, certains considérant que les valeurs environnementales ont été apportées par les nouveaux arrivants - « *usually when a person comes in from the outside world, it's a stretch for people to understand what values they bring and how their use of the land would differ from what's happened before* » (Missoula, 29 mai 2014, n°44) ; d'autres qu'il s'agit d'un renouvellement de valeurs anciennes déjà présentes localement, mais réinvesties aujourd'hui, notamment par de nouvelles populations[198] : « *for me it's not a new value system or a new way of life. I've always seen it as an old value they were revisiting, they were going back to. You know my grandparents had gardens, everyone grew their own vegetables, it wasn't processed food, it was from the earth in your background* » (Columbia Falls, 7 juin 2014, n°76). Et en effet, ces valeurs semblent orienter les discours, guider les modes de vie et les pratiques des gentrifieurs dans l'Ouest du Montana : très concrètement, ils investissent dans l'environnement au nom des différentes valeurs environnementales dans lesquelles ils se reconnaissent et qu'ils mobilisent selon leurs intérêts propres, déclinables alors en cinq sous-champs thématiques. Au cours de notre réflexion partagée sur le capital environnemental, il nous a en effet semblé pertinent de regrouper les valeurs du champ environnemental en sous-champs, en partie superposables voire aux frontières poreuses : l'habitat et le paysage, la qualité environnementale et les pratiques écologisantes, les composantes productives et post-productives de l'environnement, et enfin les enjeux sanitaires (Richard et al., 2017, 2018a)[199]. Les stratégies des gentrifieurs peuvent être alors interprétées comme des investissements, réalisés au nom des valeurs composant ces sous-champs : ce faisant, ils se positionnent au sein du champ environnemental et acquièrent du capital du même nom.

Les valeurs relatives à l'habitat et au paysage font tout d'abord l'objet d'un investissement important de la part des gentrifieurs. Attentifs aux perspectives paysagères de leur nouveau cadre résidentiel, soucieux de s'aménager un vrai confort intérieur susceptible de leur apporter du bien-être, mais également d'adhérer parfois à des conventions architecturales locales considérées comme « authentiques » - incarnées par les *amenity ranchs* dans l'Ouest du Montana - l'application avec laquelle les gentrifieurs investissent leur habitat se joue à de multiples échelles spatio-temporelles et exprime une relation singulière à l'environnement : il s'agit en effet de manifester, par leur acquisition foncière puis par les multiples opérations d'entretien de leur logement et de leur jardin, l'importance qu'ils accordent à leur insertion dans le paysage, à la potentialité d'une rencontre avec l'animal sauvage, et à un mode de vie considéré de manière générale comme proche de la nature, dans un territoire emblématique de la *wilderness* (photographie 34). Plus encore, le paysage s'impose comme un élément de positionnement social, en témoigne la propension des gentrifieurs à investir les hauteurs des villes les plus attractives de l'Ouest du Montana (cf chapitre 5).

[198] Ce point sera au cœur du chapitre 8.

[199] Cette réflexion partagée fait suite à la première formalisation de cette approche par sous-champs dans l'HDR de Frédéric Richard (Richard, 2017).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 34 : des chalets de haut standing au cœur de la forêt, quartier nord de Whitefish

Whitefish, 4 juin 2014 (cliché G. Saumon)

Le deuxième sous-champ environnemental envisagé fait référence à la qualité environnementale et aux pratiques écologisantes, qui font quotidiennement l'objet de positionnements affirmés de la part de certains gentrifieurs rencontrés. Elles recouvrent l'ensemble de ce qui est perçu et présenté comme autant de bonnes pratiques, éco-responsable, respectueuses des ressources naturelles, ou encore durables. Ces valeurs peuvent se traduire par le soutien ou l'engagement dans des associations ou ONG environnementales, surreprésentées dans l'Ouest du Montana, mais elles peuvent également être directement investies sous forme d'actions individuelles. Dans le quotidien, elles s'incarnent alors dans des pratiques visant à réduire l'utilisation de la voiture en faveur de formes de mobilité alternatives, comme le vélo - en témoigne le succès de l'*Adventure Cycling Association* à Missoula (cf chapitre 5) -, ou dans des modes de consommation privilégiant les circuits de proximité et/ou les produits biologiques et ce, pour des motivations de nature explicitement environnementale (photographie 35). Un des fondateurs de la *Missoula Food Coop* explique ainsi par cette entreprise vouloir encourager les populations à investir dans une alimentation locale et saine : « *we want people to be able to move from kind of an ultimatum like 'I just need to get enough calories' to 'I'm actually investing in this community, in this long-term sustainability and viability* » (Missoula, 30 mai 2014, n°50).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 35 : valorisation des circuits de proximités, *Missoula Farmers' Market*

Missoula, 10 et 31 mai 2014 (clichés G. Saumon)

La référence aux produits locaux permet par ailleurs d'introduire le sous-champ structuré autour de la composante productive de l'environnement, considéré alors comme une ressource économique, notamment dans le cadre d'activités agricoles. J'ai montré dans les chapitres précédents la manière dont l'économie du ranch est aujourd'hui réinvestie dans l'Ouest du Montana, non seulement pour satisfaire un idéal de vie de cow-boy, mais également pour renouer avec des modes de consommation que l'industrie agro-alimentaire a dévastés. Ce désir de se nourrir de manière plus autonome et saine, en contrôlant toutes les étapes du processus alimentaire et donc sans avoir recours à de nombreux intermédiaires, apparaît de manière explicite dans l'importance des pratiques de jardinage urbain dans l'Ouest du Montana, mais également de pêche et de chasse. Si elles peuvent parfois être considérées comme des activités sportives[200], celles-ci sont aujourd'hui réinvesties explicitement au nom de valeurs environnementales, comme en témoigne une femme interrogée qui se définit comme une « *naturalist ethical hunter* » : « *I don't want to buy meat in a grocery store knowing what they do with the commercialization of the animals and how horrible that is. I'd rather my meat be wild until the point that I take a shot and then it's meat and it's very quick, and it's over. So I hunt for meat and that's pretty much of it* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°106). Un autre explique : « *it's almost like surviving, but surviving well... it's like going out and providing for yourself. I've always been told to respect nature for what it is, how it is so... respecting the elk that I might hunt one year and that I kill and eat, put in my freezer and survive half a year or a year instead*

[200] Les pratiques de la chasse, et plus encore, de la pêche à la mouche dans le Montana sont diversifiées : ce point sera étudié dans le chapitre 8 comme une des manifestations des tensions du *New West*.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

of going to the grocery store and buying there genetically modified beef or things like that... or killing a deer and thank that deer for its life, for providing substance... I think it's a lot different from just eating vegetables, being a vegetarian, trying to do it that way or even a vegan and not having any product but I think that since I grew up here... I believe the substance that provides meat is a necessary need so... That's why I fish, that's why I hunt, and that's why I go to nature to providing myself with food » (Bozeman, 18 juin 2014, n°108). La composante productive fait ici référence aux activités agro-alimentaires : il faut alors se demander si les investissements réalisés par les acteurs lorsqu'ils exploitent les ressources naturelles à des fins industrielles (les produits du bois, de la mine, etc.) peuvent être considérés comme des investissement réalisés dans le champ environnemental, au nom de valeurs éponymes. Le chapitre 8 sera alors l'occasion de montrer comment ces pratiques héritées de l'*Old West* bénéficient d'une nouvelle rhétorique environnementale afin de les intégrer aux valeurs dominantes du *New West* - l'investissement dans l'environnement devenant de fait davantage une stratégie discursive qu'un engagement pratique.

De plus, dans de nombreux territoires ruraux, la composante productive des investissements dans l'environnement est désormais concurrencée, sinon dépassée, par l'engagement des gentrifieurs dans une approche post-productive de l'environnement qu'ils viennent d'investir. Ce sous-champ regroupe les valeurs qui font de l'environnement un objet de consommation et d'expériences (Hines, 2007, 2010a, 2010b, 2012, 2013), très investi par des gentrifieurs en quête d'un terrain de jeu pour des pratiques sportives, récréatives et contemplatives (cf chapitre 4) : cela se manifeste notamment par leur attrait pour les sports de pleine nature (ski, VTT, golf, etc.), qui plus est souvent socialement distinctifs. Sur mon territoire d'étude, cette dimension post-productive est bien sûr au cœur de la mutation de l'*Old West* en *New West*, et participe pleinement au renouvellement démographique des gentrifieurs, puisque l'on sait le rôle joué par la pêche à la mouche dans les migrations d'aménités (cf chapitre 4).

Le dernier sous-champ environnemental fait référence aux enjeux sanitaires. Dans l'Ouest du Montana, la distinction entre les territoires plus ou moins exposés aux nuisances héritées d'une économie de l'*Old West* qui perdure parfois, mais surtout la distinction sociale venant s'opérer entre les individus et groupes en mesure ou non d'échapper à ces nuisances, soit par des stratégies d'évitement, soit parce qu'ils disposent des outils nécessaires pour que soient mises en œuvre des opérations de décontamination, viennent révéler de profondes injustices dans l'accès à un environnement sain. Si l'ensemble des individus rencontrés, qu'ils soient néo-arrivants ou originaires du Montana, qu'ils disposent de plus ou moins de capitaux, semble avoir la possibilité de se positionner dans le champ environnemental en investissant soit dans leur habitat, soit, à moindre coût, dans tout type de pratiques, sportives ou encore alimentaires, en accord avec leurs valeurs environnementales, le sous-champ correspondant aux enjeux sanitaires est bien celui dans lequel la dotation initiale des uns et des autres en capitaux semble être la plus déterminante dans le jeu social à l'œuvre dans l'Ouest du Montana : cet enjeu sera au cœur du chapitre suivant.

Ce point permet dès lors d'approfondir les questionnements sur le profil des individus investissant dans les valeurs environnementales. Les exemples de valeurs déclinées ci-dessus en sous-champs constitutifs du champ environnemental illustrent en effet non seulement la variété des

Licence CC BY-NC-ND 3.0

investissements réalisés dans l'environnement dans l'Ouest du Montana, mais permettent en outre de rappeler la pluralité des coquilles identitaires auxquelles se conforment un temps donné les gentrifieurs sur mon territoire d'étude. Mécènes gentrifieurs, alter gentrifieurs, victimes de la « *wilderness tax* » (cf chapitre 5), s'ils partagent tous un positionnement fort vis-à-vis de l'environnement par leurs pratiques et le récit qu'ils en font, différencient au regard de leurs origines sociales, de leurs intérêts et de leurs stratégies propres le degré de leurs investissements dans tel ou tel sous-champ. C'est ainsi que le mécène gentrifieur semble de manière générale privilégier le sous-champ de l'habitat et du paysage de par ses stratégies résidentielles, celui de la composante post-productive de par ses pratiques récréatives sélectives, mais également le sous-champ faisant référence à la qualité environnementale et aux pratiques écologisantes, puisqu'il emploie une partie de ses actifs économiques au financement des ONG de protection de l'environnement - ce dont il fait d'ailleurs son identité sociale. L'idéal-type de l'alter gentrifieur renvoie également aux investissements réalisés dans ce sous-champ, puisqu'il construit son personnage à partir de ses pratiques alternatives (mobilités douces, alimentation bio, etc.) mais il investit aussi en partie dans la composante productive de l'environnement, prenant activement part à l'essor des circuits de proximité et du jardinage urbain dans l'Ouest du Montana. Quant à la victime de la « *wilderness tax* », c'est, très généralement, pour son épanouissement dans des pratiques de pleine nature qu'il sacrifie opportunités d'emplois et revenus, donc parce qu'il choisit d'investir dans le sous-champ faisant référence à la composante post-productive de l'environnement.

Cette association entre des sous-champs de l'environnement et des idéal-types de gentrifieurs n'a pas pour objectif de caricaturer le jeu social mais au contraire de souligner la complexité des positionnements des uns et des autres au regard de l'environnement ainsi que la nécessité d'en proposer une analyse qui ne soit pas « hors sol » mais bien inscrite sur un territoire d'étude et attentive à ses modalités locales. Même si nous avons collectivement fait le pari que la formalisation d'un nouveau champ social que serait le champ environnemental peut être proposée sur d'autres territoires où l'environnement est au cœur des dynamiques socio-territoriales[201], la manière dont il semble structurer aujourd'hui l'organisation socio-spatiale de l'Ouest du Montana m'amène surtout à considérer ici très empiriquement les potentialités de l'application de l'idée de « capital environnemental » sur mon territoire d'étude, et donc de le proposer comme une grille d'analyse pertinente des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale.

Pour autant, après avoir démontré le rôle des écrivains - nouveaux arrivants dans la production et la diffusion de valeurs environnementales qui semblent guider les stratégies des gentrifieurs de l'Ouest du Montana, une nouvelle question se pose : pourquoi ces gentrifieurs semblent-ils, plus que les autres, agir au nom de ces valeurs et investir dans le champ de l'environnement ?

[201] En l'état, cette grille de lecture a été « testée » sur d'autres territoires, lors des différentes propositions faites pendant le colloque éponyme puis pour les publications des numéros spéciaux, à titre d'exemple sur les *Plus Beaux Villages de France* (Ducros, 2017), sur les *Biosphärenparks* autrichiens (Geffroy and Depraz, 2017) ou encore sur la Baie James (Maraud and Desbiens, 2017).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.4. La convertibilité du capital environnemental au cœur du jeu social dans l'Ouest du Montana : les mécanismes de la domination

Au-delà des stratégies personnelles et des valeurs qui guident les uns et les autres, tous les individus ne bénéficient pas en effet des mêmes ressources pour se positionner dans le champ de l'environnement. Pour disposer de capital environnemental, les acteurs doivent convertir tout ou partie des actifs dont ils disposent déjà. Concrètement, les acteurs investissent dans des biens, du savoir-faire et du savoir-être liés à l'environnement, selon les différentes valeurs environnementales présentées précédemment, en convertissant leurs capitaux préexistants. Par là, les acteurs disposent d'une plus ou moins forte capacité d'investissement dans le capital environnemental selon l'importance des autres espèces de capitaux acquis par ailleurs. S'ensuit une accumulation de capital environnemental pour des acteurs disposant déjà de capital culturel, économique et social. La position dans le champ environnemental dépend ainsi en partie de celle occupée dans les autres champs. Or, j'ai déjà souligné l'importante dotation en capital économique, social et culturel des gentrifieurs dans l'Ouest du Montana (cf chapitre 4) : disposant de plus d'actifs, ils sont davantage en mesure d'agir au nom des valeurs environnementales qui les animent en convertissant leurs capitaux déjà accumulés. L'approche par les capitaux permet alors d'éclairer la manière dont les individus les mieux dotés maintiennent leurs positions dans les divers champs - parmi lesquels le champ environnemental - au sein desquels se jouent les rapports sociaux et qui, par delà, structurent la société. Dans cette perspective, le capital environnemental pourrait constituer une espèce supplémentaire de capital susceptible d'expliquer le maintien ou l'aggravation des inégalités socio-environnementales. De plus, la convertibilité entre le capital environnemental et les autres formes de capital permet de considérer l'existence d'un capital environnemental véritablement autonome - puisqu'elle en est une des conditions nécessaires si l'on respecte la proposition bourdieusienne (Neveu, 2013). Reste alors à démontrer que dans l'Ouest du Montana, pour accéder aux paysages les plus attractifs, pour rejoindre le cercle très fermé des pratiquants de telle activité sportive, ou pour vivre en accord avec leurs convictions écologiques, les gentrifieurs convertissent effectivement leur capital économique, social, voire culturel en capital environnemental, de même qu'à l'inverse, ils peuvent accumuler d'autres formes de capital par l'intermédiaire de leur capital environnemental - ces conversions en vase clos tendant ainsi à entretenir les logiques de domination et hiérarchies sociales en place.

De manière évidente, pour s'installer dans les territoires les plus attractifs de l'Ouest du Montana, les gentrifieurs doivent consentir un investissement économique parfois très lourd : plus le capital environnemental escompté est élevé - habitation spacieuse, terrain vaste et isolé « avec vue », aux portes des Parcs nationaux... - plus il nécessitera une conversion significative de capital économique. Il faut ici reprendre l'exemple de la luxueuse station de ski de Big Sky, aux portes du Parc national de Yellowstone, qui propose aux gentrifieurs un cadre exceptionnel pour leurs pratiques sportives de pleine nature et un entre-soi très recherché - puisqu'elle offre des pistes d'atterrissages et des domaines skiables entièrement privés. Résidences principales, secondaires ou occasionnelles le temps de quelques jours de ski, les *gated communities* occupent tous les sommets, et garantissent *wilderness* et *emptiness* aux élites économiques souhaitant investir dans cette nature ainsi mise à disposition (photographie 36).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 36 : exemple de conversion de capital économique en capital environnemental : une propriété de la *gated community* « Cowboy Heaven », Big Sky

Big Sky, 14 juin 2014 (cliché G. Saumon)

Parfois la conversion du capital économique en capital environnemental peut bénéficier à l'intérêt général tout en permettant à l'individu à la tête de l'opération de revêtir le costume du mécène et d'indirectement garantir l'intégrité de son cadre de vie. Il faut en effet souligner ici l'importance des financements privés et autres opérations de mécénat dans le fonctionnement des ONG de protection de l'environnement dans l'Ouest américain : ils relèvent de stratégies d'entreprises, à l'image de *Home Depot*, souvent cité dans les entretiens, mais aussi d'initiatives individuelles. Certains groupes environnementalistes organisent ainsi toute leur activité autour de la collecte de ces fonds privés : c'est le cas de la *Yellowstone Park Foundation*, qui finance grâce à ce mécénat différents projets et programmes d'actions pour le Parc national de Yellowstone (recherche, protection de la faune sauvage, entretien des chemins de randonnée, etc.), et ce pour compenser le faible investissement de l'Etat. L'existence même de cette fondation révèle l'importance des opérations de conversion de capital économique en capital environnemental : « *We are a fundraising partner for Yellowstone, so we raise private money to support projects and programs in Yellowstone. We're not a conservation group, we're not an environmental group. We're purely fundraising. Money. We raise money. That's all we do* ». Créée il y a une vingtaine d'années, avec pour premier objectif le financement de la réintroduction du loup à Yellowstone, la fondation a collecté plus de 80 millions de dollars pour 250 projets environ : les mécènes font le choix, lorsqu'ils versent de l'argent à la fondation, de financer soit un projet particulier, soit le fonctionnement du parc de manière générale. Si les treize employés de la *Yellowstone Park Foundation* se déplacent dans tous les Etats-Unis pour collecter des fonds pour le Parc, les plus grands mécènes sont ceux qui disposent de résidences secondaires à proximité, et répondant donc à l'idéal type du mécène gentrifieur (Bozeman, 11 juin 2014, n°84).

Autre modalité de conversion de capital économique en capital environnemental, les clientes de la formatrice en permaculture et design paysager de Bozeman, majoritairement issues de l'

Licence CC BY-NC-ND 3.0

« *upper middle class* », mettent en œuvre leurs actifs économiques pour s'offrir, dans leur résidence, un jardin qui leur garantisse une alimentation saine et répondant aux nouveaux codes - diététiques, sanitaires et esthétiques - de leurs cercles de pairs (Bozeman, 21 juin 2014, n°116). Les investissements dans le sous-champ de la qualité environnementale et des pratiques écologisantes demandent de manière générale un important capital économique de départ : à Bozeman, la *Community Food Co-op*, une entreprise sociale de base communautaire qui garantissait à ses clients un approvisionnement composé quasi exclusivement de produits issus de l'agriculture biologique et/ou locaux, s'adressait en priorité à une élite économique (cf chapitre 4). « *I think there's a lot of like upper class, people who do it more for a status or because they have the extra money* », critique une jeune agricultrice qui a fait pour cette raison le choix de distribuer ses produits en vente directe ou sur les marchés locaux (Bozeman, 12 juin 2014, n°87). Même constat pour le *Good Food Store* de Missoula, dont les prix de certains produits équivalent au double des prix proposés par la grande distribution, et qui ne peut convenir qu'à une clientèle bien pourvue en capital économique. « *For people that are really concerned about pesticides and GMOs and want organic, they would spend extra money to go the Good Food Store, but the Farmers Market is that transition* » (Missoula, 14 mai 2014, n°19). En effet, l'essor des marchés de producteurs dans les villes de l'Ouest du Montana témoigne d'une dynamique partagée d'investissement dans une alimentation plus locale et saine, favorisant le lien entre le producteur et le consommateur, qui puisse concerner davantage de foyers.

Certains font d'ailleurs le choix de convertir une part considérable de leur capital économique en capital environnemental : à titre d'exemple, trois étudiants de Missoula finançant leur parcours à l'Université avec des petits emplois font l'intégralité de leurs achats alimentaires au *Good Food Store*, à la *Food Coop* et à l'*Orange Street Food Farm* - soit aux trois commerces proposant quasi exclusivement des produits locaux et des produits issus de l'agriculture biologique, à des prix bien plus élevés que les enseignes traditionnelles - et finissent le mois en s'approvisionnant à la Banque alimentaire, qu'ils considèrent comme « *a free Grocery store* ». S'ils semblent un peu gênés de me faire part de leur stratégie alimentaire, considérant qu'elle pose quelques problèmes éthiques - sont-ils assez pauvres pour la Banque alimentaire s'ils se fournissent par ailleurs au *Good Food Store ?* s'interrogent-ils -, ils considèrent que les pauvres aussi ont le droit de bien manger... (Missoula, 18 mai 2014, n°29) et ce d'autant plus que la Banque alimentaire de Missoula est approvisionnée par de nombreux producteurs locaux, et propose souvent des produits de bien meilleure qualité que les grandes surfaces obéissant aux lois de l'industrie agro-alimentaire. L'exemple de ces trois étudiants m'amène alors à reconsidérer le cas des individus qui font le choix de sacrifier une partie de leur capital économique au profit d'une qualité de vie dans laquelle l'environnement occupe une place centrale, majorant au final leur capital environnemental au regard des autres capitaux : au-delà des stratégies alimentaires de ce cas précis, ils sont de ceux qui quittent un bon emploi sur la côte Est pour un *job* harassant et peu reconnu dans le Montana pour s'épanouir dans des activités de pleine nature. La grille de lecture « capital environnemental » m'amène alors à reconsidérer l'idéal-type des victimes de la « *wilderness tax* », et à interpréter leur parcours comme une opération quasi absolue de conversion de capital économique en capital environnemental, au nom de valeurs pour lesquelles ils semblent prêts à tous les sacrifices.

Mais le capital économique n'est pas le seul à être converti en capital environnemental. A cet égard, le sous-champ de la qualité environnementale et des pratiques écologisantes est particulièrement emblématique. Pour de nombreux acteurs locaux investis dans la diffusion de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

pratiques alimentaires alternatives aux grands circuits de distribution, l'accès des populations à une nourriture locale et saine dépend davantage de leurs actifs culturels que de leurs actifs économiques : « *I think that eating healthy food is affordable if you have the time to like cook from scratch and the knowledge to cook from scratch* » (Missoula, 28 mai 2014, n°38). Un producteur de Missoula explique : « *There's plenty of people who buy our food that don't have their own houses, live in rentals, have modest jobs, but for them culturally, eating this type is a core value* » (Missoula, 27 mai 2014, n°36). Mais bien au-delà de l'alimentation, les diplômes, les connaissances et compétences préalablement acquises jouent un rôle déterminant dans la capacité des individus et des groupes sociaux à prendre part au débat public et à influencer les politiques environnementales dans l'Ouest du Montana, pour le bien commun mais aussi pour préserver la qualité de leur environnement et de leur cadre de vie. De manière emblématique, les enseignants de l'*Environmental Studies Program* de l'Université de Missoula forment leurs étudiants, en grande majorité néo-arrivants, à devenir des acteurs de l'environnement très influents dans tout l'Ouest du Montana : disposant d'une voix dominante, ils participent activement à diffuser des valeurs environnementales considérées dès lors comme légitimes et, disposant, à la suite de leurs études, non seulement de compétences mais d'un important réseau, ils s'insèrent ensuite très facilement dans les nombreuses ONG de protection de l'environnement présentes sur le territoire. Dans leurs activités quotidiennes, ils s'appuient alors sur leur capital culturel, mais peuvent également mobiliser leur capital social pour faire appel à leur cercle de pairs, leur « réseau environnementaliste » pouvant dès lors être défini ici comme un tissu de relations sociales composé d'individus, d'associations, d'entreprises qui, par leurs compétences dans le domaine de l'environnement, leurs initiatives et leurs actions, diffusent localement des valeurs dominantes et prennent activement part aux politiques environnementales. Ainsi, mettre en lumière ce processus de conversion du capital culturel et social vers le capital environnemental permet aussi de révéler la manière dont les inégalités socio-environnementales sont alimentées. A titre d'exemple, se pencher sur le parcours universitaire et professionnel des membres de la *Clark Fork Coalition*, une ONG de Missoula dont l'objectif est de restaurer et de protéger la rivière et son bassin versant, composée entre autres de biologistes, de juristes et de chargés de communication (Missoula, 18 juin 2015, n° 167), amène à se poser certaines questions : doit-on nécessairement dans l'Ouest du Montana déjà disposer de ce capital culturel et social pour pouvoir défendre « son » environnement[202] ?

De plus, si l'investissement dans le capital environnemental se fait par des opérations de conversion, à l'inverse il peut être envisagé dans une perspective plus ou moins conscientisée de conversion sous d'autres formes de capitaux : à court ou à long terme, les acteurs disposant de capital environnemental peuvent le convertir pour investir dans une autre forme d'actif. Si la conversion des différents types d'actifs vers le capital environnemental permet de saisir les moyens par lesquels les gentrifieurs accèdent à un cadre de vie privilégié, préservent sa qualité paysagère et participent à légitimer des valeurs environnementales, la réversibilité du processus contribue à mieux comprendre comment, de manière plus générale, les gentrifieurs assoient leur légitimité et affirment leur emprise dans l'Ouest du Montana.

Très simplement d'abord, dans le cas des pratiques récréatives de l'environnement, et notamment pour les sports de nature à risque ou physiquement exigeants, d'autres formes de

[202] Cette question constitue le cœur du prochain chapitre.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

capitaux peuvent être espérées en retour de l'investissement premier dans le capital environnemental, notamment d'ordre symbolique. De même, l'investissement de certains individus dans le champ de l'environnement peut leur conférer une légitimité culturelle venant compenser leur faible niveau de diplôme. A titre d'exemple, j'ai rencontré à Bozeman une femme qui milite au quotidien pour la préservation de la faune sauvage, et, consacrant une partie de son temps à attenter des procès et l'autre à en informer le grand public, elle considère avoir acquis aujourd'hui par des voies non institutionnelles un niveau de connaissances et de compétences - biologiques, éthologiques et juridiques notamment - lui permettant de mener à bien ses luttes : « *I get a much broader education than a lot of kids in college* » ; « *I'm a public academics, I'm always researching and writing and learning* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°106).

Mais la conversion du capital environnemental vers le capital social semble être une des opérations qui révèlent de la manière la plus évidente la valeur du premier « dans le marché des capitaux » qui structure l'organisation socio-territoriale de l'Ouest du Montana. Premièrement, la permutabilité des coquilles identitaires - et spécifiquement la transformation du personnage de victime de la « *wilderness tax* » en alter gentrifieur - repose en grande partie sur la conversion du capital environnemental acquis par les premiers en capital social : dorénavant entré dans un cercle d'appartenance, celui qui a tout sacrifié pour vivre selon ses valeurs environnementales peut se voir rapidement intégré dans un « réseau environnementaliste » et reconsidérer son positionnement social à l'aune de cette nouvelle appartenance - adopter de nouvelles stratégies d'insertion sociale et professionnelle notamment. Mais les potentialités de la conversion du capital environnemental en capital social trouve son incarnation la plus emblématique dans le personnage du mécène gentrifieur. Ainsi, un milliardaire à la tête d'un pool d'investisseurs dans la Silicon Valley, ayant participé au financement des plus grandes entreprises du web 2.0, a installé une de ses résidences au nord-ouest de Whitefish, aux portes du Parc national de Glacier[203], et investi plus de dix millions de dollars dans la préservation de la vallée. En prélevant de l'argent sur ses fonds personnels pour acheter des terres immenses dans la vallée de Flathead afin de les protéger de l'exploitation forestière, en y aménageant un *trail* afin d'en faire un espace récréatif pour la communauté locale, il a créé un espace protégé privé d'accès public, et ce faisant, converti son capital économique en capital environnemental, puis converti celui-ci en capital social : « *And what did I technically get from that in return... I get land that's permanently impaired with the market value [...], however it was completely worth it to me cause it made me feel good, I'm just as interested as everybody else in protecting the land over here, so we got that, as I said I love the trail, the trail is a huge extra benefit, and it paves the way for a very happy community* » (Whitefish, 7 juin 2014, n°77). Et en effet, personnage unanimement apprécié à Whitefish, son engagement pour l'environnement en a fait un mécène dont la réputation a bien évidemment franchi les limites de Whitefish : « *You do see people in this valley who come here with a lot of money and they invest in preserving environment. You've probably heard about the G. guy, one of the financial people behind Google and others...* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°58).

[203]« *And then I follow my kind of 'high tech' carrier, moving out West to Silicon Valley and doing a lot of things that help to generate quite a bit of success and then at one point I started thinking how much I missed nature, and started looking for places where maybe I could buy a ranch. I didn't even think to Montana, until somebody in my circle started talking about properties they own in Montana, in fact in Whitefish, Montana... after seeing a bunch of pictures and how beautiful it was, I couldn't believe you know that it really existed in United States...* » (Whitefish, 7 juin 2014, n°77).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Cette convertibilité réciproque des capitaux signifie alors de nouvelles opportunités pour les acteurs disposant de capital environnemental, quelle que soit leur dotation dans les autres espèces de capitaux. Si les exemples précédents font référence à des acteurs disposant déjà de nombreux capitaux - et par là permettent de révéler un processus qui appuie les inégalités socio-environnementales déjà présentes -, il existe des individus ou des groupes peu dotés en capital économique, social ou culturel, mais pour autant dotés en capital environnemental, qu'ils peuvent à terme convertir en capital économique par exemple. Ce peut être le cas de ménages aux revenus modestes qui bénéficient, parfois par héritage, de conditions d'habitat très enviables du point de vue des aménités paysagères, qu'ils peuvent ensuite aisément traduire en apport économique lors d'une vente immobilière.

Les ranchs placés en *conservation easements* constituent à ce titre un exemple emblématique de conversion de capital environnemental en capital économique. Lorsque les ranchers signent un contrat de ce type avec un organisme de *Land Trust*, ils s'engagent à pratiquer leur activité en conservant le paysage - sans entamer de nouvelle construction notamment - et ce de manière permanente, puisque s'ils vendent leurs terres, le contrat s'appliquera au propriétaire suivant[204]. En contrepartie de cet engagement, et en plus des déductions fiscales garanties par la procédure, une somme d'argent élevée est offerte aux ranchers - j'analyserai les modalités de ce financement, très éclairantes sur les nouvelles dynamiques du *New West*, dans la partie suivante -, qui correspond au différentiel entre la valeur de leur terrain constructible et la valeur de leur terrain devenu ainsi non constructible. Si les terres en servitude de conservation perdent de la valeur économique, il s'agit alors pour leur propriétaire de capitaliser sur leur valeur environnementale. J'ai eu la chance de pouvoir visiter plusieurs ranchs en *conservation easements* et de rencontrer leurs propriétaires, dans le cadre des visites annuelles de contrôle organisées par le *Five Valley Land Trust* (Missoula, 13 au 15 mai 2015, n°127 à 133) (photographie 37). La servitude de conservation n'est pas un outil coercitif de protection de l'environnement, et les pratiques agricoles sont maintenues[205] : « *people still work there, they raise families, they have cattle, they have timber operations, but we also have grizzly bears, we have lynx, we have elks, mooses, migratory birds, buffalos...* », m'explique le responsable logistique du *Five Valleys Land Trust* (Missoula, 17 mai 2014, n°25). L'enjeu ici n'est clairement pas l'écologie, et j'ai pu observer l'absence de tout contrôle concernant par exemple l'usage de produits phytosanitaires. Il s'agit avant tout de préserver des paysages, le contrat permettant aux ranchers connaissant des difficultés financières de conserver leurs terres puisqu'ils sont rétribués simplement pour le maintien de leurs pratiques : « For families faced with having to sell their land to pay high estate taxes, the federal estate tax benefits of conservation easements have often made it possible to pass family lands to future generations » *(*source : *« A Landowner's Introduction to Conservation Easements »* du *GVLT).* Peu dotés en capital économique à la base, les

[204] La démarche à suivre pour le propriétaire désireux de s'engager dans une servitude de conservation avec un organisme de *Land Trust* est simple : après avoir déterminé l'opportunité d'un tel engagement, en confrontant, à l'aide de l'organisme, d'un expert et d'un avocat qualifiés à cette tâche les potentielles ressources à protéger et l'intérêt financier et personnel de la démarche, l'organisme de *Land Trust* ainsi que le propriétaire décident ensemble de la manière dont les coûts de la servitude seront couverts ainsi que des termes exacts du contrat. Il s'agit en effet d'un accord permanent et personnalisé, reposant sur un *Baseline Documentation Report* qui atteste et décrit l'état actuel de la propriété avant signature du contrat, valant pour engagement du propriétaire à maintenir sa propriété en l'état. Enfin, la servitude de conservation doit être approuvée par le *County planning board*, et enregistrée dans le *County's clerk and recorder office*. Si la propriété est vendue, le propriétaire doit en informer le *Land trust*, mais la parcelle est maintenue en *conservation easement* (source : « *Conservation Easement Process »* du *Gallatin Valley Land Trust*).

[205] « A conservation easement is a flexible tool, which allows you to permanently protect your land, while retaining title and continuing to use the land as you always have » *(*source : « *A Landowner's Introduction to Conservation Easements* » du *GVLT)*.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

ranchers peuvent ainsi convertir leur capital environnemental en nouvel actif : *« I think people appreciate that it's a way for people to protect their land whether they have money or not »* considère la responsable du *Gallatin Valley Land Trust* (Bozeman, 16 juin 2014, n°97). La grille de lecture « capital environnemental » est d'autant plus pertinente pour analyser cette opération, que ce mécanisme de conversion repose sur la nouvelle attention portée à l'environnement, et spécifiquement sur la revalorisation des espaces productifs du Montana en espaces post-productifs, le ranch acquérant un statut de paysage à préserver.

Photographie 37 : visite des ranchs en *conservation easements* avec le *Five Valleys Land Trust*

Missoula et Potomac, 13 et 15 mai 2015 (clichés G. Saumon)

La facilité avec laquelle les individus semblent aujourd'hui pouvoir convertir leur capital environnemental en capital social et économique révèle alors la valeur croissante du capital

Licence CC BY-NC-ND 3.0

environnemental sur le « marché des capitaux » dans l'Ouest du Montana, porté par de puissants producteurs symboliques qui semblent plus ou moins consciemment imposer des définitions légitimes de l'environnement. Dès lors, l'importance conférée au capital environnemental dans le jeu social place ses détenteurs en position de domination dans l'ensemble des champs qui structurent l'organisation socio-territoriale de l'Ouest du Montana. Les gentrifieurs, bénéficiant souvent de plus de capitaux au départ, et ayant investi, selon leurs stratégies et intérêts, dans le capital environnemental, accumulent par là du capital symbolique : cet actif, qui rend compte de la reconnaissance et du prestige d'un individu, peut être vu comme une « sublimation » des autres formes de capital (Bourdieu, 1989). Cela ne signifie pas que les populations originaires du Montana ne disposent pas de ces capitaux, mais qu'elles en sont souvent moins bien dotées et qu'elles peuvent ainsi se trouver dans une position de dominés. Cela conduit à la construction et l'affirmation progressives d'une identité territoriale modelée par les valeurs, les représentations et les pratiques des gentrifieurs. Le capital environnemental peut alors être considéré comme un actif social qui, ajouté aux autres formes de capitaux, permet aux gentrifieurs, à travers l'imposition de pratiques et de valeurs environnementales, d'asseoir leur position dominante dans les territoires qu'ils investissent matériellement et symboliquement : cette grille de lecture vient ainsi révéler la manière dont l'environnement est devenu un instrument de domination sociale.

Les entretiens ont d'ailleurs révélé d'importants ressentiments - « *There's always conflict between The Have and The Have not* », critique une femme interrogée (Columbia Falls, 7 juin 2014, n°76) - et la question de l'accès à l'environnement est très souvent posée. Une femme très modeste, vivant dans un mobile-home, nie dans un premier temps les fractures sociales que l'inégal investissement dans le capital environnemental des uns et des autres pourrait accentuer : « *I don't feel put down in any way because I'm living in a mobile-home... I don't know if that's true for everybody you know, if they have a negative experience... you know you look at the mountains and you go drive up into these areas with you know millions of dollars homes and down on 3rd is also lots of homes and properties that may cost lots and lots and lots of money, but... you know I don't see a big divide, you know a bad side of town and a good side of town, 'cause the all town is wonderful* ». Mais quelques minutes plus tard, lorsque je lui demande de préciser ses pratiques de l'environnement, elle semble considérer que ses difficultés sociales limitent ses possibilités au regard du reste de la population : « *What I do is my basic life... by riding my bike to work a lot, taking walks most days, and when I can taking walks on trails rather than walking on the sidewalk to my work, if I can take the time which I can't do so often, hiking trails up to the mountains so I can have the views all around. But I don't do "the nature things" as much as a lot of people do here. [...] I feel busy. I'm a single parent working and making a living and I can't even keep my house up sometimes* » (Bozeman, 15 juin 2014, n°95). Par ailleurs, ce témoignage est d'autant plus intéressant qu'elle semble essayer de justifier une pratique qu'elle estime en-deçà des pratiques que j'aurais pu attendre d'elle, ce qui vient révéler le caractère normatif des investissements dans l'environnement sur mon territoire d'étude. Le moment du terrain a ainsi été crucial dans l'évolution de mon sujet, et si j'ai pu constater lors de nombreux entretiens à quel point la position des individus dans le champ environnemental est déterminante dans leurs relations aux autres et au territoire, une femme en particulier a attiré ma vigilance sur les deux mondes que ces hiérarchisations sociales participent à façonner dans l'Ouest du Montana : « *It's almost like... you have two bubbles, there's like... sometimes they overlap and sometimes they don't. In the bubble that I live in Missoula all the people shop in the Good Food Store, and in the Farmers Market, and they tend to be at the University as professors or work in environmental groups or write, and we all run into each other at the same sort of little coffeehouses*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

and that's a bubble and the University is very much part of that, and it makes you feel like all of Missoula is that way. But then there's another bubble that's not that way at all. And it's, you know, the people that are... that not really have a connection to the land here, and they live here, and they're doing whatever, and they're not shopping at the same place, and they live in big houses in development, somebody has to be at those places using gambling and the casinos, but they're here too! And that's part of Missoula too, you know, so I don't think it's fair to say "ho, we have an Ecotopia", we have a sort of one... but then we have people who are very poor, who may not have choices you know on how they live, they just try to get by you know » (Missoula, 17 mai 2014, n°24). Ces propos dépassent le simple récit biographique, et révèlent le recul dont fait ici preuve cette femme sur le jeu social à l'œuvre dans l'Ouest du Montana. D'autres semblent également avoir conscience d'appartenir à un groupe privilégié lorsqu'ils évoquent leurs représentations et pratiques : une universitaire interrogée fait ainsi référence à son « *little cocoon of Missoula* » (Missoula, 8 mai 2014, n°8). Et alors qu'elle souligne l'essor des modes de consommation alternatifs dans l'Ouest du Montana, une femme se demande subitement si ces pratiques ne concerneraient pas essentiellement un cercle d'appartenance ayant plus que les autres investi dans le capital environnemental : « *I know that part of that is just like the community of friends that I have and it's not like all Missoula necessarily but I think it's a great part of Missoula, so...* » (Missoula, 12 mai 2015, n°124). Une de mes hôtes AirBnB à Missoula en est alors venue à me reprocher ma pratique de recherche : à force de fréquenter les cafés les plus susceptibles d'attirer les gentrifieurs, je risquais pour elle de me contenter des discours d'une élite, sans prêter attention aux voix discordantes. Elle était particulièrement en colère contre les ONG de protection de l'environnement : sous-payée lorsqu'elle a travaillé pour *Women's Voices for the Earth*, elle ne s'est rapidement plus reconnue dans les combats du groupe, adressés en priorité aux femmes blanches, issues des classes moyennes à supérieures, et hétérosexuelles[206]. Quant à l'expression de « *wilderness tax »*, elle considère qu'il s'agit d'une rhétorique savamment entretenue par ces ONG pour pouvoir continuer à exploiter leurs employés souvent très diplômés, et leur répondre de manière très condescendante lorsqu'ils exigent plus d'argent et de considération qu'ils disposent déjà du paysage. But « *mountains can't feed us* » (Missoula, 12 mai 2015, n°125).

C'est en ce sens que la grille de lecture « capital environnemental » a été construite et mobilisée dans une perspective de géographie sociale : née d'une démarche inductive, elle nous est collectivement apparue efficace pour comprendre les recompositions sociales des territoires emblématiques des migrations d'aménités et de la gentrification rurale, et spécifiquement éclairer les dynamiques de différenciations et de hiérarchisations sociales que ces processus peuvent appuyer ou faire émerger, au regard de l'inégale capacité des individus à investir dans l'environnement.

Mais si cette approche sociale permet de considérer que l'accumulation de capital environnemental par les gentrifieurs leur confère une position dominante, une approche par les territoires permet également de révéler que les valeurs au nom desquelles les gentrifieurs agissent sont devenues hégémoniques au point qu'elles ont entrainé la mutation de l'*Old West* en *New West*. Dans l'Ouest du Montana en effet, ces nouveaux groupes dominants, d'autant plus légitimés socialement que les valeurs environnementales qu'ils portent sont soutenues par de puissants

[206] *Women's Voices for the Earth* est une organisation environnementale qui dénonce spécifiquement l'adjonction de substances toxiques dans les produits cosmétiques et ménagers.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

producteurs symboliques, tendent à valoriser les opportunités récréatives et contemplatives d'un Ouest dorénavant considéré comme un paysage à préserver : ils redéfinissent ainsi et se réapproprient les sites les plus attractifs de l'Ouest du Montana selon une toute nouvelle logique culturelle. La grille de lecture « capital environnemental » serait alors particulièrement opérante pour comprendre les origines tout autant que les manifestations et les implications socio-territoriales des dynamiques du *New West*.

2. Capital environnemental, gentrification rurale et *New West*

Le *New West* prend la forme dans l'Ouest du Montana d'un archipel de sites très attractifs dans lesquels les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale sont particulièrement marqués : cette partie tend à démontrer que la compréhension des dynamiques socio-territoriales qui résultent de cette profonde mutation peut être enrichie par la grille de lecture « capital environnemental ». L'expérience du terrain m'a révélé la manière dont les différents investissements dans le capital environnemental semblent non seulement déterminants dans les interactions sociales, les représentations des uns et des autres, leurs pratiques, mais modèlent également les configurations territoriales de l'Ouest du Montana, au point qu'il m'a paru difficile, au moment de l'écriture, d'extraire de cette logique profondément systémique des éléments ponctuels. Plutôt qu'un développement exhaustif qui présente le risque de désarticuler une pensée complexe, je fais donc ici le choix de privilégier une rhétorique plus démonstrative, et de ne retenir, de tous les investissements faits au nom de l'environnement dans l'Ouest du Montana, que quelques études de cas emblématiques appuyant mon propos.

Cette partie consiste ainsi à réunir des notions voire des champs d'étude non seulement envisagés isolément dans la littérature scientifique, mais également présentés de manière encore relativement cloisonnée dans les différents chapitres de ma thèse. L'objectif ici est alors de démontrer que le capital environnemental permet de faire le lien entre la grille interprétative du *New West*, celle de la gentrification rurale et celle des migrations d'aménités. En effet, à travers quelques études de cas, il s'agit de souligner que la transformation des paysages les plus attractifs de l'Ouest du Montana, modelés autrefois par les compagnies minières ou forestières, aujourd'hui supports d'activités contemplatives et récréatives, traduit l'importance des investissements réalisés dans le sous-champ renvoyant à la composante post-productive de l'environnement. Par ailleurs, l'essor de l'agriculture urbaine et des circuits de proximité dans l'Ouest du Montana semble traduire un renouveau agricole qui manifesterait l'injection de nouvelles valeurs environnementales dans des pratiques héritées.

Les dynamiques qui caractérisent le *New West* pourraient alors être interprétées comme l'expression territoriale de la domination de certaines valeurs environnementales, au nom desquelles les individus les plus dotés en capital investissent dorénavant. Le nouveau sens donné au paysage dans l'Ouest du Montana vient dans cette perspective légitimer une lecture critique de la gentrification rurale, considérant qu'au même titre qu'il peut être éclairé par une approche attentive aux aménités environnementales recherchées par les gentrifieurs, ce processus gagne à être

Licence CC BY-NC-ND 3.0

également considéré comme une nouvelle stratégie d'investissement de capital par ces derniers (Nelson and Hines, 2018).

2.1. Des investissements dans les composantes productives et post-productives de l'environnement au cœur de la mutation de l'Ouest du Montana

« *To me Whitefish represents the changing of the West, because Whitefish was part of the old industrial West, it was a railroad town. And now Whitefish is an amenity town, it's a resource amenity town that exists for people who have the money for many of them not to work, and they live up there and they ski and they fish, and they live there just to enjoy the natural amenities, to go to Glacier Park, to do water sports in the summer on the lake, it's a place that has coffee bars and a lot of trendy shops, it's completely different than it was thirty, thirty-five years ago. It was definitely part of the industrial West, and now it's really a part of what some call the New West* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°100). Cet extrait d'entretien, réalisé avec un enseignant-chercheur de l'Université de Bozeman, éclaire la mutation de l'*Old West* en *New West,* dont les dynamiques socio-territoriales contemporaines de la petite ville de Whitefish sont emblématiques. Le ressenti de cet universitaire - dont la formation a évidemment permis l'intellectualisation et la formalisation de ce ressenti lors de l'entretien - est très partagé dans l'Ouest du Montana, et le temps du terrain a transformé ce qui relevait d'une posture scientifique - la pertinence d'une approche croisant ces notions - en évidence. Les modalités des investissements dans l'environnement dans l'Ouest du Montana ont profondément changé : réinterprété, réutilisé, celui-ci est de moins en moins le support d'activités agricoles, minières ou industrielles mais une ressource permettant de satisfaire l'expérience de ruralité ou de *wilderness* recherchée, ce qui alimente les migrations d'aménités et les recompositions sociales des territoires les plus attractifs pour des gentrifieurs disposant de capitaux à investir (cf chapitres 2 et 5). Cette dynamique est cyclique : une fois installés, ces gentrifieurs qui investissent dans l'environnement entérinent la conversion territoriale du *New West*, dorénavant caractérisé par une économie de *ski town*, de *nature resort*, et plus globalement du paysage contemplatif et récréatif : « *Now the natural resource is the beauty of the landscape* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°100).

Il suffit d'observer l'évolution historique des villes qui sont aujourd'hui au cœur des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale pour souligner la manière dont le sous-champ renvoyant à la composante post-productive de l'environnement est aujourd'hui investi. Les trajectoires de Missoula, Whitefish et Red Lodge, de manière emblématique, permettent d'illustrer la mutation fonctionnelle de l'espace naturel.

S'il n'y a pas eu de fièvre de l'or à Missoula au XIXe siècle, malgré quelques filons découverts entre 1862 et 1865, la construction d'une voie routière à travers les Rocheuses en 1859-1860 a définitivement relié la très stratégique confluence entre la Clark Fork et la Rattlesnake - devenue la ville de Missoula - à la façade Pacifique : des entrepreneurs, avides de saisir cette opportunité commerciale, y construisent une minoterie, un magasin et surtout une scierie, la *Missoula Mills Company*, et lient ainsi le développement de la ville au bois. Lorsque la voie de chemin de fer *Northern Pacific* atteint Missoula en 1883, le bois de l'Ouest du Montana peut désormais desservir l'ensemble du pays : la ville devient rapidement le cœur de l'agroforesterie du Montana, et ce

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'autant plus que le développement de l'industrie minière à Butte démultiplie les besoins en matières premières. La plus grande scierie des Etats-Unis est alors construite à Bonner, à la périphérie de Missoula, devenue le quartier général des bucherons (Graetz and Graetz, 2003). Mais l'identité de la ville a ensuite basculé : « *in a 25 years period we are seeing significant growth in Missoula. We're also seeing a change of business economy, the forest product industry is died so a lot of jobs have been lost and people have left the community because of that. And then there are new industries, new businesses, new technologies, that have brought people into the community* » (Missoula, 13 mai 2014, n°17).

De la même manière, et jusqu'au début des années 1980, l'essor de Whitefish a reposé sur l'industrie du bois, principale filière économique de toute la vallée de Flathead. Après une dizaine d'années de douloureuse transition économique, l'extraction de cette ressource naturelle a laissé place à une diversification des activités, au titre desquelles la tertiarisation des emplois a été portée en grande partie par des migrants particulièrement séduits par la proximité du Parc national de Glacier. Le comté de Flathead a ainsi connu une croissance démographique de 26 % durant les années 1990, et une nouvelle vitalité économique issue des créations ou des importations d'emplois de la part de néo-arrivants ayant manifestement fait le choix, dans leur stratégie résidentielle, d'un cadre de vie particulièrement attractif et d'opportunités récréatives et contemplatives nouvelles (Thompson, 2006). La forêt dans l'Ouest américain a ainsi bénéficié d'un nouveau statut, de matière première à extraire à ressource paysagère à protéger et valoriser.

Il en est de même pour les villes de l'Ouest du Montana dont l'essor a reposé au XIXe siècle sur l'extraction minière : la présence de ressources minérales, la disponibilité de capitaux à investir par les grands barons du charbon, du cuivre ou de l'or (Whitefish, 14 juin 2014, n°62) et la présence d'une force de travail suffisante pour extraire les minerais expliqueraient en partie la géographie de l'*Old West* américain (Wiltsie and Wyckoff, 2003) et la nécessaire mutation de son économie depuis les années 1980. Ville du charbon à l'origine, Red Lodge est ainsi emblématique d'un processus partagé par l'ensemble des villes réinventées de l'archipel du *New West* dans l'Ouest du Montana. Cette mutation peut se lire, selon William Wyckoff et Meredith Wiltsie, dans l'évolution des paysages, signature visible et tangible de la mutation de l'*Old West* : paysage productif modelé par les compagnies minières graduellement transformé en paysage récréatif, les structures extractives (chevalements, culbuteurs, centrales d'énergie, voies ferroviaires, stations de lavage du minerai, etc.) et les logements des mineurs et des bûcherons ont progressivement laissé place aux luxueux chalets, golfs et boutiques d'art, symptomatiques d'une redéfinition de l'identité locale fondée notamment sur la proximité du Parc national de Yellowstone (Wiltsie and Wyckoff, 2003). La grille de lecture « capital environnemental » permet alors d'envisager cette évolution comme la manifestation explicite de nouvelles formes d'investissements de la part de ceux qui disposent de capitaux, dorénavant prompts à investir dans la composante post-productive de l'environnement pour satisfaire leurs intérêts immédiats et leurs stratégies de plus long terme, et au nom de valeurs devenues dominantes.

Si l'on peut opposer à cette considération le fait que l'Ouest américain s'est historiquement construit sur la valorisation touristique et la protection de l'environnement - il faut rappeler ici la déconstruction du mythe écologiste de Yellowstone proposée dans le premier chapitre -, la particularité de l'économie du *New West* semble en effet reposer sur la nouvelle hégémonie de valeurs environnementales qui viennent appuyer une attention portée aux paysages et plus généralement à l'environnement certes construite sur le temps long. Ainsi, dans le cas de Red Lodge,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

la *Beartooth Highway*, qui serpente au coeur des Rocheuses et offre des points de vue exceptionnels, a joué dès son achèvement en 1936 un rôle clef dans le dynamisme touristique et résidentiel de la ville (photographie 38). Considérée comme un des aménagements financés par le secteur public parmi les plus importants de la région, cette petite route de montagne qui relie Red Lodge à Cooke City au nord du Parc national de Yellowstone a été d'une importance décisive dans la transition vers une économie post-productive, et il faut souligner ici la clairvoyance du maire et sénateur d'alors, le docteur Siegfriedt, qui avait porté le projet, bien conscient du potentiel touristique d'un tel aménagement routier. A force de lobbying, il a en effet réussi à faire introduire un amendement au *Federal Highway Act*, intitulé *The Park Approach Act,* afin d'utiliser les fonds fédéraux du *New Deal* pour construire des routes d'accès aux Parcs nationaux - et dans ce cas précis un nouvel accès au Parc national de Yellowstone. Sa démarche est d'autant plus stratégique qu'elle coïncide, dans les années 1930, avec le développement du tourisme automobile et de la pratique du ski aux Etats-Unis. La synergie locale atteint son paroxysme lorsqu'en 1984, la *Carbon County Historical Society* et la Chambre de commerce de Red Lodge décident de former le *Downtown Revitalization Committee.* Leurs efforts culminent en 1986 avec la formalisation du *Red Lodge Commercial Historic District Revitalization Master Plan*, qui permet à la ville de participer à des programmes mis en place par le *National Trust for Historic Preservation* et de réclamer des crédits d'impôts fédéraux pour encourager la réhabilitation des bâtiments historiques (Wiltsie and Wyckoff, 2003). Cette étape est cruciale dans la mutation de l'ancienne ville minière en haut-lieu des migrations d'aménités et de la gentrification rurale, dotée qui plus est du cachet architectural de l'*Old West* : si les aménités environnementales et urbaines étaient déjà présentes, leur valorisation a fait l'objet d'une véritable politique publique qui a permis à Red Lodge de construire progressivement son identité autour du statut de porte d'accès au Parc national de Yellowstone. Cet exemple souligne ainsi le rôle des acteurs publics dont la stratégie de développement territorial peut reposer sur des investissements réalisés sur le potentiel récréatif des paysages du Montana[207], bien conscients des attentes d'une clientèle susceptible de mettre en jeu ses nombreux capitaux pour satisfaire sa soif de *wilderness*.

Lors des deux entretiens réalisés avec les responsables des Chambres de commerce de Bozeman et de Missoula, il a en effet été manifeste que la valorisation de l'offre récréative dans le Montana est au cœur des politiques de développement économique. Les activités de pleine nature semblent ainsi constituer un nouveau filon pour attirer les entreprises, qu'il s'agisse de commerces spécialisés ou simplement d'entreprises basant leur compétitivité sur l'écrin environnemental qu'elles peuvent offrir à des employés désirant convertir leur capital culturel, économique et social en capital environnemental - et donc par là plus susceptibles que d'autres d'attirer une élite (Missoula, 21 mai 2014 et Bozeman, 8 juin 2014, n°104 et 33). Les sports de pleine nature, et spécifiquement la pêche à la mouche, sont dorénavant au cœur d'une économie d'aménités : « *And now people are making a business and a living out of this versus before people just did it for free* » explique en riant le responsable de la Chambre de commerce de Bozeman (Bozeman, 18 juin 2014, n°104). Cette citation éclaire la manière dont le sous-champ de la composante post-productive de l'environnement est aujourd'hui investi, par des politiques de développement territorial, des commerces et des services conscients du potentiel économique de ce nouveau filon, mais également

[207] J'ai d'ailleurs montré dans le chapitre 2 qu'une partie de la littérature scientifique consacrée aux migrations d'aménités dans l'Ouest américain consiste en rapports réalisés au service des politiques publiques, et envisagent celles-ci comme des opportunités - à encourager donc - de développement territorial.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

par des individus désireux de satisfaire leurs pratiques devenues élitistes en convertissant leur capital économique en capital environnemental .

Photographie 38 : vue depuis la *Beartooth Highway*, route pittoresque cruciale dans l'essor de Red Lodge

De gauche à droite : Beartooth Highway, Red Lodge, 27 mai 2015 (clichés G. Saumon)

Il apparaît alors que l'essor de l'archipel du *New West* dans l'Ouest du Montana repose en grande partie sur des investissements dans le champ de l'environnement et spécifiquement dans sa composante post-productive. Si la littérature scientifique considère que c'est justement le développement de cette composante post-productive dans l'Ouest américain qui signifie la mutation de l'*Old West* en *New West* (cf chapitre 2), il faut également souligner l'importance des investissements réalisés dans d'autres sous-champs de l'environnement, la grille de lecture « capital environnemental » permettant dès lors d'introduire la nécessité d'une approche systémique des dynamiques socio-environnementales dans l'Ouest du Montana. En effet, l'essor de l'agriculture urbaine et des circuits de proximité peut être interprété comme la manifestation de nouveaux investissements réalisés dans le sous-champ correspondant à la composante productive de l'environnement.

J'ai ainsi constaté sur le terrain que l'approvisionnement des populations en produits locaux ainsi que le développement d'une agriculture urbaine jouent un rôle important dans l'identité territoriale des petites villes gentrifiées de l'Ouest du Montana. Or, ce dynamisme s'inscrit dans des traditions agricoles qui ont longtemps été au cœur du développement de l'*Old West*, et au titre desquelles l'économie du ranch a été tout autant cruciale en tant que modèle agraire qu'en tant qu'esthétique paysagère - Bozeman a ainsi longtemps été considérée comme le « ranching and farming center » du Montana (Wiltsie and Wyckoff, 2003, p.127) : j'ai déjà évoqué le réinvestissement de cet imaginaire du cow-boy dans la mise en scène des « amenity ranchs » (cf chapitre 5). Mais au-delà de ces simulacres agricoles, la promotion des modes de consommation

Licence CC BY-NC-ND 3.0

alternatifs dans l'archipel du *New West*, privilégiant à la démultiplication des intermédiaires et à la standardisation de l'agro-alimentaire une relation plus directe entre le consommateur et le producteur basée sur des liens de confiance, encourageant les productions biologiques ou limitant au moins l'usage des produits de synthèse, traduit l'apport de nouvelles valeurs environnementales à des pratiques héritées. De la même manière, à Missoula les initiatives locales de promotion de l'agriculture urbaine s'inscrivent dans un héritage maraîcher aujourd'hui revalorisé : la ville, surnommée « the Garden City », accueillait beaucoup de jardins le long de la Clark Fork et approvisionnait notamment les villes minières du Montana. A partir de la Seconde Guerre mondiale, l'apparition des camions réfrigérés et le développement des réseaux routiers ont multiplié les possibilités d'import-export, et la Californie est rapidement devenue le centre d'approvisionnement en légumes frais de l'Ouest américain (Missoula, 19 mai 2014, n° 30), qui s'est en parallèle tourné quasi exclusivement vers l'élevage extensif. Or aujourd'hui, la « Garden city » renoue avec son identité maraîchère : les individus bien dotés en capitaux réinvestissent le sous-champ faisant référence à la composante productive de l'environnement, en convertissant leurs capitaux, notamment économiques et sociaux, en capital environnemental, pour produire et se nourrir autrement.

Il faut alors noter que cette revalorisation de l'héritage productif dans les sites les plus attractifs du Montana est à corréler à la présence de nouvelles populations, dont les valeurs environnementales ont profondément réorienté la manière de concevoir l'agriculture et l'alimentation. A Missoula, cette dynamique est portée par un réseau dense et structuré d'acteurs très investis, qui correspondent majoritairement à l'idéal-type de l'alter gentrifieur[208]. Les consommateurs de produits locaux à Missoula bénéficient ainsi de plusieurs structures facilitant leur démarche. En dehors des deux marchés bien approvisionnés, le *Missoula Farmers market* et le *Missoula People's market*, il faut tout d'abord souligner le rôle des commerces spécialisés dans la distribution de produits locaux et/ou biologiques, et notamment la *Missoula Community Food Co-op*[209] qui entre 2005 et 2017 a valorisé les productions agricoles locales en démocratisant leur accès. Le fonctionnement en coopérative permet en effet de réduire le prix d'une nourriture saine souvent réservée à une élite[210], même si ses membres avaient bien conscience que leur clientèle disposaient pour autant d'un important capital culturel : « *It's mostly people who are educated and interested in things like organic and local things, but perhaps don't have particular high income that would make these choices easiest for them, and so they go too the coop cause they know they want high quality food* » (Missoula, 30 mai 2014, n°50). Le système de distribution de paniers de produits locaux est également bien implanté à Missoula, avec les *CSA* (*Community Supported Agriculture*), équivalent des AMAP françaises[211]. Des regroupements de producteurs complètent cette dynamique et offrent aux

[208] La rapide analyse que je propose ne rend pas justice à la complexité et à la richesse de cette organisation réticulaire : une publication consacrée spécifiquement à ce point est envisagée pour valoriser les matériaux dont je dispose et que je ne peux pas exploiter ici.

[209] Tout a commencé par l'initiative d'un groupe d'amis décidés à s'organiser pour acheter collectivement, par grande quantité, des produits frais produits localement. La constitution d'un local pour stocker et ensuite se partager la nourriture a été la deuxième étape : tout en maintenant son fonctionnement coopératif, la *Missoula Community Food Co-op* a rapidement eu les allures d'une épicerie (Missoula, 30 mai 2014, n° 50). La *Co-op* a malheureusement fermé ses portes en novembre 2017, en raison de difficultés financières.

[210] Les membres de la coopérative ont ainsi collectivement décidé d'établir une marge systématique de 25 % sur tous les produits qu'ils vendent, sans tenir compte des prix des marchés.

[211] AMAP signifie Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne. Dans le cas des *CSA* comme des AMAP, les consommateurs font un virement en début de saison et en échange récupèrent une fois par semaine un panier de produits, choisis par le producteur en fonction des récoltes. Le système permet au consommateur d'acheter de la nourriture locale et fraîche directement au producteur, ce qui garantit à celui-ci des entrées d'argent régulières.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

consommateurs un label garantissant les conditions de la production : c'est le cas depuis l'automne 2005 du *Montana Sustainable Grower's Union*, un groupe de fermiers situés dans un rayon de 120 km autour de Missoula, dont les productions sont réalisées dans des conditions environnementales rigoureuses (pas d'insecticide, d'herbicide, de fongicide ni de fertiliseur de synthèse, uniquement des graines produites localement ou issues de l'agriculture biologique, pas d'OGM, un traitement humain du bétail, etc.). Ces systèmes de production-distribution alternatifs au modèle agro-alimentaire sont soutenus à Missoula par plusieurs organismes associatifs, notamment par le *Sustainable Business Council*, dont une des missions est de promouvoir l'économie locale à travers des pratiques durables (Missoula, 29 mai 2014, n°49). L'essentiel de leur travail reposant sur l'organisation d'évènements médiatiques ou éducatifs, ils ont animé en juin 2014 une soirée intitulée « What's local food ? » pour valoriser les initiatives en la matière. De manière complémentaire, *la Community Food and Agriculture Coalition* tend entre autres à l'échelle du comté de Missoula, à travers le « land link program », à mettre en contact des individus possédant des terres avec des individus souhaitant initier une activité agricole : parmi ces derniers, les néo-arrivants désireux de s'investir dans des fermes non conventionnelles, favorisant l'agriculture biologique ou la permaculture, sont particulièrement représentés (Missoula, 28 mai 2014, n° 39).

Si ces initiatives nombreuses révèlent la nouvelle toute puissance des valeurs environnementales dans le jeu social à Missoula - au point que pour une des membres de la *CFAC*, consommer local serait devenu une norme culturelle (Missoula, 28 mai 2014, n° 39) -, il faut ici spécifiquement souligner le rôle des enseignants et des étudiants de l'*Environmental Studies Program* (ESP) de l'Université dans cette dynamique, et donc dans la fabrique et la diffusion de ces valeurs. Dans un rapport de novembre 2013 intitulé « "Local is Delicious" but it's not always easy »[212], le professeur de l'*ESP* ayant supervisé le travail, réalisé conjointement avec 16 étudiants, explique s'engager dans une « collaborative research approach » : à l'encontre de la recherche conventionnelle, qui consisterait majoritairement en groupes d'experts décidant arbitrairement des problématiques à traiter et présentant leurs résultats à d'autres experts, cette approche « aims to systematically answer questions in collaboration with community partners affected by the issue being studied and for the purpose of effective change in some way. The process rests upon strong relationships between the researcher(s) and the community or organization » (Hassanein, 2013, p.9). Les enseignants de l'*ESP* sont ainsi très majoritairement membres des organisations que je viens de mentionner (*CFAC*, *CSA*, etc.). Veillant alors à faire également de leurs étudiants de puissants acteurs de la protection de l'environnement, attentifs aux problématiques locales et ayant une place centrale dans le jeu social, ils les engagent à s'investir dans leur communauté et à agir concrètement selon les valeurs qui les animent. Cela est manifeste si l'on observe leur implication dans les programmes tendant à promouvoir l'agriculture urbaine. L'association *Garden City Harvest* coordonne les initiatives en la matière. En plus des huit *community gardens* qu'elle gère, il faut relever l'existence de quatre *neighborhood farms*, dont les productions sont distribuées par le système des *CSA* et les surplus offerts à la Banque alimentaire. Parmi elles, le fonctionnement de la *Peas Farm* est particulièrement instructif puisqu'elle est née d'un partenariat entre l'association *Garden City Harvest* et l'*ESP* de l'Université de Missoula (photographie 39) : chaque jour, une quinzaine d'étudiants du programme, sous la supervision d'un enseignant, vient jardiner dans la ferme pour associer à leurs apprentissages théoriques des compétences pratiques (Missoula, 27 mai 2014, n°36).

[212] Ce rapport a pour objectif d'étudier les potentialités de la *Western Montana Growers Cooperative* qui depuis 2003 rassemble, développe, commercialise et distribue les produits de ses membres à l'échelle régionale.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Dans la même perspective, dans le cadre du *Farm to College Program* mis en place en 2003 par des étudiants et enseignants de l'*ESP*[213], un potager a été créé sur le campus : les étudiants ont l'opportunité de jardiner pour valider des unités d'enseignements, et les légumes récoltés approvisionnent les restaurants universitaires (photographie 39) (Missoula, 28 et 30 mai 2014, n°37, 38 et 51). « *Part of our responsibility is not just to provide good food, but provide an opportunity to students to learn about the food. Potentially how you can grow food by your own, and be a little bit more self-sufficient. Even just engaging in the world in a different way* », explique la nutritionniste de l'*UM Dining* (Missoula, 30 mai 2014, n° 51).

Photographie 39 : une agriculture urbaine favorisée par l'*Environmental Studies Program*

De gauche à droite : serre de la *Peas Farm* et jardin universitaire, Missoula, 27 mai 2014 (clichés G. Saumon)

Ainsi, la valorisation de l'agriculture urbaine et des circuits de proximité peut être envisagée comme une réinterprétation des pratiques héritées de l'*Old West*, colorées par de nouvelles valeurs environnementales. Mais si ces dynamiques peuvent encore paraître marginales à l'échelle de l'Etat - il ne faut pas oublier qu'elles sont initiées par les hippies de Missoula ! - dans les villes composant l'archipel du *New West* elles semblent être considérées comme des pratiques légitimes, voire normatives, car portées par des individus disposant des actifs nécessaires pour investir dans ces formes de capital environnemental et diffuser des valeurs dominantes. Pour le superviseur de la *Peas Farm*, c'est alors la présence importante de néo-arrivants, dont le sentiment d'appartenance est d'autant plus précieux qu'il fait écho à des choix résidentiels conscientisés, qui explique l'inscription

[213] Il s'agissait au départ d'une initiative étudiante, dans le cadre d'un projet pédagogique de l'*ESP,* afin d'approvisionner en produits locaux les restaurants universitaires : développé ensuite par la direction de l'*UM Dining*, en charge d'assurer les services de restauration sur le campus, le programme est un modèle pour tout le pays, puisqu'il assure un approvisionnement en produits locaux, frais et sain aux étudiants (25 % environ viennent du Montana) et les encourage à faire évoluer leurs pratiques alimentaires et de recyclage (tri des plateaux par les étudiants en vue du compostage et du broyage).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

de ces initiatives dans le *New West*[214] (Missoula, 27 mai 2014, n° 36). Les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale qui caractérisent le *New West* pourraient alors être interprétées comme l'expression territoriale de la domination de certaines valeurs environnementales, au nom desquelles les individus les plus dotés en capital investissent dorénavant. Elles révèlent alors l'importance des stratégies d'accumulation et d'investissement de capital dans le jeu social au cœur de l'archipel.

2.2. Penser la gentrification du *New West* comme un nouvelle stratégie d'investissement du capital

Cette partie s'appuie ainsi sur le positionnement scientifique de Peter B. Nelson et J. Dwight Hines, qui dans un article paru en juin 2018 proposent une approche de la gentrification rurale plus attentive à la logique capitaliste dans laquelle s'inscrirait le processus (Nelson and Hines, 2018). Avant cela Jeremy Bryson et William Wyckoff en 2010 déjà questionnaient la part des investissements capitalistes dans le gentrification rurale[215] (Bryson and Wyckoff, 2010). La nouvelle valeur accordée au paysage dans l'Ouest du Montana permet en effet d'éclairer la manière dont la terre fait aujourd'hui l'objet de réinvestissements conscientisés voire stratégiques. La grille de lecture « capital environnemental » me paraît alors susceptible de compléter et d'approfondir cette proposition théorique par essence critique.

Si l'on distingue les interprétations de la gentrification rurale « par la production » et « par la consommation » (cf chapitre 2), il faut en effet rappeler que la littérature américaine s'est jusqu'à présent concentrée sur la seconde approche, tendant à souligner le fantasme de nature ou de *wilderness* d'anciens citadins que la migration d'aménités viendrait combler (Ghose, 2004). Or, Peter B. Nelson et J. Dwight Hines veulent souligner les apports de la théorie du *rent gap* à l'analyse du processus (Smith, 1979). Le différentiel entre la rente foncière capitalisée et la rente foncière potentielle, c'est-à-dire la différence entre la valeur de la terre actuelle, selon son usage, et la valeur maximale qui pourrait lui être affectée si l'usage était le plus rentable possible, semble en effet être une clef de lecture qui se prête particulièrement bien aux enjeux du *New West*, et spécifiquement aux territoires les plus attractifs de l'Ouest du Montana. Alors que la rente foncière capitalisée se conçoit à l'échelle de la parcelle, car liée à la qualité de la surface bâtie, ou à la volonté et à la capacité du propriétaire d'investir dans la maintenance ou l'amélioration du bien, les facteurs opérant pour la maximisation de la rente potentielle se jouent à plus grande échelle car ils dépendent de l'attractivité de la région dans laquelle la parcelle se situe. De plus, il faut rappeler, suite aux travaux d'Eliza Darling, que la présence importante d'espaces naturels protégés dans l'Ouest américain non seulement augmente la valeur des terres pensées alors comme paysages et comme opportunités récréatives, mais également limite les possibilités d'extensions et d'appropriations foncières, ce qui participe à la rareté des biens et donc accroît leur valeur (Darling,

[214] « *Missoula is a place that has a lot of community spirit. So many people who live here moved from somewhere else, and they came here even without a job, they came here because they wanted to be in this place, because it's beautiful, because it has a really good culture. And for them now it's about making our place better, about treating our fellow Missoulians better. And if people come here with this attitude and they love where they live, they care about the people they share the town with, working in this sort of project to make sense* » (Missoula, 27 mai 2014, n° 36).

[215] « This paper proposes a richer discussion of the changing cultural geographies of the American West by exploring the interplay between culturally defined notions of nature, processes of rural gentrification, and shifting geographies of capital investment and disinvestment that are central to the development of the region » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.53).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2005). Dans cette perspective, Peter B. Nelson et J. Dwight Hines montrent comment la dévaluation des ranchs et des terres agricoles, couplée depuis les années 1990 à la demande croissante en logements au sein de paysages attractifs dans un contexte de migrations d'aménités, ont produit d'importants *rent gaps* : réaffectées progressivement à des usages alternatifs (paysagers, récréatifs, etc.), ces terres, qui d'agricoles sont devenues résidentielles, sont au cœur de nouveaux cycles d'investissements capitalistes et produisent un paysage rural gentrifié (Nelson and Hines, 2018). Les auteurs s'intéressent alors spécifiquement au rôle des promoteurs immobiliers, qui capitalisent sur la nouvelle valeur des terres : l'espace rural est ainsi conçu « as a lucrative opportunity for investment under new regimes of accumulation » (Nelson and Hines, 2018, p.18). A partir de là, c'est bien la crise de l'économie de l'*Old West* qui pourrait expliquer la nécessité d'un réinvestissement du capital dans l'Ouest du Montana. Dans un contexte de restructuration du monde agricole - liée à la concurrence des prix au niveau mondial et aux économies d'échelle devenues nécessaires - le territoire, loin d'être compétitif, ne peut plus être le support des mêmes investissements. J'ai ainsi également pu relever sur mon terrain le rôle des promoteurs immobiliers dans le réinvestissement capitaliste des anciens ranchs et photographier des paysages composés de panneaux promotionnels (photographie 40).

Photographie 40 : entre parcelles constructibles et *conservation easement*, un territoire liminal

Sud de Missoula, 14 mai 2015 (clichés G. Saumon)

Or, ces photographies, prises sur les collines au sud de Missoula, confrontent en réalité deux types d'investissements réalisés dans l'environnement caractéristiques de la mutation de l'*Old West* en *New West* : elles mettent en exergue un territoire que l'on peut qualifier de liminal, entre d'une part, les parcelles constructibles, représentées par les panneaux des promoteurs immobiliers, dévolues à accueillir dans quelques années des résidences, et d'autre part les terres d'un ranch placées récemment en servitude de conservation, et donc figées pour l'éternité dans cet état de naturalité. Cette observation me permet alors d'approfondir l'analyse déjà proposée sur les opérations des *land trusts* dans l'Ouest du Montana, et de souligner ce qu'elles révèlent du nouveau

Licence CC BY-NC-ND 3.0

sens accordé aux paysages dans l'archipel du *New West*. En effet, il y a de plus en plus de terres placées en *conservation easements* dans l'Ouest du Montana (figure 69), gérées par les 13 organismes de *Land Trust* de l'Etat, qu'il s'agisse d'organisations locales, telles que le *Gallatin Valley Land Trust* dont le siège est à Bozeman ou le *Five Valleys Land Trust* à Missoula, ou d'antennes régionales d'organisations nationales, telles que le *Nature Conservancy*.

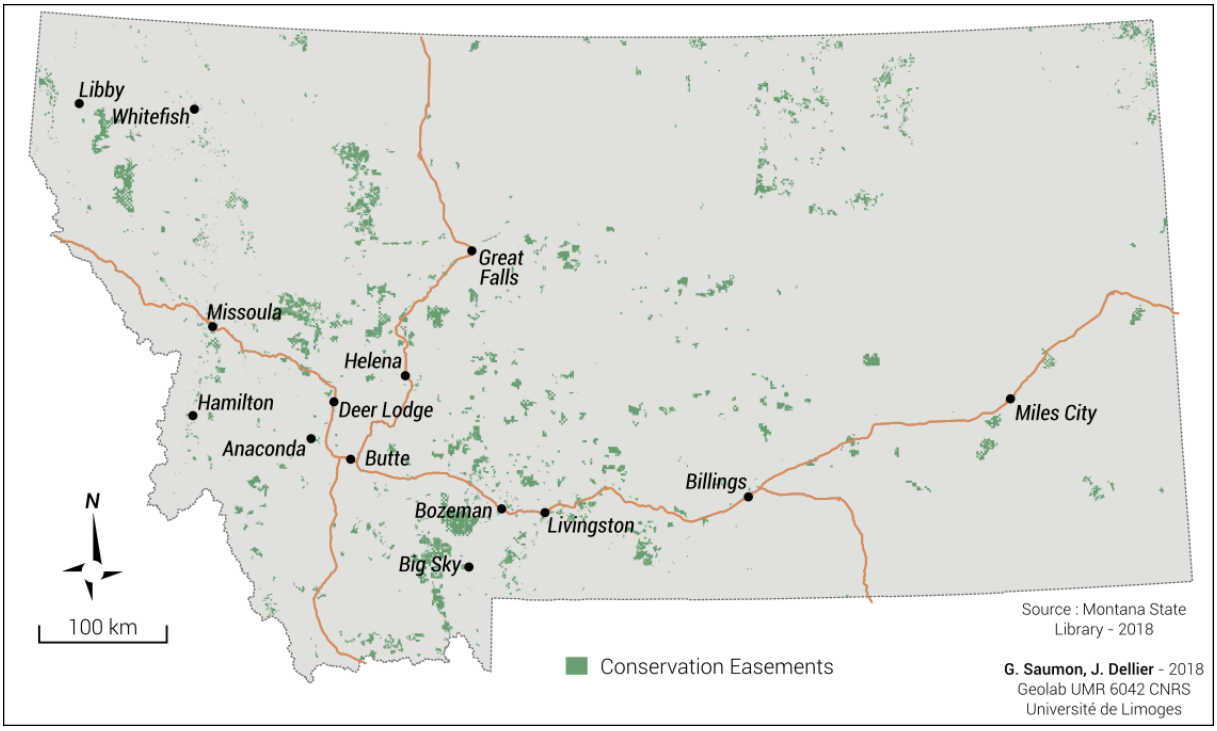


Figure 69 : des *conservation easements* nombreux dans l'Ouest du Montana

L'enveloppe versée aux ranchers en échange du maintien de leurs activités, au nom de la préservation des paysages naturels - avec tout ce que le terme « naturel » a bien sûr de paradoxal ici -, témoigne ainsi non seulement de la crise de l'économie de l'*Old West*, puisque les agriculteurs ne peuvent plus subvenir à leurs besoins par leurs activités agricoles, mais également du prix que les habitants de l'archipel du *New West* sont prêts à payer pour cette permanence du paysage. Car si la servitude de conservation est gérée par un organisme de *Land Trust*, le financement est en partie assuré par la population locale, à l'échelle de la ville ou du comté, qui accepte d'augmenter ses taxes en votant en faveur ou non d'un *Open Space Bound*[216]. Ainsi, en 1995, les habitants de Missoula ont approuvé par un vote un versement global de 5 millions de dollars pour protéger les paysages environnants, en consentant une augmentation de leur taxe foncière de 27 dollars par an en moyenne (Howe, 1997, p.77). Cette dynamique de conversion de capital économique en capital

[216] A Missoula, l'*Open Space Advisor Committee*, composé de douze citoyens volontaires et désignés par le conseil municipal, est l'organe consultatif qui, aux côtés de l'*Open Space Program Manager* et de l'équipe du *Park and Recreation Department* de la ville, détermine les terres qu'il serait envisageable de conserver en *open spaces*, et donc de préserver de tout développement. Lorsqu'un projet précis se présente ensuite, ses membres constituent en partie un *Open Space Working Group*, qui élabore un *Open Space Plan* en vue de réunir les éléments nécessaires à la constitution d'un dossier puis à l'élaboration d'un vote, s'ils obtiennent l'accord du conseil municipal et du bureau du comté. Les citoyens de la ville, voire du comté si l'*Open Space Bound* dépasse les limites de la ville, votent alors en faveur ou non de l'augmentation de leur taxe pour la préservation des *open spaces* (Missoula, 15 mai 2015, n° 134).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

environnemental est d'autant plus significative que la population accepte d'augmenter ses taxes pour conserver un paysage qu'elle ne pourra pas pratiquer, puisque les terres placées en servitude de conservation sont généralement des terres privées sans accès public[217], explique l'*Open Space Program Manager* de la ville de Missoula (Missoula, 15 mai 2015, n° 134) : parmi les propriétaires des 90 terres engagées par ce type de contrat avec le *Gallatin Valley Land Trust*, seuls deux ont accepté un accès public à leur propriété. Mais pour la responsable de ce *Land Trust*, les *open spaces* sont à considérer comme des biens communs : « *conservation easements give everybody here the ability to see wildlife because we're keeping open spaces open, or keeping agriculture in this valley. So I think that automatically benefits everybody who just live here* » (Bozeman, 16 juin 2014, n°97). Pour un universitaire de l'*Environmental Studies Program*, membre de l'*Open Space Advisor Committee*, « *people want to preserve the way Missoula looks, without having a condominium up on the hill* » (Missoula, 27 mai 2014, n°36).

Pour autant, les *Open Space Bounds* n'ont pas uniquement vocation à financer la conservation de paysages à contempler : une partie du budget obtenu est en effet utilisée pour acheter des terres destinées à un usage récréatif de l'environnement et dont la gestion est confiée ensuite à des organismes publics. Si la population, lorsqu'elle vote en faveur d'un *Open Space Bound*, ne connait pas encore précisément l'ensemble des projets que les fonds permettront de financer, elle est progressivement informée par la suite des différentes opérations dont elle a été le mécène[218]. Ainsi, une partie des fonds obtenus dans le cadre de l'*Open Space Bound* de 1995 de Missoula a été utilisée pour le rachat de parcelles privées sur le *Mount Jumbo* en 1996, situé au nord-est de la ville : depuis 1991, le *Five Valleys Land Trust* œuvrait en effet pour la protection du site, considéré comme un habitat faunique essentiel en raison de la présence de trois hordes d'élans. Le vote des habitants de Missoula en faveur de l'*Open Space Bound* a été crucial : sur les 5 millions de dollars consentis, 2 millions ont été consacrés au rachat des quatre immenses parcelles du *Mount Jumbo* à leurs propriétaires, complétés par 1.3 millions de dollars obtenus d'autres sources par le *Land Trust*. En avril 1997, la propriété du *Mount Jumbo* a ainsi été transférée à la ville de Missoula, et si le site est toujours considéré comme une zone d'habitats à protéger, il est également désormais d'accès public et accueille de nombreuses activités récréatives aux portes de la ville (Missoula, 17 mai 2014, n°25).

Ce point me permet alors de compléter la proposition de Peter B. Nelson et J. Dwight Hines, qui, dans le cycle d'accumulation et d'investissement des capitaux dans l'espace rural, ne considèrent en réalité qu'une de ses modalités, à savoir la mutation des terres agricoles en terres résidentielles (Nelson and Hines, 2018). Or, j'ai pu constater dans l'Ouest du Montana la manière dont ces terres agricoles sont également transformées en paysages, contemplatifs ou récréatifs, et l'implication des politiques publiques comme de la population locale dans le processus. Il ne s'agit plus alors uniquement de considérer la mutation de l'*Old West* en *New West* dans la perspective d'une rentabilité économique escomptée par la conversion fonctionnelle des terres, mais bien d'envisager l'environnement comme un nouveau capital, au nom desquelles les dynamiques territoriales

[217] « An eligible conservation easement does not have to provide public access » (source : « A Landowner's Introduction to Conservation Easements », *Gallatin Valley Land Trust*).

[218] Il faut ici préciser que l'ensemble de la population concernée par l'aire couverte par l'*Open Space Bound*, dans les limites de la ville ou du comté donc, verra une augmentation de ses taxes foncières, qu'elle ait individuellement voté pour ou contre. Or, lors du dernier *Open Space Bound* soumis au vote en 2006, 30 % des votants se sont opposés au projet, pour des raisons économiques principalement. Aucun groupe de contestation structuré n'est apparu pour autant (Missoula, 15 mai 2015, n° 134).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

contemporaines sont impulsées et pour lequel des opérations de conversion du capital économique, de grande ampleur, sont consenties. Pour autant, la valorisation des paysages et des opportunités récréatives de l'archipel du *New West* s'entend également dans la perspective, pour les acteurs publics, d'une conversion à terme de ce capital environnemental en capital économique - puisque ces opérations participent nécessairement à l'essor des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification, et donc attirent de nouvelles populations disposant de capitaux à mettre en œuvre -, ce qui montre bien la manière dont l'environnement fait aujourd'hui l'objet dans l'Ouest du Montana d'investissements conscientisés et stratégiques.

Par ailleurs, Peter B. Nelson et J. Dwight Hines prennent uniquement en considération dans leur article le déclin de l'économie agricole et la mutation fonctionnelle des ranchs dans un contexte de crise de l'*Old West* (Nelson and Hines, 2018). Si je retiens leur approche attentive à la dimension capitaliste du processus, il faut pour autant souligner le rôle que joue le déclin des autres activités économiques qui caractérisaient l'*Old West* - autour notamment du bois, de la mine, ou encore de l'hydroélectricité - dans les investissements de capitaux consentis aujourd'hui dans le *New West*. William Wyckoff et Meredith Wiltsie écrivent ainsi à propos de Red Lodge : « *Today Red Lodge has traded its lost coal dollars for income generated by backcountry outfitting, ski tickets, and affluent second-home construction* » (Wiltsie and Wyckoff, 2003, p.125). Et un néo-arrivant rencontré à Missoula témoigne de la mutation fonctionnelle de la parcelle sur laquelle il a construit sa yourte : « *Where I live is one of those kinds of iconic valleys where it used to be old farming and even myself I'm considered as an outsider for moving out there. So the land where we live on was... First a mining company owned it, and then they sold it to a timber company, and then the timber company when they realized they won't be able to log it anymore sold it to a developer. And the developer broke it up into twenty acres parcels* » (Missoula, 14 mai 2014, n° 19). Au même titre que les politiques publiques et organismes de protection de l'environnement investissent aujourd'hui pour le maintien des ranchs en *open space,* considérant, en misant sur le *rent gap*, que leur potentiel repose davantage sur leur vertu paysagère que sur leur rentabilité agricole, les sites consacrés à l'exploitation forestière, minière, ou hydroélectrique qui ne paraissent plus profitables sont aujourd'hui transformés en paysage résidentiel, contemplatif ou récréatif.

Le rachat des terres de l'entreprise d'exploitation forestière *Plum Creek* dans le cadre du *Montana Legacy Project* s'inscrit dans cette démarche. Pour comprendre tout l'enjeu de cette opération foncière gigantesque, il faut remonter à la conquête de l'Ouest : pour coloniser ce si vaste territoire, le gouvernement fédéral a accordé des millions d'hectares aux compagnies ferroviaires, selon un motif en damier dont la structure foncière contemporaine garde les traces (*checkerboard pattern*). Celles-ci ont progressivement vendu leurs terres à différents propriétaires privés, dont la *Plum Creek Timber Company* qui a acheté plus d'un million d'hectares de forêts pour leur exploitation (Whitefish, 4 juin 2014, n° 63). Or, si l'activité de l'entreprise forestière, une des plus importantes des Etats-Unis, a été fondamentale dans le développement du Montana, elle connaît aujourd'hui un important déclin, concurrencée par les industries du sud des Etats-Unis (taux et vitesse de pousse des arbres supérieurs, gestion moins durable des espèces avec une pratique de la coupe à blanc sur des parcelles plantées d'arbres génétiquement modifiés à l'inverse des forêts naturelles du Montana[219]) : « *it's not a booming industry anymore [...]. The land isn't very valuable*

[219] « *In the South they have tree plantations, it's like in a farm* » (Whitefish, 6 juin 2015, n° 151).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

from like a forestry perspective » concède ainsi l'administrateur des données SIG de l'entreprise, rencontré à Whitefish (Whitefish, 6 juin 2015, n° 151). Trente scieries auraient fermé dans le Montana depuis les années 1980, explique le gestionnaire de ressources de la scierie de Seeley Lake (Missoula, 22 juin 2015, n° 185). Devant le déclin des activités productives de l'*Old West*, l'entreprise a alors acquis en 1999 le statut de société d'investissement foncier (*Real Estate Investment Trust)*, pour subdiviser et vendre les terres les moins rentables, obéissant ainsi aux lois du capital énoncées par Hines et Nelson (Nelson and Hines, 2018). Pour l'employé de *Plum Creek* rencontré, la stratégie de l'entreprise est limpide, et elle a même conçu des programmes pour analyser de manière systématique l'opération la plus rentable à effectuer : « *we do our own analysis to find out where is the most valuable land that we own, and instead of cutting tree down for timber we market it for sale basically* ». Les variables prises en compte sont entre autres la quantité de bois exploitable encore disponible sur la parcelle, le temps nécessaire au bois pour se régénérer une fois coupé, et bien sûr un nombre important de critères permettant d'estimer la valeur de la parcelle une fois mise en vente comme surface constructible. L'entreprise semble alors réaliser son propre calcul du *rent gap* (Nelson and Hines, 2018) - « *whatever we do, we have to balance between how valuable the land is for forestry versus how valuable the land is for something else* » (Whitefish, 6 juin 2015, n° 151) - au point que ces conversions fonctionnelles seraient devenues aujourd'hui la principale activité de *Plum Creek* (Missoula, 22 juin 2015, n° 185). Si ces opérations foncières, principalement réalisées sur les parcelles proches des routes, en bordure, ne semblent pas poser de problème de mitage aux yeux des acteurs rencontrés (Whitefish, 6 juin 2015, n° 151), elles sont néanmoins polémiques car les parcelles accessibles sont justement celles généralement privilégiées pour les activités récréatives, *Plum Creek* ayant toujours autorisé ces pratiques hors du temps de coupe. Autrefois rendues accessibles à tous pour les sports de pleine nature, et donc considérées comme des terres publiques de par leur usage, les parcelles de forêts que l'entreprise vend aujourd'hui à des promoteurs immobiliers ou directement à leurs acquéreurs subissent une forme de privatisation, m'explique la *River Ranger* de l'*US Forest Service* de Kalispell (Kalispell, 7 juin 2015, n° 152).

Mais de la même manière que j'ai constaté la mutation fonctionnelle des ranchs, non seulement en espaces résidentiels, mais également en paysages, les forêts font l'objet d'investissements de la part des acteurs publics et des organisations de protection de l'environnement, qui par des politiques d'*open space* tendent là encore à transformer les espaces productifs consacrés à l'exploitation des ressources naturelles en sites récréatifs ou contemplatifs en accès libre. A cette fin, redoutant les nombreuses opérations immobilières menées par l'entreprise, *The Nature Conservancy* et *The Trust for Public Land* ont impulsé le *Montana Legacy Project* et ont acheté plus de 125 000 hectares à *Plum Creek* dans le nord-ouest du Montana, grâce à un partenariat d'acteurs publics et privés et avec un financement mixte (mécénat, subventions fédérales, *Open Space Bound* notamment). A titre d'exemple, avec les 10 millions de dollars consentis par la population locale dans le cadre de l'*Open Space Bound* engagé en 2006 à l'échelle de la ville et du comté de Missoula, 10 000 hectares d'*open spaces,* ranch en *conservation easements* compris, ont été conservés, et parmi les trois acquisitions foncières que l'opération a aujourd'hui permises (Missoula 15 mai 2015, n° 134), l'achat en juillet 2011 de la *Marshall Creek Wildlife Management Area* à 10 km au nord-ouest de Seeley Lake s'intègre dans les ambitions du *Montana Legacy Project*. La nouvelle aire protégée, dont la gestion a été confiée au *Montana Fish, Wildlife and Parks,* a dès le départ été envisagée comme un espace récréatif d'accès public, et de nombreuses activités y sont tolérées (randonnée, cyclisme, pêche, chasse, camping, et même la circulation de véhicules motorisés comme les motoneiges) (source : *Montana Fish, Wildlife and Parks Official State Website*,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

fwp.mt.gov). Ce nouvel usage de la forêt, de ressource productive à paysage et site récréatif, traduit la montée en puissance de nouvelles valeurs environnementales et témoigne de la mutation de l'Ouest américain, de l'*Old* vers le *New West*.

Dans la même perspective enfin, le ré-usage dans l'Ouest du Montana de certains sites de l'industrie hydroélectrique est emblématique de cette mutation territoriale. Le cas de l'*Alberton Gorge* est à ce titre éclairant. Segments de quelques kilomètres de la rivière Clark Fork, situées près de la ville d'Alberton à environ 50 km au nord-ouest de Missoula, ses berges avait été achetées par la *Montana Power Company* pour installer un réservoir, associé à la construction d'un barrage et d'une centrale hydroélectrique. Or, pour des raisons de rentabilité, l'entreprise décide dans les années 1990 de mettre fin au développement de l'industrie hydroélectrique dans le Montana et souhaite alors se délester du site (source : *Alberton Gorge Land Exchange. Environmental Assessment*, décembre 2003). Pour le *Five Valleys Land Trust*, « the Gorge survived the threat of being swallowed under a reservoir, only to face the threat of private development as Missoula grew » (source : « Protect the land Preserve the place », *Five Valleys Land Trust*). En 2004, grâce à des prêts, des subventions et des donations privées, le *Land Trust* parvient à acheter le site à l'entreprise ayant acquis entre temps la *Montana Power Company, Northwestern Energy*, et confie la gestion de ces gorges relevant dorénavant d'un statut public au *Montana Fish, Wildlife and Parks,* qui pérennise ainsi l'usage récréatif de la rivière et de ses berges (sports aquatiques et pêche à la mouche spécifiquement). L'abandon du potentiel hydroélectrique du site, le refus pour les acteurs publics et de la protection de l'environnement de laisser la rivière aux mains des agents immobiliers et leur investissement collectif pour la transformation du site naturel en bien public à usage récréatif est ainsi caractéristique d'une dynamique partagée d'investissements dans le capital environnemental, et spécifiquement dans le sous-champ post-productif, à la fois encouragée par la fuite des capitaux de l'*Old economy* et soutenue par l'essor de valeurs environnementales devenues dominantes dans l'Ouest du Montana.

Cette perspective m'amène alors à interroger le rôle et les stratégies des différents individus et groupes sociaux qui prennent part à ce cycle capitaliste d'investissements, entre des structures publiques et des organisations de protection de l'environnement manifestement conscientes de leur capacité à maintenir voire développer l'attractivité des villes du *New West* en investissant dans la conservation d'un environnement pensé comme paysager et récréatif, et des habitants, qui, notamment par leur vote en faveur d'*Open Space Bounds*, mais également par d'autres formes d'engagements, convertissent leur capital économique, culturel et social en capital environnemental. Tous participent alors à la fabrique des paysages emblématiques du *New West,* et donc, de manière cyclique, à l'essor des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale. Mais au-delà, cela m'invite à considérer la dimension capitaliste de ces deux dynamiques socio-territoriales. De manière emblématique, les alter gentrifieurs, lorsqu'ils s'engagent conformément à leurs valeurs environnementales, et qu'ils croient initier un nouveau rapport à l'environnement, fondé notamment sur la critique des investissements auparavant réalisés sur la nature, agissent finalement aux côtés des plus grands détenteurs du capital, dont les nouvelles stratégies, attentives à l'évolution du « marché des capitaux », les amènent à dorénavant investir dans l'environnement. C'est probablement sur ce point que la proposition théorique initiée collectivement pour formaliser la grille de lecture « capital environnemental » s'inscrit dans la perspective la plus critique : la

Licence CC BY-NC-ND 3.0

gentrification rurale doit-elle être lue comme une des manifestations territoriales contemporaines du capitalisme néolibéral ?

Il s'agit alors de se demander si l'essor des valeurs environnementales dans l'Ouest du Montana ne fait pas l'objet d'une stratégie, plus ou moins conscientisée, des dominants du jeu social, qui, puisqu'ils en sont les principaux détenteurs, veillent à faire progresser la valeur du capital environnemental sur le « marché des capitaux ». La grille de lecture « capital environnemental » permet alors de mettre en lumière les rapports de force entre des individus et des groupes sociaux plus ou moins aptes à formaliser et diffuser leur système de valeurs. Elle tend ainsi à révéler un nouvel actif social qui, inégalement réparti et maîtrisé, entretient voire aggrave les inégalités.

Pour autant, si elle s'inspire de la pensée bourdieusienne et ambitionne de déconstruire les mécanismes à l'origine des inégalités sociales, le capital environnemental reste une grille de lecture profondément géographique. Loin d'être le fruit d'une conceptualisation hors sol, elle relève tout d'abord d'une approche empirique et tend à constituer un modèle interprétatif des réalités d'un terrain. Ensuite, elle permet d'éclairer et de traduire les manifestations territoriales de la gentrification rurale, en établissant un lien entre ce champ de recherche et ceux portant sur les migrations d'aménités et le *New West*. La manière dont les investissements dans le capital environnemental s'incarnent dans l'Ouest du Montana - en figeant notamment les paysages - invite en effet à dépasser les préconceptions de tout chercheur travaillant sur la gentrification rurale, et en conséquence porté à considérer le développement résidentiel comme l'empreinte territoriale toute naturelle du processus. Enfin, cette grille de lecture met en lumière la configuration de l'archipel du *New West* dans l'Ouest du Montana, née de l'inégale capacité des individus et groupes sociaux à investir dans le capital environnemental au regard de leur dotation initiale. Si, dans le cas des *conservation easements* contractés par des ranchers souvent peu dotés en capital économique, la conversion de leur capital environnemental leur garantit un apport financier conséquent, cette transaction ne peut s'inscrire que dans des territoires dans lesquels sont présents des individus disposant de ce capital économique et avides d'investir dans le capital environnemental. Il existerait alors, dans l'Ouest du Montana, des territoires où la convertibilité du capital environnemental est, plus que dans les autres, au cœur du jeu social, et il s'agira de démontrer dans le chapitre suivant que ces territoires sont ceux qui constituent l'archipel du *New West*. L'investissement dans le capital environnemental dans l'Ouest du Montana apparaît alors comme un facteur de différenciation sociale et spatiale : sa géographie permet d'éclairer la nature fragmentaire de l'archipel du *New West* et les inégalités socio-environnementales qui le caractérisent.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Chapitre VII. Une nouvelle grille pour révéler les inégalités : les oubliés du *New West* à la lumière du capital environnemental

« *It sounds like your thesis has sort of changed a little bit, you discovered sort of maybe a different picture than you thought* », Susan Kollin, professeure de littérature américaine, Université de Bozeman (Missoula, 10 juin 2015, n° 159)

Ce chapitre me tient d'autant plus à coeur qu'il n'avait pas été anticipé quand j'ai construit mon projet de thèse, ni même quand j'ai commencé à ébaucher les esquisses d'un raisonnement suite à ma première année de recherche et ma découverte du terrain. Il représente en cela la part de l'inattendu, mais aussi le rôle qu'ont joué les émotions dans l'évolution de mon travail (Guinard and Tratnjek, 2016) : à ce titre, ma confrontation avec le sentiment de l'injustice dans l'Ouest du Montana, alors que je venais surtout y étudier le processus des migrations d'aménités, a bouleversé mon approche du sujet. Anaconda, Butte, Opportunity, Libby, Columbia Falls, entre autres, ne sont pas seulement les territoires exclus des dynamiques du *New West*, elles sont les miroirs intransigeants des hauts-lieux de l'archipel, venant rappeler qu'à quelques miles des stations de ski, des *amenity ranchs* et des paysages d'*open space*, d'autres villes et d'autres groupes sociaux sont confrontés à un environnement contaminé. Les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale viennent ainsi conforter de profondes inégalités socio-environnementales dans l'Ouest du Montana, la capacité des individus et groupes sociaux à investir dans l'environnement jouant un rôle déterminant dans leur relation aux aménités ou aux disaménités environnementales - le terme de « disaménités », traduction de l'anglais « disamenity », me permettant ici de révéler la variabilité et l'ampleur des nuisances auxquelles ils peuvent être exposés, du paysage simplement ingrat à la contamination des lieux de vie, au regard de la notion antagoniste d'« aménités », très largement utilisée dans la littérature scientifique. L'approche par le capital environnemental, parce qu'elle est à même de saisir ces dynamiques tout autant que les injustices qu'elles ont pour corollaire, peut alors être proposée comme grille interprétative de la géographie fragmentaire du *New West*.

La première partie consiste à éclairer le caractère profondément inégalitaire de la mutation socio-environnementale de l'Ouest du Montana, légitimé pourtant par l'écriture d'une mythologie territoriale apportant une justification quasi déterministe et une épaisseur temporelle à l'existence de territoires élus et de territoires exclus des dynamiques du *New West*. Fondées sur la présence d'aménités ou de disaménités environnementales, ces disparités socio-territoriales participeraient ainsi à la fabrique de systèmes territoriaux dont l'inégalité d'accès à l'environnement serait le principe structurant, au point que dans les villes encore dévolues aux activités de l'*Old West*,

l'identité territoriale s'inscrive pleinement dans le passé industrieux, la misère sociale et l'urgence sanitaire.

Les deux parties suivantes racontent alors deux histoires, celle d'Opportunity et celle de Libby, deux injustices que la grille de lecture « capital environnemental » permet d'éclairer - parce que de la dotation en capital semble dépendre l'accès à un environnement sain dans l'Ouest du Montana, mais aussi parce qu'un rapport de force s'exprime dans la définition même de l'environnement local.

1. Des inégalités environnementales légitimes dans le *New West* ? Récits et production d'une géographie fragmentaire

L'objectif de cette partie consiste à éclairer la géographie fragmentaire du *New West* : cet archipel est en effet composé de territoires attractifs pour des gentrifieurs particulièrement bien dotés en différentes formes de capitaux et désireux d'investir dans le capital environnemental au nom de leurs valeurs éponymes (cf chapitre 6). Par ailleurs, cette géographie fragmentaire permet de mettre en lumière le caractère profondément inégalitaire de la mutation socio-environnementale de l'Ouest du Montana : il s'agit alors d'interroger le blanc de la carte, et de constater l'épaisseur temporelle du délaissement des territoires connexes habités par les dominés du jeu social. A ce titre, le sous-champ environnemental correspondant aux enjeux sanitaires est bien celui dans lequel l'inégal accès à l'environnement est le plus manifeste.

Il faut alors dans un premier temps interroger l'écriture d'une mythologie territoriale venant légitimer l'existence de territoires élus et de territoires exclus des dynamiques du *New West* dans l'Ouest du Montana, au regard du rapport entre aménités et disaménités environnementales, ce qui participe à la fabrique de systèmes territoriaux fondés sur l'inégalité d'accès à l'environnement, analysés dans un second temps. L'archipel du *New West* n'a en effet de sens que par la co-présence de cet autre *West*, rémanence douloureuse d'un passé industrieux dont on ne sait s'il faut patrimonialiser les traces ou effacer les stigmates : les ambivalences du récit territorial façonné à Butte, emblématique, seront au cœur du dernier temps de la démonstration.

1.1. Aménités et disaménités environnementales aux Origines d'une mythologie territoriale légitimante

Les dynamiques du *New West* dessinent dans l'Ouest du Montana un archipel dont il s'agit de comprendre la géographie fragmentaire, ce qui m'amène à approfondir la notion de *New West Archipelago* proposée par J. Dwight Hines (Hines, 2010, 2012, 2013). J'ai en effet constaté que certains territoires accueillent de manière privilégiée les opérations de conversion de capitaux qui caractérisent la mutation socio-environnementale de l'Ouest américain : il s'agit alors de considérer l'existence de territoires élus et de territoires exclus. Si la valorisation des aménités environnementales susceptibles d'être convoitées et investies par les gentrifieurs explique en grande

Licence CC BY-NC-ND 3.0

partie l'attractivité des territoires les plus dynamiques, il faut également, à l'inverse, prêter attention aux disaménités environnementales et à leur rôle dans la fabrique de territoires plus en marge de ces processus, et par là à l'écriture d'une mythologie territoriale légitimant ce découpage dichotomique du *New West* à travers un récit des Origines.

Ainsi, l'archipel du *New West* est particulièrement attractif pour des individus et groupes sociaux disposant de différentes formes de capital et souhaitant investir dans le champ environnemental (cf chapitre 6). Les gentrifieurs en effet, nourris qui plus est de récits d'environnement - biographiques ou littéraires - confortant leurs stratégies (cf chapitre 4), formalisent des projets migratoires et résidentiels en élisant comme territoires d'accueil les petites villes dans lesquelles l'opportunité de pouvoir convertir une partie de leurs capitaux acquis en capital environnemental semble maximale. En retour, les nombreuses opérations de conversion de capital qui s'y déroulent participent à conforter leur identité et entérinent ainsi les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale dans ces sites privilégiés, entretenant une dynamique cyclique. Il semblerait alors qu'au regard des différents profils de gentrifieurs identifiés, certaines modalités de conversion soient plus ou moins favorisées d'une ville à l'autre, participant à construire son identité : à titre d'exemple, à Big Sky et Whitefish, qui accueillent de manière emblématique les individus correspondant le mieux au profil du mécène gentrifieur, le capital environnemental investi est le plus souvent le résultat d'une opération de conversion de capital économique ; à Missoula, ville emblématique des alter gentrifieurs, capital social et capital culturel sont mis en jeu pour accumuler du capital environnemental (cf chapitre 5). Si j'ai moi-même à plusieurs reprises souligné le rôle des aménités environnementales dans les dynamiques migratoires de l'Ouest du Montana et dans les recompositions socio-territoriales observées, les chercheurs rencontrés sur le terrain justifient également, et de manière très consensuelle, l'essor des villes du *New West* par la présence de ces aménités, considérées comme déterminantes de par leur capacité à attirer les individus susceptibles d'investir dans le champ environnemental. Pour un universitaire rencontré à Bozeman en effet, l'existence même de Whitefish, sorte d'incarnation territoriale d'un fantasme récréatif, serait déterminée par le désir de ces gentrifieurs disposant du capital économique nécessaire pour investir ces aménités environnementales: « *Whitefish is an amenity town, it's a resource amenity town that exists for people who have the money for many of them not to work, and they live up there and they ski and they fish, and they live there just to enjoy the natural amenities, to go to Glacier Park, to do water sports in the summer on the lake, it's a place that has coffee bars and a lot of trendy shops [...] it's really a part of what some call the New West* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°100). Pour les acteurs rencontrés, la valorisation plus ou moins stratégique, par les politiques locales, de ces aménités environnementales convoitées, ainsi que l'aménagement d'infrastructures de transports, nécessaires pour attirer des gentrifieurs privilégiant l'alternance dans leurs choix résidentiels ou tout simplement désireux de se sentir, depuis le cœur du *wild*, toujours potentiellement connectés au reste du monde, expliquent alors en grande partie la structure archipelagique du *New West*. Ainsi, le responsable du *Downtown Bozeman Partnership*, agence locale en charge de promouvoir le développement du centre-ville de Bozeman, différencie spontanément les territoires élus des territoires plus en marge des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification : concernant les premiers, « *they've got proximity to public lands, Forest Service, National Parks, rivers and mountains, they've got it. Interstate highway so they're connected. And they've got a descent airport and a University. And those are the things that attract the smart teachers that make the schools better, and the great surgeon, 'cause he wants to live here for all those reasons...* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°85). Il est également intéressant d'observer comment le groupe de chercheurs

Licence CC BY-NC-ND 3.0

indépendants *Headwaters Economics*, habitué à répondre aux sollicitations des acteurs locaux en produisant des rapports d'étude détaillés sur les potentialités économiques des dynamiques du *New West*, identifie les leviers de développement qui permettent de répondre aux stratégies d'investissements des gentrifieurs dans le capital environnemental : « *We've got access, so we're growing, but what really makes Bozeman special is not just having access but it's the fact that we got access and a National Park. So in the context of understanding the new economy, protected lands, especially protected public lands play really an important role* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°103). L'essor des villes du *New West* est alors rendu légitime par la présence d'aménités environnementales que les acteurs publics sauraient rendre accessibles et valoriser.

Ainsi, « *if people with a lot of capital can go anywhere, they're gonna go in the nicest places. I know it's subjective but I think having those spectacular mountains, having a National Park, beautiful lakes, that sets us apart from a lot of other nice places* » affirme un chercheur de l'Université de Bozeman (Bozeman, 17 juin 2014, n°100). Or, les sites les plus en marge des dynamiques du *New West* offrent parfois les mêmes paysages spectaculaires, la même proximité aux espaces protégés. J'ai d'ailleurs remarqué que quel que soit le lieu de l'entretien et le statut social de la personne interrogée, la part des pratiques de pleine nature dans les modes de vie des uns et des autres est remarquable, même si les différentes dotations en capital entrent en jeu dans la façon de les mettre en mots voire dans l'accès à certaines pratiques plus élitistes. La manière dont ce chercheur justifie ensuite l'essor de Whitefish comme ville du *New West* au regard du relatif délaissement par les gentrifieurs des villes voisines de Kalispell et Columbia Falls est particulièrement éclairante : « *Kalispell was already too big, and Columbia Falls was too dirty and blue-colored, and they still have the aluminum plant going. I think Whitefish was the place where that could happen. I mean it could happen somewhere near the Flathead lake, and somewhere near Glacier Park. Somewhere beautiful like that* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°100). Si la proximité du grand lac de Flathead et du Parc national de Glacier permet d'expliquer l'attractivité de Whitefish, il faut en effet souligner ici que la ville de Kalispell est bien plus proche du lac, et la ville de Columbia Falls du Parc national. Ce sont alors la taille, pour Kalispell, et surtout la présence de l'usine d'aluminium pour Columbia Falls, qui justifient leur exclusion des dynamiques du *New West*. Il est vrai que l'usine d'aluminium de Columbia Falls est au cœur d'une opération de décontamination depuis 2016 (analysée dans la section suivante). Les disaménités environnementales semblent alors considérées comme des freins aux investissements capitalistiques caractéristiques de la gentrification rurale.

Mon second terrain spécifiquement m'a permis de découvrir l'autre visage du Montana. Une femme interrogée à Missoula souligne cette dichotomie entre d'une part les paysages somptueux, préservés et valorisés dans les Parcs nationaux parmi les plus emblématiques des Etats-Unis, et les nombreux sites miniers et industriels extrêmement pollués qui sont encore en activité aujourd'hui ou au cœur d'opérations de décontamination, héritages des pratiques extractives de l'*Old West* : « *so here is the pristine Montana. A River runs through it, you know, they just didn't tell you how's toxic. Here's an interesting juxtaposition there, I think. We have also very bad environmental destructions here as a result of basically that extraction-oriented economy* » (Missoula, 16 juin 2015, n°165). En témoignent les nombreuses opérations du *Superfund program* orchestrées par l'*Environmental Protection Agency* depuis 1980, qui procède à la décontamination des sites les plus pollués des Etats-Unis en exigeant que l'entreprise qui en est responsable réalise l'opération ou paie un prestataire pour la réaliser.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Or, la concentration territoriale dans l'Ouest du Montana de ces activités polluantes dans quelques villes sacrifiées serait le fruit d'une histoire à saisir dans toute son épaisseur temporelle. Ainsi en tout cas semblent raisonner Jeremy Bryson et William Wyckoff lorsqu'ils analysent dans leur article de 2010 les trajectoires divergentes des villes d'Hamilton et d'Anaconda, ici considérées comme des villes emblématiques du *New West* pour la première, de l'*Old West* pour la seconde : « With its burgeoning population of retirees and footloose high-tech workers lured by the recreational and scenic amenities of its moutain valley setting, Hamilton, Montana, typifies the New West. Only miles away, but seemingly worlds apart, Anaconda, Montana, represents much of the Old West, with its slowly contracting population of aging resource-industry workers and a landscape riddled with reminders of its industrial past » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.54). L'approche innovante de cet article au regard des analyses traditionnelles de la gentrification rurale repose sur la prise en compte des disaménités environnementales comme frein au processus : « it is tempting to assume that it is only the environmental amenities of the New West that drive the processes of rural gentrification. Scholars of the New West have made similar claims and convincingly shown how the scenic and recreational amenities of the rural West lure residents and capital [...]. But while our Montana examples confirm that observation, these interpretations are incomplete » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.55–56). Si, retraçant d'abord l'histoire d'Hamilton, ils soulignent à quel point la présence d'aménités environnementales a été cruciale dans son essor, la trajectoire d'Anaconda à l'inverse a été entachée par les importantes disaménités environnementales héritées de la fonderie de cuivre sur laquelle cette ville de l'*Old West* a construit son identité. Or, ce sont les choix d'un unique homme, le baron du cuivre Marcus Daly, qui auraient déterminé ces destinées urbaines contrastées. Alors qu'il établit la communauté d'Hamilton pour l'exploitation du bois de la région, « he ultimately spent much of his leisure time there on his 26,000-acre hobby ranch, complete with a mansion, horse stables, and fruit orchards » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.57), la *Daly Stock Farm*. Rapidement réputé pour ses paysages, l'immense ranch participe à donner à la ville une économie et une identité « as an amenity location » : dès le début du XXe siècle, « the valley was portrayed as a place of leisure and consumption first and as a place of agricultural production second » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.58). Et lorsque l'économie de l'*Old West* est en crise après les années 1970, le développement de la ville s'appuie entièrement sur les aménités environnementales et l'installation continue de gentrifieurs, confortant ainsi son statut de ville du *New West.* Or, Marcus Daly aurait eu le même rôle décisif dans la destinée d'Anaconda - « the community was initially designed as a setting to process Marcus Daly's copper from the nearby city of Butte » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.64) : le développement de la ville au XIXe siècle repose ainsi sur l'industrie du cuivre et son économie vacillante, en *boom and bust*. Si cette identité *Old West* est encore aujourd'hui manifeste par l'immense cheminée de la fonderie de cuivre à l'entrée de la ville (photographie 41), ce sont surtout les disaménités environnementales qu'elle a générées qui marquent la ville de leur empreinte. De 1883, lorsque *The Anaconda Company* ouvre la première fonderie, à 1980, lorsque *The Atlantic Richfield Company* (*ARCO*), qui avait racheté l'entreprise entre temps, ferme le site, une immense quantité de déchets est produite à Anaconda : la matière brute provenant de Butte n'est en effet composée qu'à 5% de cuivre exploitable et pendant le process industriel, résidus, scories et gaz toxiques contaminent le site. Lorsqu'ARCO ferme l'entreprise en 1980, un inventaire des déchets produits révèle qu'au-delà du complexe industriel, toxique, de 2 500 hectares, il y aurait à Anaconda 2 000 hectares de bassins de décantation, 60 hectares de scories noires empilées à l'entrée de la ville

Licence CC BY-NC-ND 3.0

(photographie 41), et 200 000 tonnes de poussières chargées en arsenic (Bryson and Wyckoff, 2010, p.65).

Photographie 41 : Anaconda, ville sacrifiée depuis le XIXe siècle

De gauche à droite et de bas en haut : vue sur la ville, cheminée et scories, Anaconda, 14 juin 2015 (clichés G. Saumon)

L'*Anaconda Smelter Superfund Site* est alors créé par l'*EPA* en 1982, sur une superficie de 500 km², et l'opération est toujours en cours. La dépollution du site est en effet plus longue et complexe que prévue, et malgré la décontamination systématique des greniers, chargés en poussières d'arsenic, l'opération a nettement freiné le développement de la ville et les nouvelles installations résidentielles. Au-delà de la toxicité du site, les disaménités environnementales sont visibles dans le paysage local et quotidien : Bryson et Wyckoff évoquent « the cumulative visual signature of all of

Licence CC BY-NC-ND 3.0

these individual disamenities on the landscape », « a distinctly unattractive imprint on the landscape » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.65) qui impactent nécessairement les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale. Les acteurs locaux ont depuis essayé de changer l'image de la ville, notamment en promouvant le tourisme de pleine nature : l'aménagement d'un parcours de golf sur un des sites dépollués par l'*EPA* est emblématique d'une tentative de transformation des disaménités environnementales en aménités environnementales. Or, « by the 1990s, Anaconda was still unable to attract visitors, wealthy out-of-state residents of much new capital investment » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.67). Pour Bryson et Wyckoff en effet, les dégradations sont irrémédiables, et les auteurs parlent d' « environmental stigma », de « landscape's legacy of environmental devastation » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.67), plus loin de « legacy of contaminated lands » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.71) : par là, ils participent à l'écriture d'une mythologie territoriale en proposant de retracer les Origines d'une identité considérée comme définitive. Soutenant une conception visiblement linéaire de l'Histoire, les destinées urbaines semblent soumises au principe dramaturgique de la fatalité : « Anaconda's attempt to re-imagine its future with an effectively marketed image of nature-based amenities seemed, in many ways, destined for failure » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.67). De la même manière, les premières phrases de la partie consacrée à Hamilton dans l'article révèlent chez Bryson et Wyckoff un déterminisme historique empreint de déterminisme naturel : « Environmental amenities have always been central to Hamilton's development. It was partly the attraction of the beautiful valley setting that caused Marcus Daly to create the community » (Bryson and Wyckoff, 2010, p.57).

Si la proposition théorique de ces auteurs révèle le découpage dichotomique du *New West* entre des territoires élus d'une part et des territoires exclus d'autre part, elle façonne par ailleurs un récit des Origines qui lui accorde une épaisseur temporelle et une justification tout autant historique que naturelle qu'il s'agira de considérer de manière critique. Le couple aménités /disaménités environnementales, déterminant dans le processus de gentrification rurale, et donc dans la juste sélection des villes composant l'archipel du *New West*, participe alors à la fabrique de systèmes territoriaux fondés sur l'inégalité d'accès à l'environnement, d'autant plus que les récits qui l'accompagnent contribuent à leur acceptation.

1.2. Des systèmes territoriaux fondés sur l'inégalité d'accès à l'environnement

L'objectif de cette partie consiste à proposer un changement d'échelle pour observer la formation de systèmes territoriaux au nord de mon territoire d'étude, qui reposent sur de fortes inégalités d'accès à l'environnement légitimées par des récits construits sur le temps long. Si l'existence d'importantes disparités socio-économiques de part et d'autre du Parc national de Glacier, opposant les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale à la misère sociale et l'accaparement des ressources environnementales des Blackfeet, s'inscrit dans la grande histoire de la spoliation des Nations indiennes, il s'agira également de montrer que la présence de disaménités environnementales dans cette région est au fondement de pratiques territoriales extrêmement manichéennes entre les trois villes de Whitefish, Columbia Falls et Kalispell (figure 70).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

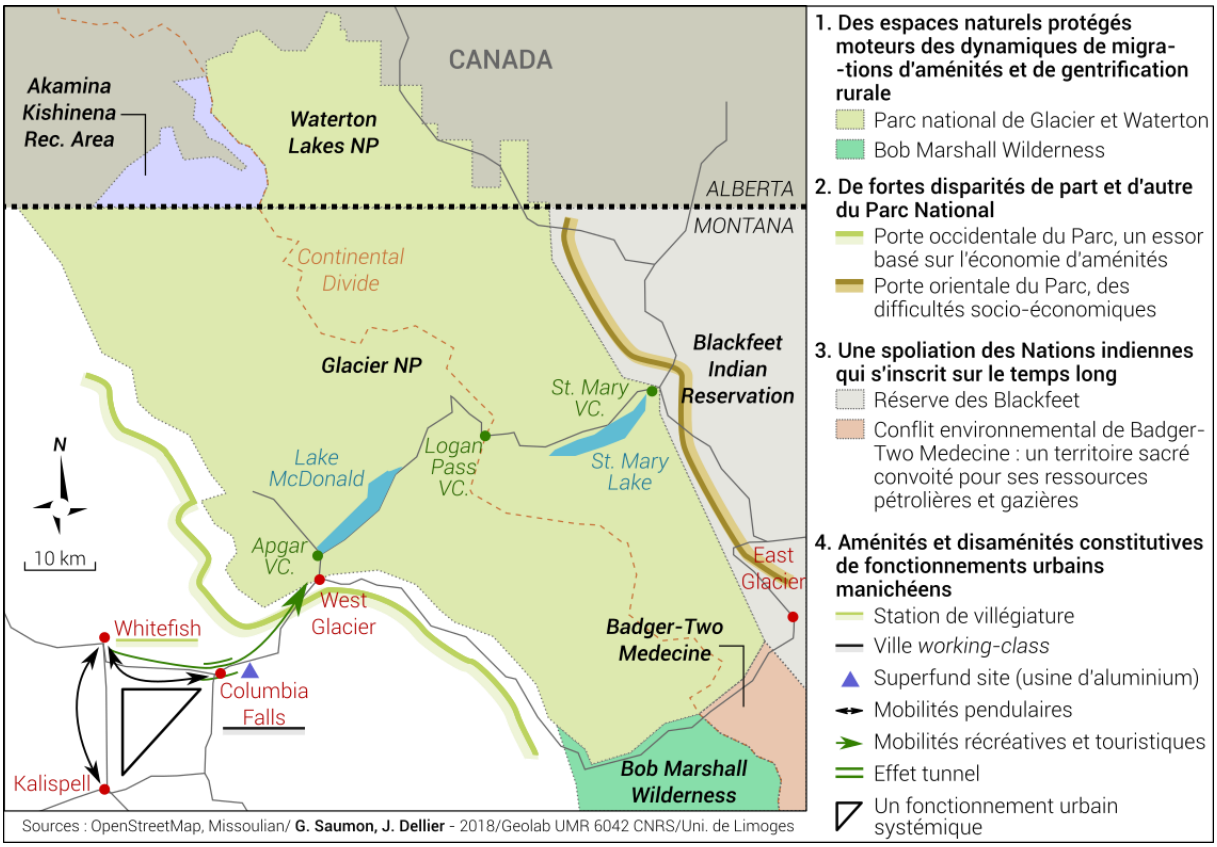


Figure 70 : de part et d'autre du Parc national de Glacier, de fortes disparités socio-environnementales

La partie septentrionale de mon territoire d'étude est structurée par le Parc national de Glacier, au coeur des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale en raison des activités de pleine nature dont il constitue le cadre et, de manière générale, du fantasme de *wilderness* qu'il incarne. Mais cette région est aussi le territoire des Blackfeet, dont la présence est aujourd'hui concentrée dans la réserve adjacente au Parc (figure 70). Les injustices environnementales héritées de la période coloniale sont nombreuses, complexes, et pourraient être l'objet d'une autre thèse : mes contacts à l'Université de Missoula et de Bozeman m'ont à plusieurs reprises déconseillée de m'aventurer dans une investigation qu'ils jugeaient délicate - m'expliquant très honnêtement craindre une remise en cause de la fragile coopération scientifique mise en place avec les Blackfeet si une nouvelle chercheuse exogène venait les interroger, et par sa démarche conforter en quelque sorte les spoliations du passé. Je n'ai pas voulu les trahir. Je n'ai pas non plus voulu m'adonner à une approche approximative d'une question complexe - avec les risques de victimisation des Nations indiennes qu'un panorama rapide et superficiel des enjeux pouvait comporter. Pour autant, taire ces injustices, les passer sous silence, c'est aussi prendre activement part à une démarche néocoloniale faisant fi de l'existence même des Nations indiennes, a à l'inverse argumenté la responsable de l'*Extrem History Project*, dont l'objectif est de proposer une autre histoire de l'Ouest américain, en privilégiant le recours aux sources orales - « *give back History to the people, give voice to the voiceless* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°98). J'adopte ici alors un compromis en présentant la concentration des disparités sociales et environnementales sur la partie nord de mon territoire d'étude, dont la Nation Blackfeet est un des importants protagonistes.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Il faut en effet souligner la manière dont le Parc national de Glacier est le territoire pivot d'un système territorial fondé sur les inégalités, au titre desquelles le contraste entre la porte occidentale du Parc, qui à l'image de Whitefish construit son essor sur l'économie des aménités environnementales, et la porte orientale du Parc, qui correspond à la réserve des Blackfeet, territoire en crise, où le chômage, la drogue et l'alcoolisme sont ravageurs, est remarquable (Bozeman, 17 juin 2014, Kalispell, 7 juin 2015, et Missoula, 16 juin 2015, n° 100, 165 et 154). Mais si cette géographie extrêmement manichéenne s'inscrit dans l'héritage de la conquête, il faut souligner que ces disparités sont aujourd'hui réactivées par l'accaparement des ressources environnementales des Nations indiennes. L'exemple du conflit environnemental autour de la région de *Badger Two Medicine*, qui oppose les Blackfeet aux grandes compagnies de l'industrie extractive, est à ce titre emblématique (figure 70). *Badger Two Medicine* est un territoire sacré pour les Blackfeet (Kalispell, 7 juin 2015, n°154), situé dans la zone tampon entre les Rocheuses et les Grandes Plaines du Montana, qui appartient à la *Lewis and Clark National Forest*, dont la création en 1897 a eu pour corollaire la mise en réserve des Blackfeet, et qui est gérée actuellement par l'*U.S. Forest Service*. Les forêts nationales américaines n'ont pas vocation à préserver les écosystèmes mais à concilier les usages : *Badger Two Medicine* ne se situant ni dans le Parc national de Glacier ni dans la *Bob Marshall Wilderness* à proximité, la région ne bénéficie d'aucun statut de protection strict. Elle n'est pas non plus incluse dans les limites de la réserve. Or, des droits d'exploitation du sous-sol ont été concédés par l'*U.S. Forest Service* à des entreprises pétrolières et gazières : jusqu'en 2016, ces droits ont progressivement été supprimés par le gouvernement fédéral car ils ont été acquis en violation des lois destinées à protéger les ressources environnementales et culturelles sur les terres publiques fédérales, et sans consultation des représentants tribaux avant l'acquisition. Face à cette décision, Solenex, la dernière entreprise à être encore en possession de concessions, a engagé une action en justice pour faire un recours, dont l'issue n'est à ce jour pas encore connue (Scott, 2018).

Cette première approche raciale des disparités sociales et environnementales au cœur de l'organisation territoriale de la région peut être complétée par une analyse du rôle des aménités et disaménités environnementales dans cette organisation : le système territorial constitué autour des villes de Whitefish, Columbia Falls et Kalispell permet en effet d'éclairer la manière dont elles sont constitutives de fonctionnements urbains manichéens, inscrits dans les pratiques quotidiennes et rendus évidents par des récits consensuels (figure 70). Ainsi, les habitants rencontrés, quels qu'ils soient, proposent des définitions partagées de ces trois villes, témoignant de représentations contrastées qui reposent sur l'hétérogénéité sociale de ce territoire au nord du Montana. Pour un néo-arrivant installé à Whitefish, « *because of its resort atmosphere, it brings in a lot more people from other areas, you know a lot of outside people, and it's a wealthier town compared to the other towns in the Flathead* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°64). En effet, si à Whitefish est associée, dans les entretiens, l'idée d'« *outdoor recreation* » (Whitefish, 7 juin 2014, n°75), composant une « *tourist town* » (Missoula, 5 mai 2015, n°117) ou encore une « *Californian yuppie town* » (Kalispell, 7 juin 2015, n°154), avec Columbia Falls elle forme « *a night and day contrast* » (Missoula, 5 mai 2015, n°117) puisque celle-ci est considérée comme « *a blue colored town* » (Whitefish et Columbia Falls, 4 et 7 juin 2014, n°63 et 76), « *a working class town* » (Missoula, 5 mai 2015, n°117), une « *working class community* » (Libby, 3 juin 2015, n° 147) ou encore une ville de « *working class redneck* » (Kalispell, 7 juin 2015, n°154). Quant à Kalispell, elle représenterait « *a sort of in between [...] always a traditional natural resource-based economy town, logging farming and ranching* » (Missoula, 5 mai

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2015, n°117). Cela serait manifeste par la différence d'offres de commerces entre Whitefish et Kalispell, la seconde se contentant de satisfaire des besoins de consommation *mainstream* quand la première connaît l'appétence des gentrifieurs pour les produits locaux et répondant donc à leurs valeurs environnementales : « *if you go down to Kalispell you'll see all of the national, you know the big chains, stores and... we don't have that kind of stuff here. It's one of the things we like about Whitefish, there is a very small, local component* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°57) ; « *Kalispell is more kind of the hub of the valley, all different kind of shopping, not local shopping, but you know kind of nationwide stuff whereas the smaller towns try to keep that out* » (Whitefish, 3 juin 2014, n° 55).

Le fonctionnement spécifique de ce système territorial est rendu manifeste par les mobilités entre les trois villes (figure 70). D'importants mouvements pendulaires structurent en effet le territoire, entre Whitefish d'un côté et Kalispell/Columbia Falls de l'autre, puisque la très grande majorité des employés de la première ne peut s'offrir le luxe d'y vivre et habite les secondes (Whitefish, 5 juin 2014, Columbia Falls, 7 juin 2014, et Libby, 3 juin 2015, n°147, 66, 76, 147) : pour une femme interrogée, « *they use Columbia Falls as the dumping spot, I mean, really, that's the backwoods* » (Libby, 3 juin 2015, n°147). Les mobilités touristiques et récréatives sont également éclairantes : Columbia Falls, plus proche de l'entrée Ouest du Parc national de Glacier, est nécessairement traversée par les habitants de Whitefish lorsqu'ils organisent une de leurs très nombreuses activités de pleine nature : or, l'effet tunnel est ici manifeste, et le développement de la ville ne semble pas s'appuyer sur cette situation aux portes du Parc national. Un néo-arrivant de Whitefish explique en effet : « *I don't go there often* », et si la ville est bien « *on [their] way to Glacier Park* », il la franchit sans y prêter plus attention (Whitefish, 5 juin 2014, n°64). Un autre explique : *« it's an easy town to just drive through (il rit). A stop on the road to Glacier* » (Somers, 7 juin 2015, n°157) (photographie 42).

Le caractère extrêmement manichéen de ce système territorial, dont les importantes disparités socio-environnementales qui le structurent sont au coeur de représentations consensuelles, s'explique en grande partie par la présence d'une usine d'aluminium à Columbia Falls, et donc par la production de disaménités environnementales que la proximité du Parc national de Glacier ne parvient pas à compenser. Créée en 1952 par l'*Anaconda Copper Mining Company* au nord-est de Columbia Falls, l'entreprise ne cesse de se développer, et la construction de cuves supplémentaires lui permet d'atteindre une capacité de production de 180 000 tonnes d'aluminium par an au milieu des années 1970. Elle fait ensuite l'objet de nombreux rachats par différentes compagnies : *ARCO* en 1977, the *Montana Aluminum Investors Corporation* en 1985 et enfin le géant suisse de l'aluminium *Glencore AG* en 1999.

Lorsque, pour des raisons de rentabilité, l'entreprise doit fermer en mars 2015, les prélèvements effectués sur le site révèlent la présence de cyanure et de fluorure : l'usine est immédiatement ajoutée à la liste des *National Priorities List* par l'*EPA*, qui dès le mois de juin initie la procédure pour que soit déclaré un nouveau *Superfund site* en 2016. Le démantèlement de l'usine est en cours, et des analyses des sols et des eaux sont réalisées par l'agence pour décontaminer le site d'ici 2019. Lors des entretiens réalisés en 2015, l'usine venait alors juste de fermer, et si les personnes rencontrées pour l'essentiel reconnaissaient la nécessité de dépolluer le site - « *a lot of contamination behind* » (Missoula, 5 mai 2015, n°117) - elles redoutaient surtout la création d'un *Superfund site*, « *just because there's a stigma associated with it* » (Whitefish, 6 juin 2015, n°151). Lors de ces opérations d'envergure en effet, l'*EPA* met nécessairement en lumière la présence de disaménités environnementales, et même s'il s'agit en réalité de les atténuer, l'image de la ville en

Licence CC BY-NC-ND 3.0

pâtit, surtout si, comme à Columbia Falls, les politiques locales fantasmaient alors le développement d'une économie d'aménités en misant sur la proximité de la ville avec le Parc national de Glacier (Whitefish, 6 juin 2015, n°151). La relation entre les composantes sociales et environnementales de cet enjeu de dépollution mérite alors d'être réfléchie : les dominés du jeu social dans l'Ouest du Montana sont clairement associés, dans les récits des personnes interrogées, aux disaménités environnnementales - *« We have the ugly working staff over there, and that's the way it's considered, and there's heavy pollution over there »* (Libby, 3 juin 2015, n°147).

Photographie 42: Whitefish, Kalispell et Columbia Falls, des identités urbaines contrastées

De haut en bas : golf de Whitefish, 4 juin 2014 ; rue principale de Kalispell, 7 juin 2015 ; Columbia Falls, en direction du Parc national de Glacier, 6 juin 2015 (clichés G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Il existe ainsi dans le nord de mon terrain d'étude un système territorial bien identifié par la population locale, reposant sur des pratiques et des mobilités extrêmement contrastées, et surtout sur des identités urbaines manichéennes affectant aux différentes catégories sociales et raciales un inégal accès à l'environnement, qu'il soit considéré comme un territoire d'appartenance voire une ressource spirituelle dans le cas des Blackfeet, ou comme un enjeu sanitaire dans le cas de la décontamination de Columbia Falls. La fragmentation de l'archipel du *New West* semble alors d'autant plus légitime que de nombreux récits, en cristallisant ces disparités, participent à les pérenniser, en accentuant les phénomènes d'intégration ou d'exclusion aux dynamiques du *New West*. L'inégalité de l'accès aux aménités environnementales ou à l'inverse de la distribution des nuisances environnementales au regard des caractéristiques socio-ethniques des populations invite à réfléchir à la relation entre environnement, race et classe sur mon territoire d'étude, et donc aux enjeux de justice environnementale. Née de différentes formes de contestations dans les années 1970 aux Etats-Unis, dans un contexte de dénonciation des discriminations socio-économiques et raciales, l'*environmental justice* est d'abord un mouvement social. Les politiques environnementales n'étant pas appliquées de façon équitable aux différents groupes, les injustices environnementales rendent manifestes les discriminations que certains subissent (Blanchon et al., 2009, 2012; Fol and Pflieger, 2010) : David Blanchon, Sophie Moreau et Yvette Veyret parlent alors d'« enfer gris » et de « paradis vert » pour qualifier, notamment dans les grandes métropoles, les contrastes entre des espaces qui vont cumuler avantages sociaux et environnementaux et des espaces où sont relégués désavantages environnementaux et populations marginalisées (Blanchon et al., 2009). Ce constat leur permet de proposer une « définition minimale de l'injustice environnementale, lorsqu'une politique conduit à aggraver une répartition inéquitable des biens et des maux environnementaux, notamment au détriment des plus démunis, et/ou qu'elle exclut des groupes sociaux des processus de décisions à propos de la gestion de son environnement » (Blanchon et al., 2009, p.50). Sans l'avoir anticipé au départ de mon projet, je me suis *a posteriori* saisie de la notion de justice environnementale pour éclairer les différentes formes de ségrégations socio-environnementales manifestes sur mon territoire d'étude. J'ai alors observé de plus près ces zones en creux de l'archipel, et de prêter l'oreille à d'autres récits : car quelle histoire se raconter dans les territoires délaissés ?

1.3. Quelles mises en scène dans les villes de l'*Old West* ?

J'ai montré dans le chapitre 5 que la mutation socio-territoriale caractéristique des dynamiques du *New West* n'est pas partagée sur l'ensemble de mon territoire d'étude. Si je me suis jusqu'à présent concentrée sur la fabrique des récits participant, par leur capacité à captiver les individus et groupes sociaux disposant de capital, à entretenir les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale sur les territoires les plus attractifs, quels récits sont produits dans les territoires en crise ou encore dévolus aux activités de l'*Old West* ? Entre imagerie *western* des villes fantômes[220] et valorisation des paysages industriels, il faut en effet interroger la fabrique des identités territoriales dans les villes de *l'Old West*, rendue complexe par des dévastations sanitaires qu'une mise en scène de la *success story* environnementale tend à compenser.

[220] Ce point a fait l'objet d'un article publié dans les *Annales de géographie* en 2016, et réexploité ici (Saumon, 2016).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

« One of the most prominent characteristics of the New Western service economy is its use of the Old West as amenity », explique Alicia Barber dans un chapitre (Barber, 2003, p.205) de l'ouvrage collectif *Imagining the Big Open* (Nicholas et al., 2003). S'est en effet construite aux Etats-Unis une représentation collective de la nation fondée sur un affrontement de l'Autre et un esprit de conquête (cf chapitre 1) : les *westerns*, et les personnages du cow-boy et de l'indien qui vont rapidement incarner cette écriture de l'Histoire américaine, ont alors joué un rôle fondamental dans la fabrique d'une imagerie mondialement partagée de l'Ouest américain[221] qui vient aujourd'hui nourrir les mises en scène de certaines petites villes caractéristiques de l'*Old West* dans le Montana. A titre d'exemple, Virginia City et Nevada City sont d'anciennes villes minières, grands témoins du cycle de développement en *boom and bust* des sites d'activités extractives. Nées de la ruée vers l'or, elles ont été créées en 1863 quand le minerai est découvert dans l'*Alder Gulch*, et connaissent une rapide expansion, attirant de nombreux prospecteurs dès l'année suivante, avec plus de 10 000 nouvelles arrivées à Virginia City en 1864. Or, le déclin est tout aussi brutal lorsque les premiers prospecteurs commencent à quitter le site pour rejoindre *Last Chance Gulch*, nouveau filon à partir duquel est bâtie Helena. Dès 1870, Virginia City ne compte plus que quelques centaines d'âmes et, comme *Nevada City*, devient une ville fantôme. Cependant, ces villes minières trouvent une nouvelle identité lorsqu'un couple de ranchers très investis localement commence dans les années 1940 à lever des fonds pour leur revalorisation. En rénovant ou reconstituant les anciens bâtiments qu'ils rachètent progressivement - Nevada City avait été en partie détruite par un dragage minutieux des sols - ils donnent naissance à deux villes touristiques. Depuis 1997, l'Etat du Montana possède la moitié des bâtiments de Virginia City et la totalité de ceux de Nevada City, dont la gestion a été confiée à la *Montana Heritage Commission*, antenne du *Montana Department of Commerce*. Une nouvelle ruée vers l'or est ainsi orchestrée à partir de cette patrimonialisation : des animations proposent l'été des initiations à l'orpaillage et 70 000 visiteurs viennent tous les ans rencontrer de vrais cow-boys dans ces musées à ciel ouvert savamment accessoirisés. Le poids de l'héritage historique est certes particulièrement important puisque ces villes ont présidé à la création de l'Etat du Montana en 1864. Mais quand on y déambule, on se surprend surtout à guetter, au détour d'une rue, cow-boys et indiens, hors-la-loi ou tricheurs châtiés au goudron et aux plumes : ces villes fantômes de l'Ouest américain ressemblent en tout point aux cadres de nos histoires de cow-boys et de ruées vers l'or.

Il faut alors souligner le rôle des films de *westerns* et de la constitution de ses personnages archétypaux[222] dans la pérennisation de l'imaginaire de l'Ouest. D'autant plus que des éléments de codification en ont fait un genre immédiatement reconnaissable (Leutrat, 1973) : des modalités visuelles comme l'arrêt sur image, la bande sonore, les mouvements d'appareil accompagnant les regards ; un espace mythique empli de signes à déchiffrer ; des grands thèmes récurrents comme les dynamiques de peuplement, les guerres indiennes, la guerre de Sécession[223] - tous réunis dans *La*

[221] Le *western* est en effet une culture médiatique internationale par ses lieux de production comme de réception, tout en étant un genre typiquement américain. Il semble d'ailleurs paradoxal qu'un genre à ce point ancré dans un territoire et consacré à un épisode spécifique de son histoire puisse trouver un tel écho dans le monde entier, à l'image des *westerns spaghettis* italiens produits à partir des années 1960.

[222] Le cow-boy trouve sa place dans une galerie de personnages récurrents et donc d'autant plus mémorables : aux côtés du héros de l'Ouest à chapeau, il y a bien sûr sa fidèle monture, mais aussi le compagnon du héros, la femme, l'Indien et le hors-la-loi, dont la figure ambivalente entre cow-boy honnête et fugitif assoiffé de vengeance a été emblématiquement incarnée par Clint Eastwood dans *Josey Wales* (Eastwood, 1976).

[223] En 1955, Arthur Penn réécrit l'histoire de *Billy the Kid* (Penn, 1958) : il débute de manière emblématique sa carrière par la réalisation d'un *western*, devenu aujourd'hui un des grands classiques du genre, en mettant en scène des cow-boys convoyant du bétail. Ce *leitmotiv* du cinéma *western* convoque un épisode fondamental de l'Histoire américaine, puisqu'il

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Conquête de l'Ouest, de John Ford (Ford, 1962). Par la codification du genre et la fabrique de personnages-types, le *western* est dorénavant immédiatement rattaché à un territoire et à une époque : « *le mythe, une fois constitué et représenté par l'image, [peut] après tout se satisfaire des signes les plus simples qui suffisent à l'évoquer* » (Leutrat, 1973, p.75). Pour tous aujourd'hui, le *western* représente la conquête de l'Ouest des années 1860 à 1890, quelle que soit la précision des épisodes historiques, souvent difficiles à démêler des inventions de la fiction. Au-delà, en portant à l'écran des paysages et des décors devenus emblématiques, il a fait de l'Ouest américain la contrée des cow-boys. Virginia City et Nevada City, si elles sont certes des villes historiques, ont été remodelées pour correspondre à ces représentations héritées des *westerns* et à notre imaginaire de l'Ouest. Ici, la fiction a pris le pas sur l'Histoire dans sa capacité à fabriquer des identités territoriales. On y retrouve en effet, savamment mis en scène, la boutique du barbier, la forge, le *general store*, l'hôtel, la banque, la prison dans le bureau du shérif, le saloon, l'abreuvoir et les trottoirs en bois surélevés où semblent encore résonner les éperons des cow-boys (photographie 43). Cependant, ces scénographies touristiques largement inspirées des plus célèbres *westerns* sont des phénomènes à la marge, qui n'offrent qu'une renaissance factice à ces petites villes restées fantômes, premières victimes de la crise de l'*Old West*.

A Butte, si la valorisation de l'héritage minier est au coeur des stratégies de développement local, l'image de la ville est pour autant souillée par la présence de disaménités environnementales auxquelles les opérations de décontamination de l'*EPA* tentent de remédier.

L'histoire de Butte est en effet intimement liée à l'industrie du cuivre. Si la ruée vers l'or a là encore été déterminante dans la création de la ville, « Butte City » n'était alors qu'un rassemblement de camps de mineurs parmi d'autres sur la *Silver Bow Creek* jusqu'au déclin du filon aurifère dans les années 1870 : la découverte simultanée du minerai d'argent participe alors au développement de la ville, soutenu par le *Hard Rock Mining Act* et le *Sherman Silver Purchase Act* de 1872 et 1890 qui encouragent l'essor des activités minières en accordant non seulement un droit d'extraction sur les terres publiques, mais également la pleine propriété du filon lorsque le mineur le découvre. Quand à la fin du XIXe siècle ces lois sont abrogées, l'exploitation du minerai d'argent s'affaiblit à Butte. Or c'est là qu'entre en scène le grand baron du cuivre Marcus Daly. Alors qu'il a déjà investi dans une mine d'argent lorsqu'il visite Butte en 1876, il anticipe la demande croissante pour le minerai de cuivre, liée au développement de la téléphonie et de l'éclairage électrique, achète l'*Anaconda Mine*, riche en cuivre, en 1880 et fonde à partir de là la célèbre *Anaconda Mining Company*. Un autre investisseur, William Clark, saisit l'opportunité de ces filons et crée la première fonderie de cuivre de la ville en 1879. En réponse à la demande croissante pour le précieux métal, d'autres fonderies sont créées dans les années qui suivent (Munday, 2005).

---

vient rappeler les péripéties rencontrées par les pionniers. Les romans contemporains continuent d'en nourrir l'héritage : dans *Lonesome Dove*, publié pour la première fois en 1985, des anciens Texas Rangers projettent de voler du bétail au Mexique pour le conduire dans le Montana et y établir un immense ranch (McMurtry, 2011).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 43 : Virginia City, une ville de *westerns* ?

Virginia City, 8 mai 2015 (clichés G. Saumon)

Or, les disaménités environnementales sont déjà évidentes : des fumées riches en arsenic et acide sulfurique émanent des fonderies, les habitants de Butte sont à longueur de journée pris de vomissements et de saignements de nez, la végétation dans la ville et sur les collines environnantes disparait (Munday, 2005, p.2). Dans les années 1890, le journal local publie chaque mois le nombre de décès imputés à la pollution et des citoyens commencent à faire pression pour exiger un contrôle plus étroit des émissions polluantes - et ce d'autant plus que des villes comme Manchester en Grande-Bretagne avaient dès les années 1830 pris conscience de ce risque sanitaire et adopté une législation stricte. Pour le professeur de *Montana Tech* à Butte Pat Munday (Butte, 12 juin 2015, n° 163), « clearly, mine owners such as Marcus Daly - who lived primarily at his retreat in pollution-free Hamilton, Montana - realized the human-health threat » (Munday, 2008). Et c'est justement parce qu'il a conscience du risque sanitaire qu'encourent les populations que les fonderies de cuivre de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Butte sont déplacées dans la toute nouvelle ville d'Anaconda, créée spécifiquement pour accueillir ces disaménités environnementales : ainsi, dès le début du XXe siècle, tout le cuivre extrait à Butte est traité à Anaconda. Mais au-delà des fumées dégagées par la fonte du cuivre, délocalisées dans la ville sacrifiée, l'extraction du cuivre en elle-même produit d'énormes quantités de déchets miniers - 800 tonnes quotidiennes déchargées dans le *Silver Bow Creek* et la *Clark Fork River*.

En 1899, la propriété de l'*Anaconda Copper Mining Company*, ainsi que celle des mines des grands rivaux de Marcus Daly, les barons du cuivre George Hearst et Fritz Augustus Heinze en 1906 et 1910, passent aux mains des Rockefeller. Pour Pat Munday, Butte se construit alors sur cette identité de ville minière : « there was little investment in public recreational facilities such as parks or playgrounds. Instead, children played on mine dumps and took their recreation in the form of street life and gang activity. For adults, there were bars, gambling joints, and dance halls. For men, especially, there were brothels. The emphasis on drinking, gambling, and whoring supported Butte's reputation as a 'wide open town' » (Munday, 2005, p.3). Si la production du cuivre atteint son paroxysme dans les années 1910, Butte y gagnant le surnom de « the richest hill on earth », elle décline ensuite progressivement, et ce malgré de fortes répressions syndicales permettant de maintenir des conditions de travail tout aussi inhumaines qu'efficaces. En 1955, une nouvelle méthode d'exploitation du minerai est envisagée, plus efficace et plus nocive encore pour l'environnement : l'immense mine à ciel ouvert de *Berkeley Pit* est créée (photographie 44), permettant d'extraire le cuivre en réduisant la main d'œuvre nécessaire par des procédés de lixiviation, concentrations chimiques élevées à l'appui (Missoula, 5 mai 2015, n°117). Pour creuser cette mine à ciel ouvert, des quartiers entiers à l'est de la ville sont rasés et la population est déplacée, bouleversant des fonctionnements communautaires établis de longue date en éparpillant les mineurs (Butte, 12 juin 2015, n° 162 et 163). Le déplacement de la ville pour les besoins de la mine est alors symptomatique du pouvoir de l'industrie extractive sur la fabrique urbaine.

Photographie 44 : le Berkeley Pit, une immense mine à ciel ouvert

De gauche à droite : photographie aérienne de Butte, Google Maps ; Berkeley Pit, Butte, 13 juin 2015 (cliché G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Mais soumis aux aléas politiques et économiques - outre le déclin du marché mondial du cuivre, l'*Anaconda Company* a subi les revers de la politique de Salvador Allende lorsqu'il a investi dans les mines de cuivre chiliennes - le *Berkeley Pit,* entre temps réapproprié par *ARCO* qui achète l'*Anaconda Company* en 1977, est fermé en 1983. Pour autant, à proximité immédiate de cette immense fosse persiste une activité extractive, le *Continental Pit*, fruit des investissements de l'entrepreneur de Missoula Dennis Washington, qui en 1986 achète via son entreprise *Montana Resources* quelques droits d'exploitation à *ARCO*.

Photographie 45 : Continental Pit, une mine encore en activité à Butte

Continental Pit, Butte, 13 juin 2015 (cliché G. Saumon)

Si les activités extractives de l'*Old West* sur lesquelles a reposé l'essor de Butte sont en déclin, les politiques locales tendent aujourd'hui à valoriser cet héritage minier pour façonner une identité urbaine attractive. A contre-pied du récit territorial proposé par les sites les plus emblématiques des migrations d'aménités, à Butte les stigmates du passé industriel sont devenus des éléments patrimoniaux à partir desquels la ville produit son Histoire. L'infrastructure minière n'est alors plus considérée comme une friche mais bien comme la pièce maîtresse d'une stratégie de revitalisation économique basée sur le patrimoine minier. De manière emblématique, quatorze immenses « headframes », les anciens chevalements d'exploitation minière, ont été conservés et structurent le paysage urbain (photographie 46). Devenus le symbole de ce passé industrieux, ils font

Licence CC BY-NC-ND 3.0

aujourd'hui office d'emblèmes et sont représentés sur les tasses, casquettes et autres objets touristiques vendus à la Chambre de commerce et dans les boutiques de souvenirs.

Photographie 46 : des « headframes » emblèmes de l'identité minière de Butte

Butte, 11 juin 2015 (clichés G. Saumon)

Des sites touristiques mettent également en scène le passé extractif de la ville, à l'image du *World Museum of Mining*, proposant des visites guidées très instructives dans une ancienne mine de cuivre (visite du 12 juin 2015) (photographie 47). Et même le *Berkeley Pit*, au cœur d'un partenariat entre le gouvernement local, la Chambre de commerce et *Montana Resources*, est constitué en objet touristique, accueillant l'été entre 200 et 300 touristes par jour (visite du 13 juin 2015) (photographie 47).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 47 : un passé extractif devenu opportunité touristique

De haut en bas et de gauche à droite : *World Museum of Mining*, 11 juin 2015 ; entrée du Berkeley Pit, 13 juin 2015

Nouvel an chinois, fête de la *Saint Patrick* en mars, festival irlandais *An Ri Ra* en août, les évènements festifs font également écho à l'histoire extractive de la ville, en valorisant la présence d'importantes communautés irlandaises et chinoises notamment, venues à Butte pour travailler dans la mine pour les premiers, dans les laveries et les cuisines pour les seconds, organisation sociale caractéristique des villes de la ruée vers l'or. Les archives de Butte jouent un rôle important dans la valorisation de ces histoires migratoires, et reconstituent aujourd'hui des cartographies précises des différents quartiers communautaires (Butte, 11 et 12 juin 2015, n° 160 et 162).

Dans *Literary Butte. A History in Novels and Film*, Aaron Parrett interroge la manière dont les récits historiques ou fictionnels produits depuis le XXe siècle à Butte ont participé à lui forger une

Licence CC BY-NC-ND 3.0

identité de ville de l'*Old West* (Parrett, 2015) . Malgré les crises caractéristiques d'une économie en *boom and bust*, l'histoire extractive est mise en scène et le passé est au cœur des stratégies touristiques : « To visit the city of Butte today is to step back into another time » (Parrett, 2015, p.13–14). Mais au-delà, c'est l'horreur même de l'exploitation humaine et des dévastations sanitaires qui semble sublimée par le marketing territorial : « Long considered an ugly place, the town has lately become an especially hideous symbol of corporate irresponsibility and industrial poisoning as it now holds in the bosom of the Berkeley Pit over one billion cubic feet of highly toxic water » (Parrett, 2015, p.14). Ce tourisme sordide s'appuie donc sur la mise en scène d'une souffrance ouvrière à laquelle la population elle-même semble recourir pour se forger une identité. Lors des entretiens réalisés à Butte, les habitants ont en effet non seulement manifesté une forte conscience de classe - se définissant comme « *a rugged working-class community in a spectacular physical setting* » (Butte, 11 juin 2015, n° 161) ou encore « *a very poor town* »[224] (Butte, 13 juin 2015, n° 164) - mais également une grande fierté héritée de la dimension sacrificielle de leur histoire : le chercheur Pat Munday parle d'ailleurs de « *sense of pride and accomplishment for Butte to have been a mining town* » (Butte, 12 juin 2015, n° 163). Une femme née et élevée à Butte explique ainsi : « *the ground is sacred because so much has been extracted from the ground at a great human cost, a lot of deaths have occurred here. [...] As an adult now, I always kind of wondered why this place sounds so special to me and why I kind of always want to live here, and I thought maybe that was it, I could feel the sacrifice that was made by so many families just to get ore out of the ground* » (Butte, 11 juin 2015, n° 161). Pour une autre, « *it was a town that made some people fabulously wealthy, it was a town that brought people from all over the world, but it was a town that always had hardships, at a time when many women lose their husband in the mine and had to raise their children by themselves* » (Butte, 13 juin 2015, n° 164). En conséquence aujourd'hui, Butte est aussi considérée par ses habitants comme une « *caring community* » (Butte, 13 juin 2015, n° 164), soit une communauté où, par tradition, tous prennent soin des uns et des autres, « *that sense of care taking for each other and for people who have had hard times in their lives, [...] that's the spirit of a town that has always lived with hard work* » (Butte, 11 juin 2015, n° 161) - et ce, contrairement aux villes les plus attractives du *New West* : « *The cities in Montana where everything is very nice and they have grass and trees and money now, like Missoula or Bozeman, the better-off cities... they send people with problem to Butte, they buy them a bus ticket and send them to Butte, because Butte has homeless shelters, Butte feeds the homeless, Butte takes care of people who are down in their lives* » (Butte, 13 juin 2015, n° 164).

Par ailleurs, s'il s'agit à Butte de mettre en scène une « *historical romance about mining* » (Butte, 12 juin 2015, n° 163), l'écriture d'une *success story* environnementale est également au cœur des politiques locales. Emblématique, l'opération de décontamination du site a consisté à re-créer des aménités environnementales sur un espace qui incarnait, de manière paroxystique, ce que l'*Old West* est capable de produire en termes de disaménités environnementales. En effet, les déchets issus de l'extraction du cuivre ont été déchargés dans la *Silver Bow Creek* pendant une centaine d'années, contaminant la *Clark Fork* et ses berges sur 250 km. Pour Pat Munday, il s'agit d'une véritable crise écologique et sanitaire, visible dans des paysages dévastés et stériles, en témoignent les os des bovins vert fluo retrouvés sur les berges (Butte, 12 juin 2015, n° 163). L'image de Butte en

[224] A titre d'exemple, sur les six écoles primaires présentes à Butte, cinq sont « *Title 1 school* », ce qui signifie que des fonds fédéraux sont versés pour aider ces enfants en difficulté scolaire mais aussi sociale, garantissant des repas de midi à moindre frais voire gratuits et des enseignants supplémentaires.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

pâtit bien sûr considérablement. Pour des étudiants interrogés à Missoula, Butte incarne « the *nature impacted by the industry* » : « *Butte is bad... Butte is a good example of not protected nature... it's a wonderful town but it's very toxic* » (Missoula, 18 mai 2014, n° 29). L'*Upper Clark Fork River Basin* devient alors le plus grand *Superfund site* des Etats-Unis, constitué en *Superfund Megasite* : plusieurs sites sont en effet à décontaminer tout le long de la *Clark Fork* - des *Superfund sites* -, chacun étant composé de plusieurs unités d'opérations, allant du cours supérieur de la rivière près du *Continental Divide*, vers Butte et Anaconda, jusqu'au *Milltown Dam* juste à l'amont de Missoula figure 71) (Munday, 2009).

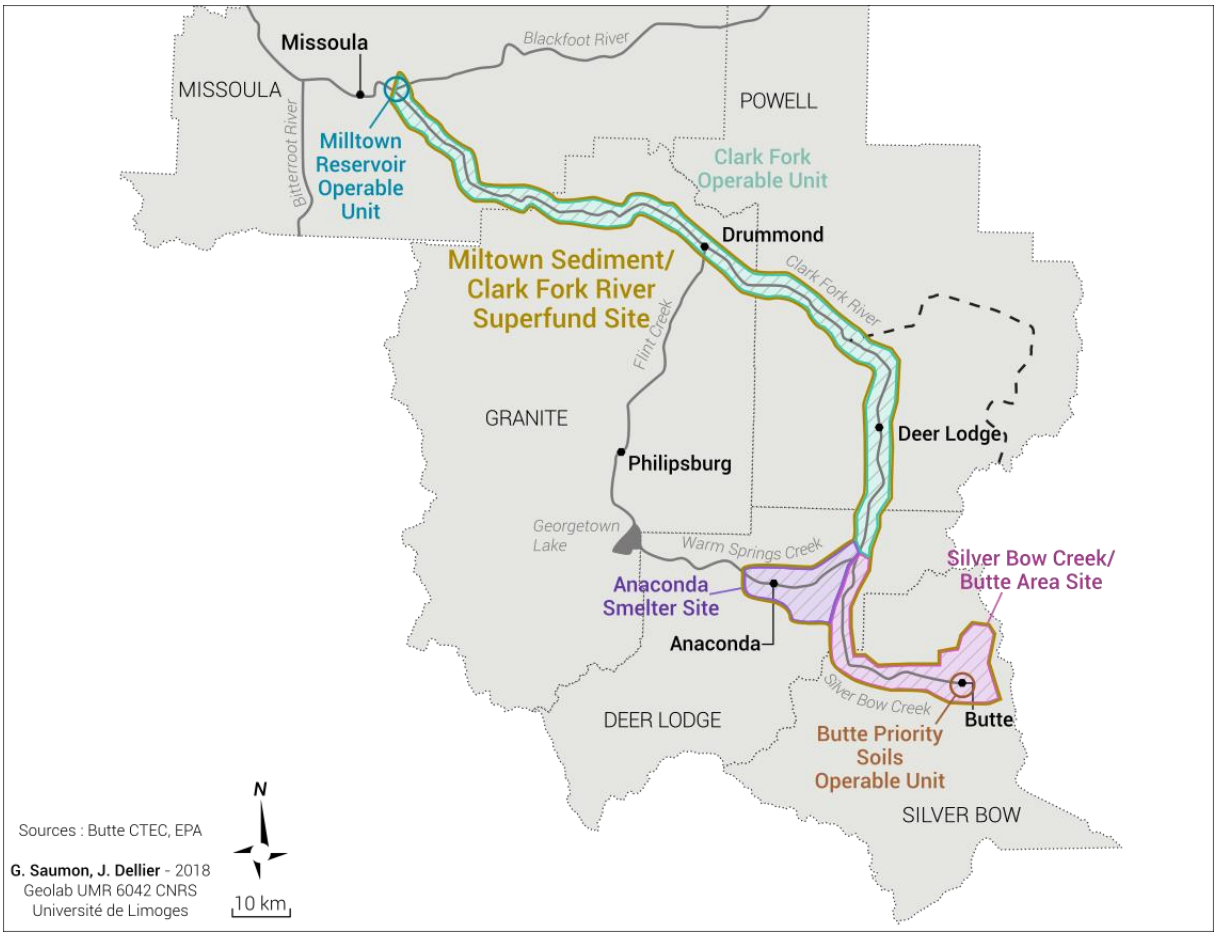


Figure 71 : l'*Upper Clark Fork River Basin*, plus grand *Superfund Megasite* des Etats-Unis

Etant propriétaire du site au moment des analyses de l'*EPA*, *ARCO*, qui est aujourd'hui une entreprise de *British Petroleum,* est considérée responsable, et doit organiser et financer en partie la restauration environnementale en vertu du principe « pollueur - payeur » (Munday, 2005). Pat Munday a analysé l'implication de la population locale dans le processus, et notamment le rôle joué par les organisations de protection de l'environnement dans les prises de décisions : si à l'origine *ARCO* souhaitait uniquement recouvrir les matériaux toxiques, pour un coût de 15 millions de dollars uniquement, l'opération mise en œuvre, plus complète grâce aux groupes de pression que constituaient alors l'*EPA* et les acteurs environnementaux, a finalement couté 80 millions de dollars

Licence CC BY-NC-ND 3.0

sur le site spécifique à Butte (Butte, 12 juin 2015, n°163) et 700 millions de dollars sur l'ensemble de la *Clark Fork* (Munday, 2005).

A Butte, la décontamination a été réalisée dès 1999 dans le cadre du *Silver Bow Creek Superfund site*, et spécifiquement sur le *Stream Side Tailings Operable Unit*, qui constituait l'espace le plus pollué aux métaux lourds et à l'arsenic puisqu'il s'agissait du site dans lequel étaient directement déversés les déchets miniers. L'histoire de la dépollution du *Silver Bow Creek* a les apparences d'une *success story* environnementale : la rivière a été décontaminée, les rives sont à nouveau végétalisées (Butte, 12 juin 2015, n°163), et la renaturation du site, valorisée par l'installation de tables de pique-nique et l'aménagement de chemins de randonnée, en fait une nouvelle aménité paysagère et récréative (photographie 48).

Photographie 48 : la décontamination du *Silver Bow Creek*, une réussite ?

Rives végétalisées du Silver Bow Creek, Butte, 13 juin 2015 (cliché G. Saumon)

Mais malgré ces mises en scène de la décontamination, la problématique sanitaire est loin d'être aujourd'hui complètement résolue à Butte. Ainsi, un article du *New York Times* du 25 juin 2018 fait état de sites encore contaminés, et notamment de 3 km du *Silver Bow Creek*, dont un bras, dont les rives sont faites de déchets miniers, court à travers un quartier de la ville. La population locale, organisée dans la *Silver Bow Creek Headwaters Coalition,* exige que l'*EPA* prenne en charge cette décontamination, et se montre très insatisfaite de la proposition de l'agence qui consiste à

Licence CC BY-NC-ND 3.0

réacheminer l'eau le long d'un nouveau canal, sans extraire ces déchets miniers qui resteraient donc sur place. L'article est intitulé « Let the Stream Run Through It » : en faisant ainsi référence au film de Robert Redford, l'auteur tend à souligner tout le paradoxe d'une économie qui repose sur la valorisation des aménités environnementales malgré la présence des plus grands *Superfund sites* des Etats-Unis (Robbins, 2018). Le cas du *Berkeley Pit* est à ce titre emblématique : fosse d'1.5 km de large, de 540 m de profondeur, l'ancienne mine à ciel ouvert contient toujours 200 milliards de litres d'eau extrêmement toxique. Si officiellement l'*EPA* a pour projet d'ici quelques années de pomper l'eau présente, de la traiter pour la décharger ensuite dans le *Silver Bow Creek*, pour Pat Munday, le *Berkeley Pit* restera « *an industrial site forever* » : « *I see no hope* » (Butte, 12 juin 2015, n° 163). Ce qui semble inquiéter le plus les habitants rencontrés est la possibilité d'un tremblement de terre, et de ces eaux contaminées inondant la ville, mais également l'élévation, continue, du niveau des eaux de la fosse (Butte, 11 juin 2015, n° 161).

Ainsi, Butte semble proposer un autre récit territorial, celui des villes en creux des dynamiques du *New West*, coprésence aussi douloureuse que nécessaire. L'écriture urbaine s'inscrit ici dans une histoire industrieuse, une mise en scène de l'*Old West*, mais dont les rémanences imprègnent parfois les fonctionnements socio-territoriaux au point de ne plus savoir distinguer ce qui appartient au passé de ce qui relève de la réactualisation d'un héritage. A ce propos, que penser de l'exploitation actuelle du cuivre à Butte, par un chef d'entreprise, Dennis Washington, qui comme Marcus Daly privilégiant Hamilton à Anaconda, a choisi de fuir la misère pour les aménités nombreuses que propose Missoula ? Et si les opérations de dépollution orchestrées par l'*EPA* ont généralement été bien accueillies par la population locale, la crainte ressentie par certains de perdre par là leur identité - Pat Munday parle de « *nostalgia about pollution* », de l'impression de voir « *their contribution erased from history* » (Butte, 12 juin 2015, n°163) - vient révéler une conscience de classe dont la fierté repose sur la douleur. Pourquoi à Butte, et non à Missoula, Whitefish ou Bozeman, est-il légitime de vivre dans un environnement toxique ?

J'ai ainsi dans cette partie constaté l'écriture d'une mythologie territoriale qui, remontant aux Origines, produit un récit linéaire justifiant l'existence de territoires élus et de territoires exclus des dynamiques du *New West* : cette géographie fragmentaire de l'Ouest du Montana reposerait principalement sur les choix, définitifs, de quelques barons du cuivre, et la présence déterminante d'aménités ou de disaménités environnementales. Cette perspective interroge : les inégalités environnementales seraient-elles alors légitimes dans le *New West* ?

En réalité, les territoires aujourd'hui emblématiques des migrations d'aménités et de la gentrification rurale ont connu, je l'ai montré dans le chapitre 6, une profonde mutation socio-économique : il n'existe pas, dans l'Ouest du Montana, de territoires historiquement dévolus aux dynamiques de l'*Old West* quand d'autres seraient restés vierges jusqu'à l'arrivée opportune de quelques gentrifieurs venant y développer une économie de l'*amenity ranch* et du *ski resort*. Outre le recul critique que nécessite une approche profondément déterministe, il faut se méfier d'un positionnement aussi légitimiste qui étouffe toute perspective analytique et critique, puisqu'il viendrait à considérer l'antériorité des pratiques comme justification ultime des décisions contemporaines. Or, c'est ignorer un point fondamental sur les inégalités environnementales de l'Ouest du Montana : dans un territoire où le *New West* a un jour été l'*Old West*, l'enjeu ne se situe

Licence CC BY-NC-ND 3.0

pas uniquement à l'origine de l'émission de la nuisance, mais aussi dans le traitement de ses conséquences. La grille de lecture « capital environnemental » peut en ce sens constituer un outil efficace à l'interprétation de ces dynamiques profondément inégalitaires. Car si les disaménités environnementales refreinent les investissements au fondement du processus de gentrification rurale (cf chapitre 6), cela s'explique en partie parce que les gentrifieurs disposant de capitaux à investir dans l'environnement ont justement les capitaux nécessaires pour s'offrir un environnement sain. Le sous-champ environnemental correspondant aux enjeux sanitaires apparait alors bien comme celui dans lequel l'inégale capacité des uns et des autres à investir dans le capital du même nom, au regard de leur dotation initiale dans les autres espèces de capital, est la plus remarquable.

Les deux sous-parties suivantes vont être consacrées à des études de cas, reconstituant sur le temps long de profondes injustices environnementales. L'histoire d'Opportunity permet de pointer du doigt des politiques de concentration géographique et sociale de la nuisance, et le rôle déterminant du capital dans l'accès à un environnement sain dans l'Ouest du Montana. L'histoire de Libby vient démontrer la logique d'asphyxie de la classe ouvrière, légitimement condamnée à mourir de l'amiante, soit l'inégale capacité des individus et groupes sociaux à mettre fin à une activité polluante et le rôle du capital dans l'acceptation de la nuisance.

2. #Opportunity : de la nécessité du capital environnemental pour vivre dans un environnement sain

En 1908, la grande crue de la *Clark Fork River* a balayé les déchets miniers de la région industrielle de Butte, polluant aux métaux lourds, à l'arsenic, au cuivre et au zinc tout le bassin versant de la *Clark Fork*, de Butte à Missoula. Or, le barrage de Milltown (*Milltown Dam*), construit en 1907 à la confluence de la *Clark Fork* et de la *Blackfoot*, juste en amont de Missoula, a retenu une grande partie de ces déchets, devenant par là un site extrêmement pollué, puisque 5 millions de m3 de sédiments contaminés ont été retrouvés.

De cette contamination, deux villes pourraient en faire deux histoires, tant le préjudice environnemental initial a été le support d'une *success story* à Missoula, le site pollué devenant un nouvel atout pour l'économie récréative de la ville, quand il a fini de faire de la ville dépositaire de ses déchets un territoire exclu des dynamiques du *New West.*

2.1. La décontamination de *Milltown Dam*, Missoula : une *success story* environnementale ?

Lorsqu'en 1981, on découvre que l'eau de consommation de Missoula est polluée à l'arsenic, le *Milltown Dam* est ajouté par l'*EPA* à la *National Priorities List* et devient un *Superfund site* en 1983, étendu quelques années plus tard à l'amont pour composer le *Milltown Reservoir/Clark Fork River Superfund site*, une des unités d'opération du *Megasite* de l'*Upper Clark Fork River Basin* (figure 71). *Northwestern Corporation*, propriétaire du barrage, et l'entreprise *ARCO*, propriétaire de la mine à Butte, sont considérées responsables et, aux côtés de l'Etat du Montana qui a investi 18 millions de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

dollars *via* son *Natural Resources Damage Program* pour la restauration et la réhabilitation du site, ont financé l'opération de décontamination. Les délais ont été particulièrement longs, puisque c'est seulement en 2010 que le *Milltown Dam* a été démantelé. Si ce délai s'explique en partie par le fait que la perspective de démolir ce barrage n'a, pendant longtemps, pas été envisagée - seul un réservoir chargé de filtrer l'eau de consommation avait été construit -, il doit surtout être analysé au regard de la multiplication des acteurs en jeu et de la complexité des décisions à prendre sur les modalités de cette opération, entraînant de longues négociations entre l'*EPA*, orchestrant l'opération de décontamination, les compagnies privées - impliquées, responsables de la pollution ou engagées pour démanteler et nettoyer le site -, les ONG investies dans la protection de l'environnement, le comté et la ville de Missoula, l'Etat du Montana. Les intérêts de la population locale ont en partie été représentés par le *Milltown Superfund Redevelopment Working Group*, réunissant des riverains et autres citoyens volontaires, qui, grâce à un fond pilote en faveur du redéveloppement proposé par l'*EPA*, a pu prendre part aux débats concernant la réhabilitation du site du barrage une fois les sédiments contaminés prélevés. Parmi les ONG impliquées dans l'opération, il faut souligner le rôle joué par la *Clark Fork Coalition*, basée à Missoula. Réunissant à sa création, en 1985, une douzaine d'habitants de Missoula militants pour qu'une usine à papier cesse de déverser ses produits toxiques dans la rivière, elle a dans le cadre de la décontamination du *Milltown Dam* constitué un groupe de pression efficace et influent, prenant activement part aux décisions concernant la remédiation environnementale (Missoula, 18 juin 2015, n°167).

La décontamination a consisté à construire un canal de dérivation pour la rivière, puis à prélever les sédiments contaminés, détruire le barrage et revégétaliser la plaine inondable. Aux phases de remédiation et de restauration, réalisées de 2006 à 2010, a succédé la phase de redéveloppement, présentées comme les « 3 R » dans les documents officiels de l'EPA (EPA, 2011). L'ancien site du barrage a été progressivement transformé en espace récréatif, l'Etat du Montana achetant en 2003 à *Northwestern Corporation* 170 ha de terres pour créer le *Milltown State Park* (photographie 49), au sein duquel des sentiers de randonnée et des accès facilités à la *Clark Fork* sont encore en cours d'aménagement (Missoula, 5 mai, 10 et 18 juin 2015, n° 117, 159 et 167).

Un peu plus à l'ouest, une *golf community* vient soutenir l'économie résidentielle caractéristique du *New West* (Missoula, 18 juin 2015, n°167) (figure 72). L'initiative revient à un couple de développeurs immobiliers de Palm Springs, en Californie, qui décident d'investir lorsqu'ils découvrent les potentialités de cet *open space* des *Bandmann Flats* qui appartient alors à une famille de ranchers. Ils forment avec d'autres investisseurs le *Canyon River Development LLC*[225], achètent la parcelle et la subdivisent en 2001, pressentant le potentiel du site de *Milltown* alors en cours de restauration. Etendu sur 150 hectares au total, le quartier résidentiel *Canyon River Golf Community* doit accueillir 270 maisons individuelles à terme, dont l'essentiel du cachet réside dans l'immédiate proximité du golf de 18 trous au regard duquel il est structuré. Seule la moitié des acheteurs joueraient pourtant au golf, et c'est avant tout l'esthétique du *green* qui est ici recherchée ; à ce titre, l'entretien des extérieurs est pris en charge par le syndicat des propriétaires - et le jardin potager est par exemple proscrit : l'environnement n'est entendu ici que dans son acception post-productive (Cederberg, 2012; Christensen, 2018).

[225] Aujourd'hui *Canyon River Development LLC* est devenu *Canyon River Properties.*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 49 : le *Milltown State Park*, nouveau paysage du site de *Milltown Dam* à Missoula

Milltown State Park, Missoula, 18 juin 2015 (cliché G. Saumon)

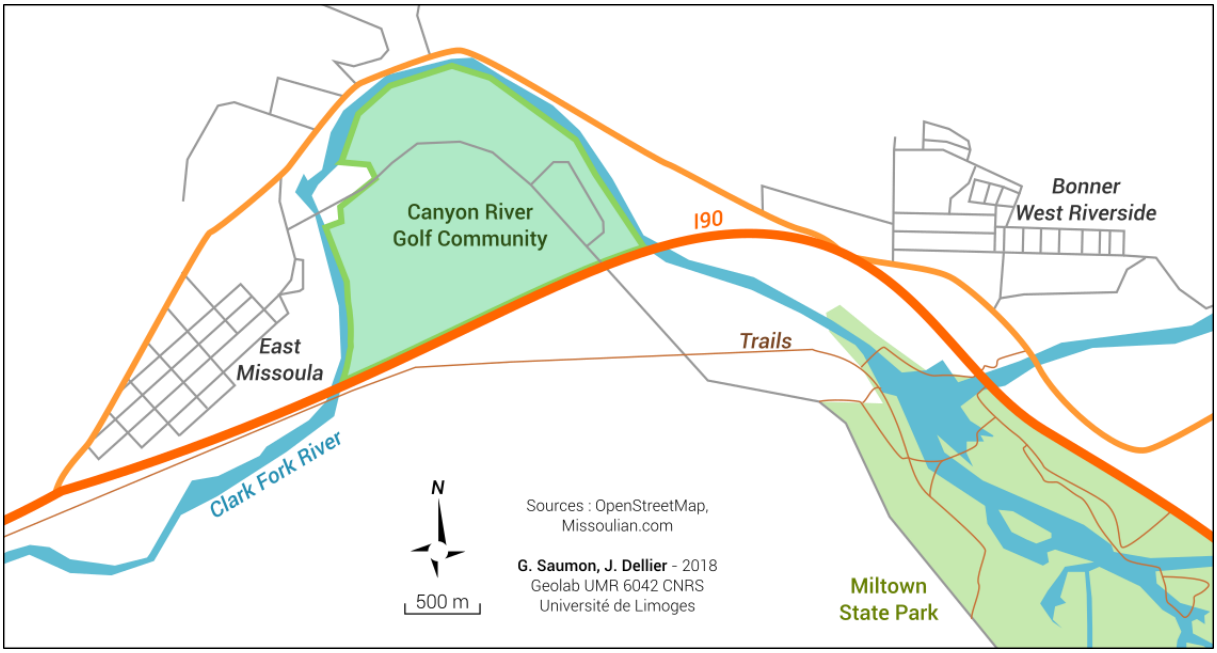


Figure 72 : le redéveloppement du site contaminé de *Milltown Dam* : valoriser les opportunités récréatives de Missoula

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Accueillant des catégories socio-économiques supérieures, ce nouveau quartier résidentiel a participé à accroître la valeur du foncier dans l'*East Missoula*, dynamique déjà initiée par l'extension récente des réseaux d'eau et d'électricité, dans un secteur jusqu'alors investi par des populations disposant de revenus modérés à faibles, habitant des petites résidences ou des mobil-homes (Cederberg, 2012; Christensen, 2018). Alors que l'expansion de Missoula est contrainte par les politiques d'*open space* menées par le comté et la ville, les disponibilités foncières sur ce territoire moins protégé, qui plus est situé à proximité de l'Université, sont d'autant plus attractives qu'elles sont valorisées par la présence du tout récent *Milltown State Park* (Missoula, 18 juin 2015, n°167). Entre esthétisation de l'environnement et mise en valeur des opportunités récréatives, ce site anciennement contaminé accueille alors aujourd'hui les paysages emblématiques des dynamiques du *New West*, et fait l'objet d'une « *success story* » environnementale.

Un document produit par l'*EPA* en février 2017 sur l'opération de dépollution s'intitule ainsi « Celebrating Success » et finit par ces mots : « The support and collaboration among local citizens and tribes, the state of Montana and EPA illustrates how stakeholders can work together to protect human health and the environment, turning Superfund sites into valued assets » (EPA, 2017). Un autre document mentionne « the successful remediation, restoration and reuse of the Milltown Reservoir Sediments site » (EPA, 2011). Mais la *Clark Fork Coalition* reste la principale productrice de ce récit environnemental victorieux. Un entretien avec une de ses responsables m'a conduite jusqu'à un point d'observation du nouveau site réhabilité, surplombant la *Clark Fork* et le *State Park* et équipé de plusieurs panneaux d'interprétations rappelant la belle histoire de la décontamination, d'où elle a pu partager sa fierté d'avoir participé à une opération si réussie (Missoula, 18 juin 2015, n°167). Sur le site internet de l'association, leur rôle actif dans le processus est d'ailleurs valorisé : « We have been advocating for Superfund listing and cleanup in the Upper Clark Fork since the Coalition's inception. Now, the dream is a reality: the decade-long, 56-river-mile cleanup began in 2012 and the river is responding in a big way » (source : https://clarkfork.org). Leur succès est notamment incarné par le *Dry Cottonwood Creek Ranch*, présenté tout autant comme un laboratoire d'expériences environnementales que comme un ranch modèle. En 2005, la *Clark Fork Coalition,* avec l'aide de deux partenaires[226], achète un ranch de 930 ha dans la vallée de la *Clark Fork*, à l'est de l'Interstate 90 près de Deer Lodge, donc localisé dans l'*Upper Clark Fork Superfund complex.* Une grande partie des terres que traverse la *Clark Fork* est en effet constituée de propriétés privées, dont de nombreux ranchs, ce qui complexifie les ambitions de l'*EPA* et du *Montana Department of Environmental Quality*. L'écrivain et rancher Bryce Andrews, auquel est confiée la mission de superviser la gestion du *Dry Cottonwood Creek Ranch*, m'explique que le projet de ranch de la *Clark Fork Coalition* consistait à prouver aux nombreux ranchers dont les terres près des berges sont contaminées aux métaux lourds, à l'arsenic, au cuivre et au zinc, la faisabilité d'une opération de dépollution sur des terres d'élevage, en leur garantissant le maintien d'une activité rentable[227] (Missoula, 29 mai 2014, n°44). Par ailleurs, le ranch incarne un modèle d'agriculture durable - sont valorisées dans la plaquette de présentation les pratiques de ranching éco-responsables et l'inscription de certaines parcelles en servitude de conservation - et, répondant aux valeurs

[226] Je n'ai pas pu trouver quels sont ces partenaires, dont le nom n'est cité dans aucun document de la *Clark Fork Coalition* : que cette discrétion soit volontaire ou non, cela participe nécessairement à mettre spécifiquement en lumière le rôle joué par cette ONG.

[227] A titre d'exemple, *ARCO* via le *Department of Environmental Quality* a financé des réservoirs d'eau pour le bétail lorsque l'accès à la rivière était momentanément condamné, des barrières pour maintenir les troupeaux à l'écart des rives lorsqu'elles étaient encore fragiles, a compensé les pertes de revenus liées aux exigences des chantiers de décontamination.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

environnementales dominantes dans l'archipel du *New West*, fait figure d'idéal en parvenant à associer celles correspondant au sous-champ des pratiques écologisantes, au sous-champ de la composante productive de l'environnement et à celui faisant référence aux enjeux sanitaires. Réputé, le ranch peut par là être considéré comme l'incarnation consensuelle d'une *success story* environnementale, en mettant en scène non seulement l'engagement écologique de la *Clark Fork Coalition* mais aussi sa capacité à réconcilier l'*Old* et le *New West*[228].

Mais dans ce récit environnemental produit depuis Missoula autour de la décontamination de la *Clark Fork*, certaines voix semblent discordantes. Robin Saha, un professeur de l'*Environmental Studies Program,* fait bien entendre la sienne : « *they were telling this narrative of how great it is to get our community cleaned-up and restoring the river and restoring recreation and... we began to create another narrative and that kind of narrative was integrating justice for the community of Opportunity* » (Missoula, 10 juin 2015, n°159).

2.2. La re-contamination d'Opportunity, une tragédie loin de l'*Happy end*

Alors que la *Clark Fork Coalition* valorise le succès de l'opération de décontamination sur le site de *Milltown Dam*, à proximité immédiate de Missoula, jamais n'est mentionné le sort réservé aux sédiments contaminés. De la même manière, sur les 14 pages du document de l'*EPA* relatif à la remédiation environnementale du site, il est uniquement fait référence, dans la chronologie proposée et dans la liste des opérations réalisées, à des chargements ferroviaires venant déposer les sédiments « off-site » (EPA, 2011, p.2–3). Seules quelques précisions peuvent être trouvées sur un document en ligne du *Montana State Parks* retraçant l'histoire de la décontamination du *Milltown Dam* : « the plan called for removing the dam, excavating and shipping the worst of the sediments to an existing repository at the Anaconda Superfund Site [...] Sediment removal and shipment started in October of 2007 and finished in late September of 2009. More than three million tons were removed from the former reservoir area and shipped by rail to a repository owned by BP-ARCO, the company financially responsible for the Superfund cleanup of the upper Clark Fork Watershed ». Mais où est ce site de dépôt, *a priori* possédé par ARCO et au sein de l'*Anaconda Superfund site* ? Tous les habitants de Missoula interrogés à ce sujet sont dans une ignorance totale. Pour Robin Saha, « *it's an interesting perspective to have on, because everybody here was so happy, all the contaminants were just going away, who cares where it goes, it's going away* » (Missoula, 10 juin 2015, n°159).

Les déchets miniers prélevés sur le site de *Milltown Dam* ont en réalité tous été déposés dans une décharge à ciel ouvert, dans la petite ville ouvrière d'Opportunity, qui accueillait déjà les sédiments pollués de la fonderie d'Anaconda, située à quelques miles à l'Ouest (Missoula, 10 juin 2015, n°159) : pendant deux ans, de manière continue, les sédiments y ont été transportés par train

[228] Les rapports de force entre les tenants des valeurs de l'*Old* et du *New West*, mais aussi les recherches de consensus, seront analysés dans le chapitre suivant.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

depuis le site de Missoula (figure 73), et la population est aujourd'hui victime des nombreuses particules contaminées présentes dans l'air et dans l'eau de la ville (Tyer, 2013)[229].

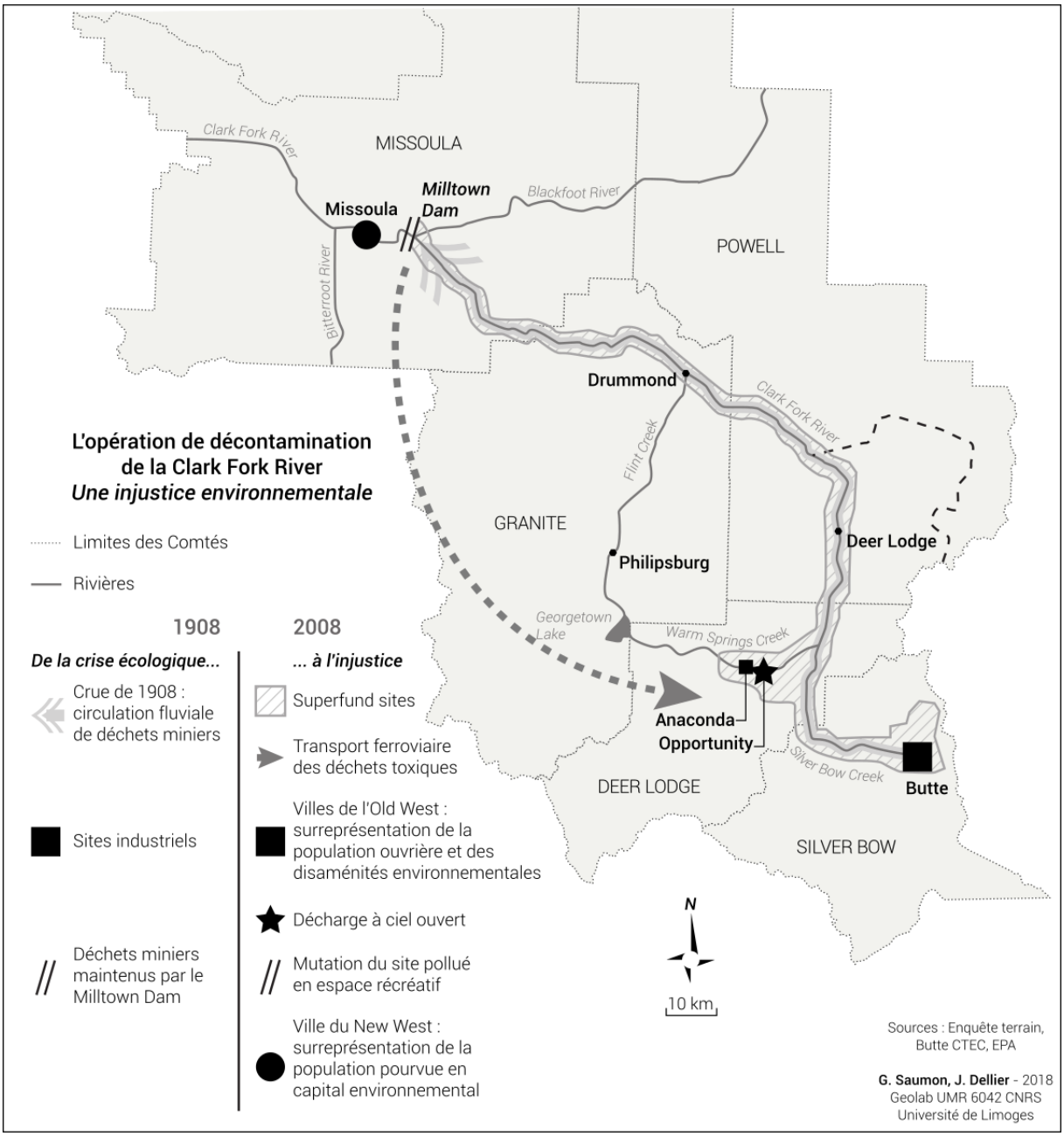


Figure 73: l'opération de décontamination de la Clark Fork River : une injustice environnementale

Longtemps la corrélation entre le taux de maladies pulmonaires à Opportunity et la présence de ces déchets toxiques est restée difficile à prouver, d'autant plus que la population locale a été assurée à maintes reprises, par tous les acteurs en jeu, que les sédiments de *Milltown Dam*, plus lourds que ceux déjà présents et d'une composition chimique différente, joueraient rapidement un rôle de

[229] Le journaliste américain Brad Tyer a publié une enquête sur Opportunity, intitulée *Opportunity, Montana: Big Copper, Bad Water, and the Burial of an American Landscape*, qui tend à faire la lumière sur l'injustice au cœur de cette opération de décontamination (Tyer, 2013).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

capsule végétale au sommet de la décharge - rien n'a jamais pu y pousser et les sédiments toxiques s'envolent un peu plus à chaque coup de vent. Alors qu'ARCO et l'*EPA* assurent que le transfert des sédiments contaminés n'engage donc aucun risque sanitaire pour la population d'Opportunity, l'*Agency for Toxic Substances and Disease Registry* de l'*U.S. Department of Health and Human Services* conseille de ne pas cultiver de légumes, de ne pas laisser les enfants jouer dans la terre, déclare l'eau contaminée à l'arsenic et l'air chargé de poussières toxiques (Missoula, 10 juin 2015, n°159) (photographie 50).

Photographie 50 : Opportunity, ou l'autre visage du Montana

De haut en bas : site de dépôt des sédiments contaminés, quartier résidentiel à proximité, Opportunity, 14 juin 2015 (clichés G. Saumon)

Qu'est-ce qui peut légitimer une telle décision ? Une des responsables de la *Clark Fork Coalition* explique, visiblement mal à l'aise, que le projet à l'origine était pourtant de créer un nouveau site de dépôt à Missoula, exactement là où se situe aujourd'hui la *Canyon River Golf Community*. Mais cette option n'a finalement pas été retenue : selon elle, il était plus pertinent de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

stocker tous les déchets en un unique endroit, qui plus est dans une ville initialement construite pour prouver qu'il était possible de vivre à proximité d'activités industrielles, et déjà dépositaire des déchets d'Anaconda[230]. Mieux encore, l'affaire aurait simplement donné de la visibilité aux habitants d'Opportunity, en soi déjà condamnés : « *I think it didn't affect the people in Opportunity at all, it didn't make things worse for them, it didn't make things, you know, better necessarily but...it might make things better in the sense that it gave them some... a little bit more attention from the media*. *So I think that getting attention actually helps to solve some of the problems that they'd have for a long time but which had nothing to do with the Milltown sediments* » (Missoula, 18 juin 2015, n°51). Pour elle ainsi c'est certain, « *it was no more or less toxic than it was already here* », alors pourquoi déposer des déchets contaminés ailleurs (Missoula 18 juin, 2015, n°51) ? Lorsque j'ai révélé à plusieurs personnes rencontrées le dépôt des sédiments contaminés à Opportunity, certains se sont indignés, mais d'autres ont souligné la cohérence écologique de l'option retenue. Pour un habitant de Missoula, « *it's good to have this poison out of our river. It has to be somewhere, I would not want it to be where I am, I think they tried to put it closer from where it was from, to centralize all the wastes in a only place. [...] It does have to go somewhere* » (Missoula, 11 mai 2015, n°122).

Or, les raisons motivant ce choix sont également d'ordre économique, et purement scandaleuses. Dans les opérations de décontamination, l'*EPA* peut prendre directement en charge l'opération, ou passer un contrat avec une compagnie privée : dans le cas du *Milltown Dam*, c'est la compagnie *EnviroCon* qui a été chargée du chantier, appuyée par l'entreprise *ARCO*, responsable de la contamination, car les deux appartiennent au même grand groupe de Dennis Washington, *The Washington Companies.* Or, la compagnie de chemin de fer élue pour transporter les sédiments contaminés, *Montana Rail Link*, est également une entreprise de Dennis Washington[231] (Missoula, 10 juin 2015, n°159). L'option retenue permet ainsi à l'entreprise responsable de la contamination de continuer à faire des profits lors de la phase de décontamination : la stratégie est redoutable, et l'homme le plus riche du Montana continue de s'enrichir. Le positionnement de la *Clark Fork Coalition* au regard de cette décision est pour le moins hésitant : « *because the company owned the railroad too, they realize that they could do that more cheaply than... and then it also made sense for the company to have the waste in one place rather than a large repository in Missoula. So we hadn't actually... thought of that, but... you know once it became clear that that was probably going to be the way that it would happen, we supported it. We didn't oppose... I didnt' know if we supported it, but we definitely did not oppose it, that's maybe a better way of saying* » (Missoula, 18 juin 2015, n°51).

Ces révélations invitent à relire la « *success story* » environnementale produite par l'*EPA* et la *Clark Fork Coalition* de manière délibérément critique. Alors que cette dernière met en scène avec le *Dry Cottonwood Creek Ranch* son engagement écologique et sa volonté de concilier les pratiques de

[230] « *It makes a lot of sense to take the contaminated wastes and add most of it in one place. Because the alternative is having repositories all along, and that's better to have that in one place where you can easily monitor it and then control it. You know that town was built by the copper company to prove that people could live next to a waste pond, I think that it should not even be there, but you know people have lived there all their lives and they like it...* » (Missoula, 18 juin 2015, n°51).

[231] Il s'agit bien de l'entrepreneur ayant réinvesti l'exploitation du cuivre à Butte via *Montana Resources* : multi millionnaire, grande figure du capitalisme, Dennis Washington peut être comparé aux barons du cuivre qui au XXe siècle ont décidé du sort du Montana.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

l'*Old West* et les valeurs du *New West*, elle participe en réalité à concentrer géographiquement et socialement le préjudice environnemental dans les territoires exclus de l'archipel. Pour l'enseignant-chercheur de l'*ESP* Robin Saha, il s'agit bien d'un cas d'injustice environnementale : *« you know we have this legacy of this damaged environment, and we have this restoration of our environment that's going on, but who is benefiting from that? And so to me [...] it's about where the resource is being spent in the restoration economy and... who gets that*. [...] *So I see a huge inequality in how restoration is going here. Some people benefit more than the others* » (Missoula, 10 juin 2015, n°159). La grille de lecture « capital environnemental » peut alors éclairer de manière pertinente cette injustice. A Missoula, la population, appuyée par les groupes environnementalistes surreprésentés localement, dispose d'un capital culturel, économique et social lui permettant de défendre son environnement local en investissant ses actifs dans le capital environnemental - l'équipe de la *Clark Fork Coalition*, composée de juristes, d'experts en communication et marketing, d'ingénieurs, en est emblématique (Missoula, 18 juin 2015, n°167). Ce n'est pas le cas de la population d'Opportunity, majoritairement issue de la classe ouvrière et spécifiquement retraitée de la fonderie d'Anaconda, qui n'a ni les mots, ni le pouvoir, ni les réseaux pour avoir accès à un environnement sain. Dans un article du *New York Times* de 2005 tentant de diffuser l'affaire, Robin Saha est cité : « a community's survival is threatened because they lack the political power to affect decisions » (Robbins, 2005).

Par ailleurs, l'inégale capacité d'investissement des acteurs dans le capital environnemental semble modeler profondément les territoires qu'ils habitent, qui en retour continuent d'attirer les individus dont la dotation en capital est susceptible de correspondre aux opportunités d'investissement présentes. Au terme de la grande opération de décontamination de la *Clark Fork*, Missoula va ainsi pouvoir continuer à développer son économie du *New West*, et reléguer les déchets qui risquaient de l'affaiblir aux territoires déjà à la marge : « *Missoula county government, and city government and the Clark Fork Coalition didn't want the waste from the Milltown clean-up to be deposit on shores around the banks of the Clark Fork river... and what is really interesting is that the exact spot is now a golf course and a wealthy housing development. Having contaminated sediments at that location would have obviously impaired the development potential for that site and the tax-based income with it. To have that environmental amenity there, the waste had to be taken somewhere else* » (Missoula, 10 juin 2015, n°159).

L'histoire d'Opportunity permet alors de critiquer les récits légitimistes analysés dans la première partie, qui accordent à la présence originelle d'aménités ou de disaménités environnementales un rôle fondateur dans la géographie fragmentaire du *New West* : si les disaménités environnementales peuvent certes être considérées comme des freins aux investissements au fondement du processus de gentrification rurale, les gentrifieurs disposent également des capitaux nécessaires pour obtenir la remédiation environnementale venant effacer la présence des disaménités lorsqu'elle affecte les territoires du *New West*. Pour autant, ces récits des Origines appuient encore l'argumentaire de nombreux individus rencontrés, qui justifient la concentration géographique et sociale des disaménités à Opportunity en ayant recours à cette rhétorique du déterminisme naturel et historique, légitimant par là l'option choisie par les dominants du jeu social : « *This place is all about extraction, is all about outside money owning this place, right? The town Opportunity was created, conceptualized, named Opportunity by the Anaconda Copper Company because they wanted to prove that people could live there* » (Missoula, 16 juin 2015, n°165). Au-delà du recours à ce positionnement légitimiste, j'ai également souligné la manière dont

Licence CC BY-NC-ND 3.0

les acteurs en jeu insistent sur la cohérence écologique de l'option retenue - à savoir regrouper tous les déchets en un seul lieu. Pour un des fondateurs du groupe de recherche indépendant *Headwaters Economics* à Bozeman, cette logique prévaut généralement dans les décisions publiques concernant les grands aménagements ou les opérations de décontamination, lors desquelles les ONG environnementales ont une voix particulièrement forte dans l'Ouest du Montana. Il constate : « *environmental conditions are very strongly representative in the decision making process [...] Especially when you're talking about restoring public lands. It's all about the environment. It's where the money is, that's where the law suits are, so the rest is ignored* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°103). Les valeurs du champ environnemental, portées, défendues par les dominants du jeu social, sont alors devenues prioritaires au point de négliger les valeurs sociales et plus généralement humaines. Pour Robin Saha, « *they really didn't consult or ask the people who lived there about how they felt about it. [...] I think at a scientific level it makes sense to put them there, but at a social level it was really an injustice for the people* » (Missoula, 5 mai 2015, n°117).

Or, c'est l'essence même de la justice environnementale que d'intégrer une perspective sociale dans les décisions environnementales. Et alors que j'ai jusqu'à présent considéré que la dotation supérieure de certains en capital participe à maintenir ou renforcer les inégalités en place dans l'Ouest du Montana, des enseignants et étudiants de l'*Environmental Studies Program* de Missoula semblent au contraire mettre le capital environnemental dont ils disposent au service de la justice environnementale. Un important travail a été réalisé depuis 2005 de manière transversale à plusieurs enseignements - « Community Responses to Toxic Contamination », « Environmental Justice Issues and Solutions », « Independent Studies and volunteering » entre autres (annexe 5) - pour faire reconnaître le préjudice environnemental vécu par les habitants d'Opportunity et tenter de l'amoindrir[232]. Dans le cadre de ce parcours pluridisciplinaire, ils ont pu solliciter différentes compétences et méthodologies de recherche, en réalisant des entretiens et des enquêtes sanitaires systématiques auprès de la population d'Opportunity pour analyser les conséquences du dépôt de sédiments sur leur santé, et en travaillant en partenariat avec le département de biochimie pour analyser leurs propres prélèvements. Outre le bénéfice direct que représente pour les étudiants le fait de participer à une recherche appliquée et située, ils ont aux cotés de leurs enseignants permis de mettre fin au silence prévalant alors en essayant de diffuser l'affaire, en activant leur important réseau[233] et en partageant leur expertise pour que les habitants eux-mêmes soient en mesure de se mobiliser. Robin Saha constate en effet : « *be able to engage with regulators and with the company requires a certain level of technical sophistication and so that's how we help... to provide a kind of translation service* »[234]. Mais plus encore, en aidant la communauté d'habitants à s'organiser collectivement et à former l'*Opportunity's Citizen Protection Association*[235], ils se sont appuyés sur leur dotation en capital dans une optique de justice environnementale. Il explique : « *this is pretty an*

[232] Ce travail a aussi donné lieu à la réalisation de plusieurs mémoires d'étude (« Achieving Environmental Justice for the Community of Opportunity, Montana : An Assessment of Superfund Concerns » (Hasenbank, 2007), « Putting Scientific Information into the Service of Environmental Justice for Residents Facing Grounwater Contamination » (Sorovacu, 2013) notamment).

[233] Les enseignants et étudiants de l'*ESP* ont notamment fait venir lors de l'inauguration du très symbolique parc d'Opportunity, aux côtés des représentants d'ARCO et de l'*EPA*, un célébre avocat spécialisé dans les injustices environnementales (Missoula, 10 juin 2015, n°159).

[234] Ils ont ainsi produit ou obtenu des données techniques sur la qualité de l'eau et la présence des poussières toxiques dans l'air, et travaillé à les rendre accessibles aux habitants d'Opportunity en limitant le jargon scientifique.

[235] L'association était déjà inactive lors de mon premier terrain en 2014, et malgré les contacts donnés par l'enseignant de l'*ESP*, je n'ai pu joindre aucun de ses membres.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

environmental justice point to... empower them to be advocates for their own community. So that's a part of the role that we were playing [...]: try to build their capacity to participate effectively in decision-making. To me that's exactly the definition of environmental justice, to help them to participate to decisions that affect their life » (Missoula, 10 juin 2015, n°159). Ce faisant, l'équipe de l'*ESP* tend à combler la ligne de fracture dessinée entre l'archipel du *New West* et les territoires exclus de ses dynamiques : « *We didn't try to make it as how Missoula was bad, we try to make it as how we need to be responsible and care about Opportunity, I think [...]The approach, rather than you know Missoula is the bad guy, is how can Missoula help* » (Missoula, 10 juin 2015, n°159).

L'application de la grille de lecture « capital environnemental » à l'histoire d'Opportunity permet ainsi de souligner le rôle déterminant de la dotation en capital dans l'accès à un environnement sain dans l'Ouest du Montana, qu'il s'agisse de s'appuyer sur cette dotation pour obtenir réparation du préjudice sur son seul lieu de vie, ou au contraire de mettre en œuvre ses actifs pour tendre à plus de justice environnementale. Le dernier temps du chapitre va consister à souligner à Libby l'inégale capacité des individus et groupes sociaux à mettre fin à une activité polluante au regard du capital environnemental dont ils disposent, en raison des différentiels d'acceptation d'une nuisance jugée plus ou moins légitime en fonction du statut social des uns et des autres.

3. #Libby : accepter ou taire la nuisance environnementale ? De la manipulation d'une entreprise à l'imposition d'une définition de l'environnement

Cette histoire a deux héroïnes - une enquêtrice, Andrea Peacock, et une combattante, Gayla Benefield.

J'ai rencontré Andrea Peacock pour la première fois à Livingston en juin 2014 : je cherchais alors à interroger son mari, le grand écrivain de *Nature Writing* Doug Peacock. Au fil de la discussion et alors que nous évoquions son travail et le mien - elle tenait une librairie à Livingston depuis quelques années - elle m'offre son livre, intitulé *Wasting Libby* (Peacock, 2010), et me recommande de le lire pour découvrir l'autre visage du Montana. Je lui promets de le faire une fois de retour en France, et de la retrouver un an plus tard pour en parler (le 19 juin 2014, Livingston). Cette lecture a en réalité joué un rôle considérable dans l'évolution de ma thèse, non seulement parce qu'elle a effectivement participé à me faire prendre conscience des profondes inégalités environnementales au cœur de l'archipel du *New West*, mais aussi parce que le sentiment d'injustice qu'elle a généré m'a encouragée à exploiter le potentiel critique de la grille d'analyse « capital environnemental ». Et un an plus tard, nous nous retrouvions à Livingston pour parler de son travail (Livingston, 26 mai 2015, n°135). C'est un peu par hasard qu'elle a été amenée à enquêter sur cette affaire : une journaliste dont elle était proche avait alors été sollicitée par le *Mother Jones Magazine*, un journal d'investigation spécialisé dans les questions ayant trait au travail et aux abus perpétrés par les grandes entreprises, pour écrire un article sur une affaire de contamination à l'amiante qui venait alors juste d'éclater, révélée par un article du journaliste Andrew Schneider dans le *Seattle Post-*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Intelligencer (Schneider, 1999)[236]. L'affaire avait lieu à Libby, au nord-ouest de l'Etat, dans le comté de Lincoln. Son amie n'étant pas alors disponible, elle accepte la mission et se rend immédiatement à Libby, pour rencontrer les principaux protagonistes. Lorsque Gayla Benefield la retrouve dans sa chambre de motel les bras chargés de dossiers contenant toutes les informations qu'elle a pu glaner afin de mener luttes et procès, elle comprend qu'un livre entier sera nécessaire pour rendre justice au travail déjà réalisé par Gayla, mais bien au-delà, pour ne pas risquer de s'associer aux stratégies d'étouffement de l'affaire en publiant un article incomplet et superficiel.

Les parents de Gayla Benefield sont morts de l'amiantose, une maladie respiratoire chronique : tous ceux qui ont travaillé dans la mine de vermiculite, aux côtés de son père, sont morts aujourd'hui. Puis ses oncles, ses tantes et son beau-frère ont été atteints par un mésothéliome, un cancer de la plèvre, et en sont décédés. Sa sœur et elle ont été diagnostiquées. Lorsque je l'ai rencontrée le 3 juin 2015, à Libby, son mari venait de mourir en janvier d'un cancer des poumons. Sur ses cinq enfants, quatre étaient touchés par l'amiantose ou un mésothéliome. Et elle guettait chaque jour les signes annonciateurs de ces maladies chez ses deux petits-enfants. Le plus effrayant, pour elle, est d'avoir toujours su, étant nés à Libby, ce qui allait les tuer (Libby, 3 juin 2015, n°147).

Cette dernière partie consiste à raconter l'histoire de la contamination d'une ville entière, de son acceptation par une population résignée et par des acteurs locaux soucieux avant tout d'en préserver l'économie et l'image, et de la manipulation d'une entreprise, *W. R. Grace Corporation*, dont les responsables successifs ont démultiplié les stratégies pour réduire au silence les voix discordantes. Il s'agira alors d'interroger les procédés d'acceptation d'une dévastation sanitaire lorsqu'elle touche des populations n'étant pas armées des capitaux nécessaires pour exiger un environnement sain. De plus, soutenue par des stratégies de « visibilisation » de la réparation du préjudice environnemental et d'« invisibilisation » de la nuisance, la proposition d'une autre identité territoriale par des acteurs locaux désireux de valoriser les aménités environnementales de Libby invitera dans un second temps à considérer les rapports de force à l'œuvre dans la définition de l'environnement local, et à éclairer autrement les logiques de domination qui prévalent dans l'accès à celui-ci.

3.1. Une contamination silencieuse et légitime ?

Les premiers mots du livre d'Andrea Peacock inscrivent immédiatement son enquête dans le registre tragique : « The cemetery in Libby, Montana is not a bad place to spend eternity » (Peacock, 2010, p.3). Décrivant une famille rassemblée autour d'une tombe, et imputant la responsabilité de ce drame à l'entreprise *Grace Corporation*, elle écrit : « The widow Margaret and the daughter Gayla had only begun to suspect it was this dust that took Perley's life. They could not have dreamed then that the mine would claim Margaret's life, leave its mark on Gayla's lungs, and even threaten baby Stacey's unborn daughter. They could not have imagined that by the turn of the century, an

[236] Cet article, intitulé « An Uncivil Action : A Town Left to Die », a eu un retentissement immense (Schneider, 1999), et le journaliste a poursuivi son investigation et publié, de manière complémentaire au travail d'Andrea Peacock, les résultats de son enquête à Libby en 2004 avec la publication de *An Air that kills* (Schneider and McCumber, 2004). En 2016, Andrew Schneider publie *An Air that still kills*, dans lequel il tend à prévenir la population américaine de la diffusion de la vermiculite de Libby sur l'ensemble du territoire et de la contamination potentielle d'un plus grand nombre d'habitants encore (Schneider et al., 2016).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

investigator combing the historical record would credit Grace's dust with 200 deaths from the community of 12,000, or that a government screening program would reveal that nearly 1,000 more people here were walking around with the time-bomb of asbestos-related disease in their lungs » (Peacock, 2010, p.4). L'ensemble de son livre repose sur ce procédé narratif, croisant les éléments biographiques, historiques et juridiques, mêlant l'intime aux enjeux sanitaires. Ainsi, des extraits des notes prises pendant les procès contre l'entreprise ou lors des témoignages vidéo réalisés dans ce cadre (Peacock, 2010, p.50) ponctuent le récit des drames familiaux, Andrea Peacock déclinant les nombreuses maladies dont ont souffert les individus qu'elle a pu rencontrer pendant son enquête ainsi que leurs proches. Les victimes sont de tous les âges, la maladie touche tout autant les mineurs en fin de carrière - « By Friday, Perley was gone, five days before his 20-year pension from the mine would have vested» (Peacock, 2010, p.4) - que les enfants exposés aux particules d'amiante restés sur les vêtements alors qu'ils sèchent devant le foyer du salon : « They were babies, just babies, when I brought it home » (Peacock, 2010, p.47). L'établissement des diagnostics est en conséquence long et délicat : problèmes cardiaques, cancers du poumon imputés au tabagisme actif et passif sont plus souvent suspectés.

Mais ces mauvais diagnostics ont été en réalité au cœur de stratégies plus ou moins conscientisées pour étouffer les voix les plus critiques concernant l'extraction de l'amiante : les risques sanitaires ont en effet été systématiquement minimisés, voire tus, par l'entreprise *W.R. Grace Corporation*, par les acteurs locaux mais également par les habitants eux-mêmes, qu'ils travaillent ou non à la mine.

Il faut en effet souligner ici la part qu'a pu jouer cette entreprise dans le développement de la ville, et de manière plus générale l'importance des activités économiques de l'*Old West* dans le comté de Lincoln. Comme de nombreuses villes de l'Ouest américain, Libby s'est progressivement développée après la découverte d'un filon d'or en 1867 dans le *Libby Creek*, au cœur des *Cabinet Mountains*, puis surtout d'un filon d'argent et de plomb, exploité dans la mine de *Snowshoe* et particulièrement productif dans les années 1890. La traversée de la ville par le *Great Northern Railroad* et la création de plusieurs scieries ont ensuite été cruciales dans son essor dans les années 1900, Libby étant dorénavant susceptible d'approvisionner l'ensemble des Etats-Unis en minerais et en bois. Si la construction du barrage au nord a ensuite créé beaucoup d'emplois sur un temps court, de 1966 à 1972, c'est sur l'exploitation d'un dérivé de l'amiante, la vermiculite, que la ville de Libby a à partir des années 1920 bâti sa relative prospérité (source : *City of Libby Growth Policy*, 2010). Cet immense gisement est découvert au début du XXe siècle au nord-est de Libby, allant sur certains sites composer 50 à 75 % de la roche présente. Cet isolant est reconnu comme contenant notamment de la trémolite, soit un type d'amiante de la famille des amphiboles particulièrement nocif. L'entrepreneur Edward Alley investit le filon et crée en 1919 la *Zonolite Company*. A ses débuts, l'entreprise est considérée comme un laboratoire encore, et son créateur s'amuse à découvrir les potentialités de son investissement : « Alley looked at his mountain of rotten mica with the eyes of a small-time entrepreneur and the soul of an inventor: there was so much of it, there had to be some use for it. He hauled samples down to his home, a pretty little ranch on the north side of the Kootenai River, and began experimenting. [...] He named his invention Zonolite, and used it to insulate all his own buildings » (Peacock, 2010, p.34). La *Zonolite* aurait de nombreuses vertus, pour l'isolation au chaud et du froid bien sûr, mais également comme additif dans les enduits de papier peint, les carrelages et sols waterproof, pour l'insonorisation des studios de cinéma, et elle trouve

Licence CC BY-NC-ND 3.0

même sa place dans les placards des cuisines : à l'image du *Whole Wheat Zonobread*, l'entreprise propose des recettes de pains et de gâteaux dont la *Zonolite* permettrait une meilleure conservation (Peacock, 2010, p.35). Outre le déclin des activités extractives autour de l'or et de l'argent à Libby, qui garantit le meilleur accueil au développement de la *Zonolite Company*, son succès repose également sur les nombreux réseaux sur lesquels s'appuie son fondateur pour développer son entreprise, sa proximité avec les politiciens et les organes de presse locaux, et dès les années 1920 Alley exporte la *Zonolite* dans le Wisconsin, le Nebraska, le Missouri et le New Jersey, mais également en Ecosse, en Angleterre et au Japon : « by the time of his death in 1935, Alley had turned the curious mineral into an industry that would help support Libby nearly to the next century » (Peacock, 2010, p.34). En 1935, juste avant sa mort, Alley vend la *Zonolite Company* à *Detroit Interests*, et son principal concurrent, Bill Hillis, gestionnaire de l'*Universal Insulation Company*, cède son entreprise au groupe *Chicago Capitalists*. En 1939 les deux entreprises fusionnent et deviennent l'*Universal Zonolite Insulation Company.* En 1963, après une minutieuse enquête pour attester des potentialités du minerai, J. Peter Grace achète l'entreprise et l'empire de la vermiculite est créé à Libby : « in short, Libby's vermiculite went everywhere » (Peacock, 2010, p.38). Pour la population locale, le développement de cette industrie représente une réelle opportunité : Andrea Peacock évoque les situations socio-économiques extrêmement délicates des personnes qu'elle a rencontrées, dans « one of the most economically-depressed counties in Montana, one of the poorest states in the nation » (Peacock, 2010, p.12) - « no one in our family or circle of friends had reason to doubt that the mine was anything but Libby's best place to work » (Peacock, 2010, p.7). Les mineurs et autres employés n'hésitent pas alors à défendre une entreprise dont leur vie entière dépend. Pour un médecin interrogé par Andrea Peacock, « the townspeople themselves participated in their own demise by making it impossible to criticize a business providing paychecks. It was hard to raise a question of any business operating in Libby that provided jobs, so it was a difficult atmosphere to try to advocate for workers » (Peacock, 2010, p.112).

Mais bien au-delà de la discrétion des habitants de Libby, des personnalités locales et des acteurs territoriaux, dont la Chambre de commerce, ont participé à passer sous silence le péril sanitaire qu'ont représenté l'extraction et le traitement de la *Zonolite* à Libby. Lors de la première visite de l'*EPA* sur le site, accompagnée par la gouverneure du Montana Judy Martz, la Chambre de Commerce s'est clairement opposée à la création d'un *Superfund site* à Libby, redoutant la mauvaise image qui lui est systématiquement associée (Peacock, 2010, p.215). De même, Andrea Peacock évoque les réunions journalières d'hommes d'affaires et d'agents immobiliers à la recherche de stratégies pour ne pas nuire à leur activité malgré les opérations de décontamination déjà à l'œuvre dans la ville (Peacock, 2010, p.219). Gayla Benefield m'a dit ressentir encore aujourd'hui cette ostracisation alors qu'elle lutte pour que ses proches soient reconnus comme les victimes de *W.R.Grace*. Elle désigne alors comme ennemis personnels les « *community leaders, merchants, mayor, business people who controled the community* » qui veulent la réduire au silence (Libby, 3 juin 2015, n°147). De même, Andrea Peacock a constaté les réticences de la Chambre de commerce à évoquer l'affaire, « *for them, more a public relation problem than an environmental problem* », et leurs efforts pour contrôler l'information et minimiser le danger (Livingston, 26 mai 2015, n° 135). Il est vrai que les habitants que j'ai rencontrés hors de Libby, quelle que soit la date de leur installation dans le Montana, ont une très mauvaise image de la ville : ils connaissent généralement la contamination de la ville à l'amiante et l'établissement d'un *Superfund site*, qu'ils caractérisent de « *public issue* » grâce à la presse (Missoula, 12 mai 2015, n° 124).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Pour autant, la manière dont l'entreprise *W.R.Grace* a œuvré, jusqu'à sa fermeture en 1990, pour maquiller les conséquences sanitaires de l'exploitation de la vermiculite demeure méconnue encore dans le Montana. Andrea Peacock reconstruit l'histoire familiale des Grace pour décrire le niveau de nuisance dont ceux qui ont véritablement incarné le grand capitalisme peuvent être capables.

Issu d'une grande famille ayant fait fortune dans l'import-export, J. Peter Grace poursuit l'aventure entrepreneuriale en prenant la tête de *W.R. Grace Corporation*[237] en 1945, et ce pour 48 ans, et en investissant ses nombreux actifs dans le secteur des produits chimiques. C'est un homme puissant, qui compte parmi ses amis des personnes extrêmement influentes, tout en entretenant une relation ambigüe avec le nazisme pendant toute sa carrière. Après avoir prêté ses propriétés privées au Guatemala à plusieurs cadres hitlériens, participé à diffuser la propagande nazie par ses bateaux, son accointance avec l'idéologie fasciste culmine lorsqu'il parvient à faire accéder au sol américain et faire employer par son entreprise un criminel de guerre allemand. Otto Ambrose, grand chimiste au service d'Hitler, à la tête de l'entreprise *Farben*, a notamment avec son équipe participé à la découverte du *Buna* et du *Zyklon-B* et à son expérimentation dans les chambres à gaz. Condamné lors du procès de Nuremberg pour crime de masse et esclavage, il est emprisonné trois ans puis est amené à travailler aux Etats-Unis comme consultant pour J. Peter Grace, qui fait jouer son influence auprès de l'ambassade pour lui obtenir un visa malgré la sentence du procès de Nuremberg (Peacock, 2010, p.62–64).

Andrea Peacock démontre alors dans son enquête que non seulement l'entreprise poursuit ses activités alors qu'elle connait les risques qu'encourent ses employés, mais qu'elle met au point de nombreuses stratégies pour minimiser les séquelles qui progressivement apparaissent à Libby, chez les employés de Grace comme chez leurs proches. Dès les années 1930 en effet, l'impact de l'amiante sur la santé de ceux qui la manipulent est démontré (Peacock, 2010, p.106) : les industriels sont parvenus à maintenir le secret pendant une cinquantaine d'années, en finançant eux-mêmes les travaux sur les risques sanitaires de leur produit pour taire les résultats et contrôler des experts désormais à leur service. Après avoir exposé les nombreuses étapes menant à ce constat, l'auteur affirme alors que le danger est évident pour tous dès 1955 : « asbestos causes cancer, asbestos causes fibrosis, asbestos kills. Tremolite is asbestos » (Peacock, 2010, p.108). En retraçant la longue histoire des premières mesures prises pour protéger les employés, Andrea Peacock évoque surtout toutes les opérations de dissimulation de rapports par des médecins compromis, les logiques d'entre-soi prévalant pour contenir les enquêtes réalisées dans des cercles très fermés, les stratégies d'effacement des preuves et de rétention de l'information. A titre d'exemple, en 1959, le Montana vote une loi sur les maladies professionnelles qui rejette la responsabilité sur les entreprises : la loi n'étant pas rétroactive, l'équipe de direction s'empresse de lister les employés déjà malades et donc non couverts par la nouvelle loi (Peacock, 2010, p.109). Tout au long de son enquête, Andrea Peacock fait part également des nombreux examens subis par les employés de l'entreprise, et dont les résultats sont toujours gardés confidentiels. Dès 1959, un radiologue prévient la direction d'un cas d'amiantose parmi les mineurs de *Zonolite* et recommande un suivi systématique du personnel par rayons X (Peacock, 2010, p.109), frileusement mis en place, puis réalisé annuellement à partir de 1964 : si les employés n'ont jamais été informés de leurs résultats, « over the years, men judged to

[237] L'entreprise a été fondée par son grand-père William Russell Grace en 1854.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

be ill appear to have been moved to less hazardous jobs - not for their protection, but to keep them working » (Peacock, 2010, p.87) : « Grace has a subtle control over the medical community » (Peacock, 2010, p.110), et lorsque des médecins extérieurs à l'entreprise souhaitent alarmer la population des dangers bien visibles de la tremolite, l'entreprise les absorbe ou les discrédite, et leur voix est rapidement étouffée (Peacock, 2010, p.115–119).

Le désastre sanitaire que constitue l'exploitation de la vermiculite à Libby peut alors se prêter à une lecture attentive aux enjeux de classes, puisqu'il s'agit d'interroger l'acceptation des disaménités environnementales par une population *working-class* qui ne possède pas les capitaux nécessaires pour obtenir un environnement sain, et ce à deux titres. Premièrement, dans un contexte territorial marqué par la domination des activités de l'*Old West*, qui plus est en crise, la nécessité de l'emploi semble constituer, dans les récits entendus, un frein à la défense de son environnement - comment penser à sa santé sur le temps long lorsqu'il y a d'abord une urgence alimentaire quotidienne ?[238] Pour autant, le positionnement très critique de Gayla Benefield sur la logique de classe prévalant à l'acceptation puis la dénonciation des activités polluantes de l'*Old West* me parait plus convaincant : chez le mineur, la maladie professionnelle serait en effet l'objet d'un processus de normalisation. Elle m'explique : *« of course the life expectancy of a miner was so low on those days that they didn't worry that much about, they were lucky to live fifty because they died in the mines* » (Libby, 3 juin 2015, n°147). De la même manière, pour Andrea Peacock, « *it's pretty common to corporations to sacrifice the health of workers and people and the community where they operate. And Libby is just an extreme example of that* » (Livingston, 26 mai 2015, n° 135). Selon d'autres encore, les acteurs de l'environnement eux-mêmes se seraient détournés de la situation sanitaire à Libby, privilégiant la protection de la *wilderness* et de la faune sauvage, et le journal *High Country News* se fait l'écho de ces voix critiques en 2005 dans un article au titre très explicite : « Where were the environmentalists when Libby needed them most ? » (*High Country News*, 2005). Il s'agit alors de considérer l'influence de la catégorisation sociale sur la décision environnementale. Et si, pour Gayla Benefield, l'Etat fédéral, à travers l'*EPA*, se décide enfin à intervenir suite à la fermeture de la mine en 1990, c'est bien parce que l'ensemble des acteurs se rend compte que ce ne sont pas uniquement les ouvriers qui sont touchés par l'amiante : « *Grace allowed it to happen. But the other side was that our community allowed it to happen too because a lot of people knew what was going on but they felt it wouldn't affect them, it was just the miners and their families. And now fifteen years later those same people are dying also. And that to me is environmental justice* » (Libby, 3 juin 2015, n°147). De manière très satirique ici, elle condamne l'acceptation d'un drame sanitaire qui ne toucherait qu'une partie de la population : l'évolution du regard porté sur l'affaire serait liée à la découverte progressive de l'ampleur de la contamination, qu'il s'agisse de son extension géographique ou de sa transversalité sociale. A titre d'exemple, parmi les victimes de l'amiantose il faut considérer le cas d'un rancher dont le terrain appartenait à Edward Alley, et qui a été l'objet de nombreuses expérimentations des potentialités de la zonolite, contaminant ainsi l'ensemble du ranch (Peacock, 2010, p.23–24). Si cette histoire parait anecdotique, elle est en réalité emblématique de la diffusion des résidus de vermiculite dans l'ensemble de la ville, les ouvriers recevant de l'entreprise de généreux surplus dont ils se sont empressés de disposer pour isoler leurs maisons, ou fertiliser leurs potagers, puisque le produit était considéré comme miraculeux. Même la piste

[238] Ce type de discours est très critiquable, car il révèle à nouveau la manière dont les récits parviennent à légitimer de profondes inégalités environnementales : ce point sera approfondi dans le chapitre suivant.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'athlétisme du lycée a été coulée avec des résidus miniers dans les années 1980 (Peacock, 2010, p.91). Et lorsque les diagnostics d'amiantoses, de cancers de la plèvre et des poumons, de mésothéliomes se démultiplient à Libby, ce sont aussi les employés de bureau, les membres de l'équipe de direction de l'entreprise, et puis les habitants lambda, les enfants innocents, qui deviennent subitement les victimes d'une contamination jugée jusqu'alors socialement exclusive[239]. Des tests sont réalisés : 30 % des 6 144 adultes qui se sont portés volontaires ont montré des anomalies pulmonaires, et 18 % une maladie liée à l'amiante. Parmi les personnes diagnostiquées, 5 % n'étaient pas particulièrement exposées à l'amiante, n'avaient jamais travaillé pour *Grace* ou vécu avec quelqu'un y travaillant, n'avaient pas joué dans les piles de déchets miniers à disposition, n'avaient pas isolé leur maison avec de la *zonolite* : « They just lived in Libby » (Peacock, 2010, p.223–224).

Lorsque *W.R. Grace corporation* ferme en 1990, le déclin de l'économie de l'*Old West* est incriminé : or, il y aurait eu encore suffisamment de réserves pour approvisionner le pays en vermiculite pendant au moins 55 ans (Peacock, 2010, p.97). En réalité, le minerai est dorénavant craint, sa réputation est faite : si pour Gayla Benefield, l'affaire a commencé à s'ébruiter, c'est uniquement parce que la maladie s'est émancipée de la classe ouvrière. Mais la responsabilité de *W.R.Grace Corporation* n'est pas établie pour autant : Andrea Peacock fait le récit de toutes les étapes des jugements douloureux, des plaintes non abouties des victimes de l'amiante envers une entreprise qui ne veut pas reconnaître ses responsabilités. Gayla Benefield joue alors à partir des années 1990 un rôle déterminant en dépassant les requêtes individuelles pour constituer des dossiers de plaintes collectives, et essayer d'obtenir une condamnation de l'entreprise. Pour chaque cas individuel, les stratégies de l'entreprise se répètent : il s'agit d'essayer d'éviter les procès en proposant aux victimes des sommes très élevées contre leur silence (Peacock, 2010, p.199–203). Gayla parvient cependant à faire aboutir un procès contre Grace en 2009 : il s'agit d'un des plus gros dossiers sanitaires que n'a jamais eu à traiter la justice américaine (Peacock, 2010, p.248). Les chefs d'accusation sont clairs : complot, pour avoir su la toxicité de la vermiculite et avoir dissimulé volontairement l'information ; violation du *Clean Air Act*[240] ; collusion, en raison des très faibles dédommagements accordés aux victimes lors des plaintes, traitées comme de simples coups de poker ; obstruction à la justice, lorsque *Grace* interdit la présence de l'*EPA* sur ses sites, ment ouvertement aux enquêteurs gouvernementaux, retardant ainsi les opérations de décontamination (Peacock, 2010, p.250–251). L'entreprise a été acquittée de toutes les accusations - en parvenant à faire déclarer irrecevable la majorité des preuves apportées par l'accusation, en décrédibilisant témoins et victimes, et surtout en étant défendue par un avocat extrêmement habile et influent[241]

[239] Il faut ici souligner que la population de Libby n'est pas la seule victime de la vermiculite. Le *World Trade Center* notamment était isolé avec ce matériau : lors de son effondrement, toute la poussière qui s'est répandue dans Manhattan et au-delà était très chargée en amiante. Or, les équipes de secours ont travaillé dans cette poussière, sans porter de masques, et les appartements alentour n'ont pas fait l'objet de procédures de décontamination. Les employés de l'*EPA* de Libby ont proposé de partager leur expertise et leur matériel, mais ils se sont heurtés à des refus catégoriques, notamment pour ne pas créer de mouvements de panique (Peacock, 2010, p.182).

[240] Lorsque Grace a fermé l'entreprise en 1990, il l'a vendue et a tenté de se déresponsabiliser, ce qui va à l'encontre du *Clean Air Act* qui exige réparation du préjudice environnemental (Peacock, 2010, p.250–251).

[241] « Grace and the defendants maintain that everyone in government from the *EPA* to *Montana's Departement of Environmental Quality*, that everyone in town from the county commissioners to Mel and Lerah Parker, knew there was asbestos in the vermiculite. This must be read as the defense's effort to cover all bases; there was no asbestos in our vermiculite - but just in case the jury decides there was, we'll argue the people of Libby made decisions with their eyes wide open » (Peacock, 2010, p.247).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

(Peacock, 2010, p.263). Jamais, lors du procès, les représentants de l'entreprise ne reconnaissent les séquelles de la vermiculite sur la santé des employés ou de la population locale (Peacock, 2010, p.107). Si les victimes, encouragées par la détermination de Gayla Benefield, font d'abord appel et continuent à militer pour que l'entreprise soit pénalement reconnue responsable, lassées, elles renoncent financement à leur combat en 2012 et acceptent d'importants dédommagements individuels, assortis de la création d'un fond pour le traitement médical des malades de l'amiante[242].

Pour *W.R. Grace Corporation*, il s'agit d'une ultime victoire, rendue d'autant plus facile qu'elle s'appuie sur les difficultés économiques et sociales dans lesquelles sont plongées ses victimes. La faiblesse de leur capacité d'investissement dans le capital environnemental est en effet manifeste dans ce sous-champ correspondant aux enjeux sanitaires, et leur fragile dotation initiale dans les différentes espèces de capitaux a joué un rôle déterminant dans l'acceptation première de la nuisance environnementale - pensée comme légitime au regard de leur auto-catégorisation sociale - puis dans l'abandon du procès contre *W.R. Grace Corporation*, dont la stratégie a consisté à compenser leur perte évidente de capital environnemental par un apport conséquent de capital économique et social, en proposant financement et réseau médical adéquat à Libby.

Par ailleurs, la décontamination de la ville initiée à partir des années 2000 ne peut pas être considérée comme une réparation aboutie de l'injustice environnementale initiale : il s'agira en effet de montrer dans un second temps qu'au-delà des procédés de dépollution, l'opération peut être interprétée comme une stratégie d'« invisibilisation » de la nuisance environnementale et de « visibilisation » de la réparation, accompagnée par la diffusion, chez certains acteurs locaux, d'une nouvelle définition de l'environnement à Libby, en délaissant le sous-champ sanitaire pour privilégier le sous-champ faisant référence à la composante post-productive de l'environnement. L'extensivité du champ environnemental, et spécifiquement la manière dont les acteurs sont en mesure d'inscrire leur propre définition de l'environnement dans l'un ou l'autre sous-champ et de l'imposer aux autres, relève alors également d'un rapport de force, voire exprime de nouvelles formes de domination dans le jeu social.

3.2. Définir l'environnement à Libby, une autre forme de domination socio-environnementale ?

Cette dernière partie consiste à éclairer les stratégies parallèles d'« invisibilisation » du préjudice environnemental et de « visibilisation » de sa réparation, en adoptant un regard en partie critique sur l'opération de décontamination de la ville de Libby orchestrée par l'*EPA*. S'il s'agit surtout pour l'agence de faire disparaître les stigmates les plus évidents de la pollution de la ville, il faut également prêter attention aux stratégies plus subtiles d'effacement mises en œuvre par les acteurs locaux et quelques habitants désireux de changer son image. Ceux-ci tendent en effet à valoriser les aménités environnementales et les opportunités récréatives, inscrivant la définition de l'environnement dans le sous-champ post-productif : ce faisant, ils prennent position en faveur de l'acceptation de la nuisance environnementale, qu'un paysage attractif suffirait à compenser, et en

[242] En 1999, le *Center for Asbestos Related Disease* (*CARD*) est créé à Libby pour répondre à cette urgence sanitaire : organisation à but non lucratif, complémentaire de l'offre de soins proposée par le *St John's Lutheran Hospital*, il a pour objet de détecter les maladies de l'amiante et de les soigner. Lorsque j'ai interrogé son responsable en 2015, les médecins du centre avaient examiné environ 7 000 personnes depuis son ouverture en 2000, et parmi elles soigné environ 3 000 malades. Les médecins s'attendent à diagnostiquer de nouveaux cas jusqu'en 2030 environ (Libby, 1er juin 2015, n°142).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

revendiquant un accès égal et partagé à un environnement pensé de manière très restrictive, imposent dans l'espace public leur représentation légitime des enjeux socio-environnementaux dans l'Ouest du Montana.

J'ai eu la chance d'être accueillie une journée entière par l'*environmental engineer* de l'*EPA* en charge de la décontamination de Libby, et de constater l'ampleur des opérations menées (Libby, 2 juin 2015, n°146). La brusque médiatisation de l'affaire en 1999 par le *Seattle Post-Intelligencer* a été déterminante puisque, dès les premiers mois de l'année 2000, des ingénieurs de l'*EPA* viennent inspecter le site de *W.R. Grace Corporation* et ses environs. Ils constatent alors la contamination de l'ensemble de la ville : des particules de tremolite sont détectées non seulement dans les locaux de l'entreprise, mais également sur les routes et tunnels à proximité, sur les terrains de sport et dans les bâtiments scolaires, et dans les greniers. Sur les 52 résidences inspectées par l'*EPA* dans cette phase d'évaluation du préjudice, 27 contiennent de l'amiante, dans l'air ou dans le sol ; les tests réalisés dans les écoles sont également alarmants (Peacock, 2010, p.77–79). L'*EPA* établit alors en octobre 2002 un *Superfund site* à Libby, et déclare en 2009, pour la première fois de son histoire, une « *Public Health Emergency* », ce qui signifie que l'Etat fédéral va également participer à financer les soins des victimes de *Grace* (*City of Libby Growth Policy*, 2010).

Les opérations ont connu différentes phases depuis le début des années 2000 : les prélèvements de contaminants ont été organisés dans les anciens locaux de l'usine, dans les jardins publics, le long de la voie ferrée et des berges, dans les golfs, les écoles et leurs cours. Dans les résidences, la décontamination, libre et gratuite, est conditionnée par l'acceptation du propriétaire : si tel est le cas, les ingénieurs procèdent dans un premier temps à une enquête par échantillonnages sur la parcelle, en étant particulièrement attentifs aux espaces où est remuée la terre (jardins potagers, bacs à sable des enfants etc.), puis, si le nombre de particules retrouvées est supérieur au seuil établi, l'équipe organise le prélèvement des sols contaminés dans les lots sélectionnés. En 2015, 700 propriétaires refusaient encore à l'*EPA* l'accès à leur résidence, souvent parce qu'ils ne font pas confiance au gouvernement et aux agences qui l'incarnent (Libby, 2 juin 2015, n°146). Si la population locale a majoritairement accepté leur présence, les 200 emplois que l'opération a créés à Libby expliquent en grande partie cette bienveillance. En 2017, l'agence aurait inspecté plus de 7 500 propriétés et en aurait décontaminé environ 2 400, aurait enlevé environ 800 000 m³ de sols et plus de 20 000 m³ de matériaux de construction contaminés. L'*EPA* estime aujourd'hui que la concentration d'amiante dans l'air dans le centre ville de Libby est maintenant environ 100 000 fois plus basse que lorsque la mine était en fonctionnement.

Lorsque l'ingénieur me fait visiter les sites en opération en juin 2015, j'ai été marquée par leur visibilité dans l'espace public (photographie 51). Pour autant, l'agence se fait plus discrète quant au sort réservé aux particules d'amiante : les sols contaminés ont en effet été déposés dans l'ancienne mine de vermiculite, et les débris de matériaux dans la décharge à ciel ouvert au nord de la ville (photographie 51). Pour l'ingénieur de l'*EPA* rencontré, cela ne représente aucun danger, ni pour la vie humaine ni pour la faune sauvage (Libby, 2 juin 2015, n°146).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 51 : la décontamination à Libby, une stratégie de « visibilisation » dans l'espace public à degrés variables

Opérations de décontamination des foyers et décharge à ciel ouvert pour les particules d'amiante, Libby, 2 juin 2015 (clichés G. Saumon)

D'autres faiblesses dans la procédure de décontamination ont été soulevées par Andrea Peacock dans son enquête, qui conteste la rigueur des opérations réalisées : « the EPA has devoted its cleanup money to getting vermiculite out of as many homes as possible, and is only now beginning to go back and investigate whether those cleanups are adequate » (Peacock, 2010, p.241). Elle affirme d'ailleurs : « there's a very real possibility that the EPA will have to come back in 2011 (when analysis of the study's results is due) and redo five year's worth of work ». Lorsque j'interroge l'ingénieur de l'*EPA* en 2015, les opérations sont effectivement toujours en cours, mais loin d'y lire l'échec des procédures antérieures, il souligne la nécessité d'aborder une décontamination d'une telle ampleur en plusieurs phases et assume leur inexpérience face à une forme spécifique d'amiante

Licence CC BY-NC-ND 3.0

qu'ils n'avaient encore jamais eu à traiter. Il m'avoue également ne pas trop aimer Andrea, conteste son enquête, mais sans parvenir à se justifier, la considère trop proche des victimes adeptes du sensationnalisme - Gayla probablement (Libby, 2 juin 2015, n°146). Mon objectif ici n'est pas de critiquer l'ampleur du travail réalisé par l'*EPA*, sans laquelle aucune opération de dépollution ne serait réalisée aux Etats-Unis, et dont il faut d'autant plus souligner l'utilité extrême que l'agence est aujourd'hui fragilisée par la politique environnementale désastreuse de Donald Trump[243]. Pour autant, il s'agit de reconnaître les limites - probablement insurmontables - de la décontamination telle qu'elle a été mise en œuvre à Libby. Et en l'occurrence, la « visibilisation » de la réparation du préjudice environnemental a pour corollaire l'« invisibilisation » du préjudice : si les jardins des résidences sont inspectés, creusés, vidés de leurs sols contaminés, emplis de terre saine, et cela aux yeux de tous, toute la vermiculite contenue dans les murs et plafonds est laissée intacte, au risque de devoir détruire la ville entière (Libby, 2 juin 2015, n°146). Pour une des victimes de *Grace*, décédée en 2007, « the EPA just can't seem to get the job done, there's always another layer of contamination. They should have just bought the town up and moved us all out » (Peacock, 2010, p.243).

Mais plus encore, la manière dont certains acteurs locaux tendent à redéfinir l'environnement à Libby procède d'une stratégie plus subtile d'« invisibilisation » de la nuisance environnementale.

Il faut dire que la médiatisation de la contamination de la ville à partir de 1999 a eu un impact considérable sur l'image de celle-ci, complexifiant la réorientation de son économie extractive vers une économie récréative, touristique et résidentielle. Pour Andrea Peacock, « Libby is already reeling from declines in the logging industry, and has been trying to rebuild itself as a tourist community, drawing travelers from nearby Glacier National Park to what's left of the national forests and admittedly picturesque but damned-up rivers in the surrounding countryside. The state AFL-CIO director Don Judge has taken to calling Libby "America's Chernobyl", a tourism buzz-kill if there was one » (Peacock, 2010, p.157). Un homme interrogé à Bozeman considère ainsi que Libby, située dans une jolie région, aurait pu devenir une ville du *New West* si elle n'avait pas été le cadre de cette exploitation de vermiculite qui a contaminé toute la ville (Bozeman, 17 juin 2014, n°100). Une jeune habitante de Libby parle à ce propos de « *weakness* » et explique : « *when we were going to move here, we told some friends of ours and they got all upset, not wanting us to move because of the asbestos [...]it does make people nervous* » (Libby, 1er juin 2015, n°143).

Pourtant, les pratiques de l'environnement à Libby semblent globalement similaires à celles des villes du *New West* (cf chapitres 4 et 5). La même jeune femme explique : « *well, I live here in Libby, Montana and... my parents moved here when I was twelve and it's just a beautiful place that I just never want to leave* ». Elle me décrit alors les journées passées à jouer dehors avec son frère lorsqu'elle était petite, et comme elle a entretenu cette habitude en consacrant aujourd'hui tout son temps libre aux activités de pleine nature (Libby, 1er juin 2015, n°143).

[243] En témoigne entre autres choses le démantèlement progressif de l'*EPA*, rendu manifeste par ses dirigeants successifs sous l'ère Trump - le climato-sceptique Myron Ebell, le très polémique Scott Pruitt, connu pour son mépris des politiques environnementales, puis aujourd'hui l'ancien lobbyste de l'industrie du charbon Andrew Wheeler.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 52 : à Libby aussi, quelques paysages résidentiels du *New West*

De haut en bas : quartier sud de Libby, autour du golf ; quartier nord de Libby, sur les terres d'anciens ranchs, 5 juin 2015 (cliché G. Saumon)

Un couple débute également l'entretien par ces mots pour présenter leur ville : « *I live in Libby, Montana so in the northwest corner and I live here because... it's the most beautiful place I've ever been to: low crime, you can be independent and hike and walk without... few or any crime or anything basically, slow pace you know, fresh air, all four seasons, summer, spring, winter, fall, we have all of them* » ; « *I live in Libby, Montana and... well because I'm born and raised here, and I've had the opportunity to travel around the world and I found that there's really no better place than here to raise a family* » (Libby, 5 juin 2015, n°149 et 150). En raison de ces opportunités récréatives, les individus rencontrés évoquent des dynamiques de migrations d'aménités vers Libby, et les immenses ranchs qui occupaient le nord de la ville notamment ont été subdivisés pour accueillir des résidences plus luxueuses depuis les années 1980 (Libby, 5 juin 2015, n°149) ; les alentours du golf

Licence CC BY-NC-ND 3.0

également, au sud de la ville, sont aujourd'hui le théâtre privilégié des nouvelles constructions résidentielles. Libby semble alors disposer sur ses marges de quelques éléments des paysages caractéristiques des dynamiques du *New West* (photographie 52).

Pour autant, si Libby bénéficie de ces installations résidentielles, la faible valeur du foncier joue un rôle déterminant dans ces dynamiques, attirant ainsi principalement des retraités de la côte Ouest (Californie, Washington, Oregon) prompts à se délester d'une petite résidence pour acquérir de grandes propriétés, accessibles en raison de la mauvaise image dont pâtit la ville (Libby, 5 juin 2015, n°149). L'interprétation de Gayla Benefield est plus sordide : Libby attirerait surtout des personnes âgées qui ne redoutent pas une maladie dont les manifestations n'apparaissent que sur le long terme, ou alors des individus qui ne sont pas « *environmentaly conscious* »: *« they just enjoy what we have* ». D'autre part, l'importance des pratiques de pleine nature à Libby reposerait selon elle sur un épicurisme plutôt fataliste : « *we have the asbestos but every day we appreciate what we have. Especially because we know our time is limited* » (Libby, 3 juin 2015, n°147).

Différents acteurs locaux s'appuient cependant sur le potentiel récréatif de Libby pour tenter d'y développer une nouvelle économie. Souhaitant effacer les stigmates du passé, une employée de la Chambre de commerce et de l'Office de tourisme valorise ainsi l'opération de décontamination réalisée et considère la ville dorénavant « propre » (Libby, 2 juin 2015, n°29). Et en effet, certains habitants rencontrés tendent à minimiser les conséquences potentielles de la présence de vermiculite sur leur santé : « *you know it happened a long time ago when it was a naturally accurate substance that could be everywhere. I have that in my yard, it's just happened [...]. People're afraid to come here. They're afraid to play in the water, they're afraid to play in the lakes... they should'nt be* » (elle rit) (Libby, 1er juin 2015, n°141). Par ailleurs, certains acteurs locaux ont recours à une définition de l'environnement qui pourrait légitimement instituer Libby en ville du *New West*. Ainsi, l'employée de la Chambre de commerce et de l'Office de tourisme fonde beaucoup d'espoirs sur les opportunités touristiques du site : « *Our economy is just so sad. We're almost having to rely on tourism: we have a really nice ski hill here, and we try to build that open in the winter, and we're on the perfect road between West coast and Glacier Park* » (Libby, 2 juin 2015, n°29). Le document de *Growth Policy* de la ville valorise de la même manière les nombreuses aménités environnementales présentes - la vallée est traversée par la *Kootenai River*, au sud-ouest se trouve la *Cabinet Mountains Wilderness Area* - et les activités récréatives qui leur sont associées, pêche à la mouche, randonnée, canoë, ski, entre autres. Un journaliste local, éditeur du web magasine *NewWest.net*, a publié à ce titre en 2006 un article au titre explicite, « *The Other Libby »* : « When you hear the word, Libby, what do you think? Not good, eh? The micropolis of far northwestern Montana makes a lot of headlines, but it seems like it's never good news. When I bring up the subject down at the coffee shop or taproom, most people start talking about asbestos, the corporate greed of W.R. Grace, and people gradually dying because of it… [...] Well, this summer, I made two trips to Libby, had a fantastic time on both, and one morning, sitting down at the Libby Café, savoring a stack of huckleberry flapjacks and saying something to my cycling buddy about it being one of the best breakfasts I ever had, I decided to write this commentary. It's hard to change an image once the media establishes it for you, but I'm going to do my part to set the record straight » (Schneider, 2009). Le journaliste défend alors la légitimité de l'inscription de Libby dans l'archipel du *New West* : « The City of Eagles has a better chance of developing an outdoor recreation-based economy than most communities in the New West. [...] Many communities in the New West try to bill themselves

Licence CC BY-NC-ND 3.0

as an outdoor recreation Mecca, but few have a chance of pulling it off because they don't have the natural resources Libby does ». Et il conclut ainsi : « when I'm driving around town, bicycling the nearly deserted roadways, floating the river, hiking the trails, watching the eagles, or simply sitting on a rock by one of the waterfalls and listening to river music, I see the Other Libby, the Real Libby. You should go see it, too » (Schneider, 2009). La volonté de faire glisser la définition de l'environnement, jusque là entendue dans le sous-champ sanitaire, vers le sous-champ post-productif est également manifeste dans cet extrait du *Growth Policy* : « In late 1999, the mine was blamed for asbestos-related deaths and illnesses among Libby residents and former employees due to exposure to asbestos-tainted vermiculite. Like many other western towns, Libby has experienced cycles of boom and bust. However, nestled in its beautiful and scenic mountainous setting, surrounded by vast public lands and recreation opportunities, Libby continues to be a desirable place to live, work, and retire. Libby has a number of assets that make it a livable community » (*City of Libby Growth Policy*, 2010).

Ainsi, certains acteurs locaux souhaitant intégrer Libby aux dynamiques du *New West* tendent à rendre légitime une autre définition de l'environnement, et en valorisant les paysages et les opportunités récréatives viennent soutenir les stratégies d'« invisibilisation » du risque sanitaire, au risque de participer à étouffer les voix de ceux qui le dénoncent. Ces discours sont alors loin de s'inscrire dans un processus de réparation de l'injustice environnementale : il s'agit plutôt de restreindre l'environnement à une définition parcellaire. Ils diffusent dans l'espace public une représentation des enjeux socio-environnementaux dans l'Ouest du Montana qui est elle-même injuste : en affirmant la facilité d'accès à un environnement paysager et avant tout support d'activités, qu'elles soient sportives ou plus contemplatives, ces récits participent à entretenir une logique compensatoire - certes, le sol est contaminé, mais vous avez accès à ces montagnes. Ces récits sont d'autant plus injustes qu'ils participent à minimiser l'injustice initiale - une crise sanitaire jugée légitime car affectant les dominés du jeu social - en revendiquant *a contrario* l'égalité d'accès à des pratiques socialement partagées. La capacité des uns et des autres à hiérarchiser les valeurs environnementales, et ce de manière transversale puisque l'enjeu consiste parfois à positionner certains sous-champs au détriment des autres, peut alors être interprétée comme une autre manifestation des rapports de force, voire de domination, dans le jeu social qui structure mon territoire d'étude.

Ainsi, ce chapitre a consisté en une approche très empirique des injustices environnementales constatées dans l'Ouest du Montana : confrontée au cours de mon terrain à des situations et processus appuyant de profondes inégalités socio-environnementales, j'ai été amenée par la force des sentiments à avoir recours à ce vocabulaire sans pour autant avoir pu encore explorer l'étendue des potentialités de ce champ théorique. Lors de la conceptualisation de la grille de lecture « capital environnemental », il nous a en effet semblé collectivement que celle-ci pourrait venir compléter les approches déjà proposées par la justice environnementale, attentive à la concordance spatiale entre minorités et disaménités (Fol and Pflieger, 2010), en mettant cette fois également en lumière la concordance spatiale entre élite et aménités, et donc en étudiant sous un nouvel angle les mécanismes présidant aux rapports de domination dans le jeu social. En cela, dépassant le simple constat ou l'évidence de l'émotion, le capital environnemental pourrait être

Licence CC BY-NC-ND 3.0

considéré comme une grille analytique du processus de construction des injustices environnementales. Etudier ces injustices au prisme de l'inégale dotation des groupes sociaux en capital environnemental, parce qu'ils ont la capacité ou non d'investir dans cet actif par la conversion de capitaux préexistants, permet en effet d'envisager les dynamiques à l'origine des ségrégations environnementales. Dans l'Ouest du Montana, cette grille de lecture vient alors éclairer la logique archipelagique de la mutation socio-territoriale du *New West*.

J'ai ainsi dans ce chapitre constaté la légitimation d'une géographie fragmentaire de l'Ouest du Montana, qui s'appuie sur l'écriture d'une mythologie territoriale inscrivant la présence d'aménités ou de disaménités environnementales sur le temps long, au point que dans les villes exclues des dynamiques de l'archipel la souffrance et le risque sanitaire soient parfois au cœur des identités territoriales. Il faut alors s'interroger sur la production de ce récit déterministe et légitimiste, qui étouffe la critique et brime les révoltes. C'est d'ailleurs probablement pour cette raison qu'il m'a été nécessaire de raconter les histoires de Libby et d'Opportunity, de proposer finalement un autre récit des dynamiques - profondément inégalitaires - de l'archipel du *New West*, persuadée que la grille de lecture « capital environnemental » peut en éclairer les mécanismes. Au sein du sous-champ de l'environnement relatif aux enjeux sanitaires, il m'est en effet apparu évident que la plus ou moins grande capacité des individus et groupes sociaux à investir dans le capital environnemental en mobilisant ses autres capitaux est déterminante dans l'accès à un environnement sain - en témoigne la concentration géographique et sociale de la nuisance environnementale à Opportunity. Or, les capitaux des dominants du jeu social sont parfois impuissants dans le sous-champ sanitaire : à Libby, c'est la ville entière qui meurt de l'amiante - même si, de manière cynique, c'est quand la maladie du mineur, jugée jusqu'alors légitime, connaît un décloisonnement social qu'elle est reconnue. Dans ce contexte territorial où le risque sanitaire est partagé, le rapport de domination s'exprime finalement par l'imposition d'une définition restrictive de l'environnement, au travers d'une tentative de hiérarchisation de ses différents sous-champs, rendant là encore manifeste la part de la dotation des uns et des autres en capital environnemental dans le jeu social.

Ce dernier point m'amène alors à interroger la manière restrictive dont semble souvent être pensé l'environnement dans le *New West*, qu'il s'agisse, dans le sous-champ sanitaire, des opérations de décontamination dans lesquelles est surtout rendue visible la réparation du préjudice environnemental - en mettant en scène la dépollution de la *Clark Fork* à Butte, le désamiantage à Libby, en construisant parc, quartier résidentiel et golf à Missoula - et invisible la nuisance première - en repoussant les déchets miniers à Opportunity, en délaissant l'amiante des greniers et en effaçant l'enjeu sanitaire des discours à Libby. Lorsqu'Andrea Peacock évoque l'injustice de la décontamination du *Milltown Dam* à Missoula, elle explique alors : « *Missoula is kind of a fairly wealthy community and people are very environmentally conscious but it seems they're also a little self-centered, and maybe that's not unique to Missoula, but they are happy to have the Clark Fork cleaned-up and the dam cleaned-up but so long it wasn't around them anymore I think they lost interest* » (Livingston, 26 mai 2015, n°135). Car au-delà du sous-champ sanitaire, et cela est manifeste dans les politiques d'*Open Space*, l'environnement dans l'archipel du *New West* est avant tout un paysage, protégé et valorisé uniquement pour ses vertus esthétiques et récréatives, et surtout parce qu'il est ce qui motive les investissements capitalites des gentrifieurs. Ce constat m'invite alors à souligner l'existence de valeurs environnementales dominantes dans l'Ouest du Montana et les rapports de force que celles-ci participent à produire - il s'agira dans le chapitre

Licence CC BY-NC-ND 3.0

suivant d'étudier les manifestations de rejets, les formes de légitimation et de reconnaissance de ces valeurs, et d'ainsi éclairer la manière dont le positionnement des uns et des autres au regard de l'environnement apparait au cœur d'un jeu social subtil et complexe dans l'archipel du *New West*.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Chapitre VIII. Des crispations au consensus, une perspective critique : l'environnement au cœur des rapports de force

« *Who are these amenity migrants? We always have to stay very suspicious of every person who speaks for Nature. Who speaks for nature? And how does nature become the new opium of the masses?* » (Bozeman, 10 juin 2014, n°81). Cette interrogation de Susan Kollin, professeure de civilisation américaine à l'Université de Bozeman, met en lumière l'éblouissement social et géographique qui semble naître de l'évidence des Rocheuses, des stations de ski aux portes des villes et des Parcs nationaux à portée de main - nous rendant facilement aveugles à tout ce qui les entoure. Les potentialités récréatives et contemplatives de l'environnement dans l'Ouest du Montana peuvent en effet être considérées comme un puissant psychotrope, puisque socialement partagées, elles parviennent à rendre aisément accessibles les sentiments de satisfaction et d'épanouissement, et ce quelles que soient les conditions sociales et sanitaires des individus rencontrés. Or, cette forme de compensation environnementale, qui va parfois jusqu'à l'acceptation du préjudice et de l'insalubrité, semble naître, de manière quelque peu paradoxale, de l'envergure donnée à certaines valeurs environnementales dans l'Ouest du Montana, et aux modes de vie, pratiques et récits qui lui sont associés. Comment l'importance accordée à l'environnement dans le *New West* peut-elle conduire à de si fortes inégalités socio-environnementales ? Il s'agit alors dans ce dernier chapitre de déconstruire les processus par lesquels les dominants du jeu social imposent plus ou moins consciemment sur mon territoire d'étude leurs valeurs environnementales, au point que les manifestations de légitimations, de rejets ou d'adhésions à ces valeurs structurent en partie l'organisation des relations sociales. Si les plus dotés, en effet, se jouent de l'amplitude des définitions que l'on peut donner à l'environnement, et ce avec d'autant plus de facilité qu'ils disposent de différentes espèces de capitaux, pour bénéficier d'une position de dominants, les rapports de force demeurent malgré tout bien plus complexes dans l'Ouest du Montana que le chapitre précédent, dénonçant des injustices extrêmes, ne laissait paraître.

Le premier temps consistera à montrer que les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale, parce qu'elles sont vécues comme des processus d'imposition de nouvelles valeurs environnementales, peuvent être génératrices de tensions dans le *New West*, quand elles sont confrontées à d'autres valeurs ou qu'il s'agit de hiérarchiser les valeurs des différents sous-champs de l'environnement. La réinterprétation des pratiques et des codes esthétiques de l'*Old West*, dorénavant pétris des valeurs dominantes du *New West*, amène les plus sceptiques à les considérer comme des contrefaçons onéreuses, critiquant l'esthétisation à outrance ou la mise en scène ostentatoire des usages traditionnels de l'environnement dans l'Ouest américain.

Or, même lorsque les individus et groupes sociaux aux vues initialement antagonistes se réconcilient, la forme que prend le consensus vient en réalité exprimer la manière dont les valeurs environnementales du *New West* s'imposent dans le jeu social. Le second temps consistera donc en une analyse critique des démarches de médiation et des approches collaboratives autour de l'environnement, entre rhétorique mensongère du *greenwashing*, imposition de valeurs légitimes, et stratégies d'accumulation du capital.

La fiction enfin enregistre la manière dont les différents positionnements au regard de l'environnement et les rapports de force qu'ils suscitent aujourd'hui structurent le champ social dans

le Montana ; plus encore, elle en est la catharsis lorsque le roman policier invente de nouvelles formes de criminalités pour caractériser les crispations sociales. La dernière partie du chapitre clôturera ainsi mon travail par un retour à la littérature et à mes interrogations initiales : alors que dans mes hypothèses de départ j'interrogeais la capacité des récits d'environnement à susciter des mobilités, il s'agira de montrer la manière dont ils mettent en scène leurs principaux acteurs et finalement subliment la place de l'environnement dans le jeu social.

1. Des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale à l'origine de crispations sociales : l'imposition de valeurs environnementales dominantes dans l'Ouest du Montana

« *You can't generalize and say in Western Montana the environmental voices have a lot of capital, have a lot of credibility, have a lot of influence.. but you also can go fifty miles from here and find a very..- in the population and in the government - a very much anti-environmentalist viewpoint. I don't know if this is what you're trying to find out but I would caution against generalizing too much, like "politically or ethically or environmentally, Western Montana is all the same". He really isn't* » (Missoula, 27 mai 2014, n°35). Pour Phil Condon, professeur de littérature de l'*Environmental Studies Program* de Missoula, il est essentiel de tendre l'oreille pour saisir les voix discordantes sur mon territoire d'étude : la montée en puissance des valeurs environnementales portées par les gentrifieurs a une telle place dans le jeu social et dans l'espace public qu'elle peut facilement déborder nos représentations des enjeux socio-environnementaux dans l'Ouest du Montana. Or, les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale suscitent des crispations sociales parce qu'elles sont le principal vecteur de diffusion des valeurs environnementales portées par les dominants du champ éponyme dans l'archipel du *New West* : ceux-ci sont en effet en mesure de prescrire leur propre échelle de valeurs entre les différents champs, mais également d'impacter l'équilibre interne entre les différents sous-champs du champ environnemental.

Ainsi, les individus originaires du Montana que j'ai rencontrés entretiennent un rapport paradoxal à l'investissement des gentrifieurs dans le capital environnemental : si certains redoutent surtout leur poids démographique croissant et par là leur impact sur les paysages *d'open space*, que d'autres sont contrariés par les nouveaux modes de vie qu'ils incarnent, la contestation de la montée en puissance des valeurs environnementales dans l'Ouest du Montana se manifeste surtout par la peur d'une économie du *New West* qui viendrait renforcer les marginalités sociales, et par le refus de la rhétorique qui l'accompagne. Pour autant, la capacité des gentrifieurs à investir dans l'environnement relève également d'une opportunité à saisir, et certains sont bien conscients que les capitaux dont ils disposent peuvent bénéficier à la protection des paysages de l'Ouest du Montana.

Par ailleurs, entre pêcheurs à la mouche et *amenity ranchers*, les personnages de l'*Old West* semblent aujourd'hui réinvestis par les gentrifieurs, qui en font évoluer les pratiques et les représentations. Il s'agira alors dans un deuxième temps de montrer que cette réinterprétation des codes de l'Ouest américain est peut-être la manifestation la plus évidente de l'émergence de nouvelles valeurs dominantes dans le champ environnemental.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.1. L'investissement des gentrifieurs dans le capital environnemental : un renversement des valeurs ?

Dans les années 1990, l'installation croissante de nouvelles populations dans le Montana a suscité quelques manifestations d'hostilité, à l'image des stickers « *Welcome to Montana, now go home* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°104) ou encore « *Go back to California* » (Missoula, 15 mai 2014, n°22) apposés parfois sur les pick-up. Les personnes interrogées s'accordent à dire que ces premières réactions ont aujourd'hui disparu. Cependant, des crispations sont toujours manifestes lorsque l'on interroge les individus originaires du Montana sur la manière dont ils perçoivent les nouveaux-arrivants : à titre d'exemple, une commerçante considère que ceux-ci ont « *a different attitude* » (Kalispell, 8 juin 2015, n°158) lorsqu'ils viennent dans son magasin, mais sans parvenir à l'expliquer. Quant aux plus conservateurs, ils redoutent l'émergence de nouvelles forces démocrates dans la sphère politique: « *You need to talk to some ranchers, and you need to talk to like some Montanans Natives [...] I heard, talking to these people, "this university is ruining the Montana traditional lifestyle, because of the influx of liberal Democrat versus conservative Republicans". I can remember listening to guys talking, what you would call Good old boy, guys of forth fifth life-long generations Montanans, who said, "if you're not from Montana, you don't belong here, you're ruining this place. We use to have paradise on earth [...] before we had this influx of liberal ideology"* » (Missoula, 14 mai 2014, n°19). De manière générale en effet, l'installation croissante de nouveaux-arrivants s'accompagne de changements politiques majeurs, et les villes les plus attractives deviennent ainsi des bastions démocrates dans le paysage très conservateur de l'Ouest américain[244] : « *Montana as a state is very Republican, Bozeman and Missoula are very democratic, and that's the newcomers. They tend to be more liberal. And less conservative. They tend to come from bigger cities* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°85) ; « *the native, the people who are born here, tend to be very conservative. But we have such a huge amount of outsiders, you know people who came from other places, that move here... so all the Flathead now tend to be much more liberal than the rest of Montana* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63).

Mais c'est au regard des différentes formes d'investissement dans le champ environnemental des néo-arrivants que les individus originaires du Montana sont les plus critiques. Certes, ils ont tendance à moquer leur ignorance lorsqu'ils sont confrontés à la nature sauvage : l'écrivain Pete Fromm explique d'ailleurs le succès de son roman autobiographique *Indian Creek* par la façon dont il aurait su mettre en lumière cette inexpérience - *« One of the big reaction that Indian Creek gets in Montana from people who've lived here a long time, is they love that it shows what a idiot the non local person is, because they love to think that. We know-it-all, nobody else knows anything »* (Missoula, 28 mai 2014, n°40). Pour autant, la capacité des nouveaux-arrivants à capitaliser dans le champ environnemental à travers leurs investissements fonciers, donc spécifiquement dans le sous-champ faisant référence à l'habitat et au paysage, semble particulièrement redoutée. Si le nombre élevé de *conservation easements* contractés limite quelque peu l'expansion urbaine aux franges des villes les plus attractives de l'archipel du *New West*, leur croissance démographique continuellement alimentée par les nouvelles arrivées est souvent évoquée dans les entretiens. S'alarmant face aux nouvelles constructions à flanc de montagne, un individu originaire de Missoula s'exclame : « *Really you have to move to that and destroy this all area? Once upon a time, like when I was growing up*

[244] Ce constat invite à une étude plus approfondie du bouleversement des géographies électorales entraîné par les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

here, it was a lot more wild than it is now. [...] There are homes right now where there didn't use to be homes » (Whitefish, 5 juin 2014, n°66). Si même à Libby de nouveaux quartiers résidentiels apparaissent, le développement des territoires les plus dynamiques de l'archipel est plus particulièrement rapide et visible, au point d'être une préoccupation majeure chez certaines personnes interrogées. La vallée de la Bitterroot en est emblématique, et fait figure dans les entretiens de contre-modèle : *« you know when you look at the Bitterroot Valley, [...] everything around there is broken up into 20 acres parcels and those don't work for agriculture, they don't work for wildlife, they don't even really work very well for the people that live there... you know you look at it and you can tell it doesn't make them happy. People treated the American West like it was an ocean, and that's always been a frontier mentality for a very long time about it »* (Missoula, 29 mai 2014, n°44). De même, lorsque je demande à un individu de Bozeman de définir sa ville, sa réponse spontanée est éclairante - « *growing* » : « *I would say Bozeman is a little town, it's on the way to becoming a big town, and all of that changing growth is hard for a lot of people. [...] I think some people do leave because it's coming too big. [...] A lot of people don't like all the stores being built, they don't like new roads, they don't like new houses, they wish the fields were fields, and they wish the buildings weren't there and with the growth you know what you call the footprint of the town is sprawling. Taking more land, more space, and a lot of people don't like that* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°91). La forte croissance démographique de Bozeman menacerait à terme son attractivité : *« I think the people that move here, move here for the right reasons... but if too many people come and enjoy it, it's not pretty any more.. [...] If too many people move here for all the right reasons, the reasons will change you know »* (Bozeman, 12 juin 2014, n°85). Pour l'écrivain-rancher Bryce Andrews, l'arrivée continue de nouvelles populations dans le Montana représente même une menace : *« I think the great threat to this area, the great danger in this area is really... it comes down to one thing, it's the constant entrance of new people into the landscape, and the fact that the landscape becomes more crowded all the time. [...] We are under a constant pressure, the constant pressure of development and scarcity, 'cause it's an arid landscape, it's dry, it's a difficult place to make a living... this area would not weather a dense population very well [...] I wish we could keep it, it needs to stay open land, undeveloped... otherwise we're doing what we've always done in the West which is killing the thing we love the most* » (Missoula, 29 mai 2014, n°44). Si certains positionnements sont radicaux - « *My opinion is like I want as little people as possible to move to Montana, to keep the people out...* » (Missoula, 12 mai 2015, n°124) - de nombreuses personnes interrogées tendent cependant à nuancer leur propos lorsqu'ils en viennent à considérer la date de leur propre installation dans le Montana : « *There's a big thing... I think there's a double standard to move here and then want to close the gate behind you and say nobody else can come* » (Missoula, 28 mai 2014, n°40) ; « *I can't ethically deny someone else the thing that I take for myself, which is the place to live, but at the same time when I see... [...] it's not the newcomers' fault you know... I'm a newcomer you know, I wouldn't deny anybody the right to be here...* » (Missoula, 29 mai 2014, n°44).

Ce sont en réalité les idéal-types du mécène gentrifieur et de l'alter gentrifieur qui suscitent le plus de crispations de la part des individus originaires du Montana. Leur présence ostensible, rendue évidente par leurs pratiques ou leurs choix vestimentaires, exacerbe en effet les importantes disparités socio-économiques présentes au sein des territoires les plus attractifs, mais également entre les territoires exclus et les territoires élus des dynamiques du *New West* (Missoula, 8 juin 2014, n°12). Lorsque je l'interroge sur la présence de néo-arrivants dans l'Ouest du Montana, une jeune serveuse rencontrée à Kalispell déclare spontanément : « *they usually still have a business in a city or they're usually wealthy. A lot of people that just came here in Montana or haven't been here for a*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

long time usually are pretty rich, and they live in Whitefish that's a lot more expensive to live there than to live here, it's closer to the resort. So I don't think that they're gonna come to be a cleaning lady like my mom or work in the mill like my dad » (Kalispell, 8 juin 2015, n°157). L'installation continue de néo-arrivants, et spécifiquement de mécènes gentrifieurs particulièrement bien dotés en capital économique, participe de manière mécanique à l'augmentation de la valeur du foncier et à l'éviction des populations originaires du Montana souvent plus modestes : « *The property values have come up to the point where people who have lived and worked in Montana all their life can't afford to buy a house, can't afford to start a family* » (Missoula, 11 mai 2015, n°122). Le Californien en serait l'archétype, et a donné naissance à l'expression « *californication* » pour critiquer les répercussions les plus visibles de ces dynamiques de gentrification sur les villes de l'Ouest américain, manifestes également par la mutation de l'offre commerciale dans les centralités pour répondre aux attentes d'une nouvelle clientèle aisée et qui diffuse des modes de vie et de consommation qui seraient typiquement californiens : « *We have a lot of Californians moving to Montana, yah, and then when they get here they want to make it like California rather than like Montana* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°91). J'ai relevé dans le chapitre 5 la manière dont la diversification ainsi que la montée en gamme des types de commerces existants pouvaient constituer un révélateur des dynamiques de gentrification, à même de séduire les plus susceptibles de convertir leur capital économique et culturel en capital environnemental, notamment au sein du sous-champ faisant référence à la qualité environnementale et aux pratiques écologisantes. « *Those sort of stores that we see in here are what I considered like very good examples of people moving in and changing the overall culture and pushing towards like more outside money moving in and changing the shape of Missoula a bit* [...] *You're more hype here in Missoula if you go to the Farmers' Market, buy local and...[...] buy the organic food by the very expensive store downtown...*» (Missoula, 11 mai 2015, n°122). Au-delà du procédé de généralisation à l'origine de l'expression - l'importance des migrations californiennes vers le Montana suffit à en justifier l'usage -, celle-ci consiste alors à considérer le Californien comme une allégorie du gentrifieur, soit une représentation incarnée permettant de signifier une idée plus abstraite et difficile à caractériser : « *there's a kind of what we call a stereotype of what a Californian is like, but I'm sure these people come from many many different places. We just speak on Californian, it's easy* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°91). Répondant à l'idéal-type du mécène gentrifieur voire de l'alter gentrifieur, ces néo-arrivants disposent en effet des capitaux culturel, économique et/ou social nécessaires pour diffuser voire imposer leurs valeurs environnementales, par la mise en scène de leurs modes de vie et le niveau d'élaboration de leurs récits individuels. Contestant alors ces rhétoriques, des individus originaires du Montana, dont les pratiques écologisantes répondent pourtant à des valeurs environnementales proches de celles prônées par les alter gentrifieurs par exemple, rejettent massivement les contradictions de ces derniers - « *Some of these environmental activists who don't want you to cut any trees, they live in wooden houses* » (Libby, 2 juin 2015, n°146) - mais aussi leurs effets de langage et les structures qu'ils ont mis en place pour collectivement promouvoir leurs valeurs : « *You know the local food thing is... it's just natural I think, you know you don't need an organization... you know you buy the seeds, you plant and you harvest it, you go to the Farmers Market... it's like everything seems to be over-organized for some reasons... for social needs... I don't know why* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°92). Dans cet esprit, un couple de ranchers originaires du Montana rencontré à Ovando en compagnie d'un employé de la *Nature Conservancy* refuse de contracter un *conservation easement* pour leurs terres, qu'ils entretiennent pourtant précisément de la manière qui serait recommandée par un organisme de *land trust*. « *We can do it ourselves* » assurent-ils. Et l'environnementaliste ajoute : « *they really have a sustainable way to*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

manage their land » (Ovando, 19 juin 2015, n°170). Jamais le couple n'aurait lui-même employé ce terme faisant référence à leurs pratiques durables - et l'enjeu n'engage pas ici leur capacité à convertir du capital culturel en capital environnemental, mais plutôt leur besoin de convoquer les outils et le vocabulaire des nouveaux dominants du jeu social, même s'ils partagent avec eux certaines valeurs.

D'autres pour autant redoutent précisément la montée en puissance de ces valeurs environnementales et la nouvelle économie qu'elle suscite. Il faut ici rappeler les critiques qui ont accompagné la diffusion des travaux de Tom Power (Power, 1996; Power and Barrett, 2001) sur la mutation socio-économique de l'Ouest américain (Missoula, 17 juin 2015, n°166) (cf chapitre 2). Principal argument des détracteurs du *New West* en effet, l'essor de l'économie des aménités créerait surtout des emplois précaires : « *it doesn't bring the same kind of high paying jobs than resource development did* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°58). Et alors que l'Ouest du Montana attire de plus en plus d'individus très bien dotés en capital économique, le fossé se creuse entre les différentes catégories sociales, la présence même du gentrifieur participant à l'essor d'une nouvelle classe à son service : « *that's on the one side the very wealthy influx of people. [...] And then there's an increasingly growing service sector economy that is definitely working-class. And that's the new difficult economy in this country: the majority of job creation is around service sector industries, restaurants, stores... all of that it's service for the amenity tourism economy. And the jobs it builds tend to be low-paid jobs and they tend to create a wider group of working-class people who exist within a very wealthy milieu but don't necessarily enjoy the advantages of that cause they're not well-paid* » (Bozeman, 16 juin 2014, n°96) ; « *and then there's a whole service economy that is developed to serve these people. [...] But those jobs paid a lot more money you know* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°100). Les investissements réalisés au nom des valeurs environnementales ne pourraient pas alors permettre sur le long terme le développement économique de l'Ouest américain. Pour cette raison, une commerçante originaire de Kalispell, « *not very in touch with nature* », aspire à une « *New Old West economy* ». Appelant de ses vœux une meilleure exploration des potentialités pétrolières, gazières, minières de l'Etat, elle explique : « *You know I heard about all the money you can make from it and it's just... (elle soupire d'aise) you know I see the money, I see the business side of it, I support the business part of it because Montana, we're not gonna be loggers, we're not gonna be farmers forever, you know we have to find other businesses, tourism is not... tourism is only... four months a year? You know you cannot live forever with that, that's not high-paying jobs. You have to figure out more jobs, new jobs* ».

Si ce positionnement certes est singulier, les reproches qu'elle fait aux groupes environnementalistes - « *for the most part I disagree cause I think they go too extrem in my opinion »* (Kalispell, 8 juin 2015, n°158) - sont plus largement partagés : concentrant les critiques dans les territoires de l'*Old West* en crise, ceux-ci sont accusés de fermer mines et scieries, et de contrarier les nouveaux projets. Ainsi, dans la très grande majorité des entretiens réalisés à Libby, les environnementalistes, généralement mal identifiés - rares étaient ceux à même de citer un nom d'organisation locale - font figure de boucs émissaires, au point de considérer généralement l'environnement comme « *overprotected* ». S'appuyant notamment sur l'*Equal Access to Justice*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Act[245], leur principale activité consisterait à intenter des procès et des recours pour paralyser l'économie de l'*Old West*, m'explique un journaliste indépendant de Lincoln (Lincoln, 20 juin 2015, n°179). De tels positionnements se formalisent dans des contextes territoriaux bien précis : alors que le comté de Lincoln « *used to be one of the richest county of Montana* », à la fermeture de la mine de vermiculite de Libby ont succédé celles de la scierie puis de la mine d'argent et de cuivre de Troy en avril 2015, laissant 200 mineurs sans emploi (Libby, 2 juin 2015, n°146). Le propriétaire d'un motel à Libby, issu d'une famille de bûcherons, déplore la fermeture de la scierie et définit alors Libby comme « *a dying community* » : « *the entire economy of this area was based on resource extraction. Logging and mining. And our federal government controls those resources and they basically said "you can't get them anymore". It has basically destroyed the entire economy of this town [...] You have people making decisions who don't really know what they are doing. It used to be... the people who managed the forest, they worked here, they lived here. You know this was home. Now we have a bureaucrat in Washington D.C. who has never been out here... they're now making the decisions on how to manage the forests. [...] They think the logging is ugly. [...] I was here when they closed the sawmill there. And that put 450 men out of work, just before Christmas* » (Libby, 30 mai 2015, n°140). En réalité, plus que les procès et les recours initiés par les environnementalistes, c'est davantage la crise de l'économie de l'*Old West* qui a conduit à une réorientation de l'usage fait des ressources environnementales[246] (cf chapitre 6). Dans ce contexte, les nouveaux projets miniers sont accueillis avec enthousiasme par une partie de la population - c'est le cas du *Montanore Mining Project* dans le comté de Lincoln, porté par l'entreprise *Hecla*, mais dont plusieurs procès et recours successifs depuis une dizaine d'années retardent toujours l'aboutissement : pour une employée de la Chambre de commerce de Libby, « *it would be nice to have something else.* [...] *That's why we're so hoping that the Montanore mine will open, and that will make a big difference. [...] We really need it for our economy, we really do* ». Selon elle, 300 personnes seraient susceptibles d'y trouver un emploi. « *For ten years they've tried to open it but there's always an environmental group or somebody that is filing a lawsuit to stop it. [...] They're just environmental groups, it's gonna hurt your rocks, it's gonna hurt our birds, something... and you know, we are all conservationists, everybody in the world is a conservationist, we want everything to... you know, we don't want to lose our earth, we don't... but they're carrying it too far* » (Libby, 2 juin 2015, n°145). De la même manière, la fermeture de l'entreprise d'aluminium de Columbia Falls et ses répercussions sociales (cf chapitre 7) viennent interroger la hiérarchie des valeurs dans les villes encore dévolues à l'économie de l'*Old West* : « *It's very difficult. If you ask the people there: would they live in a place that's contaminated with arsenic, which may have a long term health risks, and they get a job, they can feed their family now? And they choose. And so most of them would choose the economic benefit, even though it's harmful, because they need that more than... even though an healthy environment is nice, you have to meet your basic needs now just to survive* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°63).

Or, affirmer que la nécessité de se nourrir viendrait justifier non seulement le fait de contaminer l'environnement, mais également de vivre dans un environnement contaminé, doit être

[245] L'*Equal Access to Justice Act* permet aux individus, petites entreprises et associations d'être exonérés des frais d'avocat par le gouvernement fédéral s'ils l'emportent. L'objectif de cette loi de 1980 est d'encourager les petites structures sans capital à faire reconnaître leurs droits devant le système judiciaire (source : *American Constitution Society*).

[246] A titre d'exemple, concernant cette scierie, un article du *Missoula Independent* du 28 juin 2012 explique : « in 1984, St. Regis merged with Champion International and cut large sections of old-growth forests. The cuts led to the peak of logging on the Kootenai National Forest, which produced 250 million board-feet per year in 1987. But the clear cuts had consequences. Afterward, "they couldn't feed the mill," Parker said. "The mill closed down and everyone lost their jobs" » (Coffin, 2012).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

considéré de manière critique, et ce d'autant plus quand ces discours sont tenus par ceux qui sont les plus dotés en capital et habitent à l'écart de la misère - sociale et environnementale. Ce néo-arrivant de Whitefish explique ainsi à propos des habitants de Columbia Falls : « *I think people knew that it was polluted, I don't know how much they care. I think there's a certain amount of pollution that people are willing to stand if that's something that produces good jobs* » (Whitefish, 6 juin 2015, n°151). Et un autre, plus rationnel, de temporiser : « *In a perfect world, there wouldn't be any logging, there would'nt be any aluminum plants, there wouldn't be... you know it just would be all pristine but... that's not realistic* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°57). Ce discours, qui tend finalement à légitimer indirectement les profondes injustices environnementales qui caractérisent mon territoire d'étude, révèle par ailleurs l'appropriation plus ou moins consciente du mécanisme même d'acquisition du capital environnemental : pour que les dominés de l'archipel du *New West* soient en mesure d'agir au nom de valeurs environnementales, encore faudrait-il qu'ils disposent déjà du capital économique minimum.

Mais si l'expression de différentes formes de crispations face à la montée en puissance des valeurs environnementales est manifeste, d'autres individus originaires du Montana ou installés de plus longue date, et prompts à considérer l'importance de ces valeurs, conçoivent au contraire la présence des néo-arrivants comme une opportunité au regard de leur capacité à investir les capitaux dont ils disposent déjà dans le champ environnemental, rendant vain tout effort de catégorisation trop manichéenne. Pour un habitant de Missoula en effet, « *we need people. But we need the right people. We need people who care about the environment.. [...] You know we're bent to these dark elements of our history. [...] You know the state was pillaged of its copper, silver, gold... was pillaged! Workers have been abused [...]. More people who care are better, can help us overcome those huge scars and great deal of environmental pain we still have! It's not just... you know there's a lot of people that come here for just... you know they wanna ski, they wanna float the river and things like that. But eventually if they're here long enough, they would be confronted with the fact that they need to fight for what's good. [...] We need to have sensible environmental laws, and we need people to stand up and fight to that! It can't just be a few people here fighting big companies. And we can't do it. In that way more people are really good* » (Missoula, 19 mai 2014, n°31). En effet, parce que porteurs d'un regard neuf sur le Montana, ils ont encore une capacité d'émerveillement - *« I think they appreciate it more, 'cause they are new, so they still are like 'whaaa', you know »* (Bozeman, 12 juin 2014, n°85) -, parce qu'ils ont été témoins des dégradations environnementales dans d'autres états - « *there's enough people here who come from elsewhere and have seen what unbridled development can produce and they don't want to see that here* » (Whitefish, 4 juin 2014, n°58) -, mais aussi parce qu'ils ont choisi d'être là - « *many people who live here moved from somewhere else, and they came here even without a job, they came here because they wanted to be in this place, because it's beautiful [...]. And for them now it's about making our place better* » (Missoula, 27 mai 2014, n°36) - les néo-arrivants semblent pour certains plus disposés que d'autres à investir dans le champ environnemental. Mais plus que tout, ce sont surtout eux qui possèdent le capital social, économique et culturel susceptible d'être converti en capital environnemental : *« I think one of the real advantage people coming to Western Montana because they love it, is that they become so passionate about it that they will fight. And a lot of people who come here have a lot of money so they provide an activism that I don't think would be here without the out-of-state people »* (Missoula, 28 mai 2014, n°40) ; « *they came more for the view but they bring political sophistication, they bring*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

money, they bring connection, they bring all sorts of businesses, models maybe, that we don't have » (Ovando, 22 juin 2015, n°182). Il faut d'ailleurs rappeler l'implication importante des néo-arrivants dans les organisations environnementales (cf chapitre 4). A titre d'exemple, le responsable de la *Wilderness Society*, Californien d'origine, explique : « *I don't think any of my staff grew up in Montana* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°105).

Ce dernier point m'invite alors à souligner le caractère paradoxal du rapport qu'entretiennent les individus originaires du Montana à l'investissement des gentrifieurs dans le capital environnemental, et la complexité du jeu social tel qu'il est modelé par les positionnements des uns et des autres au regard des valeurs environnementales. Les gentrifieurs investissant dans le sous-champ faisant référence aux pratiques écologisantes et à la qualité environnementales sont évidemment accueillis avec plus d'enthousiasme que lorsqu'ils investissent dans le foncier et par là privilégient le sous-champ relatif à l'habitat - même s'ils peuvent par la suite réorienter leur stratégie environnementale en plaçant leurs terres en *conservation easements.* Il semblerait alors que l'échelle des bénéfices des investissements réalisés - au nom de stratégies individuelles ou pour le bien commun - joue une part non négligeable dans les processus d'acceptation ou de rejet des dynamiques socio-territoriales engagées par les migrations d'aménités et la gentrification rurale. De même, les différents ancrages territoriaux et statuts socio-économiques des individus rencontrés participent pour beaucoup à leur positionnement dans le champ environnemental. Dans les territoires en crise de l'*Old West,* la crainte de voir les valeurs environnementales déterminer l'organisation socio-économique du Montana et renforcer les marginalités est manifeste, et le personnage de l'environnementaliste, très présent dans les représentations collectives, incarne cette menace. Celle-ci est pour autant rendue légitime par les dominants du jeu social, dont les systèmes de valeurs sont à géographie variable selon qu'il s'agit, pour eux, de bénéficier des aménités environnementales, ou pour les autres, de justifier la priorité de l'emploi, quelles que soient les conditions sociales ou sanitaires dans lesquelles il advient. Dans les territoires les plus dynamiques de l'archipel, ce n'est pas tant la domination des valeurs environnementales qui semble redoutée mais la manière dont elle se manifeste, et spécifiquement les impacts paysagers que de nombreux investissements dans le sous-champ relatif à l'habitat pourraient engendrer, même si la capacité des gentrifieurs à convertir leurs capitaux préexistants en capital environnemental peut également être reconnue et appréciée. Il s'agit ainsi de souligner la subtilité du jeu social dans l'Ouest du Montana, qui vient complexifier la géographie fragmentaire de mon territoire d'étude analysée précédemment (cf chapitres 5 et 7). Si j'ai mis en lumière quelques manifestations de rejets ou d'acceptations de la montée en puissance des valeurs environnementales, il semblerait alors à l'issue de cette analyse que la diversité des valeurs qui structurent le champ environnemental appelle en réalité à changer d'échelle, pour considérer la manière dont elles se confrontent les unes aux autres dans l'Ouest du Montana. Il ne faut pas en effet surestimer sur mon territoire d'étude le rôle qu'ont pu jouer les nouveaux-arrivants dans l'importation de valeurs environnementales, au nom desquelles évidemment agissaient déjà les populations en place. Mais, portées par des gentrifieurs influents et particulièrement bien dotés en capital, les valeurs du *New West* viennent aujourd'hui perturber les systèmes de valeurs locaux et colorent certaines pratiques traditionnelles, et leur réinterprétation contemporaine vient à nouveau souligner l'extensivité du sens accordé à l'environnement.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.2. Pêcheurs à la mouche et *amenity ranchers*, des personnages de l'*Old West* métamorphosés par les valeurs du *New West* ?

Le champ de l'environnement se compose de différentes valeurs, structurées en sous-champ (cf chapitre 6), et qui trouvent à s'incarner dans des pratiques et des discours parfois antagonistes. Les tensions voire conflits environnementaux qui en découlent n'ont rien de spécifique à l'Ouest du Montana et ne sont pas réservés aux territoires accueillant des migrations d'aménités. Pour autant, la présence de ces néo-arrivants peut participer à les renforcer : la capacité des gentrifieurs à agir au nom de leurs valeurs environnementales semble pour certains en effet perturber l'équilibre interne entre les différents sous-champs du champ environnemental.

A titre d'exemple, les dynamiques de privatisation engendrées par les investissements fonciers des gentrifieurs, qui peuvent acquérir d'immenses parcelles à des fins de conservation, contrarient parfois les usages récréatifs de l'environnement : « *There's out-of-state big money people who come in and buy huge swaths of land and completely close it, so nobody can go in, it's a type of preservation, but it's sort of... like 'this is my kingdom, and nobody can come in* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°85). Les aires protégées par le *Wilderness Act* de 1964, donc les plus restrictives, concentrent les critiques, les individus originaires du Montana reprochant aux environnementalistes - nouveaux arrivants, il va de soi - de privilégier de manière excessive les valeurs qui se réfèrent à la qualité environnementale et aux pratiques écologisantes au détriment de celles liées à la composante post-productive et récréative : des tensions sont alors manifestes entre « *the people who like to still have access to backcountry roads that required a four-wheelers vehicle, and the people just want to say like 'no, no more vehicles'* » (Missoula, 16 mai 2014, n°23). Alors que j'ai jusqu'à présent démontré le rôle des sports de pleine nature dans les migrations d'aménités, cette critique adressée aux néo-arrivants, particulièrement enclins à s'y adonner, peut paraître étonnante : or, ce serait oublier la répartition sociale des divers types d'activités. En effet, si les pratiques de la randonnée et de la pêche sont partagées, celle du VTT est plus spécifique aux néo-arrivants, quand les sports de pleine nature motorisés (motoneige, quad) attirent davantage les individus originaires du Montana : ces derniers sont nécessairement soumis à plus de limitations, favorisant chez eux le sentiment d'être contraints dans leurs pratiques par l'imposition des valeurs des gentrifieurs (Kalispell, 7 juin 2015, n°152).

Par ailleurs, l'intérêt que ceux-ci en partie portent au sous-champ relatif à la qualité environnementale et aux pratiques écologisantes, combiné à la recherche d'une esthétique paysagère à travers les valeurs faisant référence à l'habitat et aux paysages, s'opposerait parfois aux valeurs de la composante productive de l'environnement, portées spécifiquement par les ranchers : « *I would say that ranchers getting cattle graze along the rivers need road, and conservationists want to say like 'don't let people graze their cattle there, we want to protect the banks, let the natural, cut no tree and everything go back, to protect the integrity of the river'. And the guys are like 'we've been grazing our cattle here for four generations, like get out'* » (Missoula, 16 mai 2014, n°23). De la même manière, un géographe de l'Université de Missoula tend à me prémunir de toute tentation de considérer les valeurs environnementales du *New West*, incarnées notamment dans les politiques de préservation des *open spaces*, comme des valeurs partagées par tous, et *a fortiori* les ranchers : « *So many of the things that I might have talk about, about land management and values of nature, they would see it completely different. If you talk to somebody who's part of a ranching family, who has*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

been here for four-five generations, their outlook would be... this land is for us to make a living on and to provide, you know. If they need to sell-off an hundred acres of forest to build a new barn for the cows, they have no problem doing that. Not that they're not environmentally conscious or not conservation minded, they just have a different approach » (Missoula, 14 mai 2014, n°19).

Les tensions manifestes autour de la faune sauvage sur mon territoire d'étude sont également emblématiques de cette confrontation entre différentes valeurs environnementales. Il faut en effet savoir que le premier projet ayant motivé la création de la *Yellowstone Park Foundation*, au coeur des stratégies d'investissements des mécènes gentrifieurs (cf chapitre 6), a consisté à financer la réintroduction du loup dans le Parc national de Yellowstone en janvier 1995 (Bozeman, 11 juin 2014, n°84). Le procédé a évidemment suscité de « *very polarized reactions* »[247] explique le *wildlife biologist* du *Montana Fish, Wildlife and Parks* chargé de contrôler la grande faune dans toute la vallée de la Blackfoot (Potomac, 19 juin 2015, n°168). Car si le loup, le grizzly ou encore l'ours noir jouent un rôle clef dans la représentation du *New West* comme paradis récréatif, ils sont par ailleurs généralement redoutés par les ranchers en raison des dommages qu'ils causent aux troupeaux et parce qu'ils attirent élans et cerfs qu'ils font fuir sur les pâturages, mais aussi par les chasseurs qui les considèrent comme de puissants adversaires face aux hordes de *wildlife*[248] (Potomac et Ovando, 19 juin 2015, n°168 et 170). L'animal sauvage vient alors dans l'Ouest américain cristalliser les tensions entre représentants du monde de l'*Old West* et ceux du monde du *New West*. Pour Karen Jones dans un chapitre de *Imagining the Big Open* (Nicholas et al., 2003), « anti-wolf forces perceived themselves as the legitimate occupants of the West, endangered human species under siege from a New Western agenda masterminded by a cabal of environmentalists, animal rights advocates, and New Agers » (Jones, 2003, p.39). Incarnant le passage d'une économie du ranch, où il est une menace, à une économie de la nature récréative, où il devient une attraction, le loup peut alors être considéré comme « a totem animal of the changing western landscape » (Jones, 2003, p.28). Véritable guide pour les Natives, son extermination lors de la conquête devient un sport emblématique de l'idéologie coloniale de domination du monde sauvage : cette histoire en fait aujourd'hui pour certains l'animal symbole de l'oppression de l'*Old Wes*t et du renouveau identitaire du *New West,* fondé sur un nouveau rapport à la *wilderness* et un rapprochement avec les Premières Nations, caractéristique de la mouvance *New Age.* Mais le loup est aussi emblématique de la manière dont les valeurs environnementales du *New West* sont instrumentalisées : sa réintroduction à Yellowstone en 1995 a fait l'objet de plusieurs projections financières, dont un rapport d'un économiste de l'Université du Montana intitulé « An Economic Analysis of Wolf Recovery in Yellowstone » estimant une augmentation de la fréquentation touristique du parc de 5 % (Duffield, 1992). L'animal emblème du monde sauvage et de l'indomptable dans l'iconographie du *New West* serait devenu une « marketable commodity » (Jones, 2003, p.37), symptomatique des stratégies d'investissements dans le capital environnemental à des fins de conversion en capital économique. De rival de la sphère productive à atout de la sphère post-productive, l'animal sauvage vient alors

[247] Bien que le loup soit considéré comme une espèce menacée, inscrite dans l'*Endangered Species Act* en 1975, et que sa population soit en baisse (source : *Montana Fish, Wildlife and Parks*), les projets de réintroduction proposés dès les années 2000, notamment dans la vallée de la Bitterroot, sont toujours combattus avec virulence par les associations de ranchers et de chasseurs.

[248] Si un grizzly ou un loup attaque un troupeau, le *Wildlife Service* du *Department of Agriculture* propose au rancher une compensation financière. Si un propriétaire voit un grizzly attaquer du gibier sur ses terres, il peut le tuer, même s'il s'agit d'une espèce protégée. Depuis 2011, les loups gris ne sont plus protégés par l'Etat fédéral : comme pour l'ours noir, il faut acheter une licence pour le chasser à l'ouverture de la saison (Potomac, 19 juin 2015, n°168).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

incarner les tensions entre les différentes valeurs environnementales portées par les tenants de l'*Old* et du *New West*.

Cette confrontation se manifeste de la manière la plus absolue à travers la fabrique de nouveaux personnages de l'Ouest : détrônant le cow-boy de sa position prestigieuse, ce sont en effet l'*amenity rancher* et le pêcheur à la mouche qui font figure de principaux protagonistes dans les récits produits aujourd'hui dans l'archipel du *New West*. Pour le professeur d'histoire Robert Campbell, l'essor des territoires les plus attractifs du Montana repose ainsi sur la réinterprétation et la revalorisation des pratiques traditionnelles et des codes esthétiques de l'*Old West* (Missoula, 16 juin 2014, n°96), dorénavant pétris des valeurs dominantes du *New West* : or, cette évolution suscite de nombreuses crispations sociales, les individus originaires du Montana considérant la figure contemporaine du gentrifieur *amenity rancher* et pêcheur à la mouche comme un artefact souvent ostentatoire et insignifiant de leur identité originelle de rancher et de chasseur/pêcheur.

1.2.1. L'*amenity rancher*, figure syncrétique du cow-boy et du gentrifieur

Le personnage de l'*amenity rancher* semble convoquer les représentations héritées et actuelles de l'Ouest : par ses pratiques en relation étroite avec le monde naturel et notamment l'animal - exprimées par la chasse, la pêche, l'équitation et les autres sports de pleine nature - il incarne la figure syncrétique du cow-boy et du gentrifieur, « an urbanite interested in owning a ranch as an amenity » explique William R. Travis dans son ouvrage *New Geographies of the American West* (Travis, 2007, p.167). Les *amenity ranchers* viennent ainsi vivre la vie du ranch pour les aménités environnementales que le Montana peut leur offrir, à l'image de ce couple rencontré en juin 2015. Tous deux retraités de secteurs de pointe, ils ont fait une brillante carrière dans des domaines d'activités innovants à Boulder, dans le Colorado. Lui a monté une start-up dans l'informatique, elle a participé à définir le concept de biomimétisme. Ils se sont installés au bord de la Blackfoot, près d'Ovando, dans un magnifique ranch tout en rondins de bois, avec une vingtaine de chevaux (Ovando, 19 juin 2015, n°171).

Dans un contexte socio-économique délicat pour le monde agricole - une concurrence accrue, une compétitivité en baisse, des héritiers qui se détournent des dynamiques familiales - , l'importante demande en ranchs de la part de ces néo-arrivants qui proposent des prix bien supérieurs aux valeurs foncières antérieures (Missoula, 29 mai 2014, n°44) a fait basculer le sens donné jusqu'à présent au ranch. Nourris d'une culture populaire qui idéalise le modèle pastoral du cow-boy, séduits par la « ranchisation » de célébrités[249] suivies de près par des producteurs, pilotes de lignes, capitaines d'industries ayant participé à donner du cachet à ce mode de vie (Travis, 2007, p.163), les *amenity ranchers* convoitent aujourd'hui les spots les plus attractifs de l'archipel du *New West* pour rejoindre leur cercle de pairs dans une dynamique de conquête partagée, en achetant des parcelles d'immenses ranchs, parfois subdivisées, pour bâtir leur idéal. Par la présence de trophées rappelant la relation historique du pionnier à la faune sauvage aux côtés d'œuvres contemporaines, ou encore par une mise en scène factice du monde agricole, leur ranch, souvent de style *Mountain*

[249] A titre d'exemple, Dennis Quaid, Meg Ryan, Peter Fonda ont construit des ranchs gigantesques juste au nord du Parc national de Yellowstone, Michael Keaton et Tom McGuane dans le comté de Carbon (Travis, 2007, p.163).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Modern, manifeste alors la récupération et la réinterprétation des codes esthétiques de l'*Old West* (photographie 53).

Photographie 53 : *amenity ranch* de style *Mountain modern*, dans la gated community *Cowboy Heaven*, Big Sky

Big Sky, 14 juin 2014 (cliché G. Saumon)

La multiplication des galeries d'art consacrées au *Western art* dans les petites villes attractives de l'Ouest du Montana signifie bien la manière dont les *amenity ranchers* convoquent cet imaginaire traditionnel de l'Ouest, en y mettant le prix. Un néo-arrivant de Bozeman explique : « *people do like that kind of art around here and want to have it in their house. A lot of people have very amazing beautiful places to live, you know it's on the mountains and on the rivers, and Yellowstone National Park, and Glacier... so a lot of people, they can afford it, you know they retire and then they move here and have big houses, then get that art for their house. And it's expensive. It's really expensive. More expensive than my car* » (Bozeman, 12 juin 2014, n°85). Dans la *Charsam Gallery* de la très huppée station de ski de Big Sky, la clientèle, principalement composée des propriétaires de résidences secondaires dans le *Yellowstone Club*, est prête à débourser $ 50 000 pour décorer ses ranchs avec des œuvres originales de style *Western*. A l'étage de la galerie, une salle sécurisée accueille les oeuvres dont la valeur est supérieure à $ 10 000 (Big Sky, 14 juin 2014, n°93). Tableaux représentants des Indiens autour d'un tipi, des loups ou des grizzlys, sculptures de bisons constituent les principales requêtes de ces gentrifieurs pour décorer leurs ranchs à la manière de

Licence CC BY-NC-ND 3.0

l'Ouest, m'ont rapporté les propriétaires des galeries interrogés (entretiens réalisés à Whitefish, Bozeman, Missoula et Livingston) : « *most artists around here painted kind of Western United States stamps you know* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°91). Dans la galerie *Dick Idol*, à Whitefish, les tableaux qui représentent des tipis attirent particulièrement les néo-arrivants à la recherche d'une esthétique *New Age* - « *I think it's because of the idea of the West, it's kind of romanticized* » (Whitefish, 3 juin 2014, n°56). Mais parmi la quarantaine d'artistes exposés, ce sont les oeuvres du fils, Colt Idol, installé à Whitefish, qui rencontrent le plus de succès : caractéristiques du style *Western art*, il qualifie lui même son travail de « New Face of the Old West » : « 'The West' as we know it from history no longer exists, but 'the West' in this new age allows an opportunity to bring old and new to life. [...] My artistic expression lies in highlighting a timeless, symbolic, and ambient West of old, to this new daring and vibrant era in which we live today » peut-on lire sur son site personnel (source : http://coltidolart.com).

Mais si l'*amenity ranch* s'inscrit dans la réinterprétation des codes esthétiques de l'*Old West*, il exprime par ailleurs la profonde mutation des valeurs environnementales portées par les gentrifieurs qui le mettent en scène, de la domination de la sphère productive à celle de la sphère post-productive. Les *amenity ranchers* étant généralement d'anciens citadins inexpérimentés, maintenus dans leur quotidien à l'écart des aspects moins idylliques de la vie du ranch (dettes, mauvaises récoltes, maladies du bétail, immobilité, etc.), ils sont souvent critiqués par ceux qui incarnent encore l'*Old West* aujourd'hui : « *they don't realize how to live here* », « *it's sad to lose the real ranchers* » m'explique un couple de ranchers originaires d'Ovando (Ovando, 19 juin 2015, n°170). Les rancœurs sont perceptibles à l'encontre de ces gentrifieurs « *pretending to live the ranching life* » là où la dimension agricole se limite à de simples accessoires décoratifs (Lincoln, 20 juin 2015, n°181). Ces tensions manifestent alors la confrontation entre des valeurs environnementales concurrentes, exacerbées par l'importance des investissements d'*amenity ranchers* très bien pourvus en capital économique dans le sous-champ relatif à la composante post-productive de l'environnement. Ceux-ci conduisent progressivement à la domination des valeurs portées par les gentrifieurs, dorénavant maîtres d'un « marché des capitaux » dans l'Ouest américain où la terre a plus de valeur comme paysage que comme support d'activités agricoles ou extractives. Egalement enclins à investir dans le sous-champ faisant référence à la qualité environnementale et aux pratiques écologisantes - et ce d'autant plus si leur opération participe à pérenniser les aménités environnementales qui les ont attirés, les *amenity ranchers* sont par ailleurs prompts à contracter des *conservation easements* sur leurs immenses propriétés, et tendent à se montrer particulièrement indulgents avec la *wildlife*, ce qui semble contrarier les ranchers traditionnels (Ovando, 19 et 20 juin 2015, n°170). Pour autant, certains gentrifieurs participent au maintien des activités productives dans l'Ouest du Montana et par là proposent une forme de conciliation entre ces différentes valeurs environnementales, en louant leurs terres pour en faire des pâturages, mais surtout en recrutant de « vrais » ranchers pour les entretenir. S'ils semblent alors mieux acceptés par la population locale, parce qu'ils entretiennent la vocation agricole des ranchs et créent des emplois (Ovando, 19 juin 2015, n°169), certains leur reprochent de favoriser là encore une économie de services, critique caractéristique des dynamiques du *New West* : *« I don't want our basic sustenance to be tied to things like the wealth from the computer industry in the Silicon Valley and you know Robert Redford's carrier »* affirme l'écrivain-rancher Bryce Andrews (Missoula, 29 mai 2014, n°44). Alors que les

Licence CC BY-NC-ND 3.0

ranchers se positionnent comme les dignes héritiers des cow-boys, la perspective de servir la nouvelle classe dominante n'est guère réjouissante.

Ainsi, si la mutation socio-territoriale de l'Ouest du Montana est manifeste, l'*amenity ranch* venant symboliser la domination des valeurs environnementales portées par le gentrifieur, la dimension productive, composante essentielle des paysages de l'Ouest américain, semble résister, mais sous de nouvelles formes. Celles-ci viennent finalement aussi signifier la manière dont les gentrifieurs semblent parvenir à imposer, de manière plus ou moins consciente, leurs propres valeurs environnementales dans le jeu social.

1.2.1.1. Du pêcheur à la mouche, Californien en *waders*, au chasseur alter gentrifieur

De même, parce qu'elles consistent en une réinterprétation des pratiques de l'*Old West* - dans leur traduction post-productive ou dans le nouveau sens qui leur est accordé -, les figures omniprésentes du pêcheur à la mouche et du chasseur incarnent également la manière dont dominent aujourd'hui les valeurs du gentrifieur dans le champ environnemental.

J'ai relevé dans le chapitre 4 le rôle déterminant de la pêche à la mouche dans les migrations d'aménités vers l'Ouest du Montana. Ken Owens (Owens, 2003) dans un chapitre de *Imagining the Big Open* (Nicholas et al., 2003) rappelle la manière dont *A River Runs Through It* (Maclean, 1997; Redford, 1992) a participé à l'essor drastique de la pratique, déclenchant « predominantly a New West yuppie boom » (Owens, 2003, p.118) : des centaines d'innocents qui jusque là avaient seulement manié - et encore - la pêche à la ligne veulent venir dans ce *New West* promotionnel, s'imaginant qu'en s'achetant des équipements de qualité dans ce lieu parfait, ils deviendraient automatiquement des pêcheurs à la mouche. La rencontre entre le cow-boy et le pêcheur à la mouche est dorénavant incarnée par l'iconographie d'une silhouette ornée d'un stetson qui, sur son cheval au milieu d'une rivière, manie habilement la ligne, et nombreux sont les néo-arrivants qui rêvent de se fondre dans ce rôle de composition associant deux personnages fantasmés de l'*Old West*. La pratique devient dès lors « a major income-producing element in the New West's packaging of recreational tourism as a basic industry » (Owens, 2003, p.119), et, de traditionnelle, est réinvestie par les touristes et les nouveaux-arrivants, transformant l'activité nourricière en hobby.

Or, ce nouvel essor cristallise les crispations sociales sur mon territoire d'étude, et de nombreuses personnes interrogées originaires du Montana y voient la preuve de la nouvelle domination des valeurs environnementales portées par des gentrifieurs investissant massivement dans le sous-champ post-productif - les valeurs attachées à la dimension récréative, au dépassement de soi, ou encore à l'immersion dans la nature sauvage - au détriment du sous-champ productif qui aurait caractérisé jusqu'à présent l'Ouest américain : « *They change that in a sport. I don't like that* » (Libby, 5 juin 2015, n°149) ; « *for most fishermen, it's a sport, so they catch it, they take a picture and put it back into the river* » (Missoula, 30 mai 2014, n°54), la pêche à la mouche devenant « *purely recreational now* » (Libby, 5 juin 2015, n°150). Pratiques de la pêche et de la chasse sont alors souvent associées dans ces critiques : « *If you're not hungry, you don't hunt, you don't fish. That's why it's hard sometimes here, because you have a lot of people that were not raised here. And they changed it to a sport*. *[...] You don't take the elks' life if it's not for food* » (Libby, 5 juin 2015, n°149). Mais plus que le personnage du chasseur, celui du pêcheur à la mouche est hautement symbolique

Licence CC BY-NC-ND 3.0

car, en plus de venir signifier le nouveau poids des migrations d'aménités dans l'archipel du *New West*, il semble littéralement incarner l'imposition des valeurs environnementales des gentrifieurs dans l'Ouest du Montana, avec tout l'excès auquel peut se prêter un tel discours. En effet, la pêche à la mouche, bien avant l'arrivée des nombreux touristes et néo-arrivants, n'était pas à proprement parler une activité nourricière, à catégoriser exclusivement dans le sous-champ productif : la dimension récréative de la pratique évidemment préexistait. Or, la nouvelle attractivité de l'Ouest du Montana depuis les années 1990 a démultiplié le nombre de pratiquants et, mécaniquement, le nombre de régulations, au point que le *catch and release* s'est systématisé (cf chapitre 4) et qu'il n'est plus possible aujourd'hui de pêcher à la mouche pour se nourrir (Whitefish, 5 juin 2014, n°68). Par ailleurs, la pratique est dorénavant emblématique de l'« *industrial tourism* » au fondement de l'essor du *New West* - « *a lot of the fly fishing economy is based on out of state people hiring guides* » - (Bozeman, 17 juin 2014, n°100) avec ce que cela suppose en termes de fréquentations - « *how many fishing guides do you want in a river?* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°68) - et de stratégies financières : « *now people are making a business and a living out of this versus before people just did it for free* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°104). Les entretiens réalisés dans les boutiques de pêche à la mouche m'ont également révélé les sommes que les néo-arrivants, et spécifiquement, cibles de toutes les railleries, les Californiens les plus inexpérimentés, étaient prêts à dépenser (cf chapitre 5) - facilement $ 1 500 - pour s'équiper en *waders* et autres accessoires plus ou moins nécessaires, en plus des $ 500 à consentir pour être accompagné d'un guide : « *probably most of the people we get who take guided trips are on the wealthy side, more upper-middle class I would say* » (Bozeman, 9 juin 2014, n°79). De pratique traditionnelle et partagée, la pêche à la mouche semble alors pour certains être dorénavant le fait d'une élite, et s'apparente à une « *class distinction* » (Bozeman, 17 juin 2014, n°100) : devenue « *an expensive hobby* » (Missoula, 28 mai 2014, n°42), elle cristallise les critiques adressées aux gentrifieurs les plus dotés en capital économique, prompts à disposer de leurs actifs dans le sous-champ post-productif - au point que les individus originaires tendent peut-être à réinventer leur propre relation à la pêche pour se distinguer des néo-arrivants.

Mais alors que la systématisation du *catch and release* semble avoir définitivement exclu la pêche à la mouche du sous-champ productif, la manière dont l'idéal-type de l'alter gentrifieur réinterprète la chasse semble s'inscrire dans une approche ressourciste de l'environnement, potentiellement plus proche des pratiques traditionnelles des individus originaires du Montana. « *I hunt because I use the meat, if I didn't use the meat, I would'nt hunt* » explique ainsi un jeune enseignant de Missoula (Missoula, 14 mai 2014, n°19). Par ailleurs, la manière dont Rick Bass dans *Le Livre de Yaak* se réapproprie les usages de la cueillette, de la pêche et de la chasse semble s'inscrire dans l'héritage direct des Nations indiennes, et par là correspond aux valeurs prônées par la mouvance *New Age* de reconnexion avec le monde sauvage : « Yaak, en langage kootenai, est le mot qui signifie "flèche", et c'est le nom de la vallée où je vis. Les Kootenai avaient jadis leurs territoires de chasse dans la partie supérieure de cette vallée, là où s'élève ma cabane. Comme moi, ses habitants d'aujourd'hui traquent le poisson dans les rivières gelées en janvier, le cerf et l'élan dans les neiges de novembre, la grouse à l'automne flamboyant. En août, nous cueillons des baies et cultivons notre jardin le temps d'un bref été. Puis la traque reprend : du bois à brûler, des champignons, une ramure laissée par un jeune cerf. [...] L'été, nous faisons la chasse aux fleurs pour nos enfants : la pâquerette et l'aster, le lupin, le pinceau indien en juin » (Bass, 2007, p.19). Le ressourcisme dans cet extrait dérive progressivement, de son usage originel - traquer le poisson, le cerf et l'élan, la grouse, cueillir des baies, etc. - à sa déformation récréative - la traque d'une ramure et la chasse aux fleurs. Malgré tout, c'est encore essentiellement au nom des valeurs du sous-champ

Licence CC BY-NC-ND 3.0

faisant référence à la composante productive de l'environnement que les alter gentrifieurs, plus discrets assurément dans leur réappropriation de la pratique, chassent pour se nourrir.

Si par là leur approche s'apparente davantage à celle du chasseur traditionnel, interrogeant alors la possibilité d'une fusion entre les deux personnages, ils s'en différencient toutefois par les récits qu'ils convoquent pour mettre en scène leur pratique et lui donner du sens. « *Foodie conscious* » (Whitefish, 5 juin 2014, n°68), chassant « *for eating good meat, for knowing where does the food come from* » (Missoula, 11 mai 2015, n°122), l'idéal type de l'alter gentrifieur met en œuvre sa dotation en capital culturel et social pour convoquer la rhétorique alter mondialiste lorsqu'il décrit une pratique de la chasse intégrée à des courants de pensée plus globaux - du respect de la souffrance animale au refus des circuits agro-industriels de consommation par la promotion de l'autarcie - se rapprochant par là des valeurs faisant référence à la qualité environnementale et aux pratiques écologisantes. Ainsi, la fondatrice de l'organisation environnementale *Enhancing Montana's Wildlife and Habitat* à Bozeman se définit comme une « *naturalist ethical hunter* » et explique : « *I don't want to buy meat in a grocery store knowing what they do with the commercialization of the animals and how horrible that is. I'd rather my meat be wild until the point that I take a shot and then it's meat and it's very quick, and it's over. So I hunt for meat and that's pretty much it* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°106). Alors qu'une forme de consensus apparaît entre le chasseur traditionnel et le chasseur alter gentrifieur *via* une pratique qui s'inscrit dans la composante productive de l'environnement, les derniers finalement mettent en jeu leur dotation supérieure en capital pour légitimer une approche ressourciste au nom de valeurs partagées par leur cercle de pairs.

Ainsi, les personnages de l'*amenity rancher,* du pêcheur à la mouche et du chasseur alter gentrifieur constituent les figures emblématiques d'une identité en plein bouleversement dans l'Ouest du Montana, réécriture des rôles autrefois principaux du chasseur-pêcheur et du rancher. Dans le champ de l'environnement, et spécifiquement dans les relations à la terre et à l'animal, la manière dont les gentrifieurs se réapproprient des pratiques et une esthétique traditionnelles en faisant évoluer leur signification semble alors emblématique de leur capacité à modeler et diffuser des valeurs dorénavant dominantes. Si la confrontation entre les valeurs environnementales portées par les différents groupes sociaux apparait de manière manifeste dans les crispations sociales entre individus originaires du Montana et gentrifieurs, il s'agira dans un second temps de montrer que les démarches plus collaboratives proposées autour de l'environnement, ayant pour ambition de parvenir à des consensus, révèlent en réalité la subtilité des logiques de domination exacerbées par les dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale.

2. Outils de médiation et démarches collaboratives autour de l'environnement : une domination déguisée en consensus ?

Individus originaires du Montana et néo-arrivants ont des relations complexes dans l'Ouest du Montana, et il serait bien manichéen de les envisager uniquement sous l'angle des crispations que l'antagonisme de leurs vues participe à susciter, notamment dans le champ environnemental : en effet, j'ai été témoin sur mon territoire d'étude de l'essor des démarches collaboratives et des outils

Licence CC BY-NC-ND 3.0

de médiation tendant à apaiser le jeu social, en réunissant des groupes sociaux dont les valeurs et les pratiques au départ divergent et en promouvant une approche consensuelle de l'environnement. *Conservation easements* et *community based projects* garantiraient-ils alors une transition pacifiée de l'*Old* vers le *New West* ?

Mais dans l'Ouest du Montana, d'autres acteurs, et spécifiquement les membres des organisations environnementales les plus radicales, portent un regard critique sur cette stratégie du consensus qui, plus encore que le conflit social, semble révéler les rapports de domination qui structurent l'Ouest du Montana, et la position de gentrifieurs et d'associations en situation de pouvoir devenus maîtres du champ environnemental, et au-delà, du jeu social.

2.1. Des *land trusts* à l'art *in situ* : réconcilier l'*Old* et le *New West*

Processus de médiation et approches collaboratives sont aujourd'hui les mots-clefs de nombreuses démarches ayant vocation à apaiser les relations entre les groupes sociaux dont les définitions de l'environnement et les stratégies divergent dans l'Ouest du Montana, et spécifiquement entre les tenants de l'*Old* et du *New West*. L'ouvrage collectif *Across the Great Divide* souligne l'essor des démarches de *collaborative conservation* dans l'Ouest américain (Brick et al., 2000). Si le terme est encore récent, il est omniprésent aujourd'hui dans les débats publics, le mouvement auquel il fait référence étant considéré par Donald Snow dans le chapitre introductif comme « the new face of American conservation » (Snow, 2000a, p.1). S'il n'existe pas de définition officielle du terme[250], l'objectif de la *collaborative conservation* est de trouver une solution aux problématiques environnementales à travers des processus de médiation et de négociation entre des acteurs aux vues initialement antagonistes : car « could better decisions somehow be made by assembling diverse interests - interests who normally battled one another? » (Snow, 2000a, p.3). Si après la Seconde Guerre mondiale, les formes de « scientific management » proposées par les agences gouvernementales dominent les politiques de conservation de l'environnement, à partir des années 1970-1980, la confiance des citoyens s'érode au regard de ces modes de fonctionnement « par le haut » (Snow, 2000a, p.5). Egalement en réaction aux approches écocentriques, qui valorisent « the importance of nature *over* humanity », « pursuing ever more aggressive measures to protect and isolate nature from the ravages of industrial civilization », l'approche collaborative « hopes to meet ecological and human needs simultaneously », soulignent Philip Brick et Edward P. Weber dans un autre chapitre (Brick and Weber, 2000, p.17). Le mouvement serait alors né du constat d'un échec : « the growing recognition that lawsuits, lobbying campaigns, administrative appeals, and other straight-line approaches to hard environmental issues are often narrow, usually expensive, and almost always divisive in ways that reverbate beyond the immediate issue in dispute » (Snow, 2000a, p.5). A l'inverse, la *collaborative conservation* a l'ambition de trouver une solution au conflit environnemental qui convienne à l'ensemble des acteurs en jeu, mais plus encore, « to arrive at a solution together that none of the participants could have arrived at alone » (Snow, 2000a, p.6).

[250] L'auteur propose alors dans le chapitre une définition : « collaborative conservation emphasizes the importance of local participation, sustainable natural and human communities, inclusion of disempowered voices, and voluntary consent and compliance rather than enforcement by legal and regulatory coercion. In short, collaborative conservation reaches across the great divide connecting preservation advocates and developers, commodity producers and conservation biologists, local residents, and national interest groups to find working solutions to intractable problems that will surely languish unresolved for decades in the existing policy system » (Snow, 2000a, p.2).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Dans l'article « How the West was one. American environmentalists, farmers and ranchers learn to say 'Howdy, partner' », Peter A. Walker développe tout le champ lexical associé à la *collaborative conservation* - il évoque en effet des formes de « grassroots collaborations » (Walker, 2006, p.129), de « community-based initiatives », « collaborative partnerships », ou encore « participatory models of conservation » (Walker, 2006, p.134) - pour soutenir la plus-value d'une approche parvenant à favoriser des consensus dans un Ouest américain dont les rapports à l'environnement manifestent d'importantes polarités. Ainsi, dans l'Ouest du Montana aujourd'hui, « *we have shifted, you know 20 years ago it was much more oriented to conflicts, with lawsuits, anything like that, there has been a real shift toward a more collaborative model. A real emphasis on collaboration as approach* », explique un enseignant-chercheur de l'*Environmental Studies Program* (Missoula, 19 mai 2014, n°30).

2.1.1. La servitude de conservation, un outil de médiation dans l'archipel ?

A ce titre, le *conservation easement* peut être considéré comme un puissant outil de médiation entre le gentrifieur et le rancher traditionnel, réunis dans une dynamique partagée de protection d'un environnement auquel tous deux s'identifient. L'*Annual Report* de 2013 du *Five Valleys Land Trust* met ainsi en valeur la communauté d'acteurs que les *land trusts* participent à souder autour d'un objectif commun, et ce quelles que soient leurs différences initiales : « We are ranchers, doctors, teachers, retirees, governmental employees, foresters, business people, and stay-at-home parents. We are hunters, anglers, carpool drivers, hikers, photographers, and bird watchers. We are young and we are old. But what we share is the feeling that Montana is a special place worthy of our conservation efforts » (*Annual Report* 2013, *Five Valleys Land Trust*). Dans les brochures promotionnelles comme lors des entretiens que j'ai réalisés avec des employés de *Land Trusts* ou des individus ayant contracté un *conservation easement*, les ranchers traditionnels apparaissent comme des protagonistes essentiels de la démarche, et les paysages agricoles sont valorisés. Dans le livret « Protect the land Preserve the place » *du Five Valleys Land Trust*, l'encart « Family places » présente ainsi un ranch dans la vallée de Potomac : « just outside the hum of Missoula, it's a place where families have worked the land for generations, where stewardship and honest labor are vital to keeping the diverse ecosystem intact » (*Protect the land Preserve the place, Five Valleys Land Trust)*. Le livret ici semble s'adresser directement au nouvel arrivant venu dans le Montana pour ses aménités environnementales. De manière générale, le lexique employé est au croisement entre les valeurs des composantes productive et post-productive de l'environnement, situant l'agricole à la source même des opportunités récréatives de l'Ouest du Montana : « The force of place can be gravitational - difficult to describe, impossible to escape. And few places attract like western Montana. We are blessed to call this dramatic, distinct landscape home. The cold, clear waters that course through these valleys feed the needs and thirsts of growing communities and productive farms. Wild, mountain country creeps up to the very edges of our neighborhoods and towns offering adventure and reward for those who follow trails into the untracked landscape. Fertile soils left in the wakes of ancient glaciers and lakes grow the hay and wheat that support generations of working families and feed us all. [...] All of these - from the farmer sinking his hands into dirt to mountain peaks jutting into sky - attract and hold us here as surely as gravity itself » (source : « Protect the land Preserve the place »*, Five Valleys Land Trust).*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Les employés des *Land Trusts* jouent alors le rôle de médiateur entre le personnage du rancher traditionnel et celui du gentrifieur, permettant, face à la menace du développement résidentiel, au premier de conserver l'usage agricole de ses terres - par un jeu de conversion de capital environnemental en capital économique (cf chapitre 6) - et au second de conserver les *open spaces* qui l'ont attiré dans le Montana. Pour incarner au mieux ce rôle, si les employés du *Five Valleys Land Trust* à Missoula sont en très grande majorité des nouveaux-arrivants (Missoula, 15 mai 2015, n°132), la responsable du *Gallatin Valley Land Trust* à Bozeman a mis au point une stratégie de recrutement : « *I try to hire people who've been here for a while, because farmers and ranchers, who have been here for generations, don't really like if someone who's from New York come and say "eh! this is one thing you should do!"* » (Bozeman, 16 juin 2014, n°97). Le *conservation easement* constitue alors un outil de médiation entre des personnages aux vues initialement antagonistes, qui s'appuient sur la convertibilité du capital environnemental pour parvenir à un consensus dans la gestion des *open spaces*. Cet extrait d'entretien avec un employé du *Five Valleys Land Trust* est à ce titre particulièrement éclairant : « *It used to be... if something was preserved or in conservation, that meant untouchable, that meant wilderness, humans can't touch it, at least can't be there for very long, and there was kind of frictions between environmentalists and landowners, cause environmentalists wanted everything protected, everything saved, and the landowners needed to make a living of their lands. [...] And so there has been this awesome shift in the way people think about land conservation, and so now you have people on the extreme-left and the extrem-right like the most tree huggers, bunny loving persons in the world, a Serria Club member, whatever stereotype you want to put on this, working with the most conservative, logger, Redneck in the world, and doing great work. And so what the environmentalists are saying is "we understand that you need to make a living and a working landscape is what creates a sustainable environment for people and also provides a residual habitat for wildlife. And so that's why in Montana we really found this middle-ground where you can protect land with easement, you can still work on, you can still graze cattle, harvest timber, farm"* » (Missoula, 15 mai 2015, n°132). Par ailleurs, le fait qu'un *conservation easement* fige de manière pérenne les terres d'un propriétaire, contraignant tout développement ou aménagement ultérieur, semble tout à fait convenir aux dynamiques du *New West*, où le ranch est très susceptible de devenir un *amenity ranch* : « *you have a traditional landowner that was born on a ranch, works the farm, gets up to retirement age and says "gosh, I really love this place, I wanna make sure it doesn't go into subdivision and it stays like it, cause I've worked my all life... and so they put an easement on, that's great. They're the owners for maybe 10 more years. Then they either die or pass the land to their kids or sell it. And so when they sell it there is a very very good chance that it's not gonna be for a working farming ranch, but it's gonna be for Silicon valley millionaires that moved to Montana, bought a land because they appreciate nature, they don't care if it's under easement because they don't want to develop, they want to go hiking, ride their bikes, maybe hunt, fish [...] And I would say in hundred years from now it's gonna predominantly be amenity properties, like buy the property not for the value that it can return economically, like through cattle or timber, but you're buying a property based on its natural amenity* » (Missoula, 15 mai 2015, n°132).

Ainsi, le consensus obtenu entre le rancher traditionnel et le gentrifieur par la contraction d'un *conservation easement* participe également à la mutation socio-territoriale du *New West*. Il peut alors être interprété comme l'instrument d'une réconciliation idéologique entre des groupes sociaux aux stratégies *a priori* adverses, en facilitant un rapprochement entre des valeurs environnementales antagonistes. Mais plus qu'un outil de médiation, il est aussi celui de formes de résistance face aux dynamiques les plus redoutées de l'Ouest du Montana - développement foncier et subdivision des

Licence CC BY-NC-ND 3.0

terres, perte des *open spaces* - tout en signifiant la possibilité d'une passation pacifiée entre les tenants de l'*Old* et du *New West*.

2.1.2. « That's the most powerful thing I've ever seen... that can move mountains! » : la vallée de la Blackfoot, une vallée modèle ?

La démarche de *collaborative conservation* semble s'incarner de la manière la plus emblématique dans un territoire spécifique de l'Ouest du Montana, la vallée de la Blackfoot, qui fait alors figure de territoire modèle[251]. Située à l'est de Missoula, elle traverse les comtés de Lewis and Clark, Powell et Missoula, et sur ses berges se sont développées les villes de Lincoln, Ovando et Seeley Lake (figure 74), réunies aujourd'hui en une dynamique partagée autour de l'environnement tendant à pacifier la transition entre l'économie de l'*Old* et du *New West*.

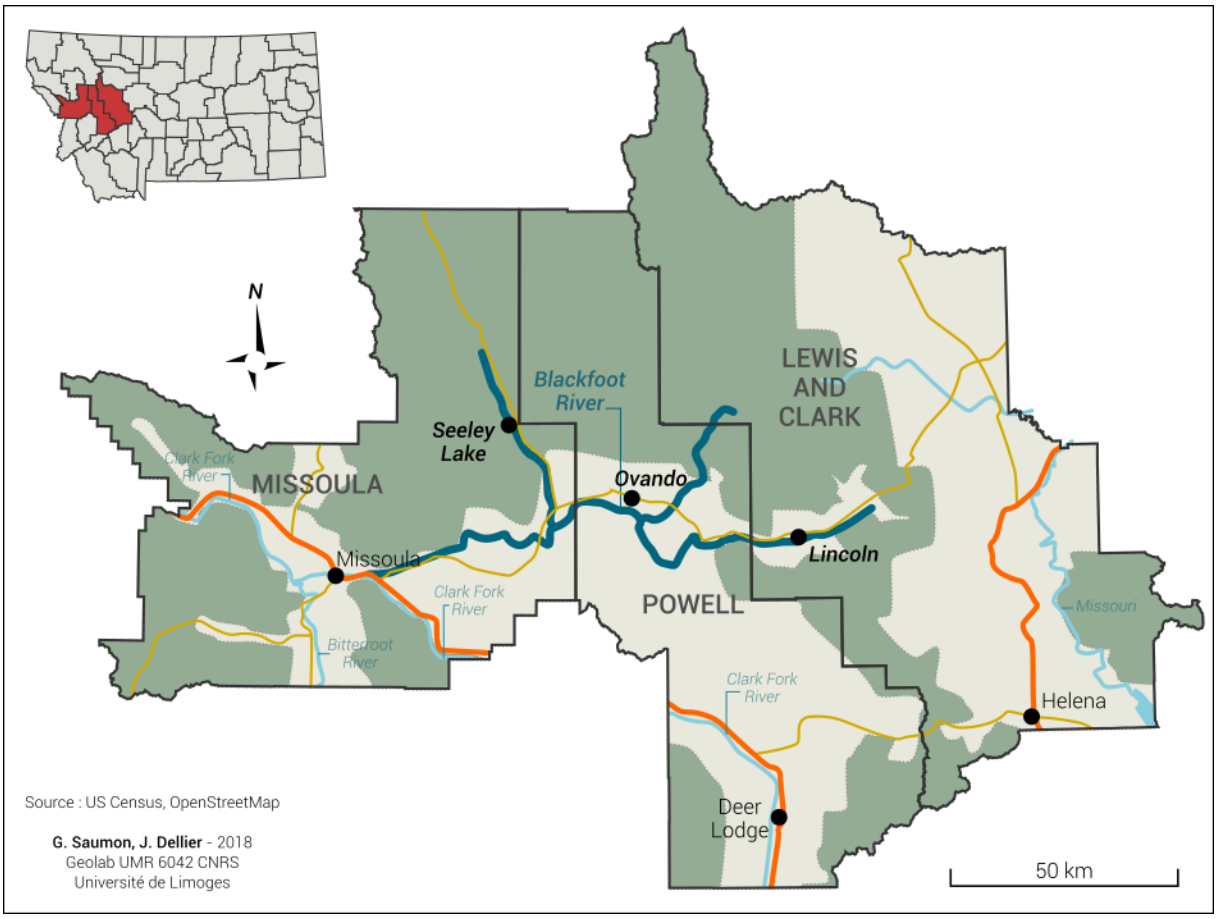


Figure 74 : la vallée de la Blackfoot

[251] Ce paragraphe s'appuie sur un article co-écrit avec Sylvain Guyot, « La mise en art de la Blackfoot Valley (Montana, USA) ou comment (ré)concilier le front minier et le front écologique ? », publié en 2017 dans la *Revue de Géographie Alpine* suite à un terrain réalisé ensemble en juin 2015. Si je ne la développe pas dans cette thèse, l'approche de ce territoire d'étude par le concept de « front », et spécifiquement par celui de « front écologique » (Guyot, 2009, 2011, 2015; Guyot and Richard, 2010), pourrait utilement éclairer la manière dont s'affrontent de manière conflictuelle dans l'espace comme dans le temps des usages antagonistes de l'environnement.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

L'initiative émerge d'un contexte territorial où les usages de l'environnement, et les valeurs qui les nourrissent, sont particulièrement contrastés. La vallée de la Blackfoot dans son ensemble en effet a été dominée pendant longtemps par l'économie ressourciste de l'*Old West* : extraction minière à partir de la découverte de l'or en 1865, puis *boom* du zinc et du plomb dans les années 1940 pour soutenir l'effort de guerre (fabrication de missiles et de munitions) ; exploitation du bois dans les forêts nationales d'Helena et de Lolo, dominant les activités de Lincoln, avec la création de nombreuses scieries ; *ranching* dans la partie centrale de la vallée, autour d'Ovando. Ces trois activités marquent encore non seulement les paysages, mais aussi les identités territoriales des habitants de la vallée de la Blackfoot, dont les valeurs environnementales sont pour beaucoup attachées à la composante productive de l'environnement. Or, ces mêmes paysages participent par ailleurs à l'essor des migrations d'aménités, et ce spécifiquement vers Ovando, considéré comme « the hub of the valley », et dont les vastes terres agricoles suscitent la convoitise d'*amenity ranchers* de plus en plus nombreux - une personne interrogée se désole de ses voisins présents uniquement une moitié de l'année (Ovando, 22 juin 2015, n°182). Au-delà de ces stratégies foncières caractéristiques des dynamiques du *New West*, les investissements des gentrifieurs de la vallée dans le capital environnemental s'inscrivent également dans le sous-champ faisant référence aux pratiques écologisantes, et l'antagonisme des positionnements des uns et des autres au regard de l'environnement prend, de manière cyclique, une forme conflictuelle lorsque des projets miniers sont soumis au débat public[252]. Ces crispations sont exacerbées par la manière dont la protection de l'environnement s'impose dans la vallée lorsque la logique *top-down* prévaut, de la création des forêts nationales en 1906 à la mise en place des *wilderness areas* de *Bob Marshall* en 1964 et de *Scapegoat* en 1972.

Ces différents rapports à l'environnement, aiguisés par l'installation régulière de nouveaux-arrivants porteurs de représentations et de valeurs singulières, sont potentiellement d'autant plus clivants dans la vallée de la Blackfoot qu'ils s'inscrivent dans un système territorial lui-même fragmenté. La vallée est en effet divisée administrativement en trois comtés, administrés par trois capitales situées à l'extérieur du bassin versant (Missoula, Deer Lodge pour le comté de Powell et Helena pour Lewis and Clark). Les localités de Seeley Lake, Ovando et Lincoln, non constituées en communes autonomes, sont gérées depuis leurs capitales respectives, ce qui complexifie la gestion publique de la vallée (Ovando, 19 juin 2015, n°169). Par ailleurs, si la région de Seeley Lake est dédiée au tourisme et aux activités récréatives, Lincoln, « *timber based* » (Ovando, 22 juin 2015, n°182), reste très marqué par son passé extractif, à l'image des territoires de l'*Old West* en crise - « *with people living on welfare* » (Ovando, 22 juin 2015, n°183), quand les *open spaces* d'Ovando accueillent de manière privilégiée les *amenity ranchs* de « *very wealthy people* » (Lincoln, 20 juin 2015, n°177). Entre une interprétation ressourciste de l'utilisation des sols - via l'agriculture, l'exploitation minière et forestière - et une relecture postindustrielle où le paysage est pensé comme le support d'expériences récréatives et contemplatives, entre des sites emblématiques des dynamiques du *New West* et d'autres connaissant les difficultés économiques de l'*Old West*, la perspective de résoudre les profondes divergences environnementales semble relever du pari.

[252] Dans les années 1990, le *McDonald Gold Project,* un projet d'extraction aurifère à l'est de Lincoln, a divisé les habitants de la vallée, parfois au sein des mêmes familles (Lincoln, 20 juin 2015, n°176 et 177) - une partie de la population souhaitait le retour d'une mine pour créer des emplois (Lincoln, 20 juin 2015, n°179) - au point que son évocation suscite encore aujourd'hui des réactions de gêne lors des entretiens réalisés.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Or c'est justement dans ce territoire divisé que la démarche collaborative initiée par le *Blackfoot Challenge* prend tout son sens. Le collectif, explique l'actuel président du bureau, répond à l'origine au besoin de protéger la vallée de la menace que représente la subdivision, mais est surtout né de la prise de conscience de la pollution de la Blackfoot, nécessaire aux activités de tous, habitant ou touriste, gentrifieur ou rancher : en 1989, l'ONG *American Rivers* déclare en effet que la Blackfoot est la rivière la plus en danger des Etats-Unis[253]. Lorsque le *Mike Horse Dam*, construit en 1941 pour retenir dans un lac artificiel les déchets de la *Mike Horse Mine*, se fissure en juin 1975, toutes les eaux contaminées du complexe minier se sont déversées dans la rivière. Elément déclencheur, la nécessité de travailler collectivement au salut de la rivière aboutit en la formalisation du *Blackfoot Challenge* en 1993[254] (Lincoln et Ovando, 20 et 22 juin 2015, n°177 et 183) : « *these guys found a way to sit down and try to discuss [...] it got people pretty excited because they really wanted to do it from you know a sort of community based instead of having someone else saying what to do* ». Réunissant « *different kind of people working together* », « *very creative people* », le collectif est présenté comme « *a story of local people taking charge of their own resources* » (Ovando, 22 juin 2015, n°182), favorisant *« a culture of collaboration* » (Missoula, 22 juin 2015, n°185), et son président est dithyrambique : *« that's the most powerful thing I've ever seen... that can move mountains!* » (Ovando, 22 juin 2015, n°182). Le *Blackfoot Challenge* repose en effet sur un modèle participatif, puisqu'il réunit environ 1 500 acteurs hétérogènes, de l'*Old* (ranchers traditionnels, forestiers...) comme du *New West* (membres d'organisations environnementales, *amenity ranchers*...), coopérant sur les problématiques environnementales de la vallée : en plus des propriétaires terriens de la Blackfoot, sont présents au sein du bureau des membres du *Nature Conservancy*, de l'*US Forest Service* et de l'*US Bureau of Land Management,* en raison du statut des terres concernées dans la vallée. Son fonctionnement repose sur le principe du « 80/20 » : faire avancer les questions consensuelles qui recueillent l'adhésion de 80 % des membres et discuter de manière constructive les 20 % de sujets problématiques restants, notamment concernant la gestion de la faune sauvage ou l'extraction minière (Ovando, 22 juin 2015, n°183) : « *the secret of what happened here is that we try to do as much we can with the 80 percents, but that doesn't mean we don't want to do... to have some hard conversations within the 20 percents* » (Ovando, 22 juin 2015, n°182). L'efficacité du *Blackfoot Challenge* peut s'observer par l'importance des *conservation easements* contractés dans la vallée, notamment avec le *Nature Conservancy* : c'est en effet l'association qui initie la prise de contact avec le propriétaire, s'appuyant sur son important réseau (Ovando, 19 juin 2015, n°169). Si le premier contrat de ce type dans l'histoire du Montana a été signé dans la vallée de la Blackfoot, vers Greenough, le positionnant comme laboratoire de démarches collaboratives innovantes, il faut souligner que la vallée est toujours considérée comme le territoire emblématique des *conservation easements*, avec plus de 80 000 hectares de terres aujourd'hui concernées. Sur les 730 000 hectares de la vallée, 485 000 bénéficient ainsi, sous une forme ou une autre, d'un statut de protection, m'indique une des coordinatrices du *Blackfoot Challenge* (Ovando, 22 juin 2015, n°183). Ces *conservation easements* par ailleurs s'inscrivent dans des projets de plus grande envergure, puisque l'immense opération de rachat des terres de *Plum Creek* en 2008, dans le cadre du *Montana Legacy*

[253] Tous les ans, l'ONG *American Rivers* publie un rapport intitulé *The America's Most Endangered Rivers,* afin d'encourager les politiques publiques en faveur de la protection de sites particulièrement vulnérables.

[254] Déjà en 1987, le groupement local « *Big Blackfoot Chapter of Trout Unlimited* », composé de propriétaires terriens, pêcheurs et biologistes, ambitionne de travailler collectivement à la restauration et la conservation de la rivière (Ovando, 22 juin 2015, n°182).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Project présenté dans le chapitre 6, et avant cela le *Blackfoot Community Project* de 2004[255], concernent la vallée de la Blackfoot (Ovando, 19 juin 2015, n°169).

A une échelle plus individuelle, le parcours d'un rancher traditionnel d'Ovando est emblématique de la manière dont le *Blackfoot Challenge* participe à faire évoluer les valeurs environnementales guidant les pratiques et représentations de ses membres. Issu d'une famille de ranchers, propriétaires de leurs terres depuis plusieurs générations, il témoigne du nouveau regard qu'il porte sur son travail depuis qu'il a adhéré à l'association : « *I think we're beginning to understand nature. I wouldn't say that 25 years ago I completely understand that at all. I think my education was more about through that single lands resource management in a way so more about agricultural industry, and now our land is wider and encompasses not only for the community values but for the wildlife conservation values. That I probably didn't understand in the late 80s. [...] They really taught me the values of you know... 25 years ago I hadn't thought about managing the wildlife at all... and yet today... we sort of base how we're managing our cows for the health of the wildlife and the health of the fisheries...* ». Il semble dorénavant avoir intégré à ses pratiques traditionnelles répondant aux valeurs de la composante productive de l'environnement une attention accrue aux caractéristiques écosystémiques de son ranch et une plus grande bienveillance envers la *wildlife*, révélant ainsi non seulement une nouvelle hiérarchisation des valeurs qui guident ses activités, mais également un changement d'échelle dans la perception de son métier - du ranch à l'ensemble de la vallée. A titre d'exemple, il a, à la grande surprise de son père, démantelé tous les barbelés du ranch pour les remplacer par un système plus flexible de fils électriques amovibles, afin de ne pas perturber la mobilité de la faune sauvage, faisant de sa propriété un corridor écologique. Ses nouvelles interactions avec les membres du *Nature Conservancy* et du *Montana Fish Wildlife and Parks* ont été déterminantes dans son évolution : « *it took me years of conversations»*. En lui faisant bénéficier de leurs réseaux et découvrir les outils nécessaires à l'évolution de ses pratiques, ils l'ont en réalité aidé à convertir son capital environnemental hérité en capital économique : ils lui ont ainsi conseillé de souscrire à des programmes financés de restauration des zones humides, ce qui lui permet finalement une bien meilleure production de fourrage - « *a win win system* » ; il reçoit des subventions pour la protection des oiseaux, ou encore des mammifères, sur son ranch désormais transformé en zone d'habitat. Par ailleurs, il a contracté avec le *Nature Conservancy* un *conservation easement* sur l'ensemble de son ranch en 1994, et tout l'argent issu de la transaction (cf chapitre 6) lui a permis de rembourser les dettes accumulées sur plusieurs générations : aujourd'hui, il affirme que son ranch ne serait pas viable économiquement sans le *Blackfoot Challenge*. *« I think that's a, you know, very fortunate way for to have been educated to this. [...] That's the luckiest thing I had in my life you know, I had the chance to make all those mistakes and yet somebody forces me to think different than my folks did... »* (Ovando, 22 juin 2015, n°182). L'adhésion de ce rancher au *Blackfoot Challenge* - les réseaux dont il bénéficie dorénavant, la nouvelle manière dont il appréhende son travail et les apports de capital économique ayant permis le maintien de son activité - constitue alors une belle illustration de la manière dont les approches collaboratives tendent à apaiser le jeu social, en réunissant des groupes sociaux dont les pratiques de l'environnement *a priori* divergent et en en faisant évoluer les valeurs : par là, elles semblent participer à réconcilier l'*Old* et le *New West*.

[255] Précurseur du *Montana Legacy Project* finalisé en 2008, piloté par le *Blackfoot Challenge* et le *Nature Conservancy*, le *Blackfoot Community Project* a consisté à acheter 35 000 hectares de forêts à *Plum Creek* pour les protéger du développement résidentiel (cf chapitre 6).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Dans la vallée de la Blackfoot, la potentialité d'une transition pacifiée entre ces deux facettes de l'Ouest américain est également revendiquée dans le projet artistique *in situ Blackfoot Pathway: Sculpture in the Wild*[256]. Créé en 2014 à l'initiative de Kevin O'Dwyer et de Rick Dunkerley[257], le parc de sculpture a pour ambition de valoriser le passé extractif de la vallée et de développer le tourisme sur un site pour le moment délaissé, en donnant de la visibilité à des éléments de l'*Old* et du *New West* - assuré par la participation active d'artistes internationaux mais également des habitants - tout en proposant une réflexion sur la fragilité des écosystèmes de la Blackfoot, à la base des sorties éducatives proposées aux plus jeunes. Rick Dunkerley, installé depuis 30 ans à Lincoln, a souhaité l'adhésion de la communauté avant de développer ce projet, financé exclusivement par des donations locales à internationales[258], et géré par une association à but non lucratif composée de résidents et d'acteurs de la vallée, dont des membres du *Blackfoot Challenge*.

Il faut tout d'abord souligner la portée symbolique du lieu choisi pour le parc de sculptures - une douzaine d'œuvres *in situ* ont été installées au cœur d'un bois. Or, ce terrain de 28 ha devait initialement accueillir une plus grande école, financée par la cession des droits d'exploitation minière à l'*Anaconda Company* dans le cadre du *McDonald Gold Project*, et destinée à accueillir les enfants des nouveaux arrivants attirés par les emplois créés. Le projet ayant été abandonné, à la suite d'importantes crispations sociales, l'école de Lincoln loue le terrain à l'association : l'enjeu d'y développer un projet capable de réconcilier des populations aux attentes et représentations antagonistes était donc crucial (Lincoln, 20 juin 2015, n°172).

Le ré-usage des ressources naturelles traditionnelles de l'*Old West* dans le cadre d'un processus artistique de réappropriation de ces éléments, caractéristique de la logique post-industrielle du *New West*, crée en effet des ponts entre acteurs et pratiques. Ainsi, l'œuvre *Montana Memory: Re-Imagining the Delaney Sawmill TeePee Burner* (photographie 54), réalisée par Kevin O'Dwyer, est caractéristique d'un projet ayant pour objectif de tisser des liens avec le passé extractif de la vallée, au point d'être utilisé comme logo de communication. Il s'agit en effet de l'ancien brûleur d'une scierie locale fermée en 1971, déplacé dans le parc de sculpture, et équipé de panneaux solaires pour proposer un éclairage nocturne orangé évoquant le temps de son fonctionnement. Pour réaliser cette œuvre, l'artiste a fréquenté les archives et réalisé des entretiens avec les anciens employés de la scierie. A ce ré-usage d'un patrimoine industriel à des fins artistiques semble répondre l'œuvre *Picture Frame*, de Jaakko Pernu, véritable tableau de branches collectées sur place, rappelant la place du bois dans l'économie de la vallée (photographie 54).

[256] Sylvain Guyot et moi-même avons eu la chance de visiter le parc de sculpture accompagnés de son fondateur, Kevin O'Dwyer, le 20 juin 2015.

[257] Kevin O'Dwyer est un artiste métallurgique et commissaire artistique irlandais, Rick Dunkerley est un artiste métallurgique américain. Ils se sont rencontrés en 2011 à Seattle, dans le cadre d'une résidence artistique autour de l'acier (Lincoln, 20 juin 2015, n°172).

[258] Des artistes de renommée internationale tels que Chris Drury et Brandon Ballengee ont été sollicités pour ce parc de sculpture, bénéficiant de l'important réseau de Kevin O'Dwyer (Lincoln, 20 juin 2015, n°172).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 54 : *TeePee Burner* et *Picture Frame*

De gauche à droite : Montana Memory: Re-Imagining the Delaney Sawmill TeePee Burner, Kevin O'Dwyer ; Picture Frame, Jaakko Pernu ; Lincoln, 20 juin 2015 (clichés G. Saumon)

De même, *A Gateway of Change*, réalisé par Jorn Ronnau, qui représente un totem, dont les inscriptions en anglais ont été traduites en langue Crow, une porte, réalisée en bois local de pin, et une cité d'or - venant rappeler la découverte de l'or au fondement du développement de la vallée, et la ville extractive que Lincoln aurait pu devenir - ainsi qu'un siège d'où le public est invité à contempler l'œuvre (photographie 55), met en scène les différents éléments naturels et culturels au cœur de l'identité locale : installé dans le siège, le public est face à une porte venant signifier le passé comme l'étendue des devenirs de la vallée, entre héritage des Nations indiennes[259], activités extractives, et rôle des *Nature Writings*.

Egalement emblématique de la démarche de réconciliation de l'*Old* et du *New West*, l'installation de certaines oeuvres a nécessité la participation d'une partie de la population locale, faisant collaborer artistes et résidents autour d'une même matière première réinterprétée. Ainsi, *Hill and Valley* de l'artiste Steeven Siegel, réalisée en 2014 à partir de 14 tonnes de journaux, 200 kg de clous et 28 troncs de pins (photographie 56), est l'œuvre ayant le plus bénéficié de l'implication de la communauté locale : 10 personnes au moins sont venues quotidiennement, pendant trois semaines, disposer les journaux sur la structure et les clouer au marteau. Faisant directement référence, par sa forme, au biomimétisme, tout en proposant une ré-interprétation de la ressource traditionnelle du bois, l'installation réconcilie les composantes post-productives, productives et écologiques de l'environnement, et semble parler à tous.

[259] Il faut ici souligner qu'il s'agit de la seule œuvre faisant référence aux Nations indiennes, et aucun artiste indien n'est intervenu dans le processus artistique : si le projet tend à une réconciliation entre l'*Old* et le *New West*, il reste très « blanc » dans son élaboration.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Photographie 55 : *A Gateway of Change*

A Gateway of Change, Jorn Ronnau ; Lincoln, 20 juin 2015 (clichés G. Saumon)

Photographie 56 : *Hill and Valley*

Hill and Valley, Steeven Siegel; Lincoln, 20 juin 2015 (clichés G. Saumon)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Car quelle que soit leur date d'installation dans la vallée de la Blackfoot, ce projet artistique crée de la cohésion sociale entre les participants : « *it's adding life to the community* » explique une des coordinatrices du *Blackfoot Challenge* (Ovando, 20 juin 2015, n°83). Il permet d'associer localement les artisans héritiers du passé extractif de la vallée et les nouveaux habitants en quête certes d'aménités environnementales, mais également de contenu culturel, satisfaisant spécifiquement l'idéal-type de l'alter gentrifieur. Mais plus encore, le parc de sculptures devient un lieu de conversion de capital environnemental - spécifiquement issu du sous-champ productif - en capital culturel pour les tenants de l'*Old Wes*t, auxquels est offerte la possibilité de participer pleinement à la réinterprétation artistique de leur usage traditionnel des matières premières locales. Par là, il constitue un excellent instrument de pacification dans la transition identitaire de la vallée de la Blackfoot, de l'*Old* au *New West*.

Si le parc de sculpture suscite majoritairement de l'enthousiasme de la part de la communauté locale, plusieurs résidents rencontrés sont en revanche plus sceptiques, certains inquiets notamment qu'un tel projet artistique attire encore davantage de nouveaux habitants et citant ouvertement la vallée de la Bitterroot comme contre-modèle (Lincoln, 20 juin 2015, n°180), « where *people want development* » (Ovando, 19 juin 2015, n°169). Attachés à faire de la vallée de la Blackfoot « *the opposite* » (Potomac, 19 juin 2015, n°168), les membres du *Blackfoot Challenge* n'hésitent pas alors à considérer leur territoire à l'inverse comme « *a model* », considérant que l'approche collaborative qu'ils ont initiée « *really made that valley kind of unique* » (Potomac, 19 juin 2015, n°168). La vallée apparaît alors comme l'incarnation territoriale d'une dynamique collective réussie, à même de gérer de manière pacifiée les antagonismes socio-environnementaux exacerbés par les processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale. Mais le processus transitionnel, de l'*Old* au *New West*, qui semble être proposé dans la vallée de la Blackfoot doit aussi être analysé de manière critique : s'il tend, via le *Blackfoot Challenge* et l'art *in situ*, à réconcilier les tenants de l'un et de l'autre autour d'objets communs, le premier a aussi pour effet, à travers notamment les *conservation easements*, de limiter les subdivisions et donc de sélectionner socialement les catégories de nouveaux arrivants, dotés de suffisamment de capital économique pour acquérir d'immenses ranchs (Ovando, 22 juin 2015, n°183), quand le second, parce qu'il vide les matériaux de leur signification productive originelle, doit également être interrogé comme instrument d'imposition d'un nouveau rapport à l'environnement.

2.2. Lecture critique du rural post-productif et de l'environnementalisme « *mainstream* » : de l'imposition de valeurs environnementales aux stratégies d'accumulation du capital

Il s'agit alors de considérer autrement la manière par laquelle des groupes sociaux aux représentations et pratiques de l'environnement divergentes voire antagonistes semblent se réconcilier dans l'Ouest du Montana. En effet, l'essor des démarches de médiation et des approches collaboratives peut être interprété comme une preuve de la réussite des gentrifieurs à diffuser leurs valeurs et définitions légitimes de l'environnement, le consensus devenant par là l'instrument d'une domination plus subtile. Par ailleurs, certaines organisations environnementales radicales observent d'un œil critique le fonctionnement de leurs rivales plus consensuelles, dont le succès repose sur la volonté des gentrifieurs de verdir leur capital économique, et critiquent la façon dont ces dernières obéissent surtout à des stratégies d'accumulation du capital, reproduisant par là les modèles

Licence CC BY-NC-ND 3.0

d'investissements portés par les gentrifieurs et entreprises privées lorsqu'ils prennent les habits du mécène.

Les gentrifieurs dans l'Ouest du Montana s'appuient en effet sur leurs actifs pour diffuser leurs valeurs environnementales et imposer, plus ou moins consciemment, leur propre définition de l'environnement, dans les situations de crispations mais aussi dans les processus de médiation et les approches collaboratives. Ainsi, si le parc de sculpture de la vallée de la Blackfoot tend à tisser de nouveaux liens entre des activités et des groupes sociaux *a priori* irréconciliables - l'art devenant le vecteur, d'autant plus puissant qu'il crée une image, d'une forme de médiation socio-environnementale -, le nouvel usage proposé à partir de matériaux traditionnels peut aussi être interprété comme la manifestation de l'imposition subtile d'un nouveau rapport à l'environnement dans l'Ouest du Montana. A titre d'exemple, le déplacement de l'ancien brûleur, dans le cadre de l'œuvre *Montana Memory: Re-Imagining the Delaney Sawmill TeePee Burner*, incarne certes une forme de transition pacifiée de l'*Old* vers le *New West*, mais surtout, en proposant une représentation artistique, figurée, de cette transition, d'autant plus absolue qu'elle consiste à solliciter les acteurs de l'*Old West* pour qu'eux-mêmes participent à la fabrique du *New West*, l'affirme et l'assoie en la mettant en scène. Le réinvestissement des matières premières, dorénavant vidées de leur signification et de leur valeur productive, pour obéir aux attentes culturelles des gentrifieurs, est caractéristique de la nouvelle hiérarchisation des valeurs environnementales dans l'archipel du *New West*, dorénavant dominées par la composante post-productive, la mise en art devenant alors la manifestation d'une forme de *soft power* de la part des gentrifieurs, alter gentrifieurs en tête. De la même manière, si les *conservation easements*, en plein développement dans l'Ouest du Montana, peuvent être considérés comme l'outil d'une passation pacifiée entre ranchers traditionnels et *amenity ranchers*, et l'instrument d'un nouveau consensus réunissant les tenants de l'*Old* et du *New West* autour de la même volonté de conserver les *open spaces*, la manière dont ils participent à transformer le rural en paysage peut être interprétée comme une preuve supplémentaire de la domination des valeurs environnementales portées par les gentrifieurs. Certes, les ranchers traditionnels ont dorénavant les moyens de maintenir leur exploitation grâce à cette transaction, mais leur ranch perd symboliquement dans l'opération sa portée productive, ses derniers éléments fermiers n'ayant désormais vocation qu'à agrémenter le cadre paysager des gentrifieurs - ils viennent ainsi enrichir le panel d'aménités environnementales participant à l'attractivité de l'Ouest du Montana. Ayant particulièrement investi dans le capital environnemental, les gentrifieurs tendent alors, par l'imposition subtile et plus ou moins stratégique d'une nouvelle hiérarchisation des valeurs environnementales sur mon territoire d'étude, à donner plus de poids, sur le « marché des capitaux », aux investissements qu'ils ont réalisés dans des sous-champs devenus dominants - ceux faisant référence à la composante post-productive et aux valeurs relatives à l'habitat et au paysage majoritairement.

Alors qu'ils investissent massivement dans ces deux sous-champs, les gentrifieurs tendent par ailleurs dans l'Ouest du Montana à mettre également en œuvre une part de leur capital économique dans le financement de la protection de l'environnement, alimentant toute une filière d'organisations environnementales disposant de budgets colossaux, et ce parce que les investissements qu'ils réalisent dans le capital environnemental au nom des valeurs correspondant

Licence CC BY-NC-ND 3.0

aux pratiques écologisantes sont immédiatement convertibles en capital social. Le fonctionnement de ces organisations environnementales est alors décrié par des groupes plus radicaux leur reprochant de pervertir les valeurs environnementales qu'ils sont censés porter, pour répondre avant tout à leurs ambitions économiques : pour la fondatrice de l'organisation *Enhancing Montana's Wildlife and Habitat* de Bozeman, « *a number of these conservation groups, that some people call "neoconservationist groups", are oriented towards their membership, and a good portion of their stands are based on whether or not they'd be able to generate money of that particular issue* » (Bozeman, 18 juin 2014, n°106). Un membre de l'organisation environnementale *Conservation Congress* rencontré à Livingston s'affole de la corruption de ces grands groupes, qui ne protègent pas l'environnement par convictions mais parce qu'il s'agit de leur métier ; mais surtout, *« how can a nonprofit have a billion dollar budget?* » (Livingston, 19 juin 2014, n°109). La *Greater Yellowstone Coalition*, *Trout Unlimited*, la *National Wildlife Federation*, le *Sierra Club*, et surtout le *Nature Conservancy* sont les principales cibles de ces critiques (Bozeman et Livingston, 13, 18 et 19 juin 2014, n°92, 106 et 109). Avec des budgets similaires aux plus grandes entreprises privées, ils réalisent de véritables opérations financières et connaissent les mêmes logiques concurrentielles pour convoiter les financements des particuliers et des entreprises : « *those non-profit organizations [...] are extremely competitive... by competitive I mean donations, trying to be the person who speaks for the Crown of the Rockies, the person who speaks for the land trusts, the person who speaks for the fish...* » (Missoula, 21 mai 2014, n°34). La ressource que ces grandes organisations exploitent est la protection de l'environnement, conscientes de la convertibilité entre capital environnemental et capital économique. Le parcours du *CEO* du *Nature Conservancy*, présenté sur le site officiel du groupe, est à ce titre éclairant : « A former managing director and Partner for Goldman Sachs, where he spent 24 years, Mark brings deep business experience to his role leading the Conservancy, which he joined in 2008. [...] In 2005, after two decades as an investment banker, Mark was tapped to develop the firm's environmental strategy and to lead its Environmental Markets Group. Inspired by the opportunity to help businesses, governments and environmental organizations work together in new, innovative ways, Mark left Goldman Sachs in 2008 to head up The Nature Conservancy » (source: www.nature.org).

Dans cette opposition entre organisations environnementales, les camps sont clairement définis, et ces deux types de groupes, qualifiés d'environnementalistes « *mainstream* » d'un côté et d'activistes « *hardcore* » de l'autre, s'identifient très bien les uns les autres - « *We're more from the hardcore activists* » (Livingston, 19 juin 2014, n°109) et s'organisent en réseau : j'ai ainsi pu rencontrer plusieurs membres et fondateurs des groupes les plus radicaux de l'Ouest du Montana, *Enhancing Montana's Wildlife and Habitat* (Bozeman, 18 juin 2014, n°106), *Conservation Congress*, la *Swan View Coalition* (Bigfork, 7 juin 2014, n°74) et l'*Alliance for the Wild Rockies* (Bozeman, 13 juin 2014, n°92) qui regroupe plusieurs organisations d'activistes « *hardcore* ». Quant aux environnementalistes « *maintream* » rencontrés, leur fonctionnement en réseau repose pour beaucoup sur l'*Environmental Studies Program* de l'Université de Missoula, dont est issu un nombre important de membres (figure 75).

« *Mainstream* » ou « *hardcore* », ces deux types d'organisations environnementales ont pour point commun de ne pas s'apprécier - un membre de la *Wilderness Society* soupire quand j'évoque les plus radicales (Bozeman, 18 juin 2014, n°105) quand de l'autre côté un membre du *Conservation Congress* m'explique : « *you're battling people who are supposed to be on your side. It's very discouraging* » ; et ajoute : « *I know how to fight the Forest Service, I know how to fight industrials,*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

but how do you fight the people who are supposed to be working with you? » (Livingston, 19 juin 2014, n°109). Les organisations « *hardcore* » méprisent alors l'approche collaborative que les environnementalistes « *mainstream* » incarnent : « *The Greater Yellowstone Coalition is a group which collaborates so much [...] they're more worried about their fundraisers and getting big donors and you know big ranchers on their boards than they are fighting for wild animals and places. And if that is collaboration you know, I'm against it* » explique l'écrivain Doug Peacock, proche des plus radicaux (Emigrant, 19 juin 2014, n°110) ; « *in Montana the word collaboration has become a really dirty word* » affirme quant à elle la fondatrice du groupe *Enhancing Montana's Wildlife and Habitat* (Bozeman, 18 juin 2014, n°106). Et lorsque le membre du *Conservation Congress* précise : « *for the work I do I hate the collaboration. In their mind, a lose-lose is a win* » (Livingston, 19 juin 2014, n°109), le chercheur d'*Headwaters Economics* rencontré à Bozeman considère de la même manière que l'approche collaborative procède d'une stratégie politique visant à faire accepter à tous une décision qui ne convient finalement à personne - autre lecture du principe du « 80/20 » énoncé notamment par le *Blackfoot Challenge* (Bozeman, 18 juin 2014, n°103).

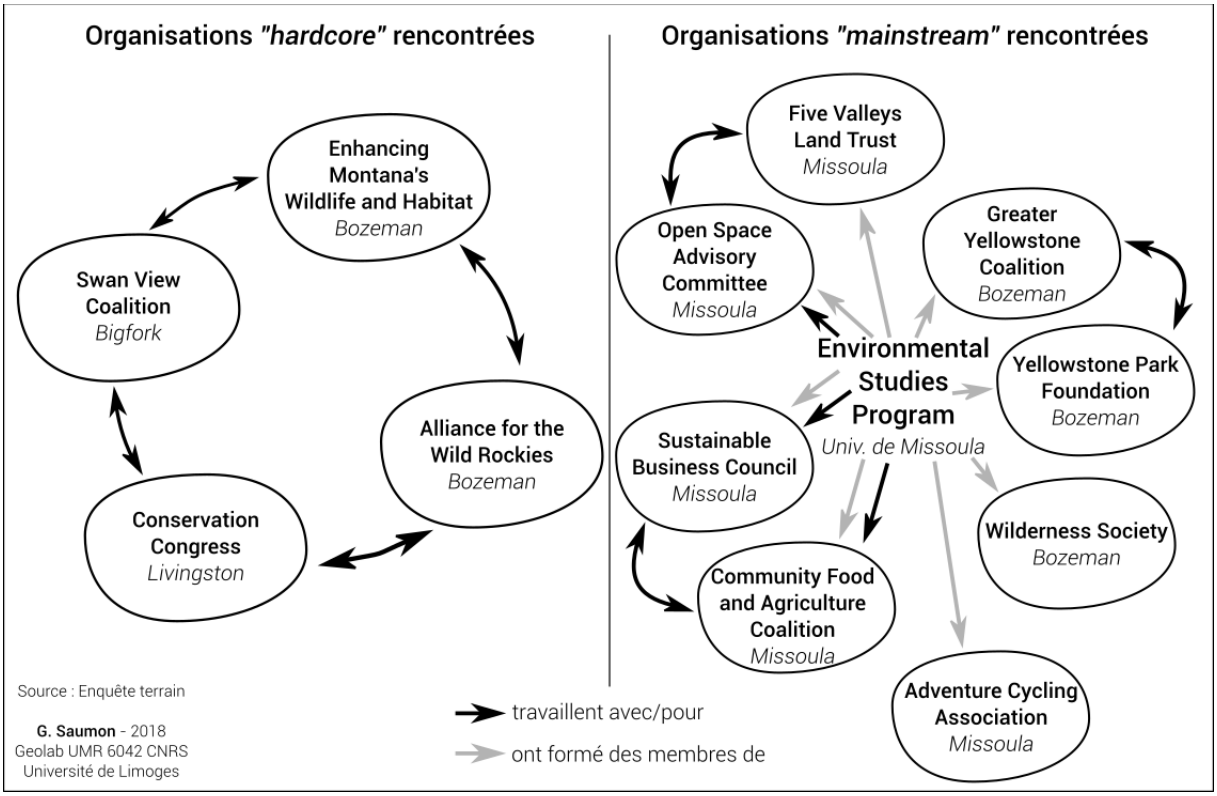


Figure 75 : organisations environnementales « *hardcore* » et « *mainstream* », deux fonctionnements en réseau bien différenciés

Il s'agit alors de considérer d'une autre manière l'approche collaborative si répandue aujourd'hui dans l'Ouest américain, qui semble aussi naître de la nécessité pour les organisations environnementales « *mainstream* » de travailler en partenariat et d'être particulièrement complaisantes avec des entreprises privées qui financent une grande partie de leurs fonds colossaux. Pour le membre du *Conservation Congress* interrogé, « *a lot of conservation groups have been influenced by money and industries, corporations and so they don't take strong positions because*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

they get all this money not too. And it's very insidious and I think it's horrible and personally I would rather these people just completely get out of environmental work because they make my job harder and they're not protecting the environment. And then you have some groups like the Nature Conservancy, are you familiar with them? They're an international organization and they're the worst, I mean they have a budget over a billion dollars a year, even the more mainstream groups are very critical of them. And they get most of their money from corporations » (Livingston, 19 juin 2014, n°109).

De la vocation des organisations « *mainstream* » de plaire aux entreprises privées, et spécifiquement les entreprises d'exploitation de la ressource qui sollicitent ce genre d'investissement pour leur image à l'heure de l'injonction environnementale - le fameux *greenwashing* -, ambition absolument non partagée par les activistes plus radicaux, naissent des approches très différentes de l'environnement entre les deux types d'organisations. Les environnementalistes « *mainstream* » seraient davantage anthropocentrés, et les activistes « *hardcores* » écocentrés : « *You know some of these groups are helping the Forest Service to plan timber sales, they're helping ranchers to graze better on public lands... it's so insidious* [...] *Greater Yellowstone Coalition, Montana Wilderness Association, Trout Unlimited, National Wildlife Federation. All these groups promote logging. They're not environmental groups* », explique le membre du *Conservation Congress* rencontré (Livingston, 19 juin 2014, n°109). Le fondateur de la *Swan View Coalition* de son côté s'enflamme : « *to be honest, there's quite a division at this point of time in these conservation groups.. So there's a number of groups now that actually are into what they call 'collaboration' here, which historically is a very negative term, as you know. [...] The big distinction is we advocate for fish and wildlife as a priority and we of course consider the needs of human beings as well, but then historically the needs of people have been considered first and fish and wildlife they don't have a voice if there're no conservation group speaking for them. And we think that the timber industry and the mining industry - they're quite able to speak for themselves and they have a lot of money to deal with* » (Bigfork, 7 juin 2014, n°74).

Mais ce sont surtout les modalités d'actions qui divergent entre les deux types d'organisations : alors que les activistes « *hardcore* » multiplient les procès à l'encontre des entreprises extractives, mais surtout contre les agences fédérales, ils reprochent aux environnementalistes « *mainstream* » de travailler en partenariat avec ceux qui pourtant menacent l'environnement. Ce sont en effet les agences fédérales qui sont les premières cibles des activistes, comme l'*US Forest Service* du *Department of Agriculture* ou le *Department of Fish, Wildlife and Parks*, et ce notamment parce que ces terres publiques sont soumises à une multiplicité d'usages qui ne conviennent pas aux tenants d'une approche écologique de l'environnement (Bigfork, 7 juin 2014, n°74) : « *we're using the science and the law to try to force them to do what they're supposed to do, and we're trying to change the law to back up the scientific wildlife management* » explique ainsi la fondatrice de l'organisation *Enhancing Montana's Wildlife and Habitat*, appliquée à suivre de près tous les projets de ces agences (Bozeman, 18 juin 2014, n°106). Pour le créateur de l'*Alliance for the Wild Rockies*, « *we're small groups of people up against the very large forces: government, industries and corporations* [...]: *you can talk to the highest level of Forest Service administration in the United States... their number one problem is us. These little groups that are spread out in our region, that are just fighting the best they can, with not much resources but with a lot of passion and a lot of experience. And so far we do pretty well* » (Bozeman, 13 juin 2014, n°92). A l'inverse, « *you have collaborators saying we're the good guys, we sit down and we agree with the timber industry and we*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

agree with the snowmobilers and the mountain bikers and... and we're the good people » critique un membre de la *Swan View Coalition* (Bigfork, 7 juin 2014, n°74). Il prend alors l'exemple du partenariat développé par la *Montana Wilderness Association* avec l'entreprise du bois de Columbia Falls *Stoltze Land & Lumber Company,* le *Whitefish Range Partnership*, signé en novembre 2013. Dans la brochure de l'association, l'approche collaborative est en effet au cœur de la démarche : « The *Whitefish Range Partnership* is a group comprised of many stakeholders ranging from conservation, timber and motorized recreation interests to sportsmen and businesses. [...] From the beginning we had agreed to shoot for the moon and reach 100 percent consensus on our package of recommendations, an ambitious goal to say the least. The night of our final vote, we gathered around the familiar table at Stoltze Land and Lumber in Columbia Falls, and despite the challenges brought on by our differences, we were surprisingly jovial » (*Wild Montana*, brochure promotionnelle de la *Montana Wilderness Association*, 2014, p.4). Or, avec ce partenariat, l'entreprise va pouvoir doubler la superficie de ses exploitations dans les *Whitefish range*, opération rendue légitime parce qu'elle convoque dorénavant la rhétorique des acteurs dominants, tout en maintenant son approche ressourciste de l'environnement. La nouvelle hiérarchisation des valeurs dans l'archipel du *New West* ne serait-elle parfois qu'un effet de langage ? Cette stratégie discursive viendrait alors révéler d'une autre manière encore la domination des valeurs environnementales portées par les tenants du *New West*, les entreprises extractives héritières de l'économie de l'*Old West*, pour survivre, devant réaliser cette transition rhétorique. De même que les différentes modalités d'investissements des gentrifieurs dans l'environnement peuvent être interprétées comme des stratégies d'accumulation du capital, la manière dont les organisations environnementales « *mainstream* », les entreprises privées de l'économie extractives et les agences fédérales coopèrent autour d'objets devenus communs semble révéler en quoi l'environnement est toujours dans l'archipel du *New West* le support privilégié d'investissements financiers, réalisés au nom de nouvelles valeurs dominantes.

L'ensemble de ces acteurs peuvent alors être considérés comme les nouveaux maîtres du jeu social dans l'Ouest du Montana. Il faut en effet considérer la façon dont les organisations environnementales reproduisent dans leur entre-soi associatif les rapports de domination qui structurent l'archipel du *New West*. Ainsi, les activistes « *hardcore* » rencontrés partagent le sentiment d'être les acteurs marginaux du champ environnemental : « *I think the hardcore activists are very marginalised. [...] Our groups are very small, we don't have a lot of money, because we don't take corporate money, so we have a real disadvantage for getting our message out* » témoigne un membre du *Conservation Congress* (Livingston, 19 juin 2014, n°109) ; « *we've always been marginalized to a degree: the difference now is that you have conservation groups intentionally leaving other groups out of the process and intentionally trying to marginalize those of use that are really doing the great work. [...] So now we feel a bit more marginalized by people that we should be able to call our peers and associates in the conservation movement* » explique de son côté le fondateur de la *Swan View Coalition* (Bigfork, 7 juin 2014, n°74). Par là, la *collaborative conservation* serait une des manifestations des rapports de pouvoir dans l'Ouest du Montana, réunissant uniquement les dominants du jeu social qui réalisent des investissements stratégiques dans le capital environnemental, conscients de sa convertibilité en capital social et économique - les environnementalistes « *mainstream* » qui constituent la voix majoritaire dans le milieu de la protection de l'environnement, les grandes entreprises privées et les gentrifieurs qui tendent ainsi à « verdir » leurs actifs. L'affichage systématique, dans les rapports financiers, de la liste des généreux donateurs des organisations environnementales contribue à la fabrique de cet entre-soi élitiste,

Licence CC BY-NC-ND 3.0

reposant sur la dotation en capital d'un cercle très privilégié de mécènes de l'environnement. En témoigne également la localisation des bureaux de ces organisations « *mainstream* », concentrés dans les sites les plus attractifs de l'archipel du *New West*, aux côtés des mécènes gentrifieurs qui en sont membres ou donateurs : *« Whitefish tends to be kind of a trendy place and so for instance the Montana Wilderness Association, they moved their office to Whitefish, from Kalispell »,* constate le fondateur de la *Swan View Coalition* (Bigfork, 7 juin 2014, n°74), reproduisant la géographie sélective des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale constatée précédemment (cf chapitres 5 et 7).

L'approche collaborative, formule obligée des politiques environnementales contemporaines dans l'Ouest du Montana, n'en est alors que plus aveugle aux inégalités environnementales qui apparaissent dans les creux de l'archipel. Réunissant autour d'une même table les dominants du jeu social, elle participe à écrire une histoire environnementale méliorative et profondément injuste. Ainsi dans l'ouvrage dirigé par Philip Brick sur l'essor de la *collaborative conservation* dans l'Ouest américain (Brick et al., 2000), un chapitre est entièrement consacré à la mise en œuvre de la restauration de la *Clark Fork*, sans qu'à aucun moment ne soit mentionné le nom d'Opportunity, que ce soit dans le corps du texte ou dans la carte de localisation de la rivière proposée en début du chapitre (Snow, 2000b). L'auteur écrit même : « there's more to this river story than just the ongoing ecological tragedy reported in local newspapers and national magazines. In fact, there is a parallel Clark Fork story, largely unreported and unknown, but truly hopeful. It's a story about cooperation, trust, innovation, and willingness to take some risks. Let's start a new beginning » (Snow, 2000b, p.92). L'approche collaborative pourrait alors être interprétée comme le processus par lequel les nouveaux dominants du champ environnemental se réunissent et écrivent ensemble la *success story* venant légitimer des décisions stratégiques qui participent à entériner les profondes injustices socio-environnementales au cœur de l'archipel du *New West*. Pour autant, les activistes « *hardcore* » sont-ils plus sensibles à ces injustices ? Leur positionnement extrême dans le champ environnemental participe de fait à la marginalisation des plus précaires, puisqu'ils demeurent aveugles aux considérations socio-économiques de ces derniers.

Ainsi, au-delà des cas très spécifiques d'injustices environnementales développés dans le chapitre 7, l'ensemble de mon territoire d'étude est modelé par des rapports de domination, au cœur desquels l'imposition de valeurs environnementales, dans le conflit ou de manière plus subtile dans un consensus apocryphe, et la capacité à mettre en œuvre ses actifs dans une stratégie globale d'accumulation du capital sont structurantes. La fiction vient alors mettre en scène l'apparition de ces nouveaux personnages maîtres du jeu social, et, en allant jusqu'à assassiner le Californien qui les incarne de la manière la plus absolue, est la catharsis des rapports de force qui structurent aujourd'hui le champ environnemental dans l'Ouest du Montana.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

3. Retour à la littérature : la fiction, expression cathartique des rapports de force dans l'Ouest du Montana

Je tenais à clore ma thèse par un retour à la littérature. Après avoir souligné dans le premier chapitre la place des récits d'environnement dans l'élaboration d'une pensée sur la *wilderness* et l'Ouest américain, l'analyse de mon territoire d'étude a été nourrie en partie par l'ambition d'interroger la capacité de la littérature à susciter des mobilités : j'ai ainsi mis en évidence la manière dont elle a joué un rôle dans la fabrique d'une identité territoriale attractive (chapitre 4) mais également dans la diffusion de valeurs environnementales et la constitution d'un champ éponyme véritablement structurant dans l'Ouest du Montana (chapitre 6), les écrivains pouvant par là être considérés comme des producteurs symboliques. Or, si la littérature participe à l'élaboration de représentations attractives à l'origine des processus de migrations d'aménités et de gentrification, elle met en scène, en retour, ces nouvelles dynamiques et les entérine en fabriquant de nouveaux personnages archétypaux : la fiction enregistre ainsi - et pérennise - la mutation qu'elle a participé à susciter, tout autant qu'elle en est la *catharsis* puisqu'elle met au jour la violence des rapports de domination qui en résultent.

Il faut tout d'abord évoquer la manière dont certaines oeuvres de *Nature Writing* constituent des formes de témoignages au sujet des tensions suscitées par les dynamiques de migrations d'aménités - les écrivains étant en grande majorité des néo-arrivants. A ce titre, Rick Bass dans *Winter* (Bass, 2010) évoque les railleries rituelles des locaux constatant l'inexpérience de ces débutants - lorsqu'en panne, il n'ose pas, par peur des moqueries, demander de l'aide aux habitants du village de Yaak (texte 54), lorsque, de la même manière, il redoute la réaction de ses voisins dont il sollicite l'assistance (textes 55 et 56) : le souci d'être considéré comme le citadin inadapté à la vie sauvage semble chez Bass récurrent. Mais au-delà de ces railleries, l'auteur souligne les différences de pratiques entre néo-arrivants et individus originaires du Montana (texte 57), et certaines formes de rejets envers ces nouveaux-venus, plus ou moins pacifiques (textes 58 et 59). Par ailleurs, il faut souligner la manière dont il incarne aussi, involontairement, l'élitisme d'une dynamique migratoire dont les personnages principaux demeurent aveugles aux creux de l'archipel du *New West*. Dans *Winter*, lorsqu'il se positionne contre les nouveaux projets miniers à Libby (texte 60) - sans jamais mentionner l'histoire de *W.R. Grace Corporation* et la contamination de la ville à la vermiculite - il adopte une lecture très simpliste des positionnements dans le conflit environnemental, dotant les habitants de Libby d'une voix unanime (texte 61) et surtout, de manière hautement symbolique, se réfugie de l'autre côté de la montagne (texte 62), ce qui vient signifier malgré la proximité spatiale le mépris des tenants du *New West* au regard des désastres environnementaux auxquels semblent condamnés les dominés du jeu social[260]. Rares sont les oeuvres littéraires inscrites dans le Montana qui tendent en effet à montrer son autre visage : pour l'écrivain Smith Henderson, interrogé en octobre 2016 par *L'Humanité*, « Beaucoup de gens écrivent sur l'Ouest d'une façon très romantique,

[260] Rick Bass est par ailleurs un écrivain peu apprécié par les activistes « *hardcore* » rencontrés, qui lui reprochent d'incarner l'hypocrisie de l'approche collaborative : « *He says a lot of good things but he's not willing to defend the forest against the people who propose to log it. He supports logging. He's trying to sell books. And he's one of the biggest problems because he has a voice. If you read him carefully, [...] he would not sue the Forest Service to stop the logging in his hometown, he advocates logging, through the coalition up in the Yaak. It's really flavored East Coast writings. He's got a market, and he writes for the market* » lui reproche ainsi le fondateur de l'*Alliance for the Wild Rockies* (Bozeman, 13 juin 2014, n°92).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

c'est une sorte de fétiche. Et c'est n'importe quoi ! » (Joubert, 2016). Dans *Yaak Valley, Montana*, il s'efforce au contraire de montrer, à travers le métier d'assistant social du personnage principal, la misère socio-économique à laquelle est soumise une partie de ses habitants, drogués, alcooliques ou malades (texte 63), et reclus dans la petite ville en crise de Tenmile. Si la ville est fictive, son ancrage régional est bien réel, et permet à l'auteur de témoigner des crises sanitaires des territoires exclus du *New West* (texte 64).

Si cette littérature sociale et critique demeure bien discrète dans l'Ouest du Montana au regard du succès rencontré par des *Nature Writings* plus consensuels, il faut cependant souligner le développement de formes fictionnelles attachées à traduire la mutation socio-environnementale que connaît mon territoire d'étude. Il me parait alors intéressant d'interroger la manière dont la fiction, et spécifiquement le roman policier, nous raconte autrement ce que la géographie tend à étudier[261]. Ainsi, si elle a participé à la nouvelle attractivité du Montana en y ancrant de manière définitive la pratique de la pêche à la mouche, elle enregistre aussi aujourd'hui avec humour les dynamiques suscitées par cette activité devenue incontournable, parfois en faisant directement référence à l'impact du film *A River Runs Through It* sur les migrations d'aménités (texte 65). Dans *L'Homme qui voulait vivre sa vie* de Douglas Kennedy, la ville fictionnelle de Mountain Falls semble incarner les dynamiques de gentrification que connaissent les sites les plus attractifs du Montana (texte 66), caractérisées notamment par une diversification de l'offre en caféine (texte 67) et en galeries d'art new-yorkaises (texte 68) et une prolifération des artistes (texte 69). Dans la *Rivière de sang* de Jim Tenuto, la gentrification prend la forme d'un nouveau syncrétisme entre culture cow-boy et cosmopolitisme, à l'image du restaurant fictionnel le *Cowboy Vey Deli* à Bozeman (texte 70) ; dans *Bitterroot* de James Lee Burke, l'auteur évoque l'évolution de Missoula, de l'*Old West* prolétaire ou *New West* embourgeoisé (texte 71) et peuplé d'environnementalistes superficiels (texte 72).

La fiction a alors pris acte de la naissance de ces nouveaux dominants du jeu social, et par l'institutionnalisation littéraire des personnages de l'*amenity rancher* et du Californien se fait le témoin de la mutation socio-environnementale de l'Ouest du Montana. Le personnage de l'*amenity rancher* apparaît ainsi dans les romans des plus célèbres auteurs américains contemporains, de *Dalva*, de Jim Harrison (texte 73), à *Freedom*, de Jonathan Franzen (texte 74) et *L'Homme qui voulait vivre sa vie* de Douglas Kennedy (texte 75). Mais c'est la création littéraire du personnage du Californien qui incarne de la manière la plus absolue le décalage ressenti entre les groupes sociaux du fait des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale (texte 76). La fiction a ainsi enregistré l'expression *californication* et fortement participé à sa diffusion en identifiant les hauts-lieux du processus, comme Big Sky (texte 77) - l'écrivain Douglas Kennedy est à cet égard le plus féroce (texte 78), l'associant explicitement à l'évolution du *New West* (texte 79) et transformant le phénomène en virus (texte 80). La fiction semble ainsi être intimement mêlée à la construction territoriale de l'Ouest du Montana : aujourd'hui elle joue tour à tour le rôle de moteur et de témoin de sa mutation identitaire.

Or, l'émergence de ces nouveaux personnages, notamment suscitée par la force des récits d'environnement, crée des tensions que la fiction en retour met en scène, en décrivant la complexité des rapports sociaux cristallisés par les enjeux environnementaux dans l'Ouest du Montana. Le

[261] Ce n'est pas un hasard si le roman policier est le genre de prédilection des géographes (Rosemberg, 2007).

Licence CC BY-NC-ND 3.0

roman policier, en criminalisant les relations, joue alors spécifiquement ce rôle de catharsis des tensions socio-environnementales manifestes sur mon territoire d'étude.

Dans *La Rivière de Sang* de Jim Tenuto, qui met en scène Bozeman, le guide de pêche à la mouche Dahlgren Wallace, habitué aux dépenses extravagantes des Californiens pour leur nouvel hobby (texte 81) malgré leur inexpérience (texte 82), est engagé par un *amenity rancher*, Fred Lather : milliardaire grâce à des investissements judicieux dans de multiples opérations commerciales, il achète un ranch luxueux dans le Montana, le *Carvel L Ranch* (texte 83). L'écrivain propose alors une riche radioscopie des relations sociales dans un Ouest du Montana où les différents positionnements des uns et des autres au regard de l'environnement sont déterminants, au point de structurer l'ensemble de l'œuvre. Fred Lather multiplie en effet les erreurs et les ennemis dès son arrivée[262], élevant des bisons au pays des bœufs au risque de contrarier les ranchers traditionnels (texte 84), interdisant aux chasseurs l'accès à ses terres (texte 85) : pour les locaux, il joue au rancher et se noie dans ses vêtements de cow-boy (texte 86) car il méconnait les véritables enjeux environnementaux de l'Ouest. Il parvient même à déplaire au groupe de défense des droits des animaux « PETEM » (texte 87) - caricature réussie de l'organisation *PETA*[263], très critiquée dans l'Ouest du Montana. De manière générale, il en vient à incarner à lui seul les répercussions les plus négatives des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification (texte 88). Quant à sa femme, elle souhaite investir une part de son capital économique en capital environnemental en s'engageant pour la préservation de la *wildlife*, mais ses actes révèlent aux yeux des locaux l'amateurisme de ses ambitions, inadaptées aux réalités environnementales (texte 89). Pour Dahlgren Wallace, qui fait alors figure de médiateur, le couple de néo-arrivants ne sera accepté que s'il participe à l'économie locale, en convertissant en partie son capital économique en capital social (texte 90). Pour autant, puisqu'il multipliait les diatribes à l'encontre des Californiens (texte 91), c'est le guide de pêche qui est d'abord considéré responsable lorsque son employeur est assassiné (textes 92 et 93) - et ces scènes d'accusation expriment alors avec beaucoup d'humour les rapports de force qui structurent l'Ouest du Montana.

Dans *Bitterroot*, James Lee Burke met également en exergue les tensions socio-environnementales que j'ai pu constater sur mon terrain : il complète la liste des personnages proposée par Tenuto par celui, essentiel, du tenant de l'économie de l'*Old West*, et met en scène, dans le bar-restaurant de Lincoln (texte 94) et ensuite lors d'une conférence à l'Université de Missoula (texte 95), l'affrontement entre des valeurs antagonistes que la co-présence de groupes sociaux aux représentations de l'environnement et stratégies divergentes ne peut que susciter. Au-delà, la géographie de ce roman policier vient appuyer les identités territoriales très spécifiques que j'ai tâché de décrire dans mon travail. Il faut en effet prêter attention à l'ancrage archétypal des différents personnages créés par l'auteur pour saisir la manière dont il associe à un positionnement environnemental un territoire donné. Ainsi, la *Flathead Indian Reservation* abrite Cleo, installée dans la *Jocko Valley*, et qui s'emploie à aider les familles indiennes en difficulté (texte 96) : le champ environnemental ici n'est absolument pas investi par le personnage, aux prises avec une marginalité socio-économique définitivement attachée aux réserves indiennes. Sur les hauteurs de Missoula,

[262] Il faut aussi évoquer la violence de deux autres groupes dans ce roman policier, le « Club des Frères africains », décrit comme « la progéniture bâtarde du Safari Club et du Ku Klux Klan » (Tenuto, 2010, p.84), et le groupe fasciste, ridiculisé par l'auteur, des « Patriotes du Montana ». Jim Tenuto a visiblement voulu saisir toutes les composantes du jeu social ouest américain - même si pour ma part je n'ai pas véritablement constaté l'impact de ces groupes pendant mon travail de terrain.

[263] *PETA* signifie *People for the Ethical Treatment of Animals* : il s'agit de l'organisation environnementale de défense des droits des animaux la plus connue et influente aux Etats-Unis.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

dans la vallée de Rattlesnake, s'est installé le riche couple Girard, Burke s'attardant à décrire les aménités environnementales ayant probablement conduit le célèbre écrivain et sa femme à mettre en œuvre une partie de leur capital économique pour répondre à leurs attentes en termes d'habitat et de paysage (texte 97) : ils organisent alors dans leur belle résidence des réceptions réunissant la bulle des alter gentrifieurs de Missoula (texte 98). Il faut enfin souligner comment l'auteur sublime par le travail de la fiction les identités territoriales adverses des vallées de la Blackfoot et de la Bitterroot. Si elle attire des pseudo pêcheurs du *New West* (texte 99), la première, vallée modèle de la *collaborative conservation*, accueille surtout le personnage de Doc, incarnation de l'écolo excentrique dans une maison isolée de tout (texte 100). La seconde, faisant figure de contre-modèle dans les représentations collectives, aux *open spaces* ravagés par des installations résidentielles incontrôlées, abrite le ranch de très mauvais goût de Nicki Molinari, dans les *Bitterroot Mountains*, à la sortie de Stevensville, *amenity ranch* inabouti (texte 101), mais aussi, véritable incarnation du mal, la résidence d'un néo-fasciste dont les murs sont recouverts des affiches de Georges Lincoln Rockwell, le fondateur du parti nazi américain (texte 102). Si la vigilance géographique de Burke n'est pas si surprenante de la part d'un auteur de roman policier, attaché à saisir la substance sociale des territoires qu'il prend comme objet, la manière dont il inscrit les positionnements de ses personnages dans le champ de l'environnement au cœur du scénario et de sa carte mentale mérite d'être soulignée. La littérature alors non seulement participe aux dynamiques territoriales par sa capacité à façonner les imaginaires, enregistre et pérennise la mutation qu'elle a accompagnée, cristallise et criminalise les crispations sociales qui en émergent, mais elle révèle également aux côtés de la géographie la puissance structurante d'un champ environnemental au sein duquel les rapports de force semblent modeler l'intensité du jeu social.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Conclusion de la troisième partie

Pour conclure cette dernière partie, j'aimerais d'abord souligner la forme de désillusion, tout autant scientifique que personnelle, qui a accompagné son écriture et avant cela bien sûr les expériences de terrain qui l'ont fait naître, alors que mon projet de recherche envisageait à l'origine la potentialité de trajectoires migratoires et biographiques orientées par des idéaux environnementaux, soit un appel de la *wilderness* suffisamment puissant et pur pour qu'il s'inscrive au fondement des identités individuelles et collectives et qu'il participe à la fabrique d'un territoire. Ce nouveau regard s'est nourri de la perspective critique qui a finalement guidé mon analyse, tendant, de manière inattendue, à dénoncer de terribles injustices environnementales et des actions en faveur de l'environnement qui relèvent avant tout de stratégies d'investissements capitalistiques, quelles que soient les valeurs au nom desquelles elles sont réalisées et sur lesquelles s'appuient les individus concernés pour construire leur identité sociale.

De manière quelque peu paradoxale, cette amertume a découragé toute tentation d'adopter un positionnement manichéen : au contraire, au sein du grand champ de forces que constitue le champ environnemental, je me suis attachée à saisir toute la subtilité d'un jeu social caractérisé par des relations de pouvoir complexes, et au sein duquel les positionnements des uns et des autres au regard de l'environnement paraissent parfois troubles, changeants et en aucun cas catégorisables de la manière la plus stricte. Certes, l'approche par le capital que j'ai privilégiée m'a conduite à adopter une interprétation des dynamiques socio-environnementales observées par le prisme des classes sociales : j'ai à ce titre pu constater le caractère déterminant des dotations en capital dans le rapport à l'environnement des individus rencontrés, et ce spécifiquement dans le sous-champ sanitaire - se manifestant chez les uns par une conscience de classe qui repose sur la douleur sacrificielle, des processus d'acceptation de disaménités considérées comme légitimes, quand les autres sont suffisamment dotés pour défendre leur environnement local, et plus généralement mettre en œuvre leurs actifs dans une stratégie globale d'accumulation du capital. Pour autant, les rapports de force dans l'Ouest du Montana se manifestent au quotidien de manière beaucoup plus subtile et complexe que n'en rendent compte ces situations d'injustices extrêmes. Ils sont complexes d'abord par la manière dont sont portées mais également reçues les valeurs environnementales dorénavant dominantes du *New West* - plus ou moins consciemment diffusées voire imposées, implicites ou à l'inverse revendiquées par des gentrifieurs mettant à degrés variables leurs capitaux en jeu pour rendre légitime cette mutation ; plus ou moins bien acceptées par des individus originaires du Montana qui en critiquent les effets socio-territoriaux ou à l'inverse y prennent activement part. Ces rapports de force sont subtiles ensuite parce qu'ils prennent de plus en plus la forme travestie du consensus sur mon territoire d'étude, les nouveaux dominants du jeu social revêtant le masque du collaborateur et les enjeux de pouvoir prenant les apparences d'une réconciliation idéologique entre tenants de l'*Old* et du *New West*.

Or, ce jeu social si délicat à saisir semble s'inscrire dans des territoires aux dynamiques à l'inverse particulièrement contrastées, au point de m'avoir incitée à proposer une géographie

archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana. Il y aurait alors sur mon territoire d'étude une forme de cristallisation territoriale des enjeux socio-environnementaux analysés dans des sites emblématiques incarnant le caractère exclusif des dynamiques du *New West*. Au regard de la concentration géographique et sociale de la nuisance environnementale sur quelques territoires sacrifiés, à Butte, Opportunity ou Libby, la manière dont les gentrifieurs, nourris de récits d'environnement situés et circulant parmi les individus appartenant aux mêmes catégories socio-économiques, formalisent leurs projets migratoires en élisant quelques villes dans lesquelles l'opportunité qui leur est offerte de convertir leurs capitaux déjà acquis en capital environnemental leur semble maximale, à Missoula, Whitefish, ou encore Bozeman, produit en effet de profondes disparités territoriales dans l'Ouest du Montana ; en retour, les nombreuses conversions qui s'y déroulent, une fois les gentrifieurs installés, participent à conforter leur identité attractive et reconnue au sein de ce cercle de pairs, et entretiennent ces dynamiques très sélectives socialement et spatialement. Si l'ambivalence de positionnements individuels souvent évolutifs, incertains voire hybrides au regard de l'environnement, complexifiant le jeu social au sein de cet archipel, peut parfois participer à dissimuler les rapports de force qui le structurent pourtant au quotidien, c'est alors par le prisme de ces disparités territoriales qu'apparaissent le plus distinctement les importantes inégalités socio-environnementales que sous-tendent les logiques de domination dans l'Ouest du Montana.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Conclusion générale

La grille de lecture « capital environnemental » éclaire ainsi la manière dont l'environnement, dans un contexte de fortes recompositions socio-territoriales, est au coeur de nouveaux investissements stratégiques dans l'Ouest du Montana, qui déterminent les rapports de force, l'inégale capacité des individus et groupes sociaux à investir dans l'environnement renforçant ou créant d'importantes inégalités socio-environnementales. Elle permet alors de croiser différents champs d'étude, pensés jusque là de manière autonome : l'archipel du *New West* peut être considéré comme la transposition territoriale des dynamiques socio-environnementales engagées par la montée en puissance des investissements dans le capital environnemental. Ceux-ci sont majoritairement réalisés par des gentrifieurs dont les représentations fantasmées de la *wilderness*, inscrites dans les imaginaires collectifs américains depuis le récit des Origines (Nash, 2001), et réactualisées par des récits d'environnement multiples, du texte de fiction aux mises en scènes autobiographiques, nourrissent les migrations d'aménités.

Mais par le prisme de cette nouvelle grille de lecture, et également parce que l'empirisme qui a guidé mon analyse m'a finalement amenée à reconsidérer des notions envisagées au départ dans une perspective plus théorique, les champs d'étude que j'ai convoqués tout au long de ma thèse peuvent rétrospectivement être relus dans une perspective critique. En conclusion je souhaite donc revenir sur la manière dont mon approche des récits d'environnement, de la gentrification rurale et des migrations d'aménités, de la mutation de l'*Old West* en *New West*, et enfin de la *wilderness* a évolué du début à la fin de mon projet, ce qui sera également l'occasion d'aborder, pour chaque point soulevé, les limites de mon travail et les questionnements suscités par ces premiers résultats, constituant autant de pistes de recherche potentielles.

De la force motrice des mots à la légitimation des injustices environnementales : repenser les récits d'environnement

Cette évolution critique s'est manifestée d'abord dans le regard que j'ai porté sur le récit d'environnement dans l'Ouest du Montana : saisi au départ de mon projet dans sa dimension créatrice voire émancipatoire, le considérant avant tout comme un moteur d'une autre forme de mobilité, quasiment fantasmée - pure démonstration du pouvoir de la littérature -, j'ai progressivement été amenée à éclairer son rôle dans les rapports de force voire de domination qui structurent le champ environnemental.

Fil rouge de ma thèse, le récit d'environnement apparaît en effet comme un objet structurant des trajectoires biographiques mais aussi des identités sociales dans l'Ouest du Montana. Dès les premiers chapitres, j'ai voulu souligner le rôle des récits d'environnement dans l'élaboration d'une pensée sur la *wilderness* et l'Ouest américain, puis dans les dynamiques contemporaines de migrations d'aménités dans l'Ouest du Montana. Il s'agissait alors d'interroger la force motrice des mots, convaincue que ces récits participent à la fabrique d'une identité territoriale attractive à l'origine de ces mobilités, ainsi qu'à la diffusion des valeurs environnementales constitutives d'un champ éponyme structurant dans l'Ouest du Montana. Mais j'ai également rapidement constaté la manière dont les récits biographiques recueillis semblent reproduire la narrativité de ces récits

littéraires, leur linéarité toute artificielle, intellectualisée vraisemblablement en amont de l'entretien, démontrant une vraie maîtrise rhétorique de la néo-résidentialité. Or, dans la continuité de ces récits témoignant d'expériences migratoires, la manière dont les individus interrogés savent parfois mettre en mots leurs relations à l'environnement, décrivant avec minutie leurs représentations, dotant de sens voire d'une éthique leurs pratiques les plus anodines, m'a amenée à progressivement considérer les rapports de force qui s'expriment *via* ces différents degrés d'élaboration narrative. Ainsi, alors que certaines pratiques sont identiques d'un groupe à l'autre, leurs différentes mises en récits et interprétations participent grandement du processus de distinction à l'œuvre dans l'Ouest du Montana : de manière emblématique, si la chasse pratiquée par les « altergentrifieurs » relève d'une approche ressourciste au même titre que celle pratiquée par les chasseurs traditionnels, les premiers mettent en œuvre leur dotation en capital culturel et social pour créer des ponts théoriques entre les sous-champs environnementaux dans lesquels ils investissent *via* cette pratique, négligeant dans leurs récits les sous-champs moins légitimes à leurs yeux - qui associent la chasse à une pratique de loisir post-productive par exemple - pour valoriser ceux qui correspondent aux valeurs qu'ils prônent et qui répondent à leur identité sociale - celles du sous-champ correspondant aux pratiques écologisantes en tête. Mais le rôle déterminant des récits d'environnement dans les rapports de force apparaît de la manière la plus manifeste dans la fabrique de *success stories* par les maîtres du jeu socio-environnemental dans l'Ouest du Montana : ils semblent en effet avoir le pouvoir de définir l'environnement sur mon territoire d'étude et de porter leurs définitions, qu'il s'agisse de diffuser des récits venant justifier la concentration socio-territoriale de la nuisance environnementale dans les sites exclus de l'archipel du *New West*, d'écrire une géographie urbaine manichéenne, légitimiste, cristallisant l'existence de ces territoires exclus face à des territoires élus, ou enfin de recréer un artefact d'aménités environnementales sur des espaces incarnant ce que l'*Old West* est capable de produire de pire en termes de disaménités environnementales.

C'est ainsi « à vif » que j'ai été amenée à repenser les récits d'environnement, dans un mouvement global de recadrage critique de mon positionnement de départ, quasiment imposé par ma rencontre avec le sentiment d'injustice. Ce constat gagnerait certainement à être approfondi par une approche plus systémique de la circulation de ces récits - attentive aux champs lexicaux et aux effets rhétoriques déployés - voire en envisageant un partenariat avec des chercheurs travaillant sur la littérature américaine : sous quelles formes la narrativité si emblématique de Rick Bass renait-elle dans les récits biographiques des gentrifieurs, mais aussi dans les *success stories* environnementales venant légitimer les injustices constatées dans l'Ouest du Montana ?

Gentrification et aménités dans l'Ouest américain : dépasser le rural, relire les paysages

Par ailleurs, j'ai progressivement constaté, au fil du terrain, le caractère paradoxal d'une gentrification rurale qui s'inscrit majoritairement dans des petites villes attractives : l'importance du sentiment d'appartenance aux villes, dont les identités sont très différenciées, reconnues et partagées, et la manière dont les nouvelles dynamiques socio-territoriales de l'Ouest du Montana se manifestent par une reconquête des petites centralités et une diversification et montée en gamme de l'offre de commerce, invitent à envisager le rôle des aménités urbaines dans les processus de gentrification dans l'Ouest américain. J'avais d'ailleurs souligné dans le premier chapitre que c'est en ville que la Nature sauvage, dès la conquête, acquiert sens et valeur - lorsque la *wilderness* ne

Licence CC BY-NC-ND 3.0

présente plus une menace et que la possibilité d'une distanciation est offerte. S'agit-il alors de mettre à jour un nouveau paradigme des mobilités dans l'Ouest américain, motivées par des aménités environnementales tout autant qu'urbaines ? En attestent les spécificités du marketing territorial dans l'archipel du *New West*, ciblant un public à même de mettre en œuvre ses actifs économiques, sociaux et culturels pour satisfaire ses attentes croisées - des pratiques citadines dans un écrin environnemental. Alors que les aménités urbaines ne sont pas mentionnées dans la littérature scientifique portant sur les migrations d'aménités ou sur la gentrification rurale - même si celle-ci, de manière très paradoxale, se concentre sur des petites villes, à l'image de l'archipel du *New West* (Hines, 2012) - ce constat appelle peut-être davantage qu'un simple décloisonnement entre les champs d'étude : ne faut-il pas même remettre en doute le caractère rural de la gentrification dans l'Ouest américain ? Si sa composante rurale peut être identifiée dans la réinterprétation d'une certaine esthétique chez les gentrifieurs - les santiags hors de prix, mais surtout l'*amenity ranch* et le style *Mountain modern* des nouvelles résidences - que signifie réellement le rural pour ces populations dont les sociabilités, l'offre culturelle et commerciale qu'elles réclament, relèvent de modes de vie hybrides ? La gentrification de l'archipel du *New West* est manifeste, mais est-elle réellement rurale ? Ces interrogations invitent à envisager une géographie de la gentrification qui dépasserait les clivages épistémologiques, pour se concentrer sur ses réelles inscriptions territoriales.

Ce point me permet de soulever une autre limite à mon travail : j'aurais aimé analyser et surtout questionner davantage les manifestations paysagères de la gentrification sur mon territoire d'étude, dans un contexte de dilution des habitats associé à une souplesse réglementaire, mais aussi lié à des codes culturels que je n'ai que peu abordés (l'esprit pionnier, la spécificité des rapports à la propriété privée, etc.). Par ailleurs, la croissance des investissements réalisés en faveur de la protection des paysages invite à contester l'idée préconçue selon laquelle le développement résidentiel serait la manifestation territoriale la plus emblématique du processus de gentrification. Ces pistes ouvrent la potentialité d'une réflexion plus poussée sur les paysages de la gentrification dans l'Ouest américain, esquissée lors d'un terrain exploratoire réalisé en juillet 2018 dans le cadre de l'ANR *iRGENT*, qui nous a permis, en parcourant les Rocheuses de Missoula à Denver, d'aborder le processus à une autre échelle. Force est de constater que le mode de vie des citadins de Boulder et Jackson Hole tend à remettre encore davantage en question le caractère rural de la gentrification de l'Ouest américain, et invite au contraire à creuser à une échelle fine les manifestations urbaines du processus - ses fronts, ses paysages résidentiels, ses franges préservées. Pour autant, les vastes espaces de faible densité et de précarité traversés d'une station *hype* à l'autre - entre maigres pâturages et désolations des exploitations de schiste - ne peuvent que confirmer la configuration archipelagique du *New West* : le rural doit-il être pensé comme le paysage en creux de l'archipel ?

Le *New West* est il vraiment un nouvel Ouest ?

Dans la littérature scientifique produite sur la mutation de l'*Old West* en *New West*, la crise du modèle économique sur lequel s'est fondé le développement du premier vient justifier l'essor contemporain du second. Cette mutation socio-territoriale, marquée par la transformation des espaces agricoles et extractifs en espaces protégés et résidentiels, serait alors le fait d'un nécessaire réinvestissement du capital, porté par de nouvelles stratégies économiques, ce qui m'a amenée à

Licence CC BY-NC-ND 3.0

interroger la gentrification rurale dans l'Ouest du Montana comme la manifestation territoriale contemporaine du capitalisme. Certes, cette dynamique participe à la fabrique de nouveaux paysages, et plus généralement d'une nouvelle organisation socio-territoriale, et ce au point d'avoir engagé les chercheurs travaillant sur le processus à affirmer l'existence d'un nouvel Ouest. Pour autant, cette interprétation m'amène également à l'issue de ma thèse à remettre en question l'idée d'une mutation d'un *Old* en *New West*. Si les valeurs au nom desquelles les investissements réalisés ont évolué, ceux-ci répondent toujours à des stratégies d'exploitation de l'environnement selon les modalités qui garantissent le plus de gain, pour une conversion à terme de capital environnemental en capital économique, et donc en adaptant les valeurs aux noms desquelles ils sont consentis aux valeurs dominantes. Par ailleurs, les investisseurs sont, de la même manière que dans l'*Old West*, des acteurs exogènes qui disposent de différentes espèces de capitaux - j'aimerais d'ailleurs à l'issue de ma thèse me consacrer davantage à une analyse précise des stratégies de ces grands détenteurs du capital dans l'Ouest du Montana, à l'image de ce qu'ont proposé Peter B. Nelson et J. Dwight Hines dans leur dernier article sur les nouveaux investissements réalisés sur un ranch de Jackson Hole dans le Wyoming (Nelson and Hines, 2018). Enfin, non seulement productrice de nouvelles fractures socio-territoriales, cette pseudo transition est d'autant plus hypocrite qu'elle se réalise en revendiquant un nouveau rapport à l'environnement, plus respectueux, qu'elle se pare d'une éthique. Les marques de sports de pleine nature incarnent au mieux ce travestissement idéologique, en appuyant leur marketing sur une survalorisation de l'authenticité sauvage pour faire plus de profits à partir de nos imaginaires.

La *wilderness* : déconstruire le mythe ?

Ce point m'amène à proposer une dernière réflexion critique sur le sens que l'on peut donner aujourd'hui à la *wilderness* dans l'Ouest du Montana, et me permet ainsi de conclure avec le concept qui a inauguré ma thèse. Au fondement du rapport à l'environnement des Américains, la *wilderness* incarne un monde resté sauvage, pur et originel, impénétrable. Or, à l'issue de mon travail, il me semble nécessaire de réinterroger la *wilderness*, car par la manière dont elle apparaît dans les récits et pratiques des uns et des autres, elle semble en réalité être devenue bien accessible et superficielle.

C'est en effet un environnement à portée de main et de regard, consommé selon diverses modalités (sportives, contemplatives, alternatives, etc.), pleinement approprié au quotidien, qui est aujourd'hui au coeur des modes de vie dans l'Ouest du Montana - et ce au point que la certitude d'une praticabilité du *wild* semble en elle-même suffisante, peu importe si l'acte est réellement accompli. Cela est emblématique avec la fascination qu'y exerce l'animal sauvage, dont la liberté bien sûr, mais surtout l'image, sont pleinement contrôlées voire instrumentalisées, et dont la potentialité d'une rencontre vient justement signifier cette accessibilité de la *wilderness*.

Par ailleurs, que penser du décor qu'est devenue la nature sauvage dans l'Ouest du Montana ? La manière dont les dominants du champ environnemental tendent dans les territoires en crise à valoriser les aménités paysagères tout en invisibilisant les stigmates des dévastations sanitaires - en faisant habilement glisser la définition de l'environnement du sous-champ sanitaire au sous-champ post productif - amène à questionner une *wilderness* devenue une récréation de surface avant tout, quelle que soit la contamination de ses profondeurs. Et au-delà même de ces stratégies

Licence CC BY-NC-ND 3.0

de compensation, il semble que la nature pure et originelle encore fantasmée dans les imaginaires collectifs est surtout valorisée aujourd'hui comme un paysage susceptible de motiver les investissements capitalistes des gentrifieurs - nulle attention n'est portée aux pratiques réelles des ranchers dans les cadres des politiques d'*Open Spaces*, aux substances qui s'infiltrent dans les sillons qu'ils creusent. La *wilderness* serait-elle devenue superficielle ? Ou alors l'a-t-elle toujours été, en témoigne la logique de conquête et de valorisation touristique prévalant dans la création des premiers Parcs Nationaux ? Faut-il simplement déconstruire le mythe de la *wilderness* ?

La *wilderness* incarne alors peut-être de la manière la plus absolue la façon dont l'environnement est devenu un instrument tranchant dans les rapports de force dans l'Ouest du Montana - alors que les plus dotés en capitaux véhiculent la représentation d'une nature sauvage à portée de main, accessible à tous, pour rendre socialement acceptables les profondes injustices environnementales qui caractérisent l'archipel du *New West*. La grille de lecture « capital environnemental » offre ainsi de nouvelles perspectives critiques au regard du concept de *wilderness*, à la lueur duquel les chercheurs américains travaillent encore majoritairement et les populations considèrent vivre toujours.

Bien évidemment, le contexte politique contemporain aux Etats-Unis risque de bouleverser encore le rapport des Américains à la *wilderness* : dans l'Ouest du Montana, même s'il est trop tôt pour en appréhender précisément les effets, la politique environnementale de Donald Trump est tout autant redoutée par certains qu'espérée par d'autres - alors que les espaces protégés et la faune sauvage sont menacés, que l'économie extractive est revalorisée, et que le délitement progressif de l'*EPA* va nécessairement reconfigurer les rapports de force dans les opérations de décontamination. Bénéficiant d'une nouvelle forme de légitimité, les voix de l'*Old West* sont susceptibles d'être davantage entendues : à quel prix ?

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Références bibliographiques

Abbey E., 2016, *Désert solitaire*, Éditions Gallmeister, Paris

Abbey E., 2016, *Le gang de la clef à molette*, Éditions Gallmeister, Paris

Abrams J., Bliss J., Gosnell H., 2013a, « Reflexive gentrification of working lands in the American west: Contesting the 'middle landscape' », *Journal of Rural and Community Development,* vol 8 n°3, p.144-158.

Abrams J., Bliss JC., 2013b, « Amenity landownership, land use change, and the re-creation of working landscapes », *Society & Natural Resources,* vol 7 n°3, p.845-859.

Abrams J., Gospel H., Gill NJ., Klepeis PJ., 2012, « Re-creating the rural, reconstructing nature: An international literature review of the environmental implications of amenity migration », *Conservation and Society,* vol 3 n°10, p.270-284

Arnould P., Glon É., 2006, « Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique du Nord », *Annales de géographie,* vol 3 n° 649, p.227-238

Arnould P., Simon L., 2018, *Géographie des environnements*, Belin Education, Paris

Bachimon P., Bourdeau P., Corneloup J., Bessy O., 2014, « Du tourisme à l'après-tourisme, le tournant d'une station de moyenne montagne : St-Nizier-du-Moucherotte (Isère) », *Géoconfluences* [en ligne] http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/les-nouvelles-dynamiques-du-tourisme-dans-le-monde/articles-scientifiques/du-tourisme-a-l-apres-tourisme (consulté le 15 mars 2016)

Bailly A., 1990, « Paysages et représentations », *Mappemonde*, vol.3, p.10-13

Bailly A., Aydalot P., Godbout J., Hussy C., Raffestin C., Turco A., 1983, « La marginalité : réflexions conceptuelles et perspectives en géographie, sociologie et économie », *Géotopiques*, vol.1, p.73-115

Balch R.W., 2006, « The rise and fall of Aryan Nations: A resource mobilization perspective », *Journal of political and military sociology*, vol 34 n°1, p.81-113

Barber A., 2003, « Reno's Silver Legacy. Gambling on the Past in the Urban New West », *In* Nicholas L., Bapis EM., Harvey TJ (dir.), 2003, *Imagining The Big Open*, University of Utah Press, Salt Lake City, p.203-219

Barman J., 2008, « Cascadia Once upon a Time », *In* Todd D., 2008, *Cascadia: The Elusive Utopia. Exploring the Spirit of the Pacific Northwest*, Ronsdale Press, Vancouver, p.89-104

Bass R., 2007, *Le livre de Yaak : Chronique du Montana*, Editions Gallmeister, Paris

Bass R., 2010, *Winter*, Folio, Paris

Bass R., 2011, « Writing in the West », *Revue française d'études américaines,* vol 3 n°129, p.117-120

Beale C.L., Johnson K.M., 1998, « The identification of recreational counties in nonmetropolitan areas of the USA », *Population research and policy review*, vol 17 n°1, p.37-53

Beaurain C., Rouaud R., Arnould P., 2017, « Capital environnemental et dynamiques économiques des territoires », *Développement durable et territoires*, vol 8 n°3 (n° spécial)

Benhammou F., 2003, « Les grands prédateurs contre l'environnement ? Faux enjeux pastoraux et débat sur l'aménagement des territoires de montagne », *Le Courrier de l'environnement de l'INRA*, n°48

Benhammou F., 2007, *Crier au loup pour avoir la peau de l'ours. Une géopolitique locale de l'environnement à travers la gestion et la conservation des grands prédateurs en France*, thèse dirigée par Mermet L. et Grenand P., AgroParisTech

Benhammou F., 2008, « Territoire des animaux, territoire des hommes : aspects et enjeux du retour des grands prédateurs », *Géoconfluences* [en ligne] http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/developpement-durable-approches-geographiques/corpus-documentaire/territoire-des-animaux-territoire-des-hommes-aspects-et-enjeux-du-retour-des-grands-predateurs (consulté le 3 octobre 2017)

Benhammou F., 2009, « Protéger l'ours et le loup en France », *Géographie et cultures*, n°69, p.25-42

Benhammou F., 2016, « Une histoire contemporaine de la géographie française de l'animal », *In* Chartier D. et Rodary E. (dir), *Manifeste pour une géographie environnementale,* Presses de Sciences Po, Paris, p.141-163

Benson M., O'Reilly M.K., 2012, *Lifestyle migration: Expectations, aspirations and experiences*, Ashgate Publishing, Farnham

Berger P., Luckmann T., 2012, *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin, Paris

Bernardie-Tahir N., Schmoll C., 2012, « La voix des chercheur(e)s et la parole du migrant. Ce que les coulisses du terrain maltais nous enseignent », Géographies critiques, *Carnets de géographes*, n°4 [en ligne] https://journals.openedition.org/cdg/1000 (consulté le 9 septembre 2014)

Berque A., 1994, *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Éditions Champ Vallon, Paris

Berque A., 2007, « Lieu et authenticité », *Cahiers de géographie du Québec,* vol 51 n°142, p.49-66

Berque A., 2010, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident*, Editions du Félin, Paris

Béteille R., 1994, *La crise rurale*, Presses Universitaires de France, Paris

Bhabha H.K., 2007, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Payot, Paris

Blanc N., Cohen M., 2002, « L'animal : une figure de la géographie contemporaine », *Espaces et sociétés*, vol 3, p.25-40

Blanchon D., Gardin J., Moreau S., 2012, « Introduction », *In* Blanchon D., Gardin J., Moreau S., *Justice et injustices environnementales*, Presses Universitaires de Paris Nanterre, Nanterre

Blanchon D., Moreau S., Veyret Y., 2009, « Comprendre et construire la justice environnementale », *Annales de géographie*, vol 665-666 n°1, p.35-60

Boquet Y., 2008, « Croissance démographique et wilderness : le « New West » des États-Unis », *Bulletin de l'Association de Géographes Français,* vol 85 n°3, p.373-384

Bortolamiol S., Raymond R., Simon L., 2017, « Territoires des humains et territoires des animaux : éléments de réflexions pour une géographie animale », *Annales de géographie*, vol 716, p.387-407

Bourdeau P., 2012a, « Cerner les contours d'un après-tourisme », In P. Bourdeau, J.F. Daller, N. Martin (dir), *Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Editions L'Harmattan, Paris, p.17-33

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Bourdeau P., Daller J-F., Martin N. (dir), 2012b, *Migrations d'agrément: du tourisme à l'habiter*, Editions L'Harmattan, Paris

Bourdieu P., 1979a, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les Editions de Minuit, Paris

Bourdieu P., 1979b, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales,* vol 30 n°1, p.3-6

Bourdieu P., 1980a, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales,* vol 31 n°1, p.2-3

Bourdieu P., 1980b, *Le Sens pratique*, Les Editions de Minuit, Paris

Bourdieu P., 1980c, « L'identité et la représentation [Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région] », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol 35 n°1, p.63-72

Bourdieu P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol 62 n°1, p.69-72

Bourdieu P., 1989, *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Editions de Minuit, Paris

Bourdieu P., 1993, « Effets de lieu », *In* Bourdieu P., *La misère du monde*, Seuil, Paris, p.159-167

Bourdieu P., 2000, *Propos sur le champ politique*, Presses Universitaires Lyon, Lyon

Bouvet L., 2004, « La fin du libéralisme américain ? », *Raisons politiques*, vol 4 n°16, p.25-44

Brick P., Snow D., Bates S.F., 2000, *Across the Great Divide: Explorations In Collaborative Conservation And The American West*, Island Press, Washington D.C.

Brick P., Weber EP., 2000, « Will Rain Follow the Plow? Unearthing a New Environmental Movement », *In* Brick P., Snow D., Bates S.F., 2000, *Across the Great Divide: Explorations In Collaborative Conservation And The American West*, Island Press, Washington D.C., p.15-24.

Brooks D., 2001, *Bobos In Paradise. The New Upper Class and How They Got There*, Simon & Schuster Editions, New York

Brown-Saracino J., 2009, *A Neighborhood That Never Changes*, University of Chicago Press, Chicago

Bryson J., Wyckoff W., 2010, « Rural gentrification and nature in the Old and New Wests », *Journal of Cultural Geography,* vol 27 n°1, p.53-75

Buell L., 1996, *The Environmental Imagination. Thoreau, Nature Writing & the Formation of American Culture*, Harvard University Press, Cambridge

Buire C., 2012, « Les arts-de-faire du terrain », *Annales de géographie*, vol 5-6 n°687-688, p.600-620

Bunce M.F., 1994, *The countryside ideal. Anglo-American images of landscape*, Routledge, London

Burke J.L., 2010, *Bitterroot*, Payot et Rivages, Paris

Butler T., Savage M., 1995, *Social Change and the Middle Classes*, Routledge, London

Cailly L., 2007, « Capital spatial, stratégies résidentielles et processus d'individualisation », *Annales de géographie*, vol 2 n°654, p.169-187

Cailly L., Dodier R., 2007, « La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires : différenciations sociales, démographiques et de genre », *Norois. Environnement, aménagement, société,* vol 205, p.67-80

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Callenbach E., 1990, *Ecotopia*, Bantam, New York

Callicott J.B., Nelson M.P., 1998, *The Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press, Athens

Campbell N., 2000, *The Cultures of the American New West*, Routledge, Chicago

Catlin G., 1913, *North American Indians; Being letters and notes on their manners, customs, and conditions, written during eight years' travel amongst the wildest tribes of Indians in North America, 1832-1839*, Leary, Stuart and Company, Philadelphia

Cazajous-Augé C., 2016, « Tracer l'animal dans les nouvelles de Rick Bass », *Transatlantica*, vol 1 [en ligne] https://journals.openedition.org/transatlantica/8238 (consulté le 5 mai 2018)

Cederberg J., 2012, « Investors buy Canyon River golf course development in East Missoula », *Missoulian*

Chanteloup L., 2013a, *À la rencontre de l'animal sauvage: dynamiques, usages et enjeux du récréotourisme faunique. Une mise en perspective franco-canadienne de trois territoires : Bauges, Gaspésie, Nunavut*, thèse dirigée par Gauchon C., Herrmann T. M., Université Grenoble Alpes

Chanteloup L., 2013b, « Du tourisme de chasse au tourisme d'observation, l'expérience touristique de la faune sauvage - l'exemple de la réserve faunique de Matane (Québec) », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, vol 32 n°1 [en ligne] https://journals.openedition.org/teoros/2409 (consulté le 3 octobre 2017)

Cherry T.L., Rickman D. (dir), 2011, *Environmental Amenities and Regional Economic Development*, Routledge, London

Chipeniuk R., 2004, « Planning for amenity migration in Canada: Current capacities of interior British Columbian mountain communities », *Mountain Research and Development*, vol 24 n°4, p.327-335

Chipeniuk R., 2006, « Planning for Amenity Migration in Communities of the British Columbia Hinterland », *In* Moss L.A., 2006b, *The Amenity Migrants: Seeking and Sustaining Mountains and Their Cultures*, CABI Publishing, Santa Fe, p.163-174

Christensen T., 2018, « The new Canyon River Golf Community with 270 posh home is...», *Missoulian*

Cloke P., Thrift N., 1987, « Intra-class Conflict in Rural Areas », *Journal of Rural Studies*, vol 3 n°4, p.321-333

Coenen-Huther J., 2003, « Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique », *Revue française de sociologie*, vol 44, n°3, p.531-547

Coffin J., 2012, « Will logging ever come back to Libby, Montana? », *Missoula Independent*

Cognard F., 2010, *"Migrations d'agrément" et nouveaux habitants dans les moyennes montagnes françaises : de la recomposition sociale au développement territorial. L'exemple du Diois, du Morvan et du Séronais*, thèse dirigée par Diry J.P., Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand II

Collectif d'auteurs, 2014a, *A Country Bookshelf Reader. Bozeman Area Writers*, Bangtail Press, Bozeman

Collectif d'auteurs, 2014b, *A Fact & Fiction Reader. Missoula Area Writers*, Bangtail Press, Bozeman

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Collectif d'auteurs, 2014c, *An Elk River Books Reader. Livingston and Billings Area Writers*, Bangtail Press, Bozeman

Collignon B., 2007, « Note sur les fondements des postcolonial studies », *EchoGéo*, vol 1 [en ligne] https://journals.openedition.org/echogeo/2089 (consulté le 12 janvier 2016)

Condon P., 2004, *Montana Surround. Land, Water, Nature, and Place*, Johnson Books, Boulder

Cooper JF., 1985, *The Leatherstocking Tales; The Pioneers, The Last of the Mohicans, The Prairie*, Library of America, New York

Corneloup J., Bouhaouala M., Vachée C., Soulé B., 2001, « Formes de développement et positionnement touristique des espaces sportifs de nature », *Loisir et Société/Society and Leisure*, vol 24 n°1, p.21-46

Corneloup J., Bourdeau P., Mao P., 2004, « Le marquage culturel des territoires touristiques de nature », *Revue de géographie alpine,* vol 92 n°4, p.11-20

Costanza R., d'Arge R., De Groot R., Farber S., Grasso M., Hannon B., Limburg K., Naeem S., O'neill RV., Paruelo J., 1997, « The value of the world's ecosystem services and natural capital », *Nature*, vol 387, n°6630, p.253-260

Cromartie J.B., Wardwell J.M., 1999, « Migrants settling far and wide in the rural West », *Rural development perspectives*, vol 14 n°2, p.2-8

Cronon W., 1992, « A place for stories. Nature, history, and narrative », *The Journal of American History*, p.1347-1376

Cronon W., 1996, « The trouble with wilderness; or, getting back to the wrong nature », *In* Cronon W. (dir), *Uncommon Ground. Rethinking the Human Place in Nature*, W. W. Norton & Co, New York, p.69-90

Cronon W., 2006, « Saving the land we love. Conservation and American values », *Exchange*, p.16-21

Darling E.J., 2005, « The City and the Country: Wilderness Gentrification and the Rent Gap », *Environment and Planning*, vol 37, p.1015-1032

Davidson M., Lees L., 2010, « New-build gentrification: its histories, trajectories, and critical geographies », *Population, Space and Place*, vol 16 n°5, p.395-411

Davidson S., 2007, « The troubled marriage of deep ecology and bioregionalism », *Environmental Values*, vol 16 n°3, p.313-332

Dearien C., Rudzitis G., Hintz J., 2005, « The role of wilderness and public land amenities in explaining migration and rural development in the American Northwest », *Amenities and rural development: Theory, methods and public policy*, p.113-128

Debarbieux B., 1988, *Territoires de haute montagne : recherches sur le processus de territorialisation et d'appropriation sociale de l'espace de haute montagne dans les Alpes du Nord*, thèse dirigée par Gumuchian H., Université de Grenoble 1

Debarbieux B., 2001a, « La montagne : un objet géographique ? », *In* Veyret Y. (dir)*, Les montagnes : discours et enjeux géographiques*, Sedes, Paris [en ligne] https://archive-ouverte.unige.ch/unige:3977

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Debarbieux B., 2001b, Les montagnes: représentations et constructions culturelles, *In* Veyret Y. (dir)*, Les montagnes : discours et enjeux géographiques*, Sedes, Paris [en ligne] https://archive-ouverte.unige.ch/unige:3976

Debarbieux B., Gillet., 2001, « La montagne: un objet de recherches ? », *Revue de Géographie Alpine*, vol 89 n°2

Defoe D., 1719, *The Life and strange surprising adventures of Robinson Crusoe of York, mariner*, W.Taylor, London

Delignières V., 1998, « L'authenticité des territoires ruraux touristiques en question. Réflexions au sujet de l'Auxois et du Morvan », *Revue Géographique de l'Est*, vol 38 n°3, p.103-116

Deller S.C., Tsai T.H., Marcouiller D.W., English D.B.K., 2001, « The Role of Amenities and Quality of Life In Rural Economic Growth », *American Journal of Agricultural Economics*, vol 83 n°2, p.352-365

Deller S.C., Tsai T.H., Marcouiller D.W., English D.B.K., 2011, « The role of amenities and quality of life in rural economic growth », *In* Cherry T. L., Rickman D. (dir)*, Environmental Amenities and Regional Economic Development*, Routledge, London, p.83-100

Depraz S., 2008, *Géographie des espaces naturels protégés : Genèse, principes et enjeux territoriaux*, Armand Colin, Paris

Depraz S., Héritier S., 2012, *La nature et les parcs naturels en Amérique du Nord*, Armand Colin, Paris

Desponds D., 2007, « Les impacts d'un parc naturel régional (PNR) sur les évolutions socio-démographiques de son espace rural : le cas du Vexin français », *Norois. Environnement, aménagement, société*, vol 202, p.47-60

Desponds D., 2008, « Contribution des démarches prospectives différenciées au renforcement des logiques ségrégatives », *In* Séchet R., Garat I., Zeneidi D. (dir)*, Espaces en transaction*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, p.47-66

Di Méo G., 2008, « Une géographie sociale entre représentations et action », *Montagnes méditerranéennes et développement territorial*, vol 23, p.13-21

Diamond J., 2009, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Folio, Paris

Dissart J-C., 2012, « Migrations d'agrément : le cas américain », *In* Niels M., Bourdeau P., Daller J.-F. (dir), *Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Editions L'Harmattan, Paris

Ducros H., 2017, « Un label patrimonial pour des valeurs environnementales en France rurale : vers un capital environnemental ? », *Norois*, vol 2, p.17-40

Duffield J.W., 1992, « Economic analysis of wolf recovery in Yellowstone », *Report for Yellowstone National Park*

Eastwood C., 1976, *Josey Wales Hors-la-loi*, Warner Bros

Emile-Besse L., 2004, « Le système éducatif américain », *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, vol 35, p.137-144

EPA, 2011, « Integrating the "3 Rs": Remediation, Restoration and Redevelopment », *National Service Center for Environmental Publications*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

EPA., 2017, « Celebrating Success: Milltown Reservoir/Clark Fork River Superfund Site », *National Service Center for Environmental Publications*

Etulain RW., 1991, *Writing Western History: Essays on major Western historians*, University of Nevada Press, Reno

Evans N., 1997, *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, Pocket, Paris

Flad HK., 2009, « The Parlor in the Wilderness: Domesticating an iconic American Landscape », *Geographical Review*, vol 99 n°3, p.356-376

Fol S., Pflieger G., 2010, « La justice environnementale aux États-Unis : construction et usages d'une catégorie d'analyse et d'une catégorie d'action », *Justice spatiale/Spatial justice*, vol 2, p.166-188

Ford J., 1962, L*a Conquête de l'Ouest* , Warner Bros

Ford R., 2014, *Canada*, Points, Paris

Foucher M., 1991, *Fronts et frontières : Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris

Fournier J-M., 2008, *Le capital spatial : une forme de capital, un savoir être mobile socialement inégal*, *In* Séchet R., Garat I., Zeneidi D. (dir)*, Espaces en transaction*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, p.67-82

Frentz I.C., Farmer F.L., Guldin J.M., Smith K.G., 2004, « Public lands and population growth », *Society and Natural Resources,* vol 17 n°1, p.57-68

Frey W.H., 1987, « Migration and depopulation of the metropolis: regional restructuring or rural renaissance? », *American Sociological Review*, p.240-257

Friedberger M., 1996, « Rural gentrification and livestock raising: Texas as a test case, 1940–1995 », *Rural History*, vol 7 n°1, p.53-68

Fromm P., 2010, *Avant la nuit. Nouvelles*, Editions Gallmeister, Paris

Furt J-M., Tafani C., 2017, « L'authenticité, une stratégie de développement touristique ? Analyse à partir d'une recherche-développement sur l'agritourisme en Corse », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, vol 36, n°1 [en ligne] http://journals.openedition.org/teoros/3014 (consulté le 23 décembre 2018)

Gagnon C., Simard J-G., Tellier L-N., Gagnon S., 2008, « Développement territorial viable, capital social et capital environnemental : quels liens ? », *VertigO, la revue électronique en sciences de l'environnement*, vol 8 n°2 [en ligne] http://vertigo.revues.org/4983 (consulté le 15 octobre 2015)

Garber-Yonts B.E., 2004, « The economics of amenities and migration in the Pacific Northwest: review of selected literature with implications for national forest management », *General Technical Report, Pacific Northwest Research Station*, Portland

Garreau J., 1989, *The Nine Nations of North America*, Avon Books, New York

Garrod B., Wornell R., Youell R., 2006, « Re-conceptualising rural resources as countryside capital: The case of rural tourism », *Journal of rural studies,* vol 22 n°1, p.117-128

Gaudin S., Mesureau J., 2008, « Le terrain (de thèse), un construit... institutionnel ? », Communication présentée au colloque *A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Geffroy V., Depraz S., 2017, « Formalisation du capital environnemental et projet de territoire : le cas des Biosphärenparks autrichiens », *Norois*, vol 2, p.41-53

Ghose R., 2004, « Big sky or big sprawl? Rural gentrification and the changing cultural landscape of Missoula, Montana », *Urban geography*, vol 25 n°6, p.528-549

Gill N., Klepeis P., Chisholm L., 2010, « Stewardship among lifestyle oriented rural landowners », *Journal of environmental planning and management*, vol 53 n°3, p.317-334

Ginisty K., Vivet J., 2008, « Les biais, terrain de savoirs ? Expériences africaines », *Communication au colloque A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras

Gintrac C., 2012, « Géographie critique, géographie radicale : comment nommer la géographie engagée ? », *Carnets de géographes,* Carnets de recherches, vol 4 [en ligne] http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_recherches/rech_04_04_Gintrac.php (consulté le 12 octobre 2016)

Girard A., 2012, « Un problème de catégorisation des résidents en amont de la comparaison "autochtones/post-touristes" », *In* Bourdeau P., Daller J-F., Martin N. (dir), 2012b, *Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Editions L'Harmattan, Paris, p.331-345

Glass R., 1964, « Aspects of change », *In* Glass R., *London: Aspects of change*, MacGibbon and Kee, Londres, p.xii-xx

Glon É., 2006, « Wilderness et forêts au Canada. Quelques aspects d'une relation homme/nature très ambivalente », *Annales de géographie,* vol 3 n° 649, p.239-257

Glorioso R.S., Moss L.A., 2010, « Amenity Migration in the Similkameen Valley, BC, Canada », *Final Report, Prepared for Similkameen Valley Planning Society*, Kaslo

Glorioso RS., Moss LA., 2011, « Origines et développement du concept de migration d'agrément », *In* Bourdeau P., Daller J-F., Martin N. (dir), 2012b, *Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Editions L'Harmattan, Paris, p.37-55

Gosnell H., Abrams J., 2011, « Amenity migration: diverse conceptualizations of drivers, socioeconomic dimensions, and emerging challenges », *GeoJournal,* vol 76 n°4, p.303-322

Gosnell H., Haggerty J.H., Travis W.R., 2006, « Ranchland Ownership Change in the Greater Yellowstone Ecosystem, 1990–2001: Implications for Conservation », *Society & Natural Resources*, vol 19 n°8, p.743-758

Gosnell H., Travis W.R., 2005, « Ranchland Ownership Dynamics in the Rocky Mountain West », *Rangeland Ecology & Management*, vol 58 n°2, p. 191-198

Graetz R., Graetz S., 2003, *This is Montana*, Northern Rockies Publishing, Helena

Grandjeat Y-C., 2005, « Regarder à perte de vue et écrire quand même : quelques propositions sur la littérature écologique américaine », *Revue française d'études américaines*, vol 106 n°4, p.19-32

Guha R., 1989, « Radical American Environmentalism and Wilderness Perservation », *Environmental ethics,* vol 11 n°1, p.71-83

Guinard P., Tratnjek B., 2016, « Géographies, géographes et émotions. Retour sur une amnésie… passagère ? », *Carnets de géographes*, vol 9 [en ligne] http://journals.openedition.org/cdg/605 (consulté le 12 octobre 2016)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Gumuchian H., 1983, *La neige dans les Alpes françaises du Nord*, Editions des Cahiers de l'Alpe, Paris

Guyot S., 2008, « Une méthodologie de terrain avec de vrais bricolages et plein de petits arrangements », *Communication au colloque A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras

Guyot S., 2009, « Fronts écologiques et éco-conquérants: définitions et typologies. L'exemple des «ONG environnementales en quête de Côte Sauvage (Afrique du Sud) », *Cybergeo: European Journal of Geography* [en ligne] http://cybergeo.revues.org/22651?file=1 (consulté le 24 juin 2017)

Guyot S., 2011, « The eco-frontier paradigm : rethinking the links between space, nature and politics », *Geopolitics*, vol 16 n°3, p.675-706

Guyot S., 2015, *Lignes de front : l'art et la manière de protéger la nature, Habilitation à diriger des recherches*, Université de Limoges

Guyot S., Depraz S. (dir), 2018, « Echelles et espaces du capital environnemental », *Vertigo*, vol 29 (n° spécial)

Guyot S., Guinard P., 2015, « L'art de (ré)imaginer l'Afrique du Sud », *L'Information géographique*, vol 79 n°4, p.70-96

Guyot S., Richard F., 2009, « Les fronts écologiques. Une clef de lecture socio-territoriale des enjeux environnementaux ? », *L'Espace Politique*, vol 9 [en ligne] https://espacepolitique.revues.org/1422?lang=en (consulté le 24 juin 2017)

Hall C.M., 2002, « The changing cultural geography of the frontier: National parks and wilderness as frontier remnant », *In* Krakover S., *Tourism in frontier areas*, Lexington Books, Lanham, p.283-298

Hamnett C., 1997, « Les aveugles et l'éléphant : l'explication de la gentrification », *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, vol 9 [en ligne] http://strates.revues.org/611 (consulté le 23 février 2016)

Hancock C., 2007, « "Délivrez-nous de l'exotisme" : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords) », *Autrepart*, vol 1, p.69-81

Handley W.R., Lewis N., 2007, *True West: Authenticity and the American West*, Bison Books, Lincoln

Hasenbank K.A., 2007, « Achieving Environmental Justice for the Community of Opportunity, Montana : An Assessment of Superfund Concerns », *Student Research Project, Environmental Studies Program*, University of Montana

Hassanein N., 2013, « "Local is Delicious", but it's not always easy. A Case Study of the Western Montana Growers Cooperative », *Scientific Report*, University of Montana

Hay I., Beaverstock J.V., 2016, *Handbook on Wealth and the Super-Rich*, Edward Elgar Publishing, Cheltenham

Headwaters Economics, 2018, « Montana Losing Open Space », *Technical Report*

Heley J., 2014, « Reviewing and Renewing Class: The Prospects for a Twenty-first Century Rural Class Analysis », *In* E. Kasabov (dir), *Rural Cooperation in Europe: In Search of the Relational Rurals,* Palgrave Macmillan, New York

Heminway J., 2000, *Yonder: A Place in Montana*, National Geographic, Washington

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Héritier S., 2006, « La nature et les pratiques de la nature dans les montagnes canadiennes : le cas des parcs nationaux des montagnes de l'Ouest (Alberta et Colombie Britannique) », *Annales de géographie*, vol 3 n° 649, p.270-291

Héritier S., Laslaz L., Cole R., 2008, *Les parcs nationaux dans le monde: protection, gestion et développement durable*, Ellipses, Paris

Hines J.D., 2007, « The persistent frontier and the rural gentrification of the Rocky Mountain West », *Journal of the West*, vol 46 n°1, p.63-73

Hines J.D., 2010a, « In pursuit of experience: The postindustrial gentrification of the rural American West », *Ethnography*, vol 11 n°2, p.285-308

Hines J.D., 2010b, « Rural gentrification as permanent tourism: the creation of the New West Archipelago as postindustrial cultural space », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol 28, p.509-525

Hines J.D., 2012, « The Post-Industrial Regime of Production/Consumption and the Rural Gentrification of the New West Archipelago », *Antipode*, vol 44 n°1, p.74-97

Hines J.D., 2013, « The Postindustrialisation of the Class-cultural Space in the New West Archipelago » *In* Certoma C., Clewer N., Elsey D., *The Politics of Space and Place*, Cambridge Scholars Publishing, Cambridge, p.172-192

Hines J.D., 2015, « The Horse Whisperer as Neoliberal Roadmap to the" New" American West », *Americana: The Journal of American Popular Culture (1900-present),* vol 14 n°1 [en ligne] http://www.americanpopularculture.com/journal/articles/spring_2015/hines.htm (consulté le 5 mars 2016)

Hjort S., 2009, « Rural gentrification as a migration process: Evidence from Sweden », *Migration Letters*, vol 6 n°1, p.91-100

Hoey B.A., 2005, « From Pi to Pie Moral Narratives of Noneconomic Migration and Starting Over in the Postindustrial Midwest », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol 34 n°5, p.586-624

Horton J., 2008, « Producing Postman Pat: The popular cultural construction of idyllic rurality », *Journal of Rural Studies*, vol 24 n°4, p.389-398

Howe J., 1997, *Balancing Nature and Commerce in Gateway Communities*, Island Press, Washington D.C.

Hoyaux A-F., 2013, « Géographie et phénoménologie : perspectives théoriques et méthodologiques autour de la proximité et de l'authenticité », *In* Frère B. et Laoureux S. (dir), *La phénoménologie à l'épreuve des sciences humaines*, Peter Lang, Paris, p.77-88

Hughes A., 1997, « Women and Rurality: Gendered Experienced of "Community" in Village Life », *In* Milbourne P*., Revealing Rural" Others": Representation, Power, and Identity in the British Countryside*, Bloomsbury Publishing, London

Hunter L.M., Boardman J.D., Onge J.M.S., 2005, « The Association Between Natural Amenities, Rural Population Growth, and Long-Term Residents' Economic Well-Being », *Rural Sociology*, vol 70 n°4, p.452-469

Huxley A., 2006, *Brave New World*, Harper Perennial Modern Classics, New York

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Jobes P.C., 1991, « Nominalism, realism and planning in a changing community », *International Journal of Environmental Studies*, vol 31 n°4, p.279-290

Jobes P.C., 2000, *Moving nearer to heaven: The illusions and disillusions of migrants to scenic rural places*, Greenwood Publishing Group, Westpor

Johnson J.D., Rasker R., 1995, « The role of economic and quality of life values in rural business location », *Journal of Rural Studies,* vol 11 n°4, p.405-416

Johnson K., Beale C., 2002, « Nonmetro Recreation Counties: Their Identification and Rapid Growth », *Rural America*, vol 17 n°4, p.12-19

Jones K., 2003, « Way Out West... Ghost Towns, Gray Wolves, Territorial Prisons & More! Celebrating the Wolf in the New West », *In* L. Nicholas, E. M. Bapis, T. J. Harvey (dir), *Imagining The Big Open*, University of Utah Press, Salt Lake City, p.27-44

Joubert S., 2016, « Smith Henderson : "Je veux balayer les clichés sur l'Ouest américain," *L'Humanité*

Jourdan S., 2013, *Du processus de métropolisation à celui de la gentrification, l'exemple de deux villes nord-méditerranéennes : Barcelone et Marseille*, thèse dirigée par Morel B., Université de Provence, Aix-Marseille

Kayser B., 1990, *La renaissance rurale: sociologie des campagnes du monde occidental*, Armand Colin, Paris

Kennedy D., 2010, *L'homme qui voulait vivre sa vie*, Pocket, Paris

Klein N., 2015, *Tout peut changer*, Actes sud, Arles

Knafou R., 1978, *Les stations intégrées de sports d'hiver des Alpes françaises*, Masson, Paris

Kondo MC., Rivera R., Rullman S., 2012, « Protecting the idyll but not the environment: Second homes, amenity migration and rural exclusion in Washington State », *Landscape and Urban Planning* vol 106 n°2, p.174-182

Kruger L.E., Mazza R., Stiefel M., 2008, « Amenity migration, rural communities, and public land », *Forest community connections: Implications for research, management, and governance*, p.127-142

Lacquement G., Chevalier P., 2015, « Capital territorial et développement des territoires locaux, enjeux théoriques et méthodologiques de la transposition d'un concept de l'économie spatiale à l'analyse géographique», Communication présentée au colloque *international "Construire les proximités dans un monde global. Enjeux territoriaux, organisationnels et sociétaux",* Tours

Laferté G., 2016, « Ferme, pavillon ou maison de campagne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol 5, p.16-37

Langford NP., 2016, *The Discovery of Yellowstone Park: Journal of the Washburn Expedition to the Yellowstone and Firehole Rivers in the Year 1870*, HardPress Publishing, New York

Larsson S., 2015a, *Millénium - tome 1 : Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*, Actes Sud, Paris

Larsson S., 2015b, *Millénium - tome 2 : La fille qui rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette*, Actes Sud, Paris

Larsson S., 2015c, *Millénium - tome 3 : La reine dans le palais des courants d'air*, Actes Sud, Paris

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Laslaz L., 2017, « Jalons pour une géographie politique de l'environnement », *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique* , vol 32, [en ligne] http://journals.openedition.org/espacepolitique/4344 (consulté le 29 décembre 2018)

Laslaz L., Depraz S., Guyot S., Héritier S., 2012, *Atlas mondial des espaces protégés. Les sociétés face à la nature*, Editions Autrement, Paris

Lazzarotti O., 2006, « Habiter, aperçus d'une science géographique », *Cahiers de géographie du Québec*, vol 50 n°32, p.85-102

Leduc C., 2006, « De la répulsion au désir de nature, métamorphose de la wilderness littorale en Nouvelle-Angleterre », *Annales de géographie*; vol 3 n° 649, p.292-313

Lees L., Slater T., Wyly E.K., 2008, *Gentrification*, Routledge, Londres

Lefort I., 2012, « Le terrain : l'Arlésienne des géographes ? », *Annales de géographie*, vol 5-6 n°687-688, p.468-486

Leutrat J-L., 1973, *Le Western*, Armand Colin, Paris

Lévy J., 2003, « Capital spatial », *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, p.124-126

Lewis M., 2007, *American Wilderness: A New History*, Oxford University Press, Oxford

Little J., 1987, « Rural gentrification and the influence of local-level planning », *Rural planning: policy into action*, p.185-199

London J., 1990, *The Call of the Wild*, Dover Publications, New York

Lundbad M., 2003, « Patagonia, Gary Snyder, and the 'Magic' of Wilderness », *In* Nicholas L., Bapis EM., Harvey TJ (dir.), 2003, *Imagining The Big Open*, University of Utah Press, Salt Lake City, p.73-91

Machlis G.E., Field D., 2000, *National Parks and Rural Development: Practice And Policy In The United States*, Island Press, Washington D.C.

Maclean N., 1997, *La rivière du sixième jour*, Rivages, Paris

Mankell H., 1994, *Meurtriers sans visage*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 1999, *Le Guerrier solitaire*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2000, *La Cinquième femme*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2001, *Les Morts de la Saint-Jean*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2002, *La Muraille invisible*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2003, *Les Chiens de Riga*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2004, *La Lionne blanche*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2005a, *Avant le gel*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2005b, *L'Homme qui souriait*, Le Seuil, Paris

Mankell H., 2010, *L'Homme inquiet*, Le Seuil, Paris

Maraud S., Desbiens C., 2017, « Eeyou Istchee–Baie James, vers un capital environnemental mixte? », *Norois*, vol 2, p.71-88

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Marchand G., 2012, « Nos voisines, les bêtes : situation des conflits avec la faune sauvage dans une aire protégée de la périphérie de Manaus (Amazonas, Brésil) », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol 3, n° 1

Marsh GP., 1864, *Man and Nature; or, Physical Geography as Modified by Humans Action*, New York

Martin N., 2013, *Les migrations d'agrément, marqueur d'une dynamique d'après tourisme dans les territoires de montagne*, thèse dirigée par Bourdeau P., Université de Grenoble

Mauger G., 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, vol 6 n°1, p.125-143

McGill T., 2006, « The Montana Subdivision and Platting Act: Regulating Montana's Land Use and Development, A Time for Change », *University College: Environmental Policy Management Capstones*

McGinnis M., 2006, *Bioregionalism*, Routledge, New York

McGranahan DA., 1999, « Natural amenities drive rural population change », *United States Department of Agriculture, Economic Research Service*

McMurtry L., 2011, *Lonesome Dove, épisode 1*, Gallmeister, Paris

Méténier M., Thèse en cours, *La gentrification des espaces naturels protégés en Angleterre*, thèse dirigée par Chevalier E., Guyot S., Richard F., Université de Limoges

Milbourne P., 1997, *Revealing Rural" Others": Representation, Power, and Identity in the British Countryside*, Bloomsbury Publishing, Londres

Milhaud O., 2006, « La géographie, la prison et l'éthique. Prestige et vertige de l'injustice », *Communication présentée au colloque "L'espace social: méthodes et outils, objets et éthique(s)"*, Rennes

Montagné Villette S., 2007, « Les marginalités : du subi au choisi », *Bulletin de l'Association de géographes français,* vol 84 n°3, p.305-314

Morange M., Calberac Y., 2012, Géographies critiques "à la française" ?, *Carnets de géographes*, vol 4 [en ligne] https://journals.openedition.org/cdg/976 (consulté le 9 septembre 2014)

Morange M., Schmoll C., 2016, *Les outils qualitatifs en géographie. Méthodes et applications*, Armand Colin, Paris

Morelle M., 2004, *La rue des enfants, les enfants de la rue: l'exemple de Yaoundé (Cameroun) et d'Antananarivo (Madagascar)*, thèse dirigée par Chaléard J.L., Marguerat Y., Université Paris 1

Morelle M., Ripoll F., 2009, « Les chercheur-es face aux injustices : l'enquête de terrain comme épreuve éthique », *Annales de géographie,* vol 1, n°665-666, p.157-168

Morrison P.A., Wheeler J.P., 1976, « Rural renaissance in America? The revival of population growth in remote areas », *Population Bulletin*, vol 31

Moss L., Glorioso R., 2012, « Town of Canmore Non-Permanent Resident Survey », *Final Report*

Moss LA., 1987, Santa Fe, « New Mexico, Post-industrial amenity-based economy: Myth or model », *Alberta Ministry of Economic & Trade and International Cultural Resources Institute,* Edmonton and Santa Fe

Moss LA., 1994, « Beyond tourism: the amenity migrants », *Chaos in our uncommon futures*, p.121-128

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Moss LA., 2006a, « The amenity migrants: ecological challenge to contemporary Shangri-La », *In* Moss L.A., 2006b, *The Amenity Migrants: Seeking and Sustaining Mountains and Their Cultures*, CABI Publishing, Santa Fe, p.3-25

Moss L.A., 2006b, *The Amenity Migrants: Seeking and Sustaining Mountains and Their Cultures*, CABI Publishing, Santa Fe

Moss L.A., 2014, « The Rural Change Agent Amenity Migration: Some Further Explorations », *In* Moss L.A., Glorioso R.S. (dir), 2014, *Global Amenity Migration: Transforming Rural Culture, Economy & Landscape*, The New Ecology Press, Kaslo

Moss L.A., Glorioso R.S. (dir), 2014, *Global Amenity Migration: Transforming Rural Culture, Economy & Landscape*, The New Ecology Press, Kaslo

Mounet C., 2008, « Vivre avec des animaux "à problème" », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, vol 96 n°3, p.55-64

Munday P., 2005, *Butte Mining, 1864-2005: A brief cultural and environmental history*, *Scientific Report*, Butte Montana Tech

Munday P., 2009, « The Role of Environmental Communication in Shaping Remedy at America's Largest Superfund Site », Communication présentée à la "*Conference on Communication and Environment*", Portland, Maine

Nash R., 2001, *Wilderness and the American mind*, New Haven, Etats-Unis

Nelson L., Nelson P.B., 2010, « The global rural: Gentrification and linked migration in the rural USA », *Progress in Human Geography*, vol 32 n°1, p.129-137

Nelson L., Trautman L., Nelson P.B., 2015, « Latino Immigrants and Rural Gentrification: Race, "Illegality" and Precarious Labor Regimes in the United States », *Annals of the Association of American Geographers,* vol 105 n°4, p.841-858

Nelson M.P., 1996, « Rethinking Wilderness », *Philosophy in the Contemporary World,* vol 3 n°2, p.6-9

Nelson P.B., 1997, « Migration, sources of income, and community change in the nonmetropolitan Northwest », *The Professional Geographer*, vol 49 n°4, p.418-430

Nelson P.B., 1999, « Quality of life, nontraditional income, and economic growth », *Rural Development Perspectives*, vol 14 n°2, p.32-37

Nelson P.B., 2001, « Rural restructuring in the American West: Land use, family and class discourses », *Journal of rural studies*, vol 17 n°4, p.395-407

Nelson P.B., 2006, « Geographic perspective on amenity migration across the USA: National, regional, and local scale analysis », *In* Moss L.A., 2006b, *The Amenity Migrants: Seeking and Sustaining Mountains and Their Cultures*, CABI Publishing, Santa Fe, p.55-72

Nelson P.B., 2011, « Commentary: Special issue of GeoJournal on amenity migration, exurbia, and emerging rural landscapes », *GeoJournal*, vol 76 n°4, p.445-446

Nelson P.B., Hines J.D., 2018, « Rural gentrification and networks of capital accumulation. A case study of Jackson, Wyoming », *Environment and Planning A: Economy and Space*, vol 50 n°7, p.1473-1495

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Nelson P.B., Oberg A., Nelson L., 2010, « Rural gentrification and linked migration in the United States », *Journal of Rural Studies*, vol 26 n°4, p.343-352

Neveu É., 2013, « Les sciences sociales doivent-elles accumuler les capitaux ? A propos de Catherine Hakim, Erotic Capital, et de quelques marcottages intempestifs de la notion de capital », *Revue française de science politique*, vol 63 n°2, p.337-358

Nicholas L., Bapis E.M., Harvey T.J (dir), 2003, *Imagining The Big Open*, University of Utah Press, Salt Lake City

Orwell G., 2008, *Nineteen Eighty-four*, Penguin, Londres

Owens K., 2003, « Fishing the Hatch. New West Romanticism and Fly-Fishing in the High Country », *In* Nicholas L., Bapis E.M., Harvey T.J (dir), 2003, *Imagining The Big Open*, University of Utah Press, Salt Lake City, p.111–121

Pahl R., 1965, *Urbs in rure: the Metropolitan Fringe in Hertfordshire*, London School of Economics and Political Science, Londres

Paquette S., Domon G., 2003, « Changing ruralities, changing landscapes: exploring social recomposition using a multi-scale approach », *Journal of Rural Studies*, vol 19 n°4, p.425-444

Parrett A., 2015, *Literary Butte. A History in Novels & Film*, The History Press, Charleston

Parsons J.J., 1988, « Hillside letters in the western landscape », *Landscape*, vol 30 n°1, p.15-23

Paterson J.H., 1994, *North America: A Geography of the United States and Canada*, Oxford University Press, New York

Peacock A., 2010, *Wasting Libby: The True Story of How the WR Grace Corporation Left a Montana Town to Die*, AK Press, Oakland

Peacock D., 2012, *Mes années grizzly*, Editions Gallmeister, Paris

Penn A., 1958, *Le Gaucher*, Warner Bros

Perlik M., 2011, « Gentrification alpine. Lorsque le village de montagne devient un arrondissement métropolitain », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, vol 99 n°1 [en ligne] https://journals.openedition.org/rga/1385 (consulté le 3 mars 2016)

Perloff H.S., Wingo L., 1965, « Natural resource endowment and regional economic growth », *In* Perloff H.S., T*he Art of Planning. Selected Essays*, Springer, New York, p.166-185

Perreault M., 2007, « American Wilderness and First Contact », *In* Lewis M., 2007, *American Wilderness: A New History*, Oxford University Press, Oxford

Perrenoud M., 2008, « Les artisans de la "gentrification rurale" : trois manières d'être maçon dans les Hautes-Corbières », *Sociétés contemporaines*, vol 71 n°3, p.95-115

Petite M., Debarbieux B., 2013, « Habite-t-on des catégories géographiques? La ville, la campagne et la montagne dans les récits de trajectoires biographiques », *Annales de géographie*, vol 13 n°693, p.483-501

Phillips M., 1993, « Rural gentrification and the processes of class colonisation », *Journal of Rural Studies*, vol 9 n°2, p.123-140

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Phillips M., 1998a, « Investigations of the british rural middle classes - Part 1: From legislation to interpretation », *Journal of Rural Studies*, vol 14 n°4, p.411-425

Phillips M., 1998b, « Investigations of the British rural middle classes - Part 2: Fragmentation, identity, morality and contestation », *Journal of Rural Studies*, vol 14 n°4

Phillips M., 2002, « The production, symbolization and socialization of gentrification: impressions from two Berkshire villages », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol 27 n°3, p.282-308

Phillips M., 2004, « Other geographies of gentrification », *Progress in Human Geography*, vol 28 n°1, p.5-30

Phillips M., 2005a, « Differential productions of rural gentrification: illustrations from North and South Norfolk », *Geoforum*, vol 36 n°4, p.477–494

Phillips M., 2005b, « Rural gentrification and the production of nature: a case study from Middle England », Communication présentée à la "*4th International Conference of Critical Geographers*", Mexico City

Phillips M., 2008, « Rural gentrification and new human and non-human occupants of the English countryside », *In* Diry J.-P. (dir), *Les étrangers dans les campagnes. Actes du colloque franco-britannique de géographie rurale, Vichy, 18-19 mai 2006*, Presses Univ. Blaise Pascal, Clermont-Ferrand

Phillips M., 2009, Counterurbanisation and rural gentrification: an exploration of the terms, *Population, Space and Place* 16(6): 539–558. DOI: 10.1002/psp.570

Phillips M., Fish R., Agg J., 2001, « Putting together ruralities: towards a symbolic analysis of rurality in the British mass media », *Journal of Rural Studies*, vol 17 n°1, p.1-27

Phillips M., Page S., Saratsi E., Tansey K., Moore K., 2008, « Diversity, scale and green landscapes in the gentrification process: Traversing ecological and social science perspectives », *Applied geography*, vol 28 n°1, p.54-76

Phillips S., 2000, « Windfalls for wilderness: Land protection and land value in the Green Mountains », *Rocky Mountain Research Station*, Missoula

Philo C., 1992, « Neglected rural geographies: a review », *Journal of rural studies,* vol 8 n°2, p.193-207

Piketty T., 2014, *Les hauts revenus en France au XXème siècle*, Grasset, Paris

Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 1991, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, vol 3 n°1, p.120-133

Pistre P., 2012, *Renouveaux des campagnes françaises : évolutions démographiques, dynamiques spatiales et recompositions sociales*, thèse dirigée par Rhein C., Université Paris-Diderot

Poinsot Y., Saldaqui F., 2009, « Quelle organisation territoriale pour une gestion durable des sangliers ? Un exemple pyrénéen », *Mappemonde*, vol 2 n°94 [en ligne] http://mappemonde-archive.mgm.fr/num22/articles/art09203.html (consulté le 3 octobre 2017)

Poinsot Y., Saldaqui F., 2012, « La maîtrise des populations de grands ongulés dans les espaces naturels protégés : comment gérer la spatialité animale par des territoires humains ? », *Cybergeo :*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

European Journal of Geography [en ligne] http://cybergeo.revues.org/25226 (consulté le 3 octobre 2017)

Power T.M., 1996, *Lost landscapes and failed economies. The search for a value of place*, Island Press, Washington D.C.

Power T.M., Barrett R., 2001, *Post-cowboy economics. Pay and prosperity in the new American west*, Island Press, Washington D.C.

Pughe T., Granger M., 2005, « Introduction », *Revue française d'études américaines*, vol 106 n°4, p.3-7

Rasker R., 2005, « Wilderness for Its Own Sake or as Economic Asset », *Journal of Land, Resources, & Environmental Law*, p.15-25

Rasker R., 2008, « Economic Change in the American West: Solutions to the Downside of Amenity Migration », Communication présentée au colloque "*Understanding and Managing Amenity-led Migration in Mountain Regions*", Banff

Rasker R., Glick D., 1994, « The Footloose entrepreneurs: pioneers of the New West? », *Journal for the Northwest Environment*, vol 10 n°1, p.34-43

Rasker R., Gude PH., Delorey M., 2013, « The effect of protected federal lands on economic prosperity in the non-metropolitan west », *The Journal of Regional Analysis and Policy*, vol 43 n°2, p.110-122

Rasker R., Hansen A., 2000, « Natural amenities and population growth in the Greater Yellowstone region », *Human Ecology Review*, vol 7 n°2, p.30-40

Raymond S., 2003, *Du "retour à la nature" au "retour à la campagne". Migrants et recompositions territoriales dans le Midi de la France et en Californie du Nord*, thèse dirigée par Roux M., Université Toulouse le Mirail

Redclift M.R., 2006, *Frontiers: Histories of Civil Society and Nature*, The MIT Press, Cambridge

Redford R., 1992, Et au milieu coule une rivière, Pathé

Redford R., 1998, L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux, Wildwood Enterprises

Reichert C von., 2002, « Returning and New Montana Migrants: Socio-economic and Motivational Differences », *Growth and Change*, vol 33 n°1, p.133-151

Richard F., 2010, « La gentrification des "espaces naturels" en Angleterre : après le front écologique, l'occupation ? », *L'Espace politique*, vol 9 n°3 [en ligne] https://journals.openedition.org/espacepolitique/1478 (consulté le 3 mars 2016)

Richard F., 2017, *La gentrification rurale, de l'observation du fait géographique à la circulation du concept*, Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Limoges

Richard F., Dellier J., 2011, « Environnements, migrations et recompositions sociales des campagnes limousines : l'exemple du PNR de Millevaches », Rapport d'étude, Limoges

Richard F., Dellier J., Tommasi G., 2014, « Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, vol 102 n°3 [en ligne] https://rga.revues.org/2525 (consulté le 3 mars 2016)

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Richard F., Saumon G., Tommasi G., 2015a, « De l'hégémonie des valeurs environnementales à l'affirmation d'un nouveau capital ? », Communication présentée au Colloque *Capital environnemental : représentations, pratiques, dominations, appropriations spatiales,* Limoges, 15-18 Novembre 2015

Richard F., Saumon G., Tommasi G., 2018a, « Des enjeux environnementaux à l'émergence d'un capital environnemental ? Proposition de lecture des inégalités sociales par le prisme de l'environnement », *VertigO, la revue électronique en sciences de l'environnement*, vol 29 [en ligne] https://journals.openedition.org/vertigo/19066 (consulté le 7 mai 2018)

Richard F., Saumon G., Tommasi G., 2018b, « Les nouvelles gouvernances : capital social, capital environnemental », *In* Arnould P., Simon L., *Géographie des environnements*, Belin Education, Paris

Richard F., Tommasi G., Saumon G., 2015b, « In the kingdom of the blind, the one-eyed man is king: let's start talking about rural gentrification in France! », Communication présentée au colloque *The XXVI European Society for Rural Sociology Congress*, Aberdeen, 18 août

Richard F., Tommasi G., Saumon G., 2015c, « Le capital environnemental, nouvelle clé d'interprétation de la gentrification rurale ? », Communication présentée au Colloque *Capital environnemental : représentations, pratiques, dominations, appropriations spatiales,* Limoges, 15-18 Novembre 2015

Richard F., Tommasi G., Saumon G., 2017, « Le capital environnemental, nouvelle clé d'interprétation de la gentrification rurale ? », *Norois*, vol 243, p.89-110

Ricoeur P., Jarczyk G., 1990, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris

Ricou L., 2002, *The Arbutus/Madrone Files. Reading the Pacific Northwest*, Oregon State University Press, Corvallis

Ridge M., 1991, « The life of an idea: the significance of Frederick Jackson Turner's frontier thesis », *Montana: The Magazine of Western History*, p.2-13

Ripoll F., 2005, *La dimension spatiale des mouvements sociaux : essais sur la géographie et l'action collective dans la France contemporaine à partir des mouvements de" chômeurs" et "altermondialistes"*, thèse dirigée par Hérin R., Université de Caen

Ripoll F., 2010, « L'économie "solidaire" et "relocalisée" comme construction d'un capital social de proximité », *Regards sociologiques*, vol 40, p.59-75

Ripoll F., 2012, « Attention, un espace peut en cacher un autre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol 195 n°5, p.112-121

Ripoll F., 2013, « Quelle dimension spatiale des structures sociales chez Bourdieu? Localisations résidentielles et jeux d'échelles dans La Distinction », *In* Coulangeon P., Duval J., *Trente ans après La Distinction, de Pierre Bourdieu*, La Découverte, Paris, p.365-377

Ripoll F., Veschambre V., 2005, « Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique », *Norois. Environnement, aménagement, société*, vol 195, p.7-15

Robbins J., 2005, « In a Town Called Opportunity, Distress Over a Dump », *The New York Times*

Robbins J., 2018, « Let the Stream Run Through It », *The New York Times*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Robbins P., Meehan K., Gosnell H., Gilbertz SJ., 2009, « Writing the New West: A Critical Review », *Rural Sociology*, vol 74 n°3, p.356-382

Rodary E., 2001, Les espaces naturels : l'aménagement par la participation ? Mise en réseau et territorialisation des politiques de conservation de la faune en Zambie et au Zimbabwe, thèse dirigée par Constantin F. et Deléage J.P., Université d'Orléans

Rosemberg M. (dir), 2007, *Le roman policier. Lieux et itinéraires*, L'Harmattan, Paris

Roulet P-A., 2007, « La gestion communautaire de la faune sauvage comme facteur de reconsidération de la privatisation et de la marchandisation des ressources naturelles ? Le cas du tourisme cynégétique en Afrique sub-saharienne », *Afrique contemporaine*, vol 222, p.129-147

Rousseau J-J., 1761, *La nouvelle Héloïse*, Marc-Michel Rey, Amsterdam

Rousseau J-J., 1762, *Emile ou de l'éducation*, Nicolas Bonaventure Duchesne, Paris

Rudzitis G., 1993, « Nonmetropolitan geography: migration, sense of place, and the American West », *Urban Geography*, vol 14 n°6, p.574-585

Rudzitis G., 1996, *Wilderness and the changing American West*, Wiley, Hoboken

Rudzitis G., 1999, « Amenities increasingly draw people to the rural west », *Rural Development Perspectives*, vol 14, p.9-13

Rudzitis G., Johansen HE., 1989, « Migration into western wilderness counties: Causes and consequences », *Western Wildlands*, vol 15 n°1, p.19-23

Rudzitis G., Johnson R., others., 2000, « The impact of wilderness and other wildlands on local economies and regional development trends », *Rocky Mountain Research Station*, Missoula

Rudzitis G., Streatfeild RA., 1992, « The importance of amenities and attitudes: A Washington example », *Journal of Environmental Systems*, vol 22 n°3, p.269-277

Sacareau I., 2003, *La montagne, une approche géographique*, Belin, Paris

Said E., 1979, *Orientalism*, Pantheon Books, New York City

de Sardan J-PO., 2000, « Le" je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, p.417-445

Saumon G., 2010, *Millénium. Imaginaires et possibles d'une culture en tension : l'inscription territoriale d'un best-seller*. TEIR dirigé par Guyot S., Migozzi J., Université de Limoges

Saumon G., 2011, *Ystad, Stockolm. Des géographies criminelles au marketing territorial : valorisations touristiques des fictions policières et secrets de longévité*, TEIR dirigé par Guyot S., Migozzi J., Université de Limoges

Saumon G., 2016, « Du personnage du cow-boy solitaire à celui du pêcheur à la mouche : la fiction au fondement de la mutation territoriale de l'ouest du Montana ? », Annales de géographie, vol 3-4 n°709-710, p.309-332

Schlatter E.A., 2006, *Aryan Cowboys: White Supremacists and the Search for a New Frontier, 1970-2000*, University of Texas Press, Austin

Schmitz S., 2008, « Du new urbanism au new ruralism : un débat en cours sur de nouvelles visions de l'avenir des campagnes aux Etats-Unis », *Géocarrefour*, vol 83 n°4, p.331-336

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Schneider A., 1999, « Uncivil Action - A Town Left to Die, Asbestos: Forgotten Killer », *Seattle Post-Intelligencer*

Schneider A., McCumber D., 2004, *An Air That Kills*, G. P. Putnam's Sons, New York

Schneider AJ., McCumber D., Clifton D., 2016, *An Air That Still Kills: How a Montana Town's Asbestos Tragedy is Spreading Nationwide*, Cold Truth LLC

Schneider B., 2009, « The Other Libby », *New West*

Schumpeter J.A., 2008, *Capitalism, Socialism, and Democracy,* Harper Perennial Modern Classics, New York

Scott T., 2018, « Judge Hears Final Arguments in Badger-Two Medicine Case », *Flathead Bacon*

Sellars R.W., 1999, *Preserving Nature in the National Parks: A History*, Yale University Press, Londres

Shumway J.M., 1997, Hot, medium and cold: the geography of nonmetro population growth and change in the mountain West, *Small town*, vol 28 n°2, p.16-23

Shumway J.M., Davis J.A., 1996, « Nonmetropolitan population change in the Mountain West: 1970–1995 », *Rural Sociology*, vol 61 n°3, p.513-529

Shumway J.M., Otterstrom S.M., 2001, « Spatial patterns of migration and income change in the Mountain West: the dominance of service-based, amenity-rich counties », *The Professional Geographer*, vol 53 n°4, p.492-502

Shumway J.M., Otterstrom S.M., 2003, « Income migration and the spatial redistribution of poverty and income in the Mountain West region during the 1990s », *Espace, Populations, Sociétés,* vol 1, p.15-28

Simard M., Guimond L., 2012, « Que penser de l'embourgeoisement rural au Québec ? Visions différenciées d'acteurs locaux », *Recherches sociographiques*, vol 53 n°3, p.526-553

Slovic S., 2007, Authenticity, occupancy, and credibility. Rick Bass and the Rhetoric of Protecting Place, *In* Handley W.R., Lewis N., 2007, *True West: Authenticity and the American West*, Bison Books, Lincoln, p.62-82

Smith D., 1998, *The revitalisation of the Hebden Bridge District : gentrified Pennine rurality*, PhD thesis, University of Leeds

Smith D.P., Holt L., 2005, « Lesbian migrants in the gentrified valley' and 'other' geographies of rural gentrification », *Journal of Rural Studies*, vol 21 n°3, p.313-322

Smith D.P., Phillips D.A., 2001, « Socio-cultural representations of greentrified Pennine rurality », *Journal of Rural Studies*, vol 17 n°4, p.457-469

Smith M.D., Krannich R.S., 2000, « "Culture Clash"Revisited: Newcomer and Longer-Term Residents' Attitudes Toward Land Use, Development, and Environmental Issues in Rural Communities in the Rocky Mountain West », *Rural Sociology*, vol 65 n°3, p.396-421

Smith N., 1979, « Toward a Theory of Gentrification. A Back to the City Movement by Capital, not People », *Journal of the American Planning Association*, vol 45 n°4, p.538-548

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Snow D., 2000a, « Coming Home: An Introduction to Collaborative Conservation », *In* Brick P., Snow D., Bates S.F., 2000, *Across the Great Divide: Explorations In Collaborative Conservation And The American West*, Island Press, Washington D.C, p.1-11.

Snow D., 2000b, « Montana's Clark Fork: A New Story for a Hardworking River », *In* Brick P., Snow D., Bates S.F., 2000, *Across the Great Divide: Explorations In Collaborative Conservation And The American West*, Island Press, Washington D.C, p.91-101

Sofranko A.J. et al, 1980, « Rebirth of Rural America: Rural Migration in the Midwest », *Illinois agricultural economics staff paper*, vol 8

Solana-Solana M.A, 2010, « Rural gentrification in Catalonia, Spain: A case study of migration, social change and conflicts in the Empordanet area », *Geoforum*, vol 41 n°3, p.508-517

Sorovacu YE., 2013, « Putting Scientific Information into the Service of Environmental Justice for Residents Facing Grounwater Contamination », *Student Research Project, Environmental Studies Program*, University of Montana

Staszak., 1999, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Belin, Paris

Staszak J-F., 2003, *Géographies de Gauguin*, Bréal, Rosny-sous-Bois

Stockdale A., 2010, « The diverse geographies of rural gentrification in Scotland », *Journal of Rural Studies*, vol 26 n°1, p.31-40

Stoll S., 2007, « Farm against Forest », *In* Lewis M., 2007, *American Wilderness: A New History*, Oxford University Press, Oxford, p.55-72

Sutherland L.A., 2012, « Return of the Gentleman Farmer? Conceptualising Gentrification in UK Agriculture », *Journal of Rural Studies*, vol 28 n°4, p.568-576

Tenuto J., 2010, *La rivière de sang*, Editions Gallmeister, Paris

Thompson S., 2006, « Gateway to glacier: Will amenity migrants in north-western Montana lead the way for amenity conservation », *In* Moss L.A., 2006b, *The Amenity Migrants: Seeking and Sustaining Mountains and Their Cultures*, CABI Publishing, Santa Fe, p.108-119

Thoreau HD., 2010, *Walking*, Watchmaker Publishing, Ocean Shores

Timberg S., 2008, « The Novel That Predicted Portland », *The New York Times*

Tocqueville A de., 1945, *Democracy in America*, Phillips Bradley, New York

Tocqueville A de., 1960, *Journey to America*, Mayer J.P., New Haven

Todd D., 2008, *Cascadia: The Elusive Utopia. Exploring the Spirit of the Pacific Northwest*, Ronsdale Press, Vancouver

Tommasi G., 2014, *Vivre (dans) des campagnes plurielles. Mobilités et territoires dans les espaces ruraux. L'exemple de la Sierra de Albarracín et du Limousin*, thèse dirigée par Bernardie-Tahir N., Richard F., Université de Limoges

Tommasi G., Richard F., Cognard F., 2016, « Les choses sans les mots ? Circulation du concept de gentrification rurale en France », Communication présentée au Colloque *La renaissance rurale d'un siècle à l'autre ?*, 23-27 mai 2016, Toulouse

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Tommasi G., Richard F., Cognard F., 2018, « Conditions de circulation et appropriations de la notion de gentrification rurale en France », Communication présentée au Colloque *Une approche française de la gentrification rurale ? Pour un état des lieux épistémologique et empirique*, 21 novembre, Limoges

Tommasi G., Richard F., Saumon G. (dir), 2017a, « Capital environnemental et espaces emblématiques », *Norois*, vol 243, n° spécial

Tommasi G., Richard F., Saumon G., 2017b, « Introduction. Le capital environnemental pour penser les dynamiques socio-environnementales des espaces emblématiques », *Norois*, vol 243, n° spécial « Capital environnemental et espaces emblématiques », p.7-15

Travis W.R., 2007, *New Geographies of the American West: Land Use and the Changing Patterns of Place*, Island Press, Washington D.C.

Truc G., 2005, « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », *Tracés. Revue de sciences humaines*, vol 8, p.47-67

Turner F.J., 1920, *The frontier in American history*, H.Holt, University of Harvard

Tyer B., 2013, *Opportunity, Montana: Big Copper, Bad Water, and the Burial of an American Landscape*, Beacon Press, Boston

Ullman E.L., 1954, « Amenities as a factor in regional growth », *Geographical Review*, vol 44 n°1, p.119-132

Ullmo S., 2009, « L'École et l'(in)égalité des chances aux États-Unis : effets pernicieux du fédéralisme ou fondement idéologique de la démocratie américaine ? », *Revue française d'études américaines*, vol 119, p.67-79

Viard J., 2006, *Eloge de la mobilité*, Les Editions de l'Aube, *La Tour d'Aigues*

Vias AC., 1999, « Jobs follow people in the rural Rocky Mountain West », *Rural development perspectives*

Vidal D., 2009, « L'histoire qu'on raconte, l'histoire qu'on se raconte », *Autrepart*, vol 3, p.99-115

Volvey A., Calbérac Y., Houssay-Holzschuch M., 2012, « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, vol 5-6, n°687-688, p. 441-461

Von Reichert C., Rudzitis G., 1992, « Multinomial logistic models explaining income changes of migrants to high-amenity counties », *The Review of regional studies*, vol 22 n°1, p.25-42

Walker PA., 2006, « How the West was one: American environmentalists, farmers and ranchers learn to say 'Howdy, partner' », *Outlook on Agriculture,* vol 35 n°2, p.129-135

Widdowfield R., 2000, « The Place of Emotions in Academic Research », *Area*, vol 32 n°2, p.199-208

Wiltsie M., Wyckoff W., 2003, « Reinventing Red Lodge: The Making of a New Western Landscape », *In* Nicholas L., Bapis E.M., Harvey T.J (dir), 2003, *Imagining The Big Open*, University of Utah Press, Salt Lake City, p.125-150

Winkler R., 2013, « Living on Lakes Segregated Communities and Inequality in a Natural Amenity Destination », *The Sociological Quarterly*, vol 54 n°1, p.105-129

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Woods M., 2016, « Reconfiguring places - wealth and the transformation of rural areas », *In* Hay I., Beaverstock J.V., 2016, *Handbook on Wealth and the Super-Rich*, Edward Elgar Publishing, Cheltenham

Yagley J., George L., Moore C., Pinder J., 2005, « They paved paradise… Gentrification in rural communities », *Report Prepared for the US Department of Housing and Urban Development*

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Table des figures

Figure 1 : la construction d'une Histoire linéaire de la wilderness 25

Figure 2 : The Clove, Catskills, Thomas Cole, 1827. Œuvre conservée au New Britain Museum of American Art, New Britain, Connecticut. Reproduction libre de droit : Wikiart, domaine public..... 31

Figure 3 : The Rocky Mountains, Albert Bierstadt, 1863. Œuvre conservée au Fogg Art Museum, Cambridge, Massachusetts. Reproduction libre de droit : Wikiart, domaine public 32

Figure 4 : The Grand Canyon of the Yellowstone, Thomas Moran, 1872. Œuvre conservée au Smithsonian American Art Museum, Washington D.C. Reproduction libre de droit : Wikiart, domaine public 33

Figure 5 : carte du peuplement américain en 1890. United States Census Bureau. 36

Figure 6 : spectre des différentes interprétations de la relation environnement/migration-gentrification dans la littérature scientifique..... 87

Figure 7 : le succès de la wilderness gentrification d'Eliza Darling (Darling, 2005) : recensement des occurrences 89

Figure 8 : les 11 Etats de l'Ouest américain 91

Figure 9 : des aménités naturelles surreprésentées dans l'Ouest américain (Mc Granahan, 1999) 93

Figure 10 :les étapes de la fabrique du terrain 113

Figure 11 : Est versus Ouest du Montana, rupture topographique et densités d'espaces protégés.. 145

Figure 12 : Est versus Ouest du Montana, densités de population et revenus médians 147

Figure 13: Est versus Ouest du Montana, valeurs des logements 149

Figure 14 : Est versus Ouest du Montana, diplômés et flux migratoires 150

Figure 15 : tableau des classes d'âge retenues 151

Figure 16 : tableau des classes de revenu retenues..... 152

Figure 17 : revenus des 1% des plus hauts revenus du Montana et des USA..... 153

Figure 18 : profil des individus rencontrés..... 154

Figure 19 : différences de profils entre natifs et néo-arrivants rencontrés..... 155

Figure 20 : états d'origine et années d'installation des néo-arrivants rencontrés 156

Figure 21 : les moteurs de la mobilité - réponses à la question « Why do you come to X ? » 159

Figure 22 : stratification territoriale du territoire d'étude - Pacific Northwest, Cascadia, Ecotopia, Crown of the Continent..... 171

Figure 23 : connaissance et sentiment d'appartenance aux quatre strates territoriales 172

Figure 24 : sentiment d'appartenance privilégié des individus interrogés, entre Montana et Western Montana 184

Figure 25 : dessiner une montagne des pratiques sportives de pleine nature 188

Figure 26 : dessiner une montagne spirituelle 188

Figure 27 : types de représentations choisis par les individus ayant dessiné une carte mentale 191

Figure 28 : exemples de croquis de paysage (A) et de projection à plat (B) 191

Figure 29: no comments 192

Figure 30: une représentation abstraite de l'environnement 192

Figure 31: échelles de représentation des projections à plat 193

Figure 32: des projections à plat à l'échelle régionale 193

Figure 33: échelles de représentation des croquis de paysage 194

Figure 34 : des domiciles au cœur des croquis de paysage 194

Figure 35 : montagnes, arbres et rivière sur une carte mentale 195

Figure 36 : des paysages supports de pratiques sur les cartes mentales 196

Figure 37 : quelques représentations de paysages productifs 196

Figure 38 : des toponymes relatifs à l'environnement 197

Figure 39: le « M » de Missoula, mountain monogram emblématique 198

Figure 40 : champ lexical employé par les individus interrogés pour définir la nature - réponses à la question « How would you define nature here ? » 199

Figure 41 : types de pratiques de la nature des individus interrogés - réponses à la question « what do you do in or with nature ? » 200

Figure 42 : analyse détaillée des rapports à la nature chez les individus interrogés - contacts, pratiques 203

Figure 43 : exemple de représentation de la faune sauvage dans une carte mentale 204

Figure 44 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne nuagesdemots.fr à partir des réponses à la question : « Do you know local artists ? Which ones ? » 217

Figure 45 : tableau de caractéristiques - définitions et pratiques de la nature selon la variable « Homestate » 222

Figure 46 : tableau de caractéristiques - relations à la protection de l'environnement selon la variable « Homestate » 224

Figure 47 : codage selon les caractéristiques socio-économiques des individus rencontrés 226

Figure 48 : singularités des représentations et pratiques de l'environnement des différentes catégories socio-économiques identifiées 227

Figure 49 : flux migratoire net annuel vers l'Ouest du Montana pour 1000 habitants (2003-2012).. 244

Figure 50 : revenus et valeurs des résidences les plus onéreuses dans l'Ouest du Montana 246

Figure 51 : les diplômés du supérieur dans l'Ouest du Montana 247

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Figure 52 : Bozeman et Livingston, « gateway communities » du Parc national de Yellowstone 249

Figure 53 : page d'accueil de l'Office de tourisme de Whitefish..... 250

Figure 54 : campagne de promotion « Only in Bozeman » 254

Figure 55 : regroupement des réponses à la question « What's your living place ? » 256

Figure 56 : modalités de réponses les plus fréquentes à la question « How would you define X ? » selon la variable du lieu de l'entretien 257

Figure 57 : principales caractéristiques de la ville de Whitefish, d'après les entretiens réalisés 259

Figure 58 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne nuagesdemots.fr à partir des réponses à la question « How would you define Whitefish ? » 259

Figure 59 : principales caractéristiques de la ville de Missoula, d'après les entretiens réalisés 261

Figure 60 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne nuagesdemots.fr à partir des réponses à la question « How would you define Missoula ? » 262

Figure 61 : principales caractéristiques de la ville de Bozeman, d'après les entretiens réalisés..... 265

Figure 62 : nuage de mots réalisé sur le logiciel en ligne nuagesdemots.fr à partir des réponses à la question « How would you define Bozeman ? »..... 266

Figure 63 : caractéristiques socio-économiques des individus rencontrés selon le lieu de réalisation de l'entretien 274

Figure 64 : distribution des idéal-types dans les trois villes les plus emblématiques des dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification dans l'Ouest du Montana 275

Figure 65 : une géographie archétypale de la gentrification dans le Montana : dessiner un archipel276

Figure 66 : la privatisation du Whitefish Lake : un banc pour unique accès ? 283

Figure 67 : des collines au centre-ville, des formes de gentrification plurielles à Missoula 288

Figure 68 : promenade sur les hauteurs Nord de Missoula - quartier de Grand Creek, 12 mai 2014 : esthétique ostentatoire et privatisation (clichés G. Saumon) 289

Figure 69 : des conservation easements nombreux dans l'Ouest du Montana..... 339

Figure 70 : de part et d'autre du Parc national de Glacier, de fortes disparités socio-environnementales 352

Figure 71 : l'Upper Clark Fork River Basin, plus grand Superfund Megasite des Etats-Unis..... 365

Figure 72 : le redéveloppement du site contaminé de Milltown Dam : valoriser les opportunités récréatives de Missoula..... 370

Figure 73: l'opération de décontamination de la Clark Fork River : une injustice environnementale 373

Figure 74 : la vallée de la Blackfoot 415

Figure 75 : organisations environnementales « hardcore » et « mainstream », deux fonctionnements en réseau bien différenciés 425

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Table des photographies

Photographie 1 : premiers instants sur le terrain : l'évidence du rapport à l'environnement 116

Photographie 2 : des espaces naturels protégés emblématiques dans le Montana 161

Photographie 3 : de nombreuses boutiques de pêche à la mouche dans le Montana..... 167

Photographie 4 : les enseignes des boutiques de pêche à la mouche, des marqueurs territoriaux .. 169

Photographie 5: quelques paysages du Pacific Northwest 173

Photographie 6 : Portland, ville à la marge 175

Photographie 7 : des montagnes à perte de vue. 185

Photographie 8 : pêche en famille sur le Georgetown Lake, surfs et kayaks sur la Clark Fork, dans le centre-ville de Missoula 201

Photographie 9 : une faune sauvage omniprésente 205

Photographie 10 : la possibilité d'une rencontre avec l'Ouest - panneau préventif et Bear Spray.... 207

Photographie 11 : apparition d'un grizzly et attroupement à Yellowstone..... 208

Photographie 12 : promotion des écrivains locaux dans la librairie Fact and Fiction, Missoula 214

Photographie 13 : vernissage pour le lancement de l'anthologie A Fact and Fiction Reader 215

Photographie 14 : vernissage organisé à l'occasion d'un nouveau numéro de la Whitefish Review . 216

Photographie 15 : une offre culturelle riche dans les petites villes de l'Ouest du Montana..... 253

Photographie 16 : Whitefish, une station de villégiature 258

Photographie 17 : vues de Missoula 260

Photographie 18 : le Missoula Urban Demonstration Project 262

Photographie 19 : Adventure Cyclist Association, Missoula 263

Photographie 20 : Bozeman, petite centralité attractive dans un écrin environnemental 264

Photographie 21 : la vallée de la Bitterroot, déjà trop gentrifiée ? 267

Photographie 22 : la vallée de la Blackfoot, un territoire modèle ? 268

Photographie 23 : Livingston, petite ville artistique en plein essor 269

Photographie 24 : la luxueuse Big Sky..... 270

Photographie 25 : des paysages de la construction, à l'Ouest de Bozeman..... 278

Photographie 26 : des ranchs devenus quartier résidentiel, au Sud-Est de Missoula 279

Photographie 27 : un luxe ostentatoire 284

Photographie 28 : les barrières blanches, un décor factice des amenity ranchs ? 286

Photographie 29 : nouvelles résidences des classes moyennes au Sud-Ouest de Missoula 290

Photographie 30 : quartier de l'Université versus quartier des voies ferrées, des disparités manifestes à Missoula 292

Photographie 31 : le Good Food Store, Missoula, un moteur de la gentrification 293

Photographie 32 : des évolutions manifestes dans le quartier de Northside 294

Photographie 33 : magasin de producteurs et boutique de meubles d'Asie, des commerces de gentrifieurs ? 295

Photographie 34 : des chalets de haut standing au cœur de la forêt, quartier nord de Whitefish 316

Photographie 35 : valorisation des circuits de proximités, Missoula Farmers' Market 317

Photographie 36 : exemple de conversion de capital économique en capital environnemental : une propriété de la gated community « Cowboy Heaven », Big Sky 321

Photographie 37 : visite des ranchs en conservation easements avec le Five Valleys Land Trust 326

Photographie 38 : vue depuis la Beartooth Highway, route pittoresque cruciale dans l'essor de Red Lodge 333

Photographie 39 : une agriculture urbaine favorisée par l'Environmental Studies Program 336

Photographie 40 : entre parcelles constructibles et conservation easement, un territoire liminal ... 338

Photographie 41 : Anaconda, ville sacrifiée depuis le XIXe siècle 350

Photographie 42: Whitefish, Kalispell et Columbia Falls, des identités urbaines contrastées 355

Photographie 43 : Virginia City, une ville de westerns ? 359

Photographie 44 : le Berkeley Pit, une immense mine à ciel ouvert 360

Photographie 45 : Continental Pit, une mine encore en activité à Butte 361

Photographie 46 : des « headframes » emblèmes de l'identité minière de Butte 362

Photographie 47 : un passé extractif devenu opportunité touristique 363

Photographie 48 : la décontamination du Silver Bow Creek, une réussite ? 366

Photographie 49 : le Milltown State Park, nouveau paysage du site de Milltown Dam à Missoula ... 370

Photographie 50 : Opportunity, ou l'autre visage du Montana 374

Photographie 51 : la décontamination à Libby, une stratégie de « visibilisation » dans l'espace public à degrés variables 387

Photographie 52 : à Libby aussi, quelques paysages résidentiels du New West 389

Photographie 53 : amenity ranch de style Mountain modern, dans la gated community Cowboy Heaven, Big Sky 407

Photographie 54 : TeePee Burner et Picture Frame 420

Photographie 55 : A Gateway of Change 421

Photographie 56 : Hill and Valley 421

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Table des matières

Remerciements 3

Droits d'auteurs 5

Sommaire 7

Introduction générale 11

Première partie - De l'Ouest au New West : objets, notions et positionnements 19

Introduction de la première partie 21

Chapitre I. L'Ouest et le mythe de la wilderness 23

1. La production d'une grande Histoire de la wilderness américaine 24
   1.1. Des mots d'Europe aux Origines 26
   1.2. Le regard romantique sur la wilderness : les prémices d'une nouvelle appréciation 28
   1.3. Le Wild et le West, ciments de l'identité américaine 30
   1.4. Le long chemin de la préservation 33
      1.4.1. Du triomphe de la wilderness à son déclin 34
      1.4.2. Des récits de nature au fondement d'une nouvelle attente sociale 40
      1.4.3. Une conception linéaire de l'Histoire 41
2. La petite histoire de la grande Histoire de l'Ouest : poids historiographique et inscription de la wilderness et de la frontier dans les imaginaires collectifs 44
   2.1. La frontier, ligne structurante des imaginaires collectifs américains 44
   2.2. Une Histoire de la wilderness devenue mode de pensée dominant 49
      2.2.1. La formalisation d'une représentation collective 49
      2.2.2. De la critique d'une représentation consensuelle de la wilderness 50
      2.2.3. ... à une remise en cause du concept 52

Chapitre II. Migrations d'aménités, gentrification rurale et New West : lecture critique des champs de recherche 57

1. Migrations d'aménités et gentrification rurale : deux champs de recherche autonomes ? 58
   1.1. Du constat d'un renouveau des campagnes à la formalisation de deux champs de recherche autonomes 59
      1.1.1. Théoriser les migrations d'aménités : de l'héritage nord-américain aux prises de position françaises 60
      1.1.2. Théoriser la gentrification rurale : une double fracture épistémologique 62
   1.2. Trois hypothèses 66
   1.3. Deux champs de recherche peu à peu pensés ensemble dans la littérature américaine 73

2. L'environnement, fil rouge des migrations d'aménités et de la gentrification rurale 77
2.1. Les aménités environnementales au coeur des nouvelles dynamiques du monde rural .. 77
2.2. L'environnement en amont de l'installation 80
2.3. L'environnement en aval de l'installation 84
3. L'Ouest américain, un territoire scientifique emblématique ? 90
3.1. Le Wild West, territoire emblématique de la gentrification rurale et des migrations d'aménités 91
3.2. Le New West, ou l'expression territoriale de nouvelles dynamiques socio-économiques 97
3.2.1. Qui de l'œuf ou la poule ? Croissance démographique et croissance de l'emploi dans le New West 97
3.2.2. D'un paysage de la production à un paysage de la consommation ? 102
3.2.3. Le New West, un archipel ? Archipelisation sociale et spatiale de l'Ouest américain contemporain 104
3.3. Interroger la fabrique d'un objet scientifique 106

Chapitre III. Positionnements et méthodes : la fabrique de la thèse 109
1. De l'espace du territoire d'étude à la fabrique du terrain 111
1.1. Le terrain comme espace d'interactions 112
1.2. Le terrain comme espace de révélations 119
2. Une oreille attentive aux récits 121
2.1. Des récits médiatiques aux origines des dynamiques migratoires ?..... 122
2.2. Des récits biographiques qui entérinent les dynamiques migratoires..... 125
2.2.1. Recueillir des récits de vie 125
2.2.2. Narrations de soi et mises en scène..... 127
3. Faire « bouger les lignes de l'autorité narrative »..... 132
3.1. Ecrire selon mes règles du « je » 132
3.2. La thèse, un autre récit ?..... 133

Conclusion de la première partie 137

Deuxième partie : Trajectoires, récits et recompositions sociales : l'environnement au cœur de processus distinctifs.....139

Introduction de la deuxième partie..... 141

Chapitre IV. Des dynamiques migratoires nourries par des relations plurielles à l'environnement 143
1. Des mobilités pour l'environnement..... 143
1.1. L'Ouest du Montana, une région attractive 144
1.2. Profil des individus rencontrés : des néo-arrivants gentrifieurs ? 151
1.3. L'environnement moteur des mobilités vers l'Ouest du Montana 158
1.4. Venir dans le Montana pour pêcher : une trajectoire migratoire emblématique 164
2. L'environnement dans les représentations partagées : une approche multiscalaire des territorialités..... 169
2.1. La place de l'environnement dans les appartenances territoriales 170

Licence CC BY-NC-ND 3.0

2.1.1. Le régionalisme et le Nord-Ouest américain 170
2.1.2. Pacific Northwest, Ecotopia, Cascadia, Crown of the Continent : des identités territoriales construites autour de l'environnement et de la marge 171
2.1.2.1. Le Pacific Northwest, une région géographique à la périphérie des Etats-Unis ? 172
2.1.2.2. Cascadia, une biorégion et un territoire politique 176
2.1.2.3. Du biorégionalisme au front extrémiste : séparatisme blanc, environnement et mobilités 177
2.1.2.4. Ecotopia, une marge en contre-modèle 179
2.1.2.5. Crown of the Continent, du territoire de l'environnement au territoire touristique 181
2.1.3. Le Western Montana, un cadre territorial emblématique du Wild West et des montagnes Rocheuses 183
2.2. Habiter un paysage 190
2.3. Des interactions quotidiennes avec l'environnement 198
3. Environnement, récits et mobilités : une structure en boucle 208
3.1. L'environnement dans les récits littéraires 209
3.2. Une articulation subtile entre récits et mobilités 212
3.3. Des récits d'environnement aux récits de soi : réappropriation des schémas narratifs littéraires dans la mise en récits des trajectoires migratoires 219

Chapitre V. Des dynamiques migratoires distinctives 221
1. Des dynamiques migratoires distinctives socialement : les dotations en capital au fondement des positionnements et trajectoires 221
1.1. Déconstruire les catégorisations, repenser le jeu social 222
1.2. Trois idéal-types de néo-arrivants 227
1.2.1. Le mécène gentrifieur 228
1.2.2. L'alter gentrifieur 231
1.2.3. La victime de la « wilderness tax » 236
1.3. L'enjeu de la narration 239
2. Des dynamiques migratoires sélectives spatialement : une géographie de la distinction 243
2.1. De la sélectivité spatiale des dynamiques migratoires à la proposition d'une géographie archétypale de la gentrification dans l'Ouest du Montana 243
2.1.1. L'archipelisation de l'Ouest du Montana 244
2.1.2. Aménités environnementales et urbaines : un cumul d'atouts territoriaux à l'origine de l'archipelisation 248
2.1.3. A chaque idéal-type sa ville ? Proposer une géographie archétypale de la gentrification 256
2.2. Relever les empreintes de la gentrification : de la transformation des paysages aux nouvelles fragmentations urbaines 277
2.2.1. Les nouveaux paysages de la gentrification dans l'Ouest du Montana, ou les manifestations paysagères de la circulation du capital 277
2.2.2. Focus sur Missoula : une gentrification rurale en centre-ville ? 287

Conclusion de la deuxième partie 299

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Troisième partie : Le capital environnemental, clef de lecture critique des dynamiques socio-environnementales de l'Ouest du Montana 301

Introduction de la troisième partie 303

Chapitre VI. Une nouvelle grille pour relire la gentrification du New West ? 305

1. Le capital environnemental, nouvel actif social de la domination dans l'Ouest du Montana 306
   1.1. Un autre capital ? 306
   1.2. Des récits littéraires au cœur de la fabrique de valeurs environnementales légitimes dans l'Ouest du Montana : vers la formalisation d'un nouveau champ 309
   1.3. Des gentrifieurs qui investissent dans l'environnement 315
   1.4. La convertibilité du capital environnemental au cœur du jeu social dans l'Ouest du Montana : les mécanismes de la domination 320
2. Capital environnemental, gentrification rurale et New West 329
   2.1. Des investissements dans les composantes productives et post-productives de l'environnement au cœur de la mutation de l'Ouest du Montana 330
   2.2. Penser la gentrification du New West comme un nouvelle stratégie d'investissement du capital 337

Chapitre VII. Une nouvelle grille pour révéler les inégalités : les oubliés du New West à la lumière du capital environnemental 345

1. Des inégalités environnementales légitimes dans le New West ? Récits et production d'une géographie fragmentaire..... 346
   1.1. Aménités et disaménités environnementales aux Origines d'une mythologie territoriale légitimante..... 346
   1.2. Des systèmes territoriaux fondés sur l'inégalité d'accès à l'environnement..... 351
   1.3. Quelles mises en scène dans les villes de l'Old West ? 356
2. #Opportunity : de la nécessité du capital environnemental pour vivre dans un environnement sain 368
   2.1. La décontamination de Milltown Dam, Missoula : une success story environnementale ? 368
   2.2. La re-contamination d'Opportunity, une tragédie loin de l'Happy end..... 372
3. #Libby : accepter ou taire la nuisance environnementale ? De la manipulation d'une entreprise à l'imposition d'une définition de l'environnement..... 378
   3.1. Une contamination silencieuse et légitime ? 379
   3.2. Définir l'environnement à Libby, une autre forme de domination socio-environnementale ? 385

Chapitre VIII. Des crispations au consensus, une perspective critique : l'environnement au cœur des rapports de force.....395

1. Des processus de migrations d'aménités et de gentrification rurale à l'origine de crispations sociales : l'imposition de valeurs environnementales dominantes dans l'Ouest du Montana .. 396
   1.1. L'investissement des gentrifieurs dans le capital environnemental : un renversement des valeurs ?..... 397

Licence CC BY-NC-ND 3.0

1.2. Pêcheurs à la mouche et amenity ranchers, des personnages de l'Old West métamorphosés par les valeurs du New West ? 404
1.2.1. L'amenity rancher, figure syncrétique du cow-boy et du gentrifieur 406
1.2.1.1. Du pêcheur à la mouche, Californien en waders, au chasseur alter gentrifieur 409
2. Outils de médiation et démarches collaboratives autour de l'environnement : une domination déguisée en consensus ? 411
2.1. Des land trusts à l'art in situ : réconcilier l'Old et le New West 412
2.1.1. La servitude de conservation, un outil de médiation dans l'archipel ?..... 413
2.1.2. « That's the most powerful thing I've ever seen... that can move mountains! » : la vallée de la Blackfoot, une vallée modèle ? 415
2.2. Lecture critique du rural post-productif et de l'environnementalisme « mainstream » : de l'imposition de valeurs environnementales aux stratégies d'accumulation du capital 422
3. Retour à la littérature : la fiction, expression cathartique des rapports de force dans l'Ouest du Montana 429

Conclusion de la troisième partie 433

Conclusion générale 435

Références bibliographiques 441

Table des figures..... 465

Table des photographies 469

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Annexes

Annexe 1. Grille d'entretiens 477

Annexe 2. Standard Occupational Classification 478

Annexe 3. Grille d'analyse des cartes mentales 479

Annexe 4. Etapes de l'analyse du corpus sous Iramuteq 481

Annexe 5. University of Montana Student Projects in Opportunity, MT 491

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Annexe 1. Grille d'entretiens

Where do you live and why?

Is Western Montana your home-state?

Si non :

Where are you from?
Why did you come to X?
When?

What's your living place?
Do you feel from Montana or from Western Montana?
What about Pacific Northwest?
Ecotopia?
Cascadia?
Crown of the Continent?

How could you define your town ?

Do you want to stay here forever, or do you want to leave one day?

How would you define nature here?
What do you do in/with nature?
Where do you do that?
When?
How often do you feel in touch with nature?
Where is nature on that map?
Do you go out of the town when you want to be in touch with nature?
Do you think that nature is enough protected here?
Why?
Do you know some organizations involved in nature conservation?
Which ones?
Are you personaly involved?

Do you know some local artists?
Which ones?

Local food?
Gardening?
Hunting?
Fishing?

Sex
Age
Job
Highest Degree
Household income

Annexe 2. Standard Occupational Classification

Source : *Bureau of Labor Statistics*, 2010

Management, business, science, and arts occupations
Management, business and financial occupations
Management occupations
Business and financial operations occupations
Computer, engineering, and science occupations
Computer and mathematical occupations
Architecture and engineering occupations
Life, physical, and social science occupations
Education, legal, community service, arts, and media occupations
Community and social service occupations
Legal occupations
Education, training, and library occupations
Arts, design, entertainment, sports, and media occupations
Healthcare practitioners and technical occupations
Health diagnosing and treating practitioners and other technical occupations
Health technologists and technicians

Service occupations
Healthcare support occupations
Protective service occupations
Fire fighting and prevention, and other protective service workers including supervisors
Law enforcement workers including supervisors
Food preparation and serving related occupations
Building and grounds cleaning and maintenance occupations
Personal care and service occupations

Sales and office occupations
Sales and related occupations
Office and administrative support occupations

Natural resources, construction, and maintenance occupations
Farming, fishing, and forestry occupations
Construction and extraction occupations
Installation, maintenance, and repair occupations

Production, transportation, and material moving occupations
Production occupations
Transportation occupations
Material moving occupations

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Annexe 3. Grille d'analyse des cartes mentales

Critères d'analyse	Modalités de réponses	Descriptif des critères d'analyse et des modalités de réponses
Numéro de la carte		
Type de représentation	Croquis de paysage / Projection à plat / Non figuratif / Croquis de paysage + Projection à plat	*Croquis de paysage* : production graphique proche d'une esquisse, dont le point de vue se situe face au paysage *Projection à plat* : production graphique assimilable à une carte, c'est-à-dire ayant recours à une opération de projection (mise à plat) et présentant des caractéristiques cartographiques (toponymie, volonté de respecter les localisations et les distances entre les lieux indiqués, etc.) *Non figuratif* : production graphique sans rapport analogique avec l'espace réel *Croquis de paysage + projection à plat* : production associant ces deux modes de représentation
Echelle du croquis de paysage (seulement si type de représentation = croquis de paysage)	Cadre paysager / Echelle domestique / Détail de la nature	*Echelle domestique* : production graphique centrée sur le domicile, qui n'exclut pas la représentation d'un paysage en arrière plan *Cadre paysager :* production graphique représentant un paysage, qui n'exclut pas la représentation du domicile privé au sein de ce paysage *Détail de la nature* : gros plan sur un élément paysager spécifique
Echelle de la projection à plat (seulement si type de représentation = projection à plat)	USA / Région, Etat / Ville / Quartier / Domestique / Pluriscalaire	Echelle à laquelle est représentée la projection à plat
Signe de localisation (seulement si type de représentation = croquis de paysage)	Oui / Non	Insertion ou non dans un croquis de paysage de marqueurs territoriaux permettant d'identifier le paysage en question, donc de le reconnaître et de le localiser (hors toponymie)
Toponymie	Oui / Non	Présence ou non de précisions toponymiques dans la production graphique (ex : nom de villes, de rivières, de rues...)
Faune Sauvage	Oui / Non	Présence ou non d'animaux sauvages dans la production graphique (ex : ours, bisons...)
Montagnes	Oui / Non	Présence ou non de montagnes dans la production graphique
Activités agricoles	Oui / Non	Présence ou non d'activités agricoles dans la production graphique
Jardin potager	Oui / Non	Présence ou non d'un jardin potager dans la production graphique
Méditation, détente	Oui / Non	Représentation ou non de personnages dont l'activité est immédiatement associée à la méditation ou à la détente, ou d'objets incarnant la méditation ou la détente (ex :

		livre, hamac...) La mention écrite d'une activité de ce type dans la production graphique valide aussi la réponse « oui »
Pratiques sportives	Oui / Non	Représentation ou non de personnages dont l'activité est immédiatement associée à une pratique sportive, ou d'objets incarnant la pratique sportive (ex : vélo, canoë...). La pêche à la mouche est entendue comme pratique sportive La mention écrite d'une activité de ce type dans la production graphique valide aussi la réponse « oui » (ex : « mountains hinking » écrit sous la représentation graphique d'une montagne)
Arbres	Oui / Non	Présence ou non d'arbres dans la production graphique
Lacs	Oui / Non	Présence ou non de lacs dans la production graphique
Rivières	Oui / Non	Présence ou non de rivières dans la production graphique
Personnages	Oui / Non	Présence ou non de personnages dans la production graphique. La référence écrite à un individu dans la production graphique valide aussi la réponse « oui » (ex : « me, husband »)
Domicile	Oui / Non	Présence ou non du domicile privé dans la production graphique

Licence CC BY-NC-ND 3.0

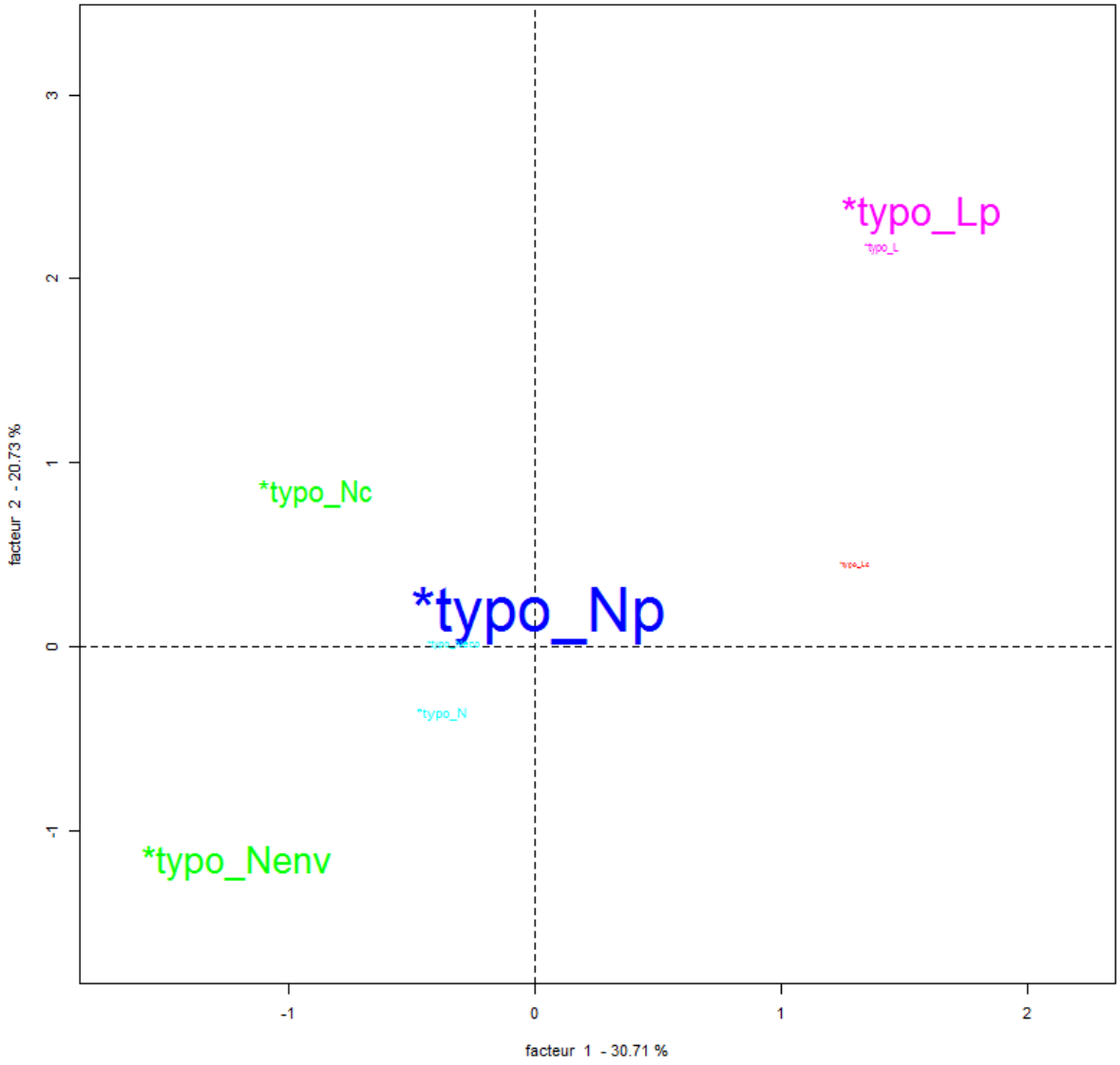
Annexe 4. Etapes de l'analyse du corpus sous Iramuteq

1. Méthodologie

Le logiciel Iramuteq consiste à soumettre un corpus de textes à une analyse permettant de mettre en lumière les occurrences, les champs lexicaux, les effets de proximité entre les mots employés, *via* une analyse syntaxique, lexicale et lexicométrique de ce corpus. Les 52 segments de textes que j'ai entrés dans le logiciel - correspondant aux 52 réponses obtenues à la question « *where do you live and why ?* », et retranscrites mots pour mots - ont été encodés selon une variable appelée « typologie » qui correspond aux catégories socio-économiques présentées dans le tableau précédent (Neco, Nenv, etc.). A partir de ces données, Iramuteq propose une classification, en croisant les lexiques employés et associés par les individus à la variable « typologie » : l'analyse factorielle de correspondances permet ensuite de réaliser des mappings, c'est-à-dire des projections des variables analysées sur un plan factoriel déterminé. Les facteurs à partir desquels sont construits ces plans, représentés ainsi par des axes, sont ceux dont les formes lexicales qu'ils parviennent à associer sont les plus importantes, dans l'ordre décroissant selon leur numérotation (facteur 1, facteur 2, etc). Dans ce cas précis, les trois premiers facteurs sont étudiés, car à eux trois ils totalisent 70% des formes lexicales, ce qui est significatif. Les classes identifiées par le logiciel apparaissent en différentes couleurs, ce qui permet immédiatement d'observer quelles valeurs de ma variable et quelles formes lexicales le logiciel associe en une même classe. Sur les plans factoriels, sont réparties sur deux axes les formes lexicales selon leur corrélation. L'interprétation des mappings est donc liée aux positions de ces formes lexicales : leurs positions par rapport aux axes permettent en effet d'identifier et de caractériser les deux axes, dont les formes lexicales positionnées aux extrémités sont les plus caractéristiques. Une fois ces deux axes identifiés - il s'agit en fait de comprendre pourquoi le logiciel a réparti ainsi les données, je peux enfin analyser les positions des formes lexicales les unes par rapport aux autres : deux formes lexicales qui sont proches l'une de l'autre sur un axe sont corrélées positivement, et à l'inverse, deux formes lexicales qui sont opposées sur un axe sont corrélées négativement.

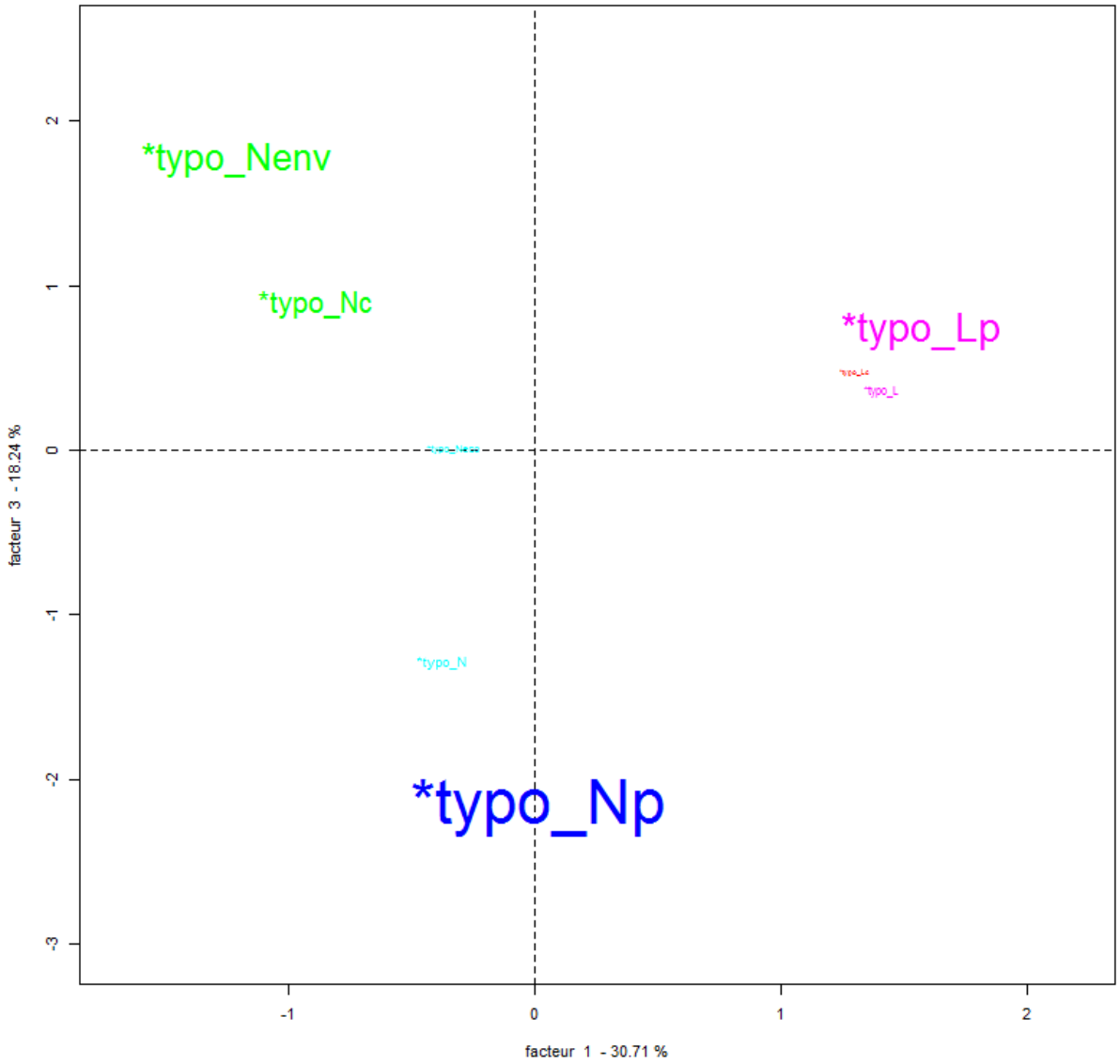
2. La classification opérée par le logiciel

Avant d'analyser les formes lexicales spécifiques employées par les différents groupes d'individus interrogés, il s'agit d'abord de s'intéresser à la classification opérée par Iramuteq, en observant sur les plans factoriels la distribution de ma variable « typologie » : il peut être noté que la classification vient appuyer mes premières hypothèses, puisqu'elle répartit de manière significative sur les plans factoriels les individus rencontrés selon les proximités et antagonismes que ma proposition de typologie avait déjà pu révéler.



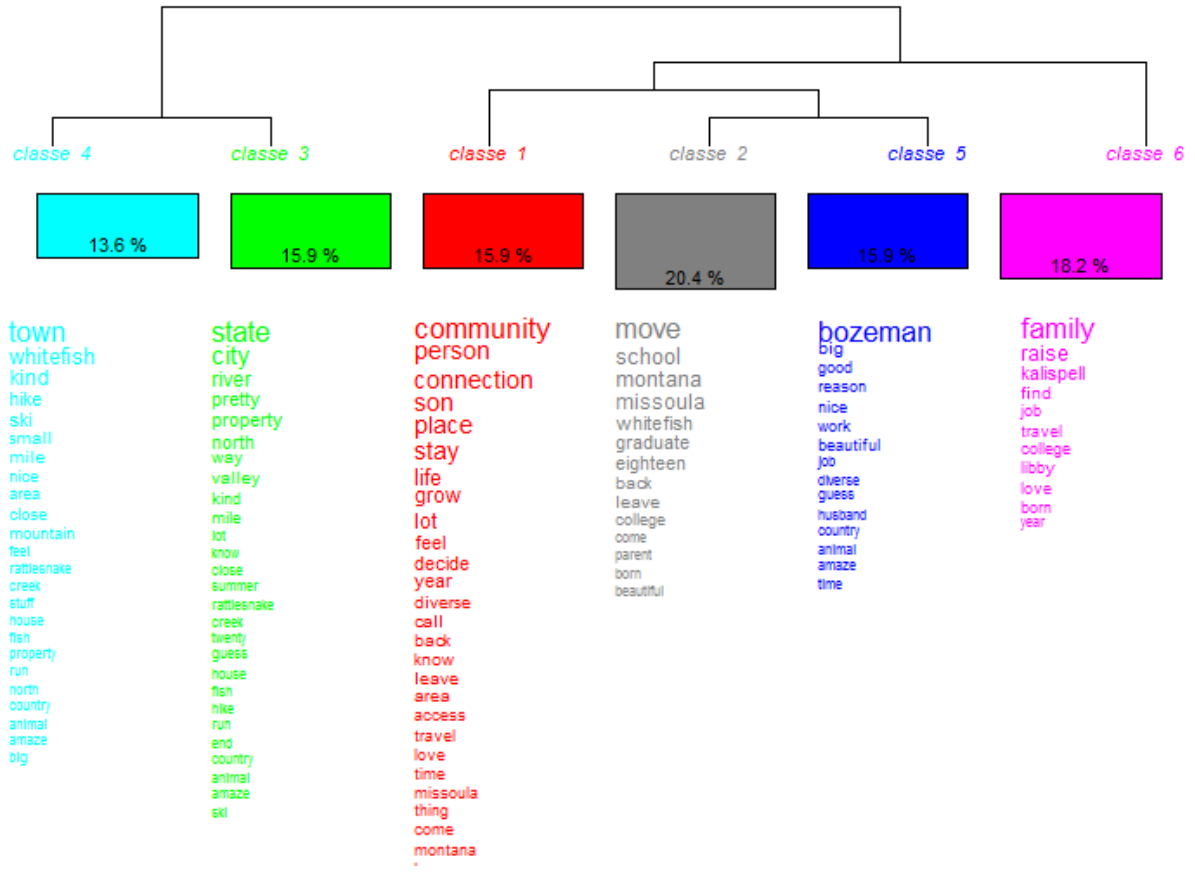
Plan factoriel issu de l'AFC réalisée à partir d'une classification - représentation de la variable Typologie selon les facteurs 1 et 2

Licence CC BY-NC-ND 3.0



Plan factoriel issu de l'AFC réalisée à partir d'une classification - représentation de la variable « Typologie » selon les facteurs 1 et 3

Licence CC BY-NC-ND 3.0



Dendrogramme de classification, associé aux formes lexicales les plus employées par chaque classe

3. Analyse de la classification

La classe 6 réunit les individus originaires du Montana en situation de précarité et les autres individus originaires du Montana, et elle se situe à proximité immédiate, sur le plan factoriel croisant les facteurs 1 et 3, de la classe 1 principalement associée aux individus originaires du Montana disposant de plus de capital culturel. Sur l'axe factoriel 1, horizontal sur les deux plans factoriels, elle se situe à l'opposé de la classe 3 regroupant néo-arrivants investis dans l'environnement et néo-arrivants disposant de plus de capital culturel. De même, sur l'axe factoriel 2, elle se situe à l'opposé du groupe des néo-arrivants investis dans l'environnement. De manière moins marquée ensuite, elle se situe sur l'axe factoriel 3 dans les valeurs positives, ce qui l'oppose à la classe 4 mais surtout à la classe 5, situées dans les valeurs négatives et associant les néo-arrivants et surtout les néo-arrivants en situation de précarité.

Cette classification repose sur la propension des individus, réunis en une même classe, à employer des formes lexicales communes et à les associer dans des segments de texte, ce qu'il s'agit maintenant d'analyser. Pour ce faire, il a fallu caractériser les axes, c'est-à-dire identifier la logique

Licence CC BY-NC-ND 3.0

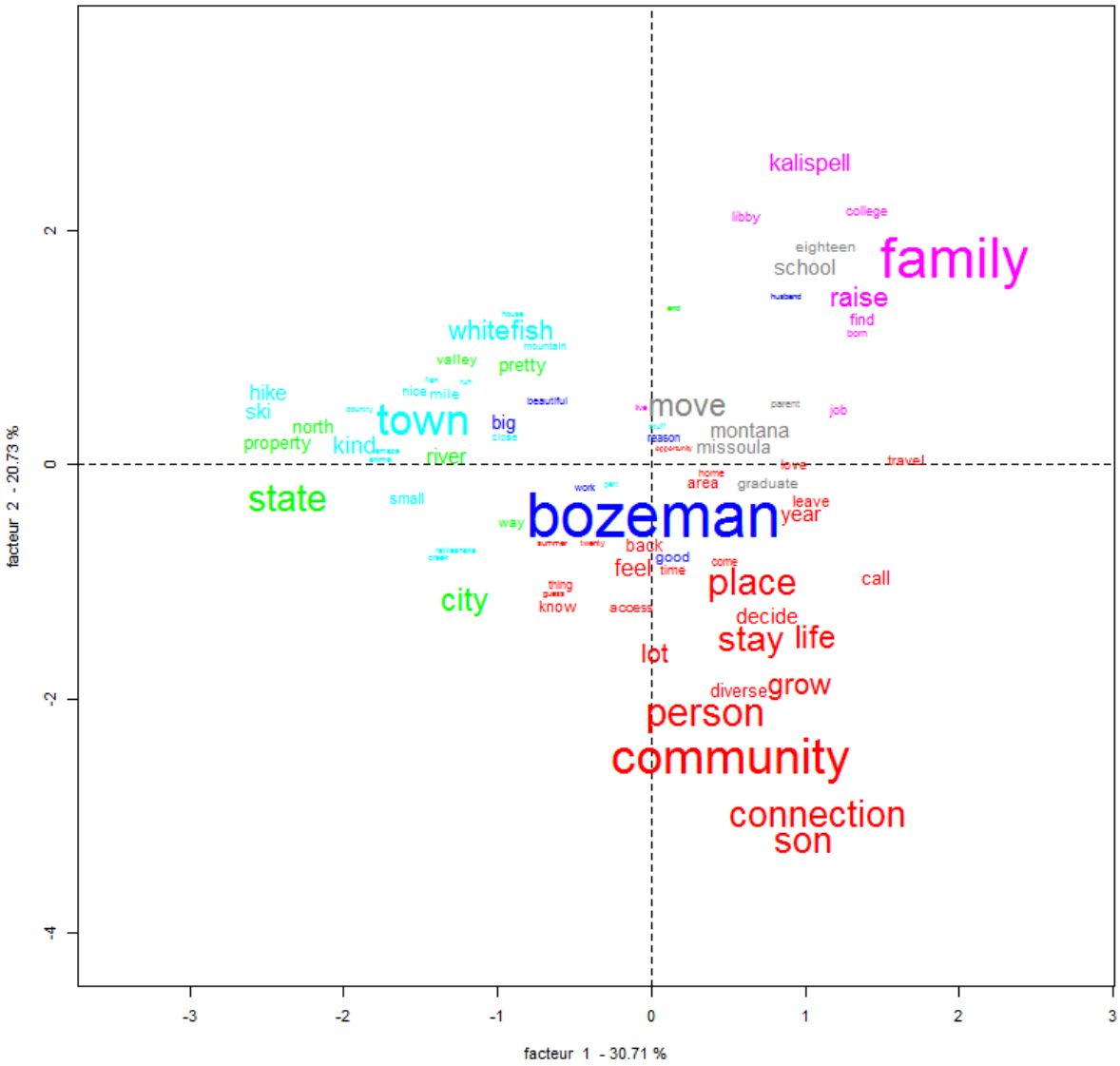
ayant conduit le logiciel à associer certains individus en une même classe et à les distribuer sur les plans factoriels. Après avoir recensé les principales contributions (*i.e.* les formes ayant le plus contribué à la création de l'axe) et corrélations (*i.e*. les formes les plus proches de l'axe) de chaque facteur pour comprendre les formes significatives ayant déterminé leur création, j'ai observé la valeur de coordination de chaque forme lexicale pour connaître sa situation sur l'axe et ainsi identifier la logique présidant à sa constitution, en identifiant les mots clefs caractérisant chaque extrême de l'axe.

	Facteur 1	**Facteur 2**	**Facteur 3**
Contribution et corrélation : 10 formes les plus contributives ou 10 formes les plus corrélées à l'axe (en gras si elles sont à la fois très contributives et très corrélées) ***Coordination :*** vert si valeur positive, rouge si valeur négative	Family Raise **Hike** **Ski** **Property** **North** **Kind** **Mile** Town State Country Animal Amaze	**Libby** College Family Kalispell **Community** **Connection** **Person** **Stay** Decide Know	City State Pretty Family Opportunity **Bozeman** **Beautiful** **Big** **Good** **Move** Graduate Part Work Time
Interprétation potentielle	Axe Aménités environnementales / Attachement familial	Axe Ancrage territorial / Ancrage symbolique	Axe difficile à interpréter : spécificité des néo-arrivants, attachés à Bozeman

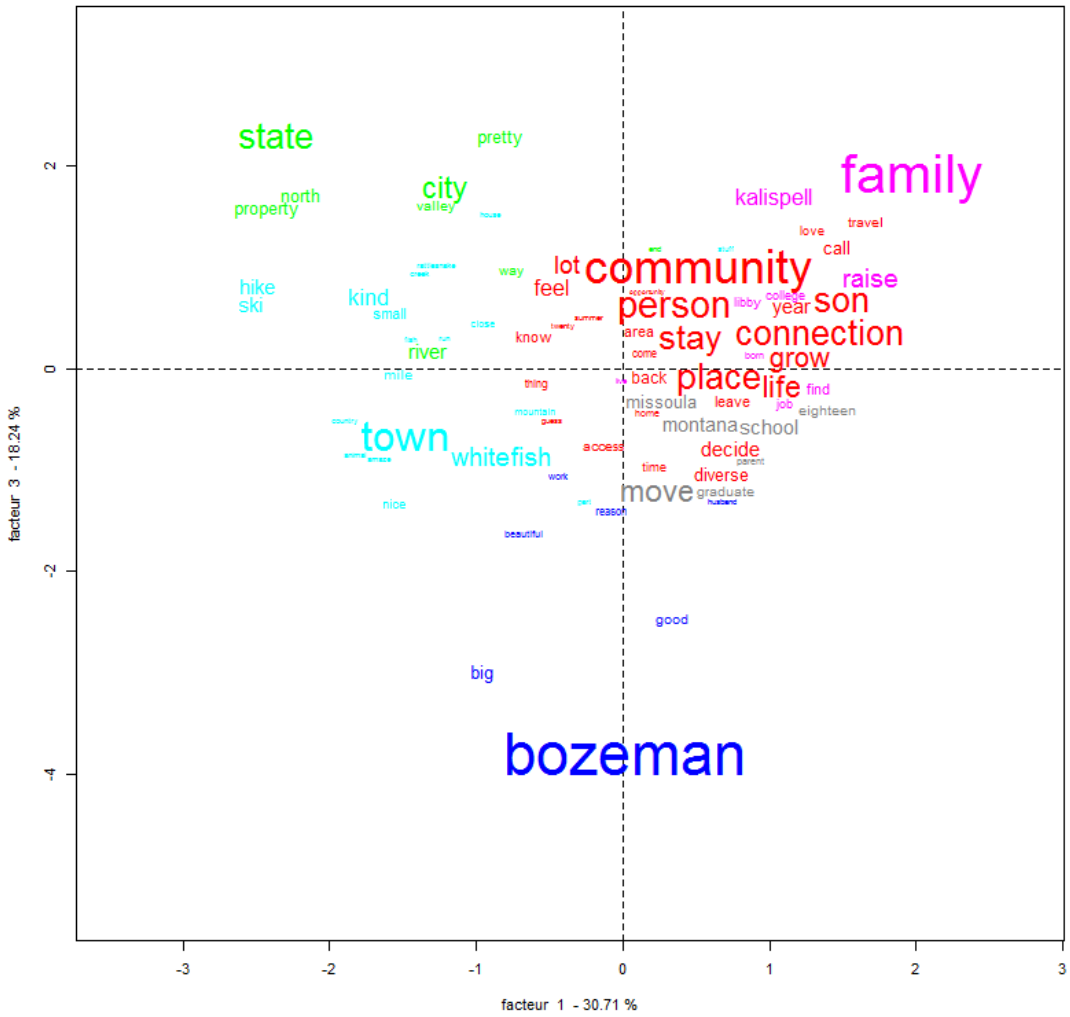
Contribution, corrélation et coordination des formes lexicales pour chaque facteur retenu

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Le tableau constitue une aide à l'interprétation des plans factoriels produits et des associations de formes lexicales spécifiques à chaque classe. Afin de pouvoir analyser les trois facteurs, deux plans factoriels sont ici reproduits, croisant les facteurs 1 et 2, puis les facteurs 1 et 3.



Licence CC BY-NC-ND 3.0



Plans factoriels issus de l'AFC réalisée à partir d'une classification - représentation des formes lexicales associées selon les facteurs 1 et 2, puis 1 et 3

C'est la lecture de l'axe horizontal, correspondant au premier facteur, qui est la plus significative : on distingue en effet une opposition nette entre l'emploi de formes lexicales associant le lieu de résidence à l'attachement familial d'une part, et aux aménités environnementales d'autre part. Or, si l'on observe la distribution de ma variable « Typologie » sur le plan factoriel, cette opposition vient recouper celle déjà observée entre individus originaires du Montana et néo-arrivants.

Ainsi, le premier facteur de distribution des formes lexicales semble correspondre à une gradation entre deux extrêmes que seraient le poids des aménités environnementales dans les « raisons d'être là » à gauche de l'axe et celui de l'attachement familial à droite de l'axe. Les individus originaires du Montana et particulièrement les individus originaires du Montana en situation de précarité, tout à droite de l'axe factoriel, associent alors leur lieu de vie au substantif « family » et à

Licence CC BY-NC-ND 3.0

la forme verbale « raise » : l'attachement familial semble être déterminant dans leur « raison d'être là ». Les néo-arrivants disposant de capital culturel ou investis dans l'environnement emploient et associent à l'inverse un lexique faisant référence de manière explicite aux aménités environnementales, par l'emploi des substantifs ou formes verbales « hike », « ski », « north », « property », « river » ou encore « valley ». En réalité, si l'on se réfère aux résultats de mon enquête sur les pratiques des individus concernés, cette opposition lexicale vient davantage manifester des narrativités différenciées qu'un antagonisme de pratiques.

Les lectures des facteurs 2 et 3, présentés verticalement dans les deux graphiques, sont moins significatives. Pour autant, la répartition des formes lexicales selon le facteur 2 pourrait être interprétée comme l'expression d'un gradient entre ancrage local pour les valeurs positives - « family », « Libby », « Kalispell », « college » - et ancrage symbolique pour les valeurs négatives - « connection », « community », « person », « stay ». Alors que les facteurs 1 et 3 associent néo-arrivants disposant de capital culturel et néo-arrivants investis dans l'environnement, l'intérêt du facteur 2 réside justement dans l'opposition entre ces deux catégories, le premier associé à des valeurs positives et le dernier à des valeurs négatives. Les néo-arrivants investis dans l'environnement se distinguent alors par leur association de termes relevant davantage de l'ancrage symbolique - « connection », « community », « person », « stay » - que de l'ancrage local - « family », « Libby », « Kalispell », « college ».

Enfin, l'interprétation du facteur 3 est délicate, mais elle invite à observer la spécificité des néo-arrivants en situation de précarité par rapport aux autres personnes interrogées, puisque les premiers ont associé à leurs nombreuses références à Bozeman des qualificatifs génériques tels que « big », « good », ou « beautiful ».

4. Quelques résultats de l'analyse des spécificités

Ces premiers éléments d'analyse peuvent être approfondis par l'analyse des spécificités que propose Iramuteq. Ici je mets volontairement de côté les six classes identifiées par le logiciel, utiles dans un premier temps pour confirmer mes hypothèses et observer la manière dont ma variable « typologie » regroupe effectivement des individus dont les récits connaissent des similitudes lexicales et syntaxiques. Cette hypothèse corroborée, l'analyse des spécificités me permet dans un second temps d'affiner l'étude du champ lexical spécifique à ces catégories socio-économiques. Le tableau présente les spécificités lexicales de chaque catégorie : plus la valeur est élevée, plus la forme est spécifique de la modalité, le signe « - » indiquant que la forme lexicale est sous-représentée chez cette catégorie par rapport aux autres. Pour cette analyse des spécificités, j'ai paramétré Iramuteq en ne retenant que les formes dites actives : enlever les formes supplémentaires permet en effet de filtrer les formes lexicales non significatives mais d'autant plus encombrantes qu'elles sont redondantes, notamment les pronoms et adverbes.

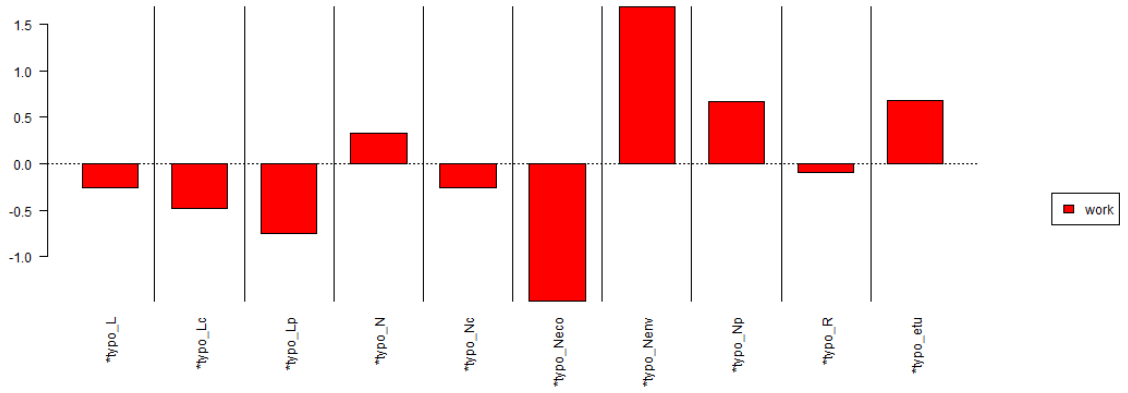
Licence CC BY-NC-ND 3.0

	Nc	Neco	Nenv	Np	N	L	Lc	Lp
live	0,9753	0,3703	-1,8581	0,5325	-0,3185	0,2658	-0,4041	0,4506
kind	0,9442	-0,2451	0,4107	-0,7685	0,6134	0,5972	-0,2376	-0,6966
know	0,8886	-0,7298	2,8773	-1,0156	-0,6487	-0,2886	-0,1786	-0,2487
town	0,8067	-0,4201	-1,126	1,8089	-0,1933	-0,2233	-0,4191	0,3058
missoula	0,5001	0,3146	0,6074	-1,8205	1,0309	-0,2995	-0,1897	-0,5204
mountain	**0,4104**	**0,6221**	**0,3535**	**1,0645**	-0,3784	**0,5671**	-0,2576	-0,2955
montana	0,3969	-0,3362	-0,5873	-0,3302	0,3604	-0,1782	0,7676	-0,2424
feel	0,3702	**-1,3503**	0,3047	0,2305	0,4837	-0,1479	0,9097	0,2717
back	0,226	0,8213	-0,2835	-0,2919	0,5399	-0,2016	-0,3785	-0,532
family	-0,1372	**0,5053**	-0,8964	-0,2243	-0,6825	**0,667**	**0,437**	**0,9374**
summer	-0,1372	-0,9608	0,5579	-0,6393	-0,2484	-0,1053	0,437	-0,192
home	-0,1616	-1,0579	-0,1757	0,7498	-0,7515	2,8007	-0,2176	0,393
time	-0,1616	-0,4832	0,478	0,3435	0,3122	-0,1159	1,0932	-0,6379
way	-0,1616	0,429	1,4461	-0,7038	-0,7515	-0,1159	-0,2176	-0,2251
person	-0,1958	0,3982	1,132	-1,3563	-0,1933	-0,2233	0,2083	0,3058
mile	-0,2414	0,2658	0,3047	0,5326	-0,1728	-0,1479	-0,2776	0,2717
work	-0,2597	-1,481	**1,6917**	0,6653	0,3328	-0,2558	-0,4802	-0,7504
move	-0,3059	1,7319	0,2645	-0,9631	-0,6055	-0,2776	-0,1677	0,3914
lot	-0,3294	-0,4988	-0,4402	-0,5188	1,0784	-0,1801	0,2669	0,83
place	-0,3294	0,6402	-0,8357	-0,5188	0,3425	-0,1801	0,2669	1,3218
whitefish	-0,3294	1,0158	-1,5341	-1,0938	1,0784	0,4692	-0,338	-0,1896
bozeman	-0,4704	-0,4167	-0,8964	5,5206	-0,2484	-0,1053	-0,1976	-0,5794
area	-0,4704	0,5053	-0,8964	-0,2243	0,3609	0,667	-0,1976	0,9374
year	-0,4902	-0,4675	0,686	0,7802	-0,2181	-0,2341	0,1962	-0,6612

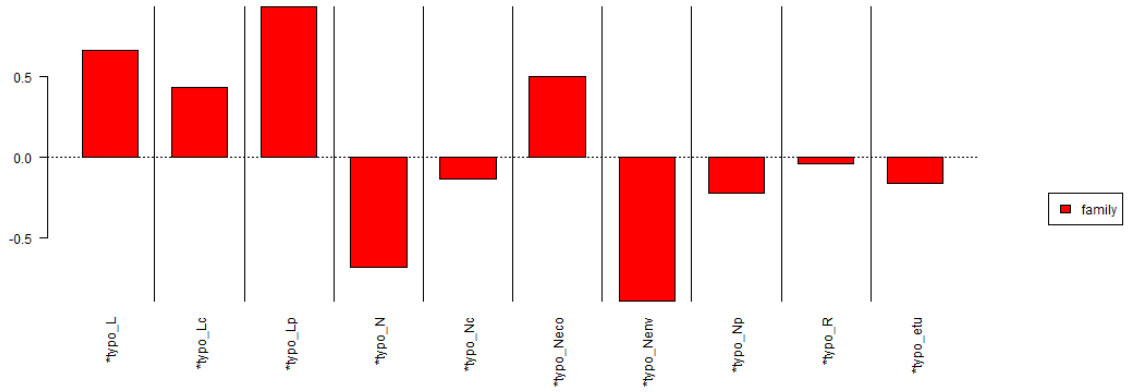
Licence CC BY-NC-ND 3.0

leave	-0,5179	-0,4832	-0,4366	-0,2624	-0,2902	1,5926	0,4044	-0,2251
grow	-0,5179	1,3383	-0,4366	-0,7038	-0,2902	-0,1159	0,4044	0,8382
love	-0,5655	-0,5517	**1,2799**	0,6674	-0,8205	-0,1266	1,0258	-0,2597
community	-0,5655	0,7089	0,4107	0,6674	-0,3336	-0,1266	0,3754	-0,6966
reason	-0,5655	**1,1769**	-0,4992	0,3001	0,2708	-0,1266	-0,2376	0,3468

Analyse des spécificités lexicales de chaque modalité de ma variable « Typologie »



Rreprésentation graphique de la sur/sous-représentation de la forme lexicale « work » parmi les différentes catégories socio-économiques identifiées



Représentation graphique de la sur/sous-représentation de la forme lexicale « family » parmi les différentes catégories socio-économiques identifiées

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Annexe 5. University of Montana Student Projects in Opportunity, MT

(extrait d'un document de travail donné par un enseignant de l'*Environmental Studies Program*)

Dates	Project Name	Class	Project Description
Spring 2005	EJ Needs Assessment and Stakeholder Analysis	EVST 594: Community Responses to Toxic Contamination	Project consisted of 5 phases. Phase 1: History and background; identification of stakeholders; assembly of source materials, primarily newspaper articles and government records; analysis of public comments; development of an action plan. Phase 2: stakeholder analysis . Phase 3: action plan for the class, with options, action taking decision criteria, justification of final action(s); analysis of possible obstacles; and task delineation; Phase 4: meet with community, agency, ARCO, NGO individuals to collect information and brainstorm solutions. Phase 5: current air and water monitoring; possible grant funding for future air and water monitoring; forming an Opportunity citizens' group to represent community interests and concerns; and drafting an open letter to BP, agencies, elected officials and media.

Dates	Project Name	Class	Project Description
Fall 2005	Assessment of Community Water Quality Concerns	EVST 495: Environmental Justice Issues and Solutions	Community door-to-door surveys were conducted to determine community water quality concerns. Survey also determined extent of previous well water testing, current interest in testing, and interest in knowing more about water quality; and interest in a public water system. Brochures were developed for distribution to educate, provide access to testing, and provide alternative water sources for community residents. Findings from the surveys and brochure distribution provided valuable information about the pollution issues. First, demographics were collected to understand the community better. Next, students collected information pointing to the understanding that individuals were not receiving adequate information about the issue and how to protect themselves. Also, water usage was surveyed conveying that 75% of the water usage was centralized to homes instead of agriculture. 70% of those surveyed stated that they were concerned about the health of their drinking water and 53% said that they would be willing to spend up to $20 per month for water purification techniques implemented at the well sites. Based on the public surveys, recommendations were made to further develop the assessment of community water quality concerns: continued water quality testing, attaching well water filters, ARCO and EPA to become more open to community involvement in water quality issues, the development of a municipal water purification system, and to further air and water quality studies.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Dates	Project Name	Class	Project Description
Spring 2007 – Fall 2008	Citizen's Water Monitoring Initiative	EVST 596 Independent Studies and volunteering	Partnership with Opportunity Citizens Protection Association (OCPA) to conduct citizens' water monitoring project; 27 private wells in Opportunity were tested and results shared with homeowners; OPCA advertised the testing, recruited participants, and accompanied the student to the homes for the water sampling; Eric Feeley wrote up final report for independent study in Fall 2008 The report included three goals: 1. Creating a project proposal outlining the goals and objectives: (1) Collect and analyze water quality from homes, (2) securing funding, (3) advertising the water monitoring, making people aware of the actions. Finally, water was tested by head of the UM Environmental Biochemistry Laboratory, Heiko Langner. 2. Communicating the results to the community included several objectives: (1) information must be easily understood through a document (2) organize a community meeting to convey the information 3. Securing future funds to move forward with future monitoring and community education events. The Citizen's Water Monitoring Initiative is viewed as a success in its implementation and meeting of goals. Several recommendations were asserted for progression of the student projects: (1) continue promoting the presence of OCPA as active participant in promoting and achieving community water and air quality rights, and (2) working to secure OCPA funds and county support.
Spring 2007	Dust Testing Project 1	EVST 496 Independent Study	Phil O. took EVST 495 Environmental Justice Issues and Solutions in Fall 2007 and became interested in helping OPCA find an answer to their questions about the chemical composition of the dust that comes off of the ARCO-BP Repository and blows around the town. Phil devised a dust collection system using ceramic trays that was placed in a field between the repository and the town in early November. Unfortunately, his system did not work though he did have a sample analyzed that was collected atop of snow by Serge and George after a "dust event." The UM Environmental Biogeochemistry Lab found 72, 1.4, 12, 890, 60 ppm of AS, Cd, Cr, Cu, and Pb, respectively. Phil's final report includes regulator background on Opportunity, a description of his dust sampling and analysis, an EJ analysis, a discussion of solutions to the dust problem, and a reflection on the experience.

Licence CC BY-NC-ND 3.0

Big Sky, une géographie critique. Capital environnemental et recompositions sociales dans l'Ouest du Montana

L'Ouest du Montana, écrin de nature sauvage dans les montagnes Rocheuses, est depuis les années 1990 au cœur de dynamiques de migrations d'aménités et de gentrification rurale : celles-ci s'appuient sur des récits multiples - fictionnels tout autant que biographiques - qui mettent en scène des trajectoires de vie intimement liées à l'environnement. Réinvesti au nom de nouvelles valeurs dominantes, il constitue aujourd'hui un champ puissant que les individus mobilisent à travers leurs pratiques et représentations. Devenu avant tout support d'activités récréatives plus ou moins distinctives, ou paysage à contempler, l'environnement est déterminant dans la mutation socio-territoriale de l'Old en New West. Or, les dynamiques migratoires contemporaines ne sont ni socialement ni spatialement homogènes, et les inégalités d'accès à l'environnement sont manifestes. Il s'agit alors d'interroger l'existence d'élus et d'exclus dans l'archipel du New West, et plus généralement de soulever l'enjeu des inégalités socio-environnementales dans l'Ouest du Montana. En les analysant au prisme de la grille de lecture « capital environnemental », cette thèse tend alors à saisir le rôle de l'environnement, pensé dans toutes ses dimensions, dans la fabrique socio-territoriale d'un Ouest du Montana en mutation et à interroger la manière dont il génère et entretient de profondes inégalités et injustices. Dans un contexte de fortes recompositions socio-territoriales, il est au cœur de nouveaux investissements stratégiques qui déterminent les rapports de force.

Mots-clés : Capital environnemental ; gentrification rurale ; justice environnementale ; migrations d'aménités ; Montana ; Nature Writings ; New West ; recompositions sociales ; wilderness

Big Sky, a critical geography. Environmental capital and social change in Western Montana

A shrine of wilderness amidst the Rocky Mountains, Western Montana has been at the heart of a dynamic of amenity migration and rural gentrification since the 1990's : fictional and biographical stories support that dynamic and tell of life paths that are intimately tied to the environment. Individuals are now compelled to determine themselves in regard to that powerful field that has been reinvested through prevailing new values. From Old West to New West, social and territorial change is in itself determined by the environment as a field for more and less distinctive recreational activities or as a landscape to contemplate. Nevertheless, contemporary migratory dynamics are neither socially nor spatially equally shared and nor is access to the environment. Let us question the existence of outcast and chosen few in the New West Archipelago and raise the issue of Western Montana social and environmental inequities in general. Using « environmental capital » as a framework to interpret these inequities, this thesis tends to focus on how the environment, in its multiple forms, plays its part in the transformation of Western Montana and how it creates and sustains deep inequities and injustice. In a time of strong social and territorial change the environment is at the heart of new strategic investments that determine the balance of power.

Keywords : Environmental capital; rural gentrification; environmental justice; amenity migration; Montana; Nature Writings; New West; social change; wilderness